Toulouse, le ..... 191.

Le tome I paru en 1712
Imp. I. Loyau –

Il renferme 8 lettres, chacune avec frontispice titre – orné de la Marque de Colomiez – sur bois ou cuivre – et à pagination continue
L'Imprimeur avise le lecteur que ces 8 lettres ont paru successivement et que ceux qui les auront achetées pourront les réunir à la fin – la pagination se continuant dès le début –
– Le titre de tête – ne porte pas de tomaison –

un exemp. (figurait chez Balaran – le Du tome I) 23 7bre 1932 – il en demandait 25f et le vendit le lendemain au P. S.I. –

Consulter pour les divers ouvrages du R. P. Mourgues.

Catalogue des livres imprimés par les Pères de la Cie de Jesus.

Rel P Pf XVIII-152

PLAN THÉOLOGIQUE DU PAGANISME.

TOME II.

CONTENANT

LA THÉRAPEUTIQUE DE THÉODORET,

AVEC DES ANALYSES & des Notes, suivie de deux Lettres Apologétiques.

Par le R. P. MICHEL MOURGUES, *de la Compagnie de* JESUS, *Professeur Royal en l'Université de Toulouse.*



ARCHIVES + DE TOULOUSE +

A TOULOUSE,
Chez JACQUES LOYAU, Juré de l'Université; ruë de la Porterie, à la Pallas.

M. DCCXII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE TOULOUSE

AVIS.

QUOIQU'ON eût eû d'abord la pensée de mettre les deux Lettres Apologétiques à la tête de ce II. Tome, comme on l'a dit dans l'*ordre des Lettres Théologiques*, on a trouvé enſuite plus à propos de commencer par la Thérapeutique, dont François Zenobio Acciaolo a parlé en ces termes au Souverain Pontife Leon X. en lui dédiant la traduction Latine qu'il en avoit faite. *Ceux qui liront attentivement les douze Diſcours de la Thérapeutique, les trouveront remplis d'une ſi prodigieuſe varieté de connoiſſances, qu'ils n'auront pas de peine à avoüer que ni aucun Poëte, ni aucun Orateur, ni aucun Hiſtorien, ni ſur tout aucun Philoſophe, n'a été inconnu à Théodoret: de ſorte qu'il n'eſt point d'homme ſi docte qui ne puiſſe tirer de cette lecture un très-grand nombre de choſes toutes nouvelles & inoüies pour lui.*

THÉRAPEUTIQUE,

ou

MANIÉRE DE TRAITER LES MALADIES SPIRITUELLES DES GRECS,

EN LES ÉCLAIRANT sur les Véritez Evangéliques par la Philosophie Payenne.

Par le B. THEODORET, Evêque de Cyr.

PREFACE DE THEODORET.

M'ETANT souvent rencontré avec certaines personnes charmées de ce corps de Fables dont les Grecs composent leur Religion, j'ai entendu les railleries qu'ils font de la nôtre ; disant que nous avons nos raisons pour ne demander que beaucoup de foi, de ceux que nous voulons instruire de nos Mystéres : traitant nos Apôtres d'ignorans & de barbares, dont les Ecrits n'ont rien de fin & de limé ; prétendant que rien n'est plus ridicule que notre empressement à honorer nos Martyrs, ni moins sensé pour les vivans, que de compter sur l'assistance des morts : à quoi ils ajoûtent plusieurs autres plaisanteries de

ce caractére qui seront rapportées dans leur lieu.

Pour moi, après m'être contenté dans ces occasions, d'expliquer les choses autant qu'il étoit nécessaire pour faire évanoüir les difficultez, je me suis fait ensuite un scrupule de conscience & de religion de souffrir plus long-temps qu'on impose de la sorte aux ames simples, & de laisser sans nulle réponse par écrit des objections si frivoles. Pour donner quelque ordre à ce que j'ai à publier là-dessus, je l'ai partagé en douze Discours, dans lesquels j'aurois volontiers employé le stile le plus simple, comme le plus propre pour l'instruction, n'étoit qu'ayant à rapporter quantité d'extraits de Platon & des autres Philosophes, j'ai été obligé d'avoir quelque égard à la composition & aux graces du langage, afin que leurs expressions & les miennes fassent quelque sorte d'harmonie, & que nous semblions parler eux & moi à peu près sur le même ton.

Le premier Discours est l'apologie de notre Foi, & de la prétenduë ignorance des Apôtres. Je fais voir que les Philosophes Grecs sont eux-mêmes nos Apologistes sur ces deux articles.

Le second, où il est traité de Dieu ou du Principe de toutes choses, contient le dénombrement des opinions qu'ont eû touchant ce Principe les fameux sept Sages de la Gréce, & ceux, qui venus après les Sages, y ont été nommez Philosophes. Par le paralléle de leurs sentimens avec la parfaite Théologie de Moïse plus ancien qu'eux tous, la vérité de sa doctrine brille comme un éclair, qui fait appercevoir la fausseté de la leur.

Le troisiéme expose les fables que les Grecs ont débitées de leurs Divinitez Subalternes, & ce que la Sainte Ecriture nous apprend des Etres créez &

incorporels qui ſont les Anges ; afin que par cet autre paralléle il paroiſſe que nous adreſſons notre vénération à des objets qui la méritent ; au lieu que la turpitude des fables fait juger ceux de qui on les conte, indignes de tout honneur.

Le quatriéme, qui a pour ſujet la Matiére & le Monde, fera avoüer que la maniére dont nous diſons que toutes choſes ont été faites, eſt beaucoup plus raiſonnable que tout ce qu'il a plû à Platon & à ſes ſemblables, d'imaginer ſur ce ſujet.

Le cinquiéme eſt une diſſertation ſur la nature de l'Homme ; & la ſimple expoſition de ce qu'en penſent les Grecs & les Chrétiens, fait voir qu'il y a autant de différence entre nos ſentimens & les leurs, qu'entre la lumiére & les ténébres.

La queſtion de la Providence a ſa place naturelle après les Diſcours qui traitent de Dieu & de ſes ouvrages. Car après avoir parlé de ces matiéres, il eſt à propos de réfuter, comme on fait dans le ſixiéme Diſcours, & l'Athéiſme de Diagore, & les blaſphémes d'Epicure, & les pauvretez d'Ariſtote, au ſujet de cette Sageſſe éclairée qui gouverne le Monde. On y rend juſtice à Platon, à Plotin, & aux autres de la même Ecole qui ont parlé de la Providence d'une maniére plus élevée : & l'on y démontre par des raiſons naturelles que la conduite de Dieu n'éclate pas moins dans chacune de ſes œuvres en particulier, que dans la production générale des créatures.

Comme il étoit important de faire rémarquer la ſuperfluité des Sacrifices, le ſeptiéme Diſcours qui roule ſur cette matiére, décide contre les Sacrifices des Gentils par le témoignage des Philoſophes, & montre par l'autorité des Prophétes qu'il n'en avoit été ordonné aux Juifs que par une

certaine condeſcendance ſemblable à celle qu'on eſt obligé d'avoir pour des enfans.

Dans le huitiéme on verra & l'accuſation qu'on forme contre nous au ſujet des honneurs que nous rendons à nos glorieux Martyrs, & l'apologie de cet uſage ; dans laquelle on fera voir par le témoignage des Philoſophes, des Hiſtoriens, & des Poëtes, que les Grecs ont honoré les morts, non ſeulement par des libations, mais auſſi par des ſacrifices : quoique ceux qu'on honoroit de la ſorte ſur le pied de Dieux, ou de Demi-Dieux, ou de Héros, n'eûſſent été pour la plûpart que des Hommes très-déréglez.

Au reſte, j'ai regardé comme eſſentielle à mon deſſein, la comparaiſon des plus fameux Légiſlateurs de la Gentilité avec les nôtres, c'eſt-à-dire, avec des Pêcheurs, avec un Faiſeur de tentes, avec un Publicain : afin qu'on vît la différence qu'il y avoit à faire des uns aux autres. Car les Loix des premiers ſont tombées avec leurs Auteurs ; au lieu que celles de nos Pêcheurs ſont en vigueur, non ſeulement parmi les Grecs & les Romains : mais encore parmi les Scythes, les Sarmates, les Perſans, & les autres Peuples barbares. Ce paralléle fait la matiére du neuviéme Diſcours.

Dans le dixiéme on fait conſidérer d'une part le caractére de nos divins Oracles, combien ils ſont dignes de Dieu, comme tout y eſt conforme aux lumiéres des hommes ſages : & de l'autre ce que c'étoit que les prédictions du Pythien, du Dodonée, & des autres faux Devins du Paganiſme, qui ont été convaincus d'impoſture, qui n'ont rien vû dans l'avenir, & qui ont ordonné ſur un ton d'Oracle des choſes qu'aucun homme de bien ne voudroit avoir conſeillées.

Et parce qu'il etoit encore néceſſaire d'apprendre à ceux qui l'ignorent, ce que nous enſeignons, & ce que les Grecs enſeignent touchant la fin de l'Homme & le Jugement dernier ; les Lecteurs en ſeront inſtruits dans le onziéme Diſcours.

Il ne m'a pas paru moins néceſſaire de faire remarquer la ſupériorité de notre Morale ſur celle des Grecs : parce que je vois la Gentilité ridiculement fiére d'avoir porté ces anciens Philoſophes dont elle éleve les vertus juſqu'aux nuës. Et moi je ferai voir dans mon dernier Diſcours, que de la maniére dont ils ont vêcu, ce n'étoit-là ni de vrais Philoſophes, ni même d'honnêtes eſclaves : au lieu que la vie de nos Apôtres & de leurs imitateurs, a paru au deſſus de la condition de l'Homme, & toute ſemblable à celle des Anges & des citoyens du Ciel.

J'ai intitulé cet Ouvrage, *Thérapeutique*, ou *maniére de traiter les maladies ſpirituelles des Grecs, en les éclairant ſur les Véritez Evangéliques par la Philoſophie Payenne :* par où l'on peut juger que le remède que je préſente aux malades eſt auſſi un préſervatif pour ceux qui ſont en bonne ſanté : tel a été mon but en entreprenant ce travail. Ce que je conſeille à ceux qui liſent les Ouvrages d'autrui, c'eſt que s'ils trouvent que tout y ſoit bien, après en avoir loüé l'Auteur de tous les dons, ils payent de leurs priéres la peine qu'on s'eſt donné d'écrire pour le Public : & que s'ils y rencontrent quelques défauts, au lieu d'en prendre occaſion de condamner le reſte, ils tâchent de retirer quelque fruit de ce qu'il y aura encore de bon & de raiſonnable.

ANALYSE
DU DISCOURS
DE LA FOI.

IL faut établir le sens que Théodoret donne ici au terme de Foi : *car le Lecteur qui s'attendroit à une Dissertation Scholastique sur la premiére vertu Théologale, sur les motifs de crédibilité, sur la résolution de la Foi, n'y trouveroit pas tout-à-fait ce qu'il chercheroit : & une marque bien sûre qu'il n'en est pas ici question, c'est que Théodoret déclare, comme on le verra, que la Foi dont il parle n'est pas pour les Fidéles qui ont déja une pleine intelligence de leur Religion, mais seulement pour les personnes qui commencent de s'en faire instruire. Le Malade a une espéce de foi pour son Médécin, les Passagers qui sont dans un Vaisseau en ont pour leur Pilote, les Apprentifs de tous métiers pour leurs Maîtres, les Ignorans pour les Sçavans qu'ils consultent (tous ces exemples sont de Théodoret) & c'est de cette foi-là qu'il s'agit ; nous la nommerions* Docilité, Déférence. *Mais qu'est ce qui a obligé ce Pére d'en faire un Discours, & de le mettre à la tête des autres ? C'est ce qu'il est néceſſaire de bien connoître.*

Les Payens, & sur tout les Grecs, qui n'estimoient rien à l'égal de leurs Sages & de leurs Philosophes, soit pour leurs grandes lumiéres, soit

pour l'avantage qu'ils avoient eû d'étaler leur érudition en la plus belle langue du monde, tâchoient de ravaler dans l'idée du public nos Prophétes & nos Apôtres, comme des barbares ſans pénétration & ſans culture, qui ne méritoient pas ſeulement qu'on eût envie de ſçavoir ce qu'ils avoient enſeigné. Par-là nos Ecritures étoient avilies, & nos inſtructions négligées : par-là même Théodoret auroit pû manquer de Lecteurs, au moins de ceux que ſon zéle avoit particuliérement en vûë, qui étoient un petit nombre de ces Grecs entêtez, eſprits ſinguliers, qui s'obſtinoient encore dans l'Infidélité preſque anéantie au milieu du cinquiéme ſiécle. Théodoret entreprend de prouver contr'eux, par les maximes & par la conduite de leurs propres Philoſophes, que ſur la Religion, qu'il nomme ordinairement la ſcience de la vérité, *Moïſe, & les Prophétes Hébreux, nos Apôtres & nos Evangéliſtes dépoſitaires de leurs Ecritures & ſucceſſeurs de leur doctrine, méritent d'être écoutez préférablement à tout ce qui a jamais parlé de cette matiére : & qu'il n'eſt point d'eſprit raiſonnable en Gréce qui ne doive avoir pour eux, du moins autant de docilité ou de* Foi *qu'il en faut, pour vouloir s'inſtruire de leurs ſentimens, afin de les comparer avec ceux des autres Théologiens de quelque Nation que ce puiſſe être. S'il en a une fois convaincu ceux à qui il adreſſe ce prémier Diſcours, les voilà naturellement engagez à la lecture des onze ſuivans qui ſont autant de Paralléles de la Théologie des Hébreux & des Chrêtiens avec celle des Grecs. Ainſi il a regardé comme un Diſcours préliminaire celui de la Foi, auquel il a donné la premiére place qui lui étoit dûë.*

Il a eû en cela une seconde vûë, sur laquelle il s'est expliqué & dans la Préface & dans le corps du Discours : ç'a été de fermer la bouche une fois pour toutes à l'ancienne calomnie des Grecs contre la sage pratique de l'Eglise, de n'exiger dans ses premiéres instructions que de la soûmission & de la docilité de la part des personnes si grossiéres & si bornées, qu'on n'en peut d'abord exiger autre chose ; & de les obliger à croire nos dogmes sans leur en déduire les preuves dans lesquelles leurs esprits ne sont pas encore capables d'entrer. De là ses Calomniateurs ou ses Sycophantes, *pour user du terme de Théodoret, prirent occasion de publier qu'elle ne vouloit en tout que de la Foi, par l'impuissance où elle étoit de prouver solidement sa doctrine. Ancienne calomnie, puisque dès le second siécle l'Epicurien Celse met ces paroles dans la bouche des Pasteurs de l'Eglise.* a N'examinez point, mais croyez : & votre Foi vous sauvera : *plaisanterie déja usée, quand Arnobe parloit ainsi aux Gentils dans le troisiéme siécle :* Dites-nous, faux plaisans, pourquoi notre foi vous fait-elle rire, & d'où vient que la docilité est la matiére la plus ordinaire de vos bons mots ? b *Dicite, ô festivi, &c.* Quelle bizarrerie & quelle legéreté plus outrée, *disent les Grecs dans* c *Eusébe*, que celle d'abandonner témérairement la religion de ses Péres, pour embrasser celle d'une race impie & ennemie de toute la terre, & pour s'aller assujettir à une Foi déraisonnable qu'il n'est pas permis d'examiner ! *Julien l'Apostat, comme on le voit*

a Origéne, liv. 1.
b Arn. contre les Gentils, liv. 2.
c Euf. Prép. Ev. liv. 1. ch. 2.

dans S. a *Grégoire de Nazianze, ajoûtoit une fade insulte à la défense faite aux Chrétiens d'étudier les belles sciences :* Qu'avez-vous que faire de l'Eloquence? Il vous est aussi inutile, qu'aux bêtes de la campagne, de sçavoir parler & raisonner : pourvû que vous sçachiez dire, *Croyez*, vous sçavez tout. *Enfin l'Auteur du livre* de la Foi des choses invisibles *attribué par quelques-uns à S. Augustin* b, *dit qu'il y a des gens qui croyent la Religion Chrétienne plus propre à être tournée en dérision qu'à être embrassée, par cette raison, qu'on n'y montre pas des choses qui tombent sous les yeux, mais qu'on y commande d'avoir de la Foi pour des objets invisibles* Sunt qui putent Religionem Christianam ridendam potius quàm tenendam ; quia in ea non res quæ videatur ostenditur, sed fides rerum quæ non videantur, hominibus imperatur. *Tout cela fait voir que Théodoret n'attaque point ici un phantôme.*

Mais il est bon de faire connoître par quelques lignes c *d'Eusébe la suite pratique de l'Eglise sur cet article si calomnieusement relevé contre elle.* Certainement, *dit-il*, quand nous trouvons des personnes capables de nous suivre dans les preuves de notre croyance, nous les avertissons & nous les exhortons de s'y attacher, d'examiner à la dernière rigueur les démonstrations de nos dogmes, & de se mettre en état de soûtenir les espérances que nous fondons sur notre Religion, contre qui que ce soit qui voulût leur demander raison de leur Foi. Mais parce que tous les esprits ne sont

a S. Grég. 1. Invective contre Julien.
b Parmi les Ouvrages de S. Aug. ch. 1.
c Eusébe, liv. 1. ch. 5.

pas de cet ordre, & que cependant le Verbe divin, plein de bonté pour les hommes, n'en rejette pas un ; & qu'ayant préparé pour chacun d'eux les rémédes qui leur conviennent, il en a deſtiné les plus doux pour l'ignorant & pour l'idiot, qu'il invite à en profiter : c'eſt avec beaucoup de ſageſſe, que quand nous commençons d'inſtruire les perſonnes les plus ſimples, comme les femmes, les enfans, & les pauvres gens qui gardent les troupeaux à la campagne, nous les faiſons entrer dans la voye de la pieté en les menant par la main comme des aveugles, & nous leur préſentons pour tout réméde une Foi ſaine, en leur inſpirant des ſentimens raiſonnables ſur la Providence de Dieu, ſur l'immortalité de l'Ame, & ſur les Vertus qui ornent la vie Chrétienne. *Encore ce mot a d'Origéne.* Puiſqu'on nous objecte ſans ceſſe notre crédulité, nous qui ſçavons combien elle eſt utile à beaucoup de gens, nous avoüons que nous inſtruiſons à croire ſans raiſonner, ceux qui ne peuvent pas abandonner toutes leurs affaires pour vaquer à l'examen des preuves de la Religion. Une heûreuſe expérience qui nous fait voir dans la multitude des Fidéles tant de perſonnes ſorties du bourbier du vice où elles ſe vautroient, nous fait auſſi juger s'il n'a pas mieux valu par elles de s'amender, comme elles ont fait, en croyant ſans raiſonner, ce que la Foi enſeigne touchant les châtimens des pécheurs, & les récompenſes des juſtes ; que de croupir dans le déſordre, en rejettant la Foi nuë juſqu'à ce qu'elles pûſſent s'appliquer à l'examen des choſes qu'on leur diſoit. Il eſt

a Orig. contre Celſe, liv. 1.

hors de doute, qu'à l'exception d'un fort petit nombre, tout le reſte n'auroit pas même gagné à cet examen autant qu'à avoir crû ſans examiner : puiſqu'on auroit perſiſté dans ſa mauvaiſe vie en attendant.

Cette expoſition de la conduite de l'Egliſe pourra ſervir à donner plus de jour à l'Apologie que Théodoret en fait dans ce Diſcours par deux raiſonnemens qui en ſont comme les deux parties.

I. *La foi que l'on doit avoir pour les Maîtres de la Religion n'eſt pas fondée ſur leur politeſſe : donc la prétenduë barbarie de nos Prophétes & de nos Apôtres, ne vous diſpenſe pas de vous rendre dociles à leurs ſaintes inſtructions.*

II. *Les Maîtres en toute ſorte de profeſſion ont droit d'exiger de la foi & de la docilité de la part de leurs Apprentifs : donc nous avons raiſon d'en exiger de ceux qui reçoivent nos premiéres inſtructions.*

PREMIER DISCOURS.

DE LA FOI.

COMME il y a un art qui apprend à traiter les maladies corporelles, il y en a un pour traiter les maladies ſpirituelles : car quoique les unes ſoient involontaires, & les autres pour la plûpart volontaires, celles-ci ne ſont guére moins fréquentes que les autres. Ce qui n'ayant pû échaper à la ſageſſe infinie de Dieu le Créateur de toutes choſes, qui a fait & les ames & les corps ; il a pourvû à ce qu'il y eût & des rémédes convénables pour chacune de ces deux ſubſtances, & de deux ſortes de Médecins, les uns & les autres habiles dans leur profeſſion ; auſquels il a commandé de faire la guerre à ces deux ſortes d'infirmitez, & de les faire céder à leur art. Cependant, au lieu que ceux qui ſont malades de corps, le ſont à leur grand regret, & ſoûpirent ſans ceſſe après leur guériſon, s'abandonnant à leur Médecin, non ſeulement pour les rémédes qui ſe prennent ſans peine, mais pour quoi que ce ſoit qu'il ordonne, amputations, applications du feu, diétes, potions ou améres ou dégoûtantes ; le payant enfin très-volontiers, quoi qu'il leur ait fait ſouffrir, pourvû qu'il les ait guéris, car le plaiſir qu'ils en ont leur fait oublier la qualité des rémédes ; & cela parce qu'ils déſirent véritablement la ſanté, & peu importe de quelle maniére ils la recouvrent : tout au contraire ceux qui ſont attaquez d'un mal auſſi dangéreux que celui de

l'Infidélité, connoiſſent ſi peu leur état, qu'ils croyent ſe porter le mieux du monde ; & ſi quelqu'un de ceux qui s'entendent en ces ſortes de cures, veut tenter leur guériſon en leur préſentant le plus excellent réméde, ils reculent auſſitôt, & ſemblables à des phrénétiques, ils rejettent les ſoins qu'on leur offre, craignant la Médécine comme une maladie. Mais il faut qu'un Médecin qui ſçait ſon métier, ſupporte l'averſion de ſes malades ſans ſe rébutter, quand ils lui diroient des injures, quand même ils voudroient le chaſſer en le maltraitant autrement que par des paroles : car c'eſt à quoi ſe portent quelquefois ceux qui ſont dans le délire. Cependant ceux qui les traitent ne leur en veulent aucun mal : ils ſe contentent de les faire attacher pour leur appliquer malgré eux des fomentations ſur la tête, & cherchent tous les moyens de chaſſer la cauſe de cet accident, & de rétablir l'harmonie entre les humeurs qui ſe ſont dérangées. Nous devons en uſer de même à l'égard de ceux qui ont la maladie dont il s'agit ici, qui eſt celle de l'Infidélité, & n'oublier rien pour les guérir. Car bien qu'ils ne ſoient pas aujourd'hui en grand nombre, & qu'on puiſſe les comparer à un peu de lie qui demeure attachée au linge par lequel on paſſe quelque liqueur, ce n'eſt pas une raiſon pour les négliger, & pour les abandonner au mal qui les mine : nous devons au contraire tenter toutes choſes pour diſſiper les ténébres de ces eſprits, & pour trouver quelque endroit à y faire paſſer du moins un petit rayon de lumiére & d'intelligence. Car un laboureur ſoigneux & diligent ne ſe contente pas d'arracher les épines d'un endroit qui en eſt tout plein, en les laiſſant où il en eſt peu : mais quand il n'y en au-

roit que deux racines ou une seule, il la détruit ; & en nettoye son champ. Nous y sommes bien plus obligez nous-autres, qui selon les régles de notre agriculture ne devons pas déraciner les épines, mais les changer en plantes utiles. Commençons donc à sarcler au tour de ces ronces & de ces chardons : ouvrons, pour parler de la sorte, les sillons incultes de leurs oreilles avec le hoyau de la parole, afin qu'elle y coule sans obstacle, & que ces plantes soient abondamment arrosées. Présentons d'excellens rémédes à des malades qui en ont besoin, & commençons par les guérir ; s'il est possible, de l'enflure que leur cause leur vanité.

Car on voit de certains esprits, les uns accoûtumez au langage des Poëtes & des Orateurs, les autres charmez de l'élégance de Platon, qui d'un côté mépriſent nos divines Ecritures comme peu brillantes par l'éclat des expressions, & qui croyent de l'autre qu'il est au dessous d'eux de se laisser instruire de la vérité du premier Etre par des Pêcheurs. Cependant ils n'examinent pas sur le beau langage les Artisans de toutes professions, dont ils ont affaire. Ils ne prennent pas garde si les Cordonniers, ou les Forgerons, ou les Architectes, ou les Peintres, ou les Constructeurs de Navires, ou les Pilotes, sont natifs de quelque ville d'Attique : qu'ils soient Scythes, ou Sarmates, ou a Ibériens, ou Egyptiens, ces beaux esprits profitent de leurs services avec plaisir, ils ne les veulent qu'habiles dans leur métier, ils comptent pour rien qu'ils soient d'un

a *Ibériens.* Il parle des peuples de ce nom en Asie auprès du Caucase, aujourd'hui *Géorgiens* ; & non pas des Espagnols que Strabon, & les autres Cosmographes nomment aussi Ibériens.

païs

païs ou d'un autre : & quand ils veulent entendre un Joüeur d'instrument ils ne lui demandent que de beaux sons & une agréable harmonie, sans s'informer si le Joüeur est un Grec ou un Etranger. [a] Cette curiosité ne leur vient que quand il s'agit des Maîtres en matiére de Religion: car ils se croiroient deshonorez s'ils avoient appris la vérité d'un Docteur qui la débiteroit en une langue Barbare.

Ce qu'il y a de beau, c'est que ces orgueïlleux loüeurs de leurs Philosophes ne sçavent pas pour cela ce que la Philosophie Gréque a de plus relevé : s'ils ont bû à sa couppe, ce n'est, comme on dit, que du bout des lévres ; & quelques morceaux mandiez de côté & d'autre, c'est tout ce qu'ils en ont pour leur table. Cependant les plus célébres Philosophes de la Gtéce, ceux dont les Sçavans parlent encore aujourd'hui avec le plus d'admiration, a un Phérécyde de Syrie, un Pythagore de Samos, un Thalés de Milet, un Solon d'Athénes, Platon lui-même, qui cût Ariston pour Pére, & Socrate pour Maître, & qui a effacé, même du côté de l'éloquence, tout ce qui avoit paru avant lui ; ces grands Hommes, dis-je, ont entrepris de grands voyages dans la vûë de s'instruire de la vérité & de la Religion, tels que le voyage d'Egypte & de Thébes qui en étoit une Ville considérable, celui de Sicile, celui d'Italie : & cela en des tems où ces courses ne

a Diodore de Sicile, livre 1. a une liste de ces celébres voyageurs Grecs : il y met Orphée, Musée, Mélampe, Dédale, Homére, Lycurgue, Solon, Platon, Pythagore, Eudoxe, Démocrite, & Oenopide. Plutarque y ajoûte Thalés. Philon y joint Hécatée.

pouvoient être ni seûres ni agréables ; puisque tant s'en faut que toutes ces Nations fussent alors gouvernées par un seul Maître ou d'une même maniére, qu'au contraire chaque Ville avoit sa police particuliére & ses lois différentes ; les unes ayant embrassé le gouvernement populaire, & les autres celui qui roule sur un petit nombre de gens de bien ; quelques-uns de ces peuples obéïssant à des Tyrans, & quelques-autres à leurs Rois légitimes ; sans que tant de difficultez ayent empêché ces illustres voyageurs de pénétrer parmi les Barbares, pour apprendre d'eux bien des choses, dont ils les croyoient mieux instruits.

On dit au reste que ce fut en Egypte qu'ils reçûrent la connoissance du vrai Dieu, & que ce ne fut pas seulement les Egyptiens, mais aussi les Hébreux qui le leur firent connoître. Nous avons pour garans de ce fait, Plutarque de Bœotie, Porphyre cet Ecrivain si emporté contre la vraie Religion, le Pythagoricien Numérius, & plusieurs autres. On veut [a] même que Pythagore se soit fait circoncire, pour se conformer à l'usage des Egyptiens qui imitoient en cela les Hébreux ; car le Patriarche Abraham ayant reçû de Dieu, qui est le Seigneur de tous les peuples, le commandement de la Circoncision ; ses descendens en conservérent la pratique : & comme ils firent un long séjour en Egypte, ils furent suivis en ce point par les na-

a Le fait de la Circoncision de Pythagore est positif dans S. Clément, liv. 1. *des Tapisseries*. Il la reçût pour se concilier les Prophétes Egyptiens, & afin d'avoir l'entrée dans le lieu le plus saint, & d'étre admis aux secrets de leur Philosophie mystique : δι' οὓς καὶ περιετέμετο...

turels du païs. a Que ce n'ait point été de toute ancienneté une loi pour les Egyptiens de circoncire les nouveaux-nez, la Fille de Pharaon nous en eſt un bon garant, puiſqu'ayant trouvé Moïſe expoſé au bord du fleuve, & ayant remarqué qu'il étoit circoncis, elle connut auſſi-tot l'extrac-

a L'opinion conſtante des Péres eſt que les Peuples qui ont pratiqué la Circonciſion, avoient reçû cet uſage des Hébreux, contre le ſentiment de Celſe, qui dit (*Origene, livre 5. contre cet Epicurien*) que les Juifs ne doivent pas être ſi fiers de leur Circonciſion, puiſque les Colches & les Egyptiens ont été dans cet uſage avant les Hébreux. Contre ce qu'il hazarde la ſans preuve, nous avons la preuve de Théodoret, & ces autres qui ſont déciſives, ou du moins très-fortes. *Gen.* 34. 14. Les enfans de Jacob ne peuvent faire des alliances avec les Sichémites, parceque ceux-ci ſont incirconcis.

Séphora, la Femme de Moïſe, étoit Madianite (*Exode* 2. 20.) elle ne circoncit leur fils Gerſam (4. 25.) que quand elle vit les jours de ſon époux menacez par le Seigneur ſur le chemin d'Egypte. Cela prouve qu'alors la Circonciſion n'étoit pas en uſage parmi les Madianites, non plus que parmi les Egyptiens, ſuivant la remarque de Théodoret.

Achior qui étoit Ammonite (*Judith* 5. 5.) renonça au Gentiliſme en recevant la Circonciſion (14. 6.) Les Ammonites étoient donc incirconcis.

Après que Joſué eût fait circoncire par l'ordre du Seigneur ceux qui n'avoient pas été circoncis dans le deſert, le Seigneur dit (*Joſué* 5. 9.) *J'ai aujourd'hui ôté de deſſus vous l'opprobre d'Egypte.* Les Egyptiens étoient donc incirconcis, & c'étoit là leur opprobre.

Celſe ſe trompoit donc, non pas en ce qu'il diſoit que les Colches & les Egyptiens étoient dans cet uſage : mais en ce qu'il diſoit qu'ils y étoient plûtôt que les Juifs τῦτο γὰρ Αἰγύπτιοι, καὶ Κόλχοι, πρότερον. Car après Joſué cet uſage s'étoit introduit parmi les Egyptiens & parmi les Ammonites (*Jérémie* 9. 26.) ſoit par le ſéjour, ſoit par le voiſinage du Peuple, dit Théodoret ſur le 9. chap. de Jérémie.

tion de cet enfant, & dit qu'il étoit Hébreu.

Il eſt donc vrai que ces hommes extraordinaires dont j'ai parlé, quelque verſez qu'ils fuſſent dans toute ſorte de ſcience, eûrent avec cela une ſi prodigieuſe envie d'apprendre, que mépriſant tous les dangers de la guerre & de la mer, à quoi les expoſoient leurs voyages, ils paſſérent dans les terres barbares, pour ramaſſer de tous côtez des connoiſſances qu'ils jugeoient leur étre encore neceſſaires : faiſant au reſte ſi peu d'attention à la qualité des perſonnes qui pouvoient les éclairer, que le Fils de Sophroniſcus, je veux dire, Socrate, le plus conſommé de tous les Philoſophes, ne croyoit pas deshonorer ſa profeſſion quand il profitoit *même des lumiéres des Femmes* : ſi bien qu'il ne rougiſſoit point ni de ſe nommer le diſciple de la ſçavante [a] Diotime, ni de rechercher avec beaucoup d'avidité & de perſévérance les doctes entretiens d'Aſpaſie. Quant à ceux qui ſont aujourd'hui les habiles, ce ſont des gens pour la pluſpart ou qui ne ſçavent pas même ce que c'eſt que *la colére d'Achille*, [b] qui eſt communément le premier eſſai d'eſprit pour la jeuneſſe qui ſe forme aux belles lettres : ou qui pourvûs tout au plus de quelques gentilleſſes

a Diotime étoit une Prophéteſſe & une Philoſophe, qui apprit à Socrate ce qu'il nomme, dans *le Feſtin*, la Philoſophie d'Amour. Aſpaſie étoit une Oratrice, & une Philoſophe qui avoit formé Périclés & Socrate à l'éloquence, & ce dernier encore à la Philoſophie comme Socrate s'en glorifie dans le *Menexéne*. Il n'étoit guére beau à Socrate de voir cette ſçavante, dont Plutarque fait un portrait peu honorable dans Périclés.

b Le premier vers de l'Iliade, Μῆνιν ἄειδε, Θεὰ... *Muſe, daigne chanter la colére d'Achille.*

empruntées des Poëtes & des Orateurs (car pour les Philosophes, hors deux ou trois des plus connus, ils n'en sçavent pas même les noms) s'aviſent d'appeller Barbare le ſtile de nos divines Ecritures, & s'imaginent qu'il leur ſeroit honteux d'en avoir tiré de vraies lumiéres ſur la Religion.

Mais c'eſt leur ſeule ignorance qui les rend ſi préſomptueux: car s'ils avoient lû l'Hiſtoire de leur Nation, ils ſçauroient que c'eſt des Barbares que les Grecs a ont appris les plus belles ſciences, avec la pluſpart des Arts. En effet ils réconnoiſſent les Egyptiens pour les inventeurs de la Géometrie & de l'Aſtronomie. La maniére de tirer une horoſcope & de dreſſer une nativité, eſt, de leur aveu, une découverte des Chaldéens. Les Arabes & les Phrygiens ſe ſont aviſez les premiers d'obſerver le vol des oiſeaux, pour en tirer des conjectures ſur l'avenir. La Tragœdie & l'Hiſtoire s'accordent à faire honneur aux Tyrrhéniens de l'invention de la Trompette & de la Flutte. Les Grecs ne conteſtent point aux Phœniciens le ſecret de l'Ecriture, ni que Cadmus n'ait porté de Phœnicie en Gréce les caractéres des lettres. On ne nie pas que la Médécine ne doive ſes commencemens à Apis qui étoit d'Egypte, après quoi Eſculape l'a perfectionnée: & perſone ne diſpute à la Lybie la gloire d'avoir

a Les Péres ont eû ſoin d'humilier par de ſemblables détails la vanité des Grecs qui traitoient de Barbare tout ce qui n'étoit pas de leur païs. On verra par tous ces diſcours que quand ils ſe ſervoient de ce terme en parlant des étrangers, ils vouloient marquer de l'averſion & du mépris pour eux. Epicure prétendit qu'il n'étoit permis qu'aux ſeuls Grecs d'étre Philoſophes, S. Clem. 1. Tapiſſ.

construit le premier vaisseau qui ait été en état de tenir la mer. On sçait de plus qu'Orphée, Odrysien de naissance, & l'un de ceux qui avoient voyagé en Egypte, institua dans Athénes les [a] Dionysies, les Panathénées, les Thesmophories, & les Eleusinies ; n'ayant fait changer que de nom aux Fêtes Egyptiennes d'Isis & d'Osiris, qui devinrent par là les Orgies de Bacchus & de Cérés, si vous en croyez Plutarque de Chéronée en Bœcotie, Diodore de Sicile, & l'Orateur Démosthéne, qui veulent que les Athéniens soient rédevables à Orphée de leurs augustes cérémonies. Ces mêmes Auteurs attestent que c'est en Phrygie que les Grecs ont été prendre & le sujet & la pratique des fêtes de la Déesse Rhée, ou Cybéle, ou Brimo, comme il vous plaira de la nommer ; car vous êtes très-riches en noms pour des choses très-frivoles. S'il est donc vrai que les Grecs ont reçû des Barbares & les Arts, & les Sciences, & la maniére d'honorer les Génies, & jusques aux lettres de l'Alphabet ; si même ils se glorifient d'avoir eû de tels Maîtres, d'où vient que vous, qui n'êtes pas même capables d'entendre les ouvrages de ces Barbares, vous réfusez de vous laisser instruire sur la Religion par ceux d'entr'eux à qui Dieu en a fait connoître la vérité & les saintes maximes ?

Si vous dédaignez de les écouter parce qu'ils ne sont pas de vos compatriotes, vous n'avez qu'à effacer Thalés du nombre des Sages, & en même tems Pythagore avec Phérécyde son Maître de la liste des Philosophes. Car ce dernier

[a] Voyez la lettre X, 1. tom. art. 3. sur le sujet de ces fêtes Payennes.

étoit de Syros a & non pas d'Athénes, ni de Sparte, ni de Corinthe: Pythagore étoit ou Tyrrhénien, au rapport d'Ariſtoxéne, d'Ariſtarque & de Théopompus, ou Tyrien au ſentiment de Néanthe. Pour Thalés, il eſt vrai que pluſieurs le font Miléſien, mais Léandre & Hérodote le veulent Phœnicien. Il eſt ſeûr qu'Ariſtote étoit de Stagire, que Diogéne étoit de Synope, & qu'Alcman, fils de Pyrithe, cet Alcman qui a, dit-on, écrit le premier ſur la Phyſique, étoit de Crotone; comme Empedocle étoit Sicilien de la Ville d'Agrigente.

Que ſi vous vous aviſez de dire qu'à la vérité tous ces hommes diſtinguez avoient reçû la naiſſance & la premiére éducation hors de la Gréce, mais qu'après tout ils ont parlé votre langue: premiérement vous avoüez par là que les autres nations ont auſſi leurs Sages comme la vôtre: puiſqu'en effet vous ne laiſſez pas d'admirer en cette qualité Zamolxis, & Anacharſis, l'un ſorti de la Thrace & l'autre de la Scythie; ni de juger très-honorablement des Brachmanes, qui ſont des Indiens & non pas des Grecs: & en ſecond lieu vous découvrez votre mauvais

a Le Lecteur raiſonnable voit la neceſſité où je ſuis de le renvoyer pour les particularitez de la vie, des dogmes, & du païs des Philoſophes, de le renvoyer, dis-je, à Laërce, à Eunapius, à Zozime, à Héſychius, à Suidas, &c. Le terme de Συρ@ dans Théodoret, fait voir qu'il croyoit Phérécyde originaire de l'Iſle de Syros, l'une des Cyclades; & non pas de Syrie, comme l'a jugé le Traducteur Latin, qui a dit *Pherecides natione Syrus*. J. G. Voſſius des Sectes, liv. 1. §. 29. dit que quelques-uns croyent Phérecide ſorti de Syrie: mais ſon ſentiment eſt qu'il étoit de Syros, & il le juſtifie dans le chap. 4. de ſon 4. liv. des Hiſtoriens Grecs.

discernement en ce que l'amour de la politesse l'emporte dans votre esprit sur l'amour de la vérité.

Mais quelle pouvoit être la politesse du fils de Sophroniscus, je veux dire de Socrate, que vous reconnoissez pour le plus parfait Philosophe de la Gréce, qui n'étoit cependant que le fils d'un Tailleur de pierre, & qui durant une bonne partie de sa vie n'avoit fait lui-même d'autre métier que celui de son pére? Porphyre, après plusieurs autres, en parle ainsi dans son troisiéme livre de la Philosophie Historique. *Ne laissons pas*, dit-il, *de publier sur le chapitre de Socrate certains faits, dont d'autres que moi ont trouvé à propos de conserver le souvenir; quoi qu'entre ces faits que nous examinerons en passant, il y en ait quelques uns de problématiques pour sa gloire, & qui l'ont fait ou estimer ou mépriser par des gens d'esprit, suivant les gouts différens. Nous laisserons pourtant indécise la question, S'il a été lui-même Tailleur de pierre, comme son pére: car quand Socrate auroit taillé de la pierre durant quelque tems, l'honneur de la Philosophie n'y seroit pas beaucoup intéressé. En tout cas il n'y auroit qu'à le supposer Sculpteur; car c'est-là une profession dont on se tient plûtôt honoré que deshonoré.* Porphyre, continuant à suivre ce sujet, produit quelques Auteurs qui attestent que Socrate a été de la vacation de son pére. Mais, passe, dira-t-on, qu'il l'ait exercée durant sa jeunesse:

a Eunapius dans la préface de *la Vie des Sophistes*, dit que Porphyre avoit fait l'*Histoire des Philosophes, jusqu'à Platon*: Socrate y étoit si maltraité, que ses Accusateurs, Anyte & Mélite, n'auroient pû faire pis, dit Nicéphore-Calliste, Histor. Eccl. liv. 10. ch. 26.

cela n'empêche pas qu'il ne soit devenu ensuite sensible à l'amour de la Poësie & de l'éloquence : & c'est sans doute par là qu'il s'est rendu si habile. Mais c'est ce qu'on ne peut dire non plus ; puisque Porphyre assûre positivement le contraire, disant *que Socrate n'avoit de génie pour rien, généralement mal-habile pour tout, connoissant à peine ses lettres, faisant rire quand il écrivoit ou qu'il lisoit, bégayant comme un enfant.* Voyez comme Socrate fait lui-même sa déclaration d'impolitesse dans son Apologie que Platon nous a conservée. *Non, par Jupiter, ô Athéniens*, dit-il, *vous n'entendrez point ici un discours orné de phrases & de jolies paroles, comme les harangues de mes Accusateurs : je parlerai sans préparation avec les premiers termes qui me viendront.* Et un peu après : *J'ai maintenant une priére à vous faire, parce qu'elle me paroit juste : c'est que vous me laissiez parler à ma maniére, peut-être sera-t-elle bonne, & peut-être bien mauvaise. Mais ne considérez qu'une seule chose, & appliquez-y tout votre esprit ; sçavoir si ce que je dirai sera raisonnable.* Cependant cet homme qui parloit un langage si bas, & si hors des régles, ne laissoit pas d'être en plus haute estime que les autres Philosophes, & que Platon même qui a surpassé tous les Grecs en éloquence. Platon auroit-il voulu le nier, lui qui n'enfantoit ni aucun ouvrage ni aucune pensée, qu'il n'attribuât à Socrate ? a

a Platon fait toûjours parler Socrate dans ses dialogues ; & il le fait même parler quelquefois autrement qu'il n'auroit parlé. Car Socrate ayant lû le *Lysis*, *Bon Dieu*, s'écria-t-il, *que de menteries ce jeune homme a-t-il dites-là sur mon compte*, Diog. Laërce, l. 3. dans Platon.

Il y a plus : car ce même Platon qui a mieux parlé qu'on n'avoit jamais fait ni en Gréce, ni dans Athénes, ni dans le reſte du monde ; veut toutefois que ce ſoit à la juſteſſe des penſées qu'on s'attache, & non pas à la beauté des paroles : juſqu'à dire dans le Politique : *Si vous vous habituez de bonne heure à négliger la richeſſe de l'expreſſion, vous n'en paroîtrez que plus riche en prudence dans votre vieilleſſe.* Ecoûtez comme il parle de divers talens que les perſonnes polies eſtiment ; c'eſt dans le cinquiéme livre de ſa République. *Eſt-ce donc que tous ces gens-là, & bien d'autres qui ont donné dans des études également minces, nous les qualifierons de Philoſophes ? Nullement : mais nous les nommerons des ébauches de Philoſophes. Qui ſont-ils donc, me dira-t-on, ces Philoſophes achevez ? Ce ſont ceux dont l'ame s'eſt tournée toute entiére à la contemplation de la vérité. Car la Géométrie avec ſes demandes & ſes ſuppoſitions ne ſçauroit faire un Philoſophe : il n'y a pas apparence de chercher de la Philoſophie ni dans la Muſique, qui conſiſte en conjectures ſur le bon goût, ni dans l'Aſtronomie bornée à un peu de Phyſique, au* a *coulant, & au vrai ſemblable. Il faut par deſſus tout cela connoître le bien & la vérité, pour être vraiment Philoſophe.* Vous entendez-là un Philoſophe qui ôte du nombre des Phi-

a *Le coulant*, terme Philoſophique, pour dire, ce qui change continuellement d'état. Tout le ſenſible eſt *coulant*, ſelon Héraclite ; & par là hors de l'objet de la ſcience, ſelon tous les anciens Philoſophes, comme je le dirai dans le *Plan philoſophique*. Le bien, ſelon cet ancien langage, c'eſt Dieu ; objet toûjours le même, ſeul objet de la vraie Philoſophie.

loſophes les ſçavans en Muſique, en Géométrie, en Aſtronomie, & en choſes ſemblables; qui les appelle des ébauches de Philoſophe, & qui nomme vrais Philoſophes les ſeuls Maîtres de la vérité.

Voici comme il parle encore dans le troiſiéme des Lois. *Que ce ſoit donc*, dit-il, *une choſe arrêtée & décidée, qu'il ne faut donner aucune part au gouvernement à ceux qui ne ſe ſont point remplis de ces utiles connoiſſances dont je viens de parler: qu'on doit leur marquer tout le mépris que méritent de vrais ignorans, quand ils joindroient d'ailleurs à une grande juſteſſe de raiſonnement tout ce qu'une heûreuſe culture peut donner & de politeſſe & d'étenduë à l'eſprit: qu'il faut reſerver les noms de Sages & de ſçavans pour ceux qui auront préferé l'étude de la vérité à cette érudition inutile: & que ne ſçûſſent-ils, comme on dit,* a *ni épeller leurs lettres, ni nager, c'eſt à ceux-ci qu'il eſt à propos de confier les charges & le gouvernement, comme à des perſonnes capables & ſeûres.* Que pourroit-on ſouhaiter de plus fort & de plus exprés contre la vanité & l'ignorance qui ſe ſont emparées de certains eſprits de ce tems? Car voilà le plus ſublime des Philoſophes qui attache la vraie idée du ſçavoir & de la ſageſſe, non pas à toute cette curieuſe litérature, mais à la connoiſſance de la vérité. Il n'importe qu'on n'ait aucun commerce avec les belles lettres; on eſt ſage, on eſt capable de tout avec elle: avec tous les autres talens ſéparez de la connoiſſance de la vérité & de l'a-

a Proverbe Grec: *Il ne ſçait ni lire ni nager*: c'eſt-à-dire, ni ce que les hommes ſçavent avec la plus petite culture, ni ce que les bêtes ſont naturellement. Μήτε γράμματα μήτε νεῖν.

mour de la justice, on est mépriſable, on n'est bon à rien, on est exclus des charges & du gouvernement.

Il a encore un trait dans le Théététe contre ces esprits curieux de bagatelles spécieuses. *Il en est de ces gens-là, cher Théodore, comme de Thalés, qui marchant les yeux attachez au Ciel, tout occupé à spéculer les astres, se laissa tomber dans un puits : ce qui lui valut un bon avis de la part de sa servante, qui étoit une* a *Thraciote agréable & spirituelle. Vous étes merveilleux, lui dit elle, d'épier ce qui se fait au Ciel, au lieu de regarder devant vous, & de voir où vous mettez le pied.*

Mais voici le portrait qu'il fait du vrai sçavant dans le même Dialogue. *Il faut*, dit-il, *que l'amour de la rétraite l'ait rendu aussi neuf dans les affaires du monde, qu'un simple berger : qu'il soit dans la Ville, comme le berger dans le parc aux moutons, & sur sa montagne : & que quand il entend dire que quelque particulier est fort riche en fonds de terre, puisqu'il posséde la contenance de dix mille* b *arpens ou davantage, il lui paroisse que c'est là bien peu de chose, accoûtumé qu'il est à regarder la terre entiére tout d'un coup d'eüil.*

a Cette Thraciote agréable Θρᾷττα τὶς ἐμπειρὸς καὶ χαρίεσσα, est une vieille domestique dans Laërce Γραῦς. Mais Théodoret en parle dans les propres termes de Platon. V. le Théététe.

b *Dix mille arpens*, le texte de Platon porte *dix mille Pléthrons*, qui font préciſément la contenance d'une petite lieuë quarrée de France, ayant 2000. pas ou dix mille pieds linéaires, & cent millions de pieds quarrez. Car le Pléthron a, selon Suidas, cent pieds de long, & le Pléthron quarré comprend dix mille pieds quarrez : & ainsi dix mille de ces Pléthrons font cent millions de pieds quarrez, autant que la petite lieuë Françoise en contient.

Voici enfin la conclusion de Platon. *Il n'est donc qu'une seule chose dont la connoissance fait la vraie science & la vraie vertu, & dont l'ignorance fait les mal-habiles & les vicieux. C'est la sagesse. Quant aux autres petits talens qui semblent en tenir quelque chose, on peut dire que si ces talens entrent dans le gouvernement & dans la magistrature, ils deviennent à charge; & que s'ils se mêlent dans la profession des arts, ils s'y avilissent entiérement, & en prennent la crasse.* Vous voyez que ceux de vos Maîtres qui étoient consommez dans toutes sortes de sciences, comprenoient parfaitement que l'élégance du stile & des paroles n'est rien au prix de la vérité, & que la vérité ne perd rien pour manquer d'une parure si vaine.

Vous donc, pour qui je me sens une vraie affection, pouvez-vous après cela réfuser de vous instruire de la doctrine Apostolique, sans en alléguer d'autre prétexte qu'une barbarie de langage, de laquelle vous ne sçauriez vous accommoder? Vous, dis-je, qui pouvez apprendre de vos propres Philosophes, que les Grecs se sont égarez des routes de la vraie Religion, dans lesquelles les Barbares sont entrez avec plus de bonheur. Car Porphyre, tout déchaîné qu'il est contre nous, ne laisse pas de vous le dire en ces termes dans son Traité de la a Récherche de la Philosophie, par les Oracles. *C'est un chemin rétranché entre des murs d'airain, que celui qui conduit aux Dieux: ce chemin est montant & pierreux: les Barbares ont trouvé divers sentiers qui y rendent, mais les*

a La Recherche de la Philosophie est perduë, aussi-bien que l'Histoire des Philosophes, par le même Auteur: Cet Oracle est dans Eusébe, liv. 9. ch. 10.

Grecs s'en ſont égarez. Il eſt même arrivé que ceux qui y marchoient, l'ont enfin rompu & rendu impraticable. C'étoit les Egyptiens, les Chaldéens, les Lydiens & les Hébreux, qui en avoient fait la découverte, comme Apollon l'a declaré lui-même. Que ſi l'homme du monde qui nous veut aſſûrément le moins de bien, réprouve ainſi d'une part les Grecs, comme une nation livrée à l'égarement, & atteſte de l'autre, que ce ſont les Hébreux, les Phœniciens, les Egyptiens, les Chaldéens, qui ont été les premiers dépoſitaires de la vérité, juſqu'à en produire une déclaration expreſſe du a Pythien; dites-moi, je vous prie, ce qui vous empêche de croire un Philoſophe comme celui-là, de recevoir avec reſpect un Oracle émané du Trépied de Delphes, & d'ouvrir par conſéquent les oreilles aux enſeignemens des Prophétes du peuple Hébreu, & aux inſtriſtuctions des Apôtres? Car enfin c'eſt eux qu'Apollon a nommez *les Inventeurs de la verité*. Quant aux trois autres peuples, nommez dans cet Oracle, vous ne devez pas ignorer que les Phœnicens, comme voiſins & limitrophes des Hébreux, ont été à portée de s'inſtruire de leur Religion, ſi pourtant ils en ont été inſtruits; que les Egyptiens eûrent toute commodité de profiter du long ſéjour de ce même peuple dans leurs contrées; & que les Chaldéens l'ayant ſubjugué, & tenu en captivité dans Babylone, eûrent part au même avantage; car témoins du miracle de la fournaiſe, & de celui de la foſſe aux lions, ils n'eûrent pas de peine à regarder comme de dignes Maîtres de

a *Pythien*, d'Apollon qui avoit tué le monſtreux ſerpent Python, ſelon les tables.

la vérité ceux que le Ciel autorisoit par de tels prodiges ; & qu'enfin Cyrus fils de Cambisés eût des liaisons trop étroites avec Daniel, pour n'avoir rien appris de lui sur la maniére dont Dieu veut être honoré ; de sorte qu'il n'est pas surprenant qu'ayant conquis la Lydie, il ait fait part à ses nouveaux sujets de ce qu'il avoit appris de ce Prophéte. Il suffit de ces observations pour justifier le Pythien qui a placé le dépot de la vraie Religion parmi les Hébreux par un Oracle que Porphyre n'a pas laissé oublier.

Quant à ce que cet Ecrivain vient de nous dire de la grande ignorance des Philosophes Grecs, voyez s'il a changé de pensée dans son Traité de l'Ame dédié à Boéthus. *Qu'elle est la matiére*, dit-il, *sur laquelle les Philosophes se soient expliquez nettement, & sans équivoque ?* Et écrivant à l'Egyptien Anébon a *Je vais*, dit-il, *commencer de m'ouvrir à vous, comme à un ami, sur ce qui concerne les Dieux & les Génies bienfaisans, & sur les sentimens Philosophiques qui ont quelque liaison avec ces articles. Les Philosophes Grecs ont assûrément hazardé bien des choses sur ces matiéres : car ils ne nous donnent pour l'ordinaire que leurs conjectures, comptant beaucoup sur la foi ou sur la crédulité des lecteurs.* Et un peu après, *La dispute est fort échauffée entre nous, mais elle ne roule que sur des mots : car au fond nous n'avons que quelques conjectures humaines touchant la nature de Dieu, laissant toûjours à ceux qui desireroient de s'unir à Dieu, le soin d'en découvrir eux-mêmes le moyen. Puis-*

a Le Traité de l'ame ne s'est point conservé. Eusébe en a un fragmant, liv. II. chap. 28. Pour la lettre à Anébon j'en ai assez parlé dans les lettres IX. & X.

donc que les dogmes Philoſophiques ſont équivoques & incertains, comme n'étant, après tout, que des productions du raiſonnement humain, ce qui fait que les diſputes n'y roulent que ſur des mots, & qu'elles ne tariſſent jamais; & puiſque, du propre aveu de Porphyre, c'eſt pour d'autres gens que pour vos Philoſophes, qu'il eſt reſervé de s'unir à Dieu : pourquoi rendez-vous inutile la tendre affection que nous avons pour vous, par votre attachement à des Maîtres toûjours flotans qui raiſonnent en hommes, & par votre obſtination à réfuſer d'écouter ceux à qui Dieu s'eſt communiqué comme à ſes amis ?

Car ſi vous revenez encore à dire qu'étant des étrangers, vous ne ſçauriez les croire ſur rien, je vous redirai auſſi que vous ne vous ſuivez pas. Car vous croyez Pythagore que les uns font Tyrrhénien & les autres Tyrien; vous vous donnez un Maître ſorti de Stagire, un autre natif de Sinope, & pluſieurs autres qui ont reſpiré un air tout différent de celui de la Gréce, comme nous vous le diſions au commencement : & vous avez vû que Solon & que Platon en ont eux-mêmes beaucoup appris des Barbares.

Mais ſçavez-vous comment Solon fut traité par un Prêtre d'Egypte, au rapport de Platon dans ſon Timée ? *Solon, Solon*, lui dit l'Egyptien, *vous-autres Grecs, vous n'êtes toûjours que des enfans, & je ne ſçache pas qu'il y ait eû en Gréce un ſeul vieillard : car il n'y a pas une ſorte de ſcience parmi vous, qui ait encore un cheveu blanc.* Que ſi toute votre érudition étant encore dans une eſpéce d'enfance, celle des Hébreux eſt déja parvenuë à une vénérable vieilleſſe; car la vérité a eû loiſir de blanchir parmi eux; je vous laiſſe à penſer

à penser si cette verité si respectable par son grand âge, ne mérite pas d'être préférée à un système de littérature moderne & incertain tout ensemble, ou même non seulement tout faux, mais encore fabriqué d'une maniére qui n'a rien de plausible. Enfin vous ne seriez pas mieux fondez à rejetter les dignes Maîtres que nous vous présentons, sous prétexte qu'ils n'ont pas écrit avec toute la politesse de votre nation; puisque nous avons fait voir que Socrate, le Prince des Philosophes, n'étoit pas même initié à ces petits mystéres de la politesse Gréque, & que Platon ne comptoit pour rien ni l'érudition ni l'eloquence en comparaison de la vérité.

Maintenant si le terme de *Foi* nous décrie dans vos esprits (car je vous ai oüi dire que sans jamais prouver notre Religion, nous n'exigeons en tout que la Foi de la part de ceux que nous instruisons) prémierement c'est-là une calomnie visible contre nos instructions, dans lesquelles nous ne proposons rien que nous n'appuyions sur de bonnes preuves: mais en second lieu vous vous battez ici de vos propres aîles, comme dit le proverbe: car Pythagore fils de Mnésarque, disciple de Pherécyde, & Fondateur de a l'école Italique, ce Pythagore que vous ne pouvez assez loüer, exigeoit tant de Foi de ses disciples, qu'il les avoit assujettis à la loi inviolable d'un silence de cinq ans, durant lesquels ils ne devoient avoir que des oreilles pour recevoir sans examen & sans réplique

a Dés la naissance de la Philosophie, il s'en forma trois Ecoles; l'Italique dans la grande Gréce, ou dans la partie méridionale de le l'Italie; l'Ionique, fondée par Anaximandre; & l'Eléatique, fondée par Xénophane. Pythagore fut le Fondateur de la premiére.

tout ce qui'l plaisoit à Pythagore de leur dire, persuadez que les choses étoient comme il les disoit, & ne témoignant ni aucune envie d'en sçavoir davantage, ni qu'il leur restât le moindre doute sur rien. Jusques-là que les successeurs de ce Philosophe, toutes les fois qu'on leur demandoit la preuve des choses qu'ils avançoient, ils se contentoient de répondre *Lui-même il l'a dit*; croyant, & obligeant les autres à croire comme eux, qu'une simple parole, pour être sortie de la bouche de Pythagore, valoit mieux que toutes les démonstrations du monde. Si donc & les maîtres & les disciples regardoient comme un motif de Foi plus que suffisant, la certitude du fait que tel ou tel dogme étoit de Pythagore; qui seroit assez insensé, disons mieux, assez stupide & hébété, pour ne pas croire lors que Dieu parle, & pour lui refuser la déférence que les disciples de Pythagore avoient pour leur maître?

Permettez à nôtre charité de vous plaindre, nos bien aimez, de ce qu'entendant Platon qui vous demande une Foi exempte de doute pour les Poëtes, vous ne laissez pas de trouver mauvais que nous en demandions autant pour Dieu même quand il instruit? Les paroles suivantes ne sont-elles pas de ce Philosophe? *De parler maintenant des autres ordres de Génies, & de rechercher leur origine, c'est une entreprise qui passe nos forces. Il faut croire ceux qui en ont parlé avant nous: puisqu'étant de la race des Dieux, comme ils nous le disent, il est à présumer qu'ils connoissent mieux que nous leurs ancêtres. Il n'est donc pas possible de réfuser créance à ces enfans des Dieux, encore qu'ils ne prouvent ni vrai-semblablement ni démonstrativement ce qu'ils en disent: il faut, dis-je, les croire*

selon la loi, comme des gens qui parlent des affaires de leur famille. C'eſt ce que Platon dit en faveur des Poëtes dans ſon Timée, où il vous fait une obligation de croire Homére, Héſiode, & les autres Poëtes Mythologiſtes dans le même tems qu'il reconnoît qu'ils parlent ſans aucunes preuves ni convainquantes, ni apparentes. Ce qui n'empêche pas pourtant qu'il ne ſe moque ailleurs de tout ce que les Poëtes nous ont conté, comme je le dirai en ſon lieu. Que ſi Platon exige une Foi ſi aveugle pour ces diſeurs de ſornettes, pour ces fabricateurs de fables pleines d'obſcénité, qu'il ne veut pas même qu'on leur en demande la moindre preuve, combien eſt-il plus juſte & plus raiſonnable de croire nos Apôtres & nos Prophétes divins qui n'avancent rien, je ne dis pas de peu honnéte, de fabuleux, d'incroyable; mais rien que de très-convénable à la majeſté divine, rien que de ſaint & de ſalutaire pour nous?

De plus les Sectateurs des Philoſophes ne ſe laiſſent-ils pas eux-mêmes mener par la Foi ou par la crédulité; puiſque malgré la contrarieté d'opinions qui a partagé vos Maîtres, chacun d'eux a néanmoins trouvé des Sectateurs? a Car les uns

a Depuis que S. Juſtin eût commencé heûreuſement l'attaque de la Philoſophie par l'endroit de ſes variations infinies, tous les autres Péres Grecs & Latins la continuérent avec le même ſuccés. *La dériſion des Philoſophes* par Hermias, l'écrit le plus vif qu'on puiſſe lire, roule tout entier ſur cette matiére. Arnobe & Théodoret ſe ſont apperçûs qu'outre le ridicule qu'on pouvoit donner à la Gentilité de ce côté-là, il étoit aiſé d'en tirer une rétorſion contre ceux qu plaiſantoient ſur la prétenduë crédulité des Chrétiens. Ce qu'il y a eû de commode pour nos Défenſeurs, eſt qu'ils ont trouvé toutes ces variations fort bien marquées dans Ariſtote, dans Plutarque, & dans d'autres Ecrivains du Paganiſme.

ont dit que l'Ame étoit immortelle, les autres qu'elle étoit mortelle : quelques-uns en ont fait un tout bizarement composé de mortalité & d'immortalité. Au regard de ce monde visible, les uns ont dit qu'il avoit été fait, les autres qu'il ne l'avoit pas été ; les uns qu'il avoit été fait de terre, les autres de la matiére, & les autres d'un assemblage d'atomes. Ceux-là l'ont creû animé, & ceux-ci inanimé. Ayant été si opposez dans leurs sentimens, il faut bien qu'ils ayent tous trouvé de la Foi, puisqu'ils ont tous trouvé des disciples : car les uns n'auroient pas épousé un parti, & les autres le parti contraire, si la Foi ne s'en fût mêlée. Socrate le Héros de Platon ne manque pas lui même de Foi dans le Gorgias : car après que Socrate s'y est étendu sur les supplices des méchans dans les Enfers & sur la gloire des justes; [a] il ajoute, *C'est là Callicles, ce que je tiens pour vrai, parce que je l'ai oüi dire.* Ce n'étoit là ni choses qui sautassent aux yeux, ni choses qu'il eût vuës ; mais choses inoüies pour la plûpart des gens, avancées seulement par quelques Discoureurs. Il y ajoute foi néanmoins, & il s'en déclare ; sans rendre autrement compte de sa Foi, & sans que ceux avec qui il s'entretient lui en demandent compte.

Platon dans le premier Dialogue des Lois, établit en faveur des Lois mêmes l'autorité de la Foi, en cette sorte. *Quoique ce qui concerne les Lois ne soit pas encore dans sa perfection, ce sera, en attendant, une loi des plus importantes pour vous, de ne pas souffrir que de jeunes gens vous demandent quelles en sont les bonnes ou les mauvaises : mais*

a Il s'agissoit là des trois Juges des Enfers, du Tartare, des Isles des Bien-hûreux, & de quantité de particularitez de l'autre vie, qu'on ne pouvoit croire sans être certainement crédule. Voyez l'endroit vers la fin du Gorgias.

de les obliger à dire, tout d'une voix, & comme s'ils n'avoient qu'une seule langue, que tout y est comme il faut. Il ne permet donc aucune curiosité sur cette matiére : il veut une soumission de Foi à tout ce qui est ordonné, sans se mettre en peine s'il l'est bien ou mal.

Théognis a Poëte Sicilien fait grand cas d'un homme qui s'est nourri dans de bons principes de Foi ou de fidélité. Voici comme il en parle.

Quand l'affreuse discorde agite les esprits,
Cyrne, un homme fidéle est un homme sans prix.

S'il est persuadé qu'en un tems de sédition un homme fidéle vaut mieux que tout l'or & l'argent du monde, est-il quelque chose d'assez précieux à quoi on puisse comparer le Fidéle qui croit sans héfiter, parce que c'est Dieu qui parle ?

Mais rien ne convient mieux à ceux qui ont, comme vous, un esprit de contradiction, que ce qu'en a dit Héraclite d'Ephése. *Quand les fous écoutent, ils le font comme les sourds : car, suivant le proverbe, étant presens ils sont absens.* Ces contradicteurs incrédules ne sont pas mieux traitez par Empédocle de Sicile que par cet Ephésien.

Profitant des conseils que je vous ai donnez,
Evitez les méchans, dans leur sens obstinez.

a Théognis *le sententieux* Γνωμολόγος différent de Théognis surnommé *la Neige*, dit Suidas, à cause de ses piéces de Théatre extrêmement froides. On prétend que Platon s'est trompé en faisant le premier Sicilien. Voyez Vossius des Poëtes Grecs. Théodoret a suivi Platon.

Voilà donc les indociles rangez par Empédocle entre les hommes sans probité, & mis par Héraclite au nombre des insensez, & comparez à ceux qui sont privez du sentiment de l'oüie.

Parménide d'Elée, sectateur de Xénophane de Colophone, nous renvoye à la seule Foi pour tous les objets purement Intelligibles. a

A notre intelligence elle rendra présens
Ces objets fugitifs, hors de prise à nos sens.

C'est en effet par l'intelligence seule qu'on peut atteindre aux choses purement intelligibles. Ce qui a fait dire à Solon.

Qui de l'intelligence a compris l'étenduë?
Par cet œüil pénétrant tout s'offre à notre vûë.

Que s'il est si difficile de comprendre l'étenduë de l'intelligence, il est absolument impossible de dire de quelle nature sont les choses auſquelles elle s'étend. Il suffit de considérer qu'elles sont de l'ordre des choses invisibles. Car comme dit Empédocle,

a Les premiers Philosophes ont été persuadez que Dieu nous éclaire immédiatement sur les premiers principes des sciences, sur les véritez universelles ou reçûës de tous les hommes, sur les vraies notions ou définitions de toutes choses: ce qu'ils nomment objets intelligibles; différens des objets sensibles qui sont les qualitez des Estres corporels, sur lesquelles Dieu nous éclaire médiatement par le ministére des sens. De-là deux facultez dans l'ame, l'intelligence & la sensation. Il faut avoir une espéce de foi pour les objets intelligibles, parce qu'ils ne tombent pas sous les sens. Croire & voir, ou croire & sentir, sont deux choses. Tout ce qu'on connoît sans le secours de la sensation, on le croit selon le langage de Theodoret.

Ces objets déliez entrant dans la pensée,
Ne laissent point leur route à nos regards tracée ;
N'ayant rien de palpable, ils éludent la main.

C'est ce qu'Antisthéne a dit singuliérement de Dieu, cet Antisthéne qui de Disciple de Socrate devint Fondateur de la secte des Cyniques. *On ne connoît Dieu*, dit-il, *par aucune image : l'œuil ne sçauroit le voir. Ainsi toute representation sensible est inutile, pour faire comprendre ce qu'il est.* La Foi est donc une ressource nécessaire pour ceux qui veulent s'occuper des objets intelligibles; puisqu'il n'est pas possible de trouver aucune image qui y ait le moindre rapport : comme l'a dit encore au sujet de la Divinité, cet homme si plein de l'esprit de Socrate, Xénophon d'Athénes, fils de Gryllus. *Celui qui remuë tout, demeurant lui-même immobile, paroit certainement quelque chose de bien grand & de bien puissant : mais de quelle figure il peut être, c'est ce qu'on ignore.* Il faut donc par nécessité recourir à la Foi pour connoître cet Estre caché. Car, comme dit Bacchilide dans ses [a] Péanes.

Qui dans l'Estre ineffable aspire à pénétrer ;
Ne sçaura de long-tems par quelle porte entrer.

Il nous faut donc user des yeux de l'intelligen-

[a] *Péanes* sortes d'Hymnes en l'honneur des Dieux, Aristote en fit une qui pensa lui couter la vie. Elle étoit pour sa femme décédée, & sur le modéle de celles qui se faisoient pour Cérés. Accusé d'impieté par le Prêtre de cette Déesse, il se bannit lui-même d'Athénes pour éviter le sort de Socrate. Voyez Diog. Laërce :

ce pour voir les choſes intelligibles. Or de même que ſans les yeux du corps nous ne ſçaurions appercevoir les objets viſibles, ainſi ſans le ſecours de la Foi nous ne ſçaurions contempler les choſes divines. Car ce que les yeux ſont dans le corps, la Foi l'eſt dans l'intelligence, ou pour mieux dire, comme l'œuil a beſoin de lumiére pour remarquer les objets viſibles, ainſi l'intelligence a beſoin de Foi pour voir les choſes divines, & pour en imprimer dans l'ame une idée durable.

Quant à certaines gens qui ne ſe mettent point du tout en peine de tourner leurs vûës ſur les choſes intelligibles, écoutez comme Platon traite ces eſprits bornez. *Prenons bien garde*, dit-il, *que quelque profane ne nous entende. Je nomme ainſi ceux qui ne ſçauroient ſe mettre dans l'eſprit qu'il y ait quelque choſe dans le monde au de-là de ce qu'ils peuvent, pour ainſi dire, empoigner de toute la main : Les* a *actions, les générations, en un mot tout l'inviſible, ils le tiennent pour une pure chimére.* Vous êtes proprement de ces profanes, vous-autres, ſi on peut vous le dire ſans vous offenſer : car honteuſement attachez & bornez à un culte extérieur & viſible, vous aimez mieux adorer des Idoles, ouvrages des mains des hommes, que de recevoir le dogme d'un Dieu inviſible. Epicharme Poëte comique, ne regarde pas comme de vrais hommes les gens d'un caractere ſi matériel : car voici la définition ſatirique qu'il nous en donne.

Vaine eſpéce d'Humains, Ballons enflez de vent . . .

a Termes de l'ancienne Philoſophie : ce qu'ils ſignifient n'eſt pas du reſſort de la ſenſation.

Comprenez-donc que le caractére d'un homme prudent, eſt de ne ſe rendre jamais eſclave des préjugez, non plus que des uſages qui ont cours dans ſon païs : parce qu'il cherche le vrai & l'utile, & qu'il l'accuëille également de quelque côté qu'il lui vienne. Socrate n'avoit-il pas en vuë de mettre Criton dans cette maxime, quand il diſoit : *Puiſſé-je être & maintenant & pour toûjours dans cette réſolution de n'écouter jamais mes amis plus que ma raiſon, & de la prendre pour ma meilleure conſeillére* ! Par où il faiſoit bien voir, qu'il ne vouloit ſe ſervir que de ſa raiſon pour la découverte des véritez utiles : s'étant mis au deſſus de la loi, ou de la ſervitude des préjugez. C'eſt ainſi qu'il exhorte Alcibiade à apprendre, & à commencer par ſe défaire de la préoccupation où il eſt ſur ſon propre ſçavoir. Car il lui fait d'abord confuſion de ſon ignorance : ſur quoi Alcibiade lui ayant dit : *Croyez-vous donc que mon eſprit n'ait jamais rien trouvé de raiſonnable ? Vous auriez trouvé, ſans doute, ſi vous aviez cherché*, répond Socrate. *Mais*, reprend Alcibiade, *je puis avoir cherché. Ouy*, réplique Socrate, *vous l'aurez pû, ſuppoſé que vous ayiés été convaincu que vous ne ſçaviez rien.*

Etabliſſons donc pour fondement de notre ſçavoir, la perſuaſion de notre ignorance : & pour une ſeconde démarche, tirons-nous inceſſamment de l'eſprit les mauvaiſes choſes que nous y avions miſes : car c'eſt ainſi que nous pourrons enſuite y faire entrer les choſes divines : ſuivant cet autre mot de Platon, *C'eſt un attentat pour celui qui eſt impur, de toucher à ce qui eſt pur.* Orphée dit la même choſe en ces termes :

Je chante pour les Saints : loin d'ici les profanes.

Euripide ſuit la même penſée en diſant :

Vous, qui de ſaints tranſports vous ſentez agiter,
Vous êtes ici ſeuls en droit de m'écouter.

Qui oſeroit en effet communiquer les inſtructions divines à des perſonnes toutes profanes, & non encore initiées ? Et comment peut-on être initié à l'inſtruction, ſi ce n'eſt par la docilité ou la foi que l'on a pour ſes Maîtres, diſpoſition préliminaire pour retenir leurs enſeignemens ? Comment enfin aura-t-on cette docilité, ſi l'on ne s'eſt déchargé l'eſprit de la mauvaiſe doctrine que l'on y avoit déja placée ? Car c'eſt ce que veut dire Euripide dans ces vers des Phœniciennes.

Un eſprit en deſordre a beſoin d'un réméde
Propre à le dégager du mal qui le poſſéde :

[a] Mais il ajoute que Dieu donne ſon aſſiſtance à ceux de ces malades qui ſouhaitent ſincérement leur guériſon.

Dieu même offre au malade un ſecours ſouhaité.

Rien n'eſt d'un uſage plus étendu que la Foi, puiſqu'il en entre quelque choſe dans toutes les

a Ceci peut ſe rapporter à la Théſe capitale des anciens, que c'eſt Dieu ſeul qui nous éclaire ſur tout l'objet purement intelligible.

opérations de l'Ame. Or, comme dit le Pythagoricien Epicharme,

a *L'Ame voit, non pas l'œuil: l'Ame entend, non l'oreille.*

Héraclite nous donne la Foi pour guide dans toutes les découvertes que nous voulons tenter. *Si vous n'eſpérez pas*, dit-il, *vous ne chercherez pas certainement, ce que vous ne croirez pas pouvoir trouver: ainſi, faute de croire ou d'eſperer, la choſe deviendra introuvable pour vous.* Et ailleurs, *Ceux qui cherchent l'or dans les mines, foüillent bien des terres, & n'en tirent après tout que bien peu de métail.* Que ſi dans l'eſpérance ou dans la créance de trouver quelque petite veine d'or, on s'engage à tant de ſueurs, & même à quelque péril, ſe peut-il qu'il y ait des hommes aſſez indifférens ſur la découverte des véritez divines qui ſont d'une valeur ineſtimable, pour ne ſe pas commander autant d'eſpérance & de Foi qu'il leur en faut, afin de s'inſtruire de ces véritez ſalutaires?

Ceſſez-donc, mes bien-aimez, de vous récrier contre la Foi qu'Ariſtote appelle *le* b *Critére de la ſcience*; & Epicure, *la premiére démarche de l'eſprit pour parvenir à l'intelligence.* Que ſi quelqu'un veut ſçavoir comment nous en parlons nous-mêmes, nous appellons *Foi*, tantôt *l'ac-*

a Νοῦς ὁρᾷ, καὶ νοῦς ἀκούει, τἄλλα κωφὰ καὶ τυφλά.

b Voyez des explications plus amples de ces articles, & de ces citations dans S. Clem. Alex. l. 2. des Tapiſſeries. Ariſtote veut dire que la docilité nous applique à l'examen des points de ſcience qu'on nous propoſe.

quieſcement volontaire de l'ame à ce qui lui eſt propoſé, tantôt *la contemplation d'une choſe obſcure*, tantôt *l'application de l'eſprit à l'Etre premier, qui eſt Dieu; & l'intelligence des choſes inviſibles, telle que nous la pouvons avoir dans notre état*, tantôt *une diſpoſition d'eſprit à croire ſans incertitude.*

Du reſte, la Foi & l'Intelligence ne vont pas l'une ſans l'autre: mais la Foi paſſe la a premiére, & l'intelligence la ſuit. Après l'intelligence vient le deſir d'agir, ſuivant les lumiéres qu'elle nous préſente, & au deſir ſuccéde l'action. Car avant toutes choſes il faut croire, enſuite s'inſtruire, puis s'affectionner à ce que l'on a appris, & le réduire enfin en pratique. On ne ſçauroit jamais, par exemple, épeller ſes lettres, ſi l'on ne s'en rapporte d'abord à ſon Maître à lire, qui dit comment la premiére lettre ſe nomme, comment la ſeconde, & ainſi des ſuivantes. Car ſi l'on ſe mettoit incontinent à conteſter, prétendant que la premiére ne doit point étre appellée A, & qu'il ſeroit mieux de la nommer B, on n'apprendroit jamais la vraie maniére de lire, on ne feroit que ſe broüiller, on prendroit tout de travers. Au lieu que la foi que l'on a en ſon Maître, en le laiſſant enſeigner ſelon ſes régles, eſt bien-tôt ſuivie de la connoiſſance qu'on vouloit acquerir. De même quand on ſe fait montrer les Mathématiques, on eſt obligé de croire un Géométre qui dit que

a S. Clem. cite ici ce paſſage littéral d'Iſaïe, chap. 6. *Niſi credideritis, non intelligetis.* Si l'on ne ſubſtituë le terme de Docilité à celui de Foi, cet endroit aura quelque choſe d'obſcur. Cette ſubſtitution n'a pû ſe faire dans le texte de Théodoret, parce que Théodoret auroit ſemblé abandonner ſon ſujet de la Foi.

le point est indivisible en tout sens, & qu'il y a quelque longueur sans largeur, ce qu'il appelle une ligne. C'est pourtant ce que personne ne feroit jamais bien comprendre, quand il parleroit tout un jour; a puisque si l'on ôte à quelque chose toute sa largeur, on emportera à la fin toute sa longueur. Cependant le Géométre veut qu'on conçoive ainsi la chose, & il est creû & obéi sans peine, quand il trouve des gens qui souhaittent d'entrer dans le mystére de ses lignes & de ses figures. Ainsi les Apprentifs d'Astronomie, croyent un homme qui leur dit combien il y a d'étoiles en tout, combien de distance de l'une à l'autre, combien de milliers de stades de la terre au ciel qui termine notre vuë : & cela malgré l'extrême différence des supputations pour le regard de ces stades, les uns en comptant quatre millions sept cens mille, les autres moins, & les autres beaucoup davantage. Toutefois chaque Maître trouve de la soumission & de la créance dans ses Disciples : quoiqu'on voie d'un autre côté les furieux écarts de ceux qui ont entrepris de mesurer b le Soleil ; car Anaximandre, & Anaximéne le font vingt-sept fois plus grand que la Terre ; Anaxagore le tient plus grand que

a S. Augustin prouve fort bien par là que les quantitez que le vrai Géométre considére, sont purement intelligibles, & nullement sensibles : & par là toutes ces difficultez s'évanoüissent. Mais des Apprentifs n'entrent pas aisément dans l'intelligible. Ceci s'expliquera dans le Plan Philosophique.

b Si l'on avoit sçû du tems de ces Philosophes, comme on le sçait aujourd'hui, que le Soleil est de 166 à 167 fois plus grand que la Terre, la comparaison d'un globe de cette grandeur avec une boule d'un pied de diamétre auroit été plus frappante.

le Péloponéſe, & Héraclite d'Ephéſe ne lui donne qu'un pied de diamétre. Peut-on s'empêcher de rire, en les voyant s'accorder ſi mal dans leurs calculs? Car leur différent ne roulle pas ſur un petit mécompte de rien, mais ſur une erreur qui va preſque à l'infini. Qu'on prenne en effet la dimenſion de toute la Terre, & vingt-ſept fois encore cette prodigieuſe grandeur: qu'enſuite on compare un globe de cette groſſeur avec une boule d'un pied. Ils ne laiſſent pas d'avoir chacunſes partiſans, graces à la Foi ou à la crédulité qui attache ceux-ci à l'un, & ceux-là à l'autre. D'où vient donc qu'approuvant comme vous faites une Foi ſi outrée, vous n'en voulez qu'à la nôtre, qui au lieu de telles inutilitez & de telles viſions, s'attache à connoître les choſes divines & intelligibles par le miniſtére de l'Intelligence?

Si nous paſſons des Sciences aux Arts, nous trouverons que celui qui veut apprendre un métier, n'eſt en peine que de trouver un homme qui y ſoit entendu; & que pour lui il eſt toûjours ſatisfait des leçons qu'on lui donne. Un Maître Cordonnier, par exemple, montre à ſon Apprentif comme il doit ſe ſervir de ſa tranchére & de ſon aleſne, ſoit pour couper les peaux, ſoit pour en coudre les piéces ſur la forme. Celui-ci croit ce qu'on lui dit, & ne ſe mêle pas de contredire. L'un des deux ſçait pourquoi les choſes ſe font de cette maniére, l'autre agit, pour ainſi dire, par foi; mais ſa foi lui produit bien-tôt de l'habileté. De même un conſtructeur de vaiſſeau dreſſe un garçon Charpentier à ſe ſervir de ſon niveau, à mener ſa ſcie, à manier ſa coignée & ſa tarriére: l'apprentif profite de tout ce qu'on lui dit, & ſe prend à faire chaque choſe comme on lui montre,

croyant qu'il deviendra bon ouvrier en se faisant une loi des paroles de son Maître.

Le Médecin n'est pas fait seulement pour enseigner la Médecine, mais pour traiter aussi les malades. C'est à lui à sçavoir la raison de ce qu'il ordonne : les malades ne la sçavent pas, mais ils croyent que leur guérison dépend de bien suivre son ordonnance. Il n'y a que ceux qui sçavent l'art de conduire un bâtiment de mer, qui mettent la main au timon : les passagers se contentent de croire qu'en s'abandonnant à leurs pilotes ils arriveront aux ports où ils ont affaire. Vous voyez donc, mes bien-aimez, que la Foi est d'un usage commun & pour ceux qui voyagent sur mer, & pour ceux qui cultivent la terre dans l'espérance d'en récueillir les fruits ; & pour ceux qui se mettent entre les mains des Médecins.

Il n'en est pas de même de l'Intelligence : car elle n'est pas pour tous, mais seulement pour les Maîtres dans chaque profession. Et de là vient que quand nous voulons sçavoir si quelque morceau d'or est du plus pur & du mieux affiné, nous n'entreprenons pas d'en faire les épreuves nous-mêmes, nous les faisons faire par quelqu'un de ceux qui s'y entendent: celui-ci, soit en le touchant à sa [a] pierre, soit en la passant par la coupelle, nous sçait dire si c'est là de bon or, ou s'il y a de l'alliage. De même quand nous avons à achetter de la pierrerie, nous ne nous en fions pas à nous-mêmes, mais nous la faisons choisir par quelque bon Lapidaire, que le tems & l'usage

a Pierre de touche, pierre Héraclienne, pierre Lydienne, c'est une pierre brune sur laquelle on frotte les métaux pour les éprouver, & en juger par la marque qu'ils y laissent.

ayent rendu expert à la connoître. Celui qui veut lever un habit de quelque beau tiſſu de ſoye & d'or avec des enrichiſſemens faits à l'aiguille, ne manque pas de commettre quelque ouvrier en broderies pour en faire le prix: & celui qui veut ſçavoir ce que péſe au juſte quelque vaiſſelle d'or & d'argent, ou ſi quelque piéce de monnoye eſt de poids porte tout cela au Peſeur, apprend de lui ce qu'il deſire, & le croit ſans rien répliquer. On voit donc que l'Intelligence, ou la ſcience, n'eſt pas de toutes ſortes de gens, mais ſeulement de ceux qui l'ont acquiſe ſous de bons Maîtres avec le ſecours du tems & de l'expérience: au lieu que la Foi eſt l'affaire de tous ceux qui veulent apprendre: ſi-bien qu'on peut la nommer le fondement & la baſe de la ſcience. Ce ſont enfin vos Philoſophes eux-mêmes qui ont défini la Foi, *un acquieſcement volontaire de l'Ame*; & la Science, *une ſituation immobile de l'Ame, fixée par l'évidence de la raiſon.*

Or c'eſt une choſe choquante, & qui révolte tout eſprit raiſonnable, de prétendre que quoique dans tous les apprentiſſages la Science ſoit le partage des Maîtres, & la Foi celui de leurs éléves, *il faille néanmoins* renverſer cet ordre dans l'apprentiſſage des choſes divines, & exiger des apprentifs la ſcience plûtôt que la Foi: car pour des choſes inviſibles, comme celles-là, on a eſſentiellement beſoin des yeux de la Foi, ſuivant ces paroles très-expreſſes a de l'Apôtre S. Paul: *Il faut que celui qui s'approche de Dieu, croye & qu'il y a un Dieu, & qu'il récompenſe ceux qui le cherchent.* C'eſt donc conformément à cette

a Hébr. 11. 6.

maxime,

maxime, que la premiére instruction que nous donnons à ceux qui veulent apprendre les choses de Dieu, est celle de croire: c'est ainsi que nous les initions par la Foi : & après cela nous avons soin de leur éclaircir les choses qui n'étoient d'abord que des énigmes pour eux.

Mais n'en faites vous pas autant vous-même dans la pratique de vôtre Religion? a Vous n'êtes pas tous Jérophantes, ou Interprétes des mystéres: la foule qui s'assemble pour la célébration de vos Fêtes n'y est que pour le spectacle: ceux que vous nommez vos Prêtres se bornent à faire la cérémonie de ces Orgies: il n'y a que le Jérophante qui sçache la raison de tout ce qui se fait là; à moins qu'il n'en ait communiqué quelque chose à des personnes bien seûres. Car, par exemple, que Priape soit fils de Bacchus & de Vénus, quelques-uns de vos Initiez en peuvent sçavoir jusques-là : mais pour la raison particuliére qu'on a eû de le faire naître d'un tel pére & d'une telle mére, & d'exposer dans la petite figure de son corps quelque chose d'une disproportion énorme qui fait souffrir la vûë & la pudeur, c'est une connoissance reservée pour l'Interprête de vos honteux mystéres, & pour quel

a C'est un tour d'esprit que Théodoret employe souvent, de mettre en preuves & en exemples les choses les plus capables d'humilier les Payens, quoiqu'elles semblent étrangéres au sujet qu'il a entre les mains. J'ai parlé des abominables Fêtes du Paganisme dans la XI. lettre.

Le Jérophante, ou Expositeur des cérémonies sacrées, étoit un Docteur distingué parmi les ministres qui desservoient les temples des Payens. Il avoit la clef des allégories mystérieuses cachées sous tout l'extérieur du culte Idolatrique, dans lesquelles le peuple ne devoit point entrer.

ques curieux qui peuvent lui avoir dérobé une lecture de ses livres abominables. Il n'y a qu'eux qui sçachent que le nom de Vénus ayant été donné à la volupté, & celui de Bacchus à l'ivresse, on a nommé Priape ce qui pouvoit naître d'une telle alliance : & de-là cette figure infame pour Priape, qui représente un homme dans les ardeurs de l'amour & du vin. Il en est de même du *Phalle* de Bacchus (c'est ainsi que les Farceurs nomment ce que l'honnêteté défend de nommer) c'étoit sur la figure d'un objet de cette indécence que des adorateurs insensez attachoient religieusement leurs lévres dans les *Phallagogies* Gréques, sans sçavoir la raison de ce qu'ils faisoient : le seul Jérophante entrant dans l'esprit de cette cerémonie, rélative aux avantures d'Osiris démembré par Typhon, & d'Isis la sœur du malheûreux Osiris, laquelle n'ayant pû ramasser tous les membres du corps de son frére qu'elle aimoit, s'avisa de faire adorer en figure, ce qui lui en manquoit encore, après la plus exacte recherche. a Orphée d'Odrisie ayant été témoin, en Egypte, des Fêtes qui s'y célébroient en memoire de cet évenement, dressa là-dessus le plan des Orgies de Bacchus qu'il institua en Gréce. Par quelle étrange manie, ceux qui laissoient à leurs Jérophantes le soin de raisonner sur de si abominables mystéres, veulent-ils

Par ce qui est dit ici d'Orphée, on voit qu'avec la connoissance du Dieu supréme, il avoit porté d'Egypte bien des superstitions qui regardoient les Dieux subalternes : où il faut dire qu'il y fit deux voyages, dont le dernier fut suivi de sa fameuse palinodie, de laquelle Théodoret paroît moins content que S. Justin & S. Clement. Voyez le tome 1. p. 2.

donc aujourd'hui que nous faſſions précéder la Foi par les preuves des myſtéres tout purs & tout divins comme les nôtres ?

Ne devriez-vous pas être charmez de nous voir ſuivre cette régle ſi marquée de vôtre Poëte Lyrique Pindare ?

Le dépot ſaint & précieux.
D'une tradition ſecrette,
Ne doit point s'expoſer aux yeux
De la multitude indiſcrette.

Platon eſt auſſi du même ſentiment. *Prenons bien garde*, dit-il ; *que ces choſes ne viennent trop tôt à la connoiſſance du peuple. Car comme rien n'eſt plus capable de porter une vive impreſſion de religion dans l'ame des gens d'eſprit, que ce que nous diſons ici entre nous ; rien n'eſt auſſi plus propre, ſi je ne me trompe, à apprêter à rire aux ignorans. A peine des choſes de cette nature ſeront-elles à la portée du vulgaire, après qu'elles auront été long-tems dans la bouche des Doctes, & qu'à la longue les oreilles de tout le monde en auront été battues ; comme l'or ne paſſe dans le commerce qu'après qu'il a long-tems été entre les mains des Affineurs.* Vous avez déja entendu Orphée qui dit, dans la même penſée,

Je chante pour les Saints ; loin d'ici les profanes.

Qu'on commence donc par la Foi, & l'Intelligence viendra enſuite : car le Seigneur en qui l'on croit, aime à communiquer l'intelligence à ceux qui ont une Foi ſimple & ſincére : l'Intelligence ſurvenant après la Foi produit la ſcien-

ce parfaite de la Religion, c'eſt-à-dire de la vérité ; & la poſſeſſion de cette ſcience met un homme dans l'état du monde le plus heûreux, conformément à ces paroles de Platon dans ſes Lois, *Un homme qui ſe propoſe de vivre heûreux, doit ſe hâter de lier commerce avec la vérité, afin d'avoir plus de tems à paſſer auprès d'elle.* En effet ceux qui ſe ſeront attachez à la vérité, & qui auront vécu d'une maniére digne d'elle, avront pour leur partage le ciel en la douce compagnie des Anges : comme au contraire quiconque n'aura eû aucun commerce avec la vérité, ne s'étant pas même fait initier aux divins myſtéres de la Religion, ſera exclus de cette félicité céleſte, & condamné à des ſuplices éternels ; ainſi que vous pouvez l'apprendre de Platon même, qui rapporte dans le Phédon cette déclaration formelle de ceux qui dreſſérent le rituël de vos Initiations : *Quiconque ayant négligé de ſe faire initier aux myſtéres de la Religion, paſſera tout impur & tout profane dans l'autre monde, y ſera plongé dans la bourbe des Fleuves de l'Enfer: au contraire qui y paſſera pur & Initié, y ſera logé avec les Dieux.*

Profitez donc, mes bien-aimez, du ſoin que vos Maîtres ſe donnent eux-mêmes de vous initier & de vous inſtruire pour nous. Car on peut les comparer aſſez naturellement à ces oiſeaux qui imitent la voix humaine, & qui apprennent à dire de nos paroles ſans les entendre. Tels ont été vos Philoſophes, quand ils parloient des choſes divines, ils ne pénétroient pas le vrai ſens de leurs propres paroles. Ils ſont néanmoins excuſables en quelque ſorte, à ce qu'il me paroît ; comme

n'ayant pas eû le bonheur a d'être éclairez par les Prophétes, ni de marcher après les Apôtres qui portent, pour ainsi dire, le flambeau devant nous, & n'ayant eû pour guide que la nature, dans laquelle l'erreur & l'impieté avoient effacé les heûreux caractéres que Dieu y avoit d'abord imprimez. Il est vrai que ne voulant pas en laisser perdre tous les traits, il en rafraichissoit continuëllement quelques-uns, en manifestant aux hommes sa Providence dans l'ordre & l'œconomie du Monde, comme le divin Apôtre le faisoit remarquer à ses Auditeurs prêchant dans la Ville de Lystres. Voici ce qu'il leur disoit entre plusieurs autres choses sur la même matiére. b *Celui qui dans les générations précédentes a laissé marcher toutes les Nations dans leurs voies ne s'est pas laissé lui-même sans témoignage; ne cessant de leur faire du bien. Car il vous a donné la pluye du ciel & des saisons propres pour les fruits; remplissant de joye vos cœurs, après avoir libéralement pourvû à votre subsistance.*

En effet comme il s'étoit attaché la postérité d'Abraham par le don qu'il avoit fait à ce peuple de la Loi & des Prophéties: de même ce Maître commun de tous les peuples, appelloit à lui le reste des hommes par la loi naturelle & par la vûë des créatures. De sorte que comme d'une part ayant égard à nos besoins, il se propose directement de fertiliser les terres travaillées en nous envoyant de la pluye, & de l'autre ayant

a Ceci n'est point opposé à ce que les P res, & Théodoret lui-même, disent si souvent, sçavoir que les Philosophes ont compilé nos Ecritures. Car il y a bien loin de les compiler à les prendre pour la régle de sa créance.

b Actes 14. 15.

égard à ſes richeſſes & à ſa libéralité, il fait pleuvoir en même tems ſur les déſerts & ſur les montagnes, mettant tout à la fois & les terres cultivées en état de porter de bons fruits, & les incultes d'en porter au moins de ſauvages, ſi-bien qu'il vient quelquefois des Figuiers ſur les ſépulcres & ſur les maſures : de même quoique le don d'Intelligence ait été accordé par prédilection au peuple nourri dans la pieté, les autres nations n'ont pas laiſſé d'y avoir part comme les ſolitudes & les forêts en ont à la pluye : d'où il arrive qu'elles produiſent quelquefois des choſes qui ſe peuvent manger, & qui ont quelque reſſemblance avec les productions des fonds cultivez. Mais on connoît bien, à certaine verdeur deſagréable qu'ont tous les fruits de la Philoſophie, que la culture des Prophétes leur a manqué.

Cependant quand on eſt capable de quelque diſcernement, on ne prend des Philoſophes que ce qu'ils ont de bon, en laiſſant le reſte ; comme on cueille les fleurs ſur le roſier, ſans toucher aux épines. C'eſt à quoi la nature toute ſeule a fort bien dreſſé les abeilles : car elles voltigent ſur toutes ſortes de fleurs, amères ou douces, n'en attirant pourtant que le doux, & laiſſant l'amer : ſi-bien que parmi l'aigre, le verd, le piquant, & tout le mauvais de ces fleurs, elles trouvent en faveur de l'homme de quoi compoſer leur miel qui eſt la meilleure choſe du monde. Imitant ces ouvriéres induſtrieuſes, nous cherchons dans vos parterres pleins de fleurs ſauvages la matiére d'une ſorte de miel qui vous fera du bien ſi vous en uſez. Et de même que ceux qui nous traittent dans nos maladies corporelles, tirent d'excellens

rémédes des ſerpens les plus vénimeux, & que jettant quelque choſe de la vipére, & reſervant le reſte pour en faire des compoſitions, ils s'en ſervent très-utilement pour diverſes guériſons : ainſi prenant en main les ouvrages de vos Poëtes, de vos Hiſtoriens, & de vos Philoſophes, nous laiſſons à part ce qu'il y a là de dangéreux, & ayant fait quelque préparation du reſte ſuivant les régles de la bonne maniére d'inſtruire, nous le faiſons entrer dans le reméde ſalutaire que nous vous préſentons.

Nous vous avons donc fait voir que les Ecrivains de votre parti, que vous regardiez comme nos adverſaires, ſont effectivement pour nous dans cette cauſe, & qu'ils ſe ſont eux-mêmes vos maîtres pour vous apprendre la néceſſité de la Foi. Ainſi ce point étant ſuffiſamment éclairci, nous paſſerons à quelqu'autre éclairciſſement avec le ſecours du Seigneur. Vous qui connoiſſez maintenant le mérite & l'importance de la Foi, commandez-vous vous-mêmes ce ſilence qu'exigeoit Pythagore ; & ayez de cette docilité ſi raiſonnable pour la ſuite de nos inſtructions : car de cette ſorte vous pourrez, avant qu'il ſoit peu, vous trouver ſçavans ſur la vraie Religion.

ANALYSE
DU DISCOURS
DU PRINCIPE.

LE Principe, & les trois Hypostases qui ont caractére de Principe, comme parloient les Platoniciens; & pour mieux parler, Dieu, & les trois Personnes divines, font la matiére de ce Discours. Ce que Théodoret s'y propose, est de convaincre les Payens que la doctrine de nos Prophétes, expliquée & développée par nos Apôtres, est celle qu'ils sont obligez d'embrasser sur ce point capital de la Religion: & voici son raisonnement. Les Philosophes, vos Maîtres, ou n'ont rien dit de raisonnable sur ce sujet, ou ce qu'ils ont dit de raisonnable, ils l'ont puisé dans nos Ecritures. Donc vous n'avez point de meilleur parti à prendre que celui de puiser dans les mêmes sources. Cinq articles font le partage de ce Discours.

I. ARTICLE. *Ceux de vos Maîtres qui ont parlé du Principe, ou des Principes sur leurs propres lumiéres, ont dit les choses du monde les plus incertaines, ne se sont accordez sur rien, & se sont attiré les railleries de Socrate & du public par leurs dissensions, par leur vanité, & par leur ignorance.*

II. ARTICLE. *Ceux au contraire qui ont été s'instruire en Egypte des sentimens que Moïse & les Hébreux y avoient répandus touchant la*

Divinité, ont tenu un langage uniforme & noble sur l'Unité du Principe. Là il établit incidemment l'ancienneté de Moïse sur tous les Maîtres de la Gentilité.

III. ARTICLE. *Il marque les endroits du Pentateuque, où l'Unité de Dieu est très-expresse, & qui ont éclairé là-dessus les Egyptiens & les Philosophes.*

IV. ARTICLE. *Il cite les passages de l'ancienne Ecriture, qui établissent l'Unité de Nature & la Trinité de Personnes : doctrine suffisamment insinuée, mais moins étalée, à cause du penchant des Hébreux à l'Idolatrie & au Polythéisme depuis leur séjour en Egypte.*

V. ARTICLE. *La Trinité Platonienne, proposée par Platon, expliquée par Numénius, par Plotin, par Amélius, charmé du premier chapitre de S. Jean, où la distinction du Pére & du Verbe est si bien marquée. Exposition de la doctrine de l'Eglise sur ce Mystére, où il y a des choses au dessus de la portée de l'esprit humain. Platon en propose d'aussi difficiles à comprendre.*

Toute cette matiére ayant été traitée au long dans quatre Lettres du Plan Théologique, on y renvoyera le Lecteur dans les notes qui en seront d'autant plus succintes.

SECOND DISCOURS.

Du Principe de toutes choſes.

QUELQUE ſuffiſante que ſoit la lumiére des aſtres, ou celle des feux allumez ſur la terre, pour nous faire diſcerner entr'eux les méteaux, l'or, l'argent, le cuivre, le fer, l'étain, & ſemblables matiéres, & pour nous faire connoître à leur couleur & à leur figure les plantes & les animaux : toutefois il n'y a que ceux qui ont les yeux bien nets & bien ſains, qui profitent de cette lumiére ſenſible pour voir bien diſtinctement les objets éclairez ; car tout l'éclat du Soleil eſt perdu pour les aveugles, leſquels ne diſcernent pas même la clarté du jour. Telle eſt l'inutilité de la lumiére intelligible de la vérité, à l'égard des aveugles volontaires qui s'obſtinent à lui fermer les yeux, & qui s'applaudiſſent de leur ignorance & de leurs ténébres : ſemblables aux choüettes & aux hiboux dignement nommez Oiſeaux de nuit, parce qu'ils ne volent que dans l'obſcurité, & que fuyant la clarté comme leur ennemie, ils ſe plaiſent dans l'ombre, comme dans leur élément.

On ne ſeroit pas ſage de trouver à redire à un inſtinct que la Nature a donné à ces triſtes Oiſeaux depuis que leur eſpéce ſubſiſte. Mais comment excuſer des hommes qui ſe livrent volontairement aux ténébres ; ſur tout depuis que la lumiére de la vérité divine, répanduë dans les iſles ainſi que dans les continens, éclaire à cette heure toute la terre ? Car ceux qui étoient dans

l'aveuglement avant que Dieu se fût rendu visible parmi les hommes, pouvoient du moins alléguer que le Soleil de Justice ne s'étant pas encore levé, ils se trouvoient engagez dans l'obscurité de la nuit, sans autre ressource que celle des lueurs de la raison naturelle. Mais maintenant que ce divin Soleil à paru sur l'horizon, & que déja, pour parler comme vos Poëtes :

a *Du milieu de l'Olympe il répand sa lumiére*,

quelle excuse peut-il rester à ceux qui ne voyent pas en plein midi, soit parce qu'il leur plaît de fermer les yeux à un si grand jour, soit parce que la vanité, qui est leur grande maladie, les empêche de se faire ôter les tâches qui leur gâtent la vûë : se croyant les mieux instruits sur la Religion, parce qu'ils en ont fait l'apprentissage sous de grands Maîtres de l'art de bien dire ?

Mais ils ne prennent pas garde que le poisson de mer, quoique nourri dans l'eau salée, a besoin encore de sel pour son assaisonnement ; & que d'ailleurs la plus exquise élégance n'est pas toûjours la meilleure maîtresse de la vérité. Car qu'y a-t-il, en ce genre, de plus enchanté que la Poësie d'Homére ? Quoi de plus harmonieux & de plus majestueux tout ensemble ? Cependant le meilleur de vos Philosophes (vous comprenez que je parle du célébre fils d'Ariston) ordonne *qu'on baniſſe ce charmant Homére* b *de toutes les Villes du reſſort de ſa République, après l'avoir parfumé* ; comme les femmes chas-

a Iliade 8. 18.

b Voyez le tome 1. p. 274.

ſent les Hirondelles. Vous ſçavez qu'il le nomme un maître de diſſolution & d'impieté : Car, dit Platon, *Homére forme notre jeuneſſe à blaſphémer, par les idées ſcandaleuſes qu'il leur donne des Dieux. Il inſpire à ces ames encore tendres des principes d'une morale impie & corrompuë.* Ce n'eſt là qu'un échantillon de la critique qu'il fait du Prince de vos Poëtes. Tant il eſt vrai que pour être beau parleur, ce n'eſt pas à dire qu'on débite des maximes plus ſaines.

Que ſi vous nous produiſez vos Philoſophes, ſçachez qu'ils ont eû eux-mêmes d'étranges travers. Car au lieu de ſe ſuivre les uns les autres, & de tenir un même chemin, chacun d'eux ayant pris une route particuliére, ils ont donné dans une infinité d'égaremens ; par la raiſon que dans la voye de l'erreur, on trouve à chaque pas un tournant. C'eſt ce qu'on va faire voir clairement par les variations de la Philoſophie, au ſujet du premier Principe de toutes choſes.

Car Thalés, le plus ancien de ſept que vous avez nommez Sages, a prétendu que c'étoit l'eau : s'en étant rapporté, comme je crois, à Homére, qui dit :

a *Océan & Thétis, Pére & Mére des Dieux.*

Mais Anaximandre, ſucceſſeur de Thalés, a dit que ce premier Principe étoit l'Infini. Anaximéne qui lui ſuccéda, & Diogéne d'Apollonie, ſoutinrent de concert que c'étoit l'air. Hyppaſe de Métapont, & Héraclite d'Ephéſe prétendirent que c'étoit le feu, & Empédocle d'Agrigente creût

a Il. 14. 211.

que c'étoient les quatre éléméns. Xénophane de Colophone jugeoit que le Monde étoit éternel, & que toutes choſes étoient faites de terre : ſon ami Parménide d'Elée, ne manqua pas d'appuyer ce ſentiment, ayant ajouté de ſon chef que les ſens étoient une fauſſe régle de certitude, & que par cette voye on n'arrivoit jamais à la vérité. Démocrite d'Abdére avança que le Monde étoit infini, & ſans principe. Epicure d'Athénes, fils de Nicoclés, reconnut de même que le Monde étoit ſans principe & éternel, s'étant formé par un concours d'atomes avant tous les tems. Enfin Métrodore de Chio, Zénon d'Elée, & Diogéne de Smyrne, ſe piquérent d'étaler chacun un Principe de ſa façon & de ſon invention.

C'eſt ſur cette diverſité de ſentimens que le Sage [a] fils de Sophroniſcus aimoit à railler les Philoſophes en toutes rencontres, ainſi que nous l'apprend Xénophon dans le recuëil qu'il a fait des actions & des paroles mémorables de Socrate : Car Socrate ne pouvoit leur pardonner, dit-il, ni la témérité qui leur faiſoit tenter des découvertes qui ſont au deſſus de l'eſprit humain, ni la vanité qui les broüilloit enſemble, chacun voulant s'ériger en auteur de quelque nouveau Syſtéme.

Voici comme Platon fait parler Socrate dans le Phédon. *Je m'étois entêté dans ma jeuneſſe, cher Cébés, de cette partie de la Philoſophie qu'on nomme l'Hiſtoire de la Nature : me figurant que rien n'étoit plus merveilleux que de connoître les cauſes de chaque choſe ; ce qui la produit, ce qui la détruit, & à quoi elle eſt bonne.* Et après s'être étendu ſur ce qui échauffoit alors ſa curioſité, il

[a] *Le ſage fils de Sophroniſcus*, Socrate.

continue ainſi. *Je vous dirai une choſe qui vous ſurprendra : car ce que je gagnai à examiner les ſecrets de la Nature, ce fut de m'y aveugler à tel point, que mille choſes que j'avois fort bien vûës auparavant & parmes propres lumiéres & par celles d'autrui, s'éclipſérent de mon eſprit ; & que je deſappris tout ce que j'avois creû ſçavoir.* Quant à la guerre échauffée entre les Philoſophes, voici comme il s'en divertit dans le Théététe. *Demandez-leur la raiſon de quelque choſe : ils s'arrachent quelques petites paroles énigmatiques avec autant de peine qu'on en auroit à tirer des fléches roüillées d'un vieux carquois. Si vous leur demandez ce que ſignifient ces termes, ils vous en détachent d'autres qu'ils ont également fabriquez, mais ſur un moûle tant ſoit peu différent : & je vous défie de rien conclure avec cette eſpéce de gens qui n'ont jamais rien conclu enſemble. Ils ſe ſont fait une loi de ne laiſſer voir rien de précis, rien de clair, ni dans leurs paroles, ni dans leurs penſées : & c'eſt là, je crois, le ſeul article dont il ait été convenu entr'eux. Car à cela près, ils ſe font une guerre dans laquelle ils ne ſe propoſent que de s'entrechaſſer de tous leurs rétranchemens. Il n'eſt pas, Théodore, que vous ne les ayiez vû batailler ; mais je parierois bien que vous ne les avez jamais vû faire de paix. Vous me direz que c'eſt parce que vous ne les avez guére pratiquez, & vous croirez peut-étre qu'ils gardent les déciſions ſur leſquelles ils ſont d'accord, pour des diſciples aſſidus à leurs leçons, & dont ils veulent faire de grands perſonnages comme eux. Mais comment l'entendez-vous, mon cher Théodore, quand vous parlez de leurs diſciples ? Eſt-ce que qui que ce ſoit prend cette qualité dans leurs écoles ? Chacun y va par pure fantaiſie, ſe*

lon que l'enthousiasme de la Philosophie lui prend ; c'est toûjours pour y faire le maître, & dans cette persuasion que les autres ne sont tous que de francs ignorans. Et un peu après, *J'ai pensé oublier*, poursuit-il, *de vous faire remarquer, Théodore, qu'il y en a d'autres qui ont pris justement le contrepied de tout ce que ceux-ci avoient avancé ; qu'ils ont soutenu que le Monde, ou le Tout, devoit être nommé l'Immobile, & qu'ils ont épousé en un mot tous les sentimens de Mélisse & de Parménide, adversaires irréconciliables de tous ceux que je viens de citer.* a

Voici encore quelques traits lancez contre eux dans le Sophiste, non par un Apôtre ou par un Prophéte, mais par le Prince des Philosophes, soit qu'on veüille donner ce titre ou au fils de b Sophroniscus, ou à celui d'Ariston : car Socrate & Platon sont toûjours de moitié dans tout ce qui paroît d'eux, le premier y étant pour le sentiment, & le second pour la composition : mais lequel des deux que ce soit, il n'importe ; voici ce qu'il dit sur le compte des Philosophes. *On diroit que chacun d'eux tient une fable toujours prête, afin de nous en divertir, comme s'ils nous prenoient pour des enfans. Car l'un nous conte qu'il y a trois*

a Ceux qu'il venoit de citer prétendoient que tout étoit coulant & mobile.

b Sophroniscus est le pére de Socrate, Ariston le pére de Platon. Dans cet extrait *du Sophiste* les trois anciennes Ecoles, sçavoir l'Eléatique, l'Ionique, & l'Italique, sont clairement distinguées. *Les Muses survenuës du côté d'Ionie & de Sicile*, désignent les deux derniéres Ecoles : car leurs Philosophes n'écrivoient qu'en vers. Ce qui regarde ces Ecoles, & ces sentimens Philosophiques sera éclairci dans le Plan Philosophique.

Eſtres primitifs, qui ſont quelquefois en guerre, & qui ſe racommodent enſuite; ſe marient, font des enfans, & prennent ſoin d'élever leur famille. L'autre ne veut qu'un couple de principes, comme l'humide & le ſec, ou le chaud & le froid: mais il les fait ou s'allier enſemble, ou rompre, quand il lui plait. Il y a entr'autres une nation de Philoſophes qu'on nomme Eléatiques a *deſcendans de Xénophane ou méme de plus haut; qui nous donnent d'un conte tres-ſingulier, ſçavoir, qu'il n'y a en tout qu'un ſeul Eſtre, auquel nous donnons divers noms. Mais quelques Muſes, ſurvenuës du côté d'Ionie & de Sicile, ont délibéré entr'elles d'aſſortir l'Unité avec la Pluralité, de dire que l'Eſtre eſt une ſeule choſe & en eſt pluſieurs, & que c'eſt par la diſcorde & par l'amitié qu'il ſubſiſte:* Et Après quelques autres railleries ſur le méme ton, il continuë par celle-ci. *Pour ſe faire une idée de leurs altercations au ſujet de l'Eſtre, on n'a qu'à ſe retracer la journée des Géans. Mais qu'y aura-t-il de juſte dans cette comparaiſon?* a *Le voici: c'eſt que quelques-uns de ces Docteurs s'étant ſaiſis de grands quartiers de pierre & de gros chefnes, dépeuplent le ciel, y anéantiſſent tous les Eſtres inviſibles, & attirent en bas, pour ainſi dire, tout ce qu'il y a de ſubſtances. Car ils ne tiennent pour des choſes vraiment exiſtantes que celles qui ſont auſſi maſſives & auſſi palpables qu'un arbre ou une roche, & ils ne reconnoiſſent d'autres Eſtres ni d'autres ſubſtances que le corps.* Ce n'eſt, comme vous voyez, ni Pierre ni Paul

a Cette comparaiſon regarde les Philoſophes qui ſe bornent à raiſonner ſur le ſenſible, & qui n'entrent point dans l'intelligible.

ni Paul, qui réproche de si grandes bevuës à vos Philosophes, c'est ce Platon si merveilleux pour son éloquence & par sa politesse, c'est ce Socrate que la Pythie a vous garantit pour le plus sage de tous les hommes: c'est eux, dis-je, qui publient que selon quelques-uns de vos Philosophes rien n'existe au de-là de ce qui peut être touché & manié, & qu'en un mot l'Estre & le Corps n'ont qu'une même définition, l'esprit ne pouvant rien concevoir au de-là des choses visibles.

Quelle sagesse y auroit-il donc à prendre pour ses guides dans la recherche de la vraie Religion, des gens qui se sont pitoyablement égarez en tant de maniéres, des gens qui ont enfanté des opinions si oppoſées entr'elles, & qui se sont fait la guerre à outrance? Quels traits satiriques ne se sont-ils pas attirez par là de la part de Timon de Phliasie, le grand partisan de Pyrrhon, & auteur b des Silles. Voici un de ses traits que je choisis entre beaucoup d'autres.

Miserables mortels, rébut de notre espéce,

Ventres honteusement livrez à la pareſſe,

a L'Oracle en faveur de Socrate. Ἀνδρῶν ἁπάντων Σωκράτης σοφώτατος.

Tout sage qu'est Sophocle, Euripide est plus sage,
Mais Socrate en sagesse a sur tous l'avantage.

b *Silles*, titre d'un Poëme satirique où Timon le Pyrrhonien pinçoit tous les Philosopes, Σίλλοι pour Τίλλοι de Τίλλω pincer, mordre.

Quelle fureur pour rien vous commet si souvent,
Sophistes entêtez, Ballons enflez de vent?

Nous ne sommes donc pas les seuls qui ayions dit que votre grand mal c'est la vanité, & que c'est elle qui vous fait fermer les yeux à la lumiére: puisque long-tems avant nous, Timon a remarqué que vos Philosophes étoient si sujets à l'enfleûre.

Mais autre chose est sçavoir, autre se flater de sçavoir quand on ne sçait rien: ouï, mes bien-aimez, il y a loin de la vérité aux simples conjectures qu'on forme touchant la vérité. Car au lieu que les conjectures produisent, comme vous venez de le voir, une bizarre diversité d'opinions erronées; la vérité unit dans un même sentiment tous ceux qu'elle instruit. Voyons donc maintenant combien le langage de ceux qu'elle a fait parler, est plus uniforme que celui que la conjecture vous a fait entendre de la part de ceux de vos Philosophes qui l'avoient prise pour guide.

Anaxagore de Clazoméne, fils d'Hégésibule, s'élevant audessus des Philosophes ses Prédécesseurs, qui n'admettoient que des estres visibles a avança tout le premier que *l'Intelligence s'étant reposée sur le Monde, avoit fait passer les élémens de la confusion à l'ordre*: & Pythagore, fils de Mnésarque, soutint en méme-tems *que l'Unité étoit le Principe de toutes choses*. Car ces deux Philosophes furent contemporains; & vous

a Sur ce grand mot d'Anaxagore, que les Péres ont creû qu'il avoit pris du 1. ch. de la Genése; & sur toute la matiére de ce Discours, je suis obligé de renvoyer le Lecteur aux lettres Théologiques. Voyez le tome 1. pages 15.16.

ſçaurez en paſſant que Pythagore laiſſa la conduite de ſon école à ſa femme Théano, & à ſes deux fils Télauge & Mnéſarque, dont le premier forma Empédocle l'Agrigentin, & qu'Anaxagore fut le maître d'Archelaüs, qui eût pour diſciple Socrate d'Athénes. Or ce fut en Egypte qu'Anaxagore & Pythagore receûrent la connoiſſance du vrai Dieu, par le commerce qu'ils y cûrent avec les plus ſçavans des Egyptiens & des Hébreux. Platon y fit auſſi un voyage long-tems après, au rapport de Plutarque dans ſes Comparaiſons, & de Xénophon fils de Gryllus dans ſa lettre à Eſchinés, diſciple de Socrate. Car voici un endroit de cette lettre en preuve de ce fait. *Vous eûtes la curioſité, vous & quelques autres, d'aller tâter en Egypte de cette miraculeuſe doctrine que Pytagore y avoit appriſe. Mais ce qui prouve que quelques-uns d'eux ne s'accommodoient pas trop de la ſobriété philoſophique, & qu'ils ſe trouvoient trop gênez autour de Socrate, c'eſt le commerce qu'ils liérent avec un Tyran, & la bonne chére qu'ils aimérent mieux aller faire en Sicile, que de ſe condamner ici à une table frugale qui fit peur à des gens d'un appétit ſi friand.* a Ce trait-là s'adreſſe directement à Platon, qui voulut bien à la vérité entrer dans la doctrine miraculeuſe de Pythagore, mais qui ne ſe ſentit pas autant de conſtance pour Socrate qu'il lui en eût falu pour s'empêcher d'aller faire la cour à Dénys Tyran de Sicile, & pour rénoncer à la bonne chére qu'on faiſoit en ce pays-là. Mais ce qui fait à mon ſujet, c'eſt qu'il avoit eû connoiſſance de la doc-

a Rien n'eſt plus connu que les aſſiduitez de Platon à la cour des deux Dénys, Tyrans de Sicile.

trine des Egyptiens, suivant le témoignage de Xénophon. Il est donc justifié qu'Anaxagore, Pythagore, & Platon avoient tiré des Egyptiens & des Hébreux quantité de notions énigmatiques de l'Estre Premier ou du Principe de tous les Estres. Mais d'où vient, je vous prie, qu'ayant tant de docilité pour ces trois Philosophes, qui n'avoient après tout que des connoissances superficielles des choses divines, vous vous montrez si difficiles à vous en laisser instruire par ceux qui en avoient appris à vos maîtres le peu qu'ils en ont sceû ?

Quant à ce que nous avons dit ci-dessus, que les Prédécesseurs d'Anaxagore & de Pythagore, tant Poëtes a que Philosophes, ne reconnoissoient rien d'exîstent au de-là des choses visibles ; Platon en est un bon garant : voici ce qu'il en dit dans son Cratylus. *Il me paroit que nos premiers Grecs n'ont connu d'autres Dieux que ceux qui sont encore adorez seuls de la plus-part des Barbares, le Soleil, la Lune, la* b *Terre, les Etoiles, & le Ciel : & comme on remarquoit que tout cela tournoit & couroit sans interruption, on creût qu'il étoit de l'essence des Dieux de courir : c'est pourquoi ils furent nommez Θεοὶ Courriers, de* Θεῖν, *qui signifie* courir. On voit qu'Homére & Hésiode n'ont eû nulle connonoissance de l'Ouvrier de toutes

a On voit par la suite que Théodoret excepte ceux qui avoient fait le voyage d'Egypte, comme Orphée.

b La Terre, qui est là entre ces *Courriers*, a été creûe immobile par tous les Péres de l'Eglise.

choſes : a car ſelon le ſyſtéme d'Héſiode, Océan & Thétis furent engendrez du Chaos, & engendrérent le Ciel & la Terre: de ceux-ci ſortirent Saturne & Rhée avec leurs autres fréres : & c'eſt de Saturne & de Rhée que nâquirent Jupiter, Junon, Neptune, & Pluton. Pour Homére, il dit nettement

Océan & Thétis, Pére & Mére des Dieux.

& le même qu'il nomme *Pére des Dieux & des Hommes*, il le nomme auſſi *Chronien* ou *Fils de Saturne*. Par où l'on voit que ces deux Généalogiſtes des Dieux ont été dans de pitoyables erreurs. C'eſt eux néanmoins que Platon nous exhorte de croire, ſans qu'ils donnent aucune preuve ni ſolide ni apparente de telles fables; lui qui connoiſſoit leurs égaremens mieux que perſonne, lui qui dit ailleurs ſur le chapitre de la Poëſie : *Un Poëte eſt quelque choſe de creux & de ſacré tout enſemble : il ne ſçauroit compoſer qu'il ne ſoit dans l'anthouſiaſme & hors de ſon bon ſens.*

Pour le célébre Odryſien Orphée, comme il avoit été en Egypte auſſi bien que ceux dont il a été parlé, il a pû ſe former de hautes idées de Dieu, & les exprimer noblement, comme il l'a fait en cette maniére.

b *Il produit toute choſe, étant ſeul ſans principe;*
De lui-même il a l'être, & tout y participe :
Inviſible il voit tout, & l'homme audacieux

a Quelques Péres ont penſé qu'Homére reconnoiſſoit un Dieu ſuprême : mais il ne s'enſuit pas qu'il le reconnût pour le Créateur ou l'Ouvrier du Monde.

b Voyez le Tome 1. pag. 3.

Oſer oit vainement ouvrir ſur lui ſes yeux:
Caché par ſa ſplendeur, il fait de ſa lumiére
Un voile impénétrable à ma foible paupiére.
L'homme n'étant que chair, a des yeux trop charnels.
Et mortel il ne voit que les objets mortels.

Et ailleurs.

Du ſommet de l'Olympe où ſon thrône eſt placé
Il voit tout l'Univers ſous ſes pieds abbaiſſé.
Etendant ſa main droite aux derniers bords de l'onde,
Il fait trembler les monts ſur leur baſe profonde;
Son courroux eſt un poids que ne peut ſoutenir
Leur croupe chancellante & prompte à s'applanir:
Sans partir des hauts lieux, d'où deſcend le tonnerre,
Il agit ici bas, il peut tout ſur la Terre:
Principe de toute œuvre, il en a dans ſa main
Et le commencement, & la ſuite, & la fin.

Du reſte, bien qu'Orphée eût pris ces grands ſentimens parmi les Egytiens, auſquels les Hébreux avoient donné quelques principes de Religion, il n'a pas laiſſé de mêler quelques erreurs dans ſa Théologie, s'étant fait Inſtituteur des Dionyſies & des Theſmophories, ces Orgies abominables: ſemblable à un habile empoiſonneur qui a ſoin de frotter d'un peu de miel les bords de la coupe dans laquelle il préſente à ceux qu'il trompe, un breuvage mortel.

On en peut dire autant de Platon, puiſqu'il faut avoüer qu'il a parlé de Dieu dans ſon Timée avec une élevation qui étonne. Car qui ne ſera ſaiſi d'admiration en entendant ces paroles? a *Diſtingons ce qui eſt toûjours, ſans être jamais produit, & ce qui eſt toûjours produit, ſans être jamais. Le premier de ces êtres eſt celui qu'on comprend parfaitement par l'intelligence ſoûtenuë de la raiſon; il eſt toûjours le même en tous ſens, & ſelon toutes les mêmes choſes. Le ſecond eſt celui dont on ne juge que par opinion ſur le rapport de la ſenſation qui ne tient rien de la raiſon; auſſi-tôt détruit que produit, il n'eſt jamais quoique ce ſoit.* A quoi Platon ajoûte ce qui ſuit. *Ce que nous entendons par ces expreſſions*, Il étoit, & il ſera, *eſt purement rélatif aux parties du tems, & nous ne parlons pas juſte quand nous employons ces expreſſions en parlant de l'Etre éternel, comme lorſque nous diſons*, Il étoit, il eſt, & il ſera. *Car* il eſt, *c'eſt la ſeule expreſſion qui lui convient, les deux autres, ſçavoir* il étoit, & il ſera, *ne ſont bonnes que pour l'être lié au tems. Mais au regard de celui qui eſt toûjours le même en tous ſens & ſelon toutes les mêmes choſes, il ne convient pas d'en parler d'une maniére qui porteroit à penſer qu'il a été jeune, & qu'il s'eſt fait vieux.*

Qui ſeroit aſſez chagrin & aſſez difficile pour trouver à redire à ce qu'on vient d'entendre, ou pour ne pas avoüer même que tout cela eſt exactement vrai? Car d'un côté ce qui eſt toûjours eſt

a Cette diſtinction de l'Eſtre véritable qui eſt toûjours le même, & de l'Eſtre faux qui change toûjours, eſt la clef & le précis du Pythagoriſme; dont le but eſt de tirer les hommes du *ſenſible*, & de les enlever dans *l'intelligible*, qui eſt aujourd'hui un païs aſſez inconnu. Voyez le tome I. p. 45. en attendant le Plan Philoſophique.

ſupérieur & antérieur à toute production : & de l'autre, ce qui eſt produit, ſubiſſant par là des mutations continuelles, Platon a raiſon de dire que cela n'eſt jamais quoique ce ſoit. Car a l'embryon humain, par exemple, lorſqu'il s'en forme un enfant, n'eſt plus un embryon, mais un enfant ; & l'enfant devenant un jeune garçon, n'eſt plus un enfant ; & paſſant ainſi ſucceſſivement dans les âges de puberté, de virilité & de vieilleſſe, il eſt appellé jeune homme, homme fait, & vieillard par des noms qui expriment bien mieux ce qu'il devient d'âge en âge, que ce qu'il eſt. Platon a donc eû raiſon de dire que ce qui étant produit change par là continüellement d'état, n'eſt jamais quoi que ce ſoit.

Il fait dire ailleurs par Socrate, s'entretenant avec Criton, qu'il y a dans le Monde un obſervateur qui étudie toutes nos démarches : voici les propres paroles de Socrate : *Pour ce qui concerne maintenant nos actions entant que juſtes ou injuſtes, honnêtes ou contraires à l'honnêteté, bonnes, en un mot, ou mauvaiſes ; c'eſt ici le lieu d'examiner ſi nous y devons ſuivre le jugement de la multitude, ou craindre de le choquer ; & non pas plûtôt nous régler ſur celui d'un ſeul qui nous entend, & qui doit nous imprimer plus de reſpect & plus de terreur, que tout le reſte du monde : puiſque ſi nous nous ſouſtrayons à ſa conduite, nous perdrons ce qui fait le plus grand bonheur des juſtes, & à quoi les injuſtes rénoncent.* Et un peu après, *Il ne faut donc pas*, dit-il, *nous mettre beaucoup en peine de ce que la multitude pourra dire de nous, mais de ce qu'en jugera celui qui entend les juſtes & les injuſtes : c'eſt un ſeul*

a Voyez la page 59. du tom. I.

qui entend tout, & il est la Vérité même.

Remarquez, vous qui avez du discernement, comme Platon & Socrate, en parlant d'un seul qui entend tout, réforment la troupe entiére des faux Dieux, & vous apprennent à ne respecter & à ne craindre que le seul Maître du Monde. Pouvoient-ils vous dire plus intelligiblement que s'ils ont quelquefois fait mention des Dieux, ils y ont été contraints, pour garder quelque ménagement avec le peuple d'Athénes, infatué de la pluralité des Dieux ? En effet si avec cet égard Socrate n'a pû éviter de boire de la cigue, à quelle cruauté ne se seroit-il pas exposé s'il avoit entrepris ouvertement de dissiper cet essain de Divinitez populaires ?

Platon en particulier fait assez connoître sa pensée sur l'unité de principe dans cet extrait d'une de ses lettres à Dénis : *Je suppose que vous n'avez pas oublié la marque dont il a été convenu entre nous pour la distinction de celles de mes lettres, ausquelles je souhaite sérieusement que vous ayiez quelque égard, d'avec celles que je vous écris pour des personnes indifférentes qui me demandent assez souvent des lettres de récommandation qu'il ne m'est pas permis de leur réfuser. La voici encore cette marque, au cas qu'elle vous ait échappé : Je mettrai ce mot* Dieu, *à la tête des lettres ausquelles je prendrai un sérieux interêt, & je commencerai par* les Dieux, *celles dont le succés me sera indifférent.* Le mystére de cette marque n'est pas malaisé à deviner : car c'est comme si Platon disoit, C'est pour m'accommoder à l'opinion du vulgaire, & pour parler comme mes concitoyens abusez, que je débute par *les Dieux* en écrivant pour des bagatelles : mais quand j'écris pour des affaires sérieu-

ſes, & que je regarde comme des perſonnes ſeûres & les porteurs de mes lettres & les perſonnes qui les reçoivent, je m'explique plus réguliérement par ce mot, *Dieu*, qui y paroît le premier. Remarquez encore ces autres paroles qu'il dit en parlant de Dieu. *C'eſt une grande affaire*, dit-il, *de découvrir le Pére & l'Ouvrier de cet Univers : car il eſt impoſſible d'en parler à la portée de tout le monde, après même qu'on en a fait la découverte, par la raiſon qu'il eſt ineffable ; au lieu qu'on peut du moins dire quelque choſe ſur tous les autres ſujets.* Au reſte, celui qui débite ici une Théologie ſi épurée, ne laiſſe pas d'être ouvertement pour la pluralité des Dieux en d'autres endroits de ſes écrits ; ſoit par la crainte de ſe faire des affaires avec les ignorans, ſoit par l'ignorance où il étoit encore lui-même : ce qui fait que ſes écrits ont bien cauſé du ravage. Mais qu'avons-nous à faire, mes bien-aimez, de puiſer chez lui d'une eau toute corrompuë & toute bourbeuſe, quand nous pouvons aller à une ſource auſſi nette & auſſi claire que celle où cet Ecrivain a pris quelque teinture de ſaine Théologie, comme tant-ſoit-peu de bonne eau, à laquelle il a mêlé beaucoup de terre & de ſable ?

Pouvez-vous ignorer [a] l'antiquité de Moïſe, le Légiſlateur des Juifs, ſur tous vos Maîtres, ſoit Hiſtoriens, ſoit Poëtes, ou Philoſophes ? S'il vous

a Le lecteur verra tout ce qui regarde l'ancienneté de Moïſe, & ce fameux Anachroniſme de Porphyre, dans la premiére lettre Apologétique : & il doit remarquer que les inductions que Théodoret, après Euſébe, tire de l'Hiſtoire de Sanchoniathon, ne ſont pas fondées ſur l'autorité ou ſur l'ancienneté de cette Hiſtoire, revoquées en doute par M. Dolvel, mais ſur l'authenticité que Porphyre attribuë à cette Piéce.

reste là-dessus quelque doute, & si vous vous défiez de nous, rapportez-vous-en du moins à Porphyre qui est assûrement un bon garant des choces qu'il vous dit à notre avantage, lui qui s'étant mis à la tête des défenseurs de l'impieté, a osé ouvrir sa bouche impure & téméraire contre Dieu, le Créateur de toutes choses. Pésez-donc ses paroles, & souvenez-vous qu'elles sont extraites des livres qu'il a publiez contre nous.

Rien n'est plus vrai, dit il, *que ce que Sanchoniathon de Béryte a inséré dans son Histoire au sujet des Juifs, sur les memoires de Jérombal, Prêtre du Dieu Jao : la convénance des lieux & celle des noms usitez parmi ce Peuple, garantissant suffisamment la fidélité de l'Auteur. Son Histoire qu'il avoit dédiée à Abelbale Roi de Béryte, fut approuvée par ce Prince, & par les Inquisiteurs de la vérité, qui l'examinérent avec lui. Or le tems d'Abelbale & de ses Réviseurs, est antérieur à celui des avantures de Troye, & touche presque à celui de Moïse, comme on le justifie par la succession des Rois de Phœnicie : & ce Sanchoniathon, dont le nom signifie en langue Phœnicienne*, Amateur de la vérité, *& qui a écrit toute l'ancienne Histoire sur les monumens qui se conservoient dans les Villes & dans les Temples, a vêcu sous Sémiramis Reine des Assyriens.*

Vous pouvez juger par là de combien le tems de Moïse a dévancé celui du Siége de Troye. Car puisque Sanchoniathon a publié sous le Regne de Sémiramis ce qu'il a dit sur le chapitre des Juifs, & puisque les choses qu'il en raconte étoient arrivées long-tems auparavant ; il faut nécessairement que Moïse qui mit ce peuple en état de fournir des évenemens à l'Histoire en lui donnant des

lois pour se gouverner, soit beaucoup plus ancien que cet Historien. Cependant le tems de Sémiramis a est constamment antérieur à celui des avantures Troyennes de plus de mille ans, comme l'ont fort bien justifié ceux qui ont comparé ces deux époques ensemble: mais ce n'est pas ici le lieu de faire voir que Porphyre étoit parfaitement ignorant en fait de Chronologie: car il me suffit d'avoir établi la grande supériorité du tems de Moïse sur celui de la prise de Troye, & par conséquent sur celui de vos Maîtres.

En effet Homére & Hésiode n'ont paru que long-tems b après ce fameux évenement; & Orphée le plus ancien de tous vos Poëtes, ne l'a dévancé que d'une seule génération, ayant été de l'expédition navale de Jason contre la Colchide, avec Pélée, Télamon, Hercule, Castor, & Pollux. Or il est parlé d'un régale de vin envoyé aux Grecs devant Troye, par Ennius, fils de Jason: le fils d'Hércule, Tlépoléme fut tüé d'un coup de fléche par Sarpédon, Général des Lyciens: Ajax & Achille, qui se distinguérent dans ce siége, étoient fils, l'un de Télamon, & l'autre de Pélée. Quant aux Dioscures, c'est ainsi qu'on nommoit Castor & Pollux, c Héléne qui étoit dans la Place, ayant regardé inutilement par les crenaux de la muraille, pour tacher de découvrir ses deux chers fréres dans le camp des assiégeans, s'abandonna

a Voilà l'endroit sur lequel Usser s'est déclaré pour Porphyre contre Théodoret, & contre tous les Péres sans exception: ce qui a donné lieu à ma premiére lettre Apologétique qui suivra la Thérapeutique.

b Environ deux cens ans après.

c Iliade, liv. 3.

à des larmes amères, dans la crainte qu'ils n'eût-ſent été tüez. Ce que je ne dis pas pour m'égayer à conter des fables, mais pour en conclurre qu'il ne peut y avoir eû que l'intervalle d'une génération depuis Orphée juſqu'au tems de la guerre de Troye, a environ lequel parurent Linus, Muſée, Thamiris, & Philammon.

S'il eſt donc vrai que ſelon le compte de Porphyre, Moïſe ait au de-là de mille ans d'ancienneté ſur ceux que je viens de nommer, & qui ſont les plus anciens de tous les Poëtes (car Homére & Héſiode ne vinrent certainement qu'après eux, comme ce ne fut encore que long-tems après ceux-ci que parurent b Thalés & les Philoſophes du premier âge, qui précédérent de bien des années tout ce qui s'eſt mêlé de Philoſophie depuis Thalés) ſi, dis-je, tous ces Ecrivains peuvent paſſer pour modernes en comparaiſon de Moïſe; pourquoi ne laiſſerons-nous pas ces filets d'eau, pour aller puiſer dans cet Océan de Théologie,

c *Qui vomit de ſon ſein les mers & les riviéres,*

s'il m'eſt permis de parler comme vos Poëtes? Car c'eſt à cette ſource de la vérité qu'Anaxagore & Pythagore tous les premiers, & Platon enſuite, en ont été boire quelques petits traits: comme c'eſt d'Anaxagore & d'Archélaüs ſon ſucceſ-

a Ce ſont quatre Poëtes contemporains d'Orphée, diſtinguez en Gréce par le nom de Sophiſtes; auquel on n'avoit pas encore attaché l'idée de *vain diſcoureur*, comme on fit depuis.

b Les Sages & les Philoſophes, poſtérieurs à Homére de plus de trois ſiécles & demi.

c Iliade, 21. 195.

seur, que Socrate a tiré tout ce qu'il a enseigné concernant le premier Etre.

Pour Moïse, cet homme tout divin, il a composé sa Théologie, non pas en raisonnant en homme, comme vos Maîtres, [a] mais en écoutant Dieu même, qui lui dictoit ses oracles d'une voix intelligible. Or le Créateur de toutes choses lui fit mettre à la tête de sa Loi, le commandement d'adorer un seul Dieu. *Car* [b] *je suis*, lui dit-il d'abord, *le Seigneur votre Dieu, qui vous ai retiré de la terre d'Egypte*: & l'ayant ainsi attaché à son service par le souvenir d'un bienfait récent, il lui défend de partager son adoration, dûë à un seul Dieu: *Car*, ajoûte-t-il, *il n'y aura pour vous d'autre Dieu que moi.* Il déclare nettement ensuite que rien de visible ne lui ressemble, ni ne peut être jugé propre à représenter un Dieu invisible: & qu'ainsi il ne veut point qu'on fasse de lui aucune représentation de cette nature. Car *Vous ne vous ferez point d'Idole*, continue-t-il, *ni de représentation d'aucune chose de celles qui sont ou là-haut dans le Ciel, ou ici bas sur la terre, ou de quoi que ce soit qu'il y ait dans les eaux, sous la terre: vous ne vous en ferez point des Idoles, ni vous ne les adorerez point, ni vous ne les servirez point, parce que je suis le Seigneur votre Dieu.* C'est comme s'il lui disoit, Vous avez bien entendu ma voix, mais vous n'avez pas vû comment je suis fait: n'entreprenez donc pas de faire de copie d'un original que vous n'avez pas vû. Et ailleurs pour

a S. Justin fait faire la même remarque: afin qu'on ne dise pas que les plus anciens Maitres ont pû se tromper tout comme les derniers.

b Exode 20. 2.

ſuper le Polythéiſme des Egyptiens, & exterminer tout d'un coup tous les faux Dieux, il dit à ſon peuple, a *Ecoûtez, Iſraël, le Seigneur votre Dieu eſt le* b *ſeul Seigneur.* Telle eſt la doctrine contenuë dans les Livres du grand Moïſe, telle la Théologie qu'il a répanduë dans tout ce que nous avons de lui en fait d'Hiſtoire, de Lois, & de Prophéties. Ses cinq c Ouvrages dégradent pour jamais tous ces Dieux qui n'en avoient que le nom & les honneurs, ſans l'être en effet; & établiſſent le culte d'un ſeul Dieu, Créateur de l'Univers. C'eſt là ce qu'a enſeigné Joſüé, ſucceſſeur de Moïſe, tant dans le gouvernement du peuple, que dans la conduite de l'armée: c'eſt ce que tous les Prophétes nous ont exhorté & commandé de croire.

Mais peut-être s'aviſera-t-on de nous dire, Vous n'obéiſſez pas vous-mêmes à cette Loi; car vous prêchez la Trinité, & non pas l'Unité. Ce ſont les Juifs, ajoûtera-t-on, qui ſont en droit de parler d'un ſeul Dieu, eux qui n'en adorent qu'un ſeul, ſuivant la doctrine de Moïſe & des Prophétes, qu'ils ont ſuccée avec le lait; eux qui ſont choquez de votre Trinité, comme nous. Et moi, mes bien-aimez, je vous pardonne cette mépriſe, parce que vous n'entendez pas nos divines Ecritures: mais je déplore l'extrême ignorance des Juifs, qui portez d dans le ſein du Seigneur, comme parle un Prophéte, & inſtruits des choſes de Dieu depuis l'enfance juſqu'à la vieil-

a Deut. 6. 4.

b La Vulgate, *le ſeul Dieu.*

c Le Pentateuque, la Genéſe, l'Exode, le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome.

d Iſaïe 46. 3.

leſſe, n'entrent pas encore dans la vraie Théologie.

Il eſt vrai que comme durant le long ſéjour que ce peuple avoit fait en Egypte, il avoit pris goût aux cérémonies avec leſquelles on y adoroit un grand nombre de Dieux ; le Seigneur, qui eſt la Sageſſe ſuprême, ne trouva pas à propos de lui expoſer dans un grand jour tout le dogme de la Trinité, de peur qu'il n'en prît occaſion de ſe figurer quelque pluralité de Dieux dans la Trinité, ſuivant le panchant qu'il avoit à ſuivre les Egyptiens juſques dans leurs égaremens. Mais Dieu ne voulut pas pourtant tenir entiérement caché ce qui concernoit la Trinité ; & en faveur de ceux qui viendroient après eux, il ſema dès-lors quelques grains d'une plus parfaite Théologie.

C'eſt pourquoi dans la Loi même qu'il donne au nom d'un ſeul, il y inſinuë la Trinité, quoique d'une maniére qui tient de l'énigme. Car en diſant : a *Ecoûtez, Iſraël : le Seigneur votre Dieu eſt le ſeul Seigneur* : il enſeigne l'Unité, & il indique la Trinité. Car dire une ſeule fois *Dieu*, & répéter deux fois *le Seigneur*, c'eſt marquer la Trinité par le nombre qui lui convient : & ajoûter, comme il fait, qu'*il eſt le ſeul*, c'eſt donner aux Juifs une inſtruction convénable, & expoſer l'Unité & l'identité de l'eſſence divine : car il n'y a en effet qu'une ſeule eſſence, une ſeule puiſſance, & une ſeule volonté dans la Trinité ſainte. C'eſt pour cette raiſon que les chœurs des Puiſſances inviſibles dans l'Hymne qu'elles chantent à Dieu, diſent juſqu'à trois fois, b *Saint*, & une ſeule

a Deutéron. 6. 4.

b Iſaïe. 6. 3.

fois ;

fois, *le Seigneur*, pour exprimer le nombre des Proprietez, & pour marquer que la souveraineté leur est commune. Mais ce n'est qu'en forme d'énigme que les choses qui concernent la Ste. Trinité, sont proposées dans ces deux endroits : ailleurs on les voit développées avec plus de distinction par les admirables maîtres de notre céleste doctrine.

Car Moïse, cet homme plein de Dieu, écrivant l'histoire de la création du monde, & venant à la maniére dont l'homme fut fait, dit que Dieu le Créateur de toutes choses parla de cette sorte : a *Faisons l'homme à notre image & à notre ressemblance : & Dieu fit l'homme*, continuë Moïse : *il le fit à l'image de Dieu.* Il nomme *Dieu* & celui qui fit l'homme, & celui à l'image de qui il le fit ; non pas pour nous faire penser que notre Auteur soit autrement fait que notre Prototype, mais pour nous faire entendre que la Nature de la Trinité n'est qu'une. C'est pourquoi il raconte que Dieu dit : *Faisons l'Homme à notre image & à notre ressemblance* : & Moïse ajoûte, *Il le fit à l'image de Dieu*, pour marquer une différence de Personnes.

De même, lorsque Noé reçût la Loi qui lui permettoit pour sa table l'usage de la chair des animaux, & non pas toutefois de leur sang ; Dieu le Seigneur de toutes choses parla ainsi, au rapport de Moïse : b *Mangez de toutes choses indifféremment, comme si c'étoient des herbes : mais ne mangez pas de la chair dans le sang de l'ame. Car je demanderai compte de votre sang ; j'obligerai*

a Génése 1. 26.
b Génése 9. 3.

toutes les bêtes à m'en rendre compte, & je rechercherai le sang de l'homme dans la main de son frére. Qui que ce soit qui ait répandu le sang d'un homme, on répandra son sang pour le sang qu'il aura répandu : parce que j'ai fait l'homme à l'image de Dieu. Remarquez qu'il ne dit pas : *J'ai fait l'homme à mon image*, mais, *à l'image de Dieu* ; pour marquer encore en cet endroit une différence de Personnes.

Ainsi quand des hommes assez téméraires pour oser se mesurer en quelque sorte avec Dieu même, eûrent entrepris d'élever cette haute tour, dont le nom rappelle le souvenir de la confusion des langues, qui en interrompit l'entrepriſe, le Législateur des Juifs dit que le Seigneur parla en cette sorte : a *Venez, descendons, & confondons leurs langues.* Il ne dit pas, *Descendez*, ou *Qu'on descende*, comme on parleroit à des sujets, tenus d'obéïr ; mais *Descendons & confondons*, ce qui exprime nettement l'Egalité : & par cette parole, *Venez*, en pluriel, il dénote le Fils & le saint Esprit, ses co opérateurs dans ses ouvrages. Car de même que lorsqu'il fut question de former l'homme, il dit : *Faisons l'homme à notre image & à notre ressemblance* ; ainsi lorsqu'il s'agit de la confusion des langues, il dit : *Venez, descendons*, s'associant le Fils & le S. Esprit dans l'un & dans l'autre dessein.

De même ; lors qu'il fut prêt de faire périr quelque tems après par le tonnerre, & par une pluye de feu, la ville de Sodome avec celles qui étoient complices de son impieté & de ses débordemens, Dieu parla de lui-même com-

a Génése 11. 7.

me *de deux Seigneurs*, a par la bouche de Moïse, qui dit en rapportant cet évenement, *& le Seigneur fit tomber du ciel de la part du Seigneur, une pluye de feu & de soûphre sur Sodome & sur Gomorrhe.*

Mais de peur que vous ne croyiez, mes bien-aimez, que Moïse est peut être le seul qui ait parlé de la Trinité divine, écoutez l'admirable David qui éléve ainsi sa voix: *Les Cieux ont été affermis* b *par le Verbe du Seigneur, & toutes leurs vertus par l'Esprit de sa bouche.* Et ailleurs, c *Le Seigneur a dit à mon Seigneur, Assoyez-vous à ma droitte, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied;* & quelques lignes après, le Pére du Seigneur dit au même Seigneur, d *Je vous ai engendré & fait sortir de mon sein, avant l'étoile du matin:* & dans un autre Psaume, e *Votre thrône, ô Dieu, subsistera durant un siécle de siécles: le sceptre de vôtre regne est un sceptre de direction. Vous avez aimé la justice & haï l'iniquité. C'est pour cela que Dieu votre Dieu a versé sur vous d'un parfum de joye, & il en a versé sur vous plus abondamment que sur ceux qui y ont eû part avec vous.* Telle est la doctrine uniforme que nous avons reçûë d'Isaïe, de Jérémie, d'Ezéchiel, de Daniel, de Zacharie, de Michée, & en un mot de tous les Prophétes: mais il seroit assez inutile de vous citer leurs passages, puisque vous n'avez pas fait encore votre profession de Foi pour nos Ecritures.

a Gén. 19. 24.
b Ps. 32. 6.
c Ps. 109. 1.
d 109. 3.
e Ps. 44. 7.

Je vai donc tenter votre instruction par une autre voye, en vous faisant voir que Platon, & ses Sectateurs, ont répandu eux-mêmes quelques traits de cette sublime Théologie dans leurs ouvrages, après avoir compilé les Ecritures de ces hommes divins. Car voici un extrait de la lettre de Platon à Corisque a ... *vous y engageant par un serment que la belle Etude & sa sœur germaine l'Erudition peuvent seules vous mettre en état de faire, je veux dire, jurant & par celui qui est le chef des Dieux présens & à venir, & par celui que ce Chef & ce Prince reconnoît pour son Pére & pour son Seigneur, lequel ne sçauroit échapper à votre connoissance si vous raisonnez en bons Philosophes.* Voilà un échantillon de la doctrine de Platon. Mais ne trouvez pas mauvais, mes bien-aimez, qu'on vous avertisse que parmi ce qu'il y a là d'excellent, & de conforme à la Théologie de nos Prophétes & de nos Apôtres, il y a aussi quelque production du méchant fond de la Mythologie Gréque. Car en ce qu'il a dit que le Maître & le Principe de toutes choses est autre que son Pére, il a fidélement énoncé la vérité, dans laquelle il a puisé de quoi embellir ses ouvrages. Mais quand il a nommé ce principe *le chef des Dieux présens & à venir*, il a fait voir l'un des deux, ou qu'un Philosophe comme lui avoit encore alors la maladie du vulgaire ignorant, ou qu'il la contrefaisoit en mêlant à la vérité quelque chose de faux. Après tout, ce qu'il dit là de ces Dieux de nom, fait assez voir qu'ils n'en avoient pas le vrai caractére : car à moins d'être

a Voyez le 1. tome pages 156. & suivantes.

entiérement dépourvû de raiſon, peut-on dire que celui là ſoit véritablement Dieu qui n'eſt pas toûjours Dieu? Or Platon dit qu'il naît des Dieux dans le tems, puiſqu'il parle *des Dieux préſens & à venir.* Mais le moyen de faire un Dieu de ce qui n'exiſte pas même ?

Pour nos divines Ecritures, elles n'attribuent la nature divine à rien de créé : a car quand elles donnent de la Divinité à des hommes, c'eſt ſimplement pour diſtinguer par un ſi grand nom ou ceux qui ſont commis pour rendre la juſtice, ou ceux qui ont taché de tout leur pouvoir de conſerver en eux tous les traits de la reſſemblance divine. Mais elles reſervent le nom de Dieu, entant qu'il exprime l'eſſence divine, elles le reſervent, dis je, pour celui-là ſeul *qui eſt toûjours le même en tous ſens, & ſelon les mêmes choſes :* & c'eſt ce que nous ne manquerons pas de juſtifier en ſon lieu. C'eſt aſſez pour maintenant de vous avoir fait obſerver que votre Philoſophe a reconnu le Maître & le Principe de toutes les créatures, & de plus le Pére de ce Maître & de ce Principe.

a *S. Clem. Tapis. liv.* 7 Chacun devient tel qu'eſt le Maître ſous lequel il ſe forme; laboureur ſous Jſchomaque, nautonier ſous Lampis, bon Général ſous Charidéme, bon homme de cheval ſous Simon, cabaretier ſous Perdicus, cuiſinier ſous Crobylus, grand ſauteur ſous Archilaüs, Poëte ſous Homére, veilleur ſous Pyrrhon, Orateur ſous Démoſthéne, Dialecticien ſous Chryſippe, Phyſicien ſous Ariſtote, & Philoſophe ſous Platon. De même celui qui ſe met à l'école de Dieu qui l'inſtruit par les Prophéties, y devient un Dieu revêtu d'un corps humain, ſe donnant de la reſſemblance avec ſon Maître.

Il eſt bon que vos entendiez encore Platon qui parle ainſi a dans l'Epinomis. *Il faut les honorer tous également*, dit-il, en parlant des Dieux céleſtes, *& non pas faire la fête de l'un d'année en année, celle de l'autre de mois en mois, & celle de chacun des autres de tant en tant de jours ſuivant le tems qu'il met à faire ſon tour dans le ciel; tous contribuant par la régularité de leur cours à la beauté du monde, en la maniére qu'il a été réglé par le Verbe très divin, & ſupérieur à tous ces Dieux.* C'eſt ſur lui, continuë Platon, *que l'homme vraiment heûreux a d'abord attaché ſon admiration: enſuite il a conceû le deſir de ſçavoir tout ce qui eſt de l'objet de la ſcience.* Remarquez qu'il attribuë encore ici la production & l'arrangement de toutes choſes, au Verbe, non pas a au Pére du Verbe.

N'oublions pas cet endroit de ſa lettre à Dénys. *Je ſuis obligé*, lui dit-il, *de vous écrire en termes énigmatiques, afin que s'il arrive quelque accident à ma lettre ou ſur mer, ou ſur terre, celui qui entreprendra de la lire, n'y comprenne quoi que ce ſoit. Voici le vrai ſyſtême de tous les Eſtres.* b *Toutes choſes ſont au tour du Roi de tout l'Univers, elles ſont toutes pour lui, & il eſt la cauſe de toutes les bonnes choſes. Ce qui tient le ſecond rang eſt au tour des choſes du ſecond ordre, & ce qui tient le troiſiéme rang eſt au tour des choſes du troiſiéme ordre.* Voyez avec combien de précaution & de timidité ces gens-là s'entrecommuniquoient les connoiſſances qu'ils avoient de la vérité: car pour ſe ménager avec le peuple abuſé, ils ne parloient

a Les Péres attribuent ſinguliérement au Verbe la création du Monde à cauſe du paſſage *Verbo Domini &c.* Pſal. 32. 6.

b Voyez le tome 1. p. 133. & ſuivantes.

de Religion que par énigmes.

Cette lâcheté de Platon se produit encore dans ces paroles du Timée. *Le meilleur parti pour nous est d'éviter de parler ici du Principe de toutes choses ou de leurs Principes, & de supprimer tout ce que nous pensons là-dessus, ne fût-ce qu'à cause de la difficulté de renfermer dans ce discours tous les éclaircissemens que cette matiére demande.*

Le Pythagoricien Numénius s'est expliqué plus ouvertement que cela, dans son Traitté *du Bien.* Voici ses propres paroles. *Il n'est pas nécessaire que le Premier ait fait le Monde : mais il faut penser que le Pére du Dieu qui a fait le Monde, est le premier Dieu.*

Plotin, dévoüé au parti de Platon, a fait un livre *des trois Hypostases Archiques*, dans lequel il parle ainsi. *Que dirons-nous du Très-Parfait ? que rien n'émane de lui, ou que les choses les plus grandes apres lui en sont des émanations ? les choses souverainement grandes qu'il a après lui a sont l'Intelligence, & ce qui vient après elle : car l'Intelligence contemple le Très-Parfait :* & encore. *Or*, dit Plotin, *tout ce qui engendre, desire & aime ce qui est engendré ; sur tout si celui qui engendre, & celui qui est engendré, sont seuls. Que si d'ailleurs ce qui est engendré est souverainement bon, il s'unit si nécessairement & si intimement à son Principe, qu'il n'y a point d'autre différence de l'un à l'autre, si-non que l'un n'est pas l'autre. Nous disons donc que l'Intelligence est l'image du Très-Parfait ; car il faut que je m'explique.*

Nous trouvons quantité de semblables expressions & dans cet Auteur & dans Plutarque, & dans Numénius, & dans tous les Ecrivains de cette

a Voyez le tome 1. p. 151. & suivantes.

secte ; par la raison qu'ayant vécu après la manifestation de notre Sauveur, ils ont répandu dans leurs écrits divers points de la Théologie Chrétienne. Ainsi Plotin & Numénius, expliquant la pensée de Platon, disent qu'il a reconnu trois choses indépendentes du tems & éternelles, *le Bien, l'Intelligence, & l'Ame du Monde* ; & qu'il a nommé *le Bien*, celui que nous appellons le Père ; l'Intelligence celui que nous nommons *le Fils* ou *le Verbe*, & *l'Ame* qui anime & vivifie toutes choses, celui que nos saintes Lettres appellent *le Saint Esprit*. Et c'est-là, comme je l'ai dit, un article de la doctrine & de la Théologie des Hébreux, que Platon leur avoit volé : car le Psalmiste David avoit déja chanté avec une grace toute divine ce cantique tout divin, a *Les cieux ont été affermis par le Verbe du Seigneur, & toutes leurs Vertus subsistent par l'Esprit de sa bouche.* Mais outre cela Plutarque & Plotin avoient eû connoissance de nos saints Evangiles.

Amélius, qui gouverna l'école de Porphyre après lui, avoit eû certainement le même avantage, comme il paroît par l'étonnement où l'avoit jetté le commencement de l'Evangile de S. Jean : voici comme il s'en explique. *C'étoit* b *donc là le Verbe, ce modéle toûjours existent sur lequel les créatures ont été faites : ainsi en parleroit Héraclite ; & voici, par Jupiter, un Barbare qui en parle sur le ton de ce Philosophe, en disant que le Verbe établi en caractére & en dignité de Principe, étoit dans Dieu, & qu'il estoit Dieu ; & que c'est par lui que toutes choses ont esté faites ; & que tout ce*

a Ps. 32. 6.

b Voyez le tome 1 p. 151. & suivantes.

qui a esté fait, estoit vivant en lui, & y estoit & la vie & l'estre : qu'estant descendu dans un corps, & s'estant revêtu de chair il a paru sous la figure d'un Homme ; & que même en cet état il a fait éclater sa majesté naturelle : & qu'enfin après s'être dégagé du corps, il est redevenu Dieu, & qu'il est Dieu comme il l'étoit avant qu'il fût descendu dans le corps, dans la chair, & dans l'Homme.

Vous avez-là un homme nourri de la doctrine de Platon, cultivé par la lecture du reste de vos Philosophes, & avec cela si frappé de la Théologie d'un Barbare, qu'il reconnoît avec ce Barbare, que le Verbe étoit au commencement, & qu'il étoit Dieu, & qu'il étoit dans Dieu, & qu'il a fait toutes choses, & qu'il est le Principe & le dispensateur de la vie à l'égard de tout ce qui vit : & que, quoique pour sauver tout le monde il ait caché dans la chair la majesté de la nature divine, il n'a pas laissé de faire briller, à travers ce leger & sombre nuage, la noblesse qu'il tiroit de son Pére. Car notre saint Evangéliste ayant dit, a *Et le Verbe s'est fait chair*, & ayant marqué par cette expression qu'il n'étoit intervenu en cela aucun changement de la Nature Divine, il ajoute, *& il a habité parmi nous* : mais il nous apprend en même tems que le Verbe, tout revêtu de chair qu'il étoit, y avoit néanmoins fait éclater la splendeur ineffable & incorruptible de sa Divinité. Car, *Nous avons vû sa gloire*, continuë-t-il, *gloire telle que devoit être celle du Fils unique du Pére : il a, dis-je, habité parmi nous plein de grace & de vérité* : parce que sous ce vêtement de chair, qui n'étoit pas capable d'affoiblir l'éclat de sa Divinité,

a S. Jean 1. 14.

il faisoit toûjours voir qui il étoit, & de qu'elle source de lumiére il étoit sorti si brillant.

Que si les ennemis de la vérité la trouvent eux-mêmes si charmante, que quand ils nous en ont dérobé quelques traits, ils ne manquent pas d'embellir leurs écrits de leurs petits larcins, sans que ce peu de vrai qu'ils mêlent avec beaucoup de faux, perde tout-à-fait son éclat par ce mêlange, & sans que ces perles cessent de briller parmi le fumier & l'ordure, de sorte que selon le langage de l'Evangile, *la lumiére luit dans les ténébres*, a *& les ténébres ne l'ont point cachée*; vous pouvez comprendre par là, à quel point on se trouve charmé de notre doctrine toute divine, quand elle est épurée de toute fausseté & de toute erreur : car après-tout une perle fait un tout autre plaisir, enchassée dans un Diadême, que tombée dans la bouë; & nos doigts ne nous serviroient pas comme ils font, ni ne nous feroient pas la main si belle, si les petits os qui sont entre leurs jointures étoient plus séparez & plus desunis que ne le demande leur disposition naturelle. C'est ainsi que pour voir la vérité avec tous ses attraits, il faut la voir dans nos livres saints, où toutes les parties en sont bien liées ensemble, & où elle se trouve sans impureté & sans mêlange. Car quoiqu'elle ait toûjours son éclat malgré les fausses couleurs qu'on y mêle, il est certain que sa beauté fera une plus vive impression lors qu'il n'y au-

a La Vulgate porte *& les ténébres ne l'ont point reçûe* ou *compriſe*. S. Jean 1. 5. A cette occasion j'avertis, une fois pour toutes, que j'ai creû devoir rendre en notre langue les textes tels que l'Auteur les a mis dans la sienne, & suivre en cela l'usage des Traducteurs, sans préjudice de la préférence deûë aux textes de la Vulgate.

ra rien qui l'offuſque, comme il ſera aiſé de vous en convaincre en comparant la Mythologie Gréque avec la Théologie des Prophétes & des Apôtres. Voici quelques Auteurs que vous pouvez conſulter pour faire ce paralléle.

C'eſt Sanchoniathon de Béryte qui a donné au public la Théologie des Phœniciens; a & c'eſt Philon, non pas le Juif, mais celui de Biblos, qui a traduit en Gréc cet Ouvrage dont Porphyre paroit ſi charmé. Vous trouverez dans b Manéthon tout ce qui concerne Iſis & Oſiris, Apis & Sérapis, & les autres fabuleuſes Divinitez des Egyptiens. Vous verrez dans Diodore de Sicile de quelle maniére il croit que le Monde a été fait. La Généalogie des Dieux par Héſiode, eſt entre les mains de tous les enfans. Orphée l'Odryſien a porté en Gréce les Fêtes Egyptiennes, & Cadmus les Phœniciennes. C'eſt le Philoſophe Cornutus qui a publié la Théologie des Grecs. Plutarque & Aëtius ont recüeilli les opinions des Philoſophes. Porphyre qui s'eſt donné la même peine, a ajouté les Vies des Philoſophes au recüeil Hiſtorique de leurs ſentimens. Je vous prie, mes bien-aimez, de comparer tout cela avec nos livres ſaints; perſuadé que vous trouverez entre la doctrine de ces Auteurs & la nôtre autant de diſtance qu'il y en a, je ne dis pas c avec votre Poëte,

a Ce Philon étoit un Grammairien du 1. & du 2. ſiécle, dont on ne ſçait preſque que ce que Théodoret en dit ici.

b Manéthon avoit écrit ſon Hiſtoire ſacrée d'Egypte plus d'un ſiécle & demi avant l'Ere Chrétienne. Cette Hiſtoire n'eſt pas venuë juſqu'à nous : non plus que la Théologie des Grecs par Cornutus qui vivoit ſous Claude & ſous Neron.

c Il. 8. 10.

mais du Ciel à ce que vous nommez le Tartare. Pour moi je ne veux pas m'étendre sur des choses que vous pouvez lire dans ces Ecrivains auxquels je vous renvoye ; car il ne me convient pas de me tourner en conteur de fables, & en diseur de sornettes.

Ce sera par pure nécessité que je toucherai quelques articles de la Mythologie dans le Discours que je vous adresserai après celui-ci, avec le secours du Seigneur; afin de faire connoître que la vérité, l'honnêteté, & le bon sens sont également maltraittez dans les avantures attribuées à ce que vous nommez vos Dieux. Si quelqu'un a envie d'en sçavoir davantage, il n'aura qu'à lire la *Préparation Evangélique* a d'Eusébe de Palestine. Je me contente de dire ici en peu de mots que, tant les Egyptiens & les Phœniciens, que les Poëtes & les Philosophes Grecs, se sont fait des Dieux à leur mode, tantôt des Elémens visibles du Monde, tantôt des hommes extraordinaires qui avoient fait quelque chose de considérable pour le bien commun, & auxquels pour cette raison on a bâti des Temples après leur mort.

Pour nous, outre que nous ne sçavons ce que c'est que d'adorer des estres visibles, nous n'honorons que comme des Hommes très-vertueux, ceux qui se sont distinguez par la sainteté de leur vie : réservant toute notre adoration pour un seul Dieu, Créateur de toutes choses, le Pére, & son Verbe, & le Saint Esprit. Nous donnons au Fils unique les noms *de Verbe, de Vie, de Lumiére*, &

a Eusébe de Césarée, Ville de Palestine.

de Vérité, & au Saint Esprit ceux *de Seigneur, & de Vivifiant.* Nous croyons que trois choses n'en sont qu'une quant à l'Essence & à la Divinité, & qu'une chose en est trois quant aux Propriétez. Nous nous servons encore de quantité d'autres termes pour glorifier la Nature Divine, & pour exprimer tantôt ce qui est en elle, & tantôt ce qui n'y est pas. Car nous disons d'elle, *qu'elle est sans principe, qu'elle est incorruptible, immortelle, infinie, impérissable, invisible, sans forme & sans figure, incirconscritte, incompréhensible, inaccessible*, toutes dénominations prises de ce qui n'est point en elle, tous attributs négatifs. Car parceque Dieu n'est pas visible, il est nommé invisible; & parce que ce n'est point un objet auquel l'imagination puisse atteindre, il est appellé inaccessible: infini comme n'ayant ni commencement ni fin; incorruptible & immortel, comme ne pouvant ni cesser d'être, ni mourir. Tels & semblables noms, dis-je, sont rélatifs à des imperfections incompatibles avec la Nature Divine. Mais ces autres noms, *Bon & Juste, Lumiére & Vie, Créateur de toutes choses, Maître, Seigneur*, & semblables, expriment les perfections de Dieu, & ce qu'il fait pour le gouvernement du Monde, & pour le bien de l'Homme.

Le Fils est ainsi nommé, parce qu'il est engendré de Dieu le Pére: il est nommé *Verbe* comme procédant indépendemment du tems, impassiblement, & sans diviser celui qui l'engendre: & il est appellé *Splendeur de la Gloire* parce qu'il est éternel comme le Pére. Mais que personne ne se récrie sur ce que nous vous disons que le Verbe issu du Pére est avec le Pére: car ce seroit à vous une très-mauvaise délicatesse de ne pouvoir souffrir

que nous disions que le Verbe de Dieu & le Saint Esprit, émanent de Dieu, & sont pourtant avec Dieu; tandis que vous vous laissez dire par Platon que Dieu est le a Principe de la Matiére, & que cependant la Matiére est *coëternelle* à Dieu (c'est-ainsi qu'il la nomme) & que les Idées procédent de Dieu & sont néanmoins avec Dieu. Car si vous passez à un Philosophe, que la Matiére, quoique d'autre nature que Dieu, & toute étrangére à Dieu, est pourtant émanée de Dieu & est avec Dieu; notre langage doit bien vous paroître & plus raisonnable & plus vrai: puisque nous ne disons pas que le Fils & le Saint Esprit soient d'autre nature que Dieu, mais nous prêchons au contraire l'unité d'essence dans la Trinité.

Que si quelqu'un demande au sujet du Fils & du Saint Esprit qu'on lui explique de quelle maniére ils existent; qu'il nous explique auparavant lui-même de quelle maniére existe b *l'Ingénérable*; & comment il se peut qu'il existe étant sans principe. C'est ce qui est absolument inexpliquable, & sur quoi on ne sera jamais satisfait sans le secours d'une Foi pure & sincére. Car que quelque chose de générable ou de productible soit ou engendré ou produit par son principe, la raison le comprend sans peine: mais qu'il y ait quelque chose d'existent sans principe, c'est à quoi la raison ne se rendra jamais que sur la garantie de la Foi. Que si

a Tim. Locr. De l'Ame du Monde. Ταυτην ὑ πάν ὕλαν ἀΐδιον ἔφα.

b *Par l'Ingénérable* Théodoret entend ici *le Pére*. Or *le Bien*, *le Très-Parfait*, *la* 1. *Hypostase* des Platoniciens étoit selon eux, ingénérable & sans Principe. Ainsi la difficulté qu'ils forment au sujet de la 1. & de la 2. Personne est moindre que celle qu'ils ont à résoudre touchant leur 1. Hypostase.

nous croyons quelque chose d'ingénérable qui existe sans principe, sans cause; c'est de cela même, entant qu'il est Intelligence, qu'il faut croire que le Verbe a été engendré, & que le saint Esprit a procédé. Si vous aviez besoin qu'on vous prouvât que quelques-uns de vos anciens Maîtres appellent Dieu *l'Ingénénerable*, il suffiroit de vous faire entendre ces paroles de Timée de Locres, *Il y a*, dit-il, *un seul principe de toutes choses, c'est* l'Ingénérable. *Car s'il étoit engendré, ce ne seroit pas lui qui seroit le principe, mais ce qui lui auroit servi de principe, en auroit le vrai caractère.* Parménide d'Elée vous chante de son côté que le Monde est *Ingénérable*,

Le Tout est immobile, unique, Ingénérable...

Plutarque de Chéronée dans son Dialogue sur cette Syllabe E I, b qui servoit d'inscription au temple de Delphes propose cette question, *Quelle est la chose qui est éternelle, ingénérable, incorruptible, & à l'égard de laquelle le tems n'amène aucun changement.*

Puis donc que nous reconnoissons tous un Estre *Ingénérable & improductible*, & que Parménide prétendant que c'est le Monde, Platon, Timée de Locres, & Plutarque tiennent avec nous que c'est l'Auteur de toutes choses; dès-là on doit

a Théodoret nous a conservé là un passage considérable que n'est pas dans ce qui nous reste de Timée de Locres.

b Voyez le tome 1. pages 53. & suivantes.

c Voyez le tome 1. p. 93. & suivantes,

avoir beaucoup moins de peine à croire que de cet Ingénérable émanent le Verbe & le Saint Esprit, l'un comme Verbe étant engendré de cette Intelligence, & l'autre en procédant comme Esprit. Car l'Esprit émane ensemble avec le Verbe, non pas comme engendré avec le Verbe, mais comme étant avec lui, le suivant, & procédant avec lui. Au reste nous ne disons pas que le Saint Esprit soit un souffle qui sorte de la bouche de Dieu, car il n'y a ni composition ni figure dans la Divinité; ni que le Verbe tienne quoi que ce soit de la parole humaine qui se répand dans l'air: mais nous parlons d'un Verbe subsistantiel, & d'un Esprit subsistant; considérez dans le Pére, & creûs selon ce qu'ils ont de propre, unis, & distincts, unis par l'indentité de la nature; & pouvant, par la différence des proprietez, être conceûs selon eux-mêmes: toutes choses qu'on ne sçauroit ni bien apprendre que dans nos divines Ecriures, ni bien entendre sans avoir receû de la grace divine la lumiére d'Intelligence. Il faut lire là-dessus & les enseignemens des Apôtres, & les oracles des Prophétes, afin que la vérité paroisse plus admirable par le parfait accord de l'ancienne Théologie avec la nouvelle.

Cette lecture sera un excellent préservatif & contre l'Athéisme de Diagore de Mélos, de Théodore de Cyréne, & d'Evhémére de Tégée (car Plutarque asseûre que ces gens-là n'ont point reconnu de Dieu) & contre les visions des Stoïciens injurieuses à la Divinité (car ils se faisoient un Dieu tout corporel) & contre les doutes & les défiances de Protagore, sur l'article de la Divinité (car il a osé dire: *Je ne sçai s'il y a des Dieux, ou s'il n'y en a point; ni comment ils sont faits*

au

au cas qu'il y en ait, & enfin contre les erreurs des autres Mythologistes.

Pour ce qui est de Platon & de ses semblables, on découvrira par cette lecture tout ce qu'ils ont pillé dans nos livres saints, & on estimera par là leurs ouvrages : quant aux fausſetez qu'ils y ont mélées, on raclera toute cette ordure, on jettera ce fumier, & on prendra garde que le champ de l'ame n'en ressente l'infection. Et quand on aura remarqué ce qu'ils ont volé, & où ils l'ont pris, on verra que le Pythagoricien Numénius a eû raison de dire : *Qu'est-ce en effet que Platon, sinon Moïse qui parle Grec ?* Pouvoit-il nous dire plus nettement que tout ce que Platon a de raisonnable sur la Religion, il l'a dérobé à Moïse ?

Il est donc tems, mes bien-aimez, que vous alliez aux sources mêmes de la vérité : car comme ceux qui cherchent les métaux dans les mines, du moment qu'ils y ont trouvé quelques veines d'or ou d'argent, s'obstinent à les suivre & à en rechercher tous les rameaux, foüillant toûjours jusqu'à ce qu'ils parviennent à l'endroit d'où elles se répandent tout alentour, & où tout n'est qu'or pur : ainsi devez-vous suivre ce que vous trouvez de bon dans Anaxagore, dans Pythagore, dans Platon, dans a Numénius, dans Plutarque, dans Plotin, & dans les autres Philosophes ; jusqu'à

a A cause des choses importantes que les Péres citent de Numénius, il n'est pas inutile de remarquer que dans cette liste descendante il est placé devant Plutarque, & que dans une autre liste ascendante on l'a veû après Plutarque dans ce même Discours. Car on pourroit conclure de là que Numénius est un Pythagoricien du premier siécle, quoiqu'on le croye du second ; puisqu'on voit que Théodoret le fait plus ancien que Plutarque, qui mourut selon S. Jerôme en 119.

ce que vous ayiez trouvé la source où ils ont puisé quelques gouttes d'une eau toute divine, qu'ils ont répanduës dans leurs Ecrits. Alors mépriſant de ſi médiocres ruiſſeaux, & bûvant à la fontaine ou plûtôt à l'océan même de la ſageſſe, vous verrez en un moment & la différence qu'il y a à faire du Créateur aux Créatures, & quelle ſorte de vénération méritent les Puiſſances inviſibles qu'il a créées, & quel eſt l'uſage légitime qu'on peut faire de ſes ouvrages viſibles. Inſtruits à faire ces diſtinctions, vous ne partagerez plus la Divinité entre pluſieurs objets d'adoration, & vous ne rendrez ce culte ſuprême qu'au ſeul Dieu qui eſt toûjours, qui poſſéde l'être véritable, & qui a donné l'être à toutes les choſes exiſtentes, par un effet de ſa pure bonté. Dès-là vous ne ſerez plus ni nos ennemis, ni nos adverſaires, mais nos freres & nos amis: vous prendrez une confiance entiére en nous, comme étant de notre famille: & au lieu que vous avez maintenant beſoin de guides pour tenir le chemin de la vérité, vous ſerez en état d'y conduire vous-mêmes un grand nombre de gens qui s'égarent.

ANALYSE
DU DISCOURS
DES ANGES, DES DIEUX DE nom, & des mauvais Démons.

L'*INTITULATION de ce Discours fait voir que le dogme Platonien* des Dieux de nom, & des mauvais Démons, *n'étoit qu'une corruption de la doctrine de Moïse, touchant les Anges, les uns bons, & les autres mauvais. Le langage ordinaire de l'Eglise nous fait dire simplement* les Anges, & les Démons.

Le dessein du Discours est de faire revenir les Grecs de l'adoration qu'ils rendoient à une foule de Divinitez subalternes, les unes visibles, les autres invisibles; visibles, comme le Monde, les Astres, & les Idoles; invisibles, comme les Génies, dont ils faisoient deux ordres, celui des Génies bienfaisans, *qu'ils nommoient* Dieux, *& celui des Génies* malfaisans, *qu'ils appelloient* mauvais Démons, *& qui n'étoient guére adorez que du peuple; les gens d'esprit en ayant horreur, comme on le verra. Le terme de* Dieux de nom *est rélatif aux passages de l'Ecriture, où le nom de* Dieux *est donné à ces Génies, selon la remarque de saint Augustin dans la Cité de Dieu, l. 9. ch. 23.* .. Et in sacris nostris literis legitur *Deus Deorum Dominus locutus est*; & alibi, *confitemini Deo Deorum*, & alibi *Rex magnus super omnes Deos, &c. On verra dans ce Discours un extrait de Porphyre, qui commence ainsi:* Touchant les

Dieux de nom, qui sont en effet de mauvais Démons.... Περὶ τῶν Θεῶν μὲν καλουμένων, πονηρῶν δὲ ὄντων Δαιμόνων.... *Je ne puis presque pas douter que ce ne soit de là que Théodoret a voulu prendre l'expression de* Dieux de nom, *si souvent répétée dans la Thérapeutique : & il est d'autant plus à propos de le faire remarquer, que c'est une correction à faire dans les éditions modernes de la lettre de Porphyre à Anébon, où ces paroles importantes que Théodoret lisoit dans son exemplaire, sont aujourd'hui supprimées : Elles devroient étre remises à la quatriéme page, lig. 43. de cette Lettre, dans le Jamblique du sçavant M. Gale,*[a] *immédiatement devant celles-ci,* Πάνυ δὲ με θράττει. *Je viens à l'œconomie du Discours.*

Deux Parties : les dogmes des Grecs touchant leurs Divinitez du second ordre : & la doctrine des Hébreux & des Chrétiens touchant les Puissances invisibles, incorporelles, & créées, c'est-à dire, touchant les Anges.

Dans la premiére, qui est la plus étenduë, cinq Théopées *différentes, avec un mot de réfutation sur chacune. Il nomme* Théopée, *la fonction de faire des Dieux que les Payens se sont arrogée.*

La premiére Théopée est celle des peuples sans culture qui adorérent le Ciel, la Terre, les Astres, comme des choses très-utiles à l'homme, indépendantes de l'homme, & dont l'homme dépendoit en quelque sorte. Il oppose à cela la considération des imperfections mêlées à ce que les créatures ont de plus parfait, & le témoignage des Payens mêmes, qui ont reconnu qu'elles ont été faites pour le service de l'homme, & non pas pour recevoir ses services & son adoration.

La seconde est celle des peuples civilisez qui ont

a Edition d'Oxford 1678.

décerné les honneurs divins aux grands hommes par des vûës politiques. Il fait voir le ridicule de tourner en Dieux de foibles mortels, & sur tout de très-indignes mortels & mortelles, comme on a fait en Gréce.

La troisiéme est celle des Poëtes, qui pour charmer le peuple, selon une des principales fins de leur Art, ont fait les Dieux de la Mythologie plus vicieux, plus corrompus, & de ce côté-là plus peuple que le peuple même. Contre cette Théopée il allégue la sanglante critique d'Homére par Platon, l'injurieuse définition du Poëte, par le même; avec la loi de banniſſement de toutes les terres de la République Platonienne, contre tout Poëte du caractére d'Homére & d'Héſiode; outre les terribles conſéquences d'une Religion, ſelon laquelle on pourroit être le plus ſcélérat des hommes ſans l'être encore autant que les Dieux, ni autant que le premier des Dieux qu'on adore.

La quatriéme Théopée eſt celle de l'Allégorie qui eſt une eſpéce de vernis ſur le Mythologie: car la peine que les gens de bon ſens & les doctes du Paganiſme ont eû pour les Dieux de la Fable, leur a fait imaginer & avancer que la Religion Poëtique n'eſt autre choſe que l'Hiſtoire naturelle; que Jupiter eſt l'air, Vulcain le feu, Neptune l'eau, Cérés la terre, & ainſi du reſte. Mais cette tentative a été ſans ſuccés; le peuple a continué de prendre les avantures Mythologiques au pied de la lettre, pour ſe flater dans ſes déréglemens: il n'a point voulu de ces Métaphores ni de cette Phyſique.

C'eſt pourquoi d'autres beaux eſprits tournérent la Mythologie ſur la Morale, & par une cinquiéme Théopée érigérent en Divinitez les paſſions & les foibleſſes humaines. Vénus fut la Volupté, Cu-

pidon l'Amour, Mars la Colére, Bacchus l'Ivrognerie, Mercure le Larcin : Théopée qui mit le comble à la fureur & à la folie humaine, dit Théodoret, en faisant adorer directement le vice & les crimes. Il la compte pour la quatriéme, parce que de la troisiéme & de la quatriéme que j'ai distinguées, il n'en fait qu'une.

Aux Théopées il ajoûte deux articles, celui des Génies, & celui des Fêtes Payennes où l'Idolatrie donnoit de si horribles spectacles par les figures des choses qu'on adoroit, & par l'action de ceux qui célébroient de si abominables mystéres.

La seconde partie est une exposition succinte de notre doctrine touchant les Anges & les Démons : que les uns & les autres sont des Puissances creées, invisibles, incorporelles, sans aucune différence de sexe, n'ayant pas besoin de multiplier, parce quelles sont immortelles, & qu'elles n'on pas à réparer par la génération les ravages de la mort : que nous n'adorons pas les Anges, quoique nous les honorions comme les Ministres de Dieu, & comme nos charitables Gardiens : que les Démons ne sont pas mauvais par leur nature, mais qu'ils se sont rendus tels par l'abus de leur liberté : & que la nôtre n'est ni blessée ni forcée par la guerre qu'ils nous font, qui se termine à des pensées & à des suggestions : que Dieu ne leur ordonne point de nous tenter, mais qu'il le permet, pour avoir lieu de couronner notre résistance : & qu'enfin il nous soûtient dans ce combat par l'assistance des Anges.

TROISIE'ME DISCOURS.

DES ANGES, DES DIEUX DE NOM, & des mauvais Démons.

ENTRE les Hommes, nous trouvons bien faits ceux qui n'ont rien de défectueux dans leur corps, dont tous les membres sains & bien formez conservent cette proportion délicate qui est de la premiére institution de la nature: mais ceux qui manquent de quelque membre notable, ou qui l'ont de trop; nous les appellons des monstres. Entre les diverses formes de gouvernement, nous préférons celle du gouvernement Monarchique, pour laquelle Homére s'est déclaré par cette belle sentence. a

Le pouvoir partagé met en trouble un Empire;
On a besoin d'un Roi, mais un Roi doit suffire,

nous la préférons, dis-je, à l'Anarchie, & à la Polyarchie: un Etat ne pouvant être que mal gouverné, ou quand il y a trop de Maîtres, ou quand il n'y en a point.

Je ne dis pas ceci pour vous amuser par de vaines réflexions, mais pour vous faire juger des choses de Dieu, comme vous jugez de celles du monde: car je souhaite, mes bien-aimez, que vous raisonniez touchant les unes & les autres sur les mêmes régles; regardant comme des esprits

a Iliade, 2. 204.

bien faits, ceux qui ne font gouverner l'Univers que par un seul Maître, suivant les principes d'une Théologie conforme aux premiéres impressions que nous avons reçûës de la nature, & confirmée par les oracles de la parole divine; & comme des esprits peu raisonnables, tant ceux qui ne veulent point de Dieu dans le Monde, que ceux qui mettent, pour ainsi dire, la Divinité en plusieurs morceaux pour y faire participer les Créatures qu'ils égalent au Créateur.

On peut donc regarder sur le pied d'Athées, [a] non seulement Diagore de Mélos, Théodore de Cyréne, & Evhémére de Tégée, avec leurs disciples; parce que, comme nous l'apprenons de Plutarque, ils ont nié absolument qu'il y eût des Dieux: mais encore Homére & Hésiode, avec tous les Philosophes de tant de différentes sectes, qui ont feint une foule de Dieux de diverse condition, les uns faits pour être les serviteurs des autres, & quelques-uns d'eux sujets aux passions humaines, comme l'ont déclaré ces mêmes Auteurs; parmi lesquels il s'en trouve qui érigent en Dieux les vices les plus honteux, au même tems qu'ils condamnent eux-mêmes ces vices, & qu'ils exhortent la jeunesse à ne s'y point laisser aller.

Les Egyptiens furent les premiers, [b] au rapport de Diodore de Sicile, qui s'aviséren de déifier le Soleil & la Lune, & dès-lors le Soleil fut pour eux le Dieu Osiris, & la Lune la Déesse Isis. Cet Historien ajoûte qu'à leur exemple les Phœ-

a Plutarque, *sentimens des Philosophes*, liv. 1. ch. 7.

b Diodore, l. 1. selon les Mythologistes l'Egypte est le païs natal des Dieux.... Les premiers habitans de l'Egypte creûrent qu'il y avoit des Dieux éternels & premiers, le Soleil qu'ils nommérent Osiris, & la Lune qu'ils appellérent Isis.

niciens pratiquèrent la Théopée, & se mirent à faire des Dieux à l'envi des Egyptiens : Platon confirme ce fait dans son Cratylus, où il fait remarquer que les Grecs adoptérent cette premiére erreur qui avoit fait adorer des Dieux qui ne l'étoient que de nom. Voici comme il s'en explique. *Il me paroit que les Peuples limitrophes de la Gréce furent les premiers qui reconnurent les seuls Dieux que la plus-part des Barbares adorent encore aujourd'hui, je veux dire, le Soleil, la Lune, la Terre, les Etoiles, & le Ciel : & qu'ayant observé que tout cela alloit & couroit, ils se figurérent qu'il étoit naturel aux Dieux de courir, ce qui fit qu'ils leur donnérent le nom de* Couriers.

Cependant ce n'étoit que pour le service de l'homme que le Créateur infiniment sage avoit produit le Ciel, la Terre, le Soleil, la Lune, & généralement toutes les choses sensibles ; lui qui n'ayant besoin de rien, pouvoit se passer également & de tous les êtres visibles, & de tous les invisibles. Il avoit même porté sa bonté & sa magnificence beaucoup au de-là de nos besoins, pour nous procurer mille sortes de plaisirs & de commoditez par le ministére de ces mêmes Créatures. Car le Soleil ne semble se lever que pour éveiller les hommes, ni faire le jour que pour leur faciliter les travaux : après quoi il céde sa place à la Lune, qui tempére par une si douce clarté ce que la nuit auroit de trop sombre sans elle, que sans incommoder par un éclat importun ceux qui ont besoin de repos, elle sert de flambeau à ceux qui doivent faire voyage, ou vaquer à quelque occupation nécessaire : & quand elle se couche, les étoiles se trouvent prêtes à nous rendre à peu

près le même office : si tendres ont été les soins de la Providence pour l'Homme.

Mais l'Homme si bien servi par ses créatures, au lieu de s'élever par elles à leur Auteur, pour lui chanter des Hymnes de loüange & de reconnoissance, a pris malheûreusement le change, leur ayant rendu l'adoration qui lui étoit dûë, & *ayant servi la créature à la place du Créateur*, comme parle un Apôtre ; a car on a méconnu celui de qui on avoit reçû ces présens, & on a tourné sur ces présens mêmes le culte religieux qui ne devoit avoir que Dieu seul pour objet. Pitoyable aveuglement, dont le Seigneur, qui est la sagesse même, avoit prévû que l'homme pourroit être capable ; & c'est pour cela qu'il avoit pris soin de tempérer les bonnes qualitez des Elémens par d'autres mauvaises, afin que d'un côté ce que l'on verroit de grand & de beau dans les ouvrages, nous disposât à admirer l'Ouvrier ; & que de l'autre ce que les créatures auroient de défectueux & d'incommode, nous ôtât la pensée de leur rendre un culte divin. Car quelque éclat qu'ayent le Soleil & la Lune, il ne faut qu'une nuée pour les couvrir, ni qu'un simple broüillard ou que quelques legéres vapeurs pour en émousser les rayons ; outre que quelquefois, sans qu'il y ait ni broüillard ni nuage, le Soleil perd tout à coup sa lumiére, même en plein midi, & que la Lune durant les plus belles nuits, n'est pas à couvert de semblables éclipses.

Voici quelques autres alternatives de biens & de maux réglées dans la même vûë & avec la même sagesse. Car comme tout profite de la chaleur

a Saint Paul aux Rom. 1. 25.

du Soleil, lorſqu'elle eſt douce & tempérée; les corps des animaux, les ſémences, & les plantes qu'elle fait croître, dont elle prépare les alimens, dont elle cuit les fruits, & les conduit à leur maturité: il arrive auſſi de tems en tems que l'exceſſive ardeur de cet aſtre nuit également aux animaux & aux fruits de la terre, Dieu en ayant diſpoſé de la ſorte pour nous ôter la tentation d'adorer le Soleil comme le principe de notre vie, & pour nous obliger à le regarder comme un ſimple ſerviteur qui exécute les volontez de ſon Maître.

Il a voulu de même que l'air contribuât à la conſervation de notre vie, & de celle des animaux, & que l'attraction qui s'en fait par la reſpiration, ſervît à modérer la chaleur interne: mais en revanche la corruption de l'air cauſe des maladies contagieuſes, & cet élément ruine par ſes intempéries les corps qu'il entretenoit en ſanté par ſa loüable temperature: & c'eſt pour nous empêcher d'y reconnoître quelque choſe de divin, que le Créateur l'a fait ſujet à un ſi grand nombre d'altérations.

Il nous a donné de même la Terre pour le ſoûtien de notre vie, pour le magaſin de toutes nos richeſſes, pour notre mére, pour notre nourrice, & comme pour le plancher commun des animaux. De peur toutefois que nous n'y fuſſions trompez, & qu'il ne nous prît envie de l'adorer, comme la diſpenſatrice de tant de biens, il en a fait, pour ainſi dire, un théatre d'infirmitez & de maladies. Car elle ſouffre d'étranges ravages par la violence du froid & du chaud; & comme elle devient aride & ſtérile, ſi les nuées manquent à lui verſer toute l'humidité dont elle a beſoin pour ſes productions; de même les pluyes trop abondantes la détrem-

pent quelque-fois à tel point, qu'elle corrompt tout ce qu'on y séme & tout ce qu'on y plante: outre que souvent l'eau du ciel tombée à contretems, la force à enfanter des serpens & d'autres insectes vénimeux qui nous font la guerre. De sorte que quand d'un côté on la considére comme un corps infirme & languissant, il faudroit être bien malade d'esprit pour la trouver adorable; & que de l'autre pourtant on ne sçauroit voir sa beauté & sa fécondité, sans se sentir invité à adorer celui qui la faite si féconde & si belle: & c'est ainsi que les choses visibles nous conduisent à leur Auteur invisible.

C'est à ce sujet qu'un de nos Ecrivains a dit avec beaucoup de sagesse & de discernement, que *par la grandeur & par la beauté des créatures, on juge, à proportion, de leur Auteur.* Ce mot, *à proportion*, est judicieusement placé en cet endroit: car au fond on ne peut pas dire ici, Tels les ouvrages, tel l'Ouvrier; telle leur grandeur, telle la sienne. Car les ouvrages sont visibles, palpables, sensibles, & sujets à diverses altérations: au lieu que l'Ouvrier est invisible, impalpable, inaltérable incorruptible, incapable enfin d'être renfermé dans quoique ce soit, à la maniére des créatures. De sorte que quand nous contemplons l'immensité apparente du Ciel, l'étenduë de la terre, la largeur des mers, l'éclat du soleil, la clarté de la lune, & les charmes de tous les autres objets visibles, loin d'égaler le Créateur à ses créatures, nous concevons qu'il les surpasse toûjours infiniment en grandeur & en beauté. Ainsi ce judicieux Auteur, qui a dit que par ce qu'on voit de grand & de beau dans les créatures, on juge, *à proportion*, du Créateur; n'auroit sceû rien dire ni de plus juste, ni

de plus conforme à ces paroles du divin Apôtre, *Les choſes qui ſont inviſibles en lui, ſont devenuës viſibles depuis qu'il a fait le Monde; ſes ouvrages nous les faiſant concevoir : il en eſt de même de ſon éternelle puiſſance, & de ſa Divinité.* Car les choſes viſibles élévent notre penſée juſqu'à leur Auteur inviſible.

Quand on voit quelque piéce de menuiſerie, on ne dit pas, C'eſt-là le Menuſier lui-même; on dit que c'eſt-là de ſon ouvrage. Quand on conſidére un navire parfaitement régulier dans toute ſon architecture, on ne peut s'empêcher d'en louër le Conſtructeur quoiqu'abſent. Quand un collier, ou quelque ſemblable parure, nous paroît d'un bon goût, nous diſons qu'elle fait honneur à la main qui y a travaillé. Ainſi tandis que nos yeux ſont charmez de la beauté du monde, de ſa grandeur, & de tant de choſes qui y ſont pour notre uſage, notre intelligence, laiſſant tout cela au deſſous d'elle, monte rapidement juſqu'à celui qui a fait un ouvrage ſi digne de ſa ſageſſe. Et c'eſt ce que cet Apôtre a voulu dire par ces paroles, *Car les choſes qui ſont inviſibles en lui ſont devenuës viſibles depuis qu'il a fait le Monde; ſes ouvrages nous les faiſant concevoir: il en eſt de même de ſon éternelle puiſſance, & de ſa Divinité.* Après quoi il ajoute que rien ne peut excuſer ceux qui n'ont pas glorifié le Créateur en contemplant ce Monde créé; auquel ils ont rendu le culte qui n'eſt deû qu'à Dieu. *En ſorte*, dit-il, *qu'ils ſont inexcuſables; puiſque ayant connu Dieu, ils ne l'ont ni glorifié ni remercié comme Dieu : mais ils ſe ſont perdus dans leurs penſées, & leur cœur inſenſé a eſté couvert de ténébres.* Il aggrave leur aveuglement par la vanité qu'ils faiſoient de leurs lumiéres.

a S. Paul aux Rom. 1. 20.

Car eux qui se disoient sages, poursuit-il, *sont devenus fous*. Il marque enfin en quoi a paru leur folie, *Et l'honneur qui appartient au Dieu incorruptible, ils l'ont transporté*, dit-il, *à une figure ressemblante à l'Homme*. Car en même-tems qu'ils attribuoient à Dieu le nom d'incorruptible, ils faisoient des figures du corps humain, sujet à corruption, n'en pouvant pas faire de l'ame incorruptible & immortelle, parce qu'ils ne sçavoient pas comment elle est faite : & c'étoit à ces figures d'un corps corruptible & charnel, qu'ils transportoient les honneurs divins. Mais une telle impieté n'auroit pas fait voir toute leur folie, s'ils n'avoient ajouté aux figures humaines, celles de quantité d'oiseaux, de bêtes à quatre pieds, & même de serpens dont ils se firent des Dieux: car tuant autant de ces insectes vénimeux, qu'ils en attrappoient en vie; ils en adoroient les figures, qu'ils nommoient leurs Dieux & leurs Génies Tutélaires.

Mais pour revenir à ce que nous disions au commencement, c'est un fait constant que les Egyptiens, les Phœniciens, & même les Grecs, ont tenu pour leurs premiers Dieux, le Soleil, la Lune, le Ciel, la Terre, & les Elémens: car Platon, Diodore de Sicile, & Plutarque de Chéronée, ont pris soin de nous en informer.

Dans la suite des tems, ceux qui avoient rendu quelque grand service au Public, ceux qui avoient ou brillé dans le métier des armes, ou fait quelque découverte importante soit pour l'agriculture, soit pour la médécine, furent érigez en Dieux, & eûrent incessamment des temples. Car a Sanchoniathon nous dit que Saturne ne fut qu'un pur homme, ni Rhée son épouse qu'une simple femme:

a Euſ. Prép. liv. 1. ch. 10.

que de ce mariage sortirent Jupiter, & Junon : & que cette famille ayant fait la prémiere, je ne sçai quoi de considérable pour l'utilité publique, ils furent tous déclarez Dieux après leur mort, par les Phœniciens, qui ordonnérent des autels, des sacrifices, & des festins populaires en leur honneur.

Ce sont les Grecs qui ont fait un Dieu d'Hercule, parce qu'il étoit brave & vaillant ; & un autre d'Esculape, parce qu'il avoit inventé la Médécine, quoique cette invention ne l'eût pas garanti de la mort : comme c'étoit une pareille découverte qui avoit valu les honneurs divins à Apis parmi les Egyptiens. Or les Grecs sont d'assez bonne foi pour nous apprendre qu'Hercule se brûla tout vif, ayant donné dans un piége que lui avoit tendu Déjanire ; & qu'Esculape, qui n'étant qu'un homme, avoit tiré une infinité de gens de toutes sortes de maladies par les secrets de la Médécine, mourut lui-même de la main de Jupiter, qui le frappa d'un coup de tonnerre. Car ce sont deux avantures que Diodore de Sicile a inférées parmi plusieurs autres du même genre, dans le quatriéme livre de sa Bibliothéque.

Tout cela n'empêche pas que les Grecs, qui en sont très-bien instruits, ne veuillent à toute force qu'Hercule & Esculape soient de leurs Dieux, aussi-bien que Castor & Pollux, vrais fils de Tyndare, nommez par honneur *Dioscures*, a couple des Divinitez des plus modernes, puisqu'ils furent de l'expédition de Argonautes : car eux-deux, avec Hercule, & avec cet Orphée qui touchoit si finement le Luth qu'il se faisoit suivre par

a Διὸς κε῀ροι Fils de Jupiter.

les poiſſons, ſe trouvent nommez dans la liſte des chefs de cette mémorable entrepriſe : & c'eſt ſur ce fondement que nous avons dit dans le diſcours précédent, qu'ils ne pouvoient avoir dévancé que du tems d'une génération, celui du Siége de Troye.

Ce ſont encore les Grecs qui ont aggrégé Bacchus à la compagnie des Dieux, pour avoir été le premier qui eût planté la vigne, foulé le raiſin, & appris aux hommes que le vin leur pouvoit être de bon uſage.

Il n'y a que Vénus à qui ils ayent décerné les honneurs divins, ſans qu'elle eût fait certainement aucune découverte fort utile au monde, ayant au contraire tenu école publique de débauche : car on nous apprend que c'étoit une libertine des plus déclarées, dont les galanteries avec *Cinyre* firent grand bruit. Et il n'y a pas lieu d'être ſurpris qu'on ait fait de Vénus une Déeſſe : car depuis qu'on étoit en train de tourner en Divinitez les ſerpens vénimeux, il auroit été difficile de ne pas déïfier quelque femme.

Ce ſont vos Poëtes qui ont dit, au ſujet de Ganyméde, a

Sa charmante beauté fit prendre envie aux Dieux
De le voir au buffet du Monarque des Cieux :
Et au ſujet d'Héléne, que ces mêmes Dieux
Ravie à Ménélas dans le ciel l'enlevérent ;

& cela après les affronts qu'elle avoit faits à

a Iliade 20. 234.

son mari par tant d'intrigues qu'elle avoit eûës, toutes des plus publiques. C'eſt Euripide qui fait foi de cet enlevement. Les Grecs ne s'en ſont donc pas toûjours tenus à la régle de ne décerner les honneurs divins qu'aux perſonnes qui auroient été les plus utiles au public, puiſqu'ils les ont quelquefois proſtituez à des peſtes publiques de l'un & de l'autre ſexe.

Cette Théopée Gréque ayant été imitée des Romains, ceux-ci ſe ſont donné des Dieux qui n'étoient pas tous ni leurs Souverains légitimes, ni des Empereurs aimant la juſtice : puiſqu'au contraire quelques-uns de ces Dieux avoient été de vrais Tyrans, ayant, pour ainſi dire, fait littiere des Lois durant le cours de leur regne : comme un Néron qui ſe porta à toutes ſortes de débauches & de violences ; comme un Domitien, un Commode, & quelques autres, connus pour des Princes ſanguinaires & très-diſſolus. Telle eſt la ſeconde Théopée dont les hommes ſe ſont aviſez.

Ils en ont tenté une troiſiéme par la créance qu'ils ont donnée aux Poëtes Mythologiſtes, telle que Platon la demande pour eux dans le Timée. *De parler des autres Génies*, dit-il, *& d'en ſçavoir l'origine, c'eſt une choſe qui paſſe nos forces. Il faut s'en tenir à la tradition de ceux des Anciens* a *qui ſe diſoient de la lignée des Dieux, & qui croyoient bien connoître leurs ancêtres. Il n'eſt donc pas poſſible de réfuſer créance à des enfans de Dieux, quoi qu'ils ne donnent aucune preuve ni convainquante, ni vrai-ſemblable de ce qu'ils diſent. Il ſuffit qu'ils parlent de leurs affaires &*

a Il entend parler des anciens Poëtes.

de celles de leur famille, pour qu'on soit obligé de les croire selon la Loi. Après ces mots, il nous produit Héſiode avec tous ſes Dieux, le Chaos, l'Océan, Téthis, le Ciel, la Terre, & leur poſtérité, Saturne, Rhée, Japet, & leurs autres Deſcendans : avec mention expreſſe & particuliére de la famille de Saturne & de Rhée, compoſée de Jupiter, de Junon, de Neptune, & de Pluton. Et un Philoſophe comme Platon ne rougit pas de demander une foi aveugle pour de tels conteurs, qui nous produiſent des Dieux débauchez ; des Dieux qui ont attenté les uns à la vie de leur propre pére, les autres à celle de leurs propres enfans.

Car Saturne ayant mutilé ſon pére le Ciel, pour le mettre hors d'état de lui donner jamais des fréres, ſe mit lui-même à manger les Dieux ſes enfans. Jupiter, à ſon tour, après avoir déthroné ce mauvais pére, & l'avoir précipité dans le Tartare, ſe fit bientôt connoître lui-même pour un de ces Tyrans auſquels les plus grands crimes ne coûtent rien. Car il prit pour femmes ſa mére & ſa fille : & avec cela il en débaucha on ne ſçait combien d'autres, tant Déeſſes que ſimples mortelles.

Platon, qui comprenoit aſſez combien tout cela doit faire d'horreur, dit néanmoins qu'il faut le croire ſur la foi des Poëtes, & ſans leur en demander aucunes preuves ni bonnes, ni mauvaiſes : mais remarquez qu'il ajoûte, *ſelon la Loi* ; c'eſt à dire, qu'il ne conſeille de s'en rapporter à eux que par déférence pour la Loi du païs : ce qui prouve que Platon apréhendoit de heurter les erreurs du peuple Athénien, & que c'étoit la crainte qui le faiſoit parler en cette occaſion.

Car pour ſes véritables ſentimens, ce ſont ceux qu'il exprime dans ſa République, en ces termes.

Premiérement cet impoſteur quel qu'il ſoit, qui a fait le plus grand de tous les menſonges, & ſur la plus grave de toutes les matiéres, n'a pas même eû l'eſprit de mentir plauſiblement : je parle de celui a qui veut que Célus, ou le Ciel, ait fait toutes les mauvaiſes actions dont parle Héſiode, & que Saturne lui en ait fait porter la peine. Mais quand il n'y auroit au monde rien de plus vrai que le honteux traittement qu'on prétend que Saturne ait fait à ſon pére Célus, & qu'il ait lui-même receû de ſon fils Jupiter ; ce ſeroit toûjours une indiſcretion d'en donner connoiſſance aux perſonnes ſimples & à la jeuneſſe. Le meilleur eſt de les taire, & s'il ſurvient quelque néceſſité d'en parler, il faut le faire d'une maniére ſi couverte qu'on ait de la peine à nous entendre. Et un peu aprés : *Car voilà*, ajoûte-t-il, *de dangéreux récits, que je ne voudrois pas qui euſſent cours dans nôtre République. Non, je ne voudrois point du tout, cher Adimante, qu'on dit en préſence d'un jeune homme, que celui qui commet les injuſtices les plus criantes, ne fait rien qui doive ſurprendre, non plus que celui qui ayant receû quelque déplaiſir, ou quelque tort de la part de ſon pére, tache d'en tirer raiſon par toutes les voyes ; puiſqu'il ne fait en tout cela qu'imiter les premiers & les plus grands des Dieux. Vous avez grande raiſon, répliquai je : & il ne me paroit pas que ce ſoit une choſe bonne à dire, ni à de la jeuneſſe, ni à qui que ce ſoit, que les Dieux ſe faſſent la guerre, & ſe dreſſent des embuches les*

a Pl. Rép. liv. 2. Théogonie d'Héſiode. verſ. 180.

uns aux autres : cela n'étant ni vrai, ni utile : Car nous croirions nous faire une très-basse idée de ceux que nous appellons les Gardiens de nôtre Ville future, de nous les répréſenter comme des violens & des querelleurs : tant s'en faut qu'on doive repaître les jeunes eſprits de combats donnez entre les Géans & les Dieux, ou qu'il ſoit permis de mettre en œuvre cette fable & d'autres ſemblables, dans leſquelles on voye les Dieux & les Héros appliquez à ſe ſupplanter entre parens ou enfans de la même famille. Ayant réglé enſuite les ſortes d'études auſquelles il convient d'appliquer les jeunes gens, il pourſuit ainſi. *Pour tous ces contes, ou de Junon* a *miſe à l'attache par ſon fils*, b *ou de Vulcain précipité du Ciel par ſon pére, pour être venu au ſecours de ſa mére, qui étoit battuë par ſon même pére ; ou de tant de combats de Dieux, qui ſont de pures imaginations d'Homére : Nous ne voulons point de ces récits dans les Villes de nôtre République, ſoit qu'on veüille entendre le tout allégoriquement, ou qu'on le prenne au pied de la lettre.*

Il me ſemble qu'il ne faut ni eſprit ni ſcience pour comprendre, par la comparaiſon de cet extrait avec celui du Timée, que Platon ſe contredit & ſe réfute lui-même. Car dans le Timée il veut qu'on s'en tienne aux diſcours des Poëtes ſur le chapitre des Dieux, bien qu'ils en parlent ſans

a Je ne doute preſque pas qu'il ne faille dire, *de Junon enchaînée par Jupiter*, & non pas, *par ſon fils*. Il eſt aiſé qu'un Copiſte ait mis υἱέως pour διὸς, & que la faute du Copiſte ait paſſé dans l'impreſſion de Bâle qui a réglé les ſuivantes.

b Platon dans ſa Rép. liv. 2. Iliade 5. 19. Voyez S. Grég. de Naz. 1. Invective contre Julien l'Apoſtat, vers la fin.

preuves ni démonſtratives ni apparentes. Ici il les rend ridicules & odieux, ridicules par leurs ſots contes, odieux par leurs blaſphémes.

Il eſt vrai que pour ſauver cette contradiction, & pour eſſayer de couvrir la turpitude de la Mythologie du voile de l'Allégorie, il prend les noms des Dieux dans un ſens figuré, qu'il fonde ſur des étymologies, dont ſon Cratylus eſt tout plein. Là il défigure en deux maniéres le nom de Saturne qui eſt *Cronos*, pour y trouver, tantôt *Coronos*, c'eſt à dire, *a l'intelligence de l'Ame*, & tantôt *Chronos* qui veut dire *le tems*. Il fait venir le nom de la Déeſſe Rhée du verbe *Rheo* qui ſignifie *je coule*: & par-là Rhée eſt tout ce qui eſt coulant de ſa nature. *Héra*, c'eſt à dire Junon, c'eſt l'Air: *& que cela ne ſoit*, dit-il, *je vous défie de répéter pluſieurs fois de ſuite* Héra Héra, *ſans dire* Aër, *qui ſignifie l'Air*. Il dit que l'Eau eſt très-bien nommée Neptune ou *Poſſidon*, c'eſt à dire, *celui qui nous met des entraves aux jambes pour nous empêcher de marcher*: car on ne marche pas ſur l'eau. Cérés, ou *Démétre*, c'eſt à dire, *la Mére*, ne peut être autre choſe que la Terre, cette mére nourrice de tout ce qui y a vie: & en cela Platon a pour lui Orphée & bien d'autres.

Les Allégoriſtes Egyptiens déclarent de leur côté qu'ils prennent leur Oſiris & leur Iſis, pour le Soleil & pour la Lune; que Jupiter eſt la matiére la plus ſubtile, ou l'eſprit matériel qui s'in-

a Au lieu de *l'Intelligence de l'Ame*, il faudroit dire, *le Fils de l'Intelligence*, corrigeant Λόγου par Κόσμου. Le dernier de ces termes eſt dans le texte de Platon, & non pas le premier qui ne ſignifieroit preſque rien dans cet endroit.

sinuë par tout ; que Vulcain est le Feu, & Océan l'Eau : c'est ce que nous lisons dans Manéthon, & dans Diodore. Hestia ou Vesta, c'est parmi les Egyptiens la vertu ou la fécondité de la Terre, Rhée en est la partie couverte de roches & de montagnes, Cérés celle qui est bonne pour le labour, & Bacchus celle qui est propre à y élever des plantes.

On a aussi nommé la Lune Artémise, c'est à dire, *celle qui coupe l'air*, parce qu'elle y fait son cours, & qu'elle le coupe. C'est en son honneur que les Egyptiens nourrissent leur *Apis* qui n'est autre chose qu'un Bœuf, comme ils entretiennent en l'honneur du Soleil leur *Mnévis*, qui n'est qu'un Bouc. C'est ainsi que quelques Philosophes, qui rougissoient pour les Poëtes, ont essayé de tourner la Mythologie en Allégorie.

Pour les Romains, ils ne se sont jamais accommodez ni de l'Allégorie Philosophique, ni de la Mythologie Poëtique : de quoi nous avons un bon garant, c'est Dénys d'Halycarnasse, a qui le dit ainsi dans ses Antiquitez Romaines. *Il ne se parle point du tout parmi les Romains, ni de Célus fait eunuque par ses enfans, ni de Saturne réduit à se défaire des siens pour prévenir leurs trahisons, ni de Jupiter assez mauvais fils pour déthrôner son Pére Saturne, & le confiner dans la prison du Tartare.* Cet Auteur, après un long détail sur le reste de vos Fables, & sur vos cérémonies de religion, dit que les Romains ne trouvérent pas à propos de s'en charger. La Mythologie est donc le troisiéme secret que nous avons dit qui a réussi aux Grecs pour se faire un grand nombre de Dieux.

a Voyez le tom. 1. page 298.

Voici une quatriéme Théopée, qui eſt auſſi de leur invention, & qui marque un prodigieux excés de ſtupidité & de bêtiſe dans ſes inventeurs. Car ils ont déifié cette partie de l'ame qu'on nomme ſa partie paſſive & irraiſonnable, & qu'on nous exhorte à toute heure de contenir ſous l'empire de la raiſon. Ainſi ils ont nommé la lubricité, Vénus & Cupidon; la colére, Mars; l'ivrognerie, Bacchus; le larcin, Mercure; l'art de compter & de calculer, Minerve; tous les arts où l'on a beſoin de l'action du feu, c'eſt ce qu'on entend par Vulcain dans les termes de ce lengage. Eux donc qui ont établi des peines contre les incontinens, eux qui invectivent contre les intempérans, ont-ils pû ſans rougir ériger en Divinitez l'incontinence & l'intempérance? Leurs lois déclarent infames les efféminez & les proſtituées, on punit de mort parmi-eux les adultéres, on condamne les homicides au gibet ou à être rompus: & toutefois ils donnent ſans honte le glorieux titre de Dieux céleſtes aux vices qui ſont l'origine de ces deſordres, je veux dire, à la lubricité, à la colére, & à l'ivrognerie; on leur rend un culte divin: & parmi tant de lois armées contre le crime, il s'en trouve une qui ordonne de le révérer: ou pour mieux dire, la vertu n'a pour elle que la loi & quelques éloges ſtériles, qui n'empêchent pas qu'elle ne ſoit bannie comme inutile, tandis que le vice a des adorateurs qui le ſoûtiennent par leurs actions & par leur conduite.

En effet ceux qui l'adorent peuvent-ils ſe diſpenſer de le mettre en pratique? Car ſi l'incontinence eſt une Divinité, ceux qui lui réſiſtent ſont des impies: & ſi la colére & l'ivrognerie ſont

des Dieux, ſuivant ce langage, celui qui dompte ces paſſions fait la guerre aux Dieux. Il faut s'abſtenir de la vertu comme d'un attentât contre la Divinité : & l'on ne peut montrer trop d'ardeur pour le vice dès-là qu'on le nomme ſon Dieu. Nous trouvons donc ici une quatriéme Théopée plus vaine & plus dangéreuſe que celle de la Mythologie Poëtique ; & comme dit le proverbe, en ſuyant la fumée nous ſommes tombez dans le feu. Ainſi allant hors du droit chemin, on donne dans des routes impratiquables. Au ſujet des Divinitez de cette création dont les Grecs ont tout l'honneur, il eſt bon de leur faire entendre Antiſthéne, diſciple de Socrate, & maître de Diogéne. Amateur de la tempérance, & ennemi de la volupté, il diſoit ſouvent *ſi Vénus tomboit en ma puiſſance je crois que je la tuerois de ma main : car elle nous a bien gaté d'honnêtes femmes.* Pour Cupidon il ne le nommoit point autrement que *la peſte du genre humain*: ajoûtant comme une merveille, que *les malheureux qui ſont atteints de ce mal le nomment leur Dieu. Auſſi choiſirois-je plûtôt d'être fou*, diſoit-il, *que d'être trop ſenſible au plaiſir.*

C'eſt au reſte une choſe qui divertit en liſant vos Philoſophes, que de voir comme ils s'accordent ſur le ſens allégorique des Fables. Car Platon veut que Junon ſoit l'Air ; mais Plutarque de Chronée trouve plus à propos que Junon ſoit la Terre : à quoi il ajoûte en bon Etymologiſte, que *Latone*, c'eſt à dire, *la mére de l'oubli*, ne peut être que la nuit, durant laquelle le ſommeil fait oublier bien des choſes. Mais il a beau dire que Junon eſt la Terre : c'eſt Cérés qui eſt en poſſeſſion de l'être, depuis qu'Orphée a dit,

Terre, mére commune, adorable Cérés,

Qui de tant de moissons enrichis nos guerets...

Ainsi chacun s'est creû en droit parmi vous, de faire tel changement qu'il voudroit dans vôtre Théologie, & Platon a usé de ce droit dans l'Epinomis. *Nos anciens*, dit-il, *ayant, à mon sens, fort mal bâti le système de leur Théologie, & de leur* a *Zoogonie*; *il est nécessaire que nous, qui parlons après eux, nous nous attachions à le reformer sur de meilleures régles, & sur de plus saines idées de Religion.*

Que s'il vous restoit quelque doute sur ce que j'ai dit que des simples mortels avoient été adorez comme des Dieux, je n'aurois qu'à vous produire le témoignage de Plutarque, dont voici les propres paroles, tirées de son livre de la cessation des b Oracles. *Pour toutes ces chansons qui ont diverti la Gréce, tantôt sur quantité de fort mauvaises actions, attribuées aux Géans & aux Titans; tantôt sur les combats de Python contre Apollon; tantôt sur Bacchus errant d'exil en exil; & tantôt sur les courses de Cérés: elles ne valent pas mieux que le conte d'Osiris & de Typhon dont on n'a les oreilles que trop battues aux dépens de l'honnêteté & de*

a *Zoogonie*, la Généalogie des Animaux: les Dieux en étoient une espéce:

b Il y a ici une inadvertence de Théodoret; car cet extrait n'est pas *de la cessation des Oracles*, mais de *l'Isis* de Plutarque. *Typhon contre Apollon*, est une faute de Copiste, il faut lire *Python*. *Bacchus errant d'exil en exil*, Φυγαὶ τε Διονύσου, c'est ainsi qu'il faut lire, & non pas Φθόγγοι τε Διονύσου. C'est une correction que l'extrait de Théodoret nous fait faire au texte moderne de Plutarque.

la pudeur. Après ce prélude, il vient aux hommes déïfiez. *Car j'apprens*, dit-il, *que les* a *Solymes, Limitrophes des Lyciens, honorent Saturne autant qu'aucun autre des Dieux : quoi qu'ils racontent de lui qu'ayant tué trois de leurs Princes, Arsalus, Aryus, & Tosabis, il fut obligé de prendre la fuite ; sans qu'ils sçachent dire dans quel pays il alla se cacher. Les Solymes ne penséerent plus à lui, mais ils deïfiérent Arsalus avec les deux compagnons de son malheûreux sort, & les nommérent* les Dieux Durs. *Si bien que lorsque les Lyciens avoient à lancer quelque imprécation, soit en commun soit en particulier, c'étoit en jurant par ces Dieux Durs que l'imprécation se faisoit.* Porphyre certifie de même dans sa lettre à l'Egyptien Anébon, que les Egyptiens honorent un homme en qualité de Dieu dans le bourg d'Annabi, qu'ils offrent des Sacrifices à cet homme sur son Autel, & qu'ils n'oublient pas de lui faire servir à manger aux heures réglées.

Les quatre Théopées dont il a été parlé jusqu'ici, n'avoient pas assez fourni de Dieux à la Gréce : elle en a inventé une cinquiéme : car elle s'est fait des Dieux de tout ce qu'il y a de malins Esprits ou de Démons ; ausquels on a offert des Sacrifices avec toutes les cérémonies requises, en réconnoissance du secret de la Magie, dont le monde leur étoit rédevable. Nous avons là-dessus le témoignage très-exprès de Porphyre dans son Traitté *de la récherche de la Philosophie par les Oracles*, dont voici un extrait.

a *Les Solymes.* Quoique les Poëtes Chrétiens nomment ainsi les habitans de Jérusalem, il est pourtant certain que les Solymes dont parle Plutarque sont tout autres, puisqu'ils sont limitrophes des Lyciens.

Les Démons, nos ennemis, y font tout, dit-il, en parlant des prestiges Magiques, *car c'est principalement par leur ministére que les Enchanteurs qui veulent faire quelque maléfice, se concilient le Prince de tous les Génies pervers. Ils ont mille secrets ces Génies imposteurs, pour faire paroître des spectres & des phantômes, mille tours pour tromper les yeux, mille maniéres de faire des Philtres qui contraignent d'aimer. On ne peut espérer d'acquerir ni des richesses, ni de la gloire, s'ils ne s'en mêlent: car ils en fournissent les expédiens, & sur tout celui de la fourberie; comme étant eux-mêmes fourbes par leur propre caractére. Malgré cela, ils veulent tous être des Dieux, & la Puissance qui les maîtrise, se regarde comme la Divinité suprême. Ils sont au reste fort friands de libations, & de fumée de chairs brûlées; parce que ce sont deux choses qui font qu'ils se portent mieux* a *de corps & d'esprit.*

Je suis ravi que les Démons de Porphyre, ayent les mêmes friandises & les mêmes appétits que les Dieux d'Homére, b qui appellent *les libations, & la fumée des chairs brûlées, leur lot & leur part.* Car je vois par-là que ceux que l'un traitte de Démons, l'autre les traitte de Dieux; & qu'ils sont, pour ainsi dire, de la même qualité puisqu'ils font le même ordinaire.

Mais il seroit bon de sçavoir ce que c'est que

a Il donne un corps aux Démons, ce qui n'est pas de la doctrine des Hébreux.

b Iliade 4. 49.... C'est Jupiter lui-même qui parle de la sorte. Sur quoi S. Clément dit aux Gentils: *Si les Dieux de l'Egypte, je veux dire, les chats & les beletes parloient, parleroient-ils autrement que vos Dieux & vos Demi-Dieux?* Exhort. aux Gentils.

cette Puiſſance qui préſide aux mauvais Démons, & qui tranche de ſuprême Divinité, ſelon Porphyre. Il m'épargnera lui-même la peine de chercher; car voici ce qu'il nous en apprend dans le même Ouvrage. *Nous ne ſommes pas mal fondez*, dit-il, *à penſer que les mauvais Démons obéiſſent à Sérapis. Car nous n'en jugeons pas par la ſimple conjecture, mais par la pratique conſtante d'offrir à Pluton toutes les compoſitions magiques, pour attirer ou pour diſſiper ces Démons, pratique juſtifiée dans mon premier livre. Or le Dieu Sérapis eſt le même que Pluton; c'eſt pourquoi il eſt auſſi le Prince des Démons.* Et ailleurs, *Ne ſont ce pas là*, dit-il, *les Génies auſquels Sérapis préſide? Le cerbére eſt un ſymbole des Démons malfaiſans: un chien à trois têtes, c'eſt leur eſpéce répanduë dans trois élémens, l'Eau, la Terre, & l'Air: Dieu qui les tient ſous ſa main, réprime leur violence. Ils obéiſſent encore à Hécaté, qui les empêche de vaguer hors de ces trois élémens.*

Ce que vous venez de lire, n'eſt tiré ni des écrits du Légiſlateur Moïſe, ni de ceux de Pierre, ou de Paul, ou de Jean, ou de nos autres Prédicateurs de la vérité, intéreſſez à parler contre ces Démons malfaiſans. C'eſt Porphyre, l'ennemi capital de nôtre Religion, qui vous apprend que leur Prince c'eſt Pluton, à qui il aſſocie Hécaté pour les gouverner; & qui vous avertit que Pluton vous a menti, quand il s'eſt [a] vanté d'être le Dieu ſuprême. J'avouë qu'un tel éclairciſſement de la part de Porphyre, ne paroit tenir du miracle, & me fait reſſouvenir de l'énigme du

a Porphyre a dit ci-deſſus que le Prince des Démons *ſe régarde comme la Divinité Suprême, & que ces Génies ſont fourbes par leur propre caractére.*

vaillant Sanſon, *La nourriture eſt ſortie de la bouche de celui qui mangeoit, & la douceur eſt ſortie du fort* : car le partiſan du menſonge s'eſt déclaré ici contre le menſonge, & l'ennemi de la vérité en eſt devenu le défenſeur malgré lui : Dieu, qui tira des paroles de bénédiction de la bouche du DévinBalaam ouverte pour proférer une imprécation, ayant auſſi tiré une déclaration forcée contre l'erreur, de cette langue qui invective avec tant de rage contre la véritable doctrine. Et ce n'eſt pas là le ſeul endroit où Porphyre ait fait connoître ce qu'il penſoit de vos Dieux ou de vos Démons ; car voici un extrait de ſa lettre à l'Egyptien Anébon dans laquelle ils ne ſont pas mieux traittez.

Au ſujet de ces Dieux de nom, qui ne ſont en effet que des Démons malfaiſans, il y a bien des choſes qui m'embarraſſent. Car d'où vient que tantôt le Dévin les invoque comme ſes ſupérieurs, & tantôt il leur commande comme à ſes inférieurs ? & qu'en même tems qu'ils déclarent par leurs Oracles qu'il eſt de la juſtice de chatier un valet qui fait de mauvaiſes actions pour obéir à ſon maître, ils en font eux-mêmes toutes les fois qu'ils en ont ordre de l'Enchanteur ? D'où vient qu'ils ſont ſourds à ſon invocation, s'il n'a pas toute la pureté requiſe du côté des plaiſirs de l'amour ; & que cependant ils n'ont point de peine à porter toutes ſortes de perſonnes aux déréglemens les plus honteux en cette matiére ? Ils défendent à celui qui leur prête ſa voix & ſon miniſtére, de manger de quoi que ce ſoit qui ait vie, de peur de ſe ſoüiller de l'impureté des corps en humant la vapeur de la viande : eux, qui n'ont pas de plus grand plaiſir que de flairer l'odeur des victimes. Ils regardent comme impur un Inſpecteur

d'entrailles qui a touché un mort : & toutefois ce sont les cadavres & les animaux égorgez qui font réüssir les évocations. Ce qu'il y a de plus impertinent, continuë Porphyre, *c'est qu'un homme de la crasse du peuple entreprend d'effrayer par de terribles menaces, non pas quelque Démon ou quelque ame de trépassé, mais le Soleil qu'il traitte de Roi, ou la Lune, ou quelque autre Divinité céleste, qu'il intimide par des ridicules menteries pour lui extorquer la vérité. Car dire, comme fait l'Enchanteur, que si l'on ne le contente, a il va mettre le Ciel en éclats, exposer à la vûë des gens ce meuble mystérieux des Sacrifices d'Isis, qu'on cache avec tant de précaution dans son Sanctuaire, rendre le Navire immobile, & démembrer Osiris en l'honneur de Typhon ; menacer, dis-je, de faire plus qu'il ne peut, & de dire plus qu'il ne sçait, n'est-ce pas à l'Enchanteur la plus grande de toutes les extravagances ? Et n'est ce pas aux Dieux la plus honteuse de toutes les foiblesses de se laisser gagner, comme des enfans, à de si vaines frayeurs ? Cependant Chérémon, Garde des Archives sacrées, fait foi que ces paroles & d'autres semblables, étoient journellement employées dans les enchantemens parmi les Egyptiens, & que rien n'étoit plus efficace pour les faire réüssir.* Et après bien d'autres choses sur le même sujet, Porphyre ajoûte, *Ces gens-là ne sçavent que croire touchant la Félicité, n'ayant*

a Voyez les éclaircissemens de Jamblique sur ces menaces impertinentes, tome 1. page 329. supposition xi. ... *rendre le navire immobile*, c'est à dire, arrêter le soleil, que les Egyptiens représentoient, non pas sur un char ainsi que les Grecs, mais dans un navire. M. Gale a sur cela une sçavante Note, page 285. de l'édition de Jamblique en 1678.

là-dessus ni rien de bien décidé, ni rien qui contente.

L'Homme le mieux instruit des choses Divines, & le plus opposé à la créance de tous ces Dieux qui ne le sont que de nom, qu'auroit-il pû dire de plus propre à la ruiner? Car on voit ici un ennemi de la vérité, qui prouve que ce n'étoit là ni des Dieux, ni de bons Démons; & que ceux à qui on a donné ces noms, sont les maîtres du vice & les péres du mensonge.

Platon nie qu'ils soient immortels de leur nature: car voici la déclaration que leur fait, dans le Timée, celui qui vient de leur donner l'être. a *Vous n'êtes pas immortels, ni absolument indestructibles. Vous ne serez pourtant pas détruits, graces à la volonté que j'ai de vous en préserver.* Platon n'a eû là aucun égard au sentiment d'Homére qui les nomme à tout propos immortels.

b *Ils n'ont aucun besoin, ils n'ont aucune envie,*
Ni de pain, ni de vin, pour soûtenir leur vie,
Vuides de sang, parez du beau nom d'immortels.

Tant il est vrai que les Poëtes s'acordent mal avec les Philosophes sur le sujet de ces Dieux de nom, & non pas de fait; ausquels néanmoins on a bâti des Temples, dressé des Autels, offert des Sacrifices, & consacré des Idoles de bois, de pierre, & de plusieurs autres matiéres: Idoles qu'on n'a pas fait façon d'appeller des Dieux, & dans lesquelles on a adoré l'ouvrage des mains de

a Voyez le tome 1. page 39.
b Iliade 5. 341. à l'occasion de Vénus blessée à la main par Diomède.

l'homme ; l'art de Phidias, de Polycléte, & de Praxitéle ayant peuplé le Monde de telles Divinitez.

Cette Théopée artificielle a attiré aux Idolâtres la censure & les railleries de Xénophane.

a *L'Homme par un projet impie & phrénétique*
Entreprit de ſes Dieux lui-même la fabrique ;
Et crût, en lui donnant ſa figure & ſes traits,
Que s'ils lui reſſembloient, les Dieux ſeroient bien faits.

A quoi il ajoûte,

Si les bêtes avoient des mains comme les hommes,
Leurs Dieux ne ſeroient pas faits comme nous le ſommes ;
On verroit des Dieux Bœufs, & des Dieux Eléphans,
De leurs trompes ceux-ci tous fiers & triomphans,
Ceux-là tout glorieux d'avoir près des oreilles
Le ſuperbe ornement de deux cornes pareilles :
Et tous les Dieux, ou peints, ou taillez en chevaux,
Aux chevaux paroitroient admirablement beaux.

Pour rendre cette illuſion plus palpable, il

a Théodoret & Euſébe ſont redevables de ces extraits à S. Clément, qui les a mis en œuvre dans ſa 5. Tapiſſerie.

continuë

continuë à badiner avec esprit sur les différentes maniéres de peindre les Dieux selon les différences des païs.

Le More fait toûjours ses Dieux tels qu'il les aime,
Fort noirs & fort camus, parce qu'il l'est lui-même ;
Mais à ses Dieux le Thrace enlumine le teint.
En Méde chaque Dieu, chez les Médes est peint :
Dans la Perse & l'Egypte, aux beautez Immortelles
Les beautez du païs se donnent pour modéles.

a Zénon de Cittie choqué de toutes ces bizarreries, prit le parti d'interdire absolument l'usage des Simulacres & la construction des Temples ; *Tout cet appareil n'ayant rien qui soit digne de Dieu* : c'est ainsi qu'il parle dans son livre de la République. Platon n'a pas osé abolir entiérement l'Idolâtrie, craignant apparemment que les Athéniens ne le priassent b de boire à leur santé dans la coupe de Socrate : mais il a fait pourtant une vigoureuse réforme d'Idoles, en disant, *Que personne desormais ne consacre aux Dieux aucune* c *Idole ; soit d'or ou d'argent, parce que la pa-*

a Zénon Fondateur des Stoiciens. Voyez S. Clém. Tapiss. 5. & Diogéne Laerce.

b L'expression Gréque répond à la Françoise. . . L'extrait de Platon est du 12. livre des L. ix.

c Ce mot essentiel manque dans les éditions modernes de Platon, comme dans celle de De Serres ; tome 2. pag. 950. lig. pénultiéme.

rade d'une riche argenterie est également odieuse dans le Temple & dans les maisons des particuliers, comme on le remarque dans les autres Villes ; soit d'ivoire, parce que ce qui est tiré d'un cadavre abandonné de son ame, ne peut être une offrande ni pure, ni sainte ; soit enfin ou de fer ou d'airain, parce que ces métaux sont les instrumens de la guerre. Que les Idoles ne soient donc que de bois, ou de pierre, si quelqu'un en a fantaisie ; & qu'on ne les consacre que pour les Temples publics.

Tant de modifications font assez comprendre que n'eût été la crainte d'effaroucher les Athéniens, il auroit absolument interdit les Idoles. Car d'abord il défend que qui que ce soit en ait en son particulier : il rejette ensuite celles d'or & d'argent comme n'étant propres qu'à faire des envieux, des voleurs & des sacriléges : il dit que celles d'ivoire ne sont pas susceptibles de consécration, & qu'il faut garder le fer & l'airain pour en faire des armes, & non pas le perdre en Statuës de Dieux. S'il permet qu'on en taille en bois & en pierre, c'est à mon avis, parce qu'il suppose que des matiéres si vulgaires avertiront assez les gens de n'y reconnoître rien de divin, & de ne pas profaner leur adoration à des choses si viles & si mépri-sables.

Nous voyons que le vrai Dieu propose par son Prophéte la même considération à ceux qui adorent des Dieux qui sont de leur façon & de leur ouvrage. [a] *L'Ouvrier fait choix d'une sorte de bois qui résiste à la pourriture, & il a la sage précaution de penser comment il pourra placer la Statuë à son gré, & en sorte qu'elle ne branle point.* Car il ôte tout

a Isaïe 40. 10.

le superflu de la matiére qu'il a entre les mains, afin d'en tirer une figure humaine bien recherchée en toutes ses parties, & bien finie. Après cela il prend garde de la bien asseoir sur son piédestail: enfin à force de liens & de crampons, il l'affermit de telle sorte qu'elle ne puisse tomber : & cette production de la nature & de l'art, c'est ce qu'il appelle son Dieu. *Il a mis* [a] *au feu la moitié de ce bois*, continuë le Prophéte, *laquelle lui a servi à faire rôtir sa viande qu'il a mangée, en disant, J'ai eû bien du plaisir à me chauffer, & à voir le bon feu que j'ai fait. Et de l'autre moitié de ce bois, il s'en est fait une Idole qu'il adore & qu'il prie en disant, Gardez-moi de mal, car vous êtes mon Dieu.* Et après avoir bien tourné en ridicule ces adorateurs insensez, il ajoûte, *Sçachez que leur cœur n'est que cendre, & qu'ils s'égarent.*

Pour moi, je trouve quelque chose qui tient de l'impudence dans la conduite des Idolâtres de nos jours : car d'un côté voyant, comme ils font, que là-dessus toute la terre est revenuë de son égarement, ils sont forcez d'avoüer que tout ce que les Poëtes avoient dit de leurs Dieux, n'étoit que des contes faits à plaisir ; & de l'autre néanmoins ils ne rougissent pas de rétracter cet aveu par leurs actions, en adorant des figures dont ils n'ont les modéles que dans ces contes. Celles de Vénus, par exemple, expriment si scandaleusement le caractére effronté de la Déesse, que ces malheûreuses qui la reconnoissent pour leur maîtresse, n'oseroient paroître dans les lieux de dé-

a *Isaïe* 44. 16. Le texte est plus débarrassé dans Théodoret que dans la version ordinaire.

bauche en l'état où elle eſt expoſée aux yeux du public par les Statuaires & les Fondeurs. Il en eſt de même d'Europe ſur ſon taureau, de Bacchus avec ſes attitudes efféminées, de Pan parmi ſes Satyres qu'ils répréſentent auſſi furieux d'amour que le peuvent être les bêtes brutes ; & ſur tout de Jupiter qu'ils figurent épris de la même rage, tantôt en forme d'aigle pour Ganymède, tantôt ſous le plumage d'un Cygne pour Léda, & tantôt pour Danaé, métamorphoſé en or. Si bien que de tout ce que les Poëtes ont ſçû feindre de plus meſſéant & de plus horrible, rien n'a échappé à la ſcandaleuſe habileté des faiſeurs d'Idoles. Mais pourquoi ſouffrez-vous parmi vous de ces Ouvriers dangéreux dont le ciſeau, le pinceau, & le burin donnent cours à de ſi mauvaiſes fables, ſi vous avouëz que tout ce que les Poëtes vous ont conté de vos Dieux, n'eſt que fabuleux ? Et comment pouvez-vous honorer ſi religieuſement des figures qui n'expriment que les phantômes de leur imagination échauffée ? Car puiſque vous prenez condamnation pour les Poëtes, vous devriez auſſi condamner au feu leurs Poëſies, défendre ſur peine de la vie à tous Ouvriers de travailler en Idoles, & punir de mort ceux qui auroient donné atteinte à une loi de cette importance. Il y alloit même de l'intérêt de vos Dieux que vous priſſiez ſoin de briſer & de faire diſparoître toutes ces piéces de ſculpture & de peinture qui ne pouvoient que les diffamer; afin de perſuader au monde que tous les mauvais contes qu'on avoit fait d'eux, vous les teniez pour des calomnies.

Cependant vous n'en avez rien fait, & vous avez fait même tout le contraire, prodiguant toû-

jours votre admiration aux Poëtes à cause de ces belles fictions, & vos éloges aux Sculpteurs, aux Fondeurs, & aux Peintres en considération de tels chef-d'œuvres : bien plus, certains simulacres que vous détestiez de parole, recevoient en effet vos adorations & vos sacrifices dans les jours [a] solemnels. Témoin le Priape, cette petite figure qui donnoit néanmoins un si grand spectacle de turpitude ; témoin la peinture du Phalle de Bacchus qu'on portoit pour enseigne dans les Dionysies ; témoin les tableaux des Thesmophories qui exposoient à une vénération impudente, ce que l'honnêteté naturelle du sexe qui a la pudeur en partage, lui apprend à couvrir avec le plus de circonspection : & c'étoit pourtant les femmes qu'on initioit aux mystéres par de tels actes d'adoration & d'immodestie.

Les Egyptiens se montrérent si emportez après les sales plaisirs qu'ils adorérent, le Bouc par la seule raison que c'est le plus lubrique des animaux : le culte d'un Dieu comme celui-là, fait la principale dévotion des [b] Mendésiens. Mais Mendésie n'est pas la seule Ville qui ait rendu les honneurs divins à des bêtes : car Memphis adoroit le Taureau, Lycopolis le Loup, Leontopolis le Lion, Cynopolis le Chien, Latos un certain poisson nommé [c] Latus : il y avoit d'autres peu-

a Voyez le tom. 1. 11. Lettre p. 94. & suivantes, *Des Fêtes Payennes*, & S. Clément dans l'Exhortation.

b Voyez Porphyre liv. 4. de l'Abstinence.

c Excellent poisson de mer : il s'en trouve aussi dans le Nil, & de si gros qu'ils pésent jusqu'à deux cens liv. On le nomme en Languedoc. Poisson de Roi, ou *Peis Rei*. Voyez Rondelet liv. 5. ch. 10.

ples qui s'étoient donné pour leur Dieu, cet Oiseau de rapine qu'on nomme [a] Ibis, & d'autres qui s'étoient déterminez pour le Crocodile. On consacroit une bête de chacune de ces espéces, la cérémonie s'en faisoit dans son Temple, on leur donnoit réguliérement à toutes leur pâture convénable: & comme c'étoient des Dieux que toutes ces bêtes ainsi consacrées, il y avoit des sacrifices pour elles aux tems réglez; & après qu'elles étoient mortes, on leur dressoit des mausolées très-magnifiques: tant l'Idolâtrie avoit, pour parler de la sorte, tourné la tête au monde entier. Que si nous le voyons maintenant revenu d'une si humiliante folie, c'est l'ouvrage de celui que nous adorons, & que vous ne connoissez pas: c'est lui qui a rappellé la nature humaine de cet état de démence & d'ivresse à son état ordinaire, dans lequel elle écoute la sagesse & la raison.

J'entens qu'on me dit: Mais ne reconnoissez-vous pas aussi, vous autres, certaines Natures, ou Vertus invisibles, ausquelles vous donnez les noms d'Anges, d'Archanges, de Principautez, de Puissances, de Dominations, & de Thrônes; avec certaines autres qui tirent de la langue Hébraïque leurs noms de Chérubins & de Séraphins? Pourquoi nous faites-vous donc un si grand crime de ce que nous réconnoissons & adorons, après [b] *Celui qui est toûjours le même & de la même maniére & selon les mêmes choses*, quelques autres

a Ibis, Oiseau d'Egypte qui mange les serpens. Les Traducteurs de Louvain l'avoient nommé le Hibou, *Levitique* 11. 17. mais cela n'a pas été suivi.

b C'est ainsi que Platon distingue le premier Dieu.

Dieux Subalternes, & beaucoup inférieurs au Dieu suprême.

Je réponds qu'il est vrai que nos divines Ecritures nous enseignent qu'il y a des Puissances invisibles qui chantent les loüanges du Créateur, qui obeïssent à sa divine volonté, & qui exécutent ses ordres. Mais nous n'avons garde ni de les nommer des Dieux, ni de leur rendre le culte divin, ni de partager entre le vrai Dieu & ces créatures l'adoration dûë à la Divinité. De sorte qu'en reconnoissant que ces Puissances sont d'un rang supérieur à celui de l'Homme, nous soûtenons que nous ne sommes, elles & nous, que les serviteurs d'un Maître commun. Comme elles n'ont point de corps, nous ne concevons parmi elles aucune distinction de sexe; cette distinction ne regardant que les espéces sujettes à la loi du trépas, sur lesquelles la mort faisant, pour ainsi dire, des prises continuelles, il est nécessaire que l'alliance des sexes en répare sans cesse les pertes. Car le Créateur a inventé un supplément d'immortalité en faveur de l'animal mortel de sa nature, en établissant qu'il pût produire son semblable: & de là la nécessité des deux sexes à l'égard de ce qui vit & qui peut mourir; nécessité qui cesse à l'égard de ces Esprits qui ont été créez immortels: car leur nombre ne pouvant diminuër, ils n'ont pas besoin de multiplier: outre qu'il ne sçauroit y avoir de commerce charnel, où il n'y a point de corps.

Ce que nous disons est prouvé par la différence des circonstances de la *création* de l'*Ange* & de celle de l'Homme. Car Dieu ne créa pas tout d'un coup une multitude d'Hommes, mais il forma un seul Homme & une seule Femme; & des

fruits de leur union il a peuplé la terre & la mer. Mais à l'égard des substances incorporelles, il ne commença pas par en créer deux seulement, mais il les créa toutes à la fois, & en produisit dès le commencement autant de milliers qu'il le trouva à propos. L'union conjugale auroit donc été & superflue entre des substances qui étant immortelles n'avoient pas besoin de se donner lignée, & impratiquable entre des intelligences incorporelles, comme celles dont nous parlons. De là vient que pour dire les Anges & les autres bienheureux Esprits, nous disons souvent, *les Saints* ou *les* [a] *Hagies*; c'est-à-dire, *ceux qui n'ont rien de terrestre*, parfaitement exempts des foiblesses qui nous viennent de ce corps de terre, dont nous sommes revêtus: Esprits destinez pour former un Chœur occupé à chanter des Hymnes à leur Créateur dans le ciel, & pour remplir ici-bas divers ministéres suivant les ordres de Dieu, quand ils sont envoyez pour prendre soin du salut des hommes; car c'est ce que le divin Apôtre nous en a appris, [b] *Ne sont-ils pas tous*, dit-il, *des Esprits faits pour servir, envoyez pour exercer leur ministére en faveur de ceux qui doivent posséder l'héritage du salut?*

C'est au reste pour vivre comme ces purs Esprits, que tous ceux d'entre les hommes qui ont voulu se consacrer entiérement au service de Dieu, ont rénoncé même à la société légitime du mariage, comme capable de les détourner de la méditation des choses divines; qu'ils ont aban-

a ἅγιος, ὡς γήϊνον δέμας ἔχοντας. Cette étymologie paroît irréguliére, si je l'ose dire, à cause que l'alpha privatif n'est pas aspiré. On dérive ordinairement ἅγιος de ἄζω *colo*, *veneror*. b S. P. Héb. 1. 14.

donné leur païs & leurs parens, pour n'avoir de penſées que pour les biens éternels ; qu'ils ſe ſont débarraſſez de tous les liens, qui auroient pû empêcher leur ame de ſe donner un libre eſſor vers le ciel ; & qu'ils ont mépriſé toutes les choſes de la terre par le deſir de contempler la beauté inviſible & ineffable de Dieu. Aujourd'hui les Villes & les Bourgades ſont pleines de ces fervens ſolitaires ; ils occupent & les plus hautes montagnes, & les plus ſombres valons, les uns en corps de communauté, s'entraidant à faire de leurs ames des portraits achevez de ſageſſe ; les autres retirez deux ou trois enſemble, & quelques-uns ſeuls, enfermez dans des cavernes, où ils réfuſent à leurs yeux l'agréable ſpectacle des choſes viſibles, afin de faciliter à leur ame la contemplation des intelligibles.

Que ſi des ames qui tiennent après tout à un corps, expoſées par-là au trouble inévitable de mille paſſions inquiétes, ne laiſſent pas de ſoûtenir les engagemens d'une vie élevée au deſſus de l'homme charnel, d'une vie, dis-je, digne des citoyens du ciel : où pourroit-on trouver des paroles pour donner quelque idée de la vie des céleſtes Intelligences, libres de la contagion des corps, exemptes des paſſions, & débarraſſées de toutes ſortes de ſoins ?

Voilà ce que nos divines Ecritures nous ont appris touchant ces ſubſtances inviſibles ; mais toutefois créées, auſquelles vous attribuez tant de débauche & d'incontinence, [a] dont vous pu-

a Tous les Péres ſe ſont étendus ſur l'article de l'incontinence des Dieux, & de Jupiter en particulier. S. Clément dans l'Exhortation & Arnobe liv. 4. ont là-deſſus des expreſſions & des penſées très-vives.

bliez tant de honteuſes actions en tout genre ; & outre cela tant de diviſions, tant de guerres, tant de tyrannies, que les crimes dont la Mythologie les charge, ne ſeroient pas croyables, ſi l'on les imputoit aux plus ſcélérats des mortels. Car jamais les hommes les plus diſſolus n'ont réüni en leur perſonne toutes les abominables paſſions du pére des Dieux, du plus grand des Dieux, du maître de tous les Dieux. Les hommes qui ſe ſont abandonnez à un amour plus déréglé que celui des femmes, n'ont pas troublé l'union des perſonnes mariées ; ceux qui ont donné dans cette ſeconde intempérance, ſe ſont abſtenus de leurs plus proches parentes : & ſi quelqu'un a eû un attachement inceſtueux pour ſa ſœur, il n'a pas pouſſé cette manie juſqu'à ſa mére, ni porté cette rage juſqu'à ſa fille ; il a eû quelque reſte de reſpect pour la nature, il ne s'eſt pas piqué d'imiter en tout la brutalité inſenſée des animaux. [a] Ces actions ne ſont que pour les Perſans, qui y ſuivent une loi dont l'ancienneté leur cache ce qu'elle a d'horrible. Mais celui qu'Homére a appellé le pére des Dieux & des Hommes, ayant fait ſa Femme de Junon ſa propre ſœur, attenta en furieux à la pudicité de Rhée ſa Mére, que vous nommez quand il vous plaît Déone ou Démétre : & en ayant eû Proſerpine à qui il fit la méme violence, il devint encore mari de ſa fille. Pour le reſte de ſes intrigues avec Léda, avec Danaé, avec Sémélé, avec Alcméne, & avec tant d'autres maîtreſſes, outre l'enlévement de Ganyméde (toutes avantu-

a L'ancien Légiſlateur des Perſans, Zaradés permettoit à ce peuple les mariages entre les perſonnes de la même famille. Il en ſera parlé dans le IX. Diſcours.

tés si bien étalées par vos Poëtes) j'aurois de la peine, & je perdrois le tems ; à en parler à des gens qui en sont instruits comme vous l'êtes ; je souffrirois trop à remuër tant d'ordures. Vous rougissez aujourd'hui vous-mêmes de votre Mythologie, vous avoüez qu'elle n'est qu'un entassement de mensonges ; & au bout de cela, vous en faites votre Théologie.

Comparez donc les contes qu'elle publie sur le sujet des substances créées & invisibles, avec ce que nous disons des Puissances célestes : rémarquez la différence du caractére que vous en faites & de celui que nous en faisons, & servez-vous de votre discernement pour juger lequel des deux leur convient davantage. Car si vous tenez la balance droite dans ce jugement, vous connoîtrez qu'un culte, tel que celui que vous rendez à vos Dieux de nom, ne sçauroit honorer nos Saints Anges, ni s'adresser qu'à des Esprits malins & malfaisans comme les Démons.

Et puisque le discours est tombé sur les Démons, il est à propos d'exposer ici ce que nous en croyons. Nos saintes Lettres qui leur donnent ce nom, appellent leur Prince *Sátan* ; c'est-à-dire, *l'Apostat* ; car c'est ce que ce terme signifie dans la langue que parloient les Hébreux. La Sainte Ecriture le nomme aussi *le Diable* : c'est-à-dire, *le Calomniateur* ; soit parce qu'il calomnie Dieu auprès des hommes, pour ainsi dire, leur en donnant de fausses idées ; soit parce qu'il séme entre eux la division & les querelles, comme font les broüillons & les calomniateurs. Nous ne disons pas, ni que Dieu les ait créez mauvais, ni qu'ils le soient de leur nature, & depuis le moment de leur création ; mais nous tenons que c'est leur vo-

lonté perverſe qui leur a fait quitter le bien pour le mal ; que ne s'étant pas voulu contenter des dons qu'ils avoient reçûs de leur Créateur, & qu'ayant aſpiré à un meilleur partage, ils n'y ont gagné que la maladie d'un orgueil incurable, dans le même tems qu'ils ont été dépoüillez des glorieux avantages dont ils avoient été comblez dès le commencement : que c'eſt ce qui les a mis en fureur contre l'Homme honoré de la reſſemblance de Dieu, ſans qu'ils ayent d'autre raiſon de nous faire la guerre ; & que Dieu a fortifié le genre humain de l'aſſiſtance des Anges contre notre ennemi inviſible, auquel ils ne permettent pas d'employer les voyes de la violence & de la Tyrannie, pour perdre ſûrement ceux que ſa jalouſie lui rend odieux ; mais que le Seigneur n'a pourtant pas voulu lui défendre de nous attaquer, afin que les grands courages ſe faſſent connoître par leur réſiſtance, & que le monde ait en eux des modéles de vertu & de fermeté : que dans cette vûë, quoiqu'il l'empêche de nous faire aucune ſorte de violence ſous la garde des bons Anges, il lui a néanmoins permis de nous faire la guerre par ſes ſuggeſtions, afin que cette ſorte de lutte donne lieu à celui qui y préſide de déclarer dignes de la couronne ceux qui auront légitimement combattu. Ce n'eſt pas pourtant que le Seigneur l'ait lui-même établi en office de Tentateur : mais c'eſt que Dieu en fait ſervir la malice à l'exécution de ſes bons deſſeins, comme les Médecins tirent du corps de la vipére des ſecours contre nos maladies. Telle eſt donc la Doctrine de nos ſaintes Lettres au ſujet de ces Puiſſances ennemies.

Si quelqu'un veut ſçavoir ce que Platon en a penſé, il en pourra juger par cet endroit de ſon

dixiéme livre des Loix. *Puisque vous dites que l'Ame pénétre & gouverne tout ce qui se meut dans quelque lieu que ce soit, il faut dire nécessairement qu'elle gouverne aussi le ciel. Mais n'y en a-t-il qu'une qui le gouverne, ou y en a-t-il plusieurs? Je m'en vas répondre pour vous. N'en admettons pas moins de deux, l'une bienfaisante, & l'autre malfaisante.* Platon a dit là bien des absurditez en peu de paroles, comme il est aisé de le montrer. Car d'abord il donne le nom d'Ame à la Puissance qui gouverne toutes les choses du Monde, soit visibles, soit invisibles; & il soumet le ciel à son gouvernement aussi bien que la terre. A la demande qu'il se fait ensuite, s'il n'y a en tout qu'une seule Ame, ou s'il y en a davantage; il répond qu'on en doit admettre deux tout au moins, une pour faire du bien, l'autre pour faire du mal: & il donne autant de pouvoir à l'une qu'à l'autre. Enfin il veut bien que l'Ame malfaisante entre en part du gouvernement du ciel même.

Mais notre doctrine touchant le [a] Saint Esprit, nommé aussi Paraclet dans nos Saintes Lettres, est qu'il régit, gouverne, & sanctifie, non seulement les Anges, les Archanges, & les autres Hiérarchies célestes; mais encore tous ceux d'entre les Hommes qui ont pris le parti de la piété, & qui goûtent comme il faut les choses de Dieu. Nous ajoûtons à cela que les Démons & leur Prince, non seulement ne peuvent rien dans le ciel, d'où

a On ne comprendroit point pourquoi Théodoret oppose à l'erreur précédente notre doctrine touchant le S Esprit, si l'on avoit oublié ces paroles du Discours précédent. *Platon a nommé* l'Ame, *celui que nos Saintes Lettres appellent* le Saint Esprit.

ils ont été chaſſez ; mais qu'ils rédoutent même ici-bas les vaillans Athlétes de la vertu ; qu'ils tremblent à leur abord, & prennent la fuite ; & qu'ils ne tiennent enfin dans leur dépendance que ceux qui ſe rendent libreiment & volontairement leurs eſclaves : Car ils n'agiſſent, [a] comme dit un Apôtre, que ſur les incrédules.

Platon en parle une ſeconde fois dans le Phédon en ces termes. *Il y a bien d'autres choſes mauvaiſes. Mais un certain Démon a mêlé à la plûpart de ces choſes le plaiſir préſent, qu'elles nous cauſent. C'eſt une amorce qu'il nous préſente en cachant ſon hameçon dangereux. C'eſt par ce plaiſir qu'il trompe les hommes les plus aiſez à ſéduire: tandis que ceux qui ont plus de courage & d'eſprit, découvrent de loin le piége, & paſſent par deſſus.*

Donnez-vous le ſoin de comparer encore votre doctrine avec la nôtre ſur cet article, & d'examiner ce qui eſt mieux du vrai caractére de la Divinité, ou de dire comme vos Maîtres que Dieu, tout bon qu'il eſt, a néanmoins produit un Eſtre mauvais de ſa nature, & qu'il lui abandonne non ſeulement la Terre, mais encore le Ciel, pour y gouverner ſelon ſon caprice : ou bien de dire, comme nous, que Dieu ne pouvant jamais être la cauſe du mal en aucune maniére ; c'eſt en abuſant de leur liberté que les Démons ſe ſont rendus mauvais, comme font la plûpart des hommes. Je ne doute pas que vous ne trouviez déja ce ſentiment beaucoup plus raiſonnable que l'autre. Mais ſi vous vous donnez à la lecture de nos Livres Saints, ſi vous en pénétrez

[a] Saint Paul aux Epheſ. 2. 2.

le but & l'esprit; vous verrez beaucoup mieux combien les pensées inspirées de Dieu l'emportent sur les pensées humaines, & vous discernerez sans peine les instructions du Saint Esprit d'avec les leçons du Démon.



ANALYSE
DU DISCOURS
DE LA MATIÈRE
& du Monde.

A juger de ce Discours par son titre, on croiroit qu'il touche plus à la Philosophie qu'à la Religion : mais on changera de pensée quand on fera réflexion que l'animation & la Divinité du Monde étoient deux articles de la créance Payenne, outre l'erreur capitale des deux Principes, Dieu & la Matière, l'un bon & l'autre mauvais, à cela près aussi nécessaires, aussi éternels, aussi puissans l'un que l'autre ; ancienne erreur passée des Philosophes aux Manichéens, & dont on n'a bien vû la fin qu'avec celle de l'hérésie des Albigeois vers le milieu du 13. siécle. A l'exposition de ces dogmes erronez, Théodoret ajoûte celle des points opposez de notre Religion : Et voici de quelle maniére il traite son sujet en cinq articles sensiblement marquez & distinguez dans le Discours.

ARTICLE I. *La diversité & la contrariété de sentimens parmi les Philosophes sur le principe ou les principes de ce Monde sensible, sur sa matiére, sa figure, son animation, sa production, sa fin ou son éternelle durée : sur la nature, la grandeur, la distance des astres qui sont ses parties les plus rémarquables.*

remarquables. Inutilité, impossibilité, folie de la plûpart de ces recherches, au sentiment d'Eschyle, de Xénophon, & de Socrate.

ARTICLE II. *Ce que Platon a dit de raisonnable touchant le Monde, & touchant l'Ouvrier du Monde. Théodoret tâche de justifier par les textes de Platon, que le Monde a été tiré du néant, & non d'une matiére préexistente, qu'il a été créé par le Verbe, que les Astres sont de pures créatures, faites pour le service de l'homme, que le Monde subira un grand renversement à la fin des siécles, mais qu'il ne sera pas détruit. Théodoret approuve tous ces points de la doctrine de Platon: mais il faut toûjours se souvenir que s'il se prévaut de cette autorité, c'est parce qu'il parle aux Payens.*

ARTICLE III. *Les erreurs de ce Philosophe. Il croit que ce renversement est arrêté par le Destin, & qu'il sera causé par le pouvoir insurmontable de la Matiére: que la Matiére est éternelle tout comme Dieu même: qu'elle est mauvaise & malfaisante de sa nature: & qu'elle est un principe nécessaire de choses nuisibles, & d'actions injustes sur la terre, & jusques dans le ciel.*

ARTICLE IV. *Exposition des dogmes de l'Ecriture sur la création du Monde: que Dieu n'a pas travaillé sur une matiére préexistente, mais qu'il a fait de rien au commencement tout ce qu'il a fait: qu'il a fait de pures Intelligences, des animaux, & des choses inanimées: qu'une partie des Intelligences ayant abusé de sa liberté, a péché par sa faute: que les animaux irraisonnables ont été assujettis aux raisonnables: & que les êtres inanimez obéissent ponctuellement à la Providence.*

ARTICLE V. *Que la beauté ou l'ordre des créatures ne doit pas les faire juger adorables, mais faire adorer le vrai Dieu. C'est la conclusion du Discours, dans laquelle Théodoret propose avec beaucoup d'insinuation & d'éloquence une mysticité non suspecte, & à la portée de tout le monde, qui consiste à s'élever par la vûë des créatures à la contemplation du Créatur.*

IV. DISCOURS.

DE LA MATIÈRE ET DU MONDE.

ON dit que Démocrite d'Abdére, fils de Damasippe, avoit accoûtumé de nommer la bonne instruction une seconde Nature ; [a] parce qu'en réformant l'ame, & en redressant ses inclinations pour lui faire aimer le bien, elle y rafraichit les premiers traits que la Nature y avoit d'abord imprimez. Je goûte beaucoup cette pensée dont on pourroit faire voir la justesse par bien des exemples. Car Socrate ayant contracté dans sa jeunesse un grand penchant à l'incontinence, comme nous l'apprenons de Porphyre, l'instruction & l'étude effacérent en lui cette tache, & firent un Philosophe d'un débauché.

Nous voyons dans nos divines Ecritures quantité d'exemples de changemens également merveilleux, dont l'instruction a été le principe: car c'est par ses instructions & par ses exhortations que notre Sauveur a retiré de l'abyme du desordre, & élevé à la vertu la plus parfaite, tantôt des Pu-

a Je crois qu'on est redevable à S. Clément Alexandrin (Tap. 4.) de cette sentence qui avoit échappé à Laërce. Elle est rélative à la notion Philosophique de la Nature, régardée comme un principe de mutation, *principium motus*, *&c.* La bonne instruction est de même un principe d'heûreux changemens, comme Théodoret le justifie par des exemples.

blicains, gens avares & injuſtes par profeſſion; tantôt une pécheresſe des plus décriées, tantôt un voleur tout couvert de crimes, & pluſieurs autres perſonnes d'une vie très-déréglée. Mais qu'eſt-il beſoin de venir là-deſſus à aucun détail? puiſque nous voyons que par les inſtructions d'un petit nombre de Diſciples qu'il avoit formez lui-même, il a fait changer tout d'un coup de face à toute la terre, & a rendu le Monde entier ſage & modéré, d'inſenſé & furieux qu'il étoit?

Perſuadez que nous ſommes de l'efficace des inſtructions, nous ne nous rebutons point de vous en préſenter de ſalutaires, quelque peine & quelque réſiſtance que vous témoigniez à les recevoir: & quoique votre infidélité vous faſſe rejetter ce réméde dont elle a beſoin, elle ne nous fera pas abandonner le ſoin de votre guériſon. Nous avons déja fait trois tentatives en votre faveur: nous vous avons fait voir l'importance & la néceſſité de la Foi: nous avons redreſſé vos idées touchant la Divinité ou le Principe de toutes choſes: nous vous avons expoſé ce qu'il convient de penſer des Anges, ou des Puiſſances créées & inviſibles; & à cette occaſion nous vous avons fait remarquer & la turpitude de la Mythologie Poëtique, & les prodigieux écarts de l'Allégorie Philoſophique.

Mais parce que vos Maîtres ne ſe ſont ni expliquez avec plus de juſteſſe, ni mieux accordez enſemble ſur le ſujet des créatures viſibles qui compoſent ce Monde; & que ſemblables à des troupes qui combattent durant l'obſcurité de la nuit, ils ſe ſont débandez, & ils ſe ſont tournez enſuite les uns contre les autres comme contre des ennemis: je croi qu'il ne ſera pas inutile de pro-

poſer d'un côté leurs ſentimens ſur cette matiére, & de l'autre ce qui en eſt enſeigné dans nos Saintes Lettres; afin de faire ſentir par ce quatriéme parallèle combien[a] *les penſées de l'Homme ſont flotantes & ſes vûës incertaines*, comme parle un de nos Sages.

Xénophane de Colophone, fils d'Orthoméne, & Fondateur de l'Ecole Eléatique, [b] avoit dit d'abord que le Tout ou le Monde étoit unique, rond, & fini; ſans principe, éternel, & abſolument immuable. Mais ayant oublié une partie de cette doctrine, il aſſûre enſuite que tout avoit été tiré de la Terre, car voici de ſa Poëſie.

Tout eſt ſorti de Terre, & tout retourne en Terre.

Voilà deux déciſions qui s'entredétruiſent. Car ſi le Monde eſt éternel, il n'a point de commencement; s'il n'a point de commencement, il n'a point de cauſe; s'il n'a point de cauſe, il n'eſt donc point ſorti de Terre. Que s'il eſt ſorti de Terre, il a donc une cauſe; s'il a une cauſe, il n'eſt pas ſans commencement, s'il n'eſt pas ſans commencement, il n'eſt pas éternel. Son Diſciple Parménide d'Elée, fils de Pyrrhétis, s'étoit accommodé du premier article de la doctrine de ſon Maître, comme il paroît par ce vers de ſa façon.

Le Tout, toûjours le même, unique, & ſans principe . . .

a Sag. 9. 14.

b Qu'on prenne bien garde que Théodoret & les autres Péres ne ſe propoſent ni de réfuter, ni d'expliquer ces ſentimens Philoſophiques, mais ſeulement de les oppoſer les uns aux autres, ſuivant l'exemple de S. Juſtin dans l'Exhortation.

A l'égard du second article, il ne jugea pas à propos de dire que la Terre seule fût le principe commun de toutes choses, mais la Terre avec le Feu. Méliſſe de Milet, fils d'Ithagéne, tout partiſan qu'il étoit de Parménide, n'en épouſa pas toutes les penſées : car il crût que le Monde étoit infini contre la penſée de ſes deux prédéceſſeurs qui l'avoient crû fini.

Le ſyſtême *des pleins & du vuide*, pour en compoſer le Monde ſenſible, eſt de l'invention de Démocrite d'Abdére, fils de Damaſippe. Métrodore de Chio ayant retenu le terme de *vuide*, rejette celui de *pleins*, auquel il ſubſtitua celui d'indiviſibles, qui fut encore changé en celui *d'atomes* par Epicure d'Athénes, fils de Nicoclés, & né dans [a] la cinquiéme génération après Démocrite. Au reſte les ſentimens ont été auſſi partagez ſur la ſignification de ces trois termes, que ſur les termes mêmes : les uns ayant entendu par-là *ce qui eſt impoſſible*, & les autres *ce qui eſt ſi menu, qu'on ne ſçauroit ni le diviſer ni le rompre*; comme par exemple, ces grains de pouſſiére, nommez proprement atomes, qu'on voit voltiger çà & là aux rayons du ſoleil, qui entrent par la fénétre. Diophante de Syracuſe, Philoſophe Pythagoricien, ſe rangea au ſentiment des trois Auteurs dont on vient de parler.

Platon, fils d'Ariſton, a établi trois principes de toutes choſes, [b] Dieu, la Matiére, & les

a Démocrite nâquit en 470. avant J. C. Epicure en 341. c'eſt à dire, dans la 5. Génération commencée par 9. ans, les 30. faiſant une Génération.

b Voyez le Recueil des ſentimens des Philoſophes en 5. livres fort courts, par Plutarque. Le cinquiéme

Idées : Aristote de Stagire, fils de Nicomaque, en reconnoît autant ; sçavoir, la Matiére, la Forme, & la Privation : mais au lieu de quatre Elémens il en admet cinq ; l'Ether lui fait le cinquiéme, & il le tient incapable de mutation & d'altération. Xénocrate de Chalcédoine veut que le Monde ait été fait d'une certaine matiére fluide qui est toûjours en mouvement. Dieu & la Matiére sont les principes de toutes choses au jugement de Zénon de Cittie, fils de Mnasée, Disciple de Cratés, & Fondateur de la Secte des Stoïciens. Hippase de Métapont, & Héraclite d'Ephése, fils de Bloson, ont dit que le Monde étoit unique, immuable, & fini, & ils lui ont donné le Feu pour principe : mais Diogéne d'Apollonie a soûtenu que c'étoit d'Air que le Monde avoit été fait.

Pour ce qui concerne la Matiére, elle est susceptible de mutation, & d'altération, & toûjours coulante, au sentiment de Thalés, de Pythagore, d'Anaxagore, d'Héraclite, & de toute la Secte des Stoïciens. Démocrite, Métrodore, & Epicure, soûtiennent au contraire que leurs deux principes, les Atomes & le Vuide, sont impassibles & inaltérables. Platon dit que la Matiére tient quelque chose du corps, mais que de son fonds elle n'a ni forme, ni façon, ni figure, ni qualité quelconque : car, ajoûte-t-il, *ce sont toutes choses qu'elle a reçûës de l'Ouvrier du Mon-*

Elément n'est pas de l'invention d'Aristote, mais de celle d'Ocellus de Luques, comme on le voit dans l'Empirique Sextus, qui n'a rien oublié de ce qui concerne la guerre des Philosophes entre eux : parce que c'est là-dessus qu'il fonde son Sceptisme ou son Pyrrhonisme.

de dans la ſuite des tems. Ariſtote l'a nommée Corporelle, & les Stoïciens lui ont donné le nom de Corps. Démocrite ne croit pas pouvoir mieux nommer ſon *Vuide* que *la place des Atomes* : mais tous les autres ſe moquent de cette définition. Empédocle a prononcé contre le Vuide en cette maniére.

Rien n'eſt ni ſuperflu, ni vuide dans le Monde.

Les Stoïciens tombent d'accord avec lui qu'il n'y a point de vuide en dedans du Monde ; mais ils diſent qu'en dehors il y en a beaucoup, & à l'infini. Tout au contraire Straton ſoûtient qu'il n'y en a point du tout en dehors, mais qu'il ſe peut bien qu'il y en ait en dedans.

Il y a bien d'autres articles ſur leſquels vos Philoſophes ne s'accordent pas mieux. Il n'y a qu'un Monde, diſent Thalés, Pythagore, Anaxagore, Parménide, Méliſſe, Héraclite, Platon, Ariſtote, & Zénon : Il y en a un grand nombre, & même une infinité, diſent Anaximandre, Anaximéne, Archélaüs, Xénophane, Diogéne, Leucippe, Démocrite, & Epicure. Les uns font le Monde rond en tous ſens comme une boule, les autres rond & plat comme une meule de moulin, & les autres de quelque autre figure. Il y en a qui diſent qu'il tourne comme une piroüette. Il s'en trouve qui prétendent qu'il eſt vivant & animé, & les autres ſoûtiennent qu'il n'a ni ame ni vie. Ceux-ci diſent qu'il eſt improductible dans le tems, quoique productible ſelon notre maniére de concevoir ; ceux-là qu'il eſt en toutes maniéres improductible, & ſans principe : quelques-uns enfin le font périſſable, & les autres impériſſable.

Au sujet des Etoiles, Thalés les conçoit comme une composition de terre & de feu. Anaxagore s'imagine que le tournoyement du Monde fait qu'il s'en détache [a] comme de grosses pierres, dont quelques-unes s'étant enchassées dans la partie supérieure du ciel, & s'y étant rougies au feu qui est là très-ardent, ont été nommées Etoiles: Démocrite est de tout son cœur pour ce sentiment. Diogéne les croit faites d'une sorte de pierre ponce qui transpire beaucoup. Anaximandre se les figure comme des boules creuses, faites d'un air extraordinairement condensé, remplies de feu, & percées de quantité de trous par où ce feu jette sa lumiére. Diogéne ajoûte qu'il en tombe de tems en tems quelques-unes sur la terre; & qu'après qu'elles se sont amorties, on trouve effectivement que ce ne sont que des pierres très-naturelles: sur quoi il rapporte l'exemple de celle qui tomba jadis toute en feu dans le Bourg nommé [b] *Le Fleuve de la Chévre*. Platon les regarde comme un composé de matiéres élémentaires, dans lequel le feu prédomine: & Aristote les croit de la nature de son cinquiéme Elément. Xénophane les forme de certaines nuës

a Par-là on voit qu'Anaxagore croyoit les Astres inanimez, ce qui passoit dans Athénes pour une espéce d'Athéïsme. C'est pour cela que Socrate accusé d'impiété dit à son Accusateur dans l'Apologie, *Vous me prénez pour Anaxagore.*

b Aristote, & une foule d'Auteurs curieux après lui parlent d'une pierre brune, grosse à faire une charge de charrette, tombée du ciel dans un Bourg de l'Helleſpont, nommé *Le Fleuve de la Chévre*, au jour que l'avoit prédit Anaxagore. Voyez M. Ménage sur le 2. liv. de Laërce.

embrasées qui ne paroissent pas le jour, & qu'on voit de nuit comme des charbons allumez. [a] Enfin Héraclide, & quelques autres Pythagoriciens, soûtiennent que chaque étoile est un Monde, & que chacun de ces Mondes a son Air & sa Terre, comme le nôtre. Quant à la figure des étoiles, le commun les croit faites en boule, mais le Stoïcien Cléanthe les croit pointuës en forme de cone.

Pour ce qui est du Soleil & de la Lune, Xénophane dit que ce sont deux nuées enflammées: mais Anaxagore, Démocrite, & Métrodore les conçoivent comme deux pierres massives, & ardentes. Thalés les fait de terre, Diogéne de tuf, Aristote du cinquiéme Elément, Platon de feu, avec quelque mélange d'autres corps, le Pythagoricien Philolaüs d'une espéce de verre, qui se trouvant exposé au feu élémentaire, nous éclaire & nous échauffe par réflexion, à la maniére des miroirs. On a eû encore d'autres imaginations sur le corps du Soleil: mais je me dispense de les rapporter, pour ne pas donner moi-même dans de telles niaiseries. Ils n'ont pas mieux concerté ensemble ce qu'ils avoient à dire sur sa grandeur & sur sa figure: car pour sa figure, les uns disent qu'il est sphérique, les autres qu'il est arqué comme un batteau, & les autres qu'il ressemble à une roüe de charrette: & pour ce qui est de sa grandeur, Anaximandre le fait vingt-sept fois plus grand que la Terre, Empédocle trouve qu'il lui est précisément égal, Anaxago-

a Ces Pythagoriciens ont donc l'honneur du système de la pluralité des Mondes, si spirituellement développé par M. de Fontenelle.

re le tient tant soit peu plus grand que le Péloponése, & Héraclite juge qu'il peut avoir un pied de Diamétre.

Ils ne parlent pas de meilleur sens sur le chapitre de la Lune. Car pour le regard de la matiére dont elle est faite, Thalés dit que c'est de terre, Anaximéne, Parménide, & Héraclite, que c'est de feu, sans autre chose. Anaxagore, & Démocrite disent que c'est une masse dure & ardente, & qu'elle a ses plaines, ses montagnes, ses vallons. Pythagore la croit de la nature des pierres: & Héraclide la considére comme une Terre couverte d'une atmosphére nébuleuse. Pour ce qui concerne sa grandeur, les uns veulent qu'elle soit plus grande que la Terre, les autres qu'elle lui soit égale, les autres qu'elle soit plus petite, & les autres qu'elle n'ait qu'un palme de diamétre.

Qu'est-il besoin de parler de leurs visions sur les vertus des constellations, sur les Eclipses, & sur les distances, tant d'un astre à l'autre, que de la Terre à chacun des astres? Car ils comptent sans héſiter [a] quatre millions de stades & davantage, pour le résultat des deux distances, l'une de la Terre à la Lune, l'autre de la Lune au Soleil: & ils ont la hardiesse de se vanter, eux qui ignorent encore la profondeur de la mer où ils peuvent jetter la sonde toutes les fois qu'il leur plait, de se vanter, dis-je, d'avoir exactement mesuré la hauteur de l'air & de la matiére éthérée qui l'environne.

a Au lieu de quatre millions de stades, ils en auroient pû compter six cens douze millions pour le total de ces deux distances, quand les deux Planétes sont apogées; & cinq cens quatre-vingt douze millions, quand elles sont périgées.

Heureux s'ils avoient profité du sage conseil d'Eschyle,

[a] *Ne cherchez point en vain, ce qui n'est bon à rien.*

Car quand la découverte de toutes ces choses seroit possible, [b] elle ne seroit bonne à quoi que ce soit : mais puis qu'elle passe d'ailleurs la portée de l'homme, s'y amuser, c'est, comme on dit, écrire sur l'eau, ou puiser de l'eau avec le crible; c'est-à-dire, qu'on se donne en cela une sorte occupation, & qu'on ne vient pas même à bout de ce qu'on prétend.

C'est de quoi Socrate s'étoit si bien apperçû, qu'ayant rompu tout commerce avec les observateurs des météores célestes, & avec les Physiciens, il se donna tout entier à la Morale, comme [c] Xénophon nous l'apprend dans ses Commentaires : voici ses propres paroles. *Il étoit fort d'avis*, dit-il en parlant de Socrate, *qu'on ne se tourmentât en nulle façon des affaires du ciel, puisque Dieu en étoit chargé : car outre qu'il ne pensoit pas que les hommes y pussent voir assez clair, il ne jugeoit pas que ce dût être une chose agreable aux Dieux, de vouloir entrer en connoissance de choses qu'il ne leur a pas plû de nous découvrir. Il ajoûtoit qu'on pouvoit bien perdre l'esprit à force de s'appliquer à de semblables récher-*

a *Prométhée enchaîné*, Vers 44.

b Ce que Théodoret dit de l'inutilité & de l'impossibilité de ces recherches, prouve l'imperfection de l'Astrononie Gréque, & donne du relief à celle de nos jours.

c Xénophon *des actions & des paroles de Socrate*, liv. 4.

chez ; comme il étoit arrivé à Anaxagore, qui s'ingéroit de parler des secrets des Dieux, comme s'il avoit été de leur conseil. Il est inoüi, [a] dit encore Xénophon, qu'il ait jamais échappé à Socrate, ou de faire, ou de dire quelque chose de contraire à la Religion. Car il ne se vantoit pas, comme certains discoureurs fort communs, de parler sans hésiter, de la nature de tous les Estres : ne s'amusant pas assez à contempler comment est bâti ce que ces Sophistes appellent le Monde, [b] pour pouvoir dire quelles sont les causes nécessaires de tout ce qui se passe dans le Ciel. Il tenoit même pour des insensez, ceux qui se tourmentoient de ces sortes d'affaires. Qu'on examine, disoit-il, s'ils ont le sens de commencer par étudier l'Homme avant que de se jetter dans ces études étrangéres, ou si au contraire ils ne négligent pas les affaires de l'Homme pour se mêler de celles des Dieux, comme s'il leur convenoit d'en prendre soin. Il s'étonnoit qu'on ne se fût pas encore desabusé de la possibilité de ces découvertes, en remarquant que ceux qui se glorifient de les avoir tentées avec le plus de bonheur, ne sont jamais bien d'accord entre eux, & qu'au contraire ils se contredisent les uns les autres comme des fous. Car comme entre les fous qui courent les ruës, les uns n'ont jamais peur, & les autres tremblent toûjours; les uns n'ont honte de rien, & les autres sont tous honteux si-tôt que quelqu'un les regarde; les uns n'ont aucun respect pour le Temple, pour l'Autel,

a Livre 1.

b Le Monde des Sophistes, auquel Socrate ne prenoit aucun intérêt, c'est le Monde sensible. Le Monde des Philosophes, qui est le pays de la vérité, c'est le Monde intelligible.

pour les choſes les plus Sacrées ; au contraire tout eſt quelque choſe de Sacré & de Divin pour les autres, une pierre, une buche, une bête : de même entre ces curieux obſervateurs de la Nature, les uns diſent qu'il n'y a qu'un ſeul Eſtre, les autres qu'il y en a une infinité, ceux-ci que tout eſt continuellement en mouvement, ceux-là que rien n'a jamais changé ni d'état ni de place ; quelques-uns que tout commence & finit, quelques autres que rien n'a commencé ni ne finira. Il pouſſe encore plus loin ſon détail contre ces Jaſeurs.

Ce ne ſont pas, comme vous voyez, des Ecrivains de notre parti qui donnent les noms que vous venez d'entendre à ceux que vous regardez comme des parleurs merveilleux. C'eſt votre Socrate, c'eſt votre Xénophon, ce ſont deux des plus excellens hommes de toute la Gréce, qui leur font cette juſtice : & vous n'avez qu'à ouvrir les Commentaires de ce dernier pour vous convaincre que ce qu'il dit là s'adreſſe à ceux d'entre vos Philoſophes qui ſont le plus généralement eſtimez. Que ſi quelqu'un me ſoupçonne d'avoir calomnié ces honnêtes gens ſur cette prodigieuſe diverſité de ſentimens que je leur ai réprochée, je le renvoye à Aëtius dans ſon *Recueil d'opinions approuvées*, à Plutarque dans ſon *Abbrégé des ſentimens des Philoſophes*, & à Porphyre dans ſon *Hiſtoire Philoſophique*. Mais pour juſtifier que j'ai été de bonne foi là-deſſus, il me ſuffit du ſeul témoignage de Xénophon qui vient de mettre dans un aſſez beau jour & la vraie ignorance de vos Maîtres, & leurs altercations éternelles. Je n'ai garde d'entreprendre la critique de tant d'Auteurs : me contentant de dire ici ma penſée ſur quelques articles de la doctrine de

Platon qui me paroiſſent raiſonnables, & ſur quelques autres que je ne ſçaurois lui paſſer.

Et d'abord on ne peut qu'applaudir à ce bel endroit de ſon Timée. *Diſons la vraie raiſon qui porta l'Ouvrier du Monde à le produire, avec toutes les choſes qui le compoſent.* La raiſon qu'il en donne eſt certainement très-juſte & très-admirable. *C'eſt*, dit-il, *qu'il étoit bon & bienfaiſant. Or celui qui eſt de ce caractére, n'eſt ſuſceptible de jalouſie en aucun ſens. Incapable de ce ſentiment, il voulut produire des créatures qui lui reſſemblaſſent toutes le mieux qu'il ſeroit poſſible : nous ne parlons pas d'une reſſemblance de nature, mais ſeulement d'exiſtence : car comme il exiſte lui-même, ainſi voulut-il que les choſes qui n'exiſtoient point exiſtaſſent : avec cette différence que pour lui il exiſte ſans avoir reçû d'autrui ſon être ; & que les choſes qu'il a produites n'exiſtent que parce qu'elles tiennent leur être de lui.* Ce qui ſuit eſt très-bien lié avec ce qu'on vient d'entendre. *Car Dieu n'a pas fait le Monde*, dit-il, *pour aucune ſorte de beſoin qu'il en eût ; par exemple, en vûë des Sacrifices que les hommes pourroient lui faire, ou des ſervices qu'il pourroit tirer des autres Dieux, & des Génies : comme s'il avoit eû deſſein de s'attirer un tribut de fumée de notre part, & de s'aſſûrer d'autant d'Officiers qu'il y auroit de Dieux & de Génies.* Il reconnoît dans ce ſecond extrait, ainſi que dans le premier, que Dieu n'ayant beſoin de rien, n'a pu ſe propoſer d'autre intérêt dans la production du Monde que celui de ſatisfaire ſa bonté : & au reſte ceux que ce Philoſophe nomme *Dieux* & *Génies*, ce ſont nos *Anges*, qu'il qualifie d'Officiers & de Miniſtres de Dieu.

Cet endroit de sa République mérite aussi quelque approbation. *Car il semble*, (dit-il en parlant de Dieu sous le nom *du Bien*) *que les créatures produites par le Bien, ne lui soient pas seulement redevables de leur production, mais aussi de leur estre, le Bien n'étant pas l'Estre, mais au dessus de l'Estre, par une supériorité de dignité & de puissance.* Il veut dire que Dieu ne leur a pas donné simplement une forme, comme fait un Fondeur, ou un Orfévre aux ouvrages de son art: mais qu'il a produit & leur a donné le fond même de leur être: sans pourtant qu'il soit lui-même de la même nature que les êtres créez, car en ce sens il est au-dessus & au-de-là de l'Estre & supérieur à ses ouvrages, non seulement par son éternité, mais encore par sa puissance. Et par-là Platon montre fort bien que Dieu n'a pas travaillé sur une matiére qu'il ait trouvé toute faite, & qui lui ait servi de sujet; mais qu'il a fait sortir & paroître, telles qu'il lui a plu, les choses qui n'étoient point.

On ne sçauroit encore s'empêcher de louër & d'admirer ce qu'on ajoûte ici, tiré des Ecrits de ce Philosophe. *Le Monde a-t-il toûjours été, en sorte qu'il n'ait eû aucun* b *principe de sa production? ou bien a-t-il été produit par un principe qui l'ait fait commencer d'être?* Il répond à cela,

a Plat. Rép. liv. 6. sur la fin.

b Platon prouve que le Monde a commencé d'être par la raison, que le Monde est l'objet de nos sensations. Cette raison détachée de sa place, paroît bien obscure. Mais dans le Timée elle est évidente, parce qu'elle vient après cette supposition qu'on lui a passée, *Tout ce qui est de l'objet des sens, n'existe qu'entant qu'il est produit.*

il a été produit : & voici comme il le démontre. *Car le Monde étant visible, il est aussi tactile ; étant tactile, il a du corps. Or les choses qu'on voit, qu'on touche, qui ont du corps, sont certainement de l'ordre des choses sensibles : & les choses de cet ordre, sont de celles dont on ne juge que par opinion, & qui n'existent qu'entant qu'elles sont produites, comme il a été dit. Le Monde est donc de l'ordre des choses produites. Or tout ce qui a été produit, l'a été nécessairement par quelque principe.*

Après s'être ainsi expliqué sur le sujet des choses qui ont été faites, il parle avec beaucoup de sagesse & d'élevation, de celui qui les a faites. *Il est difficile*, dit-il, *de découvrir l'Auteur & l'Ouvrier de cet Univers : & après l'avoir découvert, il est impossible d'en parler d'une maniére à se faire entendre de tout le monde. Car il n'en est pas de ce sujet comme des autres matiéres de doctrine, c'est un sujet ineffable.*

Il nous déclare encore que c'est le Verbe de Dieu qui a fait toutes choses (car c'est-là une découverte qu'il avoit faite dans les Ecritures des Hébreux,) & il la publie hautement en ces termes. a *Ce fut donc pour faire naître le Tems que ce Verbe, cette Pensée de Dieu, fit le Soleil, la Lune, & les autres cinq corps célestes, nommez Planétes : leurs révolutions devant servir pour la distinction & pour la supputation des parties du tems. Dieu ayant donc fait ces corps Planétiques, les mit lui-même en mouvement, & les fit tourner.*

a L'inadvertance des Traducteurs Latins de Platon, ôte à Théodoret & aux autres Péres, toutes les inductions qu'ils tirent de ce texte de Platon. Voyez le tom. 1. p. 167. & suivantes.

Par-là Platon vous a appris, non seulement que Dieu fit le Monde par le Verbe, mais aussi que le Soleil, la Lune, & les Etoiles, ne sont que des corps, redevables de leur production, & de tout ce qu'ils sont, à ce Dieu qui a fait le Monde. Et au reste ces Astres ne sçauroient être des Dieux suivant cette doctrine de Platon, [a] puisqu'il le connoit qu'ils ont été faits pour le service de l'Homme, comme Euripide le dit aussi fort bien dans ses Phœnissiennes:

[b] *Le Soleil & sa Sœur nous servent tour à tour,*
Elle regne la nuit comme il regne le jour:
Pourquoi craindre de voir dans la maison Royale
Deux Frères exercer une puissance égale?

Mais Euripide a beau vous dire que le Soleil & la Lune, rendent tour à tour leur service aux mortels: vous trouvez à propos de servir des creatures faites pour vous servir; & de vos serviteurs, vous vous en faites des Dieux.

Mais je reviens à Platon, & je lui rends encore très-volontiers la justice qui lui est dûe pour avoir parlé de la fin du Monde, à peu près, comme nous en parlons. Car après avoir dit, [c] *si ce Monde est beau, & si son Ouvrier est bon, il est*

a La supputation du tems facilitée, est un service que ces Astres rendent à l'Homme.

b C'est Jocaste qui parle ainsi à son fils Etéocle, pour le faire consentir a en user en bon frére avec Polynice. *Phœnissienes* vers 550.

c Platon dans le Timée. Dieu a fait le Monde sensible sur le modéle éternel qu'il en avoit dans son intelligence.

manifeste que celui qui l'a fait y a travaillé sur un modèle éternel: & au sujet du Ciel, *c'est le plus beau de tous les ouvrages, & son Ouvrier est le plus excellent de tous les principes*; & encore, *Il fit le Ciel & le rendit visible & palpable*: il ajoûte un peu après, *Le tems fut donc fait avec le Ciel; afin qu'ayant été faits ensemble, ils soient détruits ensemble s'ils viennent jamais à être détruits.*

Voyons maintenant ce qu'il dit sur ce sujet dans le Politique. *Etre toûjours le même en tous sens & selon les mêmes choses, c'est ce qui convient uniquement aux choses souverainement divines. La substance corporelle n'est pas de l'ordre de ces choses. Ainsi quoique ce que nous nommons le Monde* [b] *& le Ciel, ait reçû de celui qui l'a fait, un grand nombre de très-heureux avantages, il est toûjours, après tout, de la nature des corps, & dès-là susceptible de mutation.* Ce qui suit est encore de lui. *Alors le Pilote du navire du Monde en ayant abandonné le gouvernail, se retira* [c] *dans le réduit secret d'où il observe toutes choses. Après sa retraite, le Destin, & la Concupiscence* [d] *connaturelle à la Ma-*

a C'est Dieu & ses Hypostases qu'il entend par *les choses souverainement divines.*

b Le Monde & le Ciel très-souvent synonymes. Cette remarque n'est pas inutile pour l'intelligence des Philosophes.

c *Dans le réduit secret.* Platon dit *dans la Guérite.*

d *Connaturelle à la matière.* ξυμφυτος ἐπιθυμία née avec le Monde à cause de la matière dont il a été fait. Pour le terme de *connaturel* & quelques autres que je suis obligé de hazarder, je prens mon excuse

tière, causerent bien des desordres & des renverſemens dans le Monde. Ce qui étant venu à la connoiſſance de tous les Dieux qui avoient le gouvernement de divers lieux ſous l'autorité du plus grand des Génies, chacun d'eux ſe déchargea du ſoin de la partie du Monde qu'il avoit en garde; & le Monde ſecoüé & bouleverſé par le rude aſſaut du Principe contre la Fin, qui étoient aux priſes, y fit une grande perte d'animaux de toutes les eſpéces.

Platon s'accorde ici avec nous, en ce qu'il dit que le Monde changera de face à la fin des ſiécles, que Dieu en ayant, pour ainſi dire, abandonné le timon, le miniſtére des Anges, à qui il en avoit donné en garde les différens quartiers, y ceſſera auſſitôt; & qu'il en arrivera du renverſement dans les choſes viſibles. Mais il a parlé ſelon les erreurs particuliéres qu'il avoit là-deſſus, lorſqu'il compoſa ſon Politique, quand il a dit que ce ſera la Concupiſcence *connaturelle* à la matiére, qui cauſera ce bouleverſement dans le Monde, parce que le Deſtin l'a ainſi arrêté dès le commencement. C'eſt-là un article de ſa doctrine du Monde, que nous ne ſçaurions lui paſſer: car il a crû comme Pythagore, comme Ariſtote, & comme les Philoſophes a qui ont pris leur nom du Pœcile ou du Portique, que la Matiére eſt *coëxiſtente avec Dieu*, auſſi ancienne que lui.

dans ces paroles de Ciceron, *Fabricemur, ſi opus erit, verba.*

a Le Pœcile étoit une gallerie bigarrée de peintures, d'où les Stoiciens qui s'y aſſembloient, furent d'abord nommez *les Bigarrez. ... bractatis illita Medis Porticus.* Perſe ſat. 3.

Il la nomme quelquefois mauvaise & malfaisante, comme lors qu'il dit en parlant du Monde, *Tout ce qu'il a de bon, il le tient de son Ouvrier; mais ce qu'il retient du premier état où il a été, est le principe de tout ce qu'il y a de nuisible dans le Ciel, & de toutes les injustices qui s'y commettent: ce qui lui vient de cette source, il le transmet aux animaux.* Et puis il ajoute, *La cause de ces desordres est dans ce que le Monde a de corporel, & qui s'est nourri avec cette ancienne Matiére qui étoit toute en confusion, avant qu'elle eût passé dans cet état d'arrangement & de beauté où nous la voyons maintenant.*

Je m'assure que tout homme de bon esprit sera choqué de cette doctrine. Car Platon represente la Matiére comme quelque chose de mauvais de sa nature; mais de si mauvais & d'une malignité si opiniâtre & si invincible, qu'il n'a pas été au pouvoir du Créateur s'y changer rien en mieux. Car elle s'est maintenuë dans son vice naturel sous l'action même de Dieu, de qui elle a reçû sa forme & sa beauté. C'est pourquoi elle produit des effets nuisibles, & des injustices, non seulement sur la Terre, mais aussi dans le Ciel; & transmet encore aux animaux ses méchantes qualitez. C'est ce qui est tout-à-fait indigne d'un Auteur dont nous avons un peu auparavant rapporté de si belles choses, & dont nous avons admiré la sublime Théologie: c'est-là de toutes les pensées la plus basse & la plus terrestre. Car dire que le desordre s'est soûtenu jusques dans le ciel, & qu'il s'y est soûtenu en caractére de principe des choses nuisibles, jusqu'à y faire commettre des injustices: c'est nous porter à penser que la Matiére a un très-grand ascendant, & qu'il

y a bien de la foibleſſe & de l'impuiſſance dans celui qui a fait le Monde ; quoi qu'il y ait travaillé ſur le modéle de ſon Intelligence divine, comme Platon nous le dit lui-même dans le Timée, *N'y a-t-il donc qu'un ſeul Monde*, [a] *comme nous l'avons dit ; ou devons-nous dire qu'il y en a pluſieurs, & même une infinité ? Il faut dire qu'il n'y en a qu'un, ſuppoſé qu'il ait été fait ſur un modéle.* Je m'imagine que par ce modéle du Monde unique, il entend ou Dieu même qui eſt unique, ou l'Idée qu'il nomme l'Intelligence de Dieu, ou le [b] Ciel Intelligible que l'Ecriture Sainte place au deſſus de celui qui eſt expoſé à nos yeux. Mais quoi qu'il en ſoit de ce modéle, les choſes nuiſibles, & les actions injuſtes n'ont pas certainement leur place dans le ciel.

Après vous avoir fait rémarquer les bizarres conteſtations de vos prétendus Philoſophes ſur le ſujet de la fabrique du Monde, il eſt tems que nous vous en apprenions la véritable maniére à la gloire de nos divines Ecritures, qui ont fait rentrer dans le chaos d'Héſiode tant de chiméres & tant de fables publiées ſur la Matiére. Nous trouvons donc dans nos Auteurs Sacrez que c'eſt Dieu qui a fait le Monde : non pas à la maniére des Architectes, des conſtructeurs de Vaiſſeaux, des

a *Un ſeul Monde.* Le texte de Platon porte, *un ſeul ciel*, Mais *le ciel* ſe prend là pour *le Monde*. Nous avons déja fait obſerver la Synonymie de ces deux termes.

b *Le Ciel Intelligible.* Ce Pére ſur le 1. ch. de la Genéſe parle de ce Ciel ſupérieur au Firmament qui eſt auſſi nommé Ciel. Mais tous les Platoniciens entendent par le modéle dont parle Platon, *le Monde intelligible*, c'eſt à dire, l'Idée du Monde ſenſible renfermée dans l'Intelligence divine, dans le Verbe.

Fondeurs, des Orfevres, des Tiſſerans, des Cordonniers, & des Artiſans (leſquels après avoir mandié pour ainſi dire la matiére de leurs ouvrages, ne font autre choſe que de lui donner ſa forme & ſes façons, avec le ſecours de divers inſtrumens pour leſquels ils ſont encore obligez de recourir les uns aux autres,) mais en telle ſorte qu'auſſi-tôt que Dieu l'a voulu, il a fait paroître ce qui n'étoit rien, & dont il n'étoit rien nulle part. Car Dieu qui eſt le maître de tout, n'a beſoin d'aucun ſecours étranger pour travailler à ſon ouvrage; au lieu que les arts dont l'homme eſt capable, ne peuvent ſe paſſer les uns des autres.

En effet, il n'y auroit point de Pilote, s'il n'y avoit point de Conſtructeur de Vaiſſeau, & le Conſtructeur ne ſçauroit rien faire ſans le Charpentier, ſans le Forgeron, ni ſans les divers Ouvriers qui doivent brayer le bordage, & en étouper les coûtures. Le Bucheron ne travaille qu'après celui qui plante des arbres; celui-ci a beſoin & de terre qui ſoit propre au plantage, & d'eau pour arroſer, & de plant à élever, ou de pepin à ſemer, & de la main du Forgeron pour ſes hoyaux & ſes béches: comme à ſon tour le Forgeron a beſoin, & du Maçon pour lui faire ſon fourneau, & d'autres mains pour lui faire l'établi de ſon enclume, & les manches de ſes marteaux: & tous Ouvriers généralement ont affaire de Cordonniers, de Tailleurs, & de Laboureurs, pour s'habiller & pour ſe nourrir: tant il eſt vrai que les Arts s'entretiennent les uns par les autres.

Mais l'Ouvrier du Monde n'a que faire ni de matiére ni d'inſtrumens: ſa volonté toute ſeule étant pour lui ce que ſont pour les autres Ouvriers & les matiéres qu'ils mettent en œuvre, & leurs

outils, & leur tems, & leur peine, & leur habileté, & leur diligence. Car, comme parlent les Saintes Lettres, a *Le Seigneur a fait tout ce qu'il a voulu, dans le Ciel & sur la Terre, dans la Mer & dans tous les Abymes.* Or il a voulu non pas tout ce qu'il auroit pû, mais ce qu'il a jugé suffire. Car il lui eût été aisé de créer des dix & des vingt mille Mondes, puisque rien ne coûte moins que de vouloir. Nous avons nous-mêmes une grande facilité à former des desirs; mais notre pouvoir y répond mal: au lieu que le Seigneur de toutes choses peut tout ce qu'il veut, par la raison qu'en lui la puissance est liée à la volonté. Que s'il n'a pas mesuré la quantité de ses productions à l'étenduë de son pouvoir, il est toûjours vrai que tout ce qu'il a voulu faire il l'a fait.

Et dautant que parmi les choses qui ont été faites, il y en a b d'intelligibles, & il y en a de sensibles, celles-ci placées au tour de la Terre, & celles-là au dessus du Ciel; il a été convenable qu'il fist des c Estres vivans de deux sortes, les

a Pf. 134. 6.

b Les pures Intelligences, les Anges bons & mauvais, il les nomme *Etres intelligibles*: quoi qu'en termes de Philosophie on appelle Etres intelligibles les modéles des créatures renfermez dans l'Intelligence divine.

c *Il fist des Etres vivans de deux sortes*, le texte de Théodoret porte, *des animaux de deux sortes*, & le Traducteur Latin a retenu le terme *d'animalia*: mais celui *d'animaux* feroit croire que Théodoret a regardé les Anges comme composez de corps & d'ame; au lieu que dans le discours précédent il les a nommez plus d'une fois, *l'espéce incorporelle*. Ce qui prouve évi-

uns doüez d'intelligence, & les autres de sensation, donnant aux premiers l'Ether & le Ciel pour leur apanage, & aux derniers la Terre & la Mer. Or quelques-uns des Etres intelligens s'étant rendus volontairement mauvais, c'est avec beaucoup de justice qu'ils furent chassez du Ciel, & confinez dans la région qui comprend l'Air & la Terre, (non toutefois avec plein pouvoir d'exécuter tout ce qu'ils ont comploté contre l'Homme, muni de la sauvegarde des Anges) afin que ces malins Esprits comprennent par leur rélégation combien la méchanceté traîne après soi de disgraces.

De plus, les animaux doüez de sensation étant de deux espéces, les uns raisonnables, & les autres irraisonnables, il a assujetti les irraisonnables à l'Homme qui est avantagé de la raison. Il est vrai que quelques-uns de ces sujets se révoltent contre leur Maître, secouënt le joug de notre domination, & s'efforcent de nous faire du mal. Mais il est juste aussi que puisque l'Homme, qui a sur eux l'avantage de raisonner, ne laisse pas de s'élever insolemment contre son Créateur, il se trouve exposé lui-même à la révolte des animaux; afin d'apprendre par ce qu'il en souffre, quelle est la misére, & quel est le crime, de quiconque détruit la subordination en renversant l'ordre établi par la Providence, auquel les êtres inanimez obéissent avec une ponctualité si constante.

demment que le mot de ζῶα ne pouvoit pas être rendu par celui d'*animaux*. Ce Pére sur le 1. chap. du Prophéte Zacharie, dit & prouve que les Anges sont aussi incorporels, & aussi immatériels que Dieu même. Platon dans le Timée dit en termes formels, *nous avons raison de nommer ζῶα tout ce qui a vie.*

Car la mer, quoique soûlevée par des vents impétueux, & poussée avec furie contre ses bords, y respecte le sable que Dieu lui a donné pour ses bornes qu'elle n'ose passer ; & comme un cheval qui s'emportoit à courir, s'arrête aussitôt que le cavalier lui fait sentir la bride ; de même la mer se résoule en s'éloignant du rivage, où elle sçait voir une loi qui n'y est pourtant pas écrite ; l'ordre de Dieu étant pour elle un frein invisible qui la fait reculer. C'est pour obéir à cet ordre établi dès le commencement du Monde, que les rivières coulent sans interruption, que les fontaines versent leurs eaux, & que les puits ramassent les leurs pour l'usage de l'Homme. C'est suivant ce même ordre que les saisons partagent également entre elles le cours de l'année, sans rien usurper l'une sur l'autre. C'est cette divine disposition qui entretient une agréable société entre les jours & les nuits qui se cédent mutuellement quelques heures qu'ils se rendent six mois après, prêteurs faciles, & emprunteurs fidéles ; sans fierté dans leur plus grande durée, & sans envie dans la plus courte ; jamais en procès, toûjours en paix & en bonne intelligence.

C'est encore une chose qui fait hautement éclater la sagesse & la puissance du Créateur, que la Terre, quoique tranchée par le fer de la charuë depuis tant de milliers d'années ; quoique forcée de faire germer tant de sortes de sémences, d'élever tant de plantes, & de nourrir tant de fruits ; quoique foulée & battuë par tout ce qui y marche, creusée & foüillée par ceux qui lui tirent les métaux des entrailles, inondée par les pluyes, glacée par les neges, brûlée par les ardeurs du soleil, n'en ait encore ni rien perdu de sa grosseur,

ni rien retranché aux laboureurs, soit de la quantité, soit de la beauté des choses qu'elle produit: de même que la Mer, quoique les nuées s'y aillent continuellement charger de vapeurs, pour les résoudre en pluyes dont elles font présent à la Terre, n'en est pourtant encore ni plus basse, ni moins constante à battre toûjours les mêmes rivages; n'ayant pas non plus haussé le moins du monde, pour avoir depuis si long-tems reçû dans son sein tant de fleuves.

Je ne dirai point ici d'où les fleuves tirent leur origine, ni ce qui peut leur fournir des eaux si abondantes; car il y a même en cela quelque chose qui me paroît inexplicable: mais il me sera aisé de faire comprendre que le soleil auroit pu faire tarir tous ces fleuves, si la Providence n'en avoit pris soin. Car cet Astre a la vertu de faire une grande attraction de vapeurs, & de consumer tout ce qu'il attire; c'est pourquoi il dessèche les marais, fait évaporer les eaux ramassées, & agissant même sur les humeurs de nos corps, il en fait exhaler tout le superflu. Aussi voyons-nous une diminution sensible des eaux de ce païs ci, dans le tems qu'abandonnant les contrées méridionales, & passant du côté du nord, il nous ramène l'été: & de là vient que le tems du débordement du Nil, ne répond pas, à ce qu'on dit, au tems de la crue de nos rivières: car c'est au fort de nôtre été que l'Egypte se trouve inondée; le soleil qui est alors dans l'hémisphère septentrional, dardant directement ses rayons sur nos fleuves, & obliquement sur le Nil qui est dans l'hémisphère opposé. Que si quelqu'un en veut attribuer l'accroissement à quelque autre cause, je n'ai que faire de m'en mettre en peine, ni

de raisonner maintenant là-dessus plus à fond ; moi qui conseille aux autres de ne pas rechercher trop curieusement les causes de ce que Dieu fait dans la conduite du Monde, mais d'admirer plûtôt ce qu'il fait, & de l'en glorifier. Ainsi je proposerai encore comme un sujet de cette religieuse admiration cette autre merveille ; sçavoir que jusqu'ici aucune consomption de l'air ne se soit faite à la longue, ni par la respiration continuëlle de tant d'hommes & d'animaux, ni par la diffusion de la lumiére & de la chaleur du soleil, ainsi que des rayons de la Lune & des Etoiles, au travers de cet Elément.

Mais après tout, ces miracles ne tiennent guéres du miracle, quand on en considére l'Auteur, & peu s'en faut que je ne dise que les miracles cessent d'être des miracles. Car où Dieu agit, il faut peu admirer, mais beaucoup loüer : rien n'étant plus aisé à Dieu, que d'agir en Dieu. Il a pourvu tout ce qu'il a fait, des moyens de se conserver aussi longtems qu'il l'a lui-même réglé. C'est ce qui fait que la Terre est encore aujourd'hui dans le même état où elle fut dès la naissance du Monde ; que la Mer n'a ni baissé, ni haussé ; que l'Air à présent est de même nature que celui d'alors ; que ni le soleil n'a pu venir à bout de dissoudre le Firmament dans lequel il fait son cours, ni le Firmament tout humide qu'il est, d'éteindre le soleil qui tient de la nature du Feu : & que chaque chose enfin s'est maintenuë dans l'état où elle fut créée, l'Ouvrier de toutes choses n'ayant pas ignoré le secret de mettre d'accord les qualitez contraires, telles que le sec & l'humide, le chaud & le froid.

Lors donc que nous contemplons toutes ces

merveilles, & que nous voyons l'Astre du jour faire ses révolutions, tantôt vers le Septentrion, tantôt vers le Midi, & tantôt vers le milieu du ciel; la Lune tantôt dans son accroissement, & tantôt dans son décours; les Etoiles se lever & se coucher dans leurs tems réglez, & marquer par-là les saisons des semailles & celles de la moisson, & annoncer aux nautoniers la tempête & le calme: ne nous faisons pas pour cela des Dieux de ces créatures; mais réconnoissant l'excellence de leur Auteur, chantons, mes bien-aimez, des Cantiques de loüange à celui qui les gouverne après les avoir produites, & élevons-nous ainsi par les choses visibles jusqu'à celui qui est invisible. Nous n'aurons pas beaucoup de chemin à faire pour arriver jusqu'à lui: la foi toute seule nous le rendra présent & visible.

De même lorsque nous voyons que les saisons reviennent si ponctuellement chacune en son tems, que les pluyes tombent à propos sur la terre, & que celle-ci fait germer les grains, & se couvre d'une agréable verdure; que les vents y font floter les moissons, que le printems y émaille de fleurs les préries, que les forêts font repousser leur chevelure, & que les Vergers se couvrent de fruits: délions aussitôt nos langues pour benir celui qui fait tous ces présens à la Terre. Et persuadez que ce n'est pas à nous d'ériger en Divinitez, je ne sçai quelles Nymphes de montagnes, de fontaines, ou de riviéres, non plus que les filles de Nérée; épargnons-nous aussi la peine de chanter ou une Iule [a] à Cérés, ou

a Julius Pollux sous le titre *De certaines Hymnes propres pour certains Dieux*, dit, *L'Hypinge est pour Dia-*

une Lityerse à Rhée, ou une Dithyrambe à Bacchus, ou une Péane à Apollon, ou une Hypœpe à Diane : mais faisons entendre au Créateur de l'Univers les accens mélodieux du Roi David, en nous écriant avec lui : *Que vous faites éclater de magnificence dans vos ouvrages, Seigneur ! Vous les avez faits tous dans les régles de la sagesse.* Et quand nous sommes charmez de l'agréable concert des oiseaux, composé de si différens ramages, dans lequel il n'est pas jusqu'à la Cigale qui ne veüille se faire remarquer par le tremblant de son chant ; n'envoyons bien loin de notre pensée & les Muses, & les Sirénes, pour adorer & le pouvoir suprême, & la science infinie de Dieu, qui a dressé ces petits chantres des bois à une musique si ravissante, & qui employe toutes sortes de moyens, non seulement pour nourrir l'Homme, mais aussi pour le récréer, & lui donner du plaisir.

Comparez donc maintenant, mes bien-aimez, nos sentimens avec ceux de vos Philosophes ; &

ne, la Péane pour Apollon, la Dithyrambe pour Bacchus, l'Iüle pour Cérés : La Line & le Litierse sont des chansons de Payſans qui fouissent & labourent la terre. Plutarque sur la syllabe Ei dit que la Dithyrambe étoit une maniére de chant entremêlé de silences & de brusques répriſes, pour représenter la démarche chancellante de Bacchus, & le desordre de toute son action : au lieu que la Péane avoit quelque chose de plus sérieux & de plus uni ; & par-là de plus conforme aux manières concertées d'Apollon. Je ne trouve rien sur l'Hypœpe, comment a-t-elle échappé à Pollux ? Il se peut que quelque copiſte ait écrit ὑποιπον pour ὑπαυλον. Quant aux Muses & aux Sirénes c'étoient les grandes chanteuſes des Grecs ; & il semble que Théodoret veut s'en moquer en les comparant ici aux cigales, & aux oiseaux.

pésant leur doctrine & la nôtre dans une juste balance, voyez laquelle des deux est la plus honorable & la plus convénable à la grandeur de Dieu, ou de dire comme eux que le Monde n'a point été fait, ou que c'est le hazard qui l'a fait, ou qu'il a été fait d'atomes & de vacuitez, ou que si c'est Dieu qui l'a fait, la matiére lui en a été fournie d'ailleurs : ou bien de soutenir comme nous faisons, que ce ne sont là que des impietez & des blasphémes, & que pour tenir un langage aussi digne de Dieu que conforme à la vérité, il faut dire que Dieu est l'Auteur de toutes choses, & que n'en étant pas de lui comme des vulgaires Ouvriers qui ont besoin qu'on leur mette entre les mains la matiére de leurs ouvrages, il a créé lui-même tout ce qui entre dans les siens, & a donné l'être à des choses qui ne le possédoient en aucune maniére.

Car lui étant également aisé de faire tout ce qu'il veut, ou de rien, ou de quelque chose ; ce sont deux maniéres d'agir qu'il a mises de tout tems en usage, comme il continuë de faire à chaque moment ; puis qu'il forme les corps des animaux d'autres corps déja formez, & que de rien il crée des ames, non pas pour tous les animaux, mais seulement [a] pour les Hommes. Il fait maintenant naître les oiseaux d'autres oiseaux, les poissons d'autres poissons ; & chaque chose en un mot d'autres choses de son espéce. Mais au commencement du

a Il a dit ci-dessus que les animaux irraisonnables sont douez de sentiment : & il dit ici que Dieu ne crée point d'ames pour eux. Il n'auroit donc pas approuvé ce raisonnement des Physiciens Modernes, si les bêtes sentent, elles pensent ; si elles pensent, elles ont une ame faite comme la nôtre

Monde, la Terre, sans avoir été ni cultivée ni ensémencée, porta des plantes & des sémences de tout ordre, outre la production soudaine de toute sorte de reptiles, & de bêtes à quatre pieds, sans aucunes dispositions précédentes. Les eaux firent de même sortir de leur sein & tout ce qui y vit, & tout ce qui est fait pour voler dans l'air, sitôt qu'elles en eûrent reçû le commandement. Mais Dieu n'ordonna point à je ne sçai quelle matiére imaginaire de tirer de son fonds la Terre, le Ciel, l'Air, l'Eau, le Feu, & la Lumiére: il créa lui-même toutes ces choses, qui n'étoient rien auparavant: & ayant voulu être lui seul & le Constructeur du grand navire du monde, & le Créateur de tout ce qui devoit entrer dans sa construction, il en devint encore le Pilote, pour faire paroître également son infinie sagesse, & à gouverner, & à construire ce bâtiment.

Telle est la doctrine que nous tenons, non seulement des Apôtres, & des Evangélistes; mais aussi des Prophétes, & du Chef des Prophétes Moïse, qui a écrit l'Histoire de la Création du Monde, en fidéle dépositaire des sentimens d'Abraham, de Melchisédec, & de tout l'ordre des Patriarches. Car au lieu de cette foule de Dieux que vous adorez, nos Maîtres ont reconnu un seul Dieu, Créateur de toutes choses, comme vous pourrez vous en convaincre par la lecture de nos livres Sacrez.

Persuadez de l'élevation de nos dogmes divins par-dessus les pensées toutes humaines des Philosophes, par le parallèle qu'on en vient de faire; abandonnez leurs erreurs, mes bien-aimez, pour vous rendre à la vérité, qui brille aujourd'hui

aujourd'hui avec plus d'éclat que le Soleil. Eclairez des lumiéres qu'elle vous présente sur le sens de nos divines Ecritures, & pleins de vénération pour les Maitres qui nous l'ont enseignée, *prosternez-vous devant Dieu, la face contre terre*, comme parle un Apôtre; *adorez-le, & vous écriez, Il est très-vrai que Dieu est parmi vous.*

1. Cor. 14. 25.



ANALYSE
DU DISCOURS
DE LA NATURE DE L'HOMME.

C'Est ici un cinquiéme paralléle des sentimens des Philosophes Grecs avec la doctrine des Hébreux & des Chrétiens, touchant l'origine & la création de l'Homme, sa composition de corps & d'ame, sa maniére d'agir parfaitement libre.

La premiére partie est une Critique, ou une espéce de satyre contre ceux qui ont supposé que les Ames étoient déja, avant qu'elles fussent emprisonnées ou enterrées dans un corps, c'est-à-dire, avant qu'elles fussent condamnées à l'animation, à la fonction d'animer : contre ceux qui ont composé les ames de différentes sortes de substances corporelles & élémentaires : contre les disputes sans fin sur le nombre des parties ou facultez de l'Ame, sur l'endroit du corps où elle peut être logée, & sur sa définition : contre ceux qui l'ont crue mortelle & périssable, ou toute, ou en partie : contre ceux qui étant d'accord de sa caducité & de son extinction, se sont partagez sur sa durée : contre ceux qui ont jugé qu'il falloit deux ou trois Ames pour faire une plante, ou une bête, ou un homme : contre ceux qui ont été persuadez que l'ame engendroit, à prendre ce terme dans un sens très-matériel : contre ceux qui ont crû qu'elle étoit une parcelle de la Divinité : enfin contre ceux qui ont dépoüillé de leur liberté les ames hu-

maines, en les assujettissant, les uns au Destin, & les autres à des passions insurmontables. Théodoret termine cette premiére partie en redressant les Payens par les Payens mêmes, je veux dire, par Numénius, par Longin, & par Platon.

Dans la seconde il réduit la pure doctrine de nos Livres saints à ces quatre points; que Dieu a formé de terre le corps du premier homme; qu'il crée les ames humaines au même moment qu'il les unit à leurs corps; que l'ame intelligente & raisonnable est immortelle de sa nature; & qu'elle est libre à se porter au bien ou au mal. Il établit la liberté de l'homme, & par les peines & par les récompenses de l'autre vie, & par la rigueur des loix humaines contre leurs infracteurs. Il continuë ici à insinuer la pieuse pratique de s'élever à Dieu par la beauté de ses ouvrages: & pour cela il propose à nos admirations la structure du corps, & les facultez spirituelles de l'ame. Il a une sorte de Peroraison animée & soûtenuë pour relever la solide simplicité de cette doctrine qui a fait triompher les Pêcheurs des Philosophes, aux yeux & au jugement de tout l'Univers. A cette Analyse j'ajoûte quelques éclaircissemens anticipez, qui, mis en leur place, distraieroient trop le lecteur de l'attention qu'il doit à ce beau Discours.

NOTES ANTICIPÉES POUR LE DISCOURS DE LA NATURE DE L'HOMME.

A. *JE commence par faire rémarquer que Théodoret ſuivant la méthode des Péres qui l'avoient précédé, ſe contente pour l'ordinaire de faire rémarquer les variations des Philoſophes ſur chaque article, ſans autre réfutation. C'en eſt une ſuivant ces paroles de Socrate dans le premier Alcibiade.* Une marque bien ſûre qu'ils ne ſçavent pas trop ce qu'ils diſent, c'eſt qu'ils n'en conviennent pas entre eux. Ceux qui ſçavent bien quelque choſe, ne doivent-ils pas être d'accord ſur ce qu'ils ſçavent? Car s'ils en diſputoient, croiriez-vous, Alcibiade, qu'ils en fuſſent bien inſtruits? & pourroient-ils l'enſeigner aux autres? Nullement, réplique Alcibiade. Voyez-vous, continuë Socrate, que le peuple ne convienne pas de ce que c'eſt qu'une pierre ou un bâton? Interrogez là-deſſus tout ce qu'il y a de gens dans la Ville, ils vous répondront tous la même choſe; & quand ils voudront prendre ou une pierre ou un bâton, ils courront tous à la même choſe.

B. *Théodoret propoſe les ſentimens des Philoſophes ſur l'ame, & les définitions qu'ils en*

donnent : mais n'ayant pas besoin de les réfuter, il est déchargé de les expliquer. L'explication en seroit ici hors de sa place, & demanderoit trop de tems. Il ne faut pas croire néanmoins que leurs termes qui paroissent obscurs, parce qu'ils ne sont pas de notre usage, ne signifient rien. Accoûtumez à concevoir l'Ame sous la notion de substance qui pense, *& le Nombre sous l'idée de certains caracteres artificiels dont on se sert pour compter, nous ne comprenons rien à cette définition Pythagorique*, l'Ame est le nombre qui se donne son mouvement. *Mais lorsque par la connoissance du langage Pythagorique, on sçait que cela veut dire*, l'Ame est la substance qui a en elle-même le principe de ses mutations, *ou* de ses modifications, *ou* de son action (*à la différence du Corps qui n'agit, ni ne meut, ni ne se meut que par une impression, ou impulsion étrangère ; différence judicieuse, & jugée telle par S. Augustin*) *quand on est assez avant dans le Pythagorisme, pour sçavoir que le premier objet sur lequel Dieu éclaire généralement tous les hommes, c'est l'unité & le nombre ; que c'est à quoi se réduit l'intelligible, le compréhensible, le concevable de toutes choses, tout ce qui en peut être connu, tout ce qu'on en peut sçavoir, d'où il suit qu'aucune chose ne peut être matiére de science, sinon entant qu'elle est nombre ; de sorte que par dernière réduction tout l'objet du Philosophe est le nombre, tout n'est que nombre pour lui : quand on est, dis-je, en état de comprendre & la difficulté & le mérite de cette réduction finale, qui fait le sujet de la plûpart des ouvrages philoso-*

phiques de Saint Augustin, après avoir fait admirer autrefois la pénétration & la sagacité des premiers & des plus grands Philosophes, Platon, Socrate, Pythagore; l'Ame définie par le nombre n'offre rien à l'esprit qui le choque, rien qui ne le contente. J'ai crû devoir prévenir le lecteur, par cet exemple, sur la retenuë qui le doit empêcher de faire le procés aux Anciens pour quelques-uns de leurs termes qui ne signifient rien aujourd'hui, parce qu'on ne prend pas la peine d'en chercher la signification dans leurs Ecrits.

C. *La préexistence des Ames par rapport aux Corps qu'elles animent, est une erreur capitale dont il sera parlé dans ce Discours. Les Philosophes disent là-dessus que puisque le corps doit obéir à l'ame, il étoit de l'ordre que l'ame fût plus âgée que le corps.* Car (*ce sont les termes de Platon dans le Timée*) Dieu ayant à assortir ensemble ces deux natures, il n'auroit pas souffert que l'aînée fût assujettie à sa cadette, comme il seroit arrivé si l'ame n'avoit été faite avant le corps. *Plutarque dans l'Opuscule* de la production de l'Ame, *trouve cette raison fort bonne. Mais le véritable fondement de ce système est une autre erreur de l'ancienne Philosophie, sçavoir, que les ames particulières étant des parcelles de l'ame divine du Monde, elles existoient effectivement dans cette ame commune, avant qu'elles s'en fussent séparées pour animer des corps d'hommes, de bêtes, ou de plantes.*

. *La place de ce qu'on a nommé le siége de l'Ame*, le Principal de l'Ame, ANIMÆ Principale, *a été un grand sujet de différend entre*

les Philosophes. Théodoret & Eusèbe se contentent de rapporter leurs différends là-dessus sur la foi de Plutarque : mais les Péres Latins prennent parti, & établissent le siége de l'Ame, *non pas dans la tête, mais dans le cœur.* a *Saint Augustin, après avoir dit que par ce terme il faut entendre l'Intelligence*, Mentem rectè dicimus principale hominis, *ajoute*, Quelques Philosophes ont crû que l'Intelligence étoit ou le sang, ou le cerveau, ou le cœur : au lieu de dire comme nos Ecritures qu'elle est dans le cœur. *Saint Jerôme sur Saint Matthieu liv. 2. chap. 5. Les mauvaises pensées, dit* JESUS-CHRIST, *sortent du cœur : donc le principal de l'ame est placé, non pas dans le cerveau, comme le dit Platon, mais dans le cœur, selon* JESUS-CHRIST. De corde, inquit, exeunt cogitationes malæ. Ergo animæ principale, non secundùm Platonem in cerebro, sed juxta Christum in corde est. *Et dans sa Lettre à Fabiola* sur le vêtement Sacerdotal, *On demande, dit ce Saint Docteur, où est le siége du Principal de l'ame. Platon dit que c'est dans le cerveau, mais* JESUS-CHRIST *nous le montre dans le cœur*, Quæritur ubi sit animæ principale, Plato in cerebro, Christus monstrat in corde. Beati mundo corde, &c. *Tertullien dans son traité de l'Ame, ch. 15.* Nous autres Chrétiens, *dit-il*, qui sommes bien en plus grand nombre que les Médecins & les Philosophes du Paganisme, nous sommes déterminez par Dieu même à dire que le cœur est le lieu consacré pour loger le Principal de l'Ame : *& il cite là-dessus huit passages de l'Ecriture.*

a S. Aug. de la Trinité, liv. 6. ch. 9. & liv. 10. ch. 6.

Le principal de l'ame, c'eſt ſa partie principale ; celle qui gouverne : & quand on parle des parties *de l'ame, on ne veut dire autre choſe que ſes différentes* facultez, *comme Tertullien le dit lui-même : cette obſervation ne ſera pas inutile, quand on lira ce que les Philoſophes ont penſé touchant les parties de l'ame. Il eſt vrai que quelques-uns d'entre eux font l'ame compoſée de parties matérielles : & pour ceux-là,* partie & faculté *n'eſt pas une même choſe.*

V. DISCOURS.

DE LA NATURE DE L'HOMME.

LA pierre d'Aimant a cette proprieté, que sans imprimer aucun mouvement aux autres matiéres, elle attire à soi le fer, qui y tient quelquefois, suspendu en l'air, sans qu'on voye ni aucun soûtien qui le porte, ni aucun lien qui l'attache; mais saisi par dessus & par dessous par la vertu invisible de cette pierre. On peut dire quelque chose de semblable de la parole Divine: car elle est entenduë de beaucoup de gens, ou pour mieux dire, de tous les hommes; mais il n'y a que les seuls enfans de la Foi qui soient attirez par la vertu de cette parole: & cela se fait sans que ni aucun avantage humain les soûtienne du côté de la terre, ni que du côté du ciel aucun bien sensible les attache à cette sainte doctrine: leur ame ne tenant à autre chose qu'à l'espérance des biens invisibles. Car, comme dit [a] l'Apôtre, *La doctrine de la Croix n'est que folie pour ceux qui se perdent, quoi qu'elle soit la force de Dieu pour ceux qui se sauvent.*

Toutefois l'Aimant force le fer à venir à soi par la proprieté naturelle de cette pierre: au lieu que la Grace de la parole divine n'attire pas les uns par elle-même, ni ne chasse pas les autres; car

[a] 1. Cor. 1. 18.

elle verſe ſes eaux à tous ceux qui veulent bien en boire : mais c'eſt le libre arbitre des auditeurs qui fait approcher ceux qui ſont alterez, & qui tient éloignez ceux qui ne veulent pas avoir cette ſoif. Car le Médecin de nos ames ne fait aucune violence à la volonté de ceux à qui il ne plaît pas de profiter du remède. Mais ayant fait la créature raiſonnable maîtreſſe d'elle-même & de ſa conduite, il employe à la vérité ſes invitations, & ſa loi pour la tourner du côté du bien, & pour la détourner du mal ; ſans pourtant la néceſſiter au bon parti ſi elle ne veut pas le prendre ; car il ne veut pas ôter de leur place les bornes que la nature a plantées.

C'eſt pour cela qu'il crie par la bouche de ſes Prophétes, [a] *Si vous le voulez bien, & ſi vous m'écoutez, vous mangerez des fruits de la terre* ; Et ailleurs, [b] *Venez, mes enfans, écoutez-moi : je vous enſeignerai la crainte du Seigneur. Qui eſt-ce qui veut la vie ; & qui eſt bien-aiſe d'avoir d'heureux jours ?* Et il ajoûte pour nous marquer & le mal qu'il nous exhorte d'éviter, & le bien que nous devons faire, *Empêchez votre langue de rien dire de mauvais, & que vos lévres ne parlent point avec duplicité. Détournez-vous du mal, & faites le bien : cherchez la paix, & mettez-vous à ſa ſuite.* Il propoſe, auſſitôt après, à ceux qui ſont prompts à obéïr à ſa voix qui les appelle, le prix de leur diligence : *Les yeux du Seigneur*, dit-il, *ſont arrêtez ſur le juſte, & ſes oreilles ſont attentives à ſa priére.* Et parce qu'il faut tenir en crainte ceux qu'on inſtruit, il employe les ménaces contre ceux que

a Iſaïe 1. 19. b Pſ. 33. 12.

la pareſſe empêche de s'approcher, en diſant : *Mais la face du Seigneur eſt tournée contre ceux qui font de mauvaiſes actions, afin d'anéantir leur ſouvenir de deſſus la terre.*

Le même Seigneur qui nous avoit donné ces inſtructions par ſes Prophétes, nous a enfin inſtruits lui-même dans la chair qu'il avoit priſe, & nous a dit, ſans ſe ſervir du miniſtére d'une voix étrangére, ces propres paroles rapportées dans les Saints Evangiles : [a] *Si quelqu'un a ſoif, qu'il vienne à moi, & qu'il boive* : Et ailleurs, [b] *Venez tous à moi, vous qui avez de la peine, & qui êtes chargez, & je vous ſoulagerai.* On trouvera & dans les Saints Evangiles, & dans les Ecrits des Apôtres un grand nombre de paſſages ſemblables en faveur de la liberté de l'Homme, au ſujet duquel je vous préſente, mes bien-aimez, ce cinquiéme Diſcours, en vous priant, & vous conjurant inſtamment de ne pas reculer davantage le tems de votre guériſon, & de ne pas différer même à demain de penſer à votre ſalut ; puiſque nous ne ſçavons pas ſi nous verrons le jour de demain : car vous n'avez pas oublié cet avis d'Héſiode :

Ce qu'on peut dès cette heure, à quoi bon le remettre
A demain, à deux jours, qu'on ne peut ſe promettre ?

Cette autre ſentence du même Auteur mérite

a S. Jean 7. 37.

b S. Matthieu 11. 28.

certainement que vous y fassiez quelque attention :

Souvent, rongé d'ennuis, le froid temporiseur
Pleure un heureux moment, perdu par sa lenteur.

Ayant donc vû dans le Discours précédent ce qu'il faut penser du Monde, & de la Matiére, & combien nos dogmes divins sont préférables à ceux des Philosophes sur ce sujet ; examinons maintenant ce que nos saintes Lettres nous ont enseigné touchant la nature de l'Homme, & ce qu'ont hazardé là-dessus ceux, qui contens de briller par l'éclat de leur éloquence, & par la richesse de leurs expressions, n'ont dit que des fausſetez dans les plus beaux termes du monde.

Mettons d'abord à part la Mythologie avec ses Auteurs les Poëtes : & au lieu de les parfumer, comme Platon en étoit d'avis, chargeons-nous d'odeurs nous-mêmes, pour n'être point incommodez de leur haleine contagieuse. Car les Poëtes veulent non seulement qu'il ait été semé des Hommes, mais encore qu'il en soit venu de dents [a] de serpent qu'on avoit semées. Vos Philosophes & vos Historiens nous fourniront assez de bagatelles, sans eux, pour le parallèle de votre doctrine avec celle des Docteurs de la vérité.

Commençons par le tems & le lieu de l'origine de l'Homme ; sur quoi vos Maîtres ont de grands différends. [b] Les uns ont dit qu'il y avoit

a Les dents du serpent de Mars semées par Cadmus : d'où il sortit une armée. *Eurip. Phœniss. 685.*

b Voyez ci-devant la Note A. au sujet de ces différends.

eû des Hommes de toute éternité, & que la Terre en avoit toûjours été bien pourvuë : les autres ont assuré que l'Attique en avoit porté toute la première : ceux-ci ont prétendu que c'étoit l'Arcadie, & ceux-là que c'étoit l'Egypte : il y a encore d'autres Pays & d'autres Villes, qui s'en donnent l'honneur.

Après cela quelques-uns ont nommé l'Homme, *l'heureux Animal*, & d'autres ont dit qu'il est *la misére même*. L'Homme est pour Homére, a

L'Animal imbécille en proye à la douleur :

Et Théognis de Mégare en Sicile a dit sur son sujet, b

Pour les tristes Humains la fortune meilleure
Seroit, ou de n'avoir jamais reçû le jour,
Ou de prendre congé des vivans de bonne heure,
Pour aller voir les morts dans leur sombre séjour.

Pensée qu'Euripide a fort bien suivie dans les vers suivans.

Quand l'Homme vient au monde on fait réjoüissance,
On prend le deüil quand il en sort.
Il faudroit être en deüil le jour de sa naissance,
En fête le jour de sa mort.

a Odyss. 18. 129.

b Sentences, V. 425.

Ausone rend cette sentence par ces deux vers.

Optima Graïorum sententia : quippe homini aïunt
Non nasci esse bonum, natum aut citè morte potiri.

Ajoûtez à cela ce qu'Hérodote [a] raconte que le Législateur des Athéniens, Solon, répondit à un Roi qui lui demandoit ce que c'est que l'Homme.

Tout mortel, ô Crœsus, n'est au fond que misére.

Pythagore & Platon, supposant je ne sçai où tout un peuple [b] d'Ames sans corps, disent que celles qui ont commis quelque péché, sont condamnées à en aller faire pénitence en animant quelque corps : & c'est pour cela que Platon dans son Cratylus appelle le corps *un sépulcre*, dans lequel l'Ame est en quelque façon enterrée. Philolaüs, Philosophe Pythagoricien, est du même sentiment, qu'il expose en ces termes. *Les anciens Théologiens, & Devins, font foi que l'animation est une sorte de peine à laquelle l'Ame a été condamnée ; & que le corps auquel elle est unie, est un sépulcre dans lequel elle est comme enterrée.*

Il est vrai que Platon ayant oublié tout cela, nous dit positivement le contraire dans le troisiéme livre de sa République. *Il faut prendre soin du corps*, dit-il, *en considération de l'Ame, & de l'harmonie* ; [c] *Car s'il y a des hérauts de la*

a Hérodote liv. 1.

b Les Ames avant l'animation font une espéce de peuple dans l'ame commune. Leur péché est le desir d'animer quelque chose en particulier. Leur châtiment est l'animation même, qui est toûjours pénible.

c Platon insinuë qu'il n'y a que les hérauts de la vérité, ceux qui l'enseignent ; c'est-à-dire, les Philosophes, qui soient en droit de se choyer. L'Ame, & l'Harmonie, c'est la même chose en termes de Pythagorisme.

vérité, c'est le corps qui les fait vivre & vivre régulièrement. S'il est vrai que c'est le corps qui fait vivre l'Ame, & qui la fait vivre dans la régularité, la préexistence de l'Ame à l'égard du corps est donc chimérique : que si au contraire cette préexistence est réelle, l'Ame a donc vécu avant que d'être unie à son corps, [a] puis qu'elle est immortelle & raisonnable. De plus, si ayant été long-tems avant le corps, & n'ayant pas vécu sans lui de la manière qu'elle devoit, elle a mené une vie plus régulière depuis qu'elle l'a réglé en s'unissant avec lui, il s'ensuit de là que l'Ame joüit, par le moyen du corps, de l'avantage d'une vie régulière, avantage dont elle étoit privée avant l'animation. Quelle raison y a-t-il donc de dire qu'elle est dans son corps comme dans un sépulcre ? Tant il est vrai que ces habiles gens, ordinairement broüillez ensemble, se broüillent aussi quelquefois avec eux-mêmes. Mais continüons à voir leurs différends sur les autres questions qui regardent l'Ame, pour nous convaincre que la vaine gloire a été le foible des plus célébres Philosophes, & que c'est elle qui, comme parle Homére,

[b] *Dans un rude combat les a commis ensemble.*

Ce que j'ai a dire là-dessus avec l'aide de Dieu, je le tirerai d'Aëtius, de Porphyre, & de Plutarque, Auteurs qui ne vous sont pas suspects.

Thalés a donc appellé l'Ame *la substance immobile* ; Alcman a dit au contraire *qu'elle se remuë*

[a] L'immortalité de l'Ame est le sujet du Phédon.

[b] Iliade 1. 8.

d'elle-même : Pythagore l'a définie, *le nombre* [a] *qui se donne son mouvement* ; définition qui a été adoptée par Xénocrate : Platon dit que l'Ame est *la substance intelligible, qui est elle-même le principe de son mouvement* : elle est, selon le fameux Stagirite, *la* [b] *première Entéléchie du corps naturel organique qui a la vie en puissance* ; par le terme d'*Entéléchie*, il entend l'Acte qui répond à cette puissance. Cléarque dit que l'Ame est *l'Harmonie des quatre élémens.*

Anaximéne, Anaximandre, Anaxagore, & Archélaüs, ont crû qu'elle étoit de la nature de l'Air : les Stoïciens, qu'elle étoit une essence spiritueuse, qui tenoit beaucoup du Feu : Parménide, Hippase, & Héraclite, qu'elle étoit une substance ignée : Héraclide, qu'elle ressembloit à la lumiére. Epicure fils de Nicoclés prétend qu'il entre de quatre choses dans la composition de l'Ame ; du Feu, de l'Air, des Esprits, & d'une quatriéme chose, laquelle, dit-il, ne se nomme point. L'Ame est selon Empédocle un mélange d'Ether & d'Air, selon Critias un composé de sang & d'eau, & selon d'autres quelque autre chimére : car chacun d'eux fait la sienne, & ils ne se rencontrent jamais.

Ils ne sont pas moins divisez sur le sujet des parties de l'Ame : car Pythagore, Platon, &

a Voyez à la suite de l'Analyse, la note B.

b *La premiére Entéléchie*, & le reste. Ce terme particulier à Aristote, signifie *achevement* : ce qui acheve de rendre vivant un corps tout disposé & tout prêt à le devenir, c'est l'Ame selon lui. Aristote s'explique dans le 2. liv. de l'Ame ch. 2. *L'Ame est le principe qui nous fait vivre, sentir, & penser.*

Démocrite,

Démocrite, ne lui en donnent que deux, le Raisonnable, & l'Irraisonnable: il est vrai qu'ils soudiviſent celui-ci en Irascible & Concupiscible. Cette division de Platon ne passa pas même jusqu'à son arriére-successeur Xénocrate: car celui-ci, qui étoit disciple de Speusippe successeur immédiat & neveu de Platon, fils de la sœur de ce Philosophe, soûtint que les deux parties de l'Ame étoient le Sensible, & le Raisonnable. Quant au fils de Nicomaque, [a] il distingue jusqu'à cinq Facultez dans l'Ame, l'Appétitive, la Nutritive, la Sensitive, la Progressive, & la Pensive. Les Stoïciens ont trouvé que c'en étoit encore trop peu, & ont fait monter jusqu'à huit les [b] parties de l'Ame; cinq pour la faire voir, ouïr, flairer, savourer, & toucher; une sixiéme qu'ils nomment la Vocale, une septiéme qui est la Séminale, & la huitiéme qui est la Maîtresse & la Gouvernante des autres, celle qui les met en train: de sorte qu'on diroit qu'il lui faut beaucoup de bras pour les remuër toutes, ce qui fait qu'ils la comparent au [c] Polype. Les successeurs de Pythagore, qui outre les quatre élémens vulgaires, en admettoient un cinquiéme de leur invention, qu'ils nommoient l'Ether; ces Pythagoriciens, dis-je, après nous avoir mis dans le corps leurs cinq élémens, ne manquérent pas

a *Le fils de Nicomaque*, Aristote.

b Sur les parties de l'Ame, voyez l'observation qui termine la note D.

c Polype, sorte de poisson qui a jusqu'à huit bras. De sorte que la comparaison de l'Ame, faite comme les Stoïciens la veulent, avec le Polype, est des plus justes.

de nous mettre dans l'Ame un pareil nombre de Facultez qu'ils nommérent l'Intelligence, la Prudence, la Science, l'Opinion, & la Sensation.

Ce n'eſt pas une choſe moins divertiſſante de voir les altercations & l'embarras de vos Maîtres, pour déterminer l'endroit du corps où l'Ame a établi [a] ſon ſiége, afin de donner de là ſes ordres & pourvoir à tout. Car Hipprocrate, Démocrite, & Platon, la logent dans le cerveau: Straton la place entre les deux ſourcils: le Médecin Erafiſtrate lui fait inveſtir celle des deux enveloppes du cerveau qui eſt nommée la Pie-Mére: Hérophile lui abandonne toute la cavité du cerveau: Parménide & Epicure veulent qu'elle ſe ſoit emparée de toute la poitrine: Empédocle, Ariſtote, & toute la ſecte des Stoïciens lui aſſignent [b] le cœur pour le lieu de ſa réſidence; mais l'un d'eux la renferme dans la cavité même du cœur, l'autre la met là dans le ſang, l'autre l'établit dans le Périturde, & l'autre la fait ſiéger dans le Diaphragme.

Autre débat ſur ſa durée: car Pythagore, Anaxagore, Diogéne, Platon, Empédocle, & Xénocrate ſoûtiennent que l'Ame eſt impériſſable. Héraclite prétend que les Ames humaines, dégagées des corps, vont ſe perdre dans l'Ame du Monde, parce que celle-ci eſt de la même nature que les nôtres. Les Stoïciens ont avancé que les Ames ont à la vérité d'elles-mêmes le pou-

a Voyez la note D.

b C'eſt-là le ſentiment des anciens Chrétiens. Aujourd'hui quelques-uns la logent dans la glande pinéale, ce qui ſouffre de grandes difficultez.

voir de survivre à leurs corps après qu'elles s'en sont séparées ; mais les languissantes, pour peu de tems, & les vigoureuses jusqu'à l'incendie du Monde. Démocrite, Epicure, & Aristote ont dit sans façon que l'Ame étoit périssable. Platon, & Pythagore le disoient aussi de la partie Irraisonnable de l'Ame ; mais pour sa partie Raisonnable, ils soûtenoient qu'elle étoit impérissable.

D'autre part Platon a honoré les plantes du nom d'Animaux, mais il ne leur a passé que le tiers de notre Ame ; c'est-à-dire, l'appétit concupiscible. Aristote ne put jamais s'accommoder de ces animaux-là, & soûtint qu'à moins d'avoir la Faculté de sentir, rien ne pouvoit prétendre à la qualité d'Animal. Or il ne leur accordoit point d'Ame sensitive, mais seulement une Ame Végétative & Nutritive. Encore les Stoïciens l'abandonnérent-ils en ce point, ne voulant pas que la simple faculté de végéter pût passer pour une Ame complète. Mais voici ce que Zénon le Cittien, Fondateur de leur secte, avoit eû soin de leur apprendre sur le chapitre de l'Ame. Il enseignoit à ses Stoïciens, que ce qu'il y a de matiére prolifique dans l'Homme, ils devoient le regarder comme une parcelle de l'Ame, que chacun avoit là un reste des Ames de ses ancêtres confonduës ensemble : & que suivant cette idée l'Ame étoit certainement corruptible & périssable.

Il est tems que le Pythagoricien Numénius s'éléve contre des sentimens si déraisonnables. *Ces gens-là*, dit-il, *soûtiennent que l'Ame est générable & corruptible ; non qu'elle périsse aussitôt qu'elle abandonne le corps : car elle se conserve quelque tems par sa propre vertu, celle des*

sages jusqu'au tems de l'incendie général, celle des fous aussi long-tems qu'elle peut. Longin les censure sans ménagement, en ces termes. *On doit concevoir une juste indignation contre Zénon & contre Cléanthe, en considérant la maniere outrageuse dont ils ont parlé de l'Ame. Car ils ont dit l'un & l'autre qu'elle est une vapeur, que les corps solides exhalent.*

Pythagore & Platon ont donné dans une autre extrêmité : car ils ont assûré que cette partie de l'Ame que nous nommons l'Intelligence, est quelque chose de divin. Aristote a été de leur sentiment, & a crû que notre Intelligence est divine, quoi qu'il ait soutenu d'ailleurs que notre Ame est mortelle. Car il s'est imaginé que notre Intelligence étoit quelque chose de différent de notre Ame. En effet, les Platoniciens & les Pythagoriciens prétendent que l'Intelligence nous vient de dehors.

Quelques-uns d'eux croyent qu'elle est maîtresse d'elle-même, & qu'elle gouverne à son gré les passions. D'autres la font esclave de la Nécessité & du Destin ; soûtenant que son pouvoir tient au filet des Parques, & que ses actions dépendent du mouvement des cieux & de l'aspect des Planétes : toutes choses directement opposées aux idées que Platon nous donne de l'Ame. Car il enseigne qu'elle est libre, qu'elle est en droit de commander aux passions turbulantes, qu'elle se porte selon son choix à ce qu'il lui plaît, & que c'est volontairement qu'elle se laisse vaincre, si elle n'est pas toûjours victorieuse. C'est sur quoi il se déclare nettement dans ses Loix en ces termes. a

a 1. Dialogue des Loix, vers le commencement,

Vous sçaurez aussi, vous qui êtes nouveau venu, qu'ici la premiére & la plus importante victoire est de se vaincre soi-même; n'y ayant rien de si honteux ni de si lâche que de succomber dans un combat où l'on n'a que soi d'ennemi. Or ce que je viens de dire fait assez entendre que chacun de nous n'est proprement en guerre qu'avec lui-même. Et un peu après il reprend ainsi. *Nous sçavons encore que les Passions, selon qu'elles ont des intérêts différens, nous tirent à des partis opposez, comme autant de nerfs ou de cordons intérieurs, dont les uns aboutissent au siége du Vice, & les autres à celui de la Vertu. Or on conçoit que ces nerfs-là doivent avoir leur origine dans quelque endroit de l'Ame, où est le principe commun de la force qu'ils ont de tirer: & que pourvû qu'on les tienne par ce bout-là sans jamais les abandonner, on modére facilement l'effort qui se peut faire par l'autre bout. Nous disons donc que c'est la Raison qui les tient, pour ainsi dire, dans sa main; & qu'il dépend d'elle de bien mener notre char.*

Par ces paroles Platon montre clairement que la nature de l'Homme n'est pas mauvaise de son propre fonds; & que ce n'est ni par aucune nécessité, ni par aucune sorte de violence que nous péchons: que ni la quenoüille des Parques, ni le concours des étoiles, ne décident jamais de notre conduite: que l'Ame n'a affaire qu'à elle-même, & qu'elle a le pouvoir de se vaincre si elle veut bien se tourner à la vertu: que le concupiscible a beau tirer de son côté, & l'irascible du sien;

le 4. extrait du même Dialogue y est vers la fin; cet extrait qui est très-net dans Théodoret, est tout embroüillé dans l'édition de Platon à Bâle en 1534.

puiſque la Raiſon eſt toûjours libre à obéir ou à tenir ferme ; ayant les guides en main pour mener, & non pour ſe laiſſer emporter.

Il établit encore la même doctrine dans le dixiéme Livre des Loix en cette maniére. . *Il a voulu*, dit-il en parlant de Dieu, *que la volonté d'un chacun fût la cauſe de ce qu'il deviendroit* [a] *dans la ſuite. Car on devient à peu près ce qu'on deſire d'être, & l'état qu'on prend eſt ordinairement conforme à la diſpoſition où l'ame ſe trouve.* Et quelques lignes après, il ajoûte, *Mais quand une ame, capable de grands déréglemens & de grandes vertus, & par ſa volonté & par la force de l'habitude ; s'eſt attachée à la divine vertu, & eſt par-là devenuë quelque choſe de divin : alors elle eſt transférée dans un lieu tout ſaint, dans un ſéjour plus charmant que celui dont je viens de parler. Mais ſi elle prend le parti oppoſé à la vertu, elle choiſit dès-là ſa demeure dans un ſéjour très-différent de celui où les ames vertueuſes habitent.*

Il fait voir encore ici que le Créateur a laiſſé à l'Ame l'option du bien & du mal : car c'eſt l'exercice de ſa liberté qui la fait pancher du côté de la vertu ou du vice ; comme c'eſt la maniére dont elle s'y lie par la réïtération des actes, qui fait l'habitude forte & durable. Suppoſé donc que pénétrée d'eſtime par la vertu, une ame s'en ſoit imprimé l'image, elle paſſe dans un ſéjour où tout reſpire la ſainteté, ſéjour tout autrement

a Il s'agit là de la Métempſychoſe, & du ſéjour heûreux ou malheûreux, dans lequel l'Ame paſſe après la mort, Platon fait dépendre la deſtinée de l'Ame, de ſon choix & de ſa liberté.

agréable que celui d'ici-bas : comme au contraire si elle a pris le parti du vice en menant une vie infame & desordonnée, elle trouve à la fin une demeure convénable à son malheureux état.

Voici un extrait de son second Livre de la République, où il suit la même pensée. *Ne doit-on pas dire que Dieu est tout-bon ? Pourquoi ne le diroit-on pas ? me répondit-il. Or, repris-je, ce qui est bon, n'est jamais nuisible : car le moyen qu'il le fût ? Vous avez raison, il ne sçauroit l'être. Et ce qui n'est point nuisible, nuit-il jamais ? Non assûrément. Et ce qui ne nuit jamais, fait-il jamais aucun mal ? Il ne sçauroit. N'avouerez-vous pas aussi que ce qui ne fait aucun mal, n'est jamais la cause d'aucun mal ? Comment pourrois-je m'empêcher de l'avouër ? Mais dites-moi encore, ce qui est bon, est-il utile ? sans difficulté. Ce qu'il fait est donc bon & utile. Qui pourroit vous le contester ? Donc le Bien même* [a] *n'est pas généralement la cause de tout, mais du bien seulement, & non pas du mal. Vous avez raison*, me dit-il. *Il n'est donc pas vrai, repris-je, quoique bien des gens le disent, que Dieu qui est bon, soit la cause de tout : & il faut dire au contraire qu'il fait bien peu de chose dans l'Homme, au prix de ce qu'il n'y fait pas : ce qu'il y a de bon en nous, étant certainement bien peu de chose en comparaison de ce qu'il y a de mauvais. Il est donc vrai que tout le bien qui se fait ne doit être attribué à autre cause qu'à lui : mais pour le mal, on n'a qu'à en chercher ailleurs le principe, Dieu n'y a nulle part. Il me paroît*, me dit-il, *que*

a *Le Bien même*, c'est-à-dire, *Dieu*, dans le langage de Platon.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE

c'eſt la vérité toute pure. Si cela eſt, continuai-je, il faut ſe mocquer d'Homére, & de tout autre Poëte, qui péchant lui-même contre le bon ſens, ait imputé aux Dieux un péché tel que celui qui eſt exprimé dans ces vers;

Des ſiniſtres Deſtins le puiſſant Dieu qui tonne
Garde le magaſin dans une grande tonne;
Des beaux Sorts dans une autre il tient le magaſin.
Dans celle qu'il lui plaît Jupiter met la main;
Et des biens, ou des maux, dont ſa main eſt ſaiſie,
Il lottit les Humains ſelon ſa fantaiſie.[2]

Platon auroit pu trouver dans Homére, dans Héſiode, & dans Eſchyle, bien d'autres imaginations auſſi creuſes ſur cette matiére; mais voici comme il conclut. *Il faut donc empêcher par toutes voyes qu'on ne diſe que Dieu, tout bon qu'il eſt, ne laiſſe pas d'être la cauſe du mal. C'eſt un langage que perſonne ne doit tenir dans une Ville où il y ait quelque police: c'eſt une choſe qui ne doit jamais être dite, ni à de la jeuneſſe, ni à des perſonnes faites, ni en vers, ni en proſe; de tels diſcours n'étant ni honorables à la Divinité, ni utiles pour nous, ni exempts de contradictions. Voilà, me dit-il, une loi qui me plait bien. Oüi, repris-je, parmi les loix & les maximes qui concernent Dieu, que celle-ci en ſoit une pour nous; Dieu n'eſt pas le principe de toutes les choſes*

[2] Dernier livre de l'Iliade 527.

qu'on a à dire où à faire, mais des bonnes seulement.

Voilà les sentimens & les maximes dans lesquelles Platon nous veut par rapport au Dieu qui nous a formez, & par rapport à nous-mêmes : il commande qu'on chasse des Villes de sa République quiconque osera dire que Dieu est auteur du mal : c'est selon lui un langage qui offense la Sainteté de Dieu, qui ne nous est d'aucune utilité, & qui renferme une contradiction. Car si Dieu est bon, comme il l'est sans aucun doute, & de l'aveu de tous les hommes ; l'auteur du mal n'étant pas bon, ne sçauroit être Dieu qui est bon. Que si Dieu n'est pas auteur du mal, (terme général, sous lequel nous comprenons, non pas la pauvreté, ni la maladie, ni semblables accidens que le peuple regarde comme des maux, & que quelques-uns nomment des calamitez ; mais le vice, la dissolution, & les autres déréglemens) si, dis-je, Dieu n'est pas la cause de ces desordres ausquels nous osons nous abandonner ; c'est donc nous-mêmes qui en sommes les vraies causes, & non pas Dieu dont la loi condamne tous ces excès. Tels sont les sentimens que Platon & Socrate ont voulu nous inspirer sur cette matiére.

Quant au Raisonnable de l'Ame, ils l'ont nommé Déiforme & divin : on n'a pour s'en assûrer qu'à entendre ces paroles de Socrate à Alcibiade, rapportées par Platon [a] *Pouvons-nous donc avancer*, lui dit-il, *qu'il y a quelque chose de l'Ame, qui est tout divin ? & ne pouvons-nous ni conjecturer ni sçavoir ce que ce peut être ? Disons*

a Vers la fin du 1. Alcibiade. Le texte de Platon est ici un peu différent de celui qui se lit dans les éditions Gréques de Platon.

du moins que l'Ame reſſemble à Dieu par cet endroit; & que qui s'attacheroit à la conſidérer par cet endroit tout divin, & à bien pénétrer d'un côté ce que c'eſt que Dieu, & de l'autre ce qu'elle eſt entant qu'intelligente, ce ſeroit le meilleur moyen de ſe bien connoître. Ce qui eſt écrit dans le Phédon eſt tout conforme à cette doctrine. *Voulez-vous bien que nous ſuppoſions deux ſortes d'Etres, l'Etre viſible, & l'Etre inviſible?* J'y conſens, répondit-il. *Et que l'Etre inviſible eſt toûjours le même, au lieu que le viſible change continuellement d'état?* Je vous paſſe encore cette ſuppoſition. *Dites-moi maintenant, je vous prie ſi outre le corps & l'ame il y a en nous quelque autre choſe?* J'avoüe, *dit-il*, que c'eſt tout ce que j'y connois. *Mais dans lequel des deux ordres d'Etres déja ſuppoſez, mettons-nous le corps?* Qui peut douter, *répliqua-t-il*, qu'il ne ſoit de l'ordre des choſes viſibles? *Et que dites-vous de l'ame? eſt-elle viſible ou inviſible?* Je dis qu'elle eſt inviſible, du moins par rapport aux hommes. *Et ne parlons-nous pas ici du viſible & de l'inviſible par rapport aux hommes?* J'ai crû que vous en parliez en ce ſens. *Répondez-donc préciſément à ma demande: l'ame eſt-elle viſible ou inviſible?* Je ſçai bien qu'elle n'eſt pas viſible. *Elle eſt donc inviſible.* Très-certainement. *Donc l'ame reſſemble davantage* [a] *à l'Inviſible que le corps, qui tient auſſi plus du Viſible que l'ame.* Il le faut bien, Socrate, *répliqua-t-il.* Et après avoir ſuivi encore

a L'Inviſible, & l'Intelligible ſont ordinairement une même choſe dans Platon, & l'Intelligible tout court, c'eſt toûjours Dieu, dans le langage de ce Philoſophe.

quelque tems la même contemplation, Socrate fait cette demande. *Duquel des deux l'ame tient-elle davantage ? du divin, ou du mortel ?* Il eſt clair, Socrate, que c'eſt du divin : de même que c'eſt du mortel que le corps tient davantage, *lui répondit-il.* Et quelques lignes après. *Qu'en jugez-vous ?* reprit-il : *les choſes étant comme nous venons de le dire, n'eſt-il pas naturel au corps d'être bien-tôt détruit, & à l'ame d'être abſolument indeſtructible, ou quelque choſe de fort approchant ?* Comment pourroit-on vous le conteſter ? *lui répliqua-t-il.* Et ayant montré tout de ſuite de quelle maniére le corps tend toûjours à ſa deſtruction, Socrate continuë ainſi, *Mais pour l'ame, qui eſt quelque choſe d'inviſible, elle paſſe dans un lieu qui lui reſſemble en quelque ſorte, dans un ſéjour glorieux, charmant, où tout reſpire la pureté, ſéjour inviſible qui fait l'endroit le plus délicieux des Enfers : ou pour parler plus juſte, elle va s'unir à Dieu qui eſt la bonté & la ſageſſe même : & c'eſt-là où la mienne ira aujourd'hui même prendre ſa place, s'il plaît à Dieu,* [a] *Notre ame étant donc par ſa nature doüée des avantages que je viens de dire, croirons-nous, comme font tant de gens, que ſortie du corps elle ſe diſſipe auſſitôt & s'évanoüiſſe ? Il s'en faut bien, mes chers amis* Cebés & Simmias. *Mais voici au contraire ce qui en eſt.* Et tout de ſuite il prouve qu'elle eſt immortelle.

J'ai fait voir que ce n'étoit que diſputes, & que conteſtations, entre vos Hiſtoriens, vos Philoſophes, & vos Poëtes, ſur le ſujet de l'Ame &

a Platon fait parler ainſi Socrate le jour de ſa mort. Cette parole, ἂν θεὸς ἐθέλῃ mérite d'être remarquée en paſſant.

du Corps, & sur la formation de l'Homme : ceux-ci en parlant d'une façon, ceux-là d'une autre ; & se trouvant toûjours parmi eux des esprits féconds en nouveautez pour se distinguer les uns des autres. Car leur but n'étoit pas de trouver la vérité : mais c'est qu'esclaves de l'ambition & de la vaine gloire, ils ne voyoient rien de si beau que de se débiter pour Auteurs de quelque nouveau système. Et c'est ce qui a multiplié les erreurs, les derniers venus ayant toûjours eû soin d'en mettre de nouvelles à la place de celles qui étoient vieilles, & celles qui leur étoient propres à la place de celles des Anciens.

Car aussi-tôt après la mort de Thalés, Anaximandre enseigna tout le contraire de ce qu'il avoit appris de lui, Anaximéne fit la même infidélité à Anaximandre son Maître, & Anaxagore joüa le même tour à Anaximéne. Pour ce qui est d'Aristote, il n'eût pas la patience d'attendre que Platon eût fermé les yeux, pour déclarer la guerre à Platon, & pour lever l'étendard [a] contre l'Académie : mais perdant tout respect pour un Maître dont il avoit reçû les leçons avec une avidité incroyable, il ne rougit point d'attaquer la gloire de ce grand homme dont il avoit tant de sujet de rédouter l'éloquence, & se présenta audacieusement pour le défier : lui, qui non seulement n'étoit pas dans de meilleurs principes que Platon, mais qui a même débité une plus damnable doctrine. Car Platon ayant soutenu l'immortalité de l'Ame, Aristote a soutenu que l'Ame est mortelle:

a L'Académie étoit le parc de l'ancien Héros Académus : & c'étoit-là que Platon avoit son école. Voyez le tome 1. p. 263.

& le premier ayant été persuadé que Dieu étendoit sa providence sur toutes les parties de l'Univers, le dernier a enseigné [a] que la Terre n'avoit aucune part aux soins de cette providence divine: c'est ce que veulent dire ses paroles à les prendre à la lettre; puis qu'il a avancé qu'à la vérité Dieu régle tout ce qui est au-dessus de la Lune, mais que tout le reste est à la disposition du Destin. Il seroit inutile de parler ici de plusieurs autres sentimens de ce [b] Philosophe, qui sentent son novateur. Il me suffit que vous voyiez que vos Maîtres se sont défaits les uns les autres: ce qui ne pouvoit manquer d'arriver, par la raison que la fausseté n'est pas seulement en guerre avec la vérité, mais aussi avec elle-même: au lieu que la vérité, toûjours d'accord avec elle même, n'a que la seule fausseté à combattre.

Ainsi nous trouvons dans tous les mêmes sentimens concernant la nature de l'Homme, & le Législateur Moïse, & le Prophéte David, & l'invincible Job; Isaïe, Jérémie, avec tout le chœur des Prophétes; Matthieu, Jean, Luc, & Marc; Pierre, & Paul, avec tout le Collége des Apôtres. Car on ne les entend pas nous dire, l'un que c'est ici, l'autre que c'est là, que les Hommes sont sortis d'eux-mêmes des entrailles de la Terre; l'un que l'Ame est immortelle, l'autre qu'elle est mortelle; celui-ci que la Raison est la maîtresse des Passions, celui-là qu'elle en est la servante & l'esclave. Ils enseignent tous d'une commune

a Voyez le tome 1. p. 75. & suivantes.

b Voyez les nouveautez d'Aristote dans Eusébe liv. 15. de la Prép. Evang. A cette occasion Atticus y compare Platon à l'aigle, & Aristote au renard.

voix que la terre, l'eau, & les autres élémens sont la matiére dont le corps humain a été formé, & que l'ame n'y a pas été transmise comme quelque chose de préexistant; mais que c'est après la formation du corps que l'Ame a été créée.

Car, dit l'Historien Sacré, [a] *Dieu prit de la poussiére de la terre pour former l'Homme, & il lui souffla dans la face le souffle de vie, & l'Homme devint vivant & animé.* Il ne faut pas s'imaginer que ce souffle ait été une haleinée sortie de la bouche de Dieu; car Dieu n'a point de corps, étant un Etre simple & sans composition: mais ce fut la substance même de l'Ame, d'autant qu'elle est un Esprit doüé d'intelligence & de raison. Voilà ce que le Législateur des Juifs a couché dans l'Histoire de la création du Monde: & il nous a enseigné le même dans ses Loix. Car en parlant d'une femme enceinte, qui ayant été frappée, auroit fait une fausse couche, il dit à cette occasion que l'enfant se forme prémiérement dans le sein de sa mére, & qu'après cela [b] il est animé: non qu'une Ame qui étoit déja quelque part, vienne de dehors dans ce petit corps, ni qu'elle se forme du sang des deux sexes: car elle est créée en la maniére que Dieu l'a réglé, & suivant les loix établies dans la nature dès le commencement.

C'est aussi ce que Job, ce prodige de constance a très-bien éclairci en parlant à celui qui présidoit à ses célébres combats; c'est-à-dire, à son Créateur. *Souvenez-vous*, lui dit-il, *que je n'étois que de la boüe, lorsque vous m'avez formé: & vous*

a Genése 2. 7.

b Exode 21. 22. Consultez le Grec assez différent de la Vulgate.

me faites retourner en terre. N'avez-vous pas fait à mon égard, comme on fait quand on tire le lait, & qu'après qu'il eſt caillé on en fait du fromage? Vous m'avez couvert de peau & de chair: Vous m'avez lié d'os & de nerfs, & vous avez placé chez moi la vie & la miſéricorde, & vos regards ont gardé mon eſprit. [a] Il a marqué par ordre dans ces paroles, & ce que la ſociété nuptiale contribuë à la formation des enfans, & la transformation de ce premier ſujet, qui eſt ſi peu de choſe, en un prodigieux nombre de linéamens d'autant de différentes parties; & la création qui ſe fait enſuite de l'Ame, & ſon union à ce petit corps, & enfin la protection divine qui continuë de veiller à la garde de l'enfant après qu'il eſt né. Voici encore comme David prête ſa voix à Dieu qui l'inſpire. [b] *Vos mains m'ont fait, & m'ont formé. Donnez-moi l'intelligence, & je m'inſtruirai de vos commandemens.* Il rappelle à ſon Auteur le ſouvenir de ſon ouvrage, & le prie de lui donner l'Ame ou l'Intelligence: & c'eſt le langage uniforme de tous les Prophétes ſur le ſujet de la nature de l'Homme.

Et de peur que quelqu'un ne s'imagine que les Grecs ſoient d'une autre nature que les Romains, ou que l'origine des Egyptiens ſoit différente de celle des Perſes, ou que les Maſſagétes, les Scythes, & les Sarmates ſoient de quelque autre eſpéce que le reſte des Hommes: celui qui nous a fait l'Hiſtoire de la création du Monde, a eû ſoin de nous apprendre que le Créateur ayant formé de limon un ſeul Homme, & d'une côte de cet Homme une ſeule Femme, il a enſuite rempli

a Job 10. 9. b Pſ. 118. 73.

le Monde d'habitans provenus de leur union conjugale, & que c'eſt par leurs enfans & par leurs deſcendans que s'eſt faite la propagation du Genre humain. Car Dieu n'auroit eû qu'à commander : & la Terre & la Mer ſe ſeroient trouvé peuplées tout d'un coup. Mais de peur que quelqu'un ne pût ſe figurer qu'il y eût une différence eſſentielle d'homme à homme, il a voulu que de ce premier homme & de cette premiére femme ſortiſſent tous les peuples de l'Univers.

C'eſt pour une ſemblable raiſon qu'il n'a pas voulu tirer d'ailleurs, que de l'homme, la matiére qu'il a employée pour la formation de la femme : de crainte qu'elle ne voulût tenir une conduite oppoſée à celle de l'homme, ſe croyant d'autre nature que lui. Et parce que l'homme & la femme ne différent que par la figure du corps, & nullement par l'endroit de l'ame, il a fait les mêmes loix pour l'un & pour l'autre. En effet, elle eſt comme lui doüée de Raiſon & d'Intelligence, éclairée ſur ſes devoirs, inſtruite de ce qu'il y a à faire & à éviter, donnant quelquefois plus droit dans le bon parti que ſon époux, utile & comme conſeillére pour lui en pluſieurs rencontres. C'eſt pourquoi nos Saints Temples ſont également ouverts aux hommes & aux femmes : la participation aux divins Myſtéres leur eſt également ordonnée par nos loix : les actions de Religion, & les inſtructions ſaintes ſont également pour nous & pour elles ; ainſi que les récompenſes qu'on mérite en combattant pour la Vertu, parce que les combats ſont communs.

Beaucoup moins la différence des Langues tire-t-elle à conſéquence pour la différence de nature entre ceux qui les parlent : y ayant & des gens de bien

bien & des ouvriers d'iniquité auſſi-bien parmi les Grecs que parmi les Barbares, & cela de l'aveu même des Grecs. Car ils ſont pleins d'admiration pour un [a] Anacharſis ſorti du fond de la Scythie, & non pas d'Athénes, ou d'Argos, ou de Corinthe, ou de Tégée, ou de Sparte: ils ont de la vénération pour les [b] Brachmanes qui ſont Indiens, & non pas Doriens, ou Eoliens, ou Ioniens: & ils loüent avec raiſon les Egyptiens comme une ſage nation à laquelle ils ſont redevables de la plûpart des ſciences. Donc pour parler une autre langue que la Gréque on n'en eſt pas moins homme: Homére ayant donné la qualité de Très-juſtes aux [c] Hippémolges qui habitoient un canton de la Thrace; & Xénophon fils de Gryllus s'étant rendu le Panégyriſte de la prudence, de la tempérance, de la juſtice, & de la

a Anacharſis frére du Roi de Scythie, demeura long-tems en Gréce, parce que ſa mére en étoit, & qu'elle lui avoit appris ſa langue. Il étoit contemporain & ami de Solon, il ſe fit eſtimer des Grecs par la cenſure qu'il faiſoit de leurs mœurs. Il eſt aſſez plaiſant, leur diſoit-il, que vous ayiez des loix contre ceux qui s'entrediſent des injures, & des récompenſes pour ceux qui s'entrebattent comme vos Athlétes: que vous buviez à petits coups quand vous avez ſoif au commencement du repas, & ſur la fin à grandes raſades: que vous condamniez la duplicité & la mauvaiſe foi, & que vous établiſſiez des foires & des marchez où l'on ment & frippone impunément.

b Sur les Brachmanes, voyez Strabon, livre 15. & Suidas.

c Sur les Hippémolges, Iliade 13. 5.

valeur [a] du célébre fils de Cambyſes ; je veux dire de Cyrus, originaire de Perſe par ſon pere, & de Médie par ſa mére. Tant il eſt vrai que les Grecs ont reconnu eux-mêmes que la vertu eſt en quelque récommandation même parmi les Barbares, & que pour parler autrement qu'on ne parle en Gréce, ce n'eſt pas à dire qu'on ait moins de probité.

Il n'importe donc que les Hérauts de la vérité, je veux dire, nos Prophétes & nos Apôtres, ayent ignoré & la Langue & la politeſſe Gréque : puis qu'ils n'ont eû beſoin que de leur ſageſſe conſommée pour forcer toutes les Nations, & les Grecs eux-mêmes tout comme les Barbares, à recevoir une doctrine toute divine : ayant rempli toute la Terre & toutes les Mers des ouvrages qu'ils ont publiez ſur la vertu & ſur la Religion. Car tout le monde ayant aujourd'hui abandonné les vaines penſées des Philoſophes, s'eſt mis à l'école des Pêcheurs & des Publicains, & court après les Ecrits d'un homme dont le métier étoit de tailler des peaux. Le tems a aboli le ſouvenir de vos trois anciennes Ecoles, l'Italique, [b] l'Ionique, & l'Eléatique ; la plûpart des hommes en ignorent juſqu'aux noms ; au lieu qu'ils ont continuellement à la bouche les noms des Prophétes, qui ont précédé de [c] quinze ſiécles & davantage,

a Cyrus fils de Cambyſés Roi de Perſe, & de Mandane, fille d'Aſtyage Roi de Médie.

b Il ſera parlé de ces trois Ecoles, & des ſectes qui les ſuivirent, dans le Plan Philoſophique.

c *De quinze ſiécles*, &c. Il faut ſe ſouvenir que Théodoret parle aux Grecs de ſon tems dans la ſuppoſition de la fauſſe Chronologie de Porphyre expoſée dans le

les Fondateurs de ces Ecoles. On célèbre même par tout les noms des Patriarches, antérieurs aux Prophétes, comme les noms d'Abraham & de ses enfans; & remontant encore plus haut, des noms d'Abel, d'Enoch, de Noé, & des autres qui se sont rendus récommandables par la sainteté de leur vie: tandis que les noms de vos sept Sages, si postérieurs aux Prophétes, & les noms des Philosophes qui succédérent aux Sages, sont également ignorez aujourd'hui de ceux qui parlent la langue d'Athénes. Mais pourquoi parler d'aujourd'hui, si anciennement on étoit embarrassé à nommer ces sept Sages? Car quelques-uns vouloient que Périandre de Corinthe fût un des sept; d'autres leur associérent Epiménide de Créte, d'autres Acusilaüs d'Argos, d'autres le Scythe Anacharsis, d'autres Phérécyde de Syros, & Platon trouvoit parmi eux une place pour Myson de Chénée: tant ces Sages ont été problématiques entre ceux même qui approchoient de leur tems. Mais pour les noms de Matthieu, de Barthélemi, de Jacques; ceux de Moïse, de David, d'Isaïe, & du reste des Apôtres & des Prophétes,

second livre. Car ce Philosophe qui étoit leur Héros, fait Moïse beaucoup plus ancien que Sémiramis: & l'on sçait d'ailleurs que Sémiramis regnoit plus de mille ans avant le malheur de Troye, arrivé plus de cinq cens ans avant la naissance de la Philosophie par Pythagore, qui prit le premier le nom de Philosophe. Mais dans la véritable Chronologie il n'y a qu'un peu plus de mille ans entre la naissance de Moïse en 1611. avant J. C. & celle de Pythagore en 592. Au reste Théodoret prend ordinairement le tems des Prophétes depuis celui de Moïse: & il ne peut le prendre de plus haut en cet endroit où il distingue les Prophétes des Patriarches.

ce sont des noms que chacun sçait comme ceux de ses propres enfans.

Ceux qui trouvent ces noms peu gracieux & trop barbares, les sçavent sans doute, puis qu'ils s'en rient : mais nous au contraire, nous pleurons l'illusion de ces faux délicats, qui voyant de leurs propres yeux que la barbarie du langage a triomphé de la politesse Attique, que les Fables ornées de termes pompeux sont entiérement en déroute, & que les solécismes des Pêcheurs ont battu en ruine les syllogismes des Philosophes, ne rougissent pas encore de l'affront fait à leurs Maîtres ; & qui au lieu de chercher l'obscurité pour cacher leur propre honte, se présentent le front levé pour combattre en faveur du mensonge : bien qu'ils soient en si petit nombre, qu'ils seroient bien-tôt comptez si l'on vouloit s'en donner la peine ; & d'ailleurs si peu instruits des régles de ce beau langage dont ils font tant de bruit, qu'ils lâchent presque autant de barbarismes que de paroles. Ce qui n'empêche pas qu'ils ne se croyent les plus beaux parleurs du monde, pourvû qu'ils sçachent dire, *Non par les Dieux*, *Non par le Soleil*, & que ces juremens, ou d'autres aussi profanes, ne tarissent point dans leurs entretiens.

Que si vous ne convenez pas avec moi ni de l'oubli, ni de la défaite des Philosophes ; je vous prie donc, vous qui êtes leurs zélez partisans, de m'apprendre où est l'héritier qui nous reste aujourd'hui de la doctrine de Xénophane de Colophone ; où est le successeur vivant de Parménide d'Elée, celui de Protagore & de Méliſſe, celui de Pythagore & d'Anaxagore, celui de Speusippe, & de Xénocrate, celui d'Anaximandre,

& d'Anaximéne, où eſt enfin celui d'Arcéſilaüs, ou de Philolaüs ? Qui ſont-ils aujourd'hui, où les Chefs de la Secte des Stoïciens, ou ceux qui paroiſſent à la tête du parti d'Ariſtote, où les Magiſtrats qui réglent la police de leur Ville ſur les loix de Platon, ou les peuples qui ont formé une République ſur le plan qu'il en a tracé ? Vous ne ſçauriez nous montrer un ſeul Maître qui tienne Ecole de telles opinions.

Mais pour la doctrine des Prophétes & des Apôtres, nous vous la faiſons voir de vos propres yeux dans toute ſa vigueur & dans toute ſa force : car tout ce qui eſt ſous le Soleil, eſt rempli des livres qui la contiennent : la Langue des Hébreux ne s'étant pas ſeulement changée en celle des Grecs, mais étant auſſi devenuë celle des Romains, celle des Egyptiens, celle des Perſes, celle des Indiens, des Arméniens, des Scythes, des Sarmates ; en un mot, celle de toutes les Nations, & de toute la Terre.

Platon, le ſage Platon, a eû beau diſcourir à tout propos ſur l'immortalité de l'Ame : il n'a pu venir à bout d'en perſuader même ſon diſciple Ariſtote : mais nos Pêcheurs, nos Banquiers, & notre [a] Cordonnier, ont convaincu & les Grecs, & les Romains, & les Egyptiens, & généralement tous les peuples de l'Univers, que l'Ame

[a] *Le Cordonnier.* Le métier de S. Paul ayant été de coudre des peaux pour faire des tentes, les Payens le nommoient par mépris *le Cordonnier*, parce que le métier du Cordonnier eſt auſſi de coudre des peaux. Théodoret ſe ſert preſque toûjours de ce terme dans ſa Thérapeutique, pour humilier davantage les Grecs, en leur faiſant avoüer que notre Cordonnier a triomphé de leurs Philoſophes.

eſt immortelle ; qu'elle a été avantagée de la Raiſon, & qu'ayant le pouvoir de maîtriſer les Paſſions, c'eſt parce qu'elle néglige de ſe prévaloir de l'empire qu'elle a ſur elles, qu'elle tranſgreſſe la Loi ; & non par aucune violence qui lui ſoit faite ; de même qu'elle eſt libre à ſe tourner du côté du bien en revenant de ſon deſordre, & à retracer en elle les caractéres de la reſſemblance divine.

Ces vérités importantes, nous les voyons ſoutenuës, je ne dis pas par ceux que l'Egliſe charge du miniſtére de l'inſtruction, mais par les Cordonniers, par les Forgerons, par les ouvriers en laines, & par le reſte des Artiſans ; par les femmes même, je ne dis pas par celles qui ſçavent lire, mais par celles dont tout le métier eſt de filer ou de coudre, ou de ſervir dans une maiſon ; par le bas peuple des Villes, comme par les bonnes gens de la campagne, où l'on entend les Laboureurs, les Bergers, les Vignerons, diſcourir ſur la Trinité ; plus éclairez ſur la création du Monde, & ſur la nature de l'Homme, que ne l'ont été ni Platon ni Ariſtote ; & de plus, pratiquant la vertu, fuyant le vice, craignant les ſupplices préparez aux méchans, attendant le Jugement du Seigneur avec autant de certitude que de tranquillité, philoſophant ſur la vie immortelle & éternelle, adouciſſant leurs travaux par cette penſée, que c'eſt pour gagner le Royaume des cieux qu'ils travaillent ; & cela ſans avoir étudié ſous d'autres Maîtres que ceux que vous croyez décréditer en les traitant de Barbares ; ne vous ſouvenant pas que c'eſt vous-mêmes qui en avez été traitez, & même par un Scythe. *Car*, diſoit Anacharſis, *tous les Grecs ſont des Scythes pour*

moi ; ce que vous pouvez comparer avec ces paroles de notre Cordonnier, [a] *Si je ne sçai pas la force des mots d'une Langue, je ferai un Barbare pour celui à qui je parle ; & celui qui me parle sera un Barbare pour moi.* Et certes comme les Grecs prennent pour des Barbares [b] les Illyriens, les Péons, les Taulentiens, & les Atintanes : ainsi réciproquement ces peuples, & tous les autres qui n'entendent pas le Grec, trouvent que le plus pur Attique, le Dorique, l'Eolique, & l'Ionique, ne sont que des espéces de jargons très-barbares.

Mais au fond les mêmes pensées s'expriment également bien en toutes Langues, comme on le voit par expérience : ce qui vient de ce que les hommes de tous pays, sont tous faits de la même maniére. C'est pourquoi non seulement on trouve, & des arts, & des sciences, & de beaux faits d'armes parmi les Barbares ; mais on sçait aussi que quelques-uns de ces peuples ont inventé de plus belles machines de guerre que les Grecs, pratiqué de plus beaux stratagémes, & ruse plus habilement avec l'ennemi. Il y en a dont le langage concis vaut mieux que tout le verbiage des Grecs : c'est le témoignage que les plus anciens Historiens ont rendu aux Persans, & que leur rendent encore aujourd'hui tous ceux qui ont eu à traiter avec cette nation, ou en qualité

a 1. Cor. 14. 11.

b Les Illyriens, aujourd'hui les Esclavons. Les Péons peuples de l'extrêmité de la Macédoine du côté qu'elle confine avec la Mysie. Les Taulantiens tenoient un autre coin de la Macedoine du côté de la mer, & les Atintanes un autre.

de Députez, ou en portant les armes, ou à l'occasion de quelque commerce. Car on reconnoit qu'ils sont prompts & pénétrans au dernier point pour découvrir le piége d'un discours artificieux, & qu'avec quatre paroles ils défont les plus grands harangueurs : point de Dialectique qui tienne contre la leur, point de gens qui se débarrassent mieux d'un sophisme : de plus très-heureux à envelopper de grandes maximes sous des proverbes qui ont quelque chose d'énigmatique ; & tout cela sans être jamais entrez [a] dans les Labyrinthes ni de Chrysippe ni d'Aristote, & sans avoir été à l'Ecole, ni de Socrate ni de Platon : car ils ne se sont pas chargez de préceptes de Rhétorique & de Philosophie ; ils n'ont eû pour tout Maître que la seule nature.

Cependant on prétend que les Indiens en sçavent bien plus que les Persans : & pour dire un mot des Nomades nos voisins, [b] & en particulier

[a] *Les Labyrinthes de Chrysippe* ; c'est-à-dire, ses sophismes, dont il n'étoit pas toûjours aisé de se dépétrer. Ceux qui sont rapportez par Laerce & par Suidas, ne sont guéres embarrassans : par exemple, *ce que vous dites, vous passé par la bouche : vous dites une charrette : donc une charrette vous passé par la bouche. Ce qui est à Mégare n'est pas à Athénes : Il y a des hommes à Mégare : donc il n'y en a point à Athénes.* Un Sophiste qu'on nous a fait connoître par de si mauvais syllogismes, fut pourtant si estimé de son tems, qu'on disoit que si les Dieux vouloient devenir Dialecticiens, ils se formeroient sur les régles de Chrysippe.

[b] Nomades est le nom qu'on donnoit à un peuple errant de Marchands de bestiaux, répandu dans l'Europe, l'Asie, & l'Afrique. Il s'en étoit formé quelque peuplade auprès d'Antioche, où Théodoret écrivoit. Ces Marchands ou Bergers avoient leur langue

des Ismaëlites qui vivent dans les déserts, où les livres des Grecs ne leur ont jamais rien appris : on sçait pourtant que ces habitans de lieux sauvages ont beaucoup de sagesse & de présence d'esprit, avec une conception vive & nette pour démêler le vrai & le faux dans toutes les propositions qu'on leur fait. Je croi qu'il seroit inutile de parler ici des Egyptiens, puisque les Philosophes du premier ordre publient eux-mêmes que la Grèce le cède à l'Egypte en hommes récommandables en tout genre. Pour les Romains, ils peuvent produire, aussi-bien que les Grecs, & leurs Poëtes, & leurs Historiens, & leurs Orateurs ; lesquels au jugement de ceux qui possédent les deux Langues, pensent d'une maniére plus judicieuse, & disent plus de choses en moins de paroles.

Je ne dis pas ceci pour dépriser la Langue Gréque, payant d'ingratitude ma chére Nourrice qui ne m'a pas tout à fait mal appris à parler : mais je le dis pour fermer la bouche à ceux qui font sonner trop haut un si médiocre avantage, & pour humilier leur vanité : je le dis pour leur apprendre qu'on ne doit pas trouver ridicule un Langage qui ne brille que par l'éclat de la vérité, ni s'en faire accroire sous prétexte qu'on sçait l'art de farder agréablement le mensonge ; mais qu'on doit au contraire admirer des Ecrivains qui ne se sont pas amusez à peigner des phrases & à tourner des périodes, persuadez que la beauté de

particulière : & il paroît que ceux de certains cantons, se glorifioient d'être descendus du fils qu'Abraham eût de son esclave, & que pour cette raison ils prenoient le nom d'Ismaëlites.

la vérité qu'ils alloient exposer toute nuë, n'avoit aucun besoin d'être relevée ni par des fleurs inutiles, ni par des couleurs empruntées.

Prenez-donc la peine, mes bien-aimez, de comparer la vaine enflure des Philosophes, avec la solide simplicité des Pêcheurs; & si d'une part la prodigieuse quantité de volumes publiez par vos Ecrivains vous paroît quelque chose, voyez de l'autre le peu d'effet que tout cela a produit: car ni les fables des Poëtes, ni les opinions des Philosophes, n'ont pu faire aucune impression durable sur les esprits.

Admirez au contraire qu'un seul livre, & un livre si peu épais que celui de nos divines Ecritures, ait eû un pouvoir si miraculeux: comprenez par-là que c'est Dieu qui y parle, & qui nous enseigne la Vérité. Apprenez-donc de Dieu même que c'est lui qui a formé le corps humain, que l'Ame est immortelle de sa nature, que la Raison y commande aux passions, & que les passions nous sont elles-mêmes utiles & nécessaires pour nos fonctions naturelles. Concevez que de ces deux Appétits opposez que nous appellons le Concupiscible & l'Irascible, chacun nous sert très-utilement. Car par le premier nous nous portons aux choses de Dieu, pleins de mépris pour les objets visibles, tout occupez de la pensée des biens invisibles; marchant sur la terre, mais volant par nos saints desirs jusqu'au ciel; brûlant d'y voir le Seigneur, & nous y disposant par une vie vertueuse & pure: outre que c'est de cette même faculté que dépend le soin raisonnable de la santé, celui de l'entretien & de la nourriture, & celui de la légitime procréation des enfans. Quant à l'Appétit Irascible, il a été mis au pou-

voir de la Raison, afin qu'elle s'en serve pour moderer les saillies du Concupiscible: car celui-ci étant sujet à passer les justes bornes, le Createur lui a associé l'autre pour le contenir; comme on attelle quelquefois avec un cheval qui a trop d'ardeur un cheval neuf, qui, pour ne sçavoir pas encore tirer, le lasse & l'empêche de s'emporter: & de même que les qualitez contraires, comme la froideur & la chaleur, concourent par leur contrarieté même à former un bon tempérament; ainsi le Concupiscible & l'Irascible quand l'un est tempéré par l'autre, produisent à l'Ame une disposition favorable pour la Vertu. Or la Raison a toûjours le pouvoir de disposer de ces deux Appétits pour les choses qu'elle veut faire, les lâchant ou les retenant chacun à son tour, & les rallentissant l'un par l'autre: car le Concupiscible réprime les emportemens de l'Irascible, comme l'Irascible modére l'avidité insatiable du Concupiscible: & cela arrive toûjours de la sorte tandis que la Raison les fait, pour ainsi dire, obéir aux guides qu'elle tient en main. Que si elle les leur lâche, ou agréablement chatoüillée par la cupidité qui l'entraîne, ou gourmandée par la colére qui s'échappe hors de saison; ces Appétits ne manquent pas de courir en desordre, semblables à des chevaux qui ont pris le mords aux dents: & celle qui devoit mener le char étant emportée à travers les champs, s'attire les insultes & les huées de ceux qui voyent son péril sans la plaindre, parce qu'elle s'y est volontairement engagée.

Je dis volontairement: car puisque les infracteurs des loix humaines sont condamnez au dernier supplice, & que le Seigneur menace les pé-

cheurs des feux éternels : on doit bien être persuadé que ni Dieu qui eſt la juſtice & la bonté même, ne puniroit jamais ſi ſévérement ceux qui vivent dans le deſordre, s'ils péchoient par une néceſſité inévitable, ni les plus ſages des hommes n'auroient jamais établi des peines ſi rigoureuſes contre ceux qui donneroient atteinte à leurs loix, ſi les crimes avoient été regardez comme des actions involontaires ; ni les Juges & les Magiſtrats n'auroient jamais la cruauté de faire mourir par de ſi horribles genres de mort des criminels qui ne le ſeroient point devenus par leur libre arbitre, mais par la néceſſité inſurmontable du Deſtin ou de la Nature. Que s'ils ne ſe croyent pas permis de faire grace aux infracteurs des loix, ils font aſſez voir par-là qu'ils en regardent l'infraction comme l'ouvrage de la volonté & de la liberté.

Et voilà ce qu'on nous a enſeigné, & ce que nous enſeignons touchant la nature de l'Homme, laquelle nous offre d'ailleurs tant d'autres ſujets d'admiration & de réconnoiſſance envers notre Créateur. Car quelle ſageſſe n'a-t-il pas fait paroître en établiſſant dans le cerveau l'origine & le principe des diverſes facultez de nos cinq ſens qui nous produiſent autant de commoditez différentes, je veux dire, celles de diſcerner les objets par la vûë, par l'oüie, par l'odorat, par le goût, & par l'attouchement ? Combien de choſes à admirer dans l'uſage de tant de parties, ſoit externes, ſoit internes, de notre corps ? Cette Memoire, qui ayant reçu en dépôt des choſes ſi différentes, & ſi peu-liées enſemble, les conſerve chacune en ſa place ſans rien confondre, toûjours prête à les rendre dans le même état & dans le même ordre qu'el-

les lui avoient été confiées si long-tems auparavant ? & enfin tant de sciences, qui ne se brouillent point les unes avec les autres, & qui nous servent si bien, chacune nous offrant son ministére à point nommé ?

Lors donc que nous venons à réfléchir sur ces merveilles & sur tant d'autres, écrions-nous avec le Prophéte. [a] *Votre science a tiré de moi dequoi se faire admirer : elle me passe, & je ne sçaurois y atteindre.* Car où pourroit-on trouver des termes pour bien parler, soit de la symmétrie du corps exposée à nos yeux, soit des lumiéres de l'Ame qui ne se voyent que par la pensée ? Certainement bien que plusieurs Ecrivains, comme Hippocrate & Galien, Platon & Xénophon, Aristote & Théophraste, ayent déja parlé amplement sur cette matiére ; tout ce qu'ils ont dit n'est presque rien en comparaison de ce qui reste encore à dire : parce que l'esprit humain ne sçauroit atteindre à la sublimité des productions de la Sagesse divine. C'est pour cela que ce Prophéte après avoir loüé Dieu des choses qui étoient à sa portée, se trouvant dans l'impuissance de comprendre toutes les merveilles renfermées dans l'Homme, avoüe que c'est une entreprise qui passe ses forces : persuadé que cet humble aveu lui tiendra lieu du plus beau Cantique qu'il puisse chanter à son Créateur.

[a] Ps. 138. 6.

ANALYSE
DU DISCOURS
DE LA PROVIDENCE DIVINE.

Si l'on entre bien dans la pensée de Théodoret, on verra que la Providence divine est l'ordre établi de Dieu pour empêcher qu'il ne soit fait violence à la liberté de l'Homme par l'action des causes naturelles : de maniére que suivant cet ordre favorable, personne ne peut être ni méchant & malheûreux malgré lui, ni bon & heûreux que dépendemment de son libre arbitre : si l'on pouvoit l'être autrement, on le seroit par cette nécessité inévitable qu'on nomme le Destin, dont la créance est directement opposée à celle de la Providence. Quoique la conduite de Dieu sur toutes les choses créées s'appelle aussi sa Providence dans un sens philosophique & très-étendu : elle ne nous intéresse proprement que dans le sens auquel Théodoret la restraint. Par-là on voit la liaison de ce Discours avec le précédent où ce Pére a tant insisté sur la liberté de l'Homme, laquelle ne sçauroit subsister avec la Fatalité dont l'opinion étoit assez commune parmi les demi-sçavans du Paganisme, auxquels Théodoret oppose les vrais Philosophes dans ce VI. Discours dont la division est en deux Points.

Dans le I. il fait connoître ceux qui ont tenu pour le Destin, esprits foibles & superstitieux qui se sont attiré les railleries des Cyniques, & des Poëtes Comiques.

Dans le II. il les réfute par l'exposition de la doctrine de Platon & de Plotin, qui justifient la sagesse de la Providence divine sur huit articles considérables : I. Sur la punition des ames incurables, nous dirions, sur le supplice éternel des Damnez : II. Sur la dispensation inégale des biens & des maux de cette vie, ou sur le diversité des conditions : III. Sur la contrariété des agens naturels qui s'entredétruisent, l'eau par exemple éteint le feu : IV. Sur les maladies, & sur les calamitez : V. Sur le mêlange des méchans parmi les bons : VI. Sur les imperfections apparentes des Etres sensibles : VII. Sur les priéres faites à Dieu & non exaucées : VIII. Sur l'infestation des animaux nuisibles à l'Homme.

Il paroît que les Payens continuoient d'attaquer les Chrétiens, comme ils avoient commencé de faire du tems de Saint Paul sur la prétendue [a] folie de prêcher JESUS-CHRIST crucifié : *on disoit qu'en parlant des anéantissemens d'un Dieu, nous anéantissions la sagesse de la Providence. Théodoret s'attache sur la fin de ce Discours à faire voir que Dieu n'auroit pu choisir un meilleur moyen de sauver l'Homme, & que cet évenement, le plus grand de tous les évenemens, est aussi celui qui fait le plus d'honneur à sa Providence.*

Au reste Théodoret a fait dix autres Discours de la Providence ; car c'étoit la matiére favorite de ce Saint & Sçavant Evêque : la contemplation de l'action de Dieu pour la production & pour la conservation de toutes choses, étant certainement la véritable Philosophie.

[a] 1. Cor. 1. 23.

VI. DISCOURS.

DE LA PROVIDENCE DIVINE.

ENTRE ceux qui pratiquent la Mer, les uns manient la rame, & les autres le gouvernail dans des Navires de charge : ici on voit un Pêcheur qui promène sa barque sur les eaux où il va jetter le filet pour leur enlever leurs chers nourriçons ; là on en voit un autre assis sur une falaise, droit présentant sa ligne aux poissons, il en trompe de tems en tems quelqu'un qui se trouve pris à l'hameçon ayant mordu à l'appât. Mais il y a bien de ces gens de mer qui périssent à la fin engloutis dans les flots, parce qu'ils ont été ou assez imprudens pour s'éloigner du rivage à contre-tems, ou assez audacieux pour oser braver la tempête.

Je ne dis pas ceci pour perdre inutilement des paroles : mais pour représenter en quelque sorte par cette similitude le triste sort de ceux qui vont briser, pour ainsi dire, contre l'écueil de ce Monde visible ; assez stupides pour ne pas connoître que toutes choses y sont très-bien réglées ; & assez hardis pour y trouver à redire. Car comme il y a des esprits raisonnables qui ne sçauroient considérer la beauté des Créatures, sans en bénir le Créateur ; il s'en trouve aussi d'assez outrez pour pousser jusqu'à l'idolatrie l'admiration qu'ils conçoivent à cette vûë, & pour se faire des Dieux

des

des choſes créées. Les premiers ſentent redoubler leur agréable ſurpriſe par le détail de tout ce qui arrive: ils y reconnoiſſent ſenſiblement la conduite du Maître du Monde, ils avoüent que ſa ſageſſe tient toûjours la main au timon de ce grand vaiſſeau. Les autres trouvent le moyen de ſe faire de chaque évenement un chagrin : ils ne ſont contens de rien; déclamant contre les richeſſes, & trouvant la pauvreté ridicule; ſe plaignant de ce qu'il y a des maladies, & ne pouvant ſupporter la vûë des gens qui ſe portent bien; ſe faiſant des ſujets de peine & de la proſpérité des uns, & de la diſgrace des autres; & de l'abondance, & de la médiocrité des fruits de la terre; & de la fécondité, & de la ſterilité des mariages; & de la paix, & de la guerre. De ſorte que la Providence ne donnant jamais à leur compte, un coup de gouvernail à propos, ils entreprennent de lui en ôter la conduite, & de la bannir du Monde, pour mettre en ſa place la Parque, le Deſtin, la Fortune: aſſurant qu'une néceſſité violente préſide à *tout*, & que c'eſt elle qui fait les aſſaſſins, les voleurs, les adultéres, & cela malgré qu'ils en ayent eux-mêmes.

Venons donc à l'examen des opinions des Grecs ſur cette nouvelle matiére, & comparons leurs ſentimens avec la doctrine des Prophétes & des Apôtres: mais ne nous amuſons point à écouter les conteurs de Fables impies; puiſque le [a] Prince des Poëtes nous répréſente le plus grand des Dieux qui pleure comme un enfant de ſe

[a] Homére dans le récit de la mort de Sarpédon, fils de Jupiter & de Laodamie, tué par Patrocle, Iliade livre 16.

voit dans l'impuissance de secourir son fils Sarpédon, la Parque Chloto lui ayant lié les mains avec son filet qu'il auroit bien envie de trancher, mais Atropos & Lachésis le défient de l'oser entreprendre: surquoi Jupiter ne peut que pleurer, lamenter, & se plaindre. Homére raconte encore que Neptune, qui vouloit venger Polyphéme du Capitaine des Céphaloniens qui lui avoit crevé le seul œil qu'il avoit, ne put surmonter le Destin qui avoit arrêté que le fils de Laërce reverroit sa chére Isle d'Itaque.

Laissons donc-là les Poëtes, & faisons paroître les Philosophes. On dit que les disciples de Diagore furent surnommez Athées, [b] parce qu'ils nioient absolument la Divinité. Pour Protagore on prétend qu'il n'a tenu là-dessus ni le pour ni le contre; ayant accoûtumé de dire qu'il ne sçavoit ni s'il y avoit des Dieux, ni s'il n'y en avoit pas. [c] Epicure fils de Néoclés, avec toute sa secte, a véritablement reconnu un Dieu, mais tout replié sur lui-même, *ne voulant point d'affaires, & n'en faisant à personne.* Quant [d] à

a Neptune qui avoit eû Polyphéme de la Nymphe marine Thoose, fit ce qu'il put pour faire périr Ulysse qui avoit aveuglé ce Cyclope. Mais il n'y reüssit pas: car un Dieu ne peut rien contre tous les autres, dit Homére Odyss. liv. 1.

b Sur l'Athéisme de Diagore & de Protagore, voyez le tome 1. p. 93 . . . 99.

c Ennius traduisant le mot d'Epicure, *Nec sibi paris negotium, nec alteri.*

d Sur l'opinion d'Aristote, Voyez le tome 1. p. 75 . . . 79.

Aristote, il a crû que Dieu gouvernoit au delà de la Lune, mais sans se mêler en aucune façon de tout ce qui se passe en deçà de cette Planète: car il a abandonné la conduite de ce bas Monde à la nécessité du Destin, à laquelle il appartient, selon lui, de dispenser aux mortels, non seulement les richesses & la pauvreté, la santé & les maladies, la liberté & l'esclavage, la paix & la guerre: mais encore la vertu & le vice.

C'est là-dessus que le [a] Cynique OEnomaüs a intenté contre tous ces gens-là une accusation dans laquelle il a enveloppé Apollon même qui s'étoit montré pour eux dans ses Oracles. Il a intitulé son livre, *La Recherche des Imposteurs*, & voici comme il s'y récrie contre cette dangereuse doctrine. *Adieu la base de la vie humaine; adieu le gouvernail & le lest de notre pauvre Navire; & pour m'expliquer, adieu la liberté, s'il faut s'en rapporter à nos beaux esprits. Nous supposons bonnement que la liberté est la maîtresse de la nécessité: mais elle est sa servante, (c'est Chrysippe, si je ne me trompe, qui nous en avertit) ou sa demi-servante, comme parle Démocrite: tel est le rolle qu'ils font jouër à la plus noble de nos*

[a] OEnomaüs Philosophe du second siécle, trompé par un Oracle ambigu, écrivit avec toute la liberté Cynique, contre les Oracles, & contre le Destin, qui étoit la défaite ordinaire des mauvais Devins. Car ils renvoyoient au Destin les évenemens sur lesquels ils n'osoient hazarder une prédiction. Voyez Eusébe Prép. Ev. liv. 5. ch. 22. & liv. 6. chap. 7. Le livre du Cynique est intitulé dans Eusébe Τοῦτων Φωρὸς *Malefico-rum impetus*, ce qui ne signifie rien: car il y a là une faute d'écriture toute visible, corrigée dans Théodoret, où l'on lit Τοῦτων Φωρὸς *Recherche ou Découverte des Imposteurs.*

facultez. Mais ils nous permettront de n'avoir pas pour eux plus de créance qu'on ne s'en doit d'homme à homme. Que si un Dieu prend parti pour eux contre nous, ciel! que deviendrons-nous! Et après bien d'autres choſes dites ſur le même ton, *Allons*, ajoûte-t-il, *il faut que je me mette en colére. Quoi? afin que nous ſoyions contens du train des choſes humaines, faudra-t-il qu'il n'y ait rien dont la raiſon ne nous ſaute aux yeux? mais ſi nous manquons d'eſprit pour la pénétrer, faudra-t-il recourir à la fatalité, à la deſtinée, & charger de tout* [a] *Himarmène ou Péprométe, qui fait la part à chacun de nous, tantôt comme il plaît à Dieu, tantôt ſuivant l'impulſion de ces corpuſcules,* [b] *que la Néceſſité balloie en haut, & en bas; qu'elle accroche enſemble, & qu'elle déprend; qu'elle détourne de deſſus nous, & qu'elle nous jette à la tête?* Et quelques lignes après, voici comme il accommode Apollon. *Ceci ſoit dit pour toi, ô Dieu des Devins: car tu ne ſçais pas encore de quoi nous ſommes les maîtres, toi qui ſçais toutes choſes: & il faut qu'on t'apprenne que ce que tu fais filer aux Parques, dépend de*

a La Fatalité ou la Deſtinée.

b OEnomaüs ſe raille là d'une penſée d'Epicure des plus extraordinaires, & qui ne peut pas être expliquée dans l'eſpace d'une Note: Les atomes tombent perpendiculairement ſur nous ſuivant leur train commun, & tandis qu'ils nous frappent à plomb, ils nous font faire ce qu'il plaît au Deſtin. Quelquefois ils ſe détournent un peu pour nous frapper obliquement, & alors nous ſommes libres. *Epicurus declinatione atomi vitavit fati neceſſitatem putat. Quam declinationem ſine cauſa fieri, ſi minus verbis, re cogitur confiteri.* Voyez la ſuite dans Ciceron *De Fato.* 17. 18.

notre volonté. C'eſt ainſi que ce Cynique redreſſe le Pythien, auſſi-bien que Démocrite & Chryſippe: ayant bien raiſon d'être de mauvaiſe humeur contre eux, puis qu'ils ont fait une eſclave de notre Volonté qui eſt libre de ſa nature; l'ayant aſſujettie à la Néceſſité qui lui intime ſes ordres par Himarméne, & par Péproméne.

Chryſippe prétend, au reſte, que le vrai nom de cette dérniére n'eſt pas *Péproméne*, mais *Péperaſméne*, qui ſignifie, ſelon lui, un gouvernement très-parfait: pour la premiére, il croit auſſi qu'on a gâté ſon nom en l'appellant *Himarméne* au lieu d'*Iroméne*, qui veut dire *la liaiſon*, ſoit des décrets de Dieu, ſoit de quelque autre genre de cauſes. [a] Continuant ſes obſervations étymologiques, il dit que le nom de *Mœre* ou *Parque* ſignifie proprement *part & portion*; à cauſe que les Parques nous font la part, & nous taillent nos morceaux: que le terme de *Chréon* ou *Deſtinée*, exprime *une dette*; & que rien n'empêche d'appeller *une dette*, ce qui nous arrive, ou qui nous convient, ſelon la loi du Deſtin: que la fixation du nombre des Parques à trois, s'eſt faite par rapport au paſſé, au préſent, & à l'avenir; ces trois tems renfermant & conſommant toutes nos avantures: que la premiére Parque appellée *Lachéſis* doit tirer ſon nom de *Lachos*, qui veut dire Sort; car chacun tire au ſort

a Ce tas d'étymologies eſt tiré d'un extrait de Diogénien, qui ſe trouve dans Euſébe liv. 6. ch. 8. Diogénien étoit un Péripatéticien qui avoit réfuté deux livres de Chryſippe intitulez *du Deſtin*. Si ce Péripatéticien eſt le même que Diogénien d'Héraclée, célébre Grammairien ſous Adrien, il pouvoit juger des étymologies.

ce que le Destin lui a préparé : que celle qu'on nomme *Atropos* ou l'*Immuable*, nous avertit par son nom qu'on ne sçauroit rien changer à ce que le Destin a une fois arrêté : que *Clotho*, ou *la Fileuse*, nous apprend par le sien que les événemens sont tous liez les uns aux autres, & tortillez pour ainsi dire comme de la filasse réduite en fil, & que les trois Parques sont tellement faufilées ensemble, que leurs volontez n'en font qu'une. Chrysippe ajoûte que tout cela s'appelle *la Providence* ou *Pronoée* : que c'est elle qui prend soin de l'œconomie du Monde, faisant que chaque chose y ait son usage : & qu'on l'a aussi nommée *Adraſtée*, ou l'*Inévitable*, pour marquer que personne ne sçauroit éviter de passer par ses mains.

Au reste les sectateurs de Démocrite, de Chrysippe, & d'Epicure, ne sont pas les seuls qui ayent soûtenu que tout se fait par nécessité, donnant à la Nécessité le nom d'*Himarmène* ou de *Destin* : car [a] Pythagore dont on parle tant, a dit que la

[a] *Pythagore dont on parle tant*, &c. Voilà une preuve que les Péres n'épargnent pas Pythagore : car on le relève ici pour une expression qui sonne mal : quoique Platon qui est l'Expositeur de Pythagore ait si bien parlé de la Liberté humaine & de la Providence divine. On voit dans le Livre *de l'Ame du Monde* que Timée de Locres par le terme de *Nécessité*, entend simplement *la Matière* : & Timée étoit disciple de Pythagore. Iamblique dans la Vie de ce Philosophe, dit qu'il enseignoit à ses disciples que la Providence régle toutes choses, qu'il ne faut point lui résister, que quand on se confie en elle, on peut se mocquer de toute la puissance humaine. La Providence, & la liberté sont deux choses touchées plus d'une fois dans les vers d'Or. St. Justin cite des paroles de Pythagore très-honorables à la Divinité.

Nécessité est comme une robbe qui couvre le Monde : Parménide a donné à la Nécessité les beaux noms de divin Génie, de Justice, de Providence ; & Héraclite qui lui a conservé celui de Destin, a prononcé que tout tourne au gré du Destin. Chrysippe, ce Stoicien dont je viens de parler, ne met aucune différence entre ce qui se fait sans liberté, & ce qui se fait selon les loix du Destin, qu'il appelle *une impression éternelle, continuelle, & réglée.* Zénon de Cittie définit le Destin en disant que c'est *la puissance motrice de la matière* ; & il le nomme indifféremment, tantôt la Providence, & tantôt la Nature. Ses successeurs ont dit que le Destin est *la raison qui régle la Providence dans le gouvernement du Monde* ; ils l'ont quelquefois nommé dans leurs Ecrits, *la suite & l'enchaînement des causes.*

Venons maintenant à *la Fortune*, & nous trouverons que quelques-uns s'en sont fait une Divinité, & qu'ils l'ont honorée comme une Déesse. Mais Platon ne l'a regardée que comme une cause casuelle, & l'a nommée *un accident, un contretems, ou de la Nature ou de la Liberté* : & Aristote la définit, *une cause cachée & inconstante qui produit par accident quelque effet de ceux qui ont d'autres causes plus naturelles & plus ordinaires.* Anaxagore, Démocrite, & les élèves du Portique la nomment, *une cause cachée à la raison humaine.*

Le Poëte Comique [a] Philémon, qui ne sem-

[a] Le Poëte Comique Philémon vivoit du tems d'Alexandre. La joye l'avoit fait se bien porter durant 99. ou selon quelques-uns, 101. ans qu'il vécut, & à la fin il mourut de rire, *Suidas.*

blôit ne que pour faire rire, redresse pourtant ceux qui érigent en Divinité la Fortune, & leur dit,

De la liste des Dieux, retranchez la Fortune.
Cette Divinité du vulgaire séduit,
N'est qu'un évenement que le hazard produit.

Et voici comme il plaisante aux dépens de ceux qui ont l'entêtement des présages qu'ils veulent tirer des cas fortuits.

Quand je vois certains fous à chimère cornue,
Compter combien de fois un chacun éternue,
Combien on dit de mots, combien on fait de pas:
J'enrage qu'en public on ne les pende pas.
Chacun marche, éternue, & parle à sa manière;
Et fait le tout pour soi, non pour la Ville entière,
Personne n'a qu'y voir, tout dépend de son choix,
Et la Nature y suit ses régles & ses loix.

[a] Ménandre dans sa Comœdie intitulée *Le Superstitieux*, ridiculise ces vaines observations en cette maniére.

a Ménandre formé par Théophraste, ami & successeur d'Aristote : ce qui suffit pour faire connoître le tems de ce *Prince de la nouvelle Comœdie*, ainsi que les Grecs l'ont nommé. Diphile parut fort peu de tems après lui. Pindare, & Epicharme Pythagoriciens étoient beaucoup plus anciens, l'un contemporain de Pythagore, & l'autre d'Empédocle. Ces quatre Poëtes vont être citez par Théodoret, & il suffit de connoître leur tems.

Quel présage, grands Dieux ! que faut-il que j'en croye !
En mettant mes souliers j'ai rompu ma corroye :
C'est celle du pied droit, je suis mort ! Foible esprit,
C'est qu'un cordon de cuir à la fin se pourrit.
Mais d'en avoir un neuf si tu crains la dépense,
Sur ton cœur l'avarice a pris trop de puissance.

Tant il est vrai que ceux qui n'avoient d'autre métier que de faire rire les assemblées de Théatre, ne trouvoient rien de plus risible que ces superstitieuses allarmes.

Ce fut ainsi qu'Antiphon [a] se mocqua d'un homme qui étoit tout hors de lui de ce qu'une truye venoit de manger ses petits, ce qu'il prenoit pour un signe de quelque grand desastre ; *Allez, bon homme*, lui dit-il, *c'est un bon signe pour vous, que cette pauvre bête que vous faisiez mourir de faim, ne vous ait pas mangé vos enfans.* [b] Bion voulut aussi se divertir de telles superstitions par une semblable répartie, qu'il fit à un homme qui ayant pris garde à un trou fait à son sac par un rat qui l'avoit rongé, en étoit en

a Antiphon contemporain de Socrate, est le premier dans la Liste des dix Orateurs dont on peut voir les Vies dans l'un des Opuscules de Plutarque.

b Bion passa de l'Ecole de Crates dans celle de Théodore l'impie qui en fit un Athée comme lui. S'étant ruiné de santé par ses débauches, il devint superstitieux après s'être mocqué de ceux qui l'étoient, & s'avisa d'invoquer les Dieux, *comme s'il falloit bien qu'il y eût des Dieux*, dit Hésychius, *parce que Bion avoit bien voulu croire qu'il y en avoit.*

grande peine : *Ce n'eſt rien*, lui dit-il, *qu'un rat famélique ait rongé un ſac : ce ſeroit autre choſe, ſi le ſac avoit rongé le rat ; comme le diſoit Archilas en ſe réjoüiſſant ſur une pareille avanture.* Diogéne prit le même tour pour raſſûrer un pauvre homme tout effrayé d'avoir trouvé un ſerpent entortillé au pilon de ſon mortier : *Ne ſoyez pas ſurpris du cas*, lui dit-il ; *car ç'en ſeroit un bien plus étrange ſi le pilon s'étoit entortillé au ſerpent dreſſé ſur ſa queuë.* Ce même Cynique ayant lû cet écriteau ſur la porte d'un méchant homme, & avec cela dévot juſqu'à la ſuperſtition,

Hercule fils de Jupiter
Dans cet hôtel daigne habiter.
Plaiſe aux Dieux que jamais ce protecteur n'en ſorte,
Et que rien de mauvais n'entre par cette porte.

Diogéne, dis-je, ayant lû ces vers, s'écria,

Hé par où, dites moi,
Le maître du Logis entrera-t-il chez ſoi.

Voilà comme ceux-même qui profeſſoient une Religion toute ſuperſtitieuſe, ſe faiſoient un ſujet de plaiſanterie des Augures, des Sorts, & des cas extraordinaires que quelques-uns regardent encore comme des pronoſtics. Ils diſoient à ceux qui paroiſſoient frappez de ſi ſotes craintes, que chacun éternuë pour ſoi, & pour ſatisfaire une néceſſité toute naturelle ; non pas pour rien prédire à qui que ce ſoit : que ceux qui s'entretiennent enſemble, parlent de leurs affaires, ſans au-

dessein d'inquiéter par-là ceux qui ne sont pas de leur entretien : qu'il peut être fait un trou à un sac par un rat affamé, sans que celui à qui le sac appartient en doive craindre d'autre desastre : qu'enfin un cordon de soulier peut s'user à la longue & venir à se rompre, sans que le cas soit nécessairement le présage de quelque plus grand malheur.

Ce qui étant très-bien connu du Pythagoricien Epicharme, il conseilloit fort aux gens de se mettre l'esprit en repos sur toutes ces bagatelles, & de se faire des craintes plus sérieuses par rapport au témoin de toutes nos œuvres ;

Pense que Dieu te voit en tout tems, en tout lieu :
Tremble sous la puissance & sous la main d'un Dieu.

Le Poëte Comique Diphile, mêlant de la vraye Philosophie aux jeux du Théatre, a dit dans le même esprit.

Te figures-tu, Nicérate,
Que les défunts soient bien cachez
Sous une pierre longue & plate,
A Dieu témoin de leurs péchez ?
Dieu les poursuit, & Dieu les juge
Dans ce foible lieu de réfuge,
Où les jette leur dernier jour.
Juste ou pécheur, tel que l'on meure,
On passe en un charmant séjour,
Ou dans une triste demeure.

Et un peu après :

Le crime reçoit son supplice
Après que nos jours sont passez.
Dieu tient son siége de justice
Dans le séjour des trépassez.

En effet, puisque tous les méchans ne reçoivent pas ici le châtiment qu'ils méritent, ni tous les Athlétes de la vertu les couronnes qui leur sont dûës, cet Auteur a raison de nous representer d'un côté un OEüil qui voit tout, & de l'autre un tribunal devant lequel il nous faut tous comparoître : afin que détournez du crime par la crainte du jugement, & animez aux grandes actions par la pensée que Dieu tient les yeux arrêtez sur nous, nous entrions tous dans la pratique des bonnes œuvres, quoique nous ne voyions pas maintenant le prix sensiblement étalé au bout de cette pénible carriére.

C'est dans les mêmes vûës que Pindare de Thébes, après avoir congédié le Destin & la Fortune, substituë à ce double épouventail des ignorans, un objet aussi terrible que l'est la puissance infinie de Dieu, de laquelle il tâche de donner quelque idée par ces paroles.

Dieu, du sein de la nuit obscure
Peut tirer, pour former le jour,
Une lumiére vive & pure :
Et sur le milieu de son tour,
Couvrir le grand flambeau du Monde
Des ombres d'une nuit profonde.

Mais c'eſt Platon qui propoſe de la maniére la plus développée le dogme de la Providence, ſur laquelle roule tout le gouvernement du Monde. Voici comme il s'en explique dans l'un de ſes Dialogues des Loix. *De ſorte que Dieu qui tient en ſa main, comme parlent d'anciens memoires,* [a] *le commencement, le milieu, & la fin de toutes choſes, les méne droit à leur perfection, y procédant de la maniére que leur nature l'exige. La Juſtice le ſuit pas à pas, en diſpoſition de le venger des infracteurs de ſa loi divine. L'Homme qui veut être heureux s'attache à la Juſtice, & l'accompagne avec des airs reſpectueux & modeſtes. Mais ſi quelque préſomptueux, entêté de ſes richeſſes, de ſon rang, ou de ſa bonne mine, & ſéduit par les folles paſſions de la jeuneſſe, vient à ſe méconnoître, juſqu'à croire qu'il peut non ſeulement ſe paſſer de Maître & de Guide, mais encore ſe propoſer lui-même pour un modéle de conduite, la Juſtice le quitte comme un homme abandonné de Dieu. Après cet abandon rien ne gêne ce miſérable; il s'en applaudit: & à la tête d'une troupe de ſes ſemblables, il met le déſordre par tout; & par cela même il eſt en quelque conſidération auprès de bien des gens de ſa façon. Mais la Juſtice, après l'avoir ſouffert durant quelque tems, lui fait porter la peine de ſes*

a Platon dans le 4. liv. des Loix. Quand il cite *d'anciens memoires*, ce ſont nos Ecritures qu'il cite, dit Saint Juſtin. Il ſemble en effet que dans les premiéres paroles de cet extrait Platon ait en vûë le 1. verſet du chap. 8. de la Sageſſe, *Attingit à fine uſque ad finem, &c.* Orphée avoit mis en œuvre cette même penſée: & cependant Platon ne le cite pas, mais il cite *d'anciens memoires*: & au deſſus d'Orphée il n'y a de *memoires* bien connus que nos Ecritures. Tout cela fortifie la conjecture de Saint Juſtin.

excés : & il trouve à la fin qu'il s'eſt perdu lui-même, en travaillant à la perte de ſa famille & de ſa patrie. Là ce Philoſophe nous fait conſiderer l'attention que Dieu fait ſur tout ce qui ſe paſſe dans le Monde, & la tolérance dont il uſe quelquefois envers quelques-uns de ceux qui l'offenſent, & l'abus qu'en font les plus emportez, lequel aboutit enfin à une perte ſans reſſource.

Il explique dans le Gorgias les vûës que Dieu ſe propoſe dans la punition des pécheurs. *Quand on punit*, dit-il, *par un principe de juſtice, on s'y propoſe toûjours ou l'amandement de celui qu'on châtie, ou l'utilité du public, auquel on le fait ſervir d'exemple, afin que les témoins de ſon malheur craignent de s'en attirer un ſemblable. Or quelques-uns de ceux qui ſont punis tirent cet avantage de leur ſupplice, qu'ils s'acquittent par cette voye envers a les Dieux & envers les hommes : & ce ſont ceux qui n'avoient commis que de cette ſorte de péchez qui ſont comme des maladies dont on peut guérir, mais dont on ne guérit qu'à force de peines & de ſupplices qu'on endure dans cette vie & dans les Enfers ; n'y ayant point d'autre maniére de ſe décharger de ſes injuſtices. Quant à ceux qui avoient donné dans les deſordres extrêmes, & commis de ces péchez qui ſont comme des maladies abſolument incurables ; les pécheurs de cet ordre ne ſont punis que pour ſervir d'exemple. Car tout ce qu'ils endurent de ſupplices étant perdu pour eux, à cauſe que de tels malades ſont incurables, leur châtiment a pourtant ſon utilité pour le reſte des hom-*

a Le terme de *Dieux* en pluriel, n'empêche pas Théodoret de profiter de ce paſſage. Il connoît le ſtile de Platon, qui dit quelquefois populairement *les Dieux*, pour dire *Dieu*. Voyez le tome 1. pag. 29. & ſuivantes.

nes, qui apprennent par-là que les plus grands crimes aboutissent au dernier des malheurs, & exposent les coupables en éternel spectacle de terreur.

Il semble que ce Philosophe ait volé cette pensée dans nos divines Ecritures ; car il avoit eu assurément quelque connoissance de la terrible déclaration que Dieu fit à Pharaon, rapportée par le bienheureux Moïse en ces termes. [a] *C'est pour cela même que je t'ai élevé, afin de manifester ma puissance contre toi, & de faire annoncer mon nom par toute la Terre.* Car ce Prince ayant mis le dernier comble à ses crimes, Dieu déchargea sur lui diverses sortes de fléaux ; non pas afin qu'il en devînt meilleur, car le Seigneur connoissoit l'obstination de cet esprit rebelle, & que sa maladie étoit incurable ; mais afin que le récit de sa punition fournit à la postérité un exemple mémorable & utile. [b] Car de même que les Villes entretiennent des Exécuteurs pour le supplice des homicides, des voleurs, & des autres sortes de criminels ; non qu'elles trouvent belle cette fonction, mais parce que quelque odieuse qu'elle puisse être, elle est pourtant nécessaire : de même celui qui gouverne le Monde, y souffre des Tyrans comme une sorte de bourreaux dont il se sert pour punir les impies & les scélérats ; mais à leur tour il leur fait payer la peine entiére de toutes leurs violences, parce que ce n'est pas comme ministres de Dieu qu'ils les ont commises, mais comme esclaves de leur propre malice. Ainsi quand Israël avoit péché, il le livroit aux Assyriens : mais parce que ceux-ci

a Exode 9. 17.

b Cette comparaison est presque de mot à mot dans l'extrait qu'Eusébe nous a conservé du Livre de Philon le Juif *de la Providence*. Prép. Ev. liv. 8. ch. 14.

n'entroient nullement dans les vûës du Seigneur ; il renversa à la fin leur Empire, & les fit plier sous d'autres Maîtres ; comme Isaïe, Ezéchiel, & les autres Prophétes l'ont dit en termes exprés : & c'est ce qui me fait juger que Platon leur est rédevable de cette pensée, que les pécheurs incurables sont punis pour l'utilité d'autrui.

Voici comme il établit encore le dogme de la Providence dans le Philébe. *Tous les Sages*, dit-il, *sont dans ce sentiment qui leur fait honneur, que nous devons reconnoître une Intelligence qui gouverne le ciel & la terre comme un Royaume qui lui appartient. Quoi qu'il n'y ait pas d'apparence qu'ils se trompent, voulez-vous bien que nous examinions de près cette doctrine ?* Et après en avoir abrégé les preuves, *Ne ferions-nous pas bien*, poursuit-il, *de nous déclarer nous-mêmes pour un sentiment que nous trouvons si raisonnable ? Nous doit-il suffire de rapporter simplement les pensées d'autrui, parce que par-là nous ne nous engageons à rien, nous ne risquons rien ? Pourquoi ne partagerons-nous pas avec ces Sages le péril d'être mépriſez de quelque esprit fort, qui prétendra que nous nous trompons, & que tout va dans le Monde sans ordre & sans régle.* Et après avoir long-tems discouru contre cette erreur, il ajoûte, *Si tout cela est avancé sans preuve, ce seroit prendre le bon parti, que de dire, comme on l'a répété tant de fois, que quelque démesurée que soit l'étenduë du Monde, il y a une cause qui est appliquée à cette grande machine, & qui ne l'est pas inutilement, puisque c'est elle qui régle & qui lie ensemble les années, les mois, & les heures ; & que c'est-là ce qu'on nomme proprement la Sagesse & l'Intelligence.* Ce sont-là des lumiéres qu'il avoit puisées,

avec

avec beaucoup d'autres pareilles, dans les sources des livres des Hébreux, où il eſt dit clairement que : *Dieu a fondé la Terre par la Sageſſe, & préparé les Cieux dans l'Intelligence*; & le reſte.

Il parle encore de l'Intelligence qui gouverne le Monde, à l'occaſion de la diviſion des biens, en humains, & divins, propoſée & expliquée dans ſes Loix [a] de cette maniére. *Il y a deux ordres de biens; car il y a des biens humains, & des biens divins. C'eſt de ceux-ci que ceux-là dépendent; en ſorte que ſi quelqu'un obtient les plus grands, il poſſéde auſſi les moindres; mais s'il manque des premiers, il n'a ni les uns ni les autres. Entre ceux de l'ordre inférieur, la ſanté tient le premier rang, la bonne mine le ſecond, l'agilité à la courſe avec la diſpoſition pour les autres exercices, le troiſiéme, la quatriéme place eſt pour Plutus le Pére des richeſſes, non pas toutefois pour l'aveugle Plutus de la Comœdie* [b], *car nous lui voulons de bons yeux, & nous le mettons à la ſuite de la Prudence. Cette Prudence eſt le premier des biens divins, & elle régle l'uſage des autres : le ſecond eſt la Tempérance qui convient à une ame déja éclairée par la Prudence : l'union conſtante de ces deux premiers produit le troiſiéme qui eſt la Juſtice, & le quatriéme qui eſt la Force. Or la Nature ayant ſubordonné les biens humains aux biens divins, il faut qu'un Légiſlateur ſuive exactement cette diſpoſition. Après cela, voici les régles de conduite qu'il lui reſte à*

a Prov. 3 19. b Plat. des Loix, Dial. 2.

c Alluſion au Plutus d'Ariſtophane. Plutus étoit aveugle, & Eſculape lui donna l'uſage de la vûë. On peut remarquer en paſſant les Vertus réduites à quatre, qu'on nomme communément *Cardinales*. Cette réduction, ou cette diviſion ſi bien reçûë, fait honneur à ſon auteur.

donner là-dessus à ses citoyens. Les biens humains doivent avoir pour but les divins, & ceux-ci avoir pour modèle l'Intelligence qui gouverne le Monde.

Il prouve ensuite par un long raisonnement que la Vertu seule est un vrai bien de sa nature, & que les autres avantages ne sont que des biens équivoques, n'en ayant à proprement parler que le nom. *Car*, ajoûte-t-il, *les choses que le vulgaire nomme des biens, sont très-mal nommées.* [a] *On dit, par exemple, que c'est un grand bien, premiérement de se bien porter, secondement, d'être bien fait, troisiémement d'être riche : à quoi on ajoûte cent autres choses, comme le parfait usage de la vûë, de l'ouïe, & des autres sens : on regarde tout cela comme des biens ; & on dit que c'en est un pour un Tyran, d'être en pouvoir de faire tout ce qu'il lui plaît. Etre né dès les premiers siécles, ne mourir jamais, & posséder tout ce que je viens de dire, voilà le plus haut point de la félicité comme le peuple se la figure. Mais nous disons, vous & moi, que tout cela est très-bon pour les justes, pour les Saints, & très-mauvais pour les méchans, à commencer par leur vigoureuse santé. Oüi, voir, entendre, avoir tous les autres sentimens exquis, & même vivre, seroit un très-grand mal pour un homme qui seroit immortel, & qui posséderoit tout ce qu'on compte au nombre des biens, à la reserve de la justice & des autres vertus ; & le mal seroit moindre pour un homme de ce caractére, à proportion que sa vie seroit plus courte.* Et un peu après, *Je dis donc précisément que les maux, ou les choses ausquelles on donne ce*

a C'est l'ancien Poëte Simonidés, qui a dit que la santé, la bonne mine, & les richesses composoient le bonheur parfait. Ses propres paroles seront rapportées vers le commencement du XI. Discours.

nom, ſont des biens pour les juſtes, & des maux pour les injuſtes; & que les biens, ou les choſes qu'on nomme ainſi, ſont des biens pour les juſtes, & des maux pour les injuſtes.

Il fait là des diſtinctions qui me paroiſſent d'une grande juſteſſe. C'eſt déja certainement un très-grand bien de ſçavoir ce que c'eſt proprement que le bien, & de le diſtinguer de ce qui en ayant le nom dans le langage ordinaire, peut néanmoins devenir ou un mal ou un bien, ſelon la diſpoſition où l'on eſt d'en abuſer, ou d'en faire un bon uſage. Car la ſanté, les forces, la beauté, les richeſſes, ont été utiles à ceux qui ſe ſont montré dignes de ces avantages, leſquels ont été pour d'autres des inſtrumens de vice & d'incontinence. Mais la Tempérance, la Juſtice, & les autres Vertus, ſont les vraies richeſſes de l'ame; toûjours utiles, jamais nuiſibles à leurs poſſeſſeurs, pour leſquels les biens de nom deviennent eux-mêmes des biens effectifs, étant poſſédez par des œconomes fidéles & tempérans. Comme au contraire les mêmes choſes qui deviennent de grands biens, poſſédées par des gens de bien, ſe tournent en de grands maux par le mauvais uſage qu'en font les hommes vicieux & déréglez. Car ils abuſent de la vûë, par exemple, en l'arrêtant ſur des objets dangéreux, de l'oüie en ouvrant l'oreille à des diſcours qu'on ne doit jamais entendre; & en un mot de tous leurs ſens, parce qu'ils s'en ſervent pour contenter, & pour fomenter leurs paſſions.

Prenons donc garde, mes bien-aimez, de ne rien confondre; & ayant déja fixé l'idée & du vrai bien, & du vrai mal, & de ce qui tient le milieu entre ces extrêmes, n'appellons point heureux ceux que nous voyons pleins de ſanté, comblez de ri-

cheſſes, élevez aux premiéres charges, plus dignes certainement des noms de malheûreux & de très-miſérables, s'ils ſont de ces avantages la matiére de leurs déréglemens & de leurs excés. Ainſi à la vûë d'un méchant homme qui regorge de biens, ne nous récrions pas ſur ſon bonheur, mais plaignons ſon infortune d'avoir entre les mains tant de moyens d'entretenir ſes deſordres. Et par la même raiſon quand nous voyons un homme qui paroît vertueux, tombé néanmoins dans la pauvreté, ou dans quelque autre diſgrace, gardons-nous bien de dire qu'il eſt malheûreux, & que la Providence eſt injuſte. Car en premier lieu on peut paſſer pour juſte ſans l'être en effet; cet OEïl qui voit tout, voyant tout autrement les choſes que nous, comme le Seigneur le déclara au Prophéte Samuël, [a] *Dieu ne voit pas*, dit-il, *comme l'homme voit: car l'homme regarde au viſage, & Dieu au cœur.* Mais quelque vertueux que nous ſuppoſions celui que nous voyons dans la néceſſité ou dans la ſouffrance, nous n'avons pas lieu ni de l'eſtimer malheûreux, ni de craindre qu'il ne le devienne dans ſa diſgrace: puiſque c'eſt-là un vaillant Athléte que la Vertu a exercé à ſoûtenir l'adverſité ſans foibleſſe. Car comme les eſclaves du vice font voir par leur conduite que ce qu'on prend vulgairement pour des biens, n'eſt qu'une ſource de crimes: de même les amateurs de la Vertu font de ce que le peuple nomme des maux, la matiére d'une véritable Philoſophie.

Si donc nous nous rendons capables de bien faire ce diſcernement en toute rencontre, nous ne formerons jamais aucun jugement deſavantageux de la Juſtice divine, & nous goûterons ce beau

[a] 1. des Rois 16. 7.

mot de Platon dans son Théétète : *Dieu est souverainement juste, & rien ne lui ressemble davantage qu'un homme qui sçait parfaitement lui faire justice.*

Ce Philosophe s'attache directement dans le dixiéme livre des Loix à la guérison de ces têtes mal saines, où l'on ne peut faire entrer les raisons qui établissent la Providence divine. *Voici, cher Démophon*, dit-il, *la maniére de traiter la maladie de ces esprits qui croyent, à la vérité, qu'il y a des Dieux, mais qui se les figurent déchargez du soin des choses humaines. Que vous reconnoissiez l'existence des Dieux (dirons-nous à un malade de cette espéce) c'est un effet naturel d'une certaine affinité que vous avez avec eux, & qui vous fait les honorer comme vos parens, vous empêchant de les méconnoître. Mais que vous en conceviez une idée si basse & si impie, c'est une suite de l'erreur grossiére où vous êtes au sujet des vrais & des faux heureux ; jugeant trop favorablement de l'état des hommes déréglez & injustes par ce qu'il a d'éclatant & de commode.* Et après avoir examiné cette félicité apparente, il ajoûte, *Il ne nous seroit peut-être pas difficile de faire voir que les Dieux prennent soin des petites choses, & qu'ils y font autant & plus d'attention qu'aux grandes : car je les crois présens à cet entretien, & attentifs à ce que nous disons : leur bonté s'étendant à tout, & rien n'étant plus de leur caractére que de veiller à ce qui se passe ici-bas.* Et pour fortifier ce sentiment par des preuves, il continuë ainsi. *Ne jugeons donc pas moins avantageusement de Dieu que des ouvriers ordinaires, qui, plus ils sont habiles, plus ils s'attachent à donner une perfection exquise, tant aux grandes qu'aux petites piéces qui entrent dans leurs ouvrages. Croyons que Dieu ne manque ni de lu-*

miére, ni de bonne volonté, ni de puiſſance pour donner ordre à tout : & ne nous imaginons pas qu'il ait plus de facilité à travailler en grand qu'en petit, ni qu'il s'épargne de menus ſoins, comme feroit un Artiſan négligent qui fuiroit la peine. Non, non, cher Etranger, ne jugeons pas ainſi de Dieu ; car ce ſentiment ſeroit également injurieux à la Religion, & contraire à la vérité.

A ces réflexions il joint la ſuivante quelques lignes après. *Tout bon Médecin enviſage le bien du corps entier, en ſoignant les membres : tout Ouvrier entendu ſe propoſe la perfection de l'ouvrage entier dans la diſpoſition où il met chaque piéce. De même celui qui gouverne le Monde, y rapporte l'état des parties au bon état du tout, & non pas l'état du tout au bon état des parties. Quand donc vous trouvez à redire à ce qui arrive ici-bas, c'eſt que vous ne voyez pas qu'il ne ſe pouvoit rien de mieux pour le bien & le bon ordre du Monde entier.* Et après beaucoup d'expreſſions envelopées, il déclare nettement ſa penſée à l'étranger avec qui il s'entretient. *Vous pourrez*, lui dit-il, *profiter de cette conſidération pour vous calmer l'eſprit ſur la ſoudaine proſpérité de ceux qui ſe ſont élevez de la pouſſiére par leurs crimes & par leurs impietez. Vous vous les figuriez fort heureux ; & à la vûë de leurs ſuccés, vous penſiez avoir trouvé les Dieux en défaut, & leur Providence endormie : mais c'étoit parce que vous ne conceviez pas que même la bonne fortune de quelques ſcélérats contribuë au bien commun de l'Univers.*

Tel eſt le tour qu'il prend pour juſtifier la Providence, en prouvant que tout ce qui arrive dans le Monde, elle le fait ſervir au bien commun. Car l'état d'un tout ne ſe régle pas en vûë de quelqu'u-

ne de ſes plus petites parties : mais l'état de celles-ci concourt à la perfection du tout ; notre corps, par exemple, n'a pas été fait comme il eſt, en vûë de la plus petite jointure de quelqu'un de nos doigts ; mais les doigts & leurs jointures ont été faites, comme il convenoit pour la ſtructure la plus réguliére du corps.

Au reſte, on doit conſidérer que l'Homme étant né mortel, & le deſir de conſerver ſa vie, joint au manque d'une infinité de choſes, lui ayant rendu néceſſaires preſque tous les arts & tous les métiers, comme le labourage des terres, la culture des plantes, la fabrique des navires pour le commerce, l'architecture, & le ſecours de tant de mains induſtrieuſes dont il a beſoin pour ſe loger, ſe meubler, s'habiller, & s'entretenir : il a été très-convénable que Dieu, qui a l'œuil à tout, diverſifiât les conditions en faiſant & des pauvres & des riches ; afin que les riches fourniſſent la matiére des ouvrages, & que les pauvres y miſſent la main. Par-là cette ſouveraine Sageſſe qui gouverne le Monde a trouvé le moyen de mettre les riches dans quelque dépendance à l'égard des pauvres. Car enfin les plus grands Seigneurs ne ſçauroient ſe paſſer, je ne dis pas de leurs boulangers, de leurs cuiſiniers, & de valets qui les ſervent à table ; mais ils ont auſſi beſoin & de maçons, & de laboureurs, & de tailleurs, & de cordonniers, ſans parler que ceux qui ſont curieux de beaux ameublemens, ont encore affaire & de Peintres, & de ſculpteurs, & de tels autres ouvriers qui rendent les maiſons des grands ornées & magnifiques : comme réciproquement les pauvres ſont dans une dépendance viſible à l'égard des riches, dont il eſt néceſſaire qu'ils tirent quelque

argent pour leur subsistance, en leur vendant leur travail & leur ouvrage.

Que ceux qui sont choquez de la diversité des conditions, & qui querellent la Providence de ce qu'elle ne nous a pas tous fait naître dans un même degré de fortune, que ceux-là, dis-je, aillent aussi faire une querelle aux Peintres de ce qu'au lieu de s'en tenir à une seule couleur pour tous leurs tableaux, ils y en employent tant de différentes; aux faiseurs de Luth, & aux joüeurs de cet instrument, de ce qu'au lieu de mettre toutes leurs cordes à l'unisson, ils les montent sur divers tons; aux Maîtres de Mathématique, de ce qu'au lieu de tenir leurs disciples toûjours sur une même figure, ils leur en présentent de si diverses, triangles, quarrez curvilignes, cercles, trapézes, & autres dont la liste seroit longue: & aux Maîtres d'Arithmétique, de ce qu'ils parlent à leurs éléves de nombres pairs & impairs, pairement impairs, & impairement pairs, cubiques, quarrez-quarrez, & quarrez-cubiques. Que si la diversité est nécessaire en fait de nombres, de figures, de cordes d'instrument, & de couleurs; pourquoi vous plaignez-vous de n'être pas tous ou des Crœsus, ou des Midas, ou des Darius? Sçavez-vous bien ce que vous souhaitez en souhaitant l'égalité des conditions? c'est de voir finir le genre humain par la misére & par la famine. Car en ce cas, qui seroit celui qui voudroit bien se faire le valet d'un autre qui ne seroit pas plus que lui? qui se chargeroit de labourer & d'ensemencer la terre, de scier les bleds, de cultiver les jardins & les vergers, de couper le raisin, de faire le vin, & l'huile?

Etant donc certain que dans la supposition des conditions égales qui que ce soit ne pourroit se

faire servir par autrui, comment chacun pourroit-il suffire à se servir lui-même, obligé en même-tems de garder ses bœufs, ses moutons, ses chévres, & ses pourceaux, & d'être de tous les métiers, tailleur, cordonnier, maçon, ferrurier, boulanger, cuisinier, laboureur, jardinier, constructeur de navire, matelot & pilote. Car il n'y a aucun de nous qui n'ait besoin du secours de tous ces arts, & de plusieurs autres.

Mais d'où vient qu'au lieu d'approuver un ordre si sagement établi, vous en murmurez plus que les autres; vous, riches, qui y gagnez tout ce que vous avez de gens à votre service, tant à la Ville qu'à la Campagne? Car le laboureur vit content de son sort, & le serviteur du sien; le bon Artisan aime son métier, & se plaît au travail qui est son partage: tandis que vous, qui avez tous vos aises, & qui vous dégoûtez des plaisirs à force d'en avoir trop, grace aux agréables services que les pauvres vous rendent; vous vomissez des paroles de blasphéme contre l'Auteur de vos biens. Mais on voit assez ce qui vous fait parler avec tant d'impieté: c'est que déterminez à vivre toûjours dans la dissolution, vous voudriez en établir deux prétextes plausibles qui vous servissent d'excuse auprès du public, en tâchant de lui faire accroire d'une part qu'il n'y a point de Providence qui gouverne le Monde, & de l'autre que tout y est assujetti à l'empire du Destin, non seulement le corps avec tout ce qui le concerne, mais encore l'ame avec sa volonté.

Or Platon s'est déclaré contre ces erreurs, en disant tantôt que *la vertu ne reconnoît point de puissance qui la maîtrise, & que selon qu'on la cultive ou qu'on la néglige, l'on est quelque chose, ou*

l'on n'eſt rien : tantôt que *celui qui choiſit mal, & qui prend le parti du vice, en a lui ſeul tout le tort, & non pas Dieu : car Dieu n'eſt jamais la cauſe du mal.* Voyez avec quelle fermeté il fait parler Socrate dans la plus rude conjoncture où un homme ſe puiſſe trouver [a], avec quelle ſécurité contre la mort, avec quelle confiance en la Providence. *Après tout, il faut que vous ſçachiez, mes Juges, que la mort ne détruit pas les eſpérances d'un meilleur avenir : il faut, dis-je, que vous faſſiez attention qu'à cet égard il n'y a que ceci de bien vrai : c'eſt qu'il ne peut arriver aucun mal à un homme de bien ni pendant ſa vie, ni après ſa mort : car Dieu prend ſoin de ce qui regarde un homme de ce caractére.* Il eſt donc conſtant que ni la pauvreté, ni la maladie, ni l'eſclavage, ni la mort, ne ſont pas des maux ; & que la multitude inſenſée a beau leur en donner le nom ; ce ſont de vrais biens pour ceux qui en font un bon uſage.

Atticus Philoſophe Platonicien, déclare nettement que l'opinion qui ôte à la Providence la conduite des choſes humaines, n'eſt bonne qu'à rendre les hommes plus corrompus. Voici ſon expreſſion : *C'eſt*, dit-il, *entrer dans le grand chemin de l'iniquité, que de ne rien craindre, ni eſpérer de la Providence.* On ſçait que Plotin eſt un des plus illuſtres Auteurs qui ayent écrit ſur les

a On venoit de lui prononcer la ſentence de mort. Les éditions modernes portent, *Les Dieux prennent ſoin*, & les exemplaires de Théodoret portoient, *Dieu prend ſoin*, &c. ὑπὸ Θεῦ, & non pas ὑπὸ Θεῶν. Une négligence de la part de Théodoret à rapporter fidélement le texte, auroit paſſé pour une falſification dans l'eſprit de ſes adverſaires. Cela doit faire juger que c'eſt une correction à faire dans le texte de Platon, tel qu'on nous le préſente aujourd'hui.

matiéres de Philoſophie : voici comme il parle dans la Préface de ſes livres a de la Providence. *Que ce ſoit une extravagance de dire que le Monde ſe ſoit fait & arrangé de lui-même, & par hazard; que ce ſoit-là, dis-je, une extravagance incapable de tomber dans un homme qui ait des yeux & de la raiſon, la choſe eſt ſi manifeſte, que je pourrois m'épargner la peine de le prouver : d'autant plus, qu'il a déja paru aſſez d'Ecrits avant le mien pour faire toucher au doigt que c'eſt-là une erreur.* Et après un ample éclairciſſement ſur cette queſtion, il conclut ainſi. *Cet Univers a donc reçû ſon être & ſon arrangement de la ſeule Intelligence,* [b] *& du Verbe qui en émane.*

C'eſt-là, comme on voit, un larcin que Plotin avoit fait dans nos Ecritures : ayant très-certainement entendu cet oracle de la Théologie Evangélique, *Toutes choſes ont été faites par le Verbe, & rien n'a été fait ſans lui.* Car Plotin a vêcu longtems après les Apôtres qui commencérent d'annoncer l'Evangile ſous Tibére, à qui ſuccéda Caïus, à celui-ci Claude, ſuivi de Néron, de Veſpaſien, de Titus, de Nerva, de Trajan, d'Adrien, d'Antonin premier, de Vére, de Commode : ce fut ſous ce dernier qu'Ammonius, ſurnommé Saccas, quittant le ſac qui lui ſervoit à porter du bled au marché, embraſſa la profeſſion de Philoſophe, & eût pour diſciples, à ce qu'on dit,

a Les deux livres de Plotin intitulez *de la Providence*, ſont le ſecond & le troiſiéme de la III. Ennéade.

b Ces paroles ſont tirées de la 3. Enn. liv. 2. chap. 2. Le terme de *Verbe* eſt à remarquer en paſſant... Ficin qui a rendu cela par *Intellectus & ratio*, feroit croire que Théodoret a tort d'inférer de là que Plotin avoit volé quelque choſe à S. Jean.

notre Origéne, & ce Plotin dont nous parlons; qui fut le maître de Porphyre. Ce morceau de chronologie n'eſt pas ici mis pour rien, puis qu'on voit par-là que Plotin a eû connoiſſance, non ſeulement de la doctrine des Hébreux, ainſi que Platon, mais encore de celle de nos Pêcheurs & de notre Cordonnier; & que c'eſt de là qu'il a tiré que *c'eſt de l'Intelligence ſeule & du Verbe qui en émane que toutes choſes ſont ſorties, & qu'elles ont reçû leur arrangement & leur ſymmétrie.*

Après cela il fait voir qu'il y a de la folie à dire, comme certaines gens, qu'il y a quelque choſe de mal entendu dans l'ouvrage & dans la conduite du Monde. [a] *Car*, dit-il, en parlant du Verbe, *il a produit un Tout d'une charmante beauté, lequel ſe ſuffit, n'ayant beſoin que de lui-même, content de toutes ſes parties, ſoit grandes ou petites, les unes & les autres lui convenant également. Ainſi quiconque trouve à redire à ce Tout à cauſe de ſes parties, donne dans une abſurdité viſible. Car il faut conſidérer les parties par rapport au tout qui en réſulte, & examiner ſi elles y ont de la convenance, ſi elles y ſont bien: mais pour bien juger du tout, il ne faut pas regarder à ſes parties entant que détachées, beaucoup moins à celles qui ſont les moins eſtimables par elles-mêmes. Car de cette ſorte ce ne ſeroit plus ſur le Monde qu'on attacheroit ſa cenſure, mais ſur quelques-unes de ſes parties priſes ſéparément: ce ſeroit*, dis-je, *comme ſi de toute la figure de l'Homme, lequel a certainement quelque choſe de divin dans ſa figure, on ne conſidéroit ou qu'un ſeul de ſes cheveux, ou que le bout de l'un de ſes ongles du pied: ou comme ſi laiſſant tous les au-*

a Enn. 3. liv. 2. ch. 3.

tres animaux sans les regarder, on choisissoit le plus vil pour s'en occuper l'esprit : ou comme si de toute une espéce, par exemple, de l'espéce humaine, on ne prenoit que a *Thersite. L'Ouvrage qu'on a ici à examiner, étant donc le Monde entier, ceux qui s'attachent à le contempler l'entendront qui leur dira, C'est Dieu qui m'a fait : je ne serois pas parfait, si je n'avois d'autant de sortes d'animaux que vous en voyez ; je me suffis, je n'ai besoin que de moi, je ne manque de rien ; & c'est parce que j'ai dans moi toutes sortes de choses, des plantes, des animaux, & tout le reste.* Le Monde qui publie ici lui-même que c'est Dieu qui l'a fait, nous découvre un autre vol de Plotin, qui n'ignoroit pas assûrément ces paroles de David, b *Les cieux publient la gloire de Dieu, & le Firmament parle hautement des ouvrages des mains du Seigneur.*

Un peu après ce Philosophe fait ses réflexions sur la diversité des choses que Dieu a faites. c *Il y a des choses*, dit-il, *qui ne semblent avoir que la seule existence, d'autres ont la vie par-dessus, d'autres le sentiment, d'autres la raison, d'autres la plus parfaite de toutes les vies. On ne doit pas attendre toutes les mêmes opérations d'êtres de si différens ordres. Car le doigt n'est pas fait pour voir, comme l'œil : le doigt est fait pour autre chose ; c'est-à-dire, pour être doigt, & pour avoir les usages propres du doigt.* Par les choses qui ne semblent avoir que la simple existence, il entend les pierres, & semblables matiéres : il attribuë la vie aux plantes, la vie & le sentiment aux bêtes, & par-des-

a Le plus poltron & le plus mépriſable des Grecs dans Homére. Iliade 2. 2. 12.

b Pſ. 18. 1. c Dans le même chap. 3.

sus ces deux avantages il reconnoît que l'homme posséde celui de la raison : par les êtres qui jouïssent de la vie la plus parfaite, il entend les Puissances [a] incorporelles. Après cela il ajoûte, *Que si l'eau éteint le feu, & si le feu détruit divers composez, ne soyez pas surpris qu'une chose qui tient l'être d'une autre, le perde par l'action d'une autre.*

Voici comme il raisonne dans le même ouvrage au sujet de la vertu & du vice. [b] *Il y a beaucoup de choses qui peuvent être mises en un état violent par des impressions étrangéres qui ne tendoient pas à les y mettre, & qui étoient dans le Monde pour d'autres fins. Mais rien ne fait violence aux êtres vivans & libres, & soit qu'ils se portent au bien ou au mal, ils s'y portent toûjours d'eux-mêmes. Je n'oserois dire toutefois qu'ils puissent tout d'un coup se tourner au mal ; car le mouvement qui les incline de ce côté-là, est d'abord assez languissant : mais à mesure qu'il se fortifie les péchez deviennent & plus fréquens & plus griefs. Nous portons toûjours notre corps, & avec lui nécessairement la concupiscence. Si du commencement on la néglige, si l'on n'est pas prompt à la réprimer, on se détermine bientôt au parti où elle nous porte. La peine suit le péché ; car il est juste que celui qui est devenu méchant, souffre les suites fâcheuses de sa mauvaise disposition : & ceux qui n'ont rien fait qui mérite un état heureux, auroient grand tort d'y prétendre. Or les Justes sont les seuls heureux : les Dieux mêmes ne sont heureux qu'à ce titre. Puis donc qu'il dépend des ames d'être heureuses ; s'il y en a qui ne le soient pas, il ne faut pas s'en prendre au gouverne-*

a Les Anges dans le langage de Théodoret, les Démons ou Génies dans celui de Plotin.

b Chap. 4. & 5.

ment du Monde, mais à la foiblesse de celles qui n'ont pas sçû combattre vaillamment, ni monter au lieu où la vertu attend les ames victorieuses pour les couronner. Et quel tort fait-on à celles qui n'ont eû aucun trait de la Divinité, de leur refuser une vie heureuse comme celle des Dieux?

Passant ensuite aux miséres humaines, il en fait voir la nécessité pour le juste châtiment des pécheurs. [a] *Car la pauvreté & les maladies, dit-il, ne sont rien pour les bons, mais ce sont de vrais supplices pour les méchans. Outre qu'ayant un corps, il est de toute nécessité qu'on ait des maladies. Il n'y a en tout cela rien d'absolument inutile par rapport à l'état parfait & au bon ordre du Monde.*

Il ajoûte que plusieurs prennent exemple sur le triste sort des méchans pour en devenir meilleurs, & que par-là le mélange des méchans parmi les bons n'est pas inutile. [b] *La méchanceté même, dit-il, est de quelque utilité dans le Monde, y servant d'exemple quand elle est punie, & y produisant d'autres bons effets. Car elle rend les bons plus vigilans & plus attentifs sur eux-mêmes, & excite la prudence & le zéle de ceux qui s'opposent aux progrés du vice: elle fait comprendre le mérite de la vertu par la comparaison des maux que souffrent les scélérats. Ce n'est pas que le mal ait été mis dans le Monde en vûë de quelque bien: mais c'est que quand on y commet le mal, Dieu en tire quelque bien. Or c'est la marque d'une grande sagesse & d'un grand pouvoir que de faire servir le mal à produire du bien, & les choses irréguliéres à en rendre d'autres plus réguliéres. Du reste il faut toû-*

a Chap. 5. b Là-même.

jours supposer que le mal n'est que la négation du bien.

Après beaucoup d'autres spéculations de cette nature, il nous exhorte à ne pas exiger la plus pure vertu, ni le bien sans mélange de mal, de la part de ce qui est composé de corps & d'ame. [a] *Il faut d'abord avertir*, dit-il, *ceux qui cherchent le bien dans des êtres mixtes, de ne l'y pas chercher pur & sans imperfection, mais tel qu'il peut y être; de ne pas exiger d'un être du second ordre* [b] *des vertus du premier degré, de pardonner quelque foiblesse à des ames revêtues d'un corps, & de prendre la dessus leurs mésures pour méditer avec discernement sur le bon ordre du Monde: de demander enfin de l'animal raisonnable ce qu'on peut attendre d'un composé de corps & d'ame, & d'examiner seulement s'il lui manque quelque chose de ce qui lui convient entant que composé de ces deux parties.*

Il entre après cela en indignation contre ceux qui refusant de combattre sous les drapeaux de la vertu, ne laissent pas de dire que s'il y avoit une Providence, Dieu prendroit soin d'eux. [c] *Maintenant*, dit-il, *comme il y en a qui négligent de se couvrir de leurs armes, il y en a aussi qui se présentent au combat bien armez, & ceux-ci remportent la victoire. Car Dieu n'est pas obligé de combattre lui-même pour les oisifs & pour les lâches; puisque selon la maxime de la guerre, ce sont les braves qui se sauvent, & non pas ceux qui prient.* [d] Il en

a Ch. 7.

b Les choses du premier ordre sont la Divinité & ses Hypostases, selon ce Platonicien, qui met ici tous les autres êtres dans le second ordre.

c Chap. 8. & 9.

d Hésiode ordonne au laboureur d'addresser des priè-

effets

effet ce n'est pas la prière du laboureur, mais c'est son travail qui lui produit une abondante recolte, & celui qui expose sa santé sans aucun ménagement, ne mérite pas de se bien porter. Ainsi on ne doit pas trouver mauvais que les terres rapportent davantage à des maîtres vicieux, s'ils les cultivent eux-mêmes, & s'ils y donnent plus de soin que les autres. D'ailleurs il est ridicule qu'un homme fasse toute sa vie ce qu'il lui plaît, sans se mettre en peine si les Dieux en sont contens ou non; & que sans rien faire ni de ce qui peut les lui rendre propices, ni même de ce qu'ils lui prescrivent pour la conservation de sa santé, il veuille pourtant qu'ils le fassent vivre par miracle. Il vaut bien mieux qu'il meure, que s'il continuoit de vivre dans les cas où les loix générales du Monde ne permettent pas qu'il vive. Si les choses alloient autrement, si la folie & le vice jouissoient d'une paix durable, ce seroit alors que la Providence gouverneroit mal, puis qu'elle laisseroit triompher dans le Monde ce qu'il y a de plus mauvais & de plus mépriſable. [a] Au reste quand les méchans commandent, c'est par la lâcheté de leurs sujets: car il vaut mieux que cela soit ainsi qu'autrement. Car si la Providence étoit toutes choses, & si elle étoit seule, dès-là elle ne seroit plus: car à quoi auroit-elle à pourvoir? Il n'y auroit que Dieu dans le Monde.

En parlant un peu après des récompenses de la sainte vie, il dit, [b] que ceux qui auront bien vêcu, jouïront d'un état heureux, & d'une félicité dura-

res à Jupiter, & à Cérés; pourvû que ce soit en tenant la main sur le manche de sa charruë, dit Plutarque dans l'Opuscule *de la superstition*.

a C'est une doctrine séditieuse & damnable de Platon. b Chap. 9.

ble ; & que les méchans auront une destinée tout contraire : & qu'il n'est pas juste que les Bienheureux troublent leur félicité pour devenir les Protecteurs & les Sauveurs des scélérats, quelques prières que ceux-ci leur adressent.

Au sujet de tant de sortes d'animaux que nous voyons sur la terre, il justifie ainsi la Providence. [a] *Il n'est point d'esprit raisonnable qui soit choqué de cette prodigieuse diversité d'animaux inférieurs à l'Homme : persuadé qu'il n'en est pas un qui ne contribue quelque chose à la beauté de l'Univers. On seroit bien ridicule de trouver mauvais qu'il y en ait qui nous piquent & qui nous mordent : comme si c'étoit une belle chose & fort nécessaire que l'Homme passât sa vie à dormir. On voit d'abord à quoi certains animaux sont utiles : chaque jour on découvre à quoi d'autres peuvent nous être bons : de sorte qu'il n'en est pas un seul dont l'Homme même ne pût tirer quelque service. Il seroit plaisant de se formaliser de ce qu'il y en a de sauvages ; comme si les premiers hommes n'avoient pas été des sauvages eux-mêmes.*

Enfin ayant montré par divers détails que tout est de la manière qu'il faut dans le Monde, Plotin poursuit ainsi. [b] *Nous ressemblons à de vrais ignorans en fait de peinture, qui trouveroient qu'à leur gré le Peintre n'a pas sçû placer ses couleurs, & qu'il a tort de n'avoir pas jetté par tout du coloris le plus vif : & à des critiques qui seroient assez sots pour condamner une Piéce de Théâtre, parce que tous les personnages n'y sont pas des Héros, & qu'il y a des Pages parmi, ou quelques Villa-*

a *Là-même.*

b *Ch.* 11. Tout ce que Théodoret a cité, est tiré du 1. liv. de la Providence.

geois, ou des gens de rien qui y parlent. Cependant la Piéce ne vaudroit rien si l'on en ôtoit ces divers caractéres qui la rendent parfaite.

Ses deux livres de la Providence sont remplis de semblables réflexions que je supprime pour abreger, ainsi que plusieurs beaux endroits que je pourrois citer & de Xénophon qui est tout Socratique dans ses sentimens, & du Stoïcien Epictéte, & de divers autres: à quoi il me seroit aisé d'ajoûter des démonstrations naturelles de la Providence, capables de confondre l'ignorance de ceux qui sont incrédules sur cet article. Mais je crois cette vérité suffisamment établie par les extraits que vous venez de lire.

J'ajoûte seulement une chose qui est d'une extrême conséquence: c'est qu'étant une fois prouvé que le Créateur étend sa Providence sur toutes les choses du Monde, on tire de là une preuve indubitable, & une démonstration invincible de cette dispensation divine qui nous a donné un Sauveur. Car il a été de la bonté du Créateur qui avoit donné l'être à ce qui n'étoit pas, de ne pas négliger la réparation du genre humain misérablement perdu; puisque cette même bonté l'avoit déja porté à faire pour l'Homme tout ce Monde visible; la terre pour être notre maison, le ciel pour y servir de lambris, & toutes les autres choses pour nous être chacune de quelque usage, comme le sont l'air, la mer, les fleuves, les fontaines, les nuées, les pluyes, les rosées, les vents, les arbres, dont les uns se chargent de fruits, & les autres se couvrent d'une agréable verdure; tant d'espéces d'animaux dont les uns marchent, les autres volent, les autres nagent, les autres sont amphibies; une diversité infinie de plantes, les ma-

tiéres précieuſes de tant de ſortes de métaux ; le ſoleil d'un côté, & de l'autre la lune avec cette multitude innombrable d'étoiles pour ſe partager également notre tems & nous y rendre alternativement leur ſervice, le ſoleil en nous éclairant durant le jour, & en nous invitant au travail ; la lune avec les étoiles, en nous tenant lieu de flambeau durant les ténébres. Le Seigneur de toutes choſes ayant donc déja fait tant pour l'Homme, n'a pas crû qu'il fût de ſa ſageſſe de l'abandonner ſans ſecours, aſſiégé du péché, eſclave du Demon, & condamné à la mort.

C'eſt pour cette raiſon qu'il s'eſt revêtu d'une forme humaine, cachant ſa nature inviſible ſous ſa nature viſible, conſervant celle-ci exempte de péché, & retenant celle-là dans ſon intégrité *parfaite : car elle n'a point* eû de part aux infirmitez de ſa chair, parce que ſa chair n'en avoit point eû à la contagion du péché. Ce n'eſt pas que ſans ſe couvrir de ce voile de chair, il ne lui eût été très-aiſé d'opérer le ſalut de l'Homme, de détruire par ſa ſeule volonté l'empire de la mort, d'abolir l'iniquité qui en eſt la mére, & de confiner le Démon qui en eſt le pére dans ces mêmes ténébres, dans leſquelles il le menaça un jour de le faire bientôt entrer. Mais il a mieux aimé agir dans cette rencontre ſuivant la ſage diſpoſition de ſa providence, que ſuivant l'infinie étenduë de ſon pouvoir.

Car de même qu'avant ſon avenement, quoiqu'il eût pu lui-même parler aux hommes du haut du ciel, & remplir par-là de terreur ceux qui negligeoient ſon ſervice, il ne trouvoit pourtant pas à propos de le faire, parce qu'il ſçavoit que l'infirmité humaine n'auroit pu ſoutenir un langage

si extraordinaire ; si bien que ne leur apparoissant que très-rarement, & mesurant ses apparitions à la portée de ceux qui les recevoient, il députoit d'ordinaire des hommes à des hommes pour leur intimer ses loix, & pour leur faire de salutaires exhortations, dont il chargeoit les Prophètes ; ainsi dans la suite des tems quand il a voulu donner à tout le genre humain le remède d'où dépendoit son salut, il ne l'a pas fait par le ministère des Anges ou des Archanges, il n'a pas fait éclater d'en haut une voix tonnante dont tous les hommes pussent être frappez à la fois ; mais il s'est fait lui-même un tabernacle dans le sein d'une Vierge, d'où il est sorti avec l'auguste qualité de CHRIST, Homme visible, & Dieu adorable ; engendré avant tous les siècles de la substance du Père, & ayant pris d'une Vierge ce qu'il avoit de visible ; nouveau-né, & éternel tout ensemble. Car l'union qui s'est faite des natures, ne les a point confonduës ; elle n'a ni soumis au tems le Créateur des tems, ni rendu antérieur au tems ce qui est né dans le tems : mais chacune des natures a resté dégagée ; l'une souffrant les infirmitez qui lui sont attachées, la faim, la soif, le sommeil, la lassitude, le tourment de la Croix, & la mort ; l'autre se déclarant en même tems par des œuvres dignes de Dieu, & opérant des miracles à son ordinaire ; ici affermissant la mer sous les pas d'un homme, là ordonnant à cinq pains de se multiplier pour rassasier plusieurs milliers de personnes, tantôt faisant servir à un repas de nôce d'un excellent vin qui venoit d'être fait à l'heure même, tantôt remettant dans leur état naturel des membres rompus ou défectueux, tantôt donnant la vûë à des aveugles de naissance, & leur faisant

avec un peu de boüe des yeux que la nature, cette ouvriére industrieuse, n'avoit sçû leur faire dans le sein de leurs méres, tantôt remboëtant avec un seul mot des os qui étoient hors de leur place; tantôt ouvrant les tombeaux, & n'ayant qu'à appeller les morts par leur nom pour les mettre en état de marcher; faisant enfin tous ces autres prodiges qui sont rapportez dans l'Histoire Sacrée de nos Evangiles.

Que si frappez de ces merveilles, & avoüant qu'elles sont dignes de Dieu; vous dites néanmoins que la maniére dont il a exécuté le projet de notre réparation, vous paroît indécente: premiérement c'est une étrange témérité & une vraie folie de se croire plus sage que la sagesse même qui a créée l'Univers, de desapprouver les mesures qu'elle a prises, & de se flater qu'on auroit mieux pensé & mieux inventé qu'elle n'a fait. Je suis persuadé que quelque autre réméde qu'elle eût employé pour notre guérison, vous y trouveriez quelque chose à redire. Car vous avez l'esprit de contradiction, & vous ne sçavez que railler des mystéres de la dispensation divine. Mais puisque vous portez votre pénétration au de-là des abymes de la Sagesse, je vous prie de nous dire ce qu'il y avoit de mieux à faire pour nous sauver. Certainement vous y seriez bien embarrassez: puisque le moyen que le Sauveur a pris pour cela ne vous paroît incroyable, que par l'excés de bonté qu'il nous y témoigne: tant vous avez de peine, vous & vos semblables, à croire que le Fils unique de Dieu, que le Verbe qui est Dieu avant tous les siécles, que le Créateur de toutes choses, ait daigné se faire Homme en prenant la Nature humaine pour consommer l'ouvrage de notre salut.

Cependant vous êtes charmez de ces Médecins qui ne se reposent pas sur autrui de ce qu'il y a à faire pour leurs malades ; mais qui ayant quitté le manteau & trouſſé la tunique, prennent en main leurs ferremens, font eux-mêmes les inciſions, ne se rebutent pas de la puanteur de l'ulcére, raclent le pus qui en sort, paſſent l'éponge deſſus, y appliquent l'emplâtre, & font par eux-mêmes tout ce qui est de leurs régles & de leur pratique. Les Rois que vous admirez, & auſquels vous donnez les plus grands éloges, ne ſont pas ceux qui élevez dans la molleſſe, ne ſongent qu'à joüir de toutes ſortes de délices ſans jamais ſortir de leurs ſuperbes appartemens ; mais ceux qui ne refuſent pas d'expoſer leur vie pour leurs ſujets, & qui couverts de leurs armes combattent vaillamment à la tête de leur premiére légion.

Que ſi vous vous aviſez de demander pourquoi le Créateur n'a pas fait cette grande œuvre longtems auparavant, allez ſçavoir des Médecins pourquoi ils employent les plus violens remédes tout les derniers : car c'eſt leur uſage d'eſſayer d'abord les plus benins, & d'en venir enſuite aux plus efficaces. Telle a été la conduite du ſage Médecin de nos ames. Il a tenté divers moyens de les guérir ; d'abord celui de la loi naturelle, & du charmant ſpectacle de ce Monde viſible, remédе préparé pour tous les hommes en général ; puis celui de la prédication des Prophétes en faveur des Hébreux en particulier ; enfin celui dont nous parlons, le plus puiſſant & le plus ſalutaire de tous, & contre lequel la maladie n'a pû tenir.

Quand je dis qu'elle n'y a pû tenir, c'eſt l'événement qui eſt mon garent ; c'eſt la terre, la mer, les iſles, les continents ; en un mot, le Monde

entier, guéri de ses erreurs invétérées : c'est l'idolatrie éteinte, c'est le nuage de l'impieté que nous voyons dissipé ; c'est la lumiére de la connoissance d'un Dieu répanduë dans tout l'Univers : ce sont les Grecs, les Romains, les Barbares, instruits à confesser la divinité du Crucifié, à honorer la Croix qui est le signe de notre salut, & à adorer la Trinité à la place de cette multitude confuse de fausses Divinitez qui recevoient auparavant leurs adorations : ce sont les temples des Démons déserrez, les autels des Idoles rasez, les Eglises magnifiquement bâties par tout, dans les Villes, dans les Villages, au milieu des Campagnes, à tous les bouts des Provinces : ce sont les Oratoires des Martyrs, où les ornemens & l'architecture charment les yeux : ce sont les pieuses retraites des Solitaires, qui ont fait des sommets des montagnes des lieux de prières, & rendu les vastes déserts habitables : tels & semblables succés du moyen que le Sauveur a choisi pour opérer notre salut, prouvent victorieusement que l'œconomie en est la plus digne de Dieu.

Qu'on ajoûte à cela le parfait accord des Prophéties avec l'Evangile : car on trouve dans les anciennes Prophéties l'histoire de l'Evangile, & dans l'histoire de l'Evangile la fin & l'accomplissement de ces anciennes Prophéries. Les Prophétes ont prédit qu'une Vierge enfanteroit, les Evangélistes racconteut qu'une Vierge est devenuë Mére : ceux-là ont prévu la Croix, ceux-ci l'ont vûë & montrée : ceux-là ont annoncé la Passion du Sauveur, ceux-ci en ont publié le récit avec celui de ses miracles : ceux-là ont promis le salut à toute la terre, & nous sommes témoins de l'accomplissement de cet oracle : ils ont prophétisé l'incrédulité & la désolation des Juifs, & nous sommes spectateurs de la dispersion

& de l'esclavage de ce peuple incrédule. Je pourrois vous produire d'autres Prophéties, & vous faire remarquer qu'elles ont été ponctuellement accomplies ; si je ne voulois éviter une longueur incommode pour vous, & pour ceux qui pourront à l'avenir lire cet Ecrit. Ayant donc passé déja les bornes que je m'étois prescrites, il suffit de vous conjurer, mes bien-aimez, d'ouvrir l'oreille à la puissante voix des évenemens qui ont déja dégagé nos Prophétes.

Profitez du moins de ce mot d'Euripide dans son OEnomaüs :

Les faits encore obscurs nous sont développez
Par des faits éclatans dont nos yeux sont frappez :

& de cet autre mot de ses Phœnissiennes,

Marchant par le sentier des sages conjectures,
On pénétre à la fin dans les choses obscures.

Que si les avis d'un Poëte Tragique ne vous paroissent pas avoir assez de poids, écoutez l'Orateur Hypéride. *Ceux qui font profession d'enseigner*, dit-il, *doivent avoir recours aux conjectures & aux signes, pour éclaircir les matiéres difficiles & obscures* : Ecoutez Isocrate, autre Orateur de réputation, *Il faut*, dit-il, *tirer du passé des conjectures sur l'avenir* : Ecoutez Endocide qui est aussi l'un des dix[a] Orateurs, *Il faut*, selon lui, *prendre les*

[a] Voici la liste des dix Orateurs dont Plutarque nous a donné les portraits, Antiphon, Andocide, Lysias, Isocrate, Isée, Esquinés, Lycurgue d'Athénes, Démosthéne, Hypéride, & Dinarque. Le premier fut contemporain de Socrate, & le dernier d'Aristote. Ainsi les plus beaux jours de l'Eloquence & de la Philosophie ont été les mêmes.

choſes paſſées pour des pronoſtics de ce qui doit arriver.

Comme vous êtes paſſionnez pour la belle literature, il a bien fallu que j'en miſſe quelques traits au bout de mes preuves, dans la vûë de vous mener encore par ce chemin à la vérité. Puiſſiez-vous, mes bien-aimez, entrer dans celle de l'avenement & de la manifeſtation de Dieu nôtre Sauveur, atteſtée par les choſes mêmes que vous voyez de vos yeux! Puiſſiez-vous goûter ce Diſcours de ſa Providence, & parvenir au ſalut qui eſt l'objet & le terme de tous nos deſirs!

ANALYSE
DU DISCOURS
DES SACRIFICES.

Le but de Théodoret eſt de faire voir que les Sacrifices des Payens étoient des impietez, & que ceux des Juifs ſont devenus inutiles. La diviſion de ce Diſcours eſt en trois parties ſenſiblement diſtinguées.

Dans la premiére il traite par ordre les articles ſuivans. L'artifice du Démon pour engager à ſon ſervice les hommes corrompus qui ſont le grand nombre, a été de leur permettre tous les crimes & tous les excés. Le moyen qu'il a pris pour étourdir là-deſſus leur conſcience, a été d'affoiblir en eux l'idée naturelle de la Divinité, ennemie du deſordre & du vice, en préſentant à leur adoration une foule de Dieux qui conſacroient toutes les ſortes imaginables d'injuſtices & de débauches : il a fait du Polythéïſme la baſe de la corruption des mœurs. Détail des avantures divines, & très-infames qu'il a fait conter par les Poëtes, par les Théologiens, & par les Philoſophes du Paganiſme. Les Peintres & les Sculpteurs ont été employez pour gâter l'eſprit à ceux qui n'en avoient pas aſſez pour ſe le gâter par la lecture. Les plus grandes fêtes ſe célébroient par les plus grandes diſſolutions. L'eſſentiel de ces fêtes étoit le Sacrifice qui ne pouvoit être que très-abominable, offert parmi tant de ſcandales, & à des Divinitez ſi ſcandaleuſes.

Dans la seconde partie Théodoret montre que l'usage du Sacrifice a été permis aux Juifs par condescendance à leur foiblesse, & pour les empêcher de tomber dans l'Idolatrie à laquelle ils avoient un grand panchant en Egypte. Il fait remarquer que Dieu leur avoit ordonné de sacrifier, mais à lui seul, & de lui sacrifier les Dieux des Egyptiens. Il dit là-dessus des choses très-spirituelles & très-singuliéres Il prouve l'indifférence du Seigneur pour les Sacrifices par quantité de passages de l'Ecriture.

Dans la troisiéme partie il produit, contre l'usage des Sacrifices, divers extraits de Porphyre, de Sophocle, & de Platon. J'ai exposé dans le I. Tome, pages 397. & suivantes, les difficultez de Porphyre sur cette matiére, avec les réponses de Jamblique : cela pourra servir d'éclaircissement pour cette troisiéme partie. La seconde demande aussi quelques éclaircissemens que je mettrai ici en forme de Notes anticipées.

NOTES ANTICIPÉES.

Note sur le sentiment de Théodoret touchant les Sacrifices des Juifs.

Son sentiment se réduit à ces deux articles, que la Loi permettoit ou commandoit le Sacrifice aux Juifs par condescendance pour leur foiblesse, & qu'à cela près le Seigneur avoit de l'indifférence pour cet usage. Il faut que l'on voye que ce n'est pas une pensée qui soit particulière à Théodoret.

Saint Cyrille d'Alexandrie liv. 4. contre l'Empereur Julien. N'y ayant presque pas moyen de retirer Israël de la superstition des Egyptiens, à cause de la foiblesse d'une espéce d'enfance où ce peuple étoit encore: il paroît que le Seigneur comme un sage Pédagogue (*j'abrége le passage*) lui permit les Sacrifices, sagement instituez comme figures de la vérité. *Il répéte la même chose dans le 9. livre, & remarque toûjours que la matiére de ces figures & de ces types* étoit une chose qui ne plaisoit pas à Dieu, ἀβέλητον ἦν τῷ Θεῷ τὸ χρῆμα. *OEcumenius l'abréviateur de Saint Chrysostome, & plein de son esprit, dit sur l'Epître de Saint Jacques*, L'ancienne Loi ordonnoit aux Juifs de sacrifier au Seigneur, les détournant par-là de sacrifier aux Idoles: mais quand elle les eût suffisamment instruits du culte de Dieu, elle rejetta les Sacrifices comme inutiles. *Saint Jerôme sur Isaïe livre 1. Dieu déclare qu'il n'a jamais voulu des victimes des Juifs*, Nunquam se Deus hostias Judæorum voluisse demonstrat: *& un peu après*, Les hosties, *ajoûte-t-il*, & l'immolation des victimes, ne sont pas ce que Dieu a eû principalement en vûë; mais qu'on n'en offrît point aux Idoles, & que des victimes nous passassions comme par le type & l'image aux hosties spirituelles. *Votre charité sçait, dit Saint Augustin, qu'à ce peuple, selon ses affections charnelles, & son cœur encore de pierre, il a été accordé de tels Sacrifices, qui l'empêchassent de se répan-*

dre du côté des Idoles, Novit charitas vestra quòd sacrificia illi populo, pro ejus carnalitate & corde adhuc lapideo, talia data sunt, quibus teneretur ne in Idola diffluerent. *Hom. sur S. Jean 12. Il m'a paru nécessaire de prévenir le lecteur sur la conformité de Théodoret avec les autres Pères sur ce sentiment, qui auroit pû paroître singulier.*

A quoi j'ajoûte une brieve exposition de la doctrine des Théologiens sur cette matière. Saint Thomas dit que la pratique du sacrifice pris en général, est de la loi naturelle; mais que la détermination de telle ou telle sorte de sacrifice est de l'institution ou divine ou humaine. Le culte extérieur est en effet du droit naturel: car la premiére obligation de la societé des hommes, est de s'entre-déclarer leurs religieux sentimens envers leur Auteur & leur Maître commun: c'est ce qu'on peut assûrer du Sacrifice, à prendre ce terme dans un sens très-étendu pour toutes les marques extérieures & convénables qu'on peut donner de sa Religion, comme sont la prière vocale, le chant des loüanges divines, ou quelque autre signe qui rende sensible notre adoration, & qui fasse connoître à qui nous l'adressons. En ce sens il n'y a point de Religion sans Sacrifice. Mais le Sacrifice dans le sens rigoureux & Théologique, est une offrande faite à Dieu de quelque chose à laquelle on fait changer d'état, pour marquer que nous dépendons de lui en tous nos états & pour tous nos états, c'est-à-dire, qu'il peut faire de nous tout ce qu'il lui plaît. En ce sens le Sacrifice n'est pas du droit naturel, mais il peut être de l'institution divine ou humaine. Et il est de la Foi que cette maniére de publier notre dépendance a pû être agréable au Seigneur; qu'il l'a non seulement tolérée, mais aussi ordonnée dans l'ancienne Loi: que tous les anciens Sacrifices, qui n'étoient que figuratifs, ont été consommez par le Sacrifice sanglant de la Croix, & que celui-ci est perpétué par le Sacrifice non sanglant de l'Autel. Le contraire est une erreur des Elcésaïtes au commencement du second siécle; lesquels rejettant des Ecritures tout ce qui leur en déplaisoit, soûtenoient que les anciens Patriarches n'avoient jamais offert de Sacrifices. C'étoit un ambigu de Juifs & de Chrétiens, des hommes faux par principe, qui prétendoient qu'en cas de nécessité on pouvoit dissimuler, & même mentir sur sa

Religion, ennemis des déclarations extérieures en cette matière, & par conséquent des Sacrifices, qui enferment dans leur notion même quelque publicité. Il faut donc distinguer, sur le sujet des anciens Sacrifices, le commandement qui en fut fait, & leur nécessité. Le commandement est de la Foi, & Théodoret reconnoît ce commandement: leur nécessité absolue est niée par les Théologiens, ainsi que par Théodoret & par les autres Pères. Quant aux passages dans lesquels Dieu reprouve les Sacrifices, Saint Chrysostome & Saint Augustin rapportent ces passages au tems de la Loi de Grace, après que le Sacrifice qui avoit été figuré, a rendu inutiles les figures.

B. *Théodoret dit que non seulement Dieu commanda aux Juifs de lui sacrifier des animaux, parce que l'Egypte s'en faisoit des Dieux; mais aussi que pour obliger les Juifs à manger ces mépriſables Dieux, il leur défendit de manger du porc, le seul animal, dit-il, dont les Egyptiens osoient manger, ayant déifié tous les autres, & ne voulant pas se faire servir leurs Dieux sur leurs tables. L'abstinence Egyptienne de tous les animaux, hormis du porc, est un fait curieux qui mériteroit quelque recherche. Porphyre dit dans le 3. livre* de l'Abstinence, *que les Egyptiens avoient déifié les animaux, afin qu'on n'eût pas moins d'horreur de se nourrir de cette chair divine que de chair humaine. Ils mangeoient pourtant de la chair, comme il paroît par l'Ecriture* (Exode 16.) *il y avoit donc quelque espéce d'animal qui n'avoit pas eû de part à l'apothéose. Et il y a bien de l'apparence que le pourceau avoit paru moins propre à recevoir des Sacrifices comme un Dieu, qu'à être sacrifié aux Dieux, comme il l'étoit partout, & en Egypte même, ainsi que le dit Plutarque dans l'Isis: c'est pourquoi cet animal qu'on voyoit si assidûement dans les temples des Dieux, est nommé par Tertullien, le camarade des Démons,* familiare Dæmonum pecus (*dans le livre de la Pudicité*) *& Chrysippe disoit, que les Dieux ne nous avoient donné le pourceau que pour le Sacrifice, & pour la bonne chére.* Car comme c'est une nourriture exquise, *ajoûtoit ce bon Philosophe*, Dieu a mêlé à cette chair-là une ame en façon de sel, *uniquement pour la tenir fraîche, & l'empêcher de se gâter:* (*Porphyre de l'Abstinence liv. 3.*) *Cette idée Payenne de l'animation du porc pour être sacrifié & mangé,*

jointe au scrupule que les Egyptiens se faisoient de manger de la chair de leurs Dieux, selon Porphyre, & au fait certain des marmites Egyptiennes pleines de chair auxquelles les Juifs avoient regret ; ces trois faits, dis-je, font du moins une confirmation de celui qui est avancé par Théodoret.

C. *Ce Pere parlera sur la fin de ce Discours des Edits Impériaux qui avoient supprimé les Sacrifices du Paganisme. Il faut voir là-dessus le 5. liv. de son Histoire chap. 20. Il y fait connoître que ces Edits sont de Constantin le Grand, de Valentinien le Grand, & de Théodose le Grand. La Loi qui défend ces Sacrifices sur peine de la vie, & de la confiscation des biens (liv. 1. C. tit. de Paganis, Sacrificiis, & Templis) est telle : Μηδεὶς θύετω. Εἰ δέ τις ἁμαρτήσῃ τοῦτο, ἀποκεφαλίζεσθαι, ᾗ δημεύεσθαι*

VII. DISCOURS.

DES SACRIFICES.

LEs hommes n'aimant pour la plûpart que le plaisir & le divertissement, & ayant autant d'éloignement de la vie réglée & sévére, que de penchant au relâchement & à la molleſſe ; le Démon nôtre mortel ennemi n'a pas eû de peine à les attirer à son service, en les menant, non pas par ce sentier étroit & difficile par lequel on monte avec beaucoup de peine à la perfection, mais par un grand chemin battu & commode, où l'on n'a qu'à descendre toûjours. Car loin de leur faire une Loi de la probité & de la tempérance, il leur a permis de s'abandonner sans retenuë à l'incontinence & à la débauche ; il leur a promis l'impunité de toute sorte d'excés. Cela ne pouvoit manquer de lui amener un grand nombre d'esclaves : car par tous les pas qu'on faisoit en fuyant le travail qui accompagne la vertu, & en reculant à la vuë des difficultez attachées à l'observation de la Loi de Dieu ; on alloit à un maître qui ne commandoit rien que de commode & d'agréable.

Après s'en être ainsi rendu le maître, il s'est attaché à effacer de leur esprit toutes les saines opinions que la nature y avoit d'abord imprimées touchant la supréme Divinité : il leur a ensuite enseigné la pernicieuse doctrine de la pluralité des Dieux, & leur a appris à en adorer une infinité de faux à la place du véritable,

ayant fait de ce culte profane le fondement & la baſe de la corruption des mœurs qu'il vouloit introduire. Car il ſçavoit que les pécheurs déchirez par de ſecrets remords, ne ſçauroient jamais goûter tout pur le plaiſir du péché; leurs propres penſées qui les rongent faiſant leur ſupplice, comme l'éprouvent les violateurs des tombeaux, les adultéres, les voleurs de nuit, ainſi que ceux qui volent ſur les grands chemins, les traîtres, & ſemblables ſcélérats. C'eſt pourquoi cet habile maître d'iniquité ſongea à leur faire avaler la créance des faux Dieux, comme un breuvage d'inſenſibilité & d'indolence.

Car il propoſa à leur adoration des Dieux voluptueux & laſcifs, juſqu'à outrager la nature par leur incontinence : des Dieux qui avoient mis la main ſur leur Pére & leur Mére ; des Dieux pour qui la ſocieté conjugale n'avoit eû rien de reſpectable ; corrupteurs de leurs méres, de leurs ſœurs, de leurs filles ; réciproques inſidiateurs de la fidélité nuptiale, ſurpris dans le crime, pris dans des filets par ceux qu'ils deshonoroient ; & donnez en ſpectacle de dériſion au reſte de la troupe divine. Telles étoient les abominations dont le ciel & la terre avoient été le théatre pour les Dieux céleſtes, la mer pour les Dieux marins, les montagnes, les bois, & les vallons pour les Nymphes : telles les horribles fables que ce malin Eſprit avoit fait retentir dans toute la terre, non ſeulement par le miniſtére des Poëtes, mais auſſi par celui des Théologiens & des Philoſophes : ayant tendu aux hommes des piéges de toutes façons, & s'étant aſſocié des ſéducteurs de divers caractéres.

Car y ayant tant de perſonnes qui ne ſçavent pas même lire, & tant d'autres qui ſont incapables d'entendre les Poëtes & les Philoſophes, il eût recours à une autre ruſe pour perdre les ignorans ; ayant ſuſcité une foule de Peintres, de Graveurs, de Sculpteurs en bois & en pierre, inſtruits dans ſon école, à répréſenter au naturel tous ces Dieux ſous les mêmes formes, & dans les mêmes aventures que la fable leur atribue : afin que tous ceux qui auroient des yeux, bien qu'ils manquaſſent d'étude, ne puſſent manquer toutefois ni de maîtres de diſſolution, ni de modéles de crimes ; depuis qu'il avoit rempli non ſeulement les Temples, mais encore les places, les rues & les maiſons des riches, de ces ſcandaleuſes figures.

On ne pouvoit faire un pas ſans voir de ces Dieux furieux d'amour, qui en expoſoient les plus horribles emportemens aux yeux des paſſans : le Pére des Dieux, ici aigle, là taureau, ailleurs cygne, & par tout raviſſeur : Mercure le beau diſeur, changé en bouc : un Pan fait comme une chévre, en ayant les pieds & les cornes, donnant un ſpectacle actuel de lubricité. Je ne dis rien du Pythien, careſſant en amant forcené un laurier, à la place d'une chaſte beauté a qui éluda ſes foles amours ; rien de Pluton enlevant Proſerpine, rien de la coureuſe Cérés : toutes aventures célébrées par les Poëtes, tournées par les Théologiens en matiéres de Religion, & par les Philoſophes en Allégories plus ſottes même que ces ſots contes, dont ils vouloient par là couvrir l'indécence.

a Daphné métamorphoſée en Laurier.

C'eſt en l'honneur de telles Divinitez que l'ennemi de l'Homme avoit fait inſtituer des Fêtes qui étoient célébrées par un grand concours du peuple, aſſeûré de s'y réjoüir & d'y faire feſtin ; les a Pandies & les Diaſies pour Jupiter, les Hérées pour Junon, les Panathénées pour Minerve, les Dionyſies pour Bacchus ; les Eleuſinies & les Theſmophories pour Cérés, les Délies & les Pythies pour Apollon ; chacun des autres Dieux étoit feté à ſon tour ; la liſte en ſeroit longue : chaque ſolemnité portoit le nom de la Divinité qu'on y honoroit : de là les Hermées, les Cronies, les Poſidonies, les Héraclées, les Aſclépies, les Panacées : noms qui font voir, qu'outre vos Dieux prétendus, il y avoit des mortels honorez d'une fête.

C'étoit dans ces aſſemblées licentieuſes qu'on commettoit avec intrépidité toutes ſortes d'excés : car les enſeignes de la luxure étoient arborées dans les Télétes & les Orgies en l'honneur de Cérés & de Bacchus : & ce que ces enſeignes, ces infames tableaux expoſoient aux yeux, c'eſt ce que la pudeur naturelle apprend à cacher avec le plus de précaution. Mais les Miniſtres de ces abominables Orgies excitoient encore plus vivement les ſpectateurs à la diſſolution par les infamies qu'ils commettoient en leur préſence, que par les peintures qu'ils préſentoient à leur vuë. Car ce que les perſonnes les plus abandonnées auroient de la peine à ſe permettre dans les ténébres, le chœur des Satyres l'atten-

a Voyez la X. Lettre, pages 415. & ſuivantes. Théodoret finit l'énumération des Fêtes par celles d'Hercule, d'Eſculape, & de Panacée fille de ce Médecin. C'étoient deux mortels & une mortelle.

toit en public au tour de Siléne & de Pan qui étoient portez en pompe dans cette marche ; celui-ci furieux après les Bacchantes ; celui-là plein de vin & perdu d'ivresse ; digne pédagogue d'un Dieu efféminé, [a] comme on vous l'apprend.

Telles étoient les Divinitez ausquelles on immoloit des cent & des mille Victimes tout à la fois, des troupeaux entiers de moutons & de bœufs : pour lesquelles on brûloit de l'encens, on faisoit des libations de vin, avec autant de sortes d'offrandes qu'il plaisoit à leurs Prêtres d'en demander pour elles. Car les Poëtes avoient fait sçavoir au monde qu'elles se plaisoient aux effusions de liqueurs, & à la senteur des chairs rôties : que les Dieux avoient déclaré eux-mêmes [b] que c'étoit là leur lot & leur part, qu'ils faisoient volontiers le voyage d'Ethiopie pour y humer la fumée des Sacrifices, & qu'ils ne pouvoient s'empêcher d'aimer Hector, parce qu'il ne souffroit point que les Victimes manquassent jamais sur leurs Autels. Aussi Chrysés ne se fait pas valoir auprès d'Apollon par ses œuvres de justice & de tempérance, mais par les bons quartiers de bœuf & de chévre, bien couverts de graisse, qu'il lui a offerts sur son Autel, & par les guirlandes de fleurs dont il a eû soin d'orner son Temple. Tant la fumée [c] & la vilaine senteur des chairs brûlées faisoit de plaisir à vos Dieux,

a De Bacchus.

b C'est une critique de divers endroits d'Homére, qui donnent des idées fort basses de la Divinité, & de ce qu'il faut faire pour se la rendre propice.

c La même raillerie des Dieux comparez à des Cuisiniers est dans la septiéme Tapisserie de S. Clément.

qu'on auroit pris pour des Cuisiniers. Quoique j'ai tort de les comparer même à des Cuisiniers : car ceux-ci n'essayent au goût & à l'odeur, que les bonnes choses qu'ils nous ont aprêtées, tandis que ceux-là flairent délicieusement la puanteur des os brûlez : & au lieu que s'il tombe quelque s'emblable ordure dans nôtre feu, il n'est aucun de nous qui ne se bouche le nez en criant à l'infection : vos Dieux accoûtumez, dites-vous, à se régaler de Nectar & d'Ambrosie, ont le nez friand de senteurs capables d'empoisonner.

Il se trouvera, a peut-être, quelqu'un parmi vous qui osera rétorquer tout ceci contre le vrai Dieu, le Dieu éternel, au sujet des Sacrifices dont il est parlé dans nos divines Ecritures. Mais il fera voir par-là que sçachant la Loi, il ignore le but du Législateur. Car le peuple d'Israël, durant le long séjour qu'il avoit fait en Egypte, y ayant pris les mauvaises coûtumes de ceux du pays, comme celles d'offrir des Sacrifices aux Idoles & aux Démons, & de danser au tour des simulacres au son des instrumens de Musique : Dieu voulant le faire revenir de ces usages auxquels il le voyoit attaché, lui permit à la vérité de sacrifier, non pas néanmoins toutes sortes de Victimes, ni de sacrifier jamais aux faux Dieux des Egyptiens, mais à lui seul, & de lui sacrifier les Dieux des Egyptiens. Et parce que l'Egypte adoroit de toute ancienneté le bœuf, la brebis, la chévre, la colombe, la tourterelle, & outre cela quelques autres animaux de ceux qu'on nommoit immondes, parce qu'ils n'étoient pas

a Voyez la Note anticipée A.

bons à manger : Dieu ajoûta à la défense qu'il fit aux Israëlites de sacrifier quoique ce fût aux faux Dieux, une permission qui leur ôtoit le prétexte de murmurer d'une brusque suppression de leurs chers usages : ce fut la permission de lui immoler ce qu'ils avoient auparavant adoré ; la chévre, le bœuf, & la brebis d'entre les animaux terrestres ; la tourterelle & la colombe d'entre les oiseaux ; toutes espéces d'animaux privez & amis de l'Homme.

Tel fut le remède que ce Médecin infiniment sage jugea le plus propre pour les guérir de la maladie qu'ils avoient contractée en Egypte : il leur permit le Sacrifice par condescendence à leur foiblesse : mais il leur commanda en même tems de sacrifier ce qu'ils venoient d'adorer, afin qu'en sacrifiant ils se convainquissent que ces animaux qu'ils faisoient mourir pour en faire des Victimes, n'étoient pas des Dieux.

Ce fut dans la même vuë qu'il leur défendit de manger du porc, [a] le seul animal dont les Egyptiens osoient manger, s'abstenant des autres, parce qu'ils les regardoient comme leurs Dieux. Car en déclarant par sa Loi que le porc devoit être tenu pour immonde, il ordonna qu'on mangeât des animaux déifiez, afin que des Dieux de cette espéce tombassent dans le dernier mépris, & que les Juifs qui se les feroient servir sur leurs tables, ne fussent plus tentez de

a Voyez la Note B. *Procope sur le Lévitique ch.* 11. Animalia quædam, quæ divino cultu prosequebatur Ægyptus, ut ovem & bovem, Deus, ut pura, in cibo haberi voluit, ut contemnere ea discerent Judæi. Illa verò, quæ Ægyptii avidius lurcabantur, prohibuit ; ut suillam, quam in solitudine etiam desiderabant.

leur rendre les honneurs divins. Car connoiſſant deux vices aux Juifs, la ſuperſtition & la gourmandiſe; il oppoſa maladie à maladie, & leur fit de l'intempérance un reméde contre l'impieté: puiſqu'en leur commandant d'une part de s'abſtenir du porc comme immonde, & en réglant de l'autre par ſa Loi qu'ils pouvoient manger de ces autres animaux comme purs, il ſe ſervit de l'avidité qu'ils avoient de manger de la viande, pour les forcer à contenter leur appétit aux dépens de ces Dieux dont ils s'étoient entêtez.

Ce ne fut donc ni par aucun beſoin que Dieu eût de Victimes, ni par aucun plaiſir qu'il trouvât à en flairer la fumée, qu'il ordonna des Sacrifices; mais pour guérir des malades qui avoient beſoin de ce reméde. De même il toléra l'uſage des inſtrumens de Muſique, non pour aucun charme que leur harmonie eût pour lui; mais pour procéder avec douceur à l'abolition de l'Idolatrie. Car s'il eût d'abord préſenté des Lois parfaites à des gens qui venoient de ſecouër la domination des Egyptiens, ils auroient reculé à cette vuë, & refuſant le frein, ils ſe ſeroient rengagez dans leurs premiéres erreurs. En effet ſi malgré tant de condeſcendence de la part du Seigneur, ils ont tant de fois eſſayé de rétablir le culte Idolatrique: que n'auroient-ils pas oſé, ſi tout d'abord il leur eût fait une Loi des maximes les plus pures de l'Evangile?

Mais il faut que vous apreniez maintenant que Dieu n'a beſoin ni de Sacrifices ni d'Inſtrumens, & que vous l'apreniez de Dieu même, qui s'en explique par ſes Prophétes. *Je n'accepterai*

point, a dit-il, *les veaux de vôtre maiſon, ni les boucs de vos troupeaux. Car tous les animaux de la campagne ſont à moi, ainſi que les bêtes de charge qui ſont dans les montagnes, & les bœufs. Je connois tout ce qui vole dans le Ciel, & la beauté des champs eſt avec moi.* Il fait voir parce détail qu'il peut ſe paſſer de tout ce qu'il étoit ordonné de lui préſenter : puis qu'il ne rejette pas ſeulement les animaux terreſtres & les oiſeaux, mais encore les effuſions de vin, & l'huile qui étoit offerte ſelon l'uſage avec la fleur de la farine de froment, & avec des gâteaux : car il nomme toutes ces choſes, *la beauté des champs.* Il dit donc que les animaux & les fruits de la terre ſont de ſes créatures : & il fait comprendre par-là qu'il eſt de l'eſſence de Dieu de ne manquer de rien.

Il montre enſuite & la grandeur de ſa puiſſance, & l'illuſion de ceux qui croiroient qu'il manque de quelque choſe, par cette ironie éloquente & inſtructive. b *Si je me trouve preſſé de la faim, ce ne ſera pas à vous à qui je le dirai : car tout le globe de la Terre, & tout ce qu'il contient eſt à moi.* Et après s'être ſi hautement déclaré le Créateur & le Maître du monde, par ces paroles, il adoucit ce qu'elles ont d'ironique par les ſuivantes : *Eſt-ce que je mangerai de la chair de taureau, ou que je boirai du ſang de bouc ?*

Ayant ainſi marqué ſon indifférence pour des Sacrifices ſi inutiles, & ſi peu dignes de lui, il leur en ſubſtitue un autre d'une nouvelle eſpèce,

a Pſ. 49. 9.
b Là-même.

HOSPICES CIVILS DE TOULOUSE ARCHIVES

lequel n'enſanglante pas l'Autel, & qui ſe fait par le ſimple miniſtére des lévres & de la langue. *Immolez au Seigneur*, dit-il; *offrez-lui un Sacrifice de loüange, & rendez vos vœux au Très-Haut.* Et encore, *Invoquez-moi au tems de vôtre affliction, & je vous en délivrerai, & vous me glorifierez.* Car il eſt plus content de la priére, qui eſt un acte de la penſée & de la raiſon, & une choſe propre à le toucher; qu'il ne ſçauroit l'être de l'immolation des troupeaux entiers de brebis, de chévres & de bœufs; C'eſt pourquoi il uſe de retour envers ceux qui lui font cette offrande intérieure, il leur accorde ſon ſecours & ſon aſſiſtance dans le beſoin, il les protége contre ceux qui entreprendroient de leur nuire. C'eſt ce qu'il exprime encore par ces paroles qui terminent ce Pſeaume. *Le Sacrifice de loüange me glorifiera, & je leur ferai voir que c'eſt là le chemin par lequel le ſalut leur vient de Dieu.* Car nous ne devons pas ſeulement regarder ce Sacrifice de loüange comme un moyen de marquer nôtre réconnoiſſance à l'Auteur de tous nos biens, mais auſſi comme un chemin qui aboutit à nôtre véritable ſalut.

Le Prophéte inculque la même doctrine dans un autre Pſeaume, où il parle ainſi au Seigneur. a *Vous n'avez voulu ni Sacrifice ni Offrande, mais vous m'avez fait un corps: vous n'avez pas même demandé d'Holocauſte pour le péché.* Et ailleurs: b *Car je loüerai dans mon Cantique le nom de mon Dieu: je le glorifierai en chantant*

a Pſ. 39. 7. *Un corps*, pour le ſacrifier, *comme une Hoſtie vivante, ſainte, agréable à Dieu.* S. Paul aux Rom. 12. 1.

b Pſ. 68. 30.

ſes loüanges, & c'eſt ce qui plaira davantage à Dieu, que le Sacrifice d'un jeune veau à qui les cornes & les ongles commencent à naître.

Et afin que vous ſçachiez, mes bien-aimez, que David n'eſt pas le ſeul qui ait écrit de cette maniére ſur le ſujet des Sacrifices, écoûtez la déclaration que Dieu fait lui-même à ſon peuple par la bouche d'Iſaïe. a *Qu'ai-je à faire*, dit le Seigneur, *de cette multitude de Victimes que vous m'offrez ? Je ſuis dégoûté de chairs brûlées en holocauſte : je ne veux ni de graiſſe d'agneau, ni de ſang de taureau ou de bouc. Ne vous préſentez pas devant moi chargez de telles Offrandes : car qui les a demandées de vos mains ?*

C'eſt déclarer nettement qu'il ne leur avoit pas ordonné le Sacrifice comme une choſe abſolument néceſſaire ; mais qu'il l'avoit ordonné pour s'accommoder à leur foibleſſe : car tel eſt l'eſprit de ces paroles : *Qui a demandé de vos mains de telles offrandes ?* Voici comme il continuë. *Ne venez plus vous promener dans mon veſtibule. Car ſi vous m'offrez de la fleur de farine de froment, vous ferez une action inutile. Le thymiame m'eſt en abomination : je ne puis ſouffrir ni vos* b *Néomenies, ni vos jours de Sabbat, ni* c *vôtre grand jour. Mon ame a pris en averſion & vôtre jeune, & vôtre repos, & vos Fêtes : je me ſuis dégoûté de vous.*

Il eſt aiſé de remarquer la parfaite conformité

a Iſaïe 1. 11.

b *Ni vos Néoménies*, Néoménie la Fête de la nouvelle Lune, le tems de la fête Paſcale, qui commençoit au moment de la conjonction de la Lune avec le Soleil.

c *Ni vôtre grand jour.* C'étoit le huitiéme & dernier jour de la Fête des Tabernacles.

de ce texte d'Isaïe, avec ce que nous avons extrait des Psaumes de David. Car le Seigneur rejette encore ici non seulement les Sacrifices de taureaux, de boucs & d'agneaux : mais encore la fleur de farine de froment, & l'agréable parfum des aromates, avec la grande liste des Fêtes des Juifs. Et comme il avoit demandé par la bouche de David un Sacrifice de loüange à la place de ces autres Sacrifices dont il ne vouloit plus : de même ici, au lieu de tous ces usages qu'il bannit, il propose le Baptême d'incorruptibilité & de régéneration, en ajoûtant : *Lavez vous, & soyez nets.* Et de peur que des gens accoûtumez à user de purifications ne creûssent que ces paroles ne regardoient que cet usage, il continuë par cet éclaircissement nécessaire : *Otez de vos ames l'iniquité, ôtez-la de devant mes yeux* : paroles qui désignent d'une maniére très-marquée la grace du saint Baptême.

Vers le milieu de cette Prophétie, le Dieu du Prophéte parle encore ainsi par son Prophéte. a *Jacob, je ne vous ai pas appellé maintenant : Israël, je ne vous ai pas obligé à vous fatiguer. Ce n'est pas à moi à qui vous avez amené les troupeaux de vôtre holocauste, & vous ne m'avez point glorifié dans vos Sacrifices. Vous ne m'avez pas servi en m'apportant des présens, & je ne vous ai pas fait prendre la peine de me venir offrir de l'encens. Le thymiame que vous avez achetté de vôtre argent n'est pas pour moi, & je n'ai point desiré la graisse de vos victimes : mais je vous ai*

a Isaïe 43. 22. Le Grec de Théodoret est ici assez différent du texte de la Vulgate, & même du Grec des Septente.

protégé dans vos péchez & dans vos iniquitez. Ici, après avoir montré de nouveau l'inutilité des Victimes légales, il promet encore l'abolition des péchez par le saint Baptême : car il ajoûte : *C'est moi qui efface vos iniquitez pour l'amour de moi ; & je perdrai le souvenir de vos péchez.* Car ce n'est pas par nos œuvres loüables, mais par la seule Foi que nous avons obtenu ces biens surnaturels, & de là cette déclaration si formelle que l'Apôtre nous fait : a *Vous avez été sauvez par grace, & cela n'est pas venu de vous : c'est un don de Dieu, afin que personne ne se glorifie.* Ces paroles de l'Apôtre, & celles-ci du Prophéte, *pour l'amour de moi*, reviennent au même.

La même doctrine est confirmée par le témoignage de Jérémie. b *Mettez ensemble vos Holocaustes & vos Sacrifices, & mangez en vous mêmes la chair : car je n'ai point parlé à vos Péres, & le jour que je vous ai retirez d'Egypte, je ne leur ai rien commandé touchant les Holocaustes & le Sacrifice.* Ce qu'il en avoit ordonné dans la Loi, il l'avoit donc ordonné par condescendence pour leur foiblesse, non par le motif de son interêt ou de son plaisir : comme il s'en déclare encore ailleurs : c *Vos Holocaustes ne sont pas acceptez, & vos Sacrifices ne m'ont pas fait plaisir.* Il dit encore ailleurs : d *Allez chanter vos Cantiques loin de moi, & que je n'entende pas le son de vos Instrumens.*

On pourroit produire bien d'autres passages

a S. Paul Eph. 2. 8.
b Jérémie 7. 20.
c 6. 20.
d Amos 5. 23.

pour prouver que Dieu n'a pas besoin de Sacrifices, & que quand il en a établi, il l'a fait pour guérir des esprits malades, non pour aucun plaisir qu'il soit capable de prendre, ni à l'odeur des parfums, ni à la fumée des Victimes, ni à l'harmonie des instrumens. Ainsi ne pensez pas pouvoir éluder la force de ce qui a été dit contre vos Sacrifices, en usant de rétorsion contre nous, en opposant accusation à accusation, exemple à exemple. Car Dieu qui a fait la Loi, a fait connoître clairement le but de la Loi par le ministére de ses Prophétes.

Porphyre qui y étoit parfaitement entré (car dans le dessein qu'il avoit d'écrire contre le Christianisme, il s'étoit fortement appliqué à en pénétrer l'esprit) Porphyre, dis-je, a pris lui-même à tache de prouver que le Sacrifice n'est rien moins qu'une action de Religion. En quoi il a eû à peu près, & la conduite & la destinée des singes. Car de même que les animaux de cette espéce, avec toute l'adresse qu'ils ont de contrefaire les actions humaines, n'ont garde de devenir Hommes, & sont toújours singes: ainsi cet Auteur, pour avoir pillé adroitement dans nos livres Saints quelques bons principes qu'il a copiez dans ses écrits, n'en est pas toutefois devenu disciple de la vérité, & n'a été au bout de tout cela qu'un vrai singe, ou plûtôt qu'une corneille ridiculement parée de plumes étrangéres.

Celui-ci dans une longue dissertation qu'il a faite pour établir qu'on doit s'abstenir de tout ce qui a vie, introduit a Théophraste, qui dit que

a Théophraste parloit si divinement, qu'Aristote lui en donna ce beau nom: car il s'appelloit auparavant *Tyrtamus*, fils d'un foulon.

les hommes du premier âge du monde n'offroient, au lieu d'encens & de Victimes, que quelques brins d'une herbe naissante, (qu'ils regardoient, dit-il, *comme du poil follet, par lequel la nature déclare qu'elle est en état de devenir Mére*) & qu'après avoir présenté aux Dieux célestes & a visibles ce qu'ils en avoient dans leurs mains qu'ils tenoient élevées, ils le brûloient en l'honneur de ces Dieux, pour qui il y avoit ainsi une maniére de Sacrifice.

En suivant son sujet, Porphyre dit, b *que ces premiers essais de Sacrifice, auxquels on ajoûtoit tous les jours quelque chose, ayant mené les hommes à des injustices considérables, peu à peu s'introduisit l'usage cruel & exécrable d'égorger des victimes. Si bien*, dit-il, *que (ce qu'on n'auroit sceû nous souhaitter autrefois que par une horrible imprécation) nous sommes devenus aujourd'hui des meurtriers assez furieux pour ensanglanter les Autels.*

Il soûtient *que les Génies qui ont pour agréables les Sacrifices d'Animaux, ne peuvent être tenus pour des Dieux : car comme ce sont là des actions injustes, impies, nuisibles ; elles ne sçauroient être goûtées des Dieux. C'est donc pour ces raisons & pour plusieurs autres*, conclut-il *que Théophraste a très-sagement interdit à toutes les personnes qui ont de la Religion, l'usage des Sacrifices où l'on immole des hosties vivantes.*

Il détermine ensuite quelles sont à peu près les choses qu'il convient d'offrir en Sacrifice. *Ce*

a Les Dieux célestes & visibles, c'étoient les Astres & le Monde.

b Tous ces extraits de Porphyre sont tirez de son second livre, *de l'abstinence des choses qui ont vie.*

ſont, dit-il, *celles qu'on peut ſacrifier & détruire, ſans les faire ſouffrir, & ſans nuire à quoi que ce ſoit : car rien ne doit être moins nuiſible que le Sacrifice.* Et c'eſt encore de ce principe qu'il conclut *à l'abſtinence de tout ce qui a vie, à l'obligation de s'abſtenir d'en faire la matiére d'un Sacrifice.*

Après cela il fait le récit des horibles boucheries d'hommes qui ſe faiſoient autrefois ſous ce prétexte. *Dans l'Iſle de Rhodes*, dit-il, *un homme étoit ſacrifié tous les ans à Saturne le ſixiéme jour de Mai : uſage qui ayant été long tems arbitraire, paſſa à la fin en Loi : de ſorte qu'on gardoit toûjours pour les Saturnales quelque criminel condamné à être exécuté en public.* Il ajoûte *qu'on immoloit auſſi un homme en l'honneur d'Agraulo, fille de Cécrops dans la Ville de Salamine de l'Iſle de Chypre : qu'on égorgeoit chaque jour trois hommes par un motif de Religion dans Héliopolis d'Egypte : que même les Lacédémoniens ſacrifioient un homme à Mars : que dans Laodicée de Syrie, & dans Carthage de Lybie les victimes humaines étoient d'un ancien uſage : & qu'il n'y avoit pas juſqu'aux Grecs, qui n'immolaſſent un homme en allant commencer une guerre* : à quoi il ajoûte beaucoup d'autres exemples de cette coûtume barbare.

Philon l'Hiſtorien [a] nous apprend qu'Ariſtoméne de Meſſéne fit [b] un maſſacre de trois cens

a Philon l'Hiſtoriographe d'Ethiopie, ſurnommé le vieux dans Joſephe liv. 1. contre Apion.

b Meſſéne Ville de Péloponéſe, au pied du mont Ithomé, ſur lequel étoit le Temple de Jupiter. Pauſanias liv. 4. marque les trois occaſions dans leſquelles Ariſtoméne fit ſes trois Sacrifices, chacun de cent hommes.

hommes

hommes pour honorer Jupiter Ithomete. Plutarque, & plusieurs autres Historiens rapportent divers traits d'une semblable inhumanité. Pour les Poëtes ils n'ont garde d'oublier des sujets si tragiques : a c'est tantôt Ménœcée dans Thébes, tantôt Codre & les filles de Léos dans Athénes, que les maîtres du Théatre font paroître sous le glaive du Sacrificateur. Enfin il suffit de jetter un coup d'œuil sur l'Histoire ancienne, pour apprendre que les Dieux qui portoient si injustement ce nom, ont ordonné & demandé eux-mêmes de tels Sacrifices.

Mais le vrai Dieu, Créateur & Maître du monde, témoigne par tout qu'il déteste un attentat si contraire à toutes les Lois ; il dit par la bouche de David : b *Et ils ont sacrifié leurs fils & leurs filles à des Démons, & repandu un sang innocent, c'est le sang de leurs fils & de leurs filles qu'ils ont sacrifiées aux Idoles de Chanaan.* Il fait la même plainte par ces paroles plus mystérieuses d'Ezéchiel : c *Tu as pris tes fils & tes filles que tu avois mis au monde pour moi, & tu les as conduits à tes amans. Cette fornication passe toutes celles auxquelles tu t'es abandonnée.*

Tels étoient donc les abominables Sacrifices, qui étoient autrefois en usage parmi les Grecs, les Romains, les Egyptiens, les Hébreux même, & les peuples Barbares. Depuis l'avenement de Dieu nôtre Sauveur, tout cela est aboli,

a Trois Oracles demandérent trois Sacrifices : celui de Ménœcée pour les Thébains, celui de Codre pour les Athéniens, & pour ceux-ci encore, celui des trois filles de Léos, Pasithée, Thespé, & Eubule.

b Ps. 105. 37.

c Ezéchiel 16. 20. différent de la Vulgate.

& la Loi de l'Evangile eſt devenuë la Loi de toute la Terre.

Je ne veux pas finir ce diſcours ſans vous faire ſouvenir que Sophocle d'Athénes qui fait de ces ſortes de meurtres le ſujet de ces Tragœdies, y parle de Dieu plus en Théologien qu'en Poëte, & qu'il invective avec eſprit contre les Simulacres des Démons, & contre l'affreuſe tuerie de tant de victimes. Voici comme il s'en explique.

Guéris de nos erreurs diſons la vérité.
Il n'eſt dans l'Univers qu'une Divinité,
Qui ſeule a mis la main à l'ouvrage du Monde,
Fait le Ciel & les Airs, créé la Terre & l'Onde.
Mais les foibles mortels preſſez de mille ſoins,
Se font autant de Dieux qu'ils ſentent de beſoins.
L'Eléphant, les forets, les mines, les carriéres,
De ces Dieux faits par art leur offrent les matiéres:
Et qui ſur leur Autel fait plus couler de ſang,
S'eſtime à ce ſeul titre un Saint de plus haut rang.

Nous ne ſommes donc pas les ſeuls à nous moquer de ces cérémonies que vous appellez divines: nous le faiſons après vos Poëtes, vos Hiſtoriens, & vos Philoſophes. Je [a] crois, pour

a Les derniéres paroles que Socrate proféra ſur le point d'expirer, furent celles-ci. *Criton, nous devons un coq à Eſculape: acquittez-vous de ce vœu pour moi, & ne l'oubliez pas.* Cet ordre lui a fait plus de tort, qu'il n'en pouvoit faire à ſes accuſateurs.

moi, que le Sacrifice d'un Coq ne fut ordõné par Socrate fils de Sophroniſcus, qu'en vuë de faire paſſer pour des calomniateurs Anyte, & Mélite, qui l'avoient accuſé de nier les Dieux. Car il ſçavoit aſſez que Dieu n'avoit pas beſoin de Sacrifices, il s'en étoit expliqué ailleurs, & Platon ne fait qu'expoſer les ſentimens de Socrate, en diſant, *Dieu n'a pas créé le Monde par aucun motif d'intérêt ; comme en vuë de s'établir une redevance d'honneurs ſur les autres Dieux, ſur les Démons, & ſur les Hommes ; & pour ſe faire payer de la création, tant en fumée par les hommes, qu'en agréables ſervices par les Dieux & par les Démons, qui lui en rendroient chacun en ſa maniére.* Il fait aſſez comprendre en parlant de la ſorte que la Divinité n'a beſoin de quoi que ce ſoit, & que les Sacrifices ne ſont que de la fumée, & encore de la plus deſagréable.

Inſtruits de ces véritez & par vos propres Maîtres, & par nos Saintes Lettres qu'ils ont compilées ſur pluſieurs articles ; déteſtez, mes bien-aimez, des Sacrifices qui ne conviennent qu'à des Bouchers & à des Rôtiſſeurs, & offrez à Dieu le Créateur le Sacrifice de loüange : a non pas tant pour obéir aux Edits des Empereurs, & pour vous mettre à couvert des peines que vous auriez à craindre, que pour vous ſoûmettre à la vérité, dont le pouvoir Souverain eſt maintenant reconnu ſur toute la Terre, & ſur toute la Mer.

a Voyez la Note C.

ANALYSE
DU DISCOURS
DES MARTYRS.

CE huitiéme Discours me paroit la piéce la plus éloquente, & la plus intereſſante des douze: je dis intéreſſante dans la conjoncture préſente des modernes & malheûreuſes diviſions de créance touchant le culte deû aux Saints Martyrs, & aux autres Saints.

On verra ici que les Idolatries prétendües de l'Egliſe Romaine, étoient les reſpectables uſages de l'Egliſe primitive: que ce que nous pratiquons par raport à ce culte, les prémiers Chrétiens le pratiquoient avec les mêmes cérémonies & dans les mêmes détails: que nous épurons ce culte religieux, comme ils l'épuroient; je veux dire, que les mêmes excés que nous y évitons, ils les évitoient: en un mot qu'ils étoient ſuperſtitieux & idolâtres ſi nous le ſommes.

Les eſprits droits & modérez, que l'on ſçait certainement qui ſont aujourd'hui en grand nombre dans les Communions ſéparées; ces perſonnes ſages & éclairées qui ſe trouvent dans des ſéparations qu'ils n'ont pas faites, & qu'ils ont le courage d'examiner, ne réfuſeront pas de faire leurs réflexions ſur ces trois choſes: La premiére, que Théodoret fut fait Evêque cent onze ans après la converſion de Conſtantin, qui peut être regar-

dée comme l'époque de la pleine liberté de l'Eglise primitive pour la publicité de son culte extérieur : La seconde, que cet Evêque si voisin du commencement de ce tems de liberté, parle ici de toutes les particularitez du culte des Martyrs & des Saints, comme de choses toutes communes parmi les Chrêtiens, sans le moindre indice de contestation là-dessus parmi eux, sans aucun soupçon d'introduction ou de nouveauté, & comme exposant simplement ce qui étoit universellement creû & pratiqué dans cet ancien Christianisme, seul & seûr dépositaire de la tradition Apostolique : La troisiéme, que cela supposé, il faut reconnoître conformes à cette tradition les particularitez suivantes, qu'on verra distinctement marquées par ce Pére.

On n'a jamais pensé, nous dira-t-il, ni à tenir les Saints pour des Dieux, ni à leur offrir le Sacrifice, ni à les regarder comme parvenus par leur sainteté à la condition des Anges, & sortis après leur mort de l'ordre de l'espéce humaine : Mais à cela près, on leur a bâti des Temples, consacré des Autels, & affecté certains jours dans le cours de l'année pour solemniser leurs fêtes. On les honore, dit-il, comme des hommes de Dieu, comme serviteurs & amis de Dieu, & comme pleins d'amour pour Dieu. On croit qu'ils font pour nous l'Office d'Intercesseurs auprès de Dieu, & celui de Gardiens & Patrons particuliers de certains lieux. On offre le Sacrifice sur leurs Tombeaux : on honore leurs Reliques, on les renferme dans des chasses de prix : Les Eglises se partagent entr'elles ces sacrez ossemens : On éprouve qu'il en sort une vertu, ou comme il dit, une grace salutaire ; & qu'elle sort aussi abondante d'une parcelle de leur corps que

du corps entier. Au de-là des secours spirituels, on obtient par leur intercession la fin des calamitez publiques, la conservation de la santé, la guérison des maladies, la fécondité des mariages, & choses semblables. On suspend aux murailles de leurs Temples des yeux, des mains, des pieds d'argent, ou des offrandes & des figures de moindre valeur quand on est pauvre ; en reconnoissance des guérisons obtenues par leur faveur. On fait prendre leurs noms aux enfans auſquels on asseûre par-là des Patrons favorables pour toute leur vie. Ceux qui dans le seiziéme siécle retranchérent tous ces usages par esprit de reforme, entreprirent de reformer l'Eglise du quatriéme siécle : car c'étoit tout au commencement du cinquiéme que Théodoret, avant que d'être Evêque de Cyr comme il le fut en 424. faisoit des instructions au Peuple d'Antioche : Et ce qui prouve, ce semble, qu'il fit ces douze Discours durant le cours de ces instructions, c'est que dans le dixiéme ayant à parler du Célébre Martyr d'Antioche S. Babylas, il le designe, sans en dire le nom, par ces mots, nôtre mort, τὸν ἡμέτερον Νεκρὸν. *On voit donc que toutes les particularitez du culte des Saints, touchées dans ce Discours, étoient de l'usage de l'Eglise du quatriéme siécle, comme elles le sont de celui de l'Eglise du dix-huitiéme, toûjours la même.*

Théodoret soutient icy ces Usages contre les Grecs qui y trouvoient diverses choses à redire. 1. *Que c'étoit une honteuse idolatrie aux Chrétiens d'honorer ainsi des morts* : 2. *Que toucher des morts, visiter leurs Tombeaux, célébrer les Mysléres sur leurs Sepulchres, garder leurs ossemens dans les Temples ; c'étoit polluer le Sacrifice & le lieu Saint ; que par-là nos Prêtres étoient*

souillez, & contaminez, & tout le Peuple contractoit une immondicité odieuse & horrible : 3. Que les morts ne pensoient point aux vivans, & ne faisoient rien pour eux : 4. Qu'en particulier les morts que nous honorions ayant été toûjours en bute à la persecution durant leur vie, & la plûpart l'ayant finie par les supplices ; ayant été d'ailleurs sans naissance, sans distinction ; quelques-uns de la lie du Peuple ; tout cela faisoit voir que Dieu les avoit traitez comme des malheûreux qu'il n'aimoit pas ; & que par cette raison ils ne pouvoient rien auprès de lui.

Théodoret oppose à la premiére objection l'histoire des indignes mortels ausquels les Grecs avoient rendu les honneurs divins sous le titre de Héros ; à la seconde le témoignage d'Homére & des Historiens Grecs, qui par des faits éclatans dissipent la chimére des contaminations ; aux deux derniéres les textes très-formels de Platon, qui prouvent que les plus gens de bien sont les plus maltraitez des hommes & les plus chéris de Dieu ; qu'après leur mort ils sont puissans auprès de lui, & qu'ils employent leur crédit en faveur des vivans. C'étoit comme il falloit prendre la chose en traitant avec des Payens.

L'Exorde sur le Livre de la Bible, devenu le Livre délicieux de toute la Terre ; & la Péroraison sur la gloire extérieure & humaine des Martyrs, qui ont effacé celle des sçavans, des conquérans, & des Dieux du Paganisme ; cet Exorde & cette Péroraison sont deux morceaux très-vifs & très-éloquens.

Afin que le Lecteur ne soit pas arrêté par quelques Symboles de Pythagore, qu'il trouvera à l'entrée du Discours, je mettrai ici l'explication de ces Symboles. *Les Muses valent mieux que les Sirénes :* on en verra l'explica-

rion par Théodoret. *N'attisez point le feu avec l'épée* : C'eſt-à-dire, ne continuez pas d'aigrir par des paroles piquantes celui que vous voyez déja en colére. *Ne vous aſſoyez point ſur le boiſſeau, ou ſur le chœnix.* Ce chœnix, ou boiſſeau étoit la meſure de la ration de blé pour le pain qu'il faut par jour à un homme, ſur quoi on régloit la fourniture des vivres pour une Armée & pour une Garniſon. Pythagore veut dire que quoiqu'on ait pour le préſent les choſes néceſſaires, il ne faut pas laiſſer de travailler pour n'en pas manquer le lendemain & dans la ſuite. *Ne mangez pas du mélanure, ou du poiſſon à la queuë noire* ; c'eſt-à-dire, ne vous embarquez pas témérairement dans des affaires qui peuvent avoir de facheuſes ſuites. Rondelet parle du Mélanure : c'eſt un poiſſon connu dans la côte de la Méditerranée, ayant une grande tâche noire ſur la naiſſance de la queuë. Il a auſſi les yeux d'une grandeur & d'une noirceur remarquable ; ce qui fait qu'on le nomme à Montpelier *l'œuil noir* ou *le Nigr'oil. Ne ſautez point par-deſſus la balance* ; c'eſt-à-dire, ne vous mettez pas au deſſus des Loix : gardez les régles de la juſtice.

VIII. DISCOURS

DES HONNEURS QUE L'ON rend aux Martyrs.

CEux qui ont conſervé à la Poſtérité les Symboles de Pythagore a dont vous faites ſi loin voler la rénommée, n'ont pas oublié celui-ci : *Les Muſes valent mieux que les Sirénes.* Si ce Philoſophe avoit accoutumé de parler naturellement & intelligiblement comme font quelques autres de cette Profeſſion, je croirois qu'il a voulu dire ſimplement que les chanſons des Muſes ſont plus agréables que celles de ces monſtres marins ; Mais parce que ſon langage étoit myſtérieux & énigmatique (car il propoſoit ſes maximes en forme de Symbole, par exemple, *n'attiſez point le feu avec l'épée : ne vous aſſeïez point ſur le boiſſeau : ne mangez pas du Mélanure : ne ſautez point par deſſus la balance*) je me figure qu'il a voulu comparer aux Sirénes les beaux diſcours, & aux Muſes les diſcours ſolides, qui déchargez d'ornemens étrangers, préſentent à l'eſprit la beauté de la vérité toute nuë. Car autant que les graces naturelles d'un beau viſage l'emportent ſur celles qui viennent du fard & de la parure ; autant le brillant des expreſſions recherchées le céde au naïf agrément de la vérité.

Ainſi, mes bien-aimez, croyez là-deſſus, ſi-non

a Odyſſée I. 344.

les autres, dumoins un Philoſophe de cette réputation : & ceſſez de mépriſer nos Divines Ecritures, ſous prétexte que la vaine pompe des paroles y eſt négligée, puiſqu'à cela près le vrai s'y produit avec tous ſes charmes. Rien n'auroit été plus aiſé au Supréme Diſpenſateur de tous les talens, qui abandonne quelque-fois celui de bien parler & de bien écrire à des hommes ſans Religion ; rien, dis-je, n'auroit été plus aiſé à Dieu que de former des Prédicateurs de la vraie Doctrine plus éloquens que Platon, plus véhémens que Démoſténe, plus majeſtueux que Thucydide, plus addroits qu'Ariſtote & que Chryſippe à entortiller des ſyllogiſmes d'une maniére qui les rende inſolubles. Mais le Seigneur ne s'étoit pas borné à verſer les eaux ſalutaires de l'Inſtruction ſur cinq, ou dix, ou quinze, ou cent, ou deux cens perſonnes : elles devoient ſe répandre ſur les nations entiéres, ſur les Grecs & ſur les Barbares, ſur les gens de Lettres & les Cordonniers, les Teſſerands, les Forgerons, & les autres Artiſans ; ſur les ſerviteurs, & ſur ceux qui mendient leur pain ; ſur les Laboreurs, & ſur les Bucherons, ſur les femmes de tout état, opulentes ou vivant du travail de leurs mains.

Ce fut dans cette vûë qu'il choiſit pour Miniſtres de ſa parole des Peſcheurs, des Banquiers, & un faiſeur de Tentes : ce fut par de tels Maîtres qu'il voulut propoſer ſa Divine & Salutaire Doctrine à toute la Terre, ſans ſubſtituer d'autres langues à leurs langues naturelles, parce qu'il avoit le pouvoir de faire couler les ruiſſeaux de la ſageſſe par de tels canaux, ſemblable à un homme qui ayant à faire ſervir ſur ſa table d'un vin délicieux dont l'odeur embaume les conviez,

se met peu en peine d'avoir des bouteilles & des coupes d'un ouvrage curieux & galant ; persuadé que l'envie de boire, & le mérite de la liqueur les empêcheront de trop regarder à la décoration du buffet.

C'est à peu près ainsi que tous les Peuples de la Terre buvant aujourd'hui à longs traits la boisson de la Doctrine sacrée, non seulement ne mépriſent point le langage des Apôtres ; mais ne peuvent encore se lasser d'admirer que des hommes qui n'ont eû aucune teinture d'éloquence, les uns apliquez dès leur bas âge à la peſche, les autres attachez à des bureaux de Banquiers, & les autres n'ayant appris qu'à tailler & à coudre des peaux ; se soient trouvez en un moment de dignes Miniſtres de la parole Divine, & de sages diſpenſateurs des richeſſes du Ciel ; qu'ils ayent paru par tout comme des libérateurs, & par tout brillé comme des aſtres pour éclairer, non pas une seule nation, mais autant de contrées que ce soleil viſible en éclaire.

Et ce qui redouble l'admiration de toute la terre, c'est qu'aujourd'hui qu'ils n'y sont plus, ils y travaillent encore pour nous comme ils avoient accoutumé de faire pendant leur vie ; & que même, depuis que la mort les a enlevez d'ici-bas, ils y agiſſent plus utilement & d'une maniére plus éclatante. Car tandis que leur ame étoit liée à un corps, ce n'étoit que ſucceſſivement qu'ils parcouroient les différentes parties de l'Univers, préchant tantôt à un Peuple, tantôt à un autre ; s'entretenant tantôt avec les Romains, tantôt avec les Eſpagnols, & tantôt avec les Celtes. Mais depuis qu'ils s'en sont

BIBLIOTHEQUE TOULOUSE

retournez vers celui qui les avoit envoyez, tous les Peuples joüissent à la fois de leur continuel entretien ; non seulement les Romains, & ceux qui ayant plié sous le joug de Rome, s'accommodent de son gouvernement, mais encore les Perses, les Scythes, les Massagétes, les Sarmates, les Indiens, les Ethiopiens, & en un mot toutes les Nations de la terre. Car les Livres qu'ils nous ont laissez, quoique peu considérables par leur nombre & par leur volume, écrits d'ailleurs de la maniére la plus simple, & dépoüillez des ornemens du langage d'Athénes, font pourtant l'admiration & les délices de tout ce qu'il y a d'hommes au Monde, si l'on vous en excepte, vous & vos semblables en fort petit nombre, couverts d'un nuage d'infidélité que vous ne voulez pas dissiper pour voir la vérité qui éclate par tout l'Univers.

Or non seulement ces admirables Ecrivains n'ont rien de la politesse des Grecs dans leur stile, mais la matiére même de leurs écrits n'offre aux Lecteurs aucune de ces grandes aventures qui excitent la curiosité & qui la contentent. Car ils ne les entretiennent point d'un Regne visible, ni d'un Roi brillant sous la pourpre & sous la couronne, environné d'une troupe nombreuse de Soldats pour sa garde & pour sa suite, qui ait sur pied de puissantes armées sous des Commendans aguerris, avec toutes les autres marques qui distinguent glorieusement le maître d'un grand Empire. Une étable, une créche, une Vierge réduite à une extréme pauvreté, un petit Enfant enveloppé de pauvres langes, & couché dans cette créche, enfin un petit Bourg aussi obscur que cet évene-

ment paroît peu remarquable : & quand cet Enfant eſt devenu grand, ſa pauvreté, ſa ſoif, ſa laſſitude ; & après cela, ſon ſupplice publié par tout, les ſoufflets dont on lui couvrit la joue, les fouëts dont on lui déchira les épaules, la Croix, les clous, le fiel, le vinaigre ; la mort : voilà la matiére de leur Hiſtoire.

Et cependant les Hiſtoriens d'une vie compoſée de ſi triſtes récits ſont venus à bout de perſuader au Monde entier que celui dont ils parloient étoit le vrai Fils de Dieu, lui-même vrai Dieu avant tous les Siécles, Créateur & Maître de toutes choſes ; qui s'étant revêtu de la forme de l'Homme, avoit opéré par ce moïen le ſalut du genre humain.

Verité qu'ils n'ont pas ſimplement perſuadée, mais ſi avant imprimée, & ſi profondément enracinée dans les eſprits ; qu'un nombre prodigieux de ceux qui l'avoient receûë, ſe ſont eſtimez heûreux de mourir pour ſa défenſe : ne s'amuſant point à conteſter de parole avec les Tyrans qui vouloient leur faire abandonner la Foi ; Mais preſentant pour toute réponſe leurs épaules aux fouëts, leurs flancs aux ongles de fer & aux torches ardentes, leurs têtes à la hache & au glaive ; faiſant éclater leur joye tandis qu'on leur déboëttoit les membres, qu'on leur paſſoit des pieux éguiſez au travers du corps, qu'on les faiſoit brûler tous vifs, & qu'on lâchoit ſur eux les bêtes farouches qui devoient les mettre en piéces.

Le Seigneur qui a préſidé aux combats de ces invincibles Martyrs, les a couverts d'une gloire dont rien n'a été capable d'affoiblir l'éclat. Car le tems qui flétrit les plus belles cho-

ſes, l'a conſervée dans tout ſon luſtre. Et tandis que leurs Ames généreuſes & triomphantes, aſſociées aux Chœurs des Anges, errent délicieuſement par l'empire du Ciel ; leurs corps glorieux ne demeurent pas renfermez dans un ſeul tombeau : car les Villes & les Villages s'en partagent les oſſemens, nomment hautement ceux dont ils poſſédent ces précieux reſtes, les Sauveurs & les Médecins des corps & des ames, les honorent comme les Patrons & les Gardiens particuliers des Lieux où leurs Reliques repoſent ; & les prenant pour leurs Interceſſeurs auprès du Maître de toutes choſes, obtiennent par eux les largeſſes divines. Et il n'importe que leurs corps ſoient en pluſieurs parcelles ; la grace qu'on reçoit eſt toûjours entiére & ſans partage : la plus petite Relique & la plus imperceptible a autant de vertu que tout le corps du Martyr : car la grace qui en ſort pour diſtribüer les dons, meſure ſa libéralité à la Foi de ceux qui s'en approchent.

Cependant ces merveilles ne vous portent pas à louër le Dieu de ces Saints Martyrs, & vous faites continuëllement des railleries & des riſées des honneurs qu'on leur rend par toute la terre : dans vôtre penſée, c'eſt une choſe abominable que de s'approcher de leurs tombeaux. Mais je vais vous faire voir que quand le reſte du Monde y trouveroit à redire, du moins il ne conviendroit jamais aux Grecs de cenſurer cet uſage ; aux Grecs, dis-je, qui ont & leurs libations, & leurs expiations, & leurs [a] Héros,

a Quand Théodoret parle des Héros à l'occaſion des Martyrs, cela eſt lié. Comme le Paganiſme oppoſoit ſes Génies invincibles avec nos Anges, ainſi il mettoit ſes Héros en paralléle avec nos Martyrs & nos Saints, ainſi que S. Aug. l'a remarqué, L. 10. c. 21. de la Cité de Dieu.

& leurs Demi-Dieux, & des Hommes déifiez qu'ils honorent.

Car d'Hercule, né mortel, fils d'Alcméne & d'Amphitryon, ils ont fait un Dieu à leur mode, & lui ont donné rang parmi les autres Dieux. Qu'il ait eû Amphitryon, & non pas Jupiter, pour pére, vous pouvez l'apprendre de Platon, qui parle ainsi dans son Théététe. *Quand quelqu'un de ceux qui se piquent d'ancienne noblesse*, dit-il, *justifieroit sa descendence d'Hercule, fils d'Amphitryon, par vingt cinq générations de pére en fils, le Sage dont nous parlions, traiteroit cela de petitesse d'esprit & d'impertinence. Car enfin puisque ce seroit toûjours la Fortune toute seule qui l'auroit fait le vingt-cinquiéme descendant d'Amphitryon, il ne pourroit s'en glorifier, l'eût-elle fait le cinquantiéme ; sans que notre Philosophe se rît de lui comme d'un homme qui ne sçauroit pas faire assez d'usage de sa raison, pour se guerir de sa vanité.* Ecoûtez encore l'Orateur Isocrate. *Car Jupiter étant pére d'Hercule, & de Tantale, comme disent les Fables, & tous ceux qui ajoûtent foi à des Fables* . . . Voilà comme on se moquoit de vos fictions quand on avoit assez d'esprit pour se mettre au dessus des Mythologistes.

Et toutefois cet Hercule, mortel avéré, & jadis a serviteur à gages dans la maison d'Eurysthée, eût Temples & Autels, Fêtes & Sacrifices, non seulement dans Athénes & dans Sparte,

a On n'a pas trouvé à propos de multiplier les Notes pour éclaircir les traits de la Mythologie, quand ils sont des plus connus ; comme tout ce qui regarde Hercule, Esculape, Bacchus, &c. Théodoret en dit lui-même ce qui est néceſſaire pour son sujet.

mais aussi dans toute la Gréce, & dans presque toute l'Europe; d'où la contagion de son culte se répandit dans l'Asie: car du côté de Tyr & en d'autres lieux, il y avoit nombre de Temples superbes dédiez à Hercule, fêtes annuelles en son honneur, & a Jeux Triennels sur le tout: quoiqu'on sçût bien qu'il avoit été homme, & non des plus réglez ni des plus sages, mais dissolu & voluptueux s'il en fut jamais. Car pour ne rien dire de ses autres débauches, vous sçavez l'attentat qu'il commit contre la pudicité de cinquante filles en une seule nuit, & vous pouvez le compter pour le treiziéme de ses mémorables Travaux, & par ce seul trait juger de toute sa vie qu'il abrégea par cette même rage d'incontinence. Car courant après une maîtresse au mépris de son épouse Déjanire, celle-cy le fit périr dans un piége qu'elle ne lui avoit pas dressé toutefois pour se défaire de lui. Elle lui avoit préparé un Philtre pour s'en faire aimer, & en avoit tout parfumé un habit qu'il avoit demandé, & qu'elle lui envoya dans l'espérance de le faire revenir auprès d'elle: mais elle y fut trompée: car la force du poison lui causa une fiévre ardente avec des douleurs si aiguës que ne pouvant y durer, il alluma un bucher, & s'y brûla vif: s'étant fait lui-même en cela plus de justice, qu'on ne lui en a fait dans la suite en l'honorant d'une Apothéose, dont ses vices pouvoient asseurément faire perdre la

a Pausanias Liv. 9. parle des Jeux Héraclées qui se célébroient dans Thisbé, Ville de Bœotie, dans le tems que Thespis, ou Thestias y regnoit: ses cinquante filles furent l'objet de cette débauche. Voyez Saint Clement dans l'Avertissement.

pensée

penſée à tous vos faiſeurs de Dieux. Toutes ces choſes étoient connues de ſes adorateurs, car toute l'ancienne Hiſtoire en rétentit : & Hercule n'en étoit pas moins pour eux un Sauveur, un préſervateur de tous maux : leurs entretiens n'auroient pas été dans les régles, ſi l'on ne s'y fût écrié de tems en tems, *O Roi Hercule!* & encore aujourd'hui il eſt de vos belles maniéres de jurer à tout coup par Hercule : vous ne penſez pas avoir beſoin d'autre choſe pour vous donner un grand air de politeſſe dans le monde.

Vous avez un autre Dieu du même caractére : c'eſt Eſculape, fils d'Arſinoé ſelon quelques-uns, dit Apollodore, ou de Coronis, ſelon quelques autres, de cette Coronis qui ayant eû le malheur d'être trop aimée par Apollon, eût enſuite la cruauté d'expoſer l'enfant, que quelques Chaſſeurs tirérent de deſſous le ventre d'une chienne qui l'allaitoit, & le portérent au Centaure Chiron. Ce Centaure en prit ſoin, & en fit un Médecin qui alla faire ſes premiers coups d'eſſai dans les Villes de Tricca & d'Epidaure. Il ſçavoit ſi à fonds la Médecine, continuë Appollodore, que non content de guérir les malades, il entreprit de reſſuſciter quelques morts; ce que Jupiter trouva ſi mauvais qu'il le mit lui-même au nombre des morts l'ayant écraſé d'un coup de foudre.

Voilà donc un mortel & un mort indubitable parmi vos Demi Dieux, malgré tant de merveilles qui ſembloient lui répondre de l'immortalité, malgré ſon éducation ſi différente de celle des autres mortels, puiſqu'il avoit eû une chienne pour nourrice, des Chaſſeurs pitoyables pour conſervateurs de ſes jours, un mort-

tre pour ſon maître a de Médecine : car vous ne le faites pas diſciple de quelqu'un de vos Dieux, mais d'un Centaure. Et il eſt à remarquer que ce même Centaure, je veux dire Chiron, avoit auſſi été le Pédagogue d'Achille : ce qui prouve qu'Eſculape & Achille ont été contemporains, ou qu'Eſculape n'a pu dévancer Achille que d'aſſez peu de tems ; ayant été, comme on le ſçait d'ailleurs, de la fameuſe expédition des Argonautes, & ayant eû au ſiége de Troye ſon fils Machaon qui s'y diſtinga auſſi bien qu'Achille. Quoiqu'il en ſoit ce terrible coup de foudre, & le feu du Ciel dont Eſculape fut brûlé, prouve qu'il ne fut jamais d'homme plus mortel qu'Eſculape.

Et toutefois ce mortel, né, expoſé, ſauvé, élevé, & foudroyé de la maniére qu'il a été dit, a trouvé place parmi les Dieux ; a reçû les honneurs du Temple, de l'Autel, des Libations, des Sacrifices, de la fumée des victimes : honneurs qu'on lui rendoit autrefois très-publiquement, & que vous continuez peut-être de lui rendre encore en ſecret, étendant même vôtre culte divin juſqu'à ſon Idole, charmez de ſon ſerpent replié, Symbole de la Médecine, dites-vous, parce qu'en chaſſant nos maladies la Médecine nous fait reprendre nôtre premiére vigueur, comme le ſerpent ſe rajeunit quand il muë. Ce Dieu au reſte n'étoit pas ſur ce pied-là du tems d'Homére, qui nous apprend que le Dieu Mars ſe mit entre les mains, non pas d'Eſ-

Du Centaure Chiron il tenoit ſon ſçavoir.

a Hom. Il. x i.

culape, mais de Péon, pour se faire traiter a de sa blessure (car il convient à des Dieux tels que les vôtres, de recevoir des blessures, & de recourir à des mains habiles pour se faire traiter) & quant à Machaon, Homére ne le qualifie ni de fils de Dieu, ni de fils de Demi-Dieu; mais de fils de Médecin seulement,

b *Esculape est son pére, excellent Médecin...*

Venons maintenant à Bacchus: c Homére d Euripide, & le torrent de vos Ecrivains ne lui donnent pour mére qu'une mortelle, la Princesse Sémélé, fille de Cadmus: ce qui n'a pas empêché qu'on ne lui ait rendu les honneurs divins, quoique ce ne fût d'ailleurs qu'un malheureux efféminé, exposé à l'insolence des hommes comme une femme. Car s'étant trouvé dans la nécessité d'implorer l'assistance de certains débauchez, il leur promit pour le secours qu'il en attendoit, non pas de l'or ou de l'argent, mais d'abandonner sa propre personne à leurs outrages: si sincére au reste en leur faisant cette promesse, que ces infames qui l'acceptérent ayant péri avant qu'ils eûssent peu recevoir une si honteuse récompense, il imagina pour dégager sa parole envers ces abominables qui n'étoient plus, un moyen qu'on n'oseroit dire: car je ne veux point parler ni du Phalle de figuier, ni de son usage dans vos Télétes: & la pudeur ne permet pas même d'exposer par des paroles les aventures en memoire desquelles les Grecs avoient institué des solemnitez.

a Mars blessé par Dioméde, sur la fin du V. L. de l'Isi.
b Iliade Liv. IV. c Il. 14. 325.
d Euripide dans les Bacchantes 375.

Outre Hercule, Eſculape, & Bacchus, ils avoient encore déïfié les deux fils de Tindare, ou comme ils les nommoient par honneur, *les Dioſcures*, a *les Epheſtions*, *les Anaques* : les Spartiates à l'envi des Athéniens leur avoient bâti des Temples. Démoſténe fait mention de celui que ces deux Fréres Gemeaux avoient dans Athénes... l'Hôtelerie, dit-il, *qui eſt attenant le Temple des Dioſcures*. b Les filles de Léos y avoient auſſi le leur : une foule d'autres miſérables, & mépriſables mortels avoient autrefois les honneurs de la Divinité, & un feſtin public attiroit du monde à leurs fêtes.

Un Athléte d'Aſtypalée, nommé Cléoméde, ne pouvoit manquer d'avoir des adorateurs. Apollon s'en étoit lui-même mêlé, & voici l'Oracle qu'il avoit dicté à ſa Pythie.

Cléoméde n'eſt plus un fragile Mortel :
De ce Héros moderne enſanglantez l'Autel.

Il eſt bon que vous ſçachiez vous-mêmes la belle action qui l'a placé entre les Immortels, & à côté de Jupiter. Tout ce que l'on en racconte, c eſt

a Caſtor & Pollux. Ces trois noms ſignifient *enfans de Jupiter*, *Dieux du Foyer*, *Princes*.

b Ces filles s'étoient dévoüées à la mort avec l'agrément de leur pére pour faire ceſſer la famine dont l'Attique étoit affligée ; les Dieux irritez ayant demandé un Sacrifice de cette nature. Voyez les Scholiaſtes de Thucydide ſur le Liv. 1. où il eſt parlé du Léocorion, c'eſt à dire, *du Temple des filles de Léos*.

c Voyez dans Pauzanias Liv. 6. la victoire, la fureur, la diſparition, & la déïfication de Cléoméde. Le malheûreux qu'il avoit éventré, ſe nommoit Iccus. La date de cette Apothéoſe eſt marquée à la 72. Olympiade : c'eſt un Hétos plus moderne que Pythagore.

qu'il étoit Athléte de ceux qui se battent à coups de main, que d'un seul coup il terrassa celui avecqui il se battoit, qu'il lui ouvrit le ventre, & lui tira à plein poing les entrailles du corps; que les Juges qui présidoient à l'assaut, indignez de cette action d'inhumanité, l'alloient condamner à une punition proportionnée, lorsqu'il sortit de la lice tout furieux, & en traversant la place il jetta par terre une colomne de celles qui soûtenoient la couverture d'un portique où la jeunesse de la Ville s'étoit amassée au tour de son Maître d'exercices; & qu'ils furent tous écrasez sous les ruïnes de ce portique. Voilà les beaux exploits qui lui valurent son exaltation à l'Héroïsme qui lui fut décerné par le Pythien.

Une Apothéose qu'on peut joindre à celle-ci, a est celle que fit, dit-on, l'Empereur Adrien d'un jeune garçon de sa suite, nommé Antinoüs, à qui il fit par édit bâtir un Temple, & rendre les honneurs divins par tous ses sujets. Un autre beau garçon avoit fourni aux Spartiates le sujet de la grande célébrité des b Hyacinthies, où parmi les honneurs publics que l'on lui rendoit, on ne négligeoit pas les festins & la bonne chére.

Vous donc qui avez déïfié tant d'indignes morts, de quoi pouvez-vous nous blâmer, nous qui n'entreprenons pas de faire des Dieux de nos illustres Martyrs, & qui ne les honorons que comme des serviteurs de Dieu & ses fidéles témoins? Sur quoi fondez, nous réprochez-

a Voyez Aurelius Victor, & Elius Spartianus.

b C'étoient des cérémonies nocturnes, selon St. Jérôme, en l'honneur d'Hyacinthe qu'Apollon tua d'un coup de palet joüant avec lui.

vous que nous nous contaminons en nous approchant de leurs Chasses vénérables ? Car c'est une de vos visions de croire que nous contractions quelque sorte d'immondicité parmi ces corps morts : mais par ce réproche que vous nous faites, vous ne marquez pas moins d'ignorance que de foiblesse d'esprit.

Si vous aviez lû le neuviéme Livre de l'Histoire [a] d'Antiochus, vous auriez appris de cet Ecrivain de vôtre parti que dans Athénes même, & dans le plus bel endroit d'Athénes, est le tombeau de Cécrops tout joignant le Sanctuaire de Minerve, Patronne de la Ville. Vous pourriez sçavoir de même qu'Acrisius a sa sépulture en un endroit du Temple de la même Déesse dans Lariſſe Ville de Thessalie : comme Cléomaque a la sienne, au rapport de Léandre, dans l'intérieur du Temple de Milet, apellé le [b] Dydime; que Lycophroné est inhumée dans le Temple de Diane, bâti dans la Ville de Magnésie, ainsi que Zénon le Myndien en fait foi : & qu'enfin les Telmésiens prétendent que le propre Autel sur lequel ils sacrifient à Apollon, est le tombeau d'un certain Devin leur compatriote. Certainement ceux qui ont ordonné ces en-

a L'Histoire d'Antiochus de Syracuse n'est pas venuë jusqu'à nous.

Toutes ces Sépultures, & quelques autres ont été remarquées par S. Clement dans l'Avertissement aux Gentils. Cécrops Fondateur du Regne d'Athénes en 1558. avant J. C.

Acrisius Roi d'Argos tué par son Petit-fils Persée qui ne le connoissoit pas.

Au lieu de *Cléomaque*, S. Clément dit *Cléarque*.

b Le Dydime étoit un Temple consacré à Apollon : & Cléarque étoit un fameux statuaire. *Pausanias Liv. 6.*

terremens dans l'intérieur de vos Temples, n'ont pas creû que les Autels en puſſent être polluez : & ceux qui après ces ſépultures n'ont pas laiſſé d'offrir le Sacrifice dans les mêmes Temples & ſur les mêmes Autels, n'ont pas craint de ſe contaminer par-là en aucune ſorte. C'eſt là une nouvelle ſuperſtition à vous ſeuls, vos Ancêtres n'ayant jamais donné dans une telle viſion.

Homére nous repréſente cet Achille, à qui vous donnez Thétis pour mére, & que vous faites deſcendre de Jupiter en droite ligne par Eaque ſon ayeul, & par Pélée ſon pére, il nous le repréſente, dis-je, embraſſant a le corps tout ſanglant de ſon cher Patrocle, & n'ayant pas la patience d'attendre que ce cadavre fût réduit en cendres ſur le bucher que les Myrmidons avoient allumé pour cela; mais s'arrachant les cheveux, s'empreſſant à éteindre le feu, & ramaſſant tout ce qu'il pouvoit des oſſemens de ſon ami pour les enfermer, comme il fit, dans un vaſe d'or, & les emporter dans ſa tente.

Thucydide décrit au long les pompeuſes funerailles dont furent honorez ceux qui étoient morts durant la guerre de Péloponéſe : comment les corps qui furent retrouvez & reconnus, b reçeûrent ſépulture par les mains de leurs pa-

Leucophroné eſt mis là pour *Leucophryné*. Diane étoit apellée Λευκοφρυς, *la Déeſſe aux ſourcils blonds*.

Telmeſſus, fils d'Apollon, peut bien être le Devin, qui ayant donné ſon nom à la Ville de Telmeſſe ou Telméſe en Lycie, y avoit été inhumé dans le Temple de ſon Pére. a Iliade 23.

b Il y avoit près d'Athénes un lieu délicieux, deſtiné pour la ſépulture des gens de guerre. On enterra toutefois dans le champ de bataille ceux qui étoient morts dans

rens : & le moyen qu'on imagina pour honorer ceux dont les corps ne s'étoient pas trouvez, qui fut de faire des biéres de cyprés, & de former un convoi général pour les porter en belle ordonnance au lieu où elles devoient être enterrées : afin que même ces corps qui étoient devenus la proye des oiseaux, des chiens, & des autres bêtes carnaciéres, trouvassent dans ce vaste tombeau les honneurs de la sépulture : cérémonie qui se pratiqua de la même maniére pour honorer ceux qui furent tuez sur le champ de bataille dans la journée de Marathon.

Qu'il se fit anciennement des Libations pour les morts, c'est ce que vous n'ignorez pas, vous qui êtes soupçonnez de leur en faire encore de nuit, contre les édits qui vous le défendent. Mais vous pourriez en tout cas l'apprendre d'Homére qui nous fait voir Ulysse occupé à faire, par l'ordre de Circé, une espéce de fosse, & à y pratiquer ensuite diverses effusions pour les Manes, comme Ulysse le raconte lui même à Alcinoüs dans tout ce détail.

a *Du plus pieux emploi là j'honore ma main :*
D'une toise en quarré je creuse le terrain,
Consacrant mon épée à ce pieux usage ;
Et jette aux habitans du ténébreux rivage.

la journée de Marathon. C'est cette journée décisive où les Grecs, sous Miltiade, vainquirent les Perses, qui laissérent cent mille morts sur la place. Voyez Thucydide Liv. 2.

a Odyssée 11. & 10.

De la fleur de farine échapée au bluteau,
Sur trois effusions de miel, de vin, & d'eau :
Je m'engage par veu d'offrir en sacrifice
A leurs Manes errans ma plus grasse géniſſe,
Si de ma chére Itaque ils me rouvrent le port :
Et ſi Tirésias s'intéreſſe à mon ſort,
Je promets d'immoler à ſon ombre immortelle
Une noire brebis du bercail la plus belle.
Ma priére finie, auſſitôt je tournai
Le fer contre un troupeau ſous ma main amené.
De ſang pur & vermeil dans la tombe fumante
A tous coups ſe décharge une pluie écumante :
De l'Erébe, qui s'ouvre, un eſſain altéré
Vole au pays du jour, par ce ſang attiré.

Après cela Homére continuë à peindre l'avidité de ces Ames, venuës en foule pour profiter de la Libation.

Mais pourquoi nous arrêter à un Poëte, lors qu'un Philoſophe Péripatéticien comme Ariſtocle nous aſſeûre ſur la foi de Lycon autre Philoſophe, mais de la ſecte de Pythagore, que le fils de Nicomaque, que le fameux Ariſtote ſacrifioit à ſa défunte Epouſe [a] avec toutes les

a Cette impieté penſa coûter la vie à Ariſtote. Il s'exila d'Athénes en diſant qu'il vouloit empêcher cette Ville de ſe deshonorer par un ſecond attentat contre la Philoſophie. Le premier avoit été la mort de Socrate.

mêmes cérémonies qui s'obſervoient à Athénes dans les ſacrifices de la Déeſſe Cérés ?

Pour nous, mes bien-aimez, nous ne faiſons ni ſacrifices, ni libations aux Martyrs, quoiqu'à cela près nous les honorions comme Saints & amis de Dieu, ſi pénétrez de ſon ſaint amour qu'ils ſe ſont eſtimez heûreux de lui ſacrifier leur vie.

Que ſi vous nous objectez que tout ce qui ſe fait pour des morts eſt perdu à cauſe qu'ils y ſont inſenſibles, & que cet état d'une félicité parfaite & divine, où nous nous les figurons, eſt une viſion ; je ne veux que Pindare pour vous deſſiller les yeux.

Les Ames ſaintes & pieuſes
Sont dans le ciel au plus haut lieu,
Chantant des hymnes glorieuſes
Au Dieu très heûreux, au grand Dieu.

Car ſi le ciel eſt le ſejour des ſaintes Ames, ſelon ce Poëte, êtes-vous ſurpris que nous y placions les Ames des Martyrs, nous qui ſçavons bien qu'il n'en eſt pas de plus ſaintes ? Souvenez-vous encore à ce ſujet de cet endroit d'Empédocle l'Agrigentin.

Le Devin éclairé qui dévoile le ſort,
Le Médecin qui fait lâcher priſe à la mort ;
Diſtinguez des mortels après leur derniére heure
Dans le Palais des Dieux vont faire leur demeure.

S'il a été permis à ce Philoſophe d'aſſigner un

si beau logement aux Devins & aux Médecins, que ne sommez-nous pas en droit de penser du bonheur de ceux qui ont soutenu les intérêts de la Religion avec une force invincible, & qui à cette force ont joint les trois autres vertus, a la justice, la tempérance, la prudence, également remarquables dans leur conduite? Car qui fut jamais ou plus tempérant que ceux qui ayant pris le bon parti, se sont montrez insensibles aux offres les plus capables de le leur faire abandonner? ou plus juste que ceux qui ont payé de tout leur sang les graces qu'ils avoient reçeûës du Ciel, & livré leur corps aux tourmens pour celui qui avoit livré le sien à la Croix? ou plus prudent, que ceux qui n'ont point balancé à mépriser les biens d'ici-bas comme n'ayant rien ni de solide ni de durable, pour s'attacher à ceux dont l'excellence passe nos expressions & nos pensées? ou plus rempli de force que ceux qui ont résisté à tant de supplices, & triomphé des bourreaux par la fermeté de leur courage? C'est eux certainement qui doivent être regardez comme les Patrons des mortels, comme leurs Défenseurs, b comme leurs Protecteurs, comme leurs Libérateurs, qui repoussent l'effort des Démons appliquez à nous nuire.

Héraclite prétend qu'on ne peut trop rendre d'honneur aux Guerriers qui sont morts dans

a L'Homme qui posséde ces quatre Vertus, est l'homme parfait selon Platon. *Des Lois Dial.* 2. Théodoret observe toûjours de parler aux Grecs selon les idées de leurs Philosophes.

b Divers noms que les Payens donnoient à leurs Demi-Dieux.

le lit d'honneur. *Les Dieux & les hommes*; a dit-il, *honorent à l'envi ceux à qui Mars a ôté la vie.*, Car ajoute-t-il, *les grands honneurs ne sont que pour les grands hommes.* Mais je ne suis pas tout-à-fait de son sentiment : car bien des gens sont morts de la sorte après avoir été de grands scélérats : & s'il n'est question que d'avoir été sacrifié par le Dieu de la guerre pour mériter les honneurs d'un culte religieux, on a trop tardé à dresser des Autels aux enfans b d'Oedipe, lesquels sans aucun respect pour leur pére, conçûrent une si furieuse rage l'un contre l'autre, qu'ils s'entrégorgérent en se disputant la Couronne. A ce compte c la famille des Pisistrates auroit eû droit aux adorations du public, cette famille qui fut éteinte, comme elle méritoit de l'être, par Harmodius & par Aristogiton, auſquels on érigea des Statues d'airain dans Athénes, outre un affranchissement de tous subsides accordé à eux & à leurs descendans.

Il n'est donc pas vrai, comme le dit Héraclite, qu'on soit obligé d'honorer ceux qui ont péri par le fer, mais bien ceux qui se sont sacrifiez avec joye pour la défense de la Religion.

a Ce mot est raporté par S. Clement 4. Tapisserie.

b Etéocle & Polynice nés de l'inceste d'Oedipe, ce malheûteux Roi de Thébes, avec sa mére Jocaste, se battirent en combat singulier, & demeurérent tous deux sur la place.

c Pisistrate Tyran d'Athénes, eût deux fils, Hippias & Hipparque. Le premier s'étant donné à Darius fut tué dans la bataille de Marathon. Le second fut assassiné par Harmodius & par Aristogiton qu'Athénes honora comme ses libérateurs. Voyez Thucydide Liv. 6. Pausanias dit que leurs Statuës étoient dans le Temple de Mars des galéries du Céramique, qui étoit le plus beau quartier de la Ville.

Car les grands honneurs ne ſont que pour ces grands hommes, révérez aujourd'hui de tous les peuples du monde, a en attendant des couronnes éternelles. Ce que j'admire d'Héraclite, c'eſt cette belle ſentence : *Les mourans ne s'attendent pas à tout ce qu'ils trouveront après la mort.*

Pour les ames des Saints, Platon déclare dans le Phédon qu'elles ſont receûës dans un ſéjour divin, en ces termes. *Ceux qu'on jugera s'être diſtinguez du reſte des hommes par la ſainteté de leur vie, ce ſeront les hommes parfaitement détachez des choſes de la terre, qu'ils auront regardée comme une priſon : & ceux-là paſſeront dans cette demeure ſupérieure, où tout eſt pur. Ils montent même*, ajoûte-t-il quelques lignes après, *dans un ſéjour plus délicieux que celui dont je viens de parler. Mais outre qu'il n'eſt pas aiſé d'en décrire les charmes, le tems ne me permet pas de l'entreprendre.*

Cependant de peur que quelqu'un frappé de ce diſcours, & impatient d'aller prendre place dans ce lieu de délices, n'attentât ſur ſa propre vie, en croyant faire une action loüable & ſainte de ſe tirer de ces miſéres ; il ajoûte judicieuſement ce qui ſuit. *Ce n'eſt pas à dire qu'il ſoit permis à qui que ce ſoit de ſe mettre en liberté par la fuite, en rompant ſa priſon corporelle & matérielle ; ni qu'on doive s'entêter de cette penſée : Que la matiére eſt quelque choſe de mauvais.*

A quoi il ajoûte que ſi une ame ſçait bien ſe

a Par ces couronnes *qu'ils attendent*, Théodoret entend la gloire dont leurs corps joüiront après la réſurrection. Car il a dit au commencement de ce même Diſcours, que *leurs ames ſont déja aſſociées aux Chœurs des Anges.*

tenir recueillie en elle-même, elle peut fort bien acquerir dès cette vie la vraïe ſageſſe, & s'élever par ſa vertu au deſſus de la condition humaine: pourveû que réglant ici-bas ſa conduite par les plus pures maximes de la Philoſophie, ſon amour la faſſe voler juſque dans le Ciel, s'avançant continuellement vers cet heûreux terme de ſes eſpérances, & ſe donnant par ſes deſirs un avant-goût de la vie éternelle.

Il dit dans le même Dialogue que *les Ames ſaintes s'en vont avec de douces eſpérances: Mais les méchans*, ajoûte-t-il, *vivent dans une triſte attente.* Il définit la Philoſophie, [a] *la Méditation de la mort. Car*, pourſuit-il, *ceux qui prennent la Philoſophie par le bon côté, s'étudient tous à vivre obſcurs & inconnus au reſte des hommes: parce qu'ils ne s'occupent d'autre penſée que de celle de la mort, & qu'ils ſe regardent comme des hommes déja morts.*

A ces extraits de ſon Phédon, j'ajoûte ces paroles rémarquables de ſon dixiéme livre de la République. *Si parmi ceux qui meurent à la guerre, il s'en trouve quelqu'un qui ait été d'ailleurs récommandable par ſa vertu, ne diſons-nous pas que c'étoit un homme d'or? Nous lui rendons cette juſtice.* Et un peu après; *Mais dites-moi, pouvons-nous nous empêcher de rendre des reſpects religieux aux tombeaux ou aux urnes de ces hommes extraordinaires que nous regardons comme paſſez dans* [b] *l'ordre des bons Génies? Ne donne-*

a Le terme de *méditation*, ne ſignifie pas ſimplement ici une conſidération attentive, mais une eſpéce d'exercice & d'eſſai de la mort.

b On eſt obligé de ſubſtituer en cet endroit les termes de *bons Génies*, à ceux de *bons Démons*: auſſi-bien que dans l'extrait ſuivant du Cratylus.

rons-nous pas auſſi les mêmes marques de notre vénération à tous ceux qui ſe ſeront diſtinguez par la ſainteté de leur vie, quand ils ne ſeroient morts que de pure vieilleſſe, ou de quelque autre maniére que ce puiſſe être ?

Il remanie le même ſujet dans ſon Cratylus, & l'y traitte plus au long, approuvant beaucoup la penſée a d'Héſiode & des autres Poëtes, qui ont creû que les gens de bien comblez de plaiſirs & de gloire après leur mort, deviennent des Génies : car c'eſt le nom qu'ils leur donnent à cauſe des grandes lumiéres, dont ils ont l'eſprit éclairé. En ce ſens je reconnois moi-même qu'un homme éclairé eſt un Génie. Voici au reſte comme Héſiode parle des Hommes d'or.

Quand par un ſaint trépas leurs peines ſont finies,
Ils paſſent dans l'état de terreſtres Génies,
Nos tendres Gardiens, nos puiſſans Protecteurs,
Nos Défenſeurs zélez, & nos Libérateurs.

Que ſi ce Poëte donne tous ces titres à ceux qui ont mené une vie ſainte ; & ſi le plus célébre de vos Philoſophes ordonne qu'on rende les reſpects les plus religieux aux ſépulchres qui renferment leurs oſſemens, & aux urnes qui ren-

a Les hommes d'or, & le ſiécle d'or ſont des idées d'Héſiode, que le public a favorablement accueillies. Platon & Théodoret citent trois vers du Poëme qu'Héſiode a intitulé *Les Oeuvres & les Jours* ; & ſur ces vers, tels qu'ils les citent, il faut corriger le 120. & les deux ſuivans de l'édition de Henri Etienne, dans laquelle on ne lit point les noms de *Saints*, & de *Défenſeurs* & *Libérateurs*, que les Chrétiens donnent aux Martyrs : cette correction n'eſt pas inutile.

ferment leurs cendres ; je vous demande, mes bien aimez, ce que vous pouvez trouver à blâmer dans nos usages ? Nous nommons de la même maniére ceux qui ont vêcu dans la pieté, & qui ont donné leur vie pour la querelle de la Religion, nous les nommons, dis-je, nos saints Protecteurs, & nos Médecins charitables : nous ne les rangeons pas entre les bons Démons ou Génies, à Dieu ne plaise ! mais nous les appellons plus honorablement les amis de Dieu, & ses serviteurs agréables ; nos Interceſſeurs zélez auprès de lui, propres à en obtenir pour nous toutes sortes de graces.

Le plus distingué de vos Philosophes parle encore dans l'Epinomis, de cet heûreux état que les gens de bien ont lieu d'espérer après la mort. *Je ne voudrois pas dire* (ce sont les paroles de Platon) *que les hommes, si l'on en excepte un petit nombre, puissent parvenir à être parfaitement heûreux durant cette vie : mais on a de belles espérances d'obtenir après la mort toutes sortes de biens.* Ce qui a quelque rapport avec ces Sentences de nos livres Saints : a *Ne traittez personne d'Heûreux avant sa mort... La lumiére environne le Juste de tous côtez... Les ames des Justes* b *sont dans la main de Dieu...* & semblables.

Que s'il vous paroit surprenant que celui qui gouverne le Monde ait destiné aux Saints les injures, les affronts, les persecutions, les supplices, comme leur propre partage ; Je vous renvoye encore sur cet article à cet endroit de Platon dans sa République. *Le Juste, qui est dans les dispositions que je viens de dire, sera maltraité,*

a Ecclésiastiq. 11. 30. b Sag. 3. 1.

tourmenté

tourmenté, chargé de chaînes ; on lui crevera les yeux : & après l'avoir fait souffrir en tant de manières, on le fera expirer sur un gibet. Mais n'est-il pas vrai que ceux qui sont tourmentez de la sorte, sont les vrais heûreux, & que ceux qui les tourmentent sont les vrais malheûreux ?

Que les Ames saintes, après qu'elles sont dégagées de leurs corps, soient en état d'étendre leurs soins sur nous & sur nos affaires, Platon le dit en termes exprés dans son livre onziéme des Loix. *Je suis bien-aise*, dit-il, *d'avoir fait remarquer ailleurs que les Ames, après que la mort les a mises en liberté, ont quelque pouvoir, & qu'elles prennent soin des affaires humaines. On en a des preuves indubitables, qu'il seroit trop long de rapporter : & outre les exemples modernes, on en raconte tant d'autres, & de si anciens, que ce seroit une témérité de ne pas les croire, & de ne pas se rendre à l'autorité des Législateurs, qui ont marqué qu'ils étoient dans ce sentiment.* Ce Philosophe veut donc qu'on ait de la foi pour de simples récits : mais vous, non seulement vous n'en avez point du tout pour nous, vous obstinant à fermer l'oreille à la voix des faits qui parlent eux-mêmes ; mais encore vous vous croyez dispensez de vous en rapporter à vôtre Maître, qui vous dit en termes formels, *que les Ames des Saints, depuis que la mort les a mises en liberté, prennent soin des affaires des hommes.* Et certainement il convient qu'elles ayent quelque part à leur conduite, pour prix de leur attention aux choses de Dieu, de laquelle elles ne se sont jamais rélâchées ici-bas, & en récompense de leur persévérance dans le bon parti qu'elles avoient embrassé, & de la fermeté avec laquelle

elles ſe ſont maintenuës dans le poſte qui leur avoit été confié, quoi qu'on ait pu faire pour les obliger à l'abandonner.

Vous voyez que je parle le langage de Platon, & vous vous ſouvenez de ces paroles de l'Apologie. *Il eſt certain, ô Athéniens!* dit Socrate, *que depuis qu'un Soldat s'eſt logé dans un poſte, ſoit parce qu'il l'a choiſi comme le plus beau, ſoit parce que ſon Commendant l'y a attaché; il eſt obligé de s'y tenir juſqu'au bout: ne comptant pour rien ni le péril ni la mort, au prix de l'infamie dont il ſe couvriroit en l'abandonnant. Car*, ajoûte-t-il un peu après, *ſçavez-vous bien, mes concitoyens, ce que c'eſt que craindre la mort? C'eſt paroître ſage, & n'être rien moins que cela.* Et quelques lignes après: *N'appréhendez pas que je prenne un parti que je croi ſeûrement mauvais, pour me dérober lâchement à une diſgrace problématique qui peut être une bonne fortune pour moi.* Et encore: *Je trouve au reſte bien plus heûreux ceux qui ſont dans cet autre Monde, que nous qui ſommes dans celui-ci: ils vivent, & ils ne mourront jamais.* Ecoûtez encore, mes bien-aimez, ces belles paroles de Socrate. *Je défie & Mélite & Anyte de me nuire: ils n'en ont pas certainement le pouvoir; car nul ne peut nuire à qui vaut mieux que lui. Un homme qui vaudra moins que moi, me tuera, ſi vous voulez, ou me chaſſera de la Ville, ou me flêtrira. Il croira que c'eſt là un grand mal qu'il m'aura fait, & il ne ſera pas le ſeul à le croire. Ce n'eſt pas ainſi que j'en juge: & je trouve bien plus à plaindre que je ne le ſuis, celui qui pourſuit aujourd'hui la mort d'un homme innocent.*

Tels, au rapport de Platon, furent les ſenti-

mens Philosophiques de Socrate dans le tems même où sa vie étoit attaquée. Et toutefois il n'a pu parvenir à être honoré comme nos Martyrs : ceux qui lui entendirent dire de si belles choses, n'entreprirent pas de lui bâtir un Temple, de lui consacrer un Autel, de déterminer un jour dans l'année pour faire la fête de Socrate : avec toute sa sagesse, avec toute sa constance, il n'a pu se faire rendre des honneurs de cet ordre. Sa Mort a été injuste, mais sa Religion n'a pas été pure : il s'y étoit mêlé bien des choses qui tenoient des erreurs populaires de son tems, & qui l'ont rendu indigne d'être honoré de cette maniére après sa mort.

J'en dis autant d'Anaxarque : a qui se laissa, dit-on, broyer les os dans un mortier avec des pilons de fer, sans dire autre chose, sinon, *Frappe, frappe autant que tu voudras sur l'étui d'Anaxarque : car tu ne touches pas Anaxarque :* autant de Zénon d'Elée qui conserva avec une constance étonnante son secret qu'on vouloit lui arracher à force de tourmens. Car il eût si peur que la violence de la douleur ne lui fit ou avouër quelque chose, ou déclarer les complices de sa conjuration contre le Tyran ; que b s'étant coupé la langue avec les dents, il la lui cracha au visage. C'est Eratosthéne qui raporte ce fait dans son Traité *du Bien &*

a Anaxarque flateur d'Alexandre, fut trop sinére à l'égard de Nicocréon Tyran de Chypre, & en reçeût ce traitement inhumain. Valére Maxime dit qu'il cracha sa langue dans la bouche du Tyran.

b Zénon d'Elée, disciple de Parménide, & Inventeur de la Dialectique, différent de Zénon le Stoïcien, émeût tellement ses Concitoyens par cette action, qu'ils lapiderent sur le champ leur Tyran. Néarque

du Mal : & l'on n'a qu'à lire le Livre *de la constance des Philosophes* par Timothée de Pergame, & les *Discours moraux* d'Achaïcus, pour voir que [a] Théodote le Pythagoricien, & Paul ami de Lacydés ont fait la même action que Zénon : & cependant des actions de cette fermeté n'ont valu à aucun des quatre la moindre marque du culte qui se rend aux Martyrs.

La postérité s'est obstinée à le refuser aux Vainqueurs, [b] auxquels on a érigé les plus superbes trophées, à un Miltiade, à un Cimon, à un Périclés, à un Thémistocle, au glorieux fils de Lysimaque, cet Aristide également recommandable par sa justice & par sa valeur. Ni lui, ni Brasidas de Sparce, ni Agésilas, ni Lysandre qui ruïna la puissance Athénienne, ni Pélopidas qui se fit reconnoître pour Maître dans la Bœotie, ni Epaminondas, qui après avoir saccagé tout le pays de la dépendance de Lacédémone osa mettre le siége devant la Ville de Sparte, ni les fameux Généraux qui ont commandé les armées Romaines, ni les deux Scipions, ni Caton, ni Sylla, ni Marius, ni Pompée, ni César lui-même, n'ont pu s'attirer ce culte religieux de la part du public : chacun d'eux a brillé par sa conduite, par ses exploits ; & leur gloire est pourtant demeurée au des-

a Je ne trouve rien de particulier sur le fait de Théodote, & de Paul.

b Théodoret produit ici les plus célébres guerriers des quatre nations les plus belliqueuses : des Athéniens, Miltiade, Cimon, Periclés, Thémistocle, & Aristide : des Lacédémoniens, Brasidas, Agésilas, & Lysandre : des Thébains, Pélopidas, & Epaminondas : des Romains, les deux Scipions, Caton, Sylla, Marius, Pompée, & César.

sous de celle de nos Martyrs.

Mais pourquoi parlé-je des Guerriers? puisque les Maîtres des plus grands Empires n'ont pu s'asseûrer de tels honneurs que ceux que nous rendons à nos illustres morts; ni les Cyrus, ni les Darius ni les Xerxés, ni les Alexandres (car je ne nomme que les plus fameux) ni les Augustes, ni les Vespasiens, ni les Trajans, ni les Adriens, ni les Antonins. Quand ils vivoient, ils faisoient un grand bruit & un grand éclat dans le monde, ils remportoient des victoires sur les Barbares, ils ordonnoient des fêtes & des marches pompeuses pour les beaux jours de leurs Triomphes: sont-ils morts? ils ne différent plus des personnes du peuple. On ne voit pas qu'il leur ait été bâti des Mausolées superbes, ni qu'on fasse festin annuël au peuple en leur honneur. Car qui nous apprendra aujourd'hui où est le tombeau de Xerxés, où celui de Darius, où celui d'Alexandre qui conquit si rapidement une si grande partie du Monde? Mais pourquoi chercher la poussiére de ces Princes qui ont vécu en des siécles si réculez, si ni Auguste, ni tous ceux qui ont gouverné après lui l'Empire Romain sans adorer le Seigneur du ciel à qui ils étoient rédevables de leur puissance, ne nous ont laissé aucune trace de leurs sépultures? Il n'y a que les tombeaux de nos religieux Empereurs qui soient bien connus, & bien remarquez: quant aux Empereurs Payens qui en interrompent la suite, on sçait le lieu où ils ont été inhumez, mais on sçait aussi que ces lieux-là sont sans honneur, & tenus pour profanes: car non seulement on n'y souffre aucunes marques de la Majesté Imperiale, mais encore ils sont plus nuds & plus aban-

donez que ne le sont les tombeaux des particuliers.

On sçait que quelques-uns de ces Princes infidéles, plus insensez que les autres, se sont eux-mêmes déclarez Dieux, & ont pris soin de se bâtir des Temples; témoin a Antiochus surnommé Dieu, témoin b Caïus successeur de Tibére, témoin c Vespasien, & Adrien d, qui s'en sont fait élever de trés-magnifiques de leur vivant: mais ils ont perdu en un même jour les honneurs Divins, & la vie.

Au contraire, les Temples de nos Martyrs victorieux subsistent & se présentent aux yeux de toute la terre, majestueux par leur grandeur, riches par leurs ornemens, éblouissans par leur beauté: les Fidéles ne se contentent pas d'y aller donner des marques de leur vénération & de leur confience, deux, ou trois, ou cinq fois l'année, les assemblées y sont également fréquentes & nombreuses; nous y allons pour l'ordinaire chanter chaque jour les loüanges du Roi des Martyrs. Là ceux qui jouïssent d'une parfaite santé en demandent la continüation; & ceux qui ont diverses incommoditez, demandent d'en être

a Antiochus, second du nom, troisiéme Roi de Syrie depuis Séleucus, accepta le surnom de *Dieu*, qui lui fut donné ar les Miléſiens, qu'il avoit délivrez de leur Tyran Timarque.

b Sur le Temple de Caïus, Caligula, Suetone ch. 22. *Templum etiam numini suo proprium, & Sacerdotes, & excogitatissimas hostias instituit.*

c Vespasien se sentant mourir, disoit agréablement, *ut puto, Deus Fio. Suet. ch.* 23.

d Aelius Spartianus dit d'Adrien, *dedicavit Jovis Olympii ædem, & aram sibi: eodémque modo per Asiam iter faciens, templa sui nominis consecravit.*

soulagez & délivrez. On y demande la fécondité des mariages, les femmes stériles y font des vœux pour devenir méres ; & après qu'on a été exaucé, on y prie pour la conservation du don obtenu. Ceux qui ont à voyager y vont prier ces Bienheûreux, de vouloir bien être leurs guides, & en quelque sorte leurs compagnons de voyage : & après leur heûreux retour, ils y vont reconnoître qu'ils leur en sont redevables.

Ce n'est pas que nous nous addressions à eux comme à des Dieux : mais nous les conjurons comme des hommes de Dieu de vouloir bien devenir nos Intercesseurs auprès de lui : & le succés de ces priéres quand elles sont faites avec foi, est justifié par les offrandes exposées dans le lieu où ils sont honorez : ces yeux, ces pieds, ces mains d'or & d'argent que l'on y voit suspenduës, sont des monumens publics des guérisons obtenuës par leur interceſſion. Et il n'importe que parmi ces dons il y en ait de peu de de valeur : car le Seigneur des Martyrs ne dédaigne pas de les accepter, en mesurant leur prix sur les facultez de ceux qui les offrent. Ces figures offertes par ceux qui ont été guéris, rendent indubitables les guérisons ; & les guérisons publient le pouvoir de ceux qui repotent dans ces tombeaux : & leur pouvoir prouve que leur Dieu est véritablement Dieu.

Car examinons qui sont ceux qui ont ce pouvoir, & jugeons par-là de qui ils l'ont receû. Estoient-ce des personnes d'une haute élevation dans le monde, qui y vécussent dans l'éclat & dans l'opulence, distinguées par leur ancienne noblesse, ou glorieusement occupées au gouvernement des peuples ? Rien moins que cela, mes bien-aimez.

Ces Martyrs aujourd'hui si puissans, ne possédoient aucun de ces avantages : c'étoient des particuliers obscurs, de simples soldats, des serviteurs, des servantes, qui dans des corps foibles ont combatu généreusement ; des femmes vertueuses sous le joug du mariage, & des filles qui n'étoient pas encore nubiles. J'apprens que des a Comœdiens de profession ayant pris parti parmi nos vaillans Athlétes, entrérent généreusement en lice, y furent les victorieux, & emportérent la Couronne ; & que maintenant ils sont la terreur des Démons dont ils étoient auparavant les Esclaves.

Les Ministres inférieurs de nos temples, ainsi que les Prêtres, ont élevé des trophées à la Religion après avoir triomphé de l'impieté. Tel est le Chœur vénérable de nos Martyrs, les femmes ainsi que les hommes y ont leur place.

Les Philosophes & les Orateurs sont ensévelis dans l'oubli : beaucoup de gens ignorent aujourd'hui jusqu'aux noms des Monarques & des Conquerans qui furent autrefois l'admiration de la terre. Mais chacun sçait mieux les noms des Martyrs que ceux des personnes qu'il voit chaque jour : les péres les font porter à leurs enfans, afin de leur assûrer une protection & une sauvegarde dès leur naissance.

Mais pourquoi vous parler des Philosophes, des Rois, & des Conquerans, si nos Martyrs ont effacé vos Dieux mêmes ? Les temples de ces Divinitez oubliées sont si bien rasez qu'on ne sçait plus quelle en étoit la disposition & la

a S. Génés martirisé à Rome, S. Gélasin à Héliopolis, S. Ardaléon, S. Porphyre. Voyez M. de Tillemont sur S. Gélés tom. 4.

forme, & qu'on seroit en peine de dire aujourd'hui comment étoient faits leurs Autels, les démolitions de ces édifices profanes ayant été consacrées par l'emploi qui en a été fait pour bâtir des Eglises à nos Martyrs. Nôtre Dieu a introduit dans les temples ces morts qu'il aime, à la place de vos immortels: il a transféré à ses serviteurs la gloire de vos Divinitez mépriſables. Au lieu des Pandies, des Diasies, des Dionysies, & de vos autres solemnitez, on célébre maintenant les fêtes de Pierre, de Paul, de Thomas, de Serge, de Marcel, de Léonce, de Pantéléémon, d'Antonin, de Maurice, & d'autres Martyrs: au lieu de ces anciens spectacles d'incontinence où les actions & les paroles les plus licentieuses étoient des actes de religion, nous avons des festivitez modéstes & pures, d'où sont banies ces ivrogneries, ces bouffonneries, ces effusions de joie indécente: où l'on chante les louanges du Seigneur, où l'on entend sa divine parole, où l'on lui présente des priéres accompagnées de larmes édifiantes.

Suffisamment instruits de l'utilité du culte rendu aux Martyrs, réfusez desormais, mes bien-aimez, votre culte aux Démons: prenez la bonne voie sous nos guides séûrs & fidéles, cete heûreuse voie qui conduit à Dieu: afin que vous parveniez à étre associez à leur compagnie, & à leur bonheur éternel.

ANALYSE
DU DISCOURS
DES LOIX.

LE but de Théodoret dans ce Discours plein d'érudition & de force, eſt de relever la Loi Evangélique, en la comparant avec tout ce que la Gentilité a jamais produit en matiére des loix, & en démontrant l'avantage que cette loi divine a ſur toutes les loix humaines, non ſeulement par ſa pureté & par ſa conformité avec la raiſon; mais encore & beaucoup plus, par la facilité ou la promptitude avec laquelle toutes les autres ſont tombées, & celle-ci s'eſt établie. Car la loi des Maîtres de la Terre, c'eſt à dire, des Empereurs Romains, n'a eû qu'à parler pour faire taire toutes les autres: & celle de JESUS-CHRIST *à forcé au ſilence celle de ces Empereurs quoique armée du fer & du feu, & ſoutenuë par toute la puiſſance humaine. On comprend bien qu'il ne s'agit ici que des Loix qui concernent la Religion & les bonnes mœurs, Théodoret ne parle que de celles-là. Il met donc dans tout ſon jour la preuve ſenſible & ſans réplique de la divinité de la Religion, la preuve, dis-je, qu'on en tire de l'établiſſement de la Religion. La Loi Chrétienne préchée par quelques Galiléens de la lie du peuple, & combatue par toutes les Puiſſances de la Terre, y a pris néanmoins & dans peu de tems la place de toutes les autres loix, & tout le monde eſt devenu Chré-*

tien : c'eſt donc Dieu qui a opéré ce miracle, la Loi vient de Dieu, le Chriſtianiſme eſt la vraie & la ſeule Religion. L'ordre dans lequel il étale cette démonſtration eſt tel.

D'abord, un ſçavant détail Hiſtorique ſur le peu de cours qu'ont eû les réglemens des plus fameux Légiſlateurs de divers pays, tels que ſont Minos de Créte, Charondas d'Italie & de Sicile, Zaleucus de la Locride, Lycurgue de Lacédémone ; Solon, Dracon, & Cliſthéne d'Athénes. Les Romains ſont ſurvenus qui ont fait leur Loi d'une compilation des Loix de tous les pays qu'ils ont abolies à meſure qu'ils ont étendu la domination Romaine.

Un ſecond détail des perſécutions des Empereurs Romains, ſoulevez contre la Loi Evangélique qui a entrépris de déthrôner la leur, & qui en ait venuë à bout.

Réponſe à l'objection des Payens, qui diſoient que c'étoient les Empereurs Chrétiens qui avoient établi la Loi des Pêcheurs. Cela même, dit-il, prouveroit la force de cette Loi, ſi ce fait étoit vrai : mais rien n'eſt plus faux, comme il le fait voir en particulier par l'exemple récent de la perſécution que la Foi venoit d'eſſuyer dans la Perſe ſous les Rois Iſdégerde, & Géronane ou Bararane ſon Fils. A cette occaſion il parle du Légiſlateur des anciens Perſans Zaradès, qui ordonnoit les mariages inceſtueux ; & des Loix qui faiſoient des devoirs de pieté à certains peuples de tuer leurs vieillards, ou de les manger : car Théodoret fait toûjours remarquer la turpitude & l'injuſtice des Loix Payennes, ainſi que leur peu de durée.

Il s'attache en dernier lieu à celles de Platon, dont quelques-unes ſont véritablement de la peine

à lire ; celles sur la nudité des jeunes personnes des deux sexes, dans des exercices d'Académie publics & communs, sur l'examen de la nubilité, sur la communauté des femmes, sur l'exposition des enfans qu'on pourroit avoir après certain âge, & celles sur l'amour abominable : celles enfin qui concernent la punition, ou plûtôt, l'impunité de l'homicide & du parricide.

A quoi il oppose la sainteté & la sagesse de la Loi Evangélique touchant la pureté des regards, la continence & la fidélité conjugale, & le célibat ; touchant l'amour des ennemis, le pardon des injures, la punition des paroles offensantes, la suite du jurement.

Il finit par l'acceptation qui a été faite de cette Loi, par son triomphe, par la vénération que l'on rend par tout, & aux Réliques de ceux qui l'ont préchée, & aux Chasses qui renferment leurs Réliques.

Notes anticipées pour le Discours des Loix.

J'ajoûte à cette Analyse quelques Notes pour donner du jour à certains endroits du Discours. Voici quelques particularitez qui regardent les Législateurs dont il y est parlé.

A. *Minos Législateur de l'Isle de Crête (& ensuite Juge des ames Asiatiques dans les Enfers, comme fils de Jupiter & d'Europe) avoit receû de son père des leçons de Jurisprudence durant neuf ans, dit Pausanias dans ses Laconiques. Il auroit été un Dieu en un tems où l'on l'étoit à moins, s'il n'eût irrité toute l'Attique, la pépiniere des Poëtes, par le tribut annuel qu'il lui imposa de sept jeunes hommes, & d'autant de jeunes filles, pour neuf années consécutives. On joignit son nom avec celui du Général de ses armées appellé Taurus, pour en faire un monstre horrible sous le nom de* Minotaure, *moitié homme, moitié bœuf,* Semivirúmque bovem, semibovémque

virum. *Tant il eſt dangereux, dit Plutarque, a de ſe faire des ennemis qui ont plume & langue, comme les Athéniens : Tertulien b nomme la ville d'Athénes,* linguatam civitatem. *Platon parle de l'antre de Jupiter, où Minos écrivoit ſous ce Dieu, ſon Sophiſte ou ſon Pédagogue : après quoi Minos établit Rhadamanthe en titre de Juge pour connoître des infractions de ſes Loix. Mais Strabon c renverſe tout cela, & prétend que ce fut à Rhadamanthe que les Loix furent dictées, & non pas à Minos, quoique celui-ci le voulût faire accroire.*

B. *Charondas Légiſlateur d'Italie, prouva par un exemple mémorable d qu'un Légiſlateur ne doit pas toûjours ſe croire au deſſus de ſes Loix. Il en avoit fait une qui portoit peine de mort contre quiconque paroîtroit en armes dans les aſſemblées de police. Ayant été obligé d'en tenir une à la hâte, tout en arrivant de la campagne, ſans faire réflexion qu'il avoit ſon épée ; ſi-tôt qu'on l'en fit appercevoir, il ſe la paſſa au travers du corps. Selon ſes Loix, les péres qui ſe remarioient commettoient une injuſtice envers leurs enfans du premier lit, & en étoient punis par leur excluſion des fonctions publiques : ceux qui pratiquoient avec des gens de mauvaiſe vie, étoient jugez & notez : touchant les tutéles, les orphelins étoient conſiez pour le ſoin de leur perſonne à leurs plus proches parens du côté de la mére, & pour la régie de leurs biens à leurs plus proches parens du côté du pére ; étant à préſumer que leur vie & leurs biens riſqueroient moins ; leur vie entre les mains de ceux qui ne pourroient rien prétendre à leurs biens, & leurs biens entre les mains de ceux qui les regarderoient comme des biens de la famille. Charondas avoit été formé dans l'école de Pythagore.*

C. *Zaleucus en étoit auſſi ſorti. Il poliça le pays des Locres dans la grande Gréce du côté de la Calabre. Diodore, e dit qu'il extirpa tous les vices en les permettant, à condition qu'on ne s'en cacheroit pas aux yeux du public : ſi bien qu'on ne pouvoit être déréglé ſans conſentir à paſſer pour infame. On pourra connoître l'eſprit du Légiſlateur par la Loi qui ſuit.* Qu'aucune femme libre ne méne avec elle qu'une eſclave, à moins qu'elle ne

a Plut. dans Théſée. b Tert. de l'Ame ch. 3. c Strab. liv. 11. d Diod. de Sicile liv. 12. e Diod. Bibl. liv. 12.

soit dans l'ivresse : qu'elle ne sorte de la Ville pendant la nuit, si ce n'est pour adultére : qu'elle ne porte ni or ni broderie, à moins qu'elle ne fasse profession de courtisane. Que les hommes ne portent, ni anneaux d'or, ni habits magnifiques, sinon quand ils vont en de mauvais lieux. *Strabon* a *lui reproche d'avoir été trop minutieux, & d'avoir, par cet esprit de détail, multiplié les Loix à l'infini contre l'usage des Législateurs précédens, qui n'en faisoient que le moins qu'ils pouvoient : sur quoi ce célébre Géographe cite cette belle sentence de Platon :* Où il y a beaucoup de Loix, il y a beaucoup de procés ; comme où il y a beaucoup de Médecins, il y a beaucoup de maladies. *Plutarque dans le livre qu'il a fait* de la maniére de se louër soi-même sans se faire mépriser, *ce qui est très-difficile, en donne pour exemple le tour que Zaleucus prit pour accréditer ses Loix, qui fut de faire accroire que Minerve s'étoit donné la peine de les lui dicter elle-même. Théodoret aime mieux attribuer cette menterie aux faiseurs de contes qu'à ce Législateur : & S. Clément* b *met entre ces conteurs Platon & Aristote.*

D. *Zaradés le premier Législateur des Persans, connu, ou plûtôt, diffamé par sa Loi des mariages incestueux, est aussi nommé Zoroastre, dit* c *Agathias. Ceux qui le mettent au nombre des Maîtres de Pythagore, comme fait Apulée ; ou six cens ans seulement avant le passage de Xercés en Gréce, comme fait Xanthus le Lydien dans la préface de Laërce ; ou sous le regne d'Hystaspe, comme font les Perses modernes, selon Agathias : sont obligez de distinguer le Législateur Persan de l'ancien Roi de la Bactriane, nommé aussi Zoroastre, contemporain de Ninus, comme on le voit dans la Chronique d'Eusébe, dans S. Augustin,* d *& dans plusieurs autres. Il me reste à parler un peu plus en particulier de Lycurgue, & de Platon, qui sont les deux Législateurs ausquels Théodoret s'en prend plus directement.*

E. *Pour Lycurgue, outre l'horrible libertinage qu'il permettoit dans les mariages stériles, & l'amour infame, il avoit fait trois autres Loix que Théodoret touche en passant, & qui demandent ici quelque éclaircissement ; celle*

a Strab liv. 6. b S. Clém. Alex. Tapisseries liv. 1.
c Agath. liv. 2. d S. Aug. de la Cité liv. 12.

de la Xénélasie, celle de la servitude des Hélotes, & celle de l'affranchissement des Néodamodes.

La Xénélasie *étoit une Loi des plus odieuses, par laquelle il étoit ordonné de réfuser à tous étrangers sans exception des lettres de naturalisation dans toutes les terres des dépendences de la République de Lacédémone; & même de leur donner la chasse, comme avoit fait Lycurgue à ceux qui ne voyageoient dans ses Etats que par pure curiosité : ce qui fit regarder la Macédoine comme le couppegorge des étrangers, & nommer* Dirinoxénes *ces Lacons qui avoient le brutt* a *d'outrager, ou d'égorger les passans. Dénys d'Halicarnasse* b *prétend que ce fut cette Loi qui causa la ruine de la République : car les Spartiates ayant perdu dix-sept cens hommes dans la journée de Leuctre, n'eûrent pas le moyen de repeupler leur Ville. Aristote* c *remarque qu'elle étoit réduite à ne pouvoir faire au de-là de mille hommes pour la guerre dans tout son territoire : quoique, à en juger par son étenduë, on auroit creû qu'elle auroit pu lever un armée de quinze mille chevaux & de trente mille fantassins, ou l'entretenir des levées faites ailleurs, si un peuple qui traittoit si mal ses voisins, n'en eût été trop haï.*

F. Les Hélotes *étoient originairement de malheûreux captifs, transplantez de la Province de Laconie où étoit la ville d'Hélos, dans la ville de Sparte & dans son territoire : où, quoiqu'ils ne fussent regardez ni comme libres, ni comme esclaves, mais entre-deux, dit Julius Pollux; ils étoient traittez avec tant de dureté & d'indignité, qu'ils se revoltoient à toute occasion. Car outre que la Loi permettoit de les tuer impunément,* d *on les contraignoit de boire jusqu'à perdre la raison, afin que les extravagances qu'ils faisoient & qu'ils disoient en cet état, imprimassent aux enfans de la Ville une extrême horreur de l'ivrognérie, & de semblables excés : si-bien que quelques-uns de ces Hélotes ayant été pris par les Thébains, & ceux-ci ayant soubaité d'entendre de leurs prisonniers quelques-uns de ces beaux traits de morale, qu'on disoit que les Spartiates mettoient en chanson; ils*

a δηριᾶν, outrager : δηρὸν la gorge. b Dén. Ant. Rom. liv. 2. c Arist. Politiq. liv. 2. ch. 9. d Arist. La même. Plutarque dans Lycurgue.

répondirent qu'ils n'avoient pas la liberté chez eux de rien chanter ni de beau, ni d'honnête. Aristote condamne absolument l'Hélotie, quoique Platon ne la regarde que comme une chose fort problématique.

G. Les Néodamodes *étoient les Hélotes affranchis, dit très-formellement* a *Pollux : & par-là il faut corriger Rhodigin* b *qui dit, que les Hélotes étoient esclaves à perpétuité, n'étant jamais permis de les affranchir ; ce qui avoit fait passer en proverbe l'Esclavage des Hélotes. Théodoret parle de leur affranchissement, parce que c'étoit une chose bizarre d'affranchir des gens qui au fond n'étoient pas esclaves, comme il a été remarqué. Il ne parle point de la Loi assez connuë, qui permettoit le larcin, pourveu que les voleurs fussent adroits. Tout ce qu'on vient de dire fait peu d'honneur à Lycurgue.*

H. *Venons à Platon. Théodoret a grande raison de trouver trop douces les Loix de Platon, ou de Socrate, contre l'Homicide. La colére sembloit à Socrate, qui y étoit fort sujet (comme l'avoüent ses Panégyristes, & comme Théodoret le dira dans le douziéme Discours) la colére,* c *dis-je, lui sembloit quelque chose de bien propre à laver les gens des plus grands forfaits. Trois ans d'exil seulement pour le meurtre entre personnes mariées : autant pour le meurtre entre frére & sœur dans le même cas de colére : autant pour le pére ou la mére qui aura tué son fils ou sa fille, & dans le même cas. Hors de ce cas, exil perpétuel pour le meurtre entre mari & femme. A l'égard des enfans dénaturez qui auroient ôté la vie à ceux de qui ils l'avoient reçeuë, il les condamne à la perdre : mais il insinuë en même tems aux péres & aux méres le pardon de leur mort qu'ils peuvent accorder en mourant à leurs enfans ; & en ce cas* d ceux-ci sont nets d'un tel attentat. *C'est cette insinuation de pardon qui a fait dire à Théodoret que* Platon ne condamne pas même le Parricide à la peine du talion : *Et c'est ce qui fait juger, que lorsque Platon a dit dans le Phédon,* que le Parricide est un péché guériſſable ; *il a bien voulu dire*

a Pollux liv. 3. b *Rhodig. liv. 25. ch. 29.* . . Helæos in servitutem damnatos perpetuam, ut nullo pacto liceret libertate donare, &c. c Voyez Eusébe Prép. Ev. liv. 13. ch. 21. & Platon liv. 9. des Loix. d Lâ même.

ce

ce qu'il a dit. Car selon la doctrine de Platon dans le Phédon même, les péchez pardonnables sont des péchez guérissables. Ainsi il ne me semble pas mériter cette officieuse note de M. Daciet : Il appelle Parricides, ceux qui se sont emportez à des violences contre leur pére ou leur mére, car il ne parle pas de ceux qui les ont tuez : ce ne seroit pas un péché rémissible. *Théodoret n'en a pas jugé aussi favorablement, comme je suis obligé de le faire remarquer.*

I. *Quant à la Loi empruntée de Lycurgue touchant l'amour abominable, quoique les paroles très-formelles de Platon ne justifient que trop l'indignation que Tertullien, Eusébe, S. Grégoire de Nazianze, & Théodoret témoignent contre lui à ce sujet : je croi pourtant qu'il est deû à l'honnêteté publique d'avertir, comme je fais avec joie, que ce Philosophe dans son premier livre des Loix condamne cette débauche en termes exprés,* comme un plaisir contre nature, & comme un des plus grands crimes qui se puisse commettre en fait d'incontinence & de plaisir.

K. *Après ces éclairciſſemens nécessaires sur les Législateurs, & sur les Loix ; en voici un pour satisfaire la curiosité qu'on pourroit avoir sur les Tribunaux de la Justice d'Athénes, à l'occasion de ces paroles qu'on lira dans Théodoret.* On cherche aujourd'hui dans Athénes l'Aréopage, les différens tribunaux des Héliées, & du Dauphin ; les divers Conseils des cinq cens, & des onze ; la Cour des Thesmothétes, du Polémarque, & de l'Archonte de l'année, noms pour la plûpart ignorez, ou connus tout au plus de quelques curieux Antiquaires. *Ce que je vai dire là-dessus, je l'ai tiré principalement de Pausanias, & du riche Vocabulaire de Julius Pollux, qui enseignoit publiquement dans Athénes sous l'Empereur Commode.*

L. L'Aréopage, *près la fontaine de Mars, ou dans le quartier de Mars, d'où il tiroit son nom, étoit le plus auguste de tous les Tribunaux. C'étoit la première chambre criminelle où étoient jugez les novateurs en matiére de Religion, comme on le voit dans l'exemple de Socrate ; & ceux qui étoient accusez de sacrilége, ceux qui avoient tué ou blessé de guet appens, les empoisonneurs, les incendiaires. La fontaine de Mars étoit l'endroit où l'on prétendoit que ce Dieu avoit été jugé sur le meurtre*

commis en la personne d'un fils de Neptune, nommé Halirrhothius qu'il tua après en avoir deshonoré la fille nommée Alcippé, dit Pausanias dans ses Attiques. Il y avoit deux autres chambres ou Cours adjointes à la principale : l'une pour le jugément de ceux qui confessant avoir commis semblables forfaitures, alléguoient qu'elles avoient été involontaires : l'autre pour entendre ceux qui avoüant le fait dont on les chargeoit, & qu'il étoit volontaire, soutenoient pourtant que leur action étoit juste : comme lorsque Thésée se purgea du massacre qu'il avoit fait d'une compagnie de brigands. Ce Tribunal où il fut absous, étoit près le Delphinion : *& le Delphinion ou le Dauphin, étoit un Temple bâti à Apollon en memoire de sa métamorphose en Dauphin pour guider les gens d'un vaisseau qui étoit en danger, ou en memoire de la grace qu'il leur fit de leur envoyer un Dauphin pour cela, s'il ne se fit pas lui-même Dauphin. De là son surnom de Delphinien, & le nom de son célébre temple de Delphes.*

M. *Quoique Théodoret semble distinguer* l'Héliée du Conseil des cinq cens, *néanmoins Pollux dit que c'étoit la même chose, & qu'il s'y assembloit quelquefois jusqu'à mille, & jusqu'à quinze cens personnes avec droit de suffrage : & que dans ce cas on en faisoit deux ou trois divisions, chacune de cinq cens voix. C'étoit pour les affaires d'Etat, ou qui intéressoient considérablement le public. Le lieu où se tenoient ces nombreuses assemblées étoit découvert, exposé par là au* Soleil, *en Grec* Hélios ; *c'est pourquoi on nommoit ce lieu là* l'Héliée, *& ceux qui s'y assembloient,* les Héliées. *Je ne dis rien du Palladion, ni des autres Cours de justice dont Théodoret ne parle point. Il y en avoit dix tout au moins : car* le Conseil des onze *étoit composé de dix Commissaires, d'autant de Tribunaux, accompagnez d'un Greffier : & c'étoit pour tenir la main à l'exécution des Sentences criminelles, & pour veiller à la seûreté des prisons.*

N. *Six* Thesmothétes, *présidez par trois Officiers distinguez dans le même corps, qui étoient* l'Archonte, le Roi & le Polémarque, *composoient un Conseil considérable, comme on en peut juger par sa fonction, marquée dans un passage d'Eschinés contre Ctésiphon, traduit ou plûtôt abbrégé ainsi par*

a *Budé.* Les Thesmothétes faisoient tous les ans une révision des Loix, pour les reformer, & les ramener à l'interprétation conforme à leur esprit, & au tems. *Plutarque dans Périclés nous apprend que ces Officiers n'étoient point éleus, mais tirez au sort ; & que ces places servoient de degrez nécessaires pour monter à l'Aréopage. L'Archonte étoit* b l'Eponyme de l'année ; *c'est à dire, que la désignation des années se faisoit à Athénes par les Archontes, comme à Rome par les Consuls. Théodoret a dit tout court* l'Archonte de l'année *en sousentendant* l'Eponyme, *& son Traducteur Latin a creû que cela marquoit seulement que la fonction de l'Archonte ne duroit qu'une année : mais ce n'étoit point là une distinction pour lui, puisque la fonction de ses huit Collégues n'étoit non plus qu'annuelle. Au reste, il y avoit loin (soit pour la dignité, soit pour l'autorité) de cet Archonte Eponyme, à l'Archonte perpétuel qui avoit gouverné souverainement dans Athénes depuis Médon, qui prit cette qualité modeste après la mort de Codre son pére, dernier Roi des Athéniens.*

O. *Pour un plus ample éclaircissement des Loix ou usages barbares, abolis par la Loi chrétienne, comme dit Théodoret, parmi* les Massagétes, les Tibarénes, les Hyrcaniens, les Caspiens, & les Scythes: *Strabon* c *nous apprend que la belle mort des vieillards Massagétes étoit celle de se laisser tuer pour être haché avec de la chair de brebis, & mangé : & que ceux qui se laissoient mourir de vieillesse étoient jettez à la voirie comme des Impies : que les Caspiens faisoient mourir de faim ceux qui vouloient continuer de vivre après soixante-dix ans, qu'on jettoit leurs corps dans les champs, & qu'on observoit si c'étoient ou les oiseaux, ou les chiens qui se battassent de les manger, ou si les bêtes n'en vouloient point du tout : que dans ce dernier cas le mort étoit regardé comme un malheureux, que dans le second on le jugeoit fort*

a Budé Commentaires sur la langue Gréque.

b Jul. Poll ὁ τῷ ἐνιαυτῷ ἐπώνυμος Ἄρχων.

Théod. ὁ τῷ ἐνιαυτῷ Ἄρχων. La Trad. Lat. *annuus Archon.*

c Strab. liv. II.

heûreux, mais beaucoup plus dans le premier : que les Derbices couppoient la gorge à leurs Septuagénaires, & les mangeoient entre parens ; qu'ils étrangloient leurs veilles & les enterroient. Les Derbéces, auſſi-bien que les Tibarénes ſont compris ſous le nom plus étendu d'Hyrcaniens, tous peuples brutaux & anthropophages, ſituez au tour du Caucaſe, & ſur les Montagnes voiſines. Ce que Théodoret dit des Scythes, qu'ils enterroient avec un mort tout ce qu'il avoit d'amis parmi les vivans, *peut être confirmé par ce que dit Plutarque*, a *que parmi les Indiens les femmes d'un mort diſputent entre elles de l'honneur d'être brûlées avec lui, n'y en ayant qu'une qui puiſſe avoir cet avantage.*

P. *Sur ces paroles qu'on lira dans le Diſcours :* Il fut bien permis à Adrien de renverſer de fond en comble une Ville dont les habitans avoient crucifié JESUS. *Depuis la ruine de Jéruſalem par Titus ſous Veſpaſien, il paroit que les Juifs en avoient réparé quelques quartiers, puiſqu'ils s'y ſoûlevérent encore ſous Adrien, ayant à leur tête Archochébas : ce qui leur attira la derniére déſolation de leur Ville, comme on le voit dans* b *Euſébe. Il n'eſt pas néceſſaire que je parle ici d'Elia bâtie ſur les cendres de cette malheûreuſe Ville.*

Q. *Sur ces autres paroles.* Quand aux violentes entrepriſes formées & exécutées contre le Chriſtianiſme ſous le regne de Julien, les perſonnes les plus âgées en diroient des nouvelles ; & nous avons tous les oreilles battues de cette Tragœdie par le récit de ceux qui en furent les ſpectateurs. *Julien, ce Prince ſi modéré & ſi maître de ſa colére, car ce ſont les qualitez que les Impies lui attribuent, dit ailleurs* c *Théodoret, ne laiſſa pas de faire trancher la tête à Artémius Général des troupes d'Egypte où il avoit fait un grand débris d'idoles ; de faire mourir dans leur exil deux Prêtres d'Antioche, Eugéne & Macaire : & de faire ſoufflетter indignement par un de ſes Gardes une Dame vénérable par ſon âge, & par ſa qualité de Su-*

a Plutarque. *Que le vice ſeul fait les malheûreux.*
b Euſ. Hiſt. de l'Egl. liv. 4. ch. 6.
c Voyez Théod. Hiſt. Eccl. liv. 3. ch. 17.

périeure d'un Monaſtére de Vierges. Les actes du Martyre de S. Artémius ſont citez par Baronius ſur l'année 326. Théodoret ayant été fait Evêque de Cyr environ 60. ans après, c'eſt à dire en 423. il n'eſt pas ſurprenant qu'il eût pu entendre parler de ces Tragœdies par des gens qui en avoient été les ſpectateurs.

R. *Sur ces autres paroles :* Apprenez les attentats commis depuis peu dans la Perſe. *Il parle de l'horrible perſécution de 30. ans ſous les Rois Iſdégerdes, & Gérorane ſon fils, cauſée par une indiſcrétion de zéle d'un vertueux Evêque nommé Audas, a qui avoit fait démolir un Pyrée, c'eſt à dire, un des Temples où les Pérſes adoroient le feu.*

S. *Enfin ſur ces paroles :* Ses Lois ſur le Jurement ſe réduiſent à interdire le Jurement même. *Il faut les entendre du Jurement faux, ou fait ſans néceſſité & ſans révérence.* Jurare non eſt peccatum, ſed falſum jurare peccatum eſt. *S. Aug. Sermon* 30.

a Théodoret Hiſt. Eccl. liv. 5. ch. 38.

IX. DISCOURS.

DES LOIX.

VOus, qui êtes si passionnez pour le stile fleuri, qu'il vous suffit de le trouver à dire dans un discours, pour vous en railler, pour affecter des éclats de rire, pour vous boucher les oreilles, & pour refuser de l'entendre : vous pourriez faire quelquefois cette reflexion, que ce qui couvre les plus belles choses, n'est pas toûjours parfaitement beau : qu'une mépriſable coquille enfante, nourrit, & cache la perle, qui fait la passion des riches curieux ; & que celui qui achete la perle à prix d'or, ne pense pas même à l'écaille : que toutes ces pierres précieuses qui brillent sur le front des Monarques, ont eû auparavant quelque chose de brut qui leur servoit d'envelope ; & qu'elles n'ont receû leur poli qu'à mesure qu'on leur a fait perdre ce dessus qui n'étoit bon à rien : que l'or dont on est si avide, que l'argent, l'airain, & le fer, sont cachez sous la terre & le gravier ; mais que ceux qui fouïllent une veine d'or ou d'argent, en tirent le métal le plus pur qu'ils peuvent, & laissent là les matiéres étrangéres qui le couvroient : & qu'enfin l'or monnoyé & marqué de l'image du Prince, ne se garde pas dans des boëtes d'or, mais dans des bourses de peau, ou dans des cassettes de bois.

C'est ainsi, mes bien-aimez, que la vraie connoissance des choses Divines & humaines est

renfermée dans un livre dont le ſtile n'eſt ni élegant ni pompeux, mais ſimple, uni, & à la portée de tout le monde : de ſorte que c'eſt un riche tréſor dans un coffre qui n'a rien que de très-commun ni pour la façon, ni pour la matiére. Mais pour vous faire connoître l'eſprit & la force des maximes renfermées dans ce livre Divin, je veux faire paroître ici les Légiſlateurs des Grecs & des Romains, & les mettre en paralléle avec nos Publicains & nos Peſcheurs : car au lieu que ceux-là n'ont pû venir à bout de faire paſſer leurs Loix du lieu où elles étoient nées dans les contrées les plus voiſines ; ceux-ci ont répandu la Loi Evangélique, d'un coin de la Galilée dans toute la Gréce, dans tout l'Empire Romain, & dans toutes les terres Barbares.

Minos ſe vantoit a d'être fils de Jupiter, & d'avoir dreſſé le plan de ſes Loix dans je ne ſçai quel antre où il alloit recevoir les viſites de ſon pére, diſent vos Poëtes : cependant tout ce que Minos put faire fut de policer les habitans de l'Iſle de Créte ; car il ne put rien gagner ni ſur ceux de Sicile, ni ſur ceux de Carthage, non plus que ſur les Grecs : de ſorte qu'il ſe contenta de ſe faire obéir comme Légiſlateur dans une Iſle où il commandoit en Roi. Encore ſes réglemens n'y furent-ils pas de durée : car du moins depuis que les Romais ſont devenus les maîtres de ces inſulaires, ceux-ci ſe gouvernent par les Loix des Romains.

On prétend que b Charondas a été le premier Légiſlateur qu'ait eû l'Italie & la Sicile. Mais Charondas n'eût pas le crédit de faire accepter

a Voyez les notes ajoûtées à l'Analyſe, lettre A.
b Voyez la note B.

ſes Loix, ni par les Tyrrhéniens, ni par les Celtes, ni par les Ibériens, ni par les Celtibériens, ſes voiſins. Et qu'eſt-il beſoin de parler de ſes voiſins? puiſque ni les Italiens, ni les Siciliens eux-mêmes ne vivent plus aujourd'hui ſuivant ces Loix que leurs Ancêtres avoient trouvé ſi belles : il a fallu ſubir enfin le joug de la Loi des Romains.

Zaleucus [a] étoit en droit de régler la Juriſprudence, comme il fit parmi ſes Locriens; s'il eſt vrai que Minerve en perſonne lui en eût donné des leçons, ainſi que l'ont publié vos Auteurs fabuleux. Toutefois il n'eût pas le bonheur de faire goûter les maximes politiques de cette Déeſſe, ni à l'Acarnanie, ni à la Phocide, deux Provinces limitrophes de la Locride docile, ni même à quelques cantons de Locriens qui furent toûjours indociles.

Quand aux Loix de Lycurgue, [b] on n'a pas manqué de leur concilier autant d'autorité qu'on a pu, en publiant qu'il avoit entrepris exprés le voyage de Delphes pour s'aller faire inſpirer par Apollon, & qu'au ſortir de là il étoit allé faire part de ſes inſpirations aux Lacédémoniens. On produit même l'oracle émané [c] d'Apollon, en ces termes.

Lycurgue, aimé des Dieux, & du père des Dieux,
Depuis ton arrivée, honorable à ces lieux,
Tu tiens, cher étranger, mon eſprit en balance.

a Voyez la note C. b Voyez la note E.

c Hérodote liv. 1. rapporte les 4. premiers vers de l'Oracle que la Pythie rendit en faveur de Lycurgue. Ce que dit la Pythie, c'eſt Apollon, c'eſt le Pythien qui le dit.

Te croirai-je Homme ou Dieu ? Que faut-il que j'en penſe ?

Mais ſoûs ce voile humain c'eſt un Dieu que je vois :

Un Mortel auroit-il tant d'ardeur pour des Loix ?

Puiſqu'elles ſont l'objet de tes ſages priéres,

Ecri ſous Apollon qui t'offre ſes lumiéres.

Voilà l'Oracle fameux dont on parle. Mais ni la réputation d'un ſi célébre Légiſlateur, ni la gloire de la ville de Sparte dont il avoit réglé le gouvernement, ni toutes les déclarations du Pythien en faveur de Lycurgue, ne purent obliger ni les habitans d'Argos, ni ceux de Tégée, ni ceux de Mantinée, ni ceux de Corinthe, tous voiſins des Spartiates, de s'accommoder des Loix de Lacédémone. Et à quoi bon parler de ces Villes diſtinguées ? Phliaſie n'étoit qu'une Bicoque, alliée aux Lacédémoniens, affectionnée à leur République, toûjours préte à leur fournir ce qu'elle avoit de Soldats ; mais toutefois ſans préjudice de ſon gouvernement particulier, qu'elle ne voulut jamais conformer au leur.

Je paſſe une foule de Légiſlateurs qui ont employé leur talent & leur zéle pour divers peuples, comme Apis pour Argos, Mnéſon pour la Phocide, Démonax pour Cyréne, Pagondas pour l'Achaïe, Archias pour les Cnidiens, Eudoxe pour les Miléſiens, Philolaüs pour les Thébains, Pittacus pour les habitans de Mitylénе, & Neſtor pour ceux de Pylos, ce Neſtor,

a *Dont la parole étoit plus douce que le miel*, comme dit Homére : & je viens à Solon, à Dracon, & à Cliſthéne, qui ont la gloire d'avoir fait des Loix pour la Capitale de la Gréce, pour la fameuſe Ville d'Athénes. On ſçait que toute la puiſſance Athénienne fut inutile pour introduire les Loix de ces trois grands Maîtres, ou dans le territoire de Mégare, ou dans celui d'Eubœe, ou dans celui de Thébes, tous trois confrontant celui d'Athénes. A quoi il faut ajoûter que les Athéniens eux-mêmes, ayant enfin abandonné leurs propres Loix, ont plié, ainſi que les Lacédémoniens, les Locriens, les Thébains, & le reſte de la Gréce, qu'ils ont, dis-je, plié ſous la Loi Romaine.

Celle-ci n'eſt qu'une compilation de celles des Grecs & des Barbares, deſquels Rome a emprunté tout ce qu'ils avoient de plus ſagement établi, s'étant flatée d'en faire profiter les ſujets de ſa République. Mais combien de Peuples ont réjetté ſa Juriſprudence ? Ceux qui n'ont pas voulu de la domination des Romains, n'ont pas voulu, non plus, de leurs Loix ; la force & la perſuaſion y ont été inutiles : & entre ceux qui ont receû le frein de la dépendence, pluſieurs ont réfuſé celui de leurs réglemens politiques. Car ni les Ethiopiens limitrophes des Thébains b d'Egypte, ni les Iſmaëlites

a Iliade 1. 240.

b Thébes à cent portes en Egypte, la Capitale de la Thébaïde, différente de celle dont-il venoit de parler. Il a été parlé des *Iſmaëlites*, dans une Note du V. Diſcours. M. Baudrand ſituë les *Laxes* dans un canton de la Sarmarie d'Europe, autour du Palus Méotide. Je ne trouve rien ni des *Sannes*, ni des *Abaſgues*. Les *Séres* dans la partie la plus orientale de l'Aſie. L'*Hyrcanie* dans la Perſe ; ainſi que la

qui occupent des pays d'une vaſte étendüe, ni les Lazes, ni les Sannes, ni les Abaſgues, ni les autres Barbares, ſujets de l'Empire Romain, n'ont aucun égard à la Loi Romaine dans la maniére dont ils traitent & contractent chez eux, ſuivant leurs uſages.

Mais les Peſcheurs, les Publicains, & le Cordonnier ont fait accepter la loi Evangélique par toutes les nations de la Terre. Ils ont obligé Rome avec tous les ſujets de ſon vaſte Empire, à reconnoître le Crucifié pour ſon véritable Légiſlateur: ils y ont forcé les Scythes, les Sarmates, les Indiens, les Ethiopiens, les Perſes, les Séres, les Peuples de l'Hyrcanie, & ceux de la Bactriane, les Bretons, les Cimbres, les Germains, tout le genre humain, & tout l'Univérs: non par la violence des armes, non par la terreur de leurs nombreuſes Légions, non en faiſant tout mettre à feu & à ſang ſuivant le cruel uſage des anciens Perſans; mais par la douce efficace de la parole, & par l'utilité de la loi même qu'ils propoſoient: en s'expoſant eux-mêmes à une infinité de dangers & de peines pour la faire accepter, huez & bafouëz dans toutes les Villes; à tout coup battus de verges, & maltraitez par toute ſortes de gens; mis aux fers & à la torture; condamnez à tous les plus horribles genres de ſupplices. Car les eſclaves de l'erreur regardoient leurs bienfacteurs, leurs libérateurs, leurs Médecins charitables, comme des Séducteurs, comme de mortels ennemis: on les chaſſoit de par tout, on leur jettoit des

Bactriane. Les *Bretons*, les *Germains*, c'eſt-à-dire, les Anglois, les Allemans, dont les plus ſeptentrionaux ſont les *Cimbres*.

pierres, on les chargeoit de chaines, on en rompoit quelques-uns, on en attachoit à des gibets, on en faisoit dévorer par les bêtes.

Mais on avoit beau se défaire des a Législateurs; les Loix n'en perdoient rien de leur force: tout aucontraire, la mort de ceux qui les avoient publiées, leur donnoit une nouvelle vigueur, car c'est depuis qu'ils sont tous morts, qu'elles ont pénétré dans la Perse, dans la Scythie, & dans les autres contrées Barbares; & elles s'y sont maintenuës contre les plus violens efforts des Barbares mêmes unis contre elles avec les Romains; elles les ont défiez & mis à bout les uns & les autres.

On les a vus, ces formidables Romains poursuivre avec acharnement la memoire des Pescheurs & du Cordonnier, sans autre succés que celui d'en rendre les noms plus illustres. Les Empereurs de Rome ont pu abroger sans opposition les loix de Lycurgue, celles de Solon, celles de Zaleucus, celles de Charondas, celles de Minos, celles de tous les autres Législateurs; personne n'a été en état de leur résister: leur parole a été une loi qui a fait taire toutes les autres; en un même moment la gloire des plus célébres Législateurs est tombée avec leurs loix, & la loi Romaine s'est emparée du gouvernement de la Gréce.

On cherche aujourd'hui dans b Athénes, l'Aréopage, les différens tribunaux des Héliées, & du Dauphin; les divers conseils des cinq cens, & des onze; la Cour des Thesmothétes, du Polémarque, & de l'Archonte de l'année;

a Il donne le nom de Législateurs aux Prédicateurs de la loi Evangélique.

b Voyez les notes K. L. M. N.

noms pour la plûpart ignorez, ou connus tout au plus de quelques curieux Antiquaires. Il ne reste plus parmi les Lacédémoniens aucun vestige des loix du pays : il n'y est plus parlé ni de la a Xénélasie, ni de la servitude des Hélotes, ni de l'affranchissement qui en faisoit des Néodamodes, ni de la Pédérastie tolérée par Lycurgue, ni des mariages illicites qu'il avoit rendus licites.

Car Lycurgue, cette merveille des Législateurs s'il en faut croire les plus sages des Grecs, avoit laissé écrit dans sa Loi, qu'entre personnes mariées, il étoit permis aux hommes d'avoir des enfans d'autres femmes que de leurs épouses, & aux femmes d'en avoir d'autres hommes que de leurs maris. Et c'est un morceau de sa Loi que Platon a trouvé admirable, & qu'il a choisi pour mettre un bon ordre dans les Villes de sa République, où il a commandé que cela fut observé. Mais nous gardons vers la fin de ce Discours une place de distinction pour Platon qui a ajouté la qualité de Philosophe à celle de Législateur, qu'il se vante d'avoir possedée à meilleur titre que tous ceux qui l'ont prise avant lui. Ne parlons ici que de la Loi d'Apollon, ou de Lycurgue, comme on voudra la nommer, car l'un revient à l'autre : & remarquons le peu de force qu'elle a eû pour se soutenir. Car les Romains n'ont eû qu'à commander ; aussi-tôt elle est tombée, & la loi Romaine a regné.

Mais la Loi des Pescheurs, des Banquiers, & du Faiseur des tentes, a tenu contre Caïus,

a Voyez les notes, E. F. G.

contre Claude, & contre Néron leur ſucceſſeur. Celui-ci fit tomber pour parler de la ſorte les deux Légiſlateurs principaux, car il fit mourir Pierre & Paul : mais la loi ne tomba pas avec les Légiſlateurs : elle continüa de défier Veſpaſien, Titus, & Domitien, qui fit jouër tant de machines contre elle : car pour perdre ceux qui l'avoient embraſſée les cruautez ne lui coûtoient rien, & l'on ne ſçauroit dire combien il fit périr de Fidéles par toutes ſortes de ſupplices. Trajan & Adrien s'armérent puiſſamment contre la méme Loi : mais comme Trajan, qui ſe trouva aſſez puiſſant pour détruire l'Empire de Perſe, aſſez puiſſant pour tenir en bride les Arméniens qui ſe laiſſoient emporter par l'amour de la liberté, & aſſez puiſſant pour ſoumettre à ſon Sceptre les Scythes qui tenoient un pays d'une ſi vaſte étenduë, ne le fut pourtant pas aſſez pour abolir une loi publiée par des hommes ſi mépriſables en apparence : a de méme il fut bien permis à Adrien de renverſer de fonds en comble une Ville dont les habitans avoient crucifié JESUS, mais il ne put jamais venir à bout de faire abandonner la Foi à ceux qui avoient creû au Crucifié.

Antonin ſucceſſeur d'Adrien, & Vére fils d'Antonin, arborérent pluſieurs beaux Trophées dans les champs qu'ils avoient couverts des corps des Barbares, & obligérent des nations encore libres à plier enfin ſous le joug des Romains : mais il ne fut point en leur pouvoir d'obliger ceux qui portoient le joug ſalutaire de la Croix, à le ſecouër : la perſuaſion & la

a Voyez la note, P.

force, les menaces & les ſuplices y furent inutilement employez.

Et pour ne rien dire ni de Commode, ni de Maximin, ni de tous ceux qui regnérent juſqu'au tems d'Aurélien, de Carus, & de Carinus, qui eſt-ce qui ignore combien la fureur a de Dioclétien, de Maximien, de Maxence, de Maximin, & de Licinius, a verſé de ſang chrétien? car ils n'envoyoient pas les Fidéles à la boucherie un à un, ou par petites bandes, mais par groſſes troupes, juſqu'à en faire égorger des mille & des dix-mille de compagnie. Il y a telles Villes où l'on prit le tems que tout le monde, hommes, femmes, enfans rempliſſoient les Egliſes, on prit, dis-je, ce tems pour y mettre le feu: & ce fut le propre jour de la Paſſion, auquel nous célébrons la mort ſalutaire, & la réſurrection glorieuſe de notre adorable Sauveur; ce fut un jour ſi ſaint qu'on choiſit pour la démolition de nos temples ordonnée & exécutée dans toute l'étendue de l'empire Romain. Mais ſi les Perſecuteurs purent bien renverſer des ſtructures de pierres, il ne fut pas en leur pouvoir toutesfois de faire chanceller des ames inébranlables dans leur Religion. [b] Quant aux violentes entrepriſes formées & exécutées contre le Chriſtianiſme ſous le regne de Julien, les perſonnes les plus agées en diroient des nouvelles, & nous avons tous les oreilles batues de cette tragœdie par le recit de ceux qui en furent les ſpectateurs.

Tant de Princes, maîtres d'un ſi grand Empire, victorieux de tant de Peuples Barbares,

a Euſébe Chron. Hiſt. Liv. 8. Baronius ſur l'an. 301.
b Voyez la note, Q.

après avoir fait briller tant de conduite & de valeur à la guerre, ont perdu la réputation d'invincibles, quand ils se sont attaquez à de simples artisans, à de pauvres Villageois, à de bonnes femmes qui gagnoient leur vie à faire du drap & de la toile; quand ils se sont commis avec des enfans, car pourquoi parler de personnes faites? avec des enfans, dis-je, qui connoissoient à peine leurs lettres, & à qui ils n'ont pu arracher du cœur ce qu'ils avoient appris des élémens de la Doctrine Chrétienne, & qui suffisoit à ces bouches innocentes pour confesser la divinité de JESUS-CHRIST.

Bien que ces Persecuteurs, plus furieux que des a Corybantes, & joignant à la folie la rage, ne gardassent point de mesures dans leurs emportemens, & qu'après la force ouverte ils missent en usage la séduction & l'artifice; tant s'en faut qu'ils ayent pu abolir la Loi des Pescheurs, qu'au contraire ils l'ont affermie en l'attaquant: semblables à des gens qui seroient assez insensez pour jetter de l'huile sur un grand feu afin de l'éteindre, ce qui ne serviroit qu'à en redoubler la violence: car c'est ainsi qu'en faisant la guerre à la Religion, ils ont fait mieux connoître la force de la vérité. Et de même qu'autrefois le feu rendit un buisson tout ardent sans le consumer, ainsi le feu de la guerre s'alluma contre le Christianisme sans l'endommager: ou pour mieux dire, de même qu'une haute futaie abatue revient en taillis, & repousse par ses racines plus de surgeons qu'on n'avoit cou-

a C'étoient les Prêtres de Cybéle dont ils célébroient les Mystéres en se déchirant, & en sautant comme des furieux.

pé

pé de grands arbres : ainſi pour quelques Chrétiens qu'on faiſoit mourir, il en renaiſſoit des milliers, & l'effuſion du ſang des Fidéles anciens étoit l'arroſement des Néophytes.

Nos propres yeux nous en fourniſſent la preuve, puiſque le nombre des nouveaux enfans de l'Egliſe ſurpaſſe infiniment le nombre de ceux qu'elle avoit du tems des perſecutions. Car les enfans même de ſes ennemis déteſtant la fureur de leurs péres, ſont venus en foule ſe donner au parti dont ils avoient ſucé la haine avec le lait : les ſuperſtitions du paganiſme ſont des choſes généralement oubliées, la Religion des Peſcheurs eſt triomphante, celui qu'ils ont préché eſt adoré comme un Dieu, & reconnu pour le Maître de l'Univers. Les dépoſitaires de cette créance rempliſſent les Villes, & les Villages : les Montagnes ſur leſquelles l'Idolatrie s'étoit fortifiée, ne lui ſervent pas même d'aſyle ; car au lieu de ces temples à oracles, & de ces impoſteurs qui y étoient conſultez autrefois, on y voit les paiſibles rétraites des ſaints Solitaires, occupez à chanter des Hymnes ſacrées au Crucifié, à ſon Pére, & au Saint Eſprit.

Que ſi quelqu'un prétend que c'eſt la Foi des Empereurs Chrétiens qui a donné tant de force à la Doctrine des Peſcheurs, premiérement il prouve par là-même cette force victorieuſe de la Divine Doctrine. Car jamais ces Princes n'en ſeroient venus à un tel mépris & de leurs anciennes Loix, & des vieux Livres où leurs ancêtres les avoient écrites, & des uſages dans leſquels ils étoient eux-mêmes nourris, & de la créance, & de la Religion de leurs péres ; ſi le pouvoir inſurmontable de la vérité

ne les eût contraints d'abandonner de ſi chéres erreurs. Mais en ſecond lieu, ne ſçauriez-vous remonter juſqu'aux premiéres perſécutions de l'Egliſe, pour juger ſi elle doit ſes triomphes au zéle des Empereurs, & pour vous détromper là-deſſus? Car puiſque de ſi grands Potentats, & en ſi grand nombre, armez contre le Chriſtianiſme, & faiſant battre cette Citadelle avec toutes ſortes de machines, n'y ont jamais pu faire la moindre bréche, il faudroit étre non ſeulement inſenſé, mais tout-à-fait hébété pour ne pas voir que Dieu lui-même fortifioit nos Peſcheurs, ou pour s'imaginer que le ſecours des Puiſſances de la terre ait ajouté quoi que ce ſoit à la puiſſance qu'ils avoient receuë d'enhaut.

Et pour vous deſſiller les yeux là-deſſus par un exemple récent, penſez aux excés a commis depuis peu dans la Perſe par ceux qui avoient le pouvoir en main. Car quelle ſorte de cruauté n'y a-t-on pas exercé contre les Chrétiens? Combien en a-t-on écorchez vifs? à *combien* d'entr'eux a-t-on coupé les mains & les pieds, à combien d'autres le nez & les oreilles? N'a-t-on pas inventé une cruelle maniére de les garroter qui valoit elle ſeule un ſupplice? Que dirai-je de ces foſſes crépies par le dedans, où l'on enfermoit une fourmillére de gros rats affamez, auſquels on faiſoit ſervir de pâture les Confeſſeurs qu'on y jettoit tout liez? Mais on a beau tronquer, mutiler, & mettre en quartiers les corps des Martyrs: on ne peut leur enlever le thréſor de la Foi: ponctuels à garder les loix du

a Voyez la note, R.

pays, ils n'en exceptent que celles qui sont contraires à la Loi des Pescheurs sur laquelle on les trouve inflexibles. a Ces Peuples, qui vivant autrefois selon la Loi de Zaradés, permettoient à un chacun d'épouser sa mére, sa sœur, sa fille, à l'ombre de cette loi qui déguisoit en mariages légitimes de tels inceſtes, ces mêmes peuples depuis qu'ils ont entendu parler de la Loi des Pescheurs, ont foulé aux pieds celle de leur Légiſlateur, l'ont regardée comme quelque choſe de très-horrible, & ont embraſſé la continence Evangélique. Eux, qui comme Zaradés l'avoit réglé, jettoient leurs parens défunts aux chiens & aux oiſeaux de proye, ne manquent pas de leur donner ſépulture, s'étant mis & au deſſus de la Loi qui interdiſoit ce pieux dévoir, & au deſſus de la cruauté des bourreaux: par la raiſon que les Chrétiens ne ſçavent craindre d'autre Juge que Jesus-Christ, auſſi inſenſibles à la perte des biens viſibles, qu'effrayez de la penſée des maux inviſibles: ainſi en un même tems la Perſe a receû la Loi des Galiléens, mépriſé la puiſſance de Céſar, & adoré le Crucifié. Ni Auguſte, ni Trajan même qui l'avoit conquiſe, n'avoient pu la réduire à former ſon gouvernement ſur les Loix Romaines: mais les Loix que Pierre, Paul, Jean, Matthieu, Luc, & Marc lui ont préſcrites, elle les regarde comme les Loix apportées du ciel: & les naturels du pays ſe laiſſent régler par ces étrangers.

Ainſi les Maſſagétes, b qui regardoient comme des lâches & des malheûreux, ceux qui ſe

a Voyez la note, R.
b Voyez la note, O.

laiſſoient mourir de leur mort naturelle ; en ſorte qu'il étoit paſſé en Loi parmi eux d'immoler leurs veillards ſur l'Autel, & enſuite de les manger ; ont aujourd'hui en horreur ces repas inhumains, & ces ſacrifices abominables, depuis que la Loi des Peſcheurs & des Cordonniers a humaniſé ces Barbares. C'eſt elle-même qui a aboli parmi les Tibarins dénaturez la coûtume de précipiter leurs Anciens du haut des rochers : on ne voit plus maintenant que les Hyrcaniens & les Caſpiens nourriſſent leurs chiens de chair humaine, comme ils faiſoient autrefois ; ni que les Scythes enterrent avec un mort tout ce qu'il avoit d'amis parmi les vivans. Tant il eſt vrai, que de ſimples Peſcheurs ont pu faire changer de face à toute la Terre.

Il eſt donc vrai que les Apôtres ont introduit la Loi divine juſqu'au centre de la Barbarie : au lieu que Platon, le plus habile des Philoſophes, n'a pu perſuader même aux Athéniens ſes concitoyens, de former leur République ſur le modéle de gouvernement qu'il avoit tracé. Sa Ville lui a fait juſtice en rejettant ſes Loix, car elles ſont des plus ridicules. Ecoutez-en quelques-unes, mes bien-aimez, comme il les a conceûës, & voyez ſi j'impoſe quelque choſe à Platon.

Il avoit réglé que non ſeulement les jeunes filles, mais encore les vieilles femmes, feroient leurs exercices dans l'Académie : & a s'appercevant que les collocuteurs du Dialogue avoient de la peine à garder leur ſérieux, il continua en ces propres termes. *Un homme qui riroit de voir*

a Plat. De la Rép. liv 5.

dans l'Académie les femmes qui s'y exercent nues, mais qui s'y exercent pour une très-bonne fin ; ne sçauroit pas trop, selon moi, de quoi il riroit : puisque l'avantage qui doit revenir de ce qu'il y a là de ridicule, devroit aussi lui faire voir qu'il y a en cela de la sagesse. Et un peu après : *Tous ces exercices que j'ai dit qui conviennent aux hommes, je dirai aussi qu'ils conviennent aux femmes : il faut que les exercices soient les mêmes pour elles ; & je ne craindrai pas d'avancer que supposé que l'exercice du cheval, & ceux de la Gymnastique fassent honneur aux hommes, ils n'ont rien de messéant pour les femmes.*

Sont-ce là des choses qu'on puisse entendre sérieusement ? Car la nature a distribué elle-même aux deux sexes les occupations qui leur conviennent ; aux femmes celle d'apprêter la laine, aux hommes celles de l'agriculture & de la guerre. Homére s'en tient à ce partage judicieux dans ce qu'il fait dire par Hector à son épouse Andromaque. a

Dans vôtre appartement exposée un peu moins,
A vos fuseaux, Madame, allez donner vos soins,
A vos femmes réglez leur tache à l'ordinaire.
Les hommes combattront, la guerre est leur affaire.

Il me semble que le Philosophe ne s'entend pas aussi-bien en partage d'occupations, que le Poëte ; puisque celui-là veut que les femmes sçachent faire manier un cheval, & qu'elles s'exercent nues dans les Académies.

a Iliade 6. 490.

Ce qui suit est dans le même caractére. a *Qu'il y ait un homme préposé pour juger de la jeunesse propre à marier ; les jeunes hommes paroissant nuds devant lui, & les filles nues jusqu'à la ceinture.* Un homme qui fait une telle Loi, semble avoir oublié le mot de la femme du Roi Candaule, lequel exigeant d'elle quelque indécence, en eût cette judicieuse réponse : b *Une femme qui ôte sa tunique, se dépouille de sa pudeur.* Ce Philosophe fait donc perdre la pudeur aux filles nubiles, & leur apprend à être effrontées.

Il se suit toûjours, comme on peut voir par cet endroit de son dixiéme livre des Loix. *Il faut dans cette vuë*, dit-il, *établir des écoles pour la danse, où les jeunes personnes de l'un & de l'autre sexe en aillent prendre leçon en toute liberté de voir & de se laisser voir ; liberté que la raison & leur âge excusent assez, quoique les uns dansent nuds & les autres nuës : sans préjudice toutefois des régles de pudeur & de prudence, que les uns & les autres doivent garder.* Pour moi, je vois bien tout le mal que cela pouvoit produire, mais je ne vois pas qu'on en pût espérer rien de bon: car non seulement les filles dans cet état, voyant des jeunes gens dans le même desordre, apprenoient à ne rougir de rien ; mais les uns & les autres ne pouvoient que se donner réciproquement mille tentations dangéreuses d'incontinence, ces nuditez étant des invitations à toutes les débauches d'amour.

Mais de peur qu'en exposant plus en détail les malheûreuses suites de ces trois réglemens, nous

a Rép. Dial. 5.
b Hérodote liv. 1. attribue cette parole à Gygés.

ne paroissions plus appliquez à confondre ce Philosophe qu'à le redresser : passons aux plus belles de ces Loix, qui sont celles qui concernent le mariage : & épargnons les invectives. Voici ce qu'il dit dans sa République par la bouche de Socrate. a

Il faut que les femmes soient en commun pour tous les maris de cette b *classe, sans qu'il soit permis à aucun d'eux d'en avoir une en propre pour vivre avec elle sous un même toict : que les enfans soient de même en commun, sans qu'aucun pére connoisse son enfant, ni aucun enfant son pére.* Après quoi il ajoûte : *Vous donc, repris-je, qui faites office de Législateur à leur égard, vous prendrez soin, après que vous aurez trié les hommes mariables, de mettre aussi à part des femmes pour eux, qui soient de même complexion qu'eux autant qu'il sera possible. Tout ce monde ayant maison & table commune, & n'ayant rien en particulier ni pour le logement, ni pour l'entretien, mais se trouvant toûjours pêle mêle tant dans les sales d'exercice, qu'en d'autres appartemens favorables à la fréquentation ; une suite nécessaire de la concupiscence naturelle sera, je croi, la procréation des enfans. Ne trouvez-vous pas, continuai-je, que c'est là une nécessité des mieux démontrées ? Cette démonstration là, me répliqua-t-il, n'est pas des plus géométriques, mais elle est des plus amoureuses : & celles-ci sont bien plus fortes que les autres, & entraînent bien mieux le commun des gens.*

Il ne faut pas ici de longs discours pour prou-

a Rép. liv. 5.

b De la classe des jeunes Gardiens ou conservateurs de la Ville, νεῶν Φυλάκων. *Repub.* 3.

ver que ce Philoſophe établit la communauté des femmes : car ſa Loi eſt là-deſſus très-expreſſe ; & il s'applaudit d'avoir ſceû donner ordre à leur fécondité, & de l'avoir démontrée comme une ſuite néceſſaire de la concupiſcence naturelle qui ne manquera pas d'agir ſur des perſonnes de différent ſexe, ayant toutes choſes en commun, habitation, table, exercices. Ce qui produira encore néceſſairement la communauté des enfans, qui ſeront les fruits de ces libres & vagues amours. C'eſt ce que comprit très-bien le collocuteur de Socrate ; car celui-ci lui ayant demandé s'il ne trouvoit pas que c'étoit là une néceſſité des mieux démontrées, il lui répondit que cette néceſſité-là n'étoit pas de celles que démontrent les Géométres, mais de celles que démontrent les amoureux, & qui ſont les plus fortes ſur l'eſprit du commun des gens.

Après cela je trouve bien admirables, & même aſſez hardis, ceux qui entreprennent aujourd'hui d'adoucir ce texte par une interprétation favorable, & de faire dire à Platon toute autre choſe que ce qu'il dit. A les entendre, ce qu'il prétendoit établir par cette Loi, n'alloit qu'à un commerce d'amitié, & non pas de corps : & ils n'entendent pas eux-mêmes Platon, qui dit en termes exprès, que *tout ce monde étant en communauté d'habitation, de table, & d'exercices ; une ſuite néceſſaire de la concupiſcence naturelle ſera la procréation des enfans.* Je m'imagine que la peine qu'ils ont pour leur Maître, & l'envie de couvrir le ridicule honteux de ſes Loix, leur font hazarder une conjecture ſi frivole. Mais ils devroient ſe ſouvenir de ce mot de Platon

même : a *Je suis ami de l'homme, mais je le suis aussi de la vérité.*

Voici encore quelques-unes de ses Loix. *Je juge*, dit-il, b *que les femmes doivent commencer de donner des sujets à la République dès qu'elles ont vingt ans, & continuer jusqu'à ce qu'elles en ayent quarente : & que le tems convénable pour les hommes, se doit prendre depuis qu'ils sortent de ce qu'on appelle la fleur de jeunesse jusqu'à l'âge de cinquante-cinq ans.* On lui passeroit ces deux articles, comme ne contenant rien de manifestement mauvais ; s'il n'y en avoit ajoûté un troisiéme qui ne demande pas de nous des éclats de rire, mais beaucoup de larmes, ou plûtôt un grand feu pour y brûler toutes ces Loix dangéreuses. *Après que les hommes & les femmes*, ajoûte-t-il, *auront passé ce tems de fécondité, nous leur permettrons de prendre librement ensemble tels engagemens qu'il leur plaira : mais nous les avertirons de se donner bien de garde de laisser venir au jour les fruits de ces amours tolérées. Que s'il y en vient quelqu'un malgré qu'on en ait, qu'il soit exposé : n'étant pas à propos de nourrir aucun part de cette nature.*

Est-ce là un Légisslateur, ou un c Equétus, ou un Phalaris ? Quel Tyran a jamais fait une Loi pour autoriser de tels parricides ? Défendre aux femmes de laisser venir au jour les enfans qu'on

a Répub. liv. 10. Socrate aime Homére, dit-il, mais encore plus la vérité.

b Répub. 5.

c Equétus le plus cruel des hommes, Odyssée 18. 85. Phalaris, Tyran des Agrigentins : sa vache d'airain fut inventée par Pérille qui y fut enfermé & brûlé. Voyez Plutarque dans *la comparaison de quelques traits historiques.*

leur permet néanmoins d'avoir après un certain âge, n'eſt-ce pas leur mettre à la main les breuvages meurtriers contre le fruit de leurs propres entrailles? Que s'il arrive quelquefois que l'enfant, ayant par hazard ſurmonté le poiſon, vienne à terme, quel excés d'inhumanité d'ordonner qu'il ſoit expoſé avec défenſe d'en prendre ſoin; afin qu'il meure de faim & de froid, ou qu'il ſoit mangé par les bête! Voilà les Loix de ce grand Philoſophe pour le regard des mariages, & de la procréation des enfans.

Si l'on veut ſçavoir ce qu'il penſe a d'un autre genre d'incontinence, il eſt aiſé d'en être éclairci: puiſqu'il dit b de ceux qui ſont adonnez à ce plaiſir qui offenſe la nature, qu'ils ſont très-heûreux dans ce monde, & qu'après cette vie ils ſeront au nombre des Bien-heûreux. *Car, dit-on*, voilà comme il parle, *ce n'eſt pas une médiocre récompenſe que celle qui eſt reſervée dans l'autre vie pour ceux qui auront excellé dans l'art d'aimer. Ayant marché dans la voie qui méne au ciel, ils ne ſeront pas condamnez à paſſer par des chemins ſoûterrains dans la région des ténébres. Mais la Loi faite pour eux les deſtine à mener une vie glorieuſe dans le ſéjour des Bien-heûreux, où ils monteront avec ceux qu'ils auront aimez, ſur les ailes qui ſeront données aux uns & aux autres pour le prix de leurs amours.* A quoi il ajoute pour concluſion, *C'eſt pourquoi, mon cher enfant, la part que vous aurez au bonheur des Dieux, vous la devrez à la tendreſſe de vôtre amant.*

On n'a qu'à lire ſes Dialogues pour ſe con-

a Voyez la note, I.
b Dans le Phédre.

vaincre qu'il n'eſt pas là queſtion d'amours ſages & innocentes, mais de celles où il entre de l'emportement & de la turpitude. Or voilà une Loi que ni l'Empereur Néron le plus décrié des Romains pour cette ſorte d'excés, ni Sardanapale plus connu par ſes débauches que par la qualité de Roi d'Aſſyrie, n'auroient oſé ni faire, ni approuver. Car je m'imagine que les hommes les plus diſſolus ſuccombent à regret à la paſſion qui a pris ſur eux trop d'empire, & que ces ames malades n'aiment pas le mal qui les ronge.

Qu'eſt-il a néceſſaire de raporter maintenant des Loix auſſi contraires à l'équité naturelle que celles que Platon a portées contre les Homicides, ou pour mieux dire, en leur faveur ? Impunité entiére, ſelon ſa Loi, pour celui qui aura tué ſon propre ſerviteur ; & rien qu'une amende pour celui qui aura tué le ſerviteur d'autrui par un Emportement de colére. Deux ans de banniſſement ſeulement pour celui qui aura tué une perſonne libre, dans la colére ; & trois ans de banniſſement, ſi le meurtre a été commis de guét appens : il ne condamne à banniſſement perpétuel que l'aſſaſſin qui aura récidivé depuis ſon retour de ſon exil. Enfin il ſoumet à peines égales le Pére qui tue ſon Fils, & le Fils qui tue ſon Pére ; le Mari qui tue ſa Femme, & la Femme qui tue ſon Mari.

Mais ſi Platon a pu dreſſer un ſi mauvais Plan de Loix ſelon ſon caprice, il n'a pu du moins faire garder ſes Loix à perſonne du monde, ſoit compatriote ou étranger, ſoit homme de Ville ou de campagne, Grec ou Barbare, hom-

a Voyez la note H. & le 9. liv. des Loix.

me ou femme, jeune ou vieux, homme docte ou homme sans lettres.

Il ne me reste maintenant qu'à vous produire la Loi que des Pescheurs ont proposée avec succés à toute la Terre, comparez-la avec celles de votre Philosophe, & admirez dans celle-là un certain éclat de Divinité qui y brille.

Votre Législateur a précomisé l'espéce la plus monstrueuse d'incontinence, jusquà asseûrer qu'elle produit la supréme félicité: & notre Divin Sauveur ne condamne pas seulement les actions, mais aussi les regards deshonnêtes. a *Quiconque*, dit-il, *regarde une femme à mauvais dessein, a déja commis l'adultére en son cœur.*

Platon a autorisé le libertinage & l'infidélité des personnes mariées, en établissant la communauté des femmes: mais le Créateur de nôtre espéce, n'ayant d'abord formé qu'un seul homme avec une seule femme, a prohibé dans la suite de dissoudre le mariage; & n'a marqué qu'un seul cas qui aille à en rompre la societé. b *Quiconque*, dit-il, *renvoye sa femme, si ce n'est pour cause d'adultére, l'expose à commettre un adultére: & celui qui l'épouse aprés que son mari l'a renvoyée, en commet un.* Et par là il est ordonné de supporter tous les autres défauts d'une femme, fut-elle parleuse, sujette au vin, & toûjours prête à quereller. Mais si elle viole elle-même la loi essentielle du mariage, ayant commerce avec un autre homme; c'est en ce cas qu'il ordonne c la séparation.

a St. Matth. 5. 28. b S. Matth. 5. 32.

c J. C. permet la séparation, mais il ne *l'ordonne* pas. Cependant je lis dans Théodoret λύειν κελεύει τὴν ζεύγλην: & dans son Traducteur, *copulam solvi jubet.* Expression métaphorique, il ordonne *de dételler.* L'ordre de se sépa-

On remarque le même esprit de sagesse dans les loix qu'il publie sur le même sujet par le ministére de Paul, qui parle ainsi à tous les hommes dans son Epitre aux Corinthiens. a *Il est bon de se passer de femme: que néanmoins, pour prévenir la fornication, chacun ait sa femme, & chacune son mari.* Remarquez combien la loi du Cordonnier est différente de celle du Philosophe: car celui-là a sagement réglé que chaque femme ait en son particulier un mari: & chaque mari en son particulier une femme: mais celui-ci veut que toutes les femmes soient en commun pour tous les maris.

Lorsque Paul prescrit certaines régles de continence pour les personnes mariées, il veut que s'il est quelquefois à propos qu'ils ne soient pas ensemble, ce soit toûjours de leur consentement réciproque. b *Car ce n'est point à la femme*, dit-il, *de disposer de sa personne, mais c'est à son mari: de même ce n'est point à un mari de disposer de sa personne, mais c'est à sa femme. Ne vous refusez point l'un à l'autre ce que vous vous devez, si ce n'est peut-être que vous en soyez demeurez d'accord.* Car depuis que deux personnes sont mariées ensemble, celle qui seroit forcée de garder continence contre son gré, prendroit le procédé de l'autre pour un refus de ce qui lui seroit deû. Et afin de les conduire insensiblement à quelque chose de parfait, après avoir dit, *si ce n'est peut-être que vous en soyez demeu-*

rer pourroit avoir lieu à l'égard d'une femme notoirement incorrigible, qui ne voudroit être avec son mari que pour pécher plus impunément.

a 1. Cor. 7. 5.

b 1. Cor. 7. 4.

rez d'accord, il ajoute à cela une modification en disant, a *pour un tems ; dans le dessein de vaquer au jeune & à la priére : & puis recommencez à vivre ensemble comme auparavant.* Il fait connoître ensuite la raison qu'il a de mesurer ainsi ses Loix à nôtre foiblesse, en disant, *de peur que le Démon ne vous tente.* Et pour insinuer que c'est nôtre propre infirmité qui fournit au Tentateur l'occasion de nous tenter, il ajoute, *à cause de votre incontinence.*

Pour ce qui est du Célibat, il n'en fait point une Loi : il se contente de le conseiller, & d'en marquer les avantages. b *Celui qui est sans femme*, dit-il, *s'occupe des choses du Seigneur, & des moyens de plaire à Dieu : mais celui qui a sa femme s'occupe des choses du monde, & des moyens de plaire à sa femme.* Il donne le même avis aux personnes du sexe, pour leur faire comprendre que l'état de virginité les rend libres des mêmes soins & des mêmes inquiétudes. Admirez, mes bien-aimez, la langue d'un artisan, & adorez celui qui parle par cette langue.

Voulez-vous voir ce que la même Loi ordonne touchant l'Homicide ? Votre Philosophe a jugé que la peine du talion seroit trop forte pour celui qui auroit tué son propre pére. Mais l'Auteur de notre salut ne laisse pas même impunie la colére qui éclate sans raison, ni une parole offensante dite mal à propos. c *Tout homme*, dit-il, *qui se mettra en colére contre son frére, sans que celui-ci lui en ait donné sujet ; en répondra au Jugement : & celui qui dira à son frére, Vous ne valez rien, en répondra au Con-*

a 7. 5. b 7. 32. c S. Matth. 5. 32.

ſeil: & celui qui lui dira, Vous êtes un inſenſé, méritera la gêne du feu. Il en eſt venu juſqu'à nous menacer de nous faire rendre compte des paroles oiſeuſes.

Il nous a ordonné de faire du bien non ſeulement à nos amis, mais auſſi à nos ennemis. *Aimez a vos ennemis*, nous a-t-il dit, *& priez pour ceux qui vous perſecutent.* Il eſt vrai auſſi qu'il propoſe à ceux qui ſe ſurmontent ſi généreuſement un prix qui eſt beaucoup au-deſſus d'une victoire ſi difficile, en ajoûtant, *afin que vous ſoyez les enfans de vôtre Pére céleſte, qui fait lever ſon ſoleil ſur les méchans & ſur les gens de bien, & qui fait tomber la pluye ſur les juſtes & ſur les pécheurs.*

Ses Loix b ſur le jurement, ſe réduiſent à interdire le jurement même : il dit qu'il ſuffit d'un *oüi* ou d'un *non*, pour appuyer ce qu'on aura avancé.

C'eſt lui enfin qui a appris au monde que la vie la plus dénuée des commoditez temporelles, étoit la plus parfaite : car c *celui qui ne rénoncera point à tous ſes biens*, nous dit-il, *ne ſçauroit être mon Diſciple.*

Cependant ayant à établir une ſi ſévére forme de vie, il n'y a pas engagé les homme par la promeſſe des douceurs & des avantages de ce monde : il ne leur a promis que de la pauvreté, des miſéres, des inſultes, des tourmens, avec divers genres de morts violentes.

Vous d *aurez bien à ſouffrir dans le monde,*

a S. 44. b S. 34 Cela s'entend du jurement non néceſſaire, ou faux. Voyez la note, S.

c S. Luc 14 33.

d S. Jean 16. 33.

leur dit-il en un endroit, & ailleurs, a *Vous serez heûreux lorsqu'à mon sujet on vous chargera d'opprobres, qu'on vous persecutera, & qu'on dira de vous toute sorte de mal, contre la vérité. Ayez-en de la joye, & faites la paroître: parce qu'une grande récompense vous est reservée dans le ciel.* De sorte que nous mettant devant les yeux des travaux & des combats présens, il nous renvoye après cette vie pour les récompenses & pour les couronnes. Voici les declarations qu'il continuë de nous faire, b *s'ils m'ont persecuté, ils vous persécuteront aussi, s'ils ont déféré à ma parole, ils déféreront aussi à la vôtre.* Et en un autre endroit, c *S'ils ont appellé le maître de la maison Belzébut, combien plus feront-ils le même à ceux de la maison.* Telle est l'austérité de sa Loi: & je ne sçai lesquels on doit admirer d'avantage ou de ces hommes divins qui l'ont préchée, ou de ces hommes dociles qui les ont creûs.

D'un côté les Apôtres ayant entendu ces rigoureuses maximes de la bouche de celui qui les avoit appellez, & n'ayant receû de lui ni richesses, ni puissance, ni nouvelles forces de corps; uniquement soûtenus par de longues espérances de biens éloignez & invisibles, s'engagérent, sur la simple promesse qu'il leur en avoit faite, dans de grands travaux, se précipitérent au milieu des dangers, & parcoururent la terre pour porter à toutes les nations les instructions dont ils avoient été chargez. Et de l'autre, ce qui n'est pas moins admirable, ces nations furent si promptes à recevoir ces inf-

a S. Matth. 5. 11. b S. 15. 20. c S. Matth. 10. 25.

tructions

tructions, sans rien voir ni de grand ni de remarquable dans ceux qui se présentoient pour les instruire, voyant au contraire que ce n'étoient là que des Pescheurs & des Artisans, dont le simple langage ne démentoit pas la profession ; si pauvres d'ailleurs qu'ils manquoient des choses les plus nécessaires à la vie (car comment en auroient-ils été pourveûs, eux à qui il étoit défendu de penser au lendemain ?) elles ne laissérent pas de croire tout ce que leur disoient des hommes de cette sorte ; & pour obéir à ces nouveaux Législateurs, elles foulérent aux pieds les Loix sous lesquelles elles avoient vécu jusqu'alors, abandonnérent leurs anciens usages, & donnérent à leurs Maitres des Coopérateurs zélez, patiens, & intrépides comme eux, qui s'exposoient comme eux à tous les dangers, qui préchoient comme eux, chargez comme eux d'injures & de malédictions, embarquez dans les mêmes périls, & battus des *mêmes tempêtes*.

La vénération pour ceux qui avoient perdu la vie dans ces combats, fut telle dès-lors, & est telle encore aujourd'hui dans tout le monde, qu'on regarde les chasses qui renferment leurs réliques comme des thrésors d'où l'on tire toutes sortes de biens.

Concevez-donc, mes bien-aimez, ce que la Loi dont je parle, a eû de pouvoir & d'empire sur les esprits : car tous les efforts que les Romains & les Perses ont pu faire pour l'abolir, n'ont abouti qu'à montrer qu'elle étoit hors d'atteinte, & qu'à faire connoitre l'impuissance des auteurs d'une entrepriſe si téméraire. Il n'a pas été nécessaire qu'on se soit armé contre les

Loix de Lycurgue & de Solon : elles ſont tombées d'elles-mêmes : & ni Apollon, ni Minerve la Déeſſe tutélaire d'Athénes, n'ont ſçeû empêcher la ſuppreſſion de ces Loix regardées comme leur ouvrage. Les Romains ont commandé qu'elles ne fuſſent plus, & elles n'ont plus été. Montrez-moi, mes bien-aimez, un Spartiate qui ait été prêt à endurer la mort pour l'interêt des Loix de Lycurgue, un Athénien qui ait eû ce même zéle pour les Loix de Solon, un ſeul habitant de Locres ou de Créte qui ait été diſpoſé à ſe ſacrifier pour celles de Zaleucus ou de Minos. Vous ne ſçauriez. Mais nous vous produiſons des milliers d'hommes & de femmes qui ont eû la fermeté de mourir pour la défenſe de la Loi des Peſcheurs. Témoin tant de Temples de Martyrs, l'ornement des Villes & des Provinces, & l'heûreuſe reſſource tant des habitans des lieux, que des étrangers.

Maintenant donc que vous voyez la différence des Légiſlateurs, & des Loix dont on vient de faire le paralléle; convaincus que dans les unes tout eſt de l'homme, & que dans les autres tout eſt de Dieu, tout y eſt ſalutaire ; recevez celles-ci comme un préſent qu'il vous fait, & ne mépriſez pas un bienfacteur ſi libéral & ſi charitable. Elles vous paroîtront d'autant plus dignes de Dieu, que vous les examinerez avec un eſprit plus libre de mauvais préjugez.

ANALYSE
DU DISCOURS
DES VRAIS ET DES Faux Oracles.

C'Eſt ici une comparaiſon de nos divines Prophéties avec les Oracles que le Paganiſme croyoit avoir reçû de ſes Dieux. La premiére partie du Diſcours tend à décréditer ces faux Oracles dans l'eſprit des Payens qui les produiſoient comme un titre de la divinité de leur religion : la ſeconde tend à leur inſpirer de la vénération pour les Oracles de nos Prophétes.

Dans la premiére Partie Théodoret leur fait conſidérer divers caractéres de leurs Oracles, tels qu'ils les produiſoient eux-mêmes, & voici l'ordre qu'il y garde. Oracles qui font voir que leurs auteurs obéiſſoient ſervilement à des Hommes. Oracles ambigus, ce qui fait juger que ceux qui les rendoient craignoient d'être convaincus de menterie. Oracles pernicieux au public & aux particuliers. Oracles ſcandaleuſement flateurs pour les perſonnes les plus déréglées, pour des maîtres d'impieté & de débauche. Oracles d'une horrible indécence. A juger des auteurs de vos Oracles par ces caractéres, (c'eſt la force du raiſonnement de Théodoret contre les Payens,) vous ne pouvez les attribuer qu'à ces Démons malfaiſans & ennemis de l'Homme, que vous avez grand ſoin de diſtinguer de vos Dieux de nom. Donc votre religion n'a rien de divin par l'endroit de vos Oracles.

Dans la ſeconde Partie ce Pére leur produit

un grand nombre de Prophéties qui ont annoncé au Monde l'abolition du culte Idolatrique avec la ceſſation des Oracles, à meſure que la loi Evangélique ſeroit préchée par toute la Terre: Prophéties très-anciennes comme celles de David & d'Iſaïe: Prophéties dont l'accompliſſement étoit hors de toute apparence humaine dans le tems qu'elles furent renduës publiques: toutes Prophéties néanmoins déja notoirement accomplies, de l'aveu même de ce reſte de Grecs Idolâtres, à qui Théodoret addreſſoit ce Diſcours: en ſorte que s'ils vouloient bien y réfléchir ſérieuſement, ils ne pouvoient pas douter eux-mêmes que le ſeul Dieu qui voit & qui ſçait tout ne fut l'auteur de nos Prophéties, ſeul aſſez puiſſant pour dégager ſes Prophétes par un évenement tel que la fondation de l'Egliſe ſur les ruïnes du Paganiſme.

On obſervera deux choſes dans ce Diſcours; l'une que Théodoret ne regarde les Inſpirez du Paganiſme que comme des Poſſédez, des Magiciens, & des Enchanteurs, & qu'à cela près il paroit perſuadé que la plûpart de ceux qui faiſoient le métier de prédire, n'étoient pas des Inſpirez, mais des impoſteurs très ignorans, & très-ridicules; l'autre qu'il ne marque point d'autre époque de la ceſſation des Oracles que celle de l'abolition ſucceſſive de l'Idolatrie à meſure que l'Evangile a été préché par les Apôtres & par leurs ſucceſſeurs: tant ce Pére eſt éloigné de croire ou qu'il y ait eû du ſurnaturel dans preſque tous les Oracles du Paganiſme, ou qu'ils ayent ceſſé tous par tout & tout d'un coup, environ le tems de la naiſſance de Jesus-Christ; *deux faits imaginaires, ſur leſquels M. Van-Dale a avancé legérement que Théodoret & les autres Péres de l'Egliſe s'étoient montrez trop crédules.*

IX. DISCOURS.

DES VRAIS ET DES FAUX Oracles.

LEs Tyrans ſont contens pourvu qu'ils jouïſſent de la pompe extérieure de la Royauté qu'ils ont uſurpée : tout ce qu'ils en veulent ſe réduit à la Pourpre, à la Couronne, au Thrône, au Train, aux Gardes : ils n'ont que faire des vertus qui font les vrais Rois : ils préférent la qualité de Maîtres à celle de Péres, & rénoncent à ſe faire aimer pour ſe faire craindre, parce qu'ils ne ſe propoſent pas de regner en bons Princes, mais d'exercer ſur leurs Sujets une domination violente. D'où il leur arrive aſſez ſouvent, ou que quelque Monarque voiſin les immole à ſa juſte compaſſion pour un Peuple opprimé, ou que ce Peuple pouſſé à bout s'en fait juſtice lui-même en prenant les armes pour déthrôner l'Uſurpateur.

Telle a été la violence & la deſtinée de la Tyrannie que les Démons ont exercée ſur la Terre. Car peu ſatisfaits du partage qui leur étoit échеû dans la création du monde, inquiets & mécontens ſous le doux empire du Créateur, ils voulurent uſurper la Souveraineté & la Divinité même : ils s'en donnérent le titre, & n'eûrent pas beaucoup de peine à ſe faire adorer comme des Dieux par les plus foibles & les moins éclairez d'entre les mortels.

Pour ſe maintenir dans cette uſurpation, ils

ſe vantérent de prévoir & de prédire les choſes futures, ayant trouvé dans l'Homme naturellement curieux une grande diſpoſition à ſe laiſſer gagner par cette promeſſe. Suivant cette vuë ils ouvrirent par tout des boutiques d'impoſture, ayant inventé diverſes pratiques de Divination Magique, & formé divers maîtres d'Alévromantie, de Sternomantie, & de Nécromantie: ils mirent en réputation la fontaine Caſtalienne, le canal de Colophone, le chêne parlant, & le Baſſin rétentiſſant de Dodone, le trépied de Cyrrhe, & le Chauderon de Theſprotie. On trouva à chaque pas un Oracle, celui d'Ammon en Lybie, celui de Jupiter dans Dodone; ceux d'Apollon le Clarien, le Pythien, le Délien, le Didymée dans le canton des Branchides, dans Délos, dans Delphes, & dans Colophone; celui de Trophonius dans Lébadie, celui d'Amphiaraüs dans Orope: & ailleurs ceux d'Amphilochus, de Glaucus, de Mopſus, & de quelques autres exécrables mortels; outre les antres ténébreux des Chaldéens & des Thyrrhéniens qui faiſoient métier d'évoquer les Manes: tous Oracles dont les auteurs ne pouvoient être que des Démons pervers & des plus malins, indignes uſurpateurs de la qualité de Dieux. Le ſilence auquel ils ſont réduits maintenant les fait aſſez connoître: car après la manifeſtation de nôtre Sauveur, ceux qui faiſoient illuſion aux hommes ont pris la fuite, ne pouvant ſoûtenir l'éclat de cette divine lumiére.

Vous avez un bon garant de ce ſilence en la perſonne de Plutarque de Chéronée, qui n'étoit pas Juif, mais Grec d'origine & de langage, des plus prévenus en faveur des dogmes des

Grecs, & des plus ſçavans ſur la tromperie des Oracles, par la raiſon que Delphes, Lébadie, & Orope ſe trouvoient dans le voiſinage de Chéronée, où il étoit né. Cet Auteur qui a écrit ſur un grand nombre de ſujets, car il avoit beaucoup d'érudition & d'étude, a auſſi travaillé ſur les Oracles, & un de ſes Opuſcules a pour tître, *Des Oracles qui ont ceſſé.* Voici ce qu'il en dit entre autres choſes.

Il me ſemble qu'on ne ſeroit pas mal fondé à dire que ce ne ſont pas les Dieux qui préſident aux Oracles, mais les Démons leurs miniſtres : les Dieux étant fort au-deſſus des affaires de la terre, comme il convient de le penſer. Mais après cela, d'aller imputer des crimes & des maléfices à ces Démons, en prenant à la volée quelques vers d'Empédocle ; & de dire que ce ſont des impoſteurs qui font le métier de fourber par commiſſion receüe des Dieux mêmes ; qu'ils ſont mortels & qu'il en meurt comme des hommes ; il me paroît que c'eſt en parler d'une maniére trop cavaliére ou trop ſauvage.

Celui qui a parlé de la ſorte, n'eſt ni un Prophéte ni un Apôtre, ni un de ceux qui les creürent & qui s'attachérent à leur Doctrine : c'eſt un homme verſé dans toutes ſortes de ſciences, eſclave toutefois des anciennes erreurs des Philoſophes. Il vous dit ici que c'étoient les Démons & non pas les Dieux, qui rendoient les Oracles. Il dit dans la ſuite que ces Démons s'emparant de leurs Miniſtres, les rendoient furieux : que ces Miniſtres intéreſſez vendoient les prédictions à prix d'argent, & qu'ils ne prédiſoient jamais juſte : qu'au reſte ils tenoient des diſcours fort extraordinaires ſur le compte de

ces Démons, dont-ils faisoient vanité d'être possédez: qu'entre autres choses desagréables & dures qu'ils en disoient, ils parloient de leurs maléfices, de leurs fourberies, & même de leur trépas, comme s'ils n'en étoient pas plus à couvert que les hommes: ils déclaroient aussi que quand les Oracles étoient en vers, l'inspiration Divine n'avoit nulle part à ces vers, & qu'on ne faisoit alors que piller Empédocle. Tout cela est bien soûtenu par ce qui suit.

Au regard de nos Mystéres, d'où l'on pourroit tirer les plus seûres lumiéres toûchant la nature des Démons, il faut dire comme Hérodote, Ma boûche, soyez discrette. *Toutefois,* continüe Plutarque, *pour ces jours de fête & de sacrifice, qu'on prendroit pour des jours d'horreur & de malencontre, jours où l'on mange la chair crüe des victimes aprés les avoir dépécées avec les ongles; ces jours de jeûne où l'on se déchire, & ces autres jours encore où, selon l'usage de plusieurs lieux, les paroles les plus impudentes sont de la sacrée cérémonie, aussi bien que ces marches tumultueuses*

De gens qui courent empressez,

Hochant la tête en insensez:

pour de telles fêtes, dis-je, je soutiens qu'il n'est aucun Dieu qui puisse s'en tenir honoré: & que tout cela ne peut être bon qu'à appaiser la colére des Démons nuisibles, que l'on dédommage par là en quelque sorte, des sacrifices d'homme qu'on leur faisoit au vieux tems.

Plutarque avoit déja déchargé les Dieux du soin des Oracles abandonné aux Démons: & il vous dit ici que ces Démons sont nuisibles &

malfaisans : ce qu'il prouve très-bien par la qualité des moyens qu'il faut mettre en usage pour se les rendre propices ; car ces repas en chair crue, cette lacération de victimes, ces paroles infames, accompagnées d'actions qui ne l'étoient pas moins, ce ridicule branlement de tête, ces crieries & ces agitations forcenées ; à qui tout cela auroit-il pu faire plaisir si ce n'est aux Démons nuisibles qui infestent le genre humain ? Comme ils sont malins & cruels, c'étoit jadis pour eux une grande fête quand on égorgeoit des hommes en leur honneur. Mais depuis qu'on a pris en horreur ces meurtres qui étoient de leur goût, & qu'on est revenu de ces sactifices impies ; ils ont inventé ces lacérations, ces vilains repas, & les autres cérémonies de ce triste caractére.

Voici encore un extrait de Plutarque. *Après qu'Ammonius eût achevé de parler, m'addressant à Cléombrotus, ne voudriez-vous pas, lui dis-je, nous donner des nouvelles de l'Oracle de Jupiter Ammon, vous qui avez visité cet Oracle, qui étoit autrefois en grande réputation de divinité, & qui semble s'être flétri de nos jours? Cléombrotus baissant les yeux & ne disant mot, Nous avons tort, dit Démétrius, d'être en peine des Oracles de ce Pays-là, & de ce qu'ils sont devenus ; puisqu'à la réserve d'un ou deux, nous voyons qu'ils ont tous cessé.* Plutarque ayant écrit après l'avenement de Dieu notre Sauveur, le tems de la cessation des Oracles fait évidemment connoître ce qui l'a causée.

Ecoutez maintenant Porphyre qui parle ainsi dans le Livre de a *la Recherche de la Philosophie par les Oracles. Nous sommes persuadez*, dit-il,

a Le Livre de la *Recherche* est perdu. Cet extrait est dans Eusébe Prép. Ev. Liv. 6. ch. 5.

que l'exacte connoiſſance du cours des aſtres, paſſe toute la ſagacité & toute la diligence des hommes, que les conjectures qu'on en tire ſur l'avenir ſont fort incertaines, & qu'il y a même des Démons qui n'y voyent pas plus clair que les hommes. C'eſt pourquoi ayant été conſultez ſur bien des choſes, on les a ſouvent trouvé menteurs.

Je vous permets donc, mes bien-aimez, de nous tenir pour ſuſpects ſur le chapitre de vos Oracles, à condition que vous vous en rapporterez à Porphyre votre ami, & notre capital ennemi. C'eſt Porphyre, ce violent aggreſſeur du Chriſtianiſme, contre lequel il a levé l'étendard; c'eſt lui qui vous avertit que les Démons qui préſident à ce que vous apellez des Oracles, vous débitent des menteries. Et ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que dans ce même Livre il qualifie de Dieux ces Démons menteurs, dont il fait des Aſtrologues, plûtôt que des Devins qui ayent quelque lumiére divine ſur l'avenir. *Car*, dit-il, *ce que les Dieux nous annoncent, comme s'ils étoient entrez bien avant dans les ſecrets du Deſtin, ils ne le tirent que du mouvement des aſtres. Tous ceux de ces Dieux qui ne vouloient pas riſquer de mentir, ont fait connoître qu'ils s'en tenoient à l'Aſtrologie.*

Après les avoir ainſi promeûs a la Divinité, il les en dégrade; non ailleurs, mais dans le même Livre. Car ayant rapporté un Oracle d'Apollon, contenant un réglement ſur les ſacrifices qu'il convient de faire aux Dieux, tant Terreſtres, Infernaux, & Marins, que Céleſtes, & Ethériens, il rejette cet Oracle comme un Oracle impertinent. *Car*, dit-il, *c'eſt profaner la qualité de Dieux que de la donner à ceux qui*

prennent plaisir qu'on leur immole des animaux : tels sacrifices étant injustes, impies, abominables, nuisibles, & par conséquent desagréables aux Dieux.

Il s'appuye de l'autorité de Théophraste qui dit expressément, que a c'est à faire aux Démons, & non pas aux Dieux, d'agréer qu'on leur sacrifie des animaux. Il se moque de ces anciennes immolations dont il rapporte plusieurs exemples : & après avoir dit que c'étoient les Démons malfaisans qui les ordonnoient & les exigeoient, il conclut en ces termes. *C'est pourquoi tout homme sage & sensé se gardera bien d'user de tels sacrifices, qui attirent au tour de lui les Démons : il s'appliquera au contraire à purifier son ame ; car ils ne se commettent jamais avec un homme qui a l'ame pure.*

Mais les Loix d'Apollon sont toutes contraires aux décisions de Porphyre : car le Pythien ordonne que quiconque va consulter l'Oracle, fasse toûjours quelque offrande au malin Esprit, qui regne sur les ames vicieuses.

Douces Libations, Bucher bien entassé,

Sang tirant sur le noir, vin d'un rouge enfoncé.

Ce n'est là qu'une partie des choses qu'Apollon demande pour ce dangéreux Génie, auquel les Sacrificateurs doivent addresser une invocation dont voici la formule, prescritte par Apollon même.

a Porph. Liv. 2. *De l'Abstinence des choses qui ont vie.* Cet Ouvrage s'est conservé : & il en étoit répété quelque chose dans *la Recherche*, si les citations de Théodoret sont exactes, comme il est à présumer.

Démon, qui ſouverain des ames criminelles,
Sur la Terre & dans l'Air veilles toûjours pour elles....

Tout ceci eſt tiré de cet Ecrit de Porphyre qui prouve que ce Génie ne ſçauroit être un Dieu, & qui s'en tient toûjours à ſon principe; Que les Génies qui veulent des Sacrifices ne peuvent jamais être des Dieux.

Au reſte de peur qu'on ne le ſoupçonnât de quelque infidélité dans les citations de tant d'Oracles qu'il met en œuvre, il a placé à la tête de ſon Livre cette proteſtation, & ce ſerment. *Je prens les Dieux à témoin que je n'ai jamais changé le ſens des Oracles, ſoit en ajoutant, ſoit en rétranchant: quoi que j'aye de tems en tems ou corrigé quelque mauvais terme, ou éclairci quelque endroit obſcur, ou racommodé quelque Vers défectueux.* Cela s'appelle prendre Apollon pour un ignorant: puiſqu'on corrige ſes ſoléciſmes, qu'on lui apprend à parler intelligiblement, & qu'on rajuſte ſes Vers qui clochoient de la maniére qu'il les avoit dictez à ſes Devins.

Diogénien [a] n'eſt pas plus reſervé que Porphyre à imputer des menteries aux Dieux à Oracles, voici ſes paroles. *Que les Prédictions de ceux à qui nous donnons le nom de Devins Inſpirez, ſoient ſouvent fruſtrées de leur effet, il n'y a homme vivant qui n'en rende témoignage, ſans*

a Diogénien d'Héraclée de Pont, célébre Grammairien qui vivoit ſous le regne d'Adrien, & qu'Euſébe qualifie de Philoſophe, parce que dans un Ouvrage qui s'eſt perdu il avoit refuté un Philoſophe grand fauteur des Oracles, je veux dire Chryſippe.

excepter même les Devins de profession. Et un peu après, *Je n'ajoute*, dit-il, *que ce mot : si quelquefois ceux qu'on nomme Devins disent vrai, ils le font par hazard, quelque cause fortuite dégageant leur parole ; & non pas par science. Car qu'appellons-nous toucher au but par hazard ? Ce n'est pas certainement n'y toucher jamais : mais c'est y toucher quelquefois, & non pas toûjours, ni même le plus souvent, ni d'une maniére qu'il paroisse qu'on s'y prend comme il faut, & qu'on a ses régles. Voilà le sens de cette expression, si nous voulons bien démêler les idées attachées à chacun de nos termes.*

Revenons à Porphyre, & à son Livre de la Recherche de la Philosophie par les Oracles. Il nous apprendra que les hommes ont le pouvoir de forcer les Dieux devins, malgré qu'ils en ayent, à leur faire des prédictions. Car il nous le fait dire par ces Divinitez mêmes. Il raconte donc que la Déesse Hécaté étant appellée par un simple mortel, lui répondit en cette sorte.

Me voici malgré moi : car l'Homme impérieux,
Tient des Dieux le secret de commander aux Dieux.

La même Déesse querelle ainsi un autre suppliant importun.

Quel besoin si pressant de ton logis t'arrache,
Qu'il faille qu'Hécaté tout à l'heure le sçache.

Le Dieu Apollon ne parle pas d'une maniére plus gracieuse à un consultant incommode.

Ecoute, puiſqu'il faut te parler malgré moi,
Car la néceſſité m'en impoſe la loi.

Il dit une autrefois.

Délie[Z] votre Roi. Pourquoi l'audace humaine
Arrête-t-elle un Dieu tel que moi dans ſa chaine?

Voilà Porphyre qui vous apprend que les uſurpateurs de la Divinité ont déclaré eux-mêmes qu'ils ſont à la diſcrétion des hommes, qui les aſſerviſſent à la néceſſité, qui les attirent ici bas comme avec des machines, qui les y attachent en ſorte qu'ils n'en ſçauroient partir à moins qu'on ne rompe leur chaine quand on n'a plus affaire d'eux. On peut voir dans le même Auteur beaucoup d'autres marques qu'ils donnent de leur foibleſſe.

Au reſte leurs Oracles ont cauſé de grands deſordres [a] & de grands dommages: je vous en fais juger par ce ſeul exemple. La famine ſe faiſant ſentir dans Athénes; le Pythien répondit que le ſeul moyen de la faire ceſſer étoit d'immoler à Minos ſept filles Athéniennes & autant de jeunes Athéniens.

D'ailleurs les équivoques, qui ſont tout-à-fait du ſtile de la Divination, combien n'ont-elles pas fait périr de gens? Car [b] Ariſtomaque ayant

a Minos pour tirer raiſon de la mort d'Androgéos ſon Fils, que les Athéniens avoient ou tué, ou laiſſé périr miſérablement, leur impoſa pour neuf ans le tribut que l'Oracle demanda pour ſervir le reſſentiment de Minos.

b Ariſtomaque arriére-Petitfils d'Hercule périt en continuant les tentatives des Héraclides ſur la Péloponéſe.

pris à contre-sens le terme de *Sténygra*, qui peut signifier ou *un terrein étroit* ou *une Anse de mer entre deux pointes de terre*, abandonna mal à propos l'Anse où il couroit avec ses Galléres pour aller faire la guerre dans l'Isthme ; & il y laissa vie. Il étoit pourtant de l'honneur du Dieu de la Divination de ne pas exposer un si grand homme au dernier malheur par un Oracle si louche, supposé que ce Dieu-là eût vu quelque chose dans l'avenir. Mais craignant d'être convaincu d'imposture, s'il parloit clair, il se tira de cet embarras à la faveur d'un terme ambigu.

Il perdit Crœsus par une semblable amphibologie.

Si vers le fleuve Halys Crœsus tourne ses pas,
Je prévois qu'il va mettre un grand Empire à bas.

Il n'eût garde de dire nettement lequel des deux Empires alloit être renversé, ou de celui de Crœsus même, ou de celui des Persans ses ennemis ; afin que Vainqueur ou vaincu, ce Monarque ne pût jamais faire un procès au Devin. Et voilà le retour qu'Apollon rendit à un si grand Roi pour les magnifiques présens qu'il en avoit reçeûs. De sorte qu'il faut nécessairement, l'un des deux, ou que ce Dieu soit un fanfaron, ou qu'il soit un ingrat : un fanfaron, s'il veut faire accroire qu'il sçait des choses qu'il ne sçait pas ; un ingrat, si sçachant ce qui doit arriver, il sacrifie, de gayeté de cœur, & faute

L'Oracle qu'il prit de travers étoit tel.
Les Dieux dans le détroit te montrent la victoire.

de parler intelligiblement, les perſonnes les plus zélées pour ſes Autels.

Ce fut encore ainſi qu'il donna à Julien d'un Oracle qui ne vouloit rien dire, lors que cet Empereur étoit en marche contre les a Aſſyriens.

Nous voici, tous les Dieux prêts à marcher en corps,

Prets à rougir de ſang, prets à couvrir de Mores

Le rivage b *des eaux de la cruelle bête,*

Je ſuis Mars, moi qui parle : & je ſuis à leur tête.

Il ne répondit pas avec moins de perplexité à ceux qui étoient allez le conſulter de la part des Athéniens, effrayez de la marche de c Xerxés avec l'armée la plus formidable qui fut jamais. Car Apollon commença par leur dire des injures.

Sortez de ce repos, malheûreux faineans..

Ce début fait bien voir qu'il ne ſçavoit ce qu'il diſoit. Car s'il avoit préveû la victoire des Athéniens, il n'auroit eû garde de les traitter de malheûreux. Il auroit deû au contraire les préconiſer comme les plus heûreux des mortels;

a Contre les Perſes, dont l'Empire étoit la continüation de celui des Aſſyriens.

b Le Rivage du Tygre.

c Oracle rapporté par Hérodote Liv. 7. & rendu à Delphes par la Pythie Ariſtonice, qui ſembloit menacer les Athéniens de quelque ſiniſtre évenement, lorſqu'ils étoient à la veille des deux plus mémorables Victoires, celle des Thermopyles, & celle de Salamine; l'une ſur terre, & l'autre ſur mer.

eux

eux qui étoient sur le point de triompher d'une Flotte de trois mille deux cens bâtimens, & d'une armée de terre composée de trois millions de combattans. Car on ne voit pas qu'il y eût là ni dequoi les plaindre comme des malheureux, ni dequoi les traitter avec mépris comme des poltrons. Ne diroit-on pas qu'il avoit dessein de les intimider, en leur représentant, comme il fit, le peu de crédit de la Déesse, Patronne d'Athénes?

Minerve a beau prier une journée entiére:

Jupiter sera sourd à sa longue priére.

Ce qui s'accorde encore assez mal avec la suite de l'Oracle: car venant de dire que Jupiter n'étoit pas disposé à faire plaisir à cette Déesse, il s'en dédit en ajoutant,

Son Pére lui promet une enceinte de bois.

Et au lieu d'ouvrir quelque porte de salut à de pauvres gens dont toutes les espérances tenoient à un filet qui étoit a *sous le trenchant du rasoir*, il ne songe qu'à se ménager une porte de derriére en cas d'évenement contraire à sa prédiction qu'il termine par ces paroles toutes pleines de faux-fuyans.

Salamine, lieu saint, que de larmes améres

Tu vas tirer des yeux d'un million de méres!

Ou quand l'épi naissant poindra dans les guerets,

Ou quand tous les greniers s'ouvriront à Cerés.

a Locution proverbiale tirée d'Homére. Il. 19. 173.

Il parle des mêres qui pleureront, mais il se garde bien de dire si ce seront les Athéniennes ou les Persanes, de peur de s'avancer en parlant au hazard d'une chose qu'il ne sçait pas : & comme il ignore également & pour laquelle des deux nations se déclarera la victoire, & laquelle des saisons de l'année en verra la décision, il est réduit à cette disjonctive sur l'article du tems :

Ou quand l'épi naissant poindra dans les guerets,
Ou quand tous les greniers s'ouvriront à Cerés.

Ce fut Thémistocle qui par sa valeur & par sa bonne conduite sauva l'honneur à Apollon ayant empêché que la prédiction ne parût fausse en tous chefs : mais ce Général lui donna toûjours un beau démenti sur les injures de *malheûreux fainéans*, dont lui & ses gens firent une authentique réparation à Athénes.

On sçait que les Macédoniens & les Cnidiens se trouvérent fort mal d'avoir obéï aux Oracles du Pythien : car il en coûta à ceux-là a un échec considérable, & à ceux-ci b la perte de leur liberté.

Apollon se glorifie d'avoir dicté à Lycurgue ses Loix inhumaines & libertines, dont il s'est déclaré l'auteur par ce compliment avec lequel il le receût à Delphes.

a La perte de leur Roi Léonidas, & de ses braves Macédoniens dans la journée des Thermopyles.

b Cyrus fit tomber sur eux son Général Harpagus, tandis que trompez par un Oracle ils s'occupoient inutilement à couper leur Isthme. Voyez la Clio d'Hérodote.

Lycurgue aimé des Dieux, & du Pére des Dieux ;
Depuis ton arrivée, honorable à ces lieux,
Tu tiens, cher étranger, mon esprit en balance.
Te croirai-je Homme, ou Dieu? Que faut-il que
j'en pense?
Mais sous ce voile humain c'est un Dieu que je
vois.
Un mortel auroit-il tant d'ardeur pour des Loix?
Puisqu'elles sont l'objet de tes sages priéres,
Ecri sous Apollon qui t'offre ses lumiéres.

Ces belles Loix qu'il va lui dicter, sont celles dont il a été parlé dans le Discours précédent, Loix qui ordonnent de courir sus aux étrangers, Loix qui permettent des amours injurieuses à la nature, Loix qui abolissent celles de la continence conjugale : & c'est de telles Loix qu'Apollon, qui est la sagesse, la politesse, l'honnêteté même, se déclare l'auteur : il donne de la Divinité à celui qui doit les publier ; quoiqu'il doute encore si ce promulgateur est un Dieu ou un Homme. *Te croirai-je Homme ou Dieu ?* lui dit-il : & au lieu de le déifier rondement, agissant lui même en Dieu, il dit en Homme, *Que faut-il que j'en pense ?*

Ce même Dieu, je parle d'Apollon, nous donne dans un autre Oracle, ces Dames Lacédémoniennes, que son Sécretaire Lycurgue avoit affranchies de toutes les Loix de l'honneur, & de la pudeur ; il nous les donne, dis-je, pour les femmes les plus accomplies du monde.

Les plus belles Citez n'ont rien qu'Argos n'efface:
Les plus belles jumens s'élévent dans la Thrace:
C'eſt dans Lacédémone où brillent des objets
Qui font trouver ailleurs les femmes ſans attraits:
Et l'Aréthuſe voit ſe mirer dans ſon onde
Les plus beaux cavaliers qu'on puiſſe voir au monde.

La même raiſon qui lui avoit fait trouver ces Dames ſi aimables, l'a obligé ſans doute à honorer des beaux noms de *célébre* & *d'immortel* a un Poëte des plus licentieux, tel qu'Archiloque, en annonçant à Téléſiclés qu'il ſeroit pére d'un Auteur.

Reçois pour fruit des vœux portez à mon Autel,
L'eſpoir d'un fils célébre, & d'un fils immortel.

Quant à Homére, voici comme il lui parle. *Heûreux infortuné...* b Paſſe qu'il l'eût nommé *infortuné* à cauſe qu'Homére eût le malheur d'être aveugle: mais la qualité *d'heûreux* qu'il lui donne, fait voir que ce Dieu avoit moins de diſcérnement que Platon, qui avoit ordonné aux Républicains de ſon inſtitution de parfumer Homére comme un homme qui pourroit porter la

a Pindare dit qu'Archiloque s'engraiſſoit de chagrin & de médiſance. Un de ſes admirateurs dit dans Suidas que ce ſeroit un digne Poëte ſi on pouvoit le laver de ſes obſcénitez, & ôter de ſes Vers les injures.

b L'Oracle eſt tout du long dans Euſébe Liv. 5. ch. 33. Homére ne ſçachant pas lui-même de quel pays il étoit, voulut l'apprendre d'Apollon qui lui avoüa qu'il n'en ſçavoit rien.

peſte chez eux, & de le chaſſer comme on fait les hirondelles.

J'ai dit ailleurs [a] qu'Apollon avoit ordonné que l'Athléte Cléoméde eût part aux honneurs divins.

Cléoméde n'eſt plus un fragile mortel:
De ce Héros moderne enſanglantez l'autel.

Et vous ſçavez par combien de meurtres l'Athléte étoit parvenu à cet Héroïſme.

Apollon étoit la ſageſſe & l'honnêteté même, à entendre les Poëtes: ils le nomment ordinairement [b] *l'Ecarteur*, comme tout occupé à écarter d'autour de lui la foule profane, & cela pour nous donner idée de ſa délicateſſe ſur la pudeur. Cependant la pudeur ſouffre à nommer ſeulement ce que les [c] Méthymniens étoient obligez d'adorer par ſon ordre.

Que du libre Bacchus le prépuce adorable
Reçoive dans Méthymne un culte vénérable.

Si vous voulez au reſte juger de la puiſſance d'Apollon, vous n'avez qu'à vous ſouvenir que durant l'incendie de ſon temple à Oracles, au lieu d'éteindre le feu, car la Parque lui avoit lié les mains, il ſe mit à chanter une Nénie

a Dans le VIII. Diſcours p. 308.

b Ἐκάεργος Ἀπόλλων. Hom. Il. 1. 479. & à tout coup.

c La Langue Latine, qui le céde à la nôtre en honnêteté autant que la Gréque, a permis à S. Auguſtin de dire dans la Cité liv. 7. ch. 21. de quelle impudente maniére ces adorations des Méthymniens ſe pratiquoient auſſi en Italie, dans Lavinium & ailleurs.

a plaintive dont je ne rapporterai que la fin.

Souffrons ce coup : car on a beau
Prier les Parques obſtinées,
Tout va le train que leur fuſeau
Donne à nos triſtes deſtinées.
Mon Pére eſt ſoumis à leur Loi :
Mon Pére les ſert contre moi.

A brûler mon Temple charmant
Les cruelles l'ont pu réſoudre :
Pour ce funeſte embraſement
Jupiter leur prête ſa foudre,
Elles arment le plus grand Dieu
Contre ſon fils, & ce ſaint lieu.

On pourroit ramaſſer un beaucoup plus grand nombre d'Oracles, qui ſont d'un ridicule qui ſaute aux yeux. Vous en avez des collections faites & par Porphyre dans ſa Recherche de la Philoſophie, & par le Cynique Oenomaüs qui s'eſt chargé en particulier des menteries des Devins, qu'il a très-bien relevées. b C'eſt pour

a C'eſt une chanſon lugubre que ce Dieu compoſa ſur quelqu'un des trois incendies de ſon Temple de Delphes marquez par Euſébe, Prép. liv. 4. ch. 2. non pas ſur le coup de foudre dont ſa ſtatue fut frappée dans le temple Daphnitique près d'Antioche du tems de Julien l'Apoſtat, dont le regne eſt poſtérieur au tems des Auteurs que Théodoret cite ſur cette eſpece d'Oracle.

b Les Péres citent les Payens pour les Payens, & non pas pour les Chrétiens.

l'amour de vous que je m'en suis tenu à des Auteurs qui doivent faire foi parmi vous, puis qu'ils vous parlent de vos affaires communes à vous & à eux : tels sont Oenomaüs, Porphyre, Plutarque, & Diogénien.

Pour nous, nous n'avons besoin que du seul témoignage des évenemens mêmes qui déposent à haute voix sur la fausseté de vos Oracles. Car avant la manifestation de nôtre Sauveur la terre se trouvoit envelopée comme d'une nuit obscure, à la faveur de laquelle les Démons malfaisans & ennemis de l'homme, semblables à une troupe de brigands & d'assassins, nous dressoient en tous lieux des embuscades, & employoient mille sortes de stratagémes pour nous y attirer. Mais depuis que le Soleil de la vérité s'est levé, ils ont tous pris la fuite, & déserté leurs Oracles. Si-tôt qu'il parut, ils s'écriérent, a *Laissez-nous en repos, Fils de Dieu. Qu'avons nous à faire avec vous? Vous êtes venu ici nous tourmenter avant le tems.* Quelques autres de ces Démons b le conjuroient de ne les point envoyer dans l'Abyme. Nous sçavons que dans la Ville de Philippes l'Esprit de Python rendit à haute voix ce témoignage aux Apôtres, c *Ces gens-ci sont des serviteurs du Dieu Très-Haut, qui vous annoncent la voye du salut.* De sorte qu'à la vue des Prédicateurs de la vérité qui parcouroient toute la terre, les Esprits malins ont fait comme de lâches soldats qui ayant ajouté la désertion & la révolte à toutes les autres sortes de crimes, aprennent que le Roi vient tomber sur eux avec toutes ses forces: ils n'ont songé

a S. Matth. 8. 29. b S. Luc. 8. 31. c Actes 16. 17.

qu'à s'enfuir précipitamment de leurs retraittes & de leurs coupe-gorges : après quoi le Roi de l'Univers a détruit & rasé leurs retranchemens.

De là vient que ni la fontaine a Castalienne, ni les eaux impétueuses de Colophone ne font plus aujourd'hui de Devins, le chauderon Thesprotien ne prédit rien, le Trépied de Cyrrhe ne répond rien, le cuivre de Dodone s'est lassé de faire du bruit inutilement, son chéne parlant est devenu muet. Cet Apollon tantôt Dodonée, & tantôt Colophonien, ou Délien, ou Pythien, ou Clarinée, ou Didymée, a ôté l'usage de la parole à autant d'Oracles qu'il avoit de noms différens : c'est un silence profond dans Lébadie, & dans la grotte Trophonienne : Amphilochus, Amphiaraüs, & Ammon, n'oseroient avoir ouvert la bouche : les morts ne se donnent plus la peine de revenir de l'autre monde pour aprendre ou aux Chaldéens, ou aux Tyrrhéniens ce *qui doit arriver dans celui-ci* : & la suppression générale de vos Oracles n'a coûté qu'un simple commandement à celui qui, selon le Prophéte, n'a qu'à parler d'un ton élévé à l'Abyme pour en faire tarir toutes les aux : car il dit à l'Abyme, b *Tu vas être dépeuplé, & je sécherai tes fleuves.*

L'Apollon c Daphnitique, qui avoit fait déterrer & déplacer d'auprès de son temple les ossemens de notre glorieux Martyr Babylas, a été frappé de la foudre : ce généreux Témoin du Crucifié ne lui permettoit pas de faire la

a Voyez sur ce détail ma lettre x. Tome 1. p. 382. & suivantes. b Isaïe 44. 27.

c Voyez Théodoret, Histoire liv. 3. & Baronius sur l'année 362.

moindre prédiction, ni d'attirer les hommes dans ses piéges ordinaires. Mais comme le grand Apôtre Paul a parla autrefois d'un ton de maître à l'Esprit de Python, de même les cendres de notre Saint avoient étouffé la parole dans la bouche de ce Devin imposteur.

Vous venez de voir par le rémoignage des Auteurs de votre parti, ce que c'étoit que les Oracles de vos Divinitez: il ne tiendra qu'à vous d'apprendre par la lecture de nos Livres saints quel est le caractére des Prédictions du Créateur du Monde; qu'elles ont toûjours pour but l'utilité publique. & le réglement de la vie des hommes; & qu'elles brillent toutes de l'éclat de la vérité. Je me contenterai d'en rapporter quelques-unes, afin qu'en les comparant vous-mêmes avec celles dont il a été parlé, vous puissiez remarquer l'extréme différence des unes aux autres: & je commencerai par celles qui ont annoncé le renversement de l'Idolatrie.

Ecoutez-donc le Prophéte Isaïe. b *Dans les derniers tems la Montagne du Seigneur attirera tous les regards, aussi bien que la Maison du Seigneur assise sur le sommet des Montagnes: & elle sera élevée au dessus des Collines: & toutes les Nations s'y rendront: & plusieurs Peuples en prendront le chemin, & s'entrediront: Allons, montons sur la Montagne du Seigneur, & vers la Maison du Dieu de Jacob. Il nous fera connoître sa voye, & nous y marcherons.* c *Car la Loi*

a Actes 16. 16. b Isaïe 2. 2.

c Ces paroles *De Sion exibit lex, & Verbum Domini de Jerusalem*, sont aussi dans Michée 4. 2. On va voir que Théodoret, ainsi que les autres Péres, entend par *le Verbe qui sortira de Jérusalem*, le Verbe

de Dieu ſortira de Sion, & le Verbe du Seigneur ſortira de Jéruſalem. Il jugera au milieu des Nations, & il corrigera pluſieurs Peuples. Ils forgeront leurs épées pour en faire des ſocs de charruë: & leurs lances pour en faire des faulx. Les Nations ne tireront plus l'épée les unes contre les autres, & elles n'apprendront plus le mêtier de la Guerre.

Après avoir entendu cet Oracle du Prophéte, je vous conjure par le reſpect que vous devez à la vérité de me dire, s'il y a là quelque choſe qui vous paroiſſe ou obſcur ou équivoque. Je ſçai que vous n'oſeriez le dire, forcez de vous rendre au témoignage que l'évenement même rend à la vérité de la prédiction. Car pouvez-vous ne pas voir l'exaltation de l'Egliſe, & tous les hommes humiliez devant elle, tous l'honorant par leur ſoumiſſion, preſque tous lui rendant la leur de très-bon cœur, & ſes adverſaires lui marquant auſſi la leur, quoique par force comme des eſclaves? Ne voyez-vous pas les ſommets des montagnes purgez de vos myſtéres abominables, & ſanctifiez aujourd'hui par les ſolitaires qui y ont choſi leurs pieuſes rétraittes? N'êtes-vous pas les Spectateurs du concours général des peuples dans le ſein de l'Egliſe, pour y reconnoitre la divinité du Verbe manifeſté dans Sion, & pour embraſſer la Loi qui s'eſt répandüe de Sion, comme de ſa ſource? Les guerres n'ont-elles pas ceſſé? & les armes n'étant d'aucun uſage, chacun n'eſt-il pas en liberté de mettre la main aux inſtrumens d'agriculture? Ignorez-vous que dans le tems

fait chair, & non pas ſimplement la prédication de l'Evangile. Voyez le Tome 1. p. 186.

qu'Isaïe prophétisoit cét évenement, Jérusalem avoit son Roi, & Samarie le sien? Les Idumées, les Moabites, & les Ammonites, chacun de ces peuples le sien? Que les Arabes, les Madianites, & les Amalécites, obéissoient à autant d'autres Souverains? Que les Villes de Gaze, d'Ascalon, & d'Azot; ainsi que celles de Sidon, de Tyr, & de Damas, étoient gouvernées par autant de têtes différentes? Car à l'envi des Villes, les Bourgs se donnoient de petits Rois. Mais au tems que nôtre Sauveur naquit selon la chair, Auguste se trouvoit maître de tous ces Etats: & aiant détruit tous ces Roïaumes, autant ceux des nations entiéres, que ceux des lieux particuliers, il avoit tout assujetti à l'Empire Romain. Et c'est ce qu'Isaïe avoit prévu, quand il prophétisa en la maniére que je viens de dire.

Voici a comme il décrit un peu après le renversement des Idoles qu'il nomme ouvrages de la main des hommes. *Tous les ouvrages de leurs mains*, dit-il, *ils iront les cacher & dans les cavernes, & dans les fentes des rochers & dans les crevasses de la terre. loin de la vûë rédoutable du Seigneur, lorsqu'il se levera plein de majesté & de puissance, pour frapper la terre.*

Il n'est pas nécessaire que je vous explique cette Prophétie: mais vous devez être frappez de sa vérité, & avoüer ingénüement que vous l'avez vérifiée vous-mémes à la lettre, & plus d'une fois. Je vous prie, mes bien-aimez, de ne pas rougir de cét aveu: car il ne faut pas avoir honte de confesser le péché, mais de le commettre. De plus que gagneriez-vous à ca-

a Is. 2. 18.

cher un fait qui eſt dévenu ſi public ? Car il n'y a perſonne qui n'ait vû ſouvent de ces Dieux que vous aviez enterrez pour les cacher : ceux d'entre vous qui s'étoient fait Chrétiens, n'ayant pas manqué de les déterrer & de les expoſer aux yeux & à la riſée du public. Car comme d'un côté ceux qui ſe faiſoient des Dieux de ces Idoles, les cachoient ſoûs terre prêtant une main ſécourable à leurs Dieux : ainſi de l'autre ceux qui étoint revenus de leur idolatrie, découvroient ces caches ſoûterraines à des zélateurs qui alloient, pour ainſi dire, à la chaſſe de ces mépriſables Divinitez : & ceux-ci ayant foüillé dans les lieux indiquez, les en retiroient toutes poudreuſes pour les expoſer dans les Places publiques où elles ſervoient de divertiſſement aux revendeuſes & aux enfans. Car on voyoit là ce que l'Homme avoit eû la foibleſſe d'adorer, des figures de ſerpens & de bêtes à quatre pieds, de chauves-ſouris & de ſouris ordinaires : l'Homme, dis-je, qui tuoit toutes ces vilaines bêtes, ſerpens, ſcorpions, rats, & chauves-ſouris ; ne laiſſoit pas d'en adorer les figures comme des Dieux. Mais parce que nous avons aſſez parlé ailleurs de cette manie, voyons de quelle maniére quelques autres Oracles de nos Prophétes ſe trouvent aujourd'hui accomplis : celui qui ſuit eſt encore d'Iſaïe.

Voici ce que dit le Seigneur, a *le Dieu d'Iſraël. En ce tems-là l'Homme mettra ſa confiance en celui qui l'a fait, & tournera ſes yeux ſur le Saint d'Iſraël. Ils n'eſpereront plus rien ni des autels, ni des ouvrages de leurs mains & de leurs doigts :*

a Iſaïe 17. 7.

ils ne verront plus leurs bôcages, ni leurs abominations.

Voilà ce qu'un Prophéte a prédit [a] plus de mille ans avant l'exaltation de Conſtantin à l'Empire, laquelle a été ſuivie de la deſtruction des bôcages où les Démons étoient adorez. Ce Prophéte plein de Dieu, voyoit dès-lors cet évenement comme préſent, & ſe trouvoit en état de prédire des choſes qui ne devoient arriver qu'après tant de ſiécles. Mais le Dodonée ou le Pythien n'auroit oſé hazarder une prédiction bien nette, [b] trois mois avant qu'on en deût voir la déciſion: rendant toûjours des Oracles ambigus, où l'on pût trouver l'oui, & le non, ſelon que les choſes tourneroient dans la ſuite.

Ecoutez encore ces paroles. [c] *Convertiſſez-vous, enfans d'Iſraël, qui avez tenu un conſeil ſecret pour y prendre des réſolutions contraires à la juſtice. Car en ce tems-là les hommes détruiront les ouvrages de leurs mains, les ouvrages d'or & d'argent qu'ils avoient faits de leurs propres mains.* Et ailleurs, [d] *Je ſuis le premier Dieu; & je le ſuis pour les tems à venir, les nations m'ont vû, & ont été ſaiſies de crainte; les bouts de la terre ont été frappez d'étonnement. Les gens ſe ſont approchez, & ſont venus enſemble; chacun étant diſpoſé à prêter le ſecours de ſa main à ſon voiſin & à ſon frére. L'un dira, le*

a Mille ſoixante-huit ans: car Iſaïe prophétiſoit environ l'an 757. avant Jeſus-Chriſt, quatre ans avant Rome: & Conſtantin fut converti en 312. de nôtre ſalut. Théodoret ſemble établir le Regne de ce Prince pour l'époque de la fin de l'Idolatrie & des Oracles déſignez par les Bôcages où les Démons étoient adorez.

b *Trois mois.* Alluſion à l'Oracle rendu aux Athéniens.

c Iſ. 31. 6. d Iſ. 44.

forgeron de cette ſtatue, & le ſerrurier qui lui a aidé à la remuer, & qui l'a cloüée ici avec ſon marteau, étoient de robuſtes ouvriers. Un autre dira, celle-ci avoit été affermie avec d'un excellent maſtic; on y avoit employé de bons crampons. Celle qu'on affermira de la ſorte, ne ſçauroit branler. Tout cela ſe dit en dériſion de ces Dieux qui n'auroient ſçû ni demeurer en place, ſans le ſecours des crampons ſcellez en maſtic, ni s'aller placer dans leurs niches, ſi l'on ne les y avoit portez.

Le même Prophéte écrit ainſi dans un autre endroit. a *Jacob eſt mon ſerviteur, je le prendrai avec moi. Iſraël eſt mon Elû, mon ame l'a pris en affection. Il ne parlera pas d'un ton élevé, il ne rebutera perſonne, & l'on ne l'entendra pas de la rue. Il n'achevera pas de briſer le roſeau froiſſé, ni d'éteindre la mêche qui fume. Mais il rendra la juſtice ſelon la vérité. Il brillera, & il ne ſera point abbattu, juſqu'à ce qu'il ait établi la juſtice ſur la terre: & les Nations eſpéreront en ſon nom. Ainſi parle le Seigneur, le Dieu d'Iſraël, lui qui a créé & formé le Ciel, & affermi la Terre & les choſes qu'elle enferme; lui qui a donné le ſouffle de vie à ce qui la peuple, & la reſpiration à ce qui y marche. Je vous ai appellé dans la juſtice, moi qui ſuis Dieu le Seigneur: je vous tiendrai par la main, & je vous fortifierai. Je vous ai donné pour accomplir le traitté que j'avois fait avec ma race, pour être la lumiére des Nations, pour ouvrir les yeux aux aveugles, pour tirer des fers ceux qui étoient enchaînez, & de la priſon ceux qui étoient aſſis dans cette maiſon de ténébres. Je ſuis Dieu le Seigneur, c'eſt là mon nom. Je ne donne-*

a Iſ. 42. 1.

rai pas ma gloire à un autre, ni mes vertus à des Idoles.

Ici c'eſt Dieu qui parle à notre Seigneur Jesus-Christ, en tant qu'Homme, le nommant Jacob & Iſraël, à cauſe de ſa nature viſible; comme étant iſſu de leur race ſuivant la chair. On voit dans cette Prophétie le portrait de ſa douceur & de ſa patience parmi les inſultes des Juifs. Dieu déclare qu'il l'a donné pour exécûter le traitté qu'il avoit fait avec ſon peuple: parce-qu'il avoit promis aux Patriarches & aux Juifs de les ſauver par ſon Fils. Il ajoute que ſon Fils eſt venu pour être la lumiére des nations, pour ouvrir les yeux aux aveugles, pour mettre en liberté ceux qui étoient dans les fers, & pour retirer des ténébres de leur ignorance ceux qui y étoient détenus comme dans une obſcure priſon. Il nomme aveugles, & priſonniers aſſis dans les ténébres, ceux qui étoient enveloppez du ſombre nuage de leurs erreurs, & chargez des chaines de leurs péchez: ce qui doit s'entendre des Idolâtres, comme il paroît manifeſtement par les derniéres paroles, *Je ſuis Dieu le Seigneur, c'eſt là mon nom. Je ne donnerai pas ma gloire à un autre, ni mes vertus à des Idoles.* En effet auſſi-tôt qu'il s'eſt manifeſté, il a ôté aux faux Dieux le nom qu'ils avoient injuſtement uſurpé.

Le Prophéte parle encore ainſi un peu après. [a] *Le Seigneur, le Dieu des vertus, ſortira pour briſer ceux avec qui il eſt en guerre, & pour reveiller ſon zéle; & il élevera ſa voix avec force contre ſes ennemis.* Il indique tout de ſuite, ce qui l'a empêché d'en venir plûtôt à cet éclat. *Me tai-*

a Iſ. 42. 12.

rai-je toûjours, & uſerai-je toûjours de tolérance? Je me ſuis muni de patience, comme une femme qui eſt en travail d'enfant. Je me ferai connoître: je diſſiperai, & je répandrai en même tems la ſéchereſſe. Les premiéres paroles marquent la longue patience du Seigneur, & les derniéres ſon extréme bonté: ſa patience, en ce qu'il n'avoit pas puni ceux qui avoient quitté la bonne voye, auſſi-tot qu'ils en furent ſortis: ſa bonté, en ce qu'il a daigné même les rappeller de leur égarement, & diſſiper les guides infidéles qui les avoient égarez. Car c'eſt là le ſens de ces paroles, *Je diſſiperai, & je répandrai en même tems la ſéchereſſe*; & des ſuivantes, *Et je rendrai déſertes les montagnes & les collines: je changerai les fleuves en Iſles, & deſſécherai les marais*: paroles, par leſquelles il indique d'une maniére aſſez marquée les bôcages conſacrez aux Démons, & les Temples des Idoles, qui étoient ordinairement en des lieux comme ceux là. Or aprés ſa manifeſtation il a détruit tous ces aſyles de l'impieté qu'on voyoit au bord des eaux, & il a deſſéché en ce ſens les marais. *Et je menerai les aveugles*, continuë-t-il, *par un chemin qu'ils ne ſçavoient pas, & je les ferai marcher dans des ſentiers qui leur étoient inconnus.* Car égarez depuis ſi long tems ils ne ſçavoient plus quelle route tenir. Mais en ſortant du chemin de l'erreur ils ſont entrez dans celui de la vérité ſous la conduite des Apôtres, qui ont fait à leur égard l'office de ceux qui font connoître les ruës d'une Ville aux nouveau-venus, ou qui guident les paſſans dans des chemins difficiles, ou qui portent le flambeau devant les gens qui marchent durant l'obſcurité de la nuit. Il ajoute, *Je leur changerai les ténébres*

bres en lumiére, & les chemins tortus en un chemin droit. Car au lieu que leur esprit étoit plongé dans l'obscurité des anciennes erreurs, ils jouïssent maintenant d'une lumiére toute spirituelle; & ayant abandonné les tournans qui les égaroient, ils tiennent à cette heure le droit chemin. Il addresse ensuite ce reproche à ceux qui persistent dans leur égarement. *Soyez couverts de confusion, vous qui vous confiez en des figures taillées, vous qui dites à des figures jettées en fonte, Vous êtes nos Dieux.* Et dans la suite, a *Me voici prêt à faire des nouveautez qui vont éclater, & dont vous aurez connoissance. Je ferai un chemin dans le désert, & je ferai couler les Fleuves dans les terres arides; pour donner à ma race éleüe de quoi étancher sa soif, pour faire boire de ces eaux au peuple que je me suis acquis, afin qu'il publie mes vertus.* Il nomme ici *sa race* ceux qui ont receû la Foi, & dont il a été appellé lui-même le Premier-né à cause de la chair qu'il a prise: & la suite fait voir que c'est des Gentils qu'il parle en cet endroit. *Isles, écoutez*, poursuit-il, *& vous, Nations, soyez attentives; & demeurez long-tems fermes, dit le Seigneur.* Les termes d'*Isles* & de *Nations* font voir qu'il n'y a rien là qui regarde les Juifs.

Voici ce qu'on lit dans un autre endroit de ce Prophéte. b *Ecoutez-moi, mon peuple, écoutez: & vous, Rois, prêtez l'oreille. Car la Loi sortira de moi, & mon jugement éclairera les Nations. Ma justice fait diligence pour s'approcher, & le salut que je donne sortira comme une lumiére. Les Isles m'attendent, & les Nations espéreront en mon bras.*

a Is. 43. 19. b Is. 51. 4.

On a là des prédictions bien expreſſes de la converſion des Gentils, de la publication de la Loi Evangélique, & de la lumiérie intérieure & ſpirituelle dont le Seigneur a éclairé tous les hommes par le miniſtére des Apôtres. Quand il a parlé de ſon *bras*, il n'a pas prétendu exprimer par ce terme ce qui fait un des membres du corps humain ; car la Nature divine eſt une Nature ſimple & exempte de compoſition : mais il a dit dans un ſens figuré *le bras* pour dire *la force.* Car comme c'eſt du bras qu'on agit à la guerre, dans l'agriculture, & dans tous les arts ; il a eû raiſon d'employer ce terme pour marquer cette force ſur laquelle nous nous appuyons, quand nous diſons : a *Je ne craindrai aucun mal, parce que vous êtes avec moi.*

Il dit encore : b *Voyez que je l'ai donné aux Nations, afin qu'il leur rende témoignage : je l'ai donné pour Prince & pour Maître aux Nations. Voilà les Nations qui ne vous connoiſſoient pas : elles vous invoqueront. Les peuples qui ne ſçavent qui vous êtes, ſe réfugieront auprès de vous, à cauſe du Seigneur votre Dieu, & du Saint d'Iſraël ; parce qu'il vous a glorifié.*

Vous donc, qui voyez aujourd'hui nôtre Seigneur JESUS-CHRIST regner ſur toute la Terre, & toutes les Nations conſpirer librement à le reconnoître pour leur Souverain ; entrez dans le ſens de la Prophétie, & dans la juſte admiration de la voir ſi litéralement accomplie.

Ajoûtez-y la ſuivante. c *Et les peuples du couchant craindront le nom du Seigneur, & ceux de*

a Pſeaume 22. 4. b Iſaïe 55. 4. c Is. 59. 19.

l'Orient rédouteront son nom glorieux. Et celle-ci, a *Je me suis manifesté à ceux qui ne me connoissoient point : j'ai été rencontré par ceux qui ne me cherchoient point. J'ai dit à une Nation qui n'invoquoit point mon nom : Me voici, c'est moi-même.*

Toute la Prophétie d'Isaïe est pleine de témoignages également exprès sur cette matiére : & pour vous convaincre que les autres Prophétes sont parfaitement d'accord avec lui dans leurs prédictions, écoutez d'abord Jérémie. b *En ce tems là on nommera Jérusalem le Thrône du Seigneur. Toutes les Nations s'y assembleront, & ne suivront pas les sentimens dépravez de leur cœur.* Voyez d'un côté combien se ressemblent les expressions de ces deux Prophétes, & de l'autre avec combien d'empressement on se rend de tous les endroits du Monde dans cette fameuse Ville qui fut le théatre de la salutaire Passion de notre Seigneur, pour y rendre au Crucifié le culte qu'on prostituoit aux Idoles des Démons dont on déteste les impostures.

Ce qui suit, est encore de Jérémie. c *Voici ce que dit le Seigneur : Tenez-vous sur les chemins, & ouvrez les yeux. Demandez les sentiers éternels du Seigneur, & voyez quel est le bon chemin, & y marchez : & vous trouverez la sanctification de vos ames. Et ils ont répondu, Nous n'y marcherons point. J'ai établi des sentinelles pour avoir l'œuil sur vous : entendez le son de la trompette. Et ils ont répliqué : Nous ne l'entendrons point. C'est pour cette raison que les Nations, & que ceux qui faisoient paître les bestiaux parmi elles, l'ont en-*

a 65. 1. b Jérémie 3. 17. c 6. 16.

tendu. Car la prédication divine a été portée premiérement aux Juifs par les Prophétes, & par les Apôtres. Mais sur ce que ce Peuple l'a réjettée, ce présent de la pure libéralité de Dieu a été porté à toutes les Nations. Dieu qui inspiroit Jérémie, nomme ici les anciens Prophétes, *des chemins*; & il appelle le Seigneur & le Sauveur du Monde, *le bon chemin.* Car comme les chemins qui sont à la sortie des Bourgs & parmi les champs, vont tous rendre dans les grandes routes: ainsi les Prophétes ont montré ce chemin royal à tous ceux qui ont bien voulu l'apprendre d'eux, & les croire. Le Seigneur crie lui-même de son côté dans l'Evangile, a *Je suis le chemin, la vérité, & la vie.* Il exhorte donc les Juifs par la bouche de Jérémie à lire les Oracles des Prophétes, & à en pénétrer les prédictions. Et parce qu'ils se sont roidis contre les Prophéties, il leur a fait entendre encore la trompette Apostolique: mais parce qu'ils ont dit derechef, *Nous ne l'entendrons point*, les divins Apôtres ont été contrains de leur faire la terrible déclaration qui est raportée par Luc dans les Actes, b *Vous étiez les premiers à qui il étoit nécessaire d'annoncer la parole de Dieu; Mais puisque vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, nous en étant lavé les mains, nous irons dès ce moment vers les Gentils.*

Le même Prophéte prédit encore le salut des Gentils, lorsqu'il dit à Dieu, c *Seigneur, ma force, mon secours, & mon réfuge dans les jours d'affliction, les Nations viendront à vous de l'extrêmité de la Terre, & diront, Oh que les Idoles que nos Péres avoient, étoient vaines! elles*

a S. Jean 14. 6. b Actes 13. 46. c Jérémie 16. 19.

n'étoient bonnes à rien. Est-ce que l'homme s'en fera lui-même des Dieux, quoiqu'elles ne soient pas des Dieux ?

Que pouvoit-il dire de plus exprés ? Car il semble que quand ce Prophéte mettoit en écrit ses prédictions, il voyoit de ses yeux la conversion du Monde, & qu'il entendoit les Gentils, qui pour témoigner la sincérité de leur conversion & de leur répentir, tournoient en dérision l'inutilité & la foiblesse de leurs Idoles.

Le Prophéte Amos, outre le salut des Nations, a prédit encore la dispersion des Juifs, ou plûtôt c'est Dieu lui-même qui l'a annoncée par la bouche de ce Prophéte. a *Prenez garde*, dit-il, *c'est moi qui l'ordonne : & je vanne la maison d'Israël parmi toutes les Nations, comme le vent emporte la balle quand on vanne le grain.* Et un peu après, b *Ce jour-là je releverai le Tabernacle de David, qui étoit tombé, & je réparerai ce qui en étoit ruiné, & je remettrai sur pied ce qui en étoit caché sous la poussiére, & je le rebâtirai en la même forme qu'il avoit anciennement : afin que le reste des hommes, & toutes les Nations parmi lesquelles mon nom a été invoqué sur elles, me cherchent, dit le Seigneur qui fait toutes choses.* Que si quelqu'un de vous demande ce que c'est que ce *Tabernacle*, S. Jean le lui apprendra par ces paroles, c *Le Verbe s'est fait chair, & il a habité parmi nous plein de grace & de vérité : & nous avons vû sa gloire, telle qu'est la gloire du Fils unique qui vient du Pére.*

Voici encore comme le Prophéte Sophonie

a Amos 9. 9. b 9. 11. c S. Jean 1. 14.

éleve sa voix. a *Le Seigneur se manifestera sur eux, & il perdra tous les Dieux de la Terre : & un chacun l'adorera du lieu de sa demeure, toutes les Isles des Nations l'adoreront.* Car comme Dieu avoit ordonné aux Juifs d'aller faire ensemble leurs prières dans le Temple de Jérusalem, il a été nécessaire qu'il avertît qu'après la défaite des faux Dieux, on ne seroit pas obligé de se transporter dans la Ville de Jerusalem pour y adorer le vrai Dieu, & que chacun pourroit le faire sans sortir de sa Ville, ou de son Village, ou de sa demeure champêtre.

Un peu après il ajoute, b *Alors je changerai le langage parmi les peuples, pour les faire parler comme ils faisoient dans leur origine : afin que le nom du Seigneur soit invoqué, & qu'ils le servent sous un même joug. On m'apportera des sacrifices des derniers rivages des fleuves d'Ethiopie.* Car il a répandu le seul langage que parloient les Apôtres, qui étoit celui de la Galilée, il l'a, dis-je, répandu parmi les hommes de toutes langues, ayant offert à tous les peuples le don de sa vocation salutaire.

Il a mis des prédictions toutes semblables dans la bouche du Prophète Zacharie. c *Soyez dans le plaisir & dans la joye, fille de Sion : car vous voyez que je viens habiter au milieu de vous, dit le Seigneur. Et plusieurs nations se réfugieront en ce tems-là auprès du Seigneur, & deviendront son peuple. Elles habiteront au milieu de vous, & vous connoîtrez que le Seigneur tout-puissant m'a envoyé vers vous.*

Dans ces paroles le Fils unique de Dieu, a montré sa propre Personne, & celle du Pére.

a Sophonie 2. 11. b Sophonie 3. 9. c Zacharie 2. 20.

Il eſt dit là qu'il a été envoyé, parce qu'il s'eſt manifeſté, non pas en Dieu, mais en Homme. Or il lui convient de remplir la juſtice comme elle ſe pratique parmi les hommes dont il a daigné s'approcher, & d'exercer lui-même l'obéïſſance qu'il leur a tant récommandée.

Ailleurs on lit encore ces paroles du même Prophéte. a *Soyez tranſportée de joye, fille de Sion: publiez votre contentement, fille de Jéruſalem. Car voilà votre Roi qui vient à vous, Roi juſte, & Sauveur. Il eſt lui-même plein de douceur, & monte une bête qui eſt ſous le joug, & un jeune poulin. Et il exterminera les chariots du côté d'Ephraim, & le cheval du côté de Jéruſalem; & l'art de la guerre ſera exterminé par une paix profonde du côté des Nations. Et il dominera d'une mer à l'autre, & depuis le fleuves juſques aux extrêmitez de la Terre.* Et après beaucoup d'autres choſes, b *Et le Seigneur ſera*, dit-il, *en titre de Roi ſur toute la Terre. En ce tems là il n'y aura qu'un ſeul Seigneur, & un ſeul nom qui ſera le ſien, rempliſſant toute la Terre avec le déſert.* Y a-t-il là, mes bien-aimez, quelque choſe d'obſcur, ou qui ait beſoin d'interprétation, ou qui n'ait pas déja été vérifié par l'évenement?

Entendez encore Dieu le Seigneur de toutes choſes qui parle ainſi à Iſraël dans Malachie. c *Je n'ai pas en vous ce que je veux, dit le Seigneur, & je ne recevrai pas de vos mains le ſacrifice: parce que depuis le lieu du lever du Soleil juſqu'à celui de ſon coucher mon nom a été glorifié parmi les Nations, & en tout lieu l'on offre le thymiame & le ſacrifice pur à mon nom. Car mon nom eſt grand parmi les Nations, dit le Seigneur tout-*

a Zacharie 9. 9. b Zach. 14. 19. c Malachie 1. 10.

puissant : & pour vous, vous le profanez.

Comparez, mes bien-aimez, ce que vous entendez ici avec ce que vous voyez. Considérez d'une part l'obstination des Juifs, & de l'autre la docilité des Gentils. Faites attention que par tout, & sur la mer & sur la terre, on offre au Seigneur un sacrifice tout spirituel ; & glorifiez celui qui en avoit donné une connoissance si distincte à son Prophéte. Vous pouvez, si vous voulez, consulter encore Daniel, Ezéchiel, Joël, Michée, & Osée : car il n'est pas un d'eux qui n'ait prédit la conversion des Gentils. Dieu même faisant sa fameuse alliance avec Abraham, promit de benir les Nations par le moyen des enfans de ce Patriarche. a *Je vous benirai*, lui dit-il, *& je rendrai grand votre nom, & vous serez beni : & je benirai ceux qui vous beniront, & je maudirai ceux qui vous maudiront : & toutes les Nations seront benies dans votre postérité* : Promesse qu'il lui réitéra plusieurs fois. Et après la mort de ce Patriarche, il fit Isaac son fils, & puis Jacob, dépositaires de la même bénédiction. Car puisque c'est dans leur descendance que le Fils unique du Pére a pris la nature humaine lors qu'il s'est fait Homme ; & puis qu'après avoir accompli l'œuvre qu'il s'étoit proposée en se faisant Homme, il a envoyé ses Apôtres par toute la Terre avec ordre d'instruire toutes les Nations au nom du Pére, & du Fils, & du Saint Esprit ; & qu'enfin les Nations ayant creû, elles ont participé au salut : c'est avec raison qu'il a donné nommément cette bénédiction à Abraham, & à ses descendans, qu'il leur a

a Généze 12. 2.

révélé ce glorieux avenir, qu'il leur a fait connoître la grandeur du don qu'il préparoit à leur vertu, & qu'en leur faisant cette promesse il a consolé par l'espérance de leur salut ceux qui entendroient sa divine parole.

Ainsi le Patriarche Jacob n'oublia pas la bénédiction des Nations en donnant la sienne à Juda. a *Il ne cessera point*, lui dit-il, *d'y avoir des Princes de la maison de Juda, ni des Capitaines de son sang, jusqu'à l'avenement de celui pour qui il est reservé d'être l'attente des Nations, comme il le sera.* Ainsi le grand Moïse éleve sa voix, & dit, b *Réjouïssez-vous, Nations, avec son Peuple.*

Mais qui pourroit ramasser toutes les Prophéties de David concernant la vocation des Gentils? Car dès le second Pseaume il dit sous la personne du Pére, *Le Seigneur m'a dit, Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui. Demandez-le moi, & je vous donnerai les Nations pour votre héritage, & les extrêmitez de la Terre pour votre possession.*

Dans le huitiéme Pseaume. *Seigneur, qui êtes notre Seigneur, que votre nom est admirable dans toute la Terre. Car votre magnificence s'est élevée au dessus des Cieux. Vous avez tiré des loüanges de la bouche des enfans, & de ceux qui sont encore à la mammelle.* C'est là un fait dont nous sommes témoins tous les jours.

Dans le neuviéme, s'adressant à Dieu, *Levez-vous Seigneur*, lui dit-il, *que l'homme ne prenne pas de nouvelles forces: que les Nations soient jugées devant vous. Etablissez sur les Gentils un Légista-*

a Gén. 49. 10. b Deuter. 32. 47.

teur, afin qu'ils ſçachent qu'ils ſont Hommes. Car comme le genre humain étoit tombé dans la derniére dépravation, il eſt obligé de demander un Légiſlateur pour les hommes, qui les faſſe ſouvenir au moins de ce qu'ils ſont; afin que cette penſée les faſſe ceſſer de vivre en bêtes.

Dans le vingt-uniéme. *Toutes les extrêmitez de la Terre conſulteront leur memoire, & ſe convertiront au Seigneur: & toutes les familles des Nations ſe proſterneront devant lui. Parce que le Royaume appartient au Seigneur; & il domine ſur les Nations.* Le reſte de ce Pſeaume roule ſur le même ſujet, je veux dire, ſur la prédiction d'un nouveau Peuple qui ſe formera de toutes les Nations.

Et pour ſupprimer beaucoup d'autres endroits des Pſeaumes de David, entendez ce qu'il dit dans le quarente-quatriéme. *Il vous eſt né des enfans à la place de vos Péres: vous les établirez en titre de Princes ſur toute la Terre.*

Et dans le ſuivant. *Tenez-vous en repos, & connoiſſez que je ſuis Dieu. Je ſerai exalté parmi les Nations, je ſerai exalté ſur la Terre.*

Tout le quarente-ſixiéme n'eſt d'un bout à l'autre qu'une prédiction de la converſion des Gentils. *Nations répandues par tout le Monde, battez des mains: louëz Dieu parmi vos cris d'allégreſſe. Car le Seigneur eſt le Très-Haut, le terrible, le grand Roi qui regne ſur toute la Terre.*

En un mot, ce qui fait la matiére non ſeulement du quarente-ſeptiéme, & des deux ſuivans, mais de tous les Pſeaumes, c'eſt la nouvelle face que doit prendre le Monde, la vocation des Gentils & leur Foi, l'exiſtence éternelle de Dieu notre Sauveur, ſa génération par

le Pére, sa naissance d'une Vierge, ses miracles, ses souffrances, l'incrédulité des Juifs, sa Résurrection d'entre les morts, son Ascension, la Descente du Saint Esprit, & enfin les courses des Apôtres par mer & par terre dans toutes les parties de l'Univers. Je passe les prédictions toutes semblables des autres Prophétes: car je vous chargerois ici d'une trop longue lecture, si je voulois transcrire leurs textes entiers, ou en extraire même seulement ce qui feroit à mon sujet. Il me suffit de vous avoir mis en état de juger de la vérité des Prophéties que je supprime, par la notorieté des faits qui justifient la fidélité de celles que j'ai rapportées. Car elles sont des peintures naturelles & parlantes des choses que nous voyons arrivées. De sorte que comme on ne peut juger plus seûrement du génie d'un Peintre pour l'expression, qu'en rapprochant de son tableau le corps & le sujet qu'il a eû dessein d'y réprésenter: ainsi regardant la Prophétie comme une piéce de peinture, qui est certainement de l'idée d'un Maître infiniment habile, vous devez amener les évenemens au-près de la toile où ils sont peints, si l'on peut parler de la sorte, & en remarquer avec étonnement l'expression juste & fidéle.

Car il faut reconnoître de bonne foi que tandis qu'il n'étoit encore rien arrivé de ce que les Prophétes avoient prédit sur cette matiére, il n'étoit pas aisé de persuader aux hommes de ce tems-là que les choses arriveroient infailliblement comme elles avoient été prédites. Mais maintenant que nous voyons de si anciénnes prédictions accomplies, & les paroles

devenues des effets, pour parler de la sorte, nous n'avons pas de peine à trouver des oreilles dociles, parce qu'elles se rendent au témoignage des yeux : & le Mot d'Hérodote a que *les oreilles sont plus infidéles que les yeux*, ne sert de rien pour rendre nos Prophéties suspectes, parce que les yeux voyent ce que les oreilles entendent.

Puis donc que vous venez d'entendre comme un échantillon de nos Prophéties, & que vous voyez de vos yeux le témoignage des choses mêmes qui dépose[nt] en faveur de ces prédictions : comparez-les, mes bien-aimez, avec vos Oracles, & vous écriez avec l'Apôtre, b *Quel commerce peut-il y avoir entre la lumiére & les ténébres ? quel accord entre* JESUS-CHRIST *& Bélial ? quelle société entre le Fidéle & l'infidéle ? quel rapport entre le temple de Dieu & les Idoles ?* Car les Prophétes sont les temples de Dieu : & ce que les Gentils adoroient, ce n'étoit que des Idoles sourdes & muettes, dont l'Esprit saint parle en cette maniére : c *Les Idoles des Nations ne sont que de l'argent & de l'or, ce ne sont que les ouvrages des mains des hommes. Elles ont une bouche, & elles ne parleront point ; elles ont des yeux ; & elles ne verront point ; elles ont des oreilles, & elles n'entendront point ; elles ont des narines, & elles ne flaireront point : elles ont des mains, & elles ne toucheront point ; elles ont des pieds, & elles ne marcheront point : elles ne crieront point avec un gosier comme le leur : car quoi qu'elles ayent une bouche, elles sont sans respiration. Que ceux*

a Hérod. liv. 1. b S. Paul 2. Cor. 6. 14. c Pf. 115. 4. & 134. 17.

qui les font, & tous ceux qui mettent en elles leur confiance, leur deviennent semblables. Puissiez-vous au contraire, mes bien-aimez, vous rendre dociles à la vérité, & éviter le malheur de ressembler à vos Dieux, suivant l'imprécation du Prophéte.

ANALYSE
DU DISCOURS
DE LA FIN, ET DU Jugement.

CES deux mots joints enſemble portent naturelement à penſer qu'il s'agit ici de la fin du Monde qui doit être ſuivie du Jugement Univerſel. Mais Théodoret parle de la Fin Philoſophique, c'eſt à-dire, priſe pour le parfait bonheur auquel le Sage doit tendre. L'union de ces deux ſujets ne laiſſe pas de paroître aſſez naturelle : parce que preſque tout le Paganiſme reconnoiſſoit, comme fait le Chriſtianiſme, que l'homme doit ſubir après la mort, un Jugement qui décidera de ſon bonheur. Or il eſt du ſage de régler ſa fin par raport à ce Jugement, pour éviter de ſe faire ici un faux bonheur qui ſeroit ſuivi d'un malheur durable. Théodoret ſe propoſe de faire voir que ſur ces deux matiéres, la doctrine du Chriſtianiſme eſt infiniment plus conforme à la lumiére de la raiſon, que celle du Paganiſme. Son Diſcours eſt diviſé en trois parties : la premiére, de la Fin de l'Homme ſelon les Philoſophes : la ſeconde, de l'état des Ames après la mort ſelon eux : la troiſiéme, de ces deux mêmes articles ſelon nos divines Ecritures.

Dans la I. Partie. *Ce que les Philoſophes ont creû que le Sage devoit ſe propoſer pour ſa Fin : Epicure*, la Volupté toute ſeule; *Démocrite, qui eſt*

nommé le Pére des sentimens d'Epicure, le Repos d'esprit ; *Héraclite*, le Contentement ; *Pythagore* la science parfaite des nombres, *c'est-à-dire, la connoissance & l'amour de l'ordre, comme je le ferai voir dans le Plan Philosophique* : *Hécatée a pour but* de se suffire à lui-même, *Antisthéne* d'être moderé dans ses desirs, *Anaxagore* d'acquerir une parfaite liberté de cœur par la connoissance du neant des choses de cette vie, *Platon* d'être semblable a Dieu en la maniére qu'il le peut devenir : *la félicité complette comprend, selon Aristote*, la vertu ; la santé, la beauté, les richesses : *le Sage des Stoïciens se propose* de vivre conformément aux impressions de la nature, & de se rendre par sa seule vertu indépendent des Dieux mêmes. *Epicure & Démocrite condamnez par Théodoret, Héraclite équivoque, & expliqué favorablement ; Pythagore, Hécatée, Antisthéne, ni censurez ni approuvez, Anaxagore loüé, & Platon plus que tous ; Aristote censuré & mépriſé, les Stoïciens regardez comme des esprits outrez.*

Dans la II. Partie. *De l'état des ames après la mort selon la doctrine du Paganisme, l'Enfer Philosophique pour les ames malades : un supplice éternel pour les malades incurables, & des remédes péneux pour les curables. Les transmigrations de la plus-part des ames de cet ordre. Platon tombé jusqu'à trois fois en contradiction, & ridiculisé sur ces Métempsychoses ou Métensomatoses.* La Terre pure, & les Isles des Bien-heûreux *pour les ames saines, parmi lesquelles il en met de bien corrompues. Le Jugement des morts, leurs Juges* ; Eris & Antyllus *ressuscitez pour en dire des nouvelles.*

Dans la III. Partie. *Les vérités saintes de nos Ecritures sur la Fin de l'Homme qui est de vivre conformément à la Loi de Dieu, sur la gloire des Saints, traités comme enfans de Dieu, & cohéritiers de* JESUS-CHRIST; *sur la Résurrection dans le même corps, de laquelle je n'ai trouvé aucun vestige parmi les Payens; sur le Jugement, & sur le Juge qui sera* JESUS-CHRIST *dans sa forme humaine.*

Comme ce que nos Ecritures nous apprennent de l'autre vie, pouvoit trouver aisément parmi les Payens, des esprits qui en demanderoient des preuves à Théodoret, & qui le défieroient d'en donner: il prend un tour spirituel & solide pour les satisfaire dans sa Peroraison. C'est de leur faire juger de la vérité de ces prédictions qui sont encore à s'accomplir, par la vérité de celles qu'ils voyoient déja eux-mêmes ponctuellement accomplies; comme celles de la désolation de Jérusalem, de la ruine du Temple, de la dispersion des Juifs, & quelques autres. Le même Esprit a dicté & celles qu'on voit déja accomplies, & celles dont on attend l'accomplissement dans la vie future.

XI. DISCOURS.

DE LA FIN, ET DU JUGEMENT.

SI vous avez oüi parler a d'Ariſtippe qui eût pour ayeul maternel cet autre Ariſtippe, ami de Socrate; vous aurez appris qu'il fut ſurnommé *Métrodidacte*, c'eſt à dire, Diſciple de ſa mére: parce que cette Dame qui poſſédoit la Philoſophie l'y avoit rendu fort habile. Pour devenir Philoſophe il lui ſuffit des leçons de ſa mére: & vous, mes bien-aimez, pour apprendre la Religion, vous ne ſçavez pas profiter des enſeignemens d'un grand nombre de Maîtres que nous vous préſentons, Prophétes, Apôtres, & tant d'autres qui après eux ont brillé dans le miniſtére de l'inſtruction. Votre négligence vient, ſi je ne me trompe, de ce que vous regardez ce qu'ils pourroient vous apprendre, comme de pures inutilitez. Car il eſt vrai que pour fruit de votre application, on ne vous promet ni les délices [b] de Syracuſe, ni une vie molle & voluptueuſe, ni des richeſſes frappées de toutes les malédictions du ciel, & auſſi inconſtantes que les vagues tumultueuſes de l'Europe: mais des ſueurs, de travaux, & un

a Fils d'Arété, fille d'Ariſtippe contemporain de Socrate.

b C'eſt un trait contre Platon: ſes lumiéres ſur la Philoſophie lui valurent la faveur des deux Denys de Sicile. On lui reprochoit de n'être pas indifférent pour les délices de cette Cour, où il fit trois voyages.

très-pénible genre de vie. Vous en voyez les rigueurs, mais vous n'en voyez pas l'heûreuſe Fin : car accoutumez à vous occuper des biens viſibles, vous ne connoiſſez pas le prix des biens inviſibles ; parce que vous manquez de certains yeux que la Foi ſeule nous donne. Je veux pourtant eſſayer de vous les faire voir, ces biens véritables, en aprochant le flambeau de nos divines Ecritures pour aider votre foible vuë : & en vous faiſant comparer la doctrine de vos Philoſophes avec celle de nos Evangéliſtes ſur le ſujet de la Fin que la Philoſophie propoſe, & de celle que l'Evangile promet.

Epicure dit donc que la Fin à laquelle l'homme doit tendre, c'eſt la vie douce & agréable, & que le ſouverain bien eſt la *Volupté*. Démocrite d'Abdére qui eſt comme le pére des ſentimens d'Epicure, avoit établi la Fin dans *la tranquillité de l'eſprit* : mais ce n'eſt là qu'un terme différent ; au fonds ils ont dit l'un & l'autre la même choſe. Héraclite d'Ephéſe ſemble penſer comme eux, quoi qu'il parle autrement : car il dit *le contentement* au lieu de dire la Volupté. Néanmoins le mot dont il ſe ſert porte un ſens un peu différent : car en diſant d'une maniére vague *le contentement*, il ne ſpécifie pas en quoi il le fait conſiſter. Or les hommes ſont partagez là-deſſus : car les uns trouvent le leur dans la tempérance, & les autres dans le vice oppoſé ; les uns dans la continence, & les autres dans l'incontinence ; les uns dans l'injuſtice, & dans le luxe, les autres dans la juſtice, & dans la ſimplicité. Ainſi il ſemble qu'Héraclite a entendu par la Fin, ce qui plait à un chacun, ce qui lui fait plaiſir, ce qui le contente ;

quand il a dit *le Contentement*, & non pas *la Volupté*.

Pour le fameux Pythagore il a été persuadé que le souverain bien consiste *dans la très-parfaite connoissance des Nombres*. a Ecatée le met *à se suffire soi-même*, Antisthéne *à être modéré*: Anaxagore de Clazoméne *à être libre par la connoissance qu'on a des choses d'ici bas*: décision qui est du caractére d'un vrai Philosophe, & qui lui fait honneur: car c'est assurément un grand bien de connoître les choses à fonds, de mépriser tout ce qui passe, de regarder l'attachement qu'on y auroit comme un véritable esclavage, & de se conserver libre de si indignes engagemens.

Mais il faut avouër que le fils d'Ariston, le célébre Platon, b nous donne encore une idée plus relevée & plus majestueuse de notre Fin, quand il dit que *notre bonheur suprême consiste à être semblables à Dieu, en la maniére que nous le pouvons*: noble & loüable émulation qui nous aplique à imiter les perfections divines. Cette restriction, *en la maniére que nous le pouvons*, ne fait que rendre sa proposition plus digne d'être goutée & d'être admirée: n'étant pas possible en effet de parvenir jamais à une parfaite ressemblence avec Dieu. Car le moyen que l'Homme visible exprime un Dieu invisible? qu'ayant un corps qui occupe si peu d'espace, il représente un Dieu qui renferme dans

a *Les Nombres*, c'est-à-dire, l'ordre, la beauté, la bonté, la vérité, la justice, la régle, & la proportion en toutes choses, tout l'objet philosophique, en un mot: c'est ainsi que Pythagore l'a entendu.

b Dans le Théététe.

ſon immenſité toute l'étendue du Monde ? qu'ayant commencé d'être, il ait quelque rapport avec l'Eternel ? & qu'enfin il imite celui qui a fait cette Sphére ſi vaſte, lui qui ſeroit bien en peine de la copier en petit, & de fabriquer un Monde d'une aune de diamétre ? Il faut donc reconnoître que Dieu n'a rien d'imitable, ni quant à ſa nature, ni quant à ſa puiſſance, ni quant à ſa ſageſſe. Tout ce que nous pouvons faire, c'eſt de former en nous quelque copie très-imparfaite de ſa bonté, de ſa juſtice, de ſa douceur, & ſa charité : puiſque c'eſt là ce que notre Seigneur JESUS-CHRIST a propoſé lui-même à l'imitation de ceux qui aſpirent à ſe rendre parfaits. a *Soyez miſéricordieux* ; leur dit-il, *comme votre Pére céleſte eſt miſéricordieux ; lui qui fait lever ſon ſoleil ſur les gens de bien & ſur les méchans, & qui fait tomber la pluye ſur les juſtes & ſur les pécheurs.*

Le fils de Sophroniſcus, le ſage Socrate, que Platon avoit eû pour maître, avoit accoutumé de nommer heûreux, non pas celui qui brille par ſon opulence, vogant, pour ainſi dire, à ſouhait par le vent le plus favorable de la fortune ; mais celui qui n'eſt paré que de ſa propre juſtice : & comme il ne tenoit pour utile que ce qui eſt juſte, il traittoit de vrais profanes ceux qui diſtinguoient l'utilité de la juſtice : diſtinction familiére à vos Orateurs, qui ſourds à la voix de Socrate, ont continué de dire que l'utilé étoit différent du juſte, établiſſant par-là une ſorte d'utilité très-inutile. Car ce qui n'eſt pas juſte eſt aſſeûrément injuſte : & ce qui eſt

a S. Luc 6. 36. & S. Matt. 5. 45.

injuſte eſt pernicieux, & ce qui eſt pernicieux ne peut être apellé utile.

Ariſtote, pour avoir été diſciple de Platon, n'a pas beaucoup profité de ſes leçons : puiſqu'il compoſe la félicité complette [a] de trois ſortes de biens ; de ceux de l'ame, de ceux du corps, & des biens extérieurs. Car il décide que pour être appellé véritablement heûreux il ne ſuffit pas d'avoir beaucoup de vertu, ſi l'on ne joüit d'ailleurs d'une ſanté vigoureuſe, ſi l'on n'eſt bien fait, & ſi l'on ne poſſéde de grandes richeſſes ; & qu'il faut rénoncer à ce nom, ſi l'on manque de quelqu'un de ces avantages. En quoi il a moins aimé être Philoſophe avec Platon, que Poëte avec Simonidés qui avoit dit avant lui,

Trois biens ſont le bonheur ſupréme ;
Se bien porter eſt le premier,
Eſtre bien fait eſt le deuxiéme,
Eſtre bien riche eſt le dernier.

Théognis, autre Poëte, exhorte auſſi un chacun à ſe garder de devenir pauvre.

Chaſſez la pauvreté, cette hôteſſe importune,
Ou courez la noyer dans les flots de Neptune.

Pour les Stoïciens, ils étoient dans des principes directement oppoſez à ceux-là : car ayant

[a] Voyez les termes formels d'Ariſtote Liv. 7. de la Rép. ch. 1.

établi que *la fin de l'Homme eſt de vivre* a *conformément à la nature*, ils ont ſoutenu en même-tems que le corps ne pouvoit être ni d'aucun ſecours, ni d'aucun embarras à l'ame dans la pourſuite de ſa Fin : car la meilleure ſanté du monde ne la forcera pas à ſe remplir de vertu ſi elle n'en veut point, ni la maladie ne la tournera pas au vice malgré qu'elle en ait : ſi bien qu'ils mettoient la ſanté & la maladie au rang des choſes indifférentes. Mais ils avoient une maxime bien fanfaronne : car ils prétendoient que la vertu de l'Homme eſt la même que celle de Dieu.

Mais Epicure ayant pris le contrepied de ces ſentimens qu'il trouvoit trop guindez, a dit très-intelligiblement que *la Félicité conſiſtoit à manger & à boire quand on en avoit beſoin* ; ajoutant que *celui qui a dequoi ſatisfaire cette double néceſſité, peut diſputer de félicité avec Jupiter même.* Tant l'amour de la volupté l'avoit rendu impie. Car il ne faut pas s'arrêter à ce nom de Jupiter, qu'il ne mettoit là que pour faire le mauvais plaiſant ; il parloit de Dieu le

a *Conformément à la nature* : ils vouloient dire, conformément à la Loi naturelle & univerſelle, qui eſt la droite raiſon ; *toute la même dans nous, & dans Jupiter, le Maître du Monde. C'eſt en cela que conſiſte la vertu de l'homme heureux*, diſoient-ils, *auſſi bien que celle de Dieu.* Voyez Laërce dans Zénon. Le Sage ou l'Heureux du Portique diſoit à Jupiter, Vous n'avez pas plus de vertu, que moi : celui du Jardin d'Epicure lui diſoit vous n'avez pas plus de plaiſir que j'en ai quand j'ai beû & mangé à ma ſuffiſance. L'un étoit aveuglé par l'orgueil, & l'autre par la ſenſualité. On peut juger s'ils tendoient au même but par ce mot de Ciceron. *Epicurei ſimpliciter pecudis & hominis idem bonum eſſe cenſent* 2. Queſt. Acad.

Seigneur de toutes choſes, quand il a vomi ce blaſphéme. C'étoit l'infatuation du Hazard & des Atomes qui avoit ôté à ce miſérable tout ſentiment de Religion : car il s'étoit mis dans l'eſprit que les choſes humaines tournoient au gré du Hazard, indépendemment de la Providence ; qu'on n'auroit aucun compte à rendre après la mort de ce qu'on auroit fait durant la vie ; & qu'enfin il ne reſtoit rien de l'Homme au dé-là du tombeau.

Platon au contraire y fait enviſager des Tribunaux de Juſtice, & des lieux deſtinez pour le ſupplice des méchans : & voici ce qu'il en dit dans le dixiéme livre de ſa Réplique. a *Là étoit je ne ſçai qu'elle eſpéce d'hommes farouches, ayant le feu dans les yeux ; leſquels entendant ce mugiſſement, allérent ſaiſir quelques-uns de ces nouveau-venus, & les ſéparérent du reſte de la troupe. Pour Aridée & les autres, ils leur mirent les fers aux pieds & aux mains, les jettérent à terre par les cheveux : & après les avoir écorchez, ſe mirent à les traîner hors de cette place dans un chemin tout couvert de ronces & d'épines.*

Et dans le Phédon, b *Le troiſiéme Fleuve*, dit-il, *a ſon cours entre les deux autres, & eſt receû non loin de ſa ſource dans un lieu ſpacieux tout plein de feu : Là il forme un marais plus grand*

a C'eſt ici un morceau de la rélation d'un Reſſuſcité nommé Er, qui dit ce qu'il a veû dans l'autre Monde. Théodoret en raportera plus bas un autre morceau. *Aridée* ou *Ardiée*, dont il eſt ici parlé, étoit un Tyran de Pamphylie, qui avoit tué ſon pére & ſon frére aîné pour regner, comme il avoit fait en ſuite avec beaucoup de ſuccés. Il y avoit déja mille ans qu'il étoit dans les ſupplices.

b Ceci eſt de la traduction de M. Dacier.

Voyez le tome 1. page 477. & ſuivantes.

que notre mer, dans lequel on voit boüillonner l'eau mêlée avec la bouë. Le fleuve sortant de là noir & bourbeux, parcourt la terre, & se rend à l'extrémité du marais Achérusiade sans se mêler avec ses eaux: & après avoir fait plusieurs tours & détours sous terre, il se jette dans le Tartare. C'est ce Fluve qu'on appelle le Pyriphlégéton, dont on voit des ruisseaux saillir sur la terre en plusieurs endroits. A l'opposite de celui-là le quatréme Fleuve tombe premiérement dans un lieu affreux & sauvage où tout est d'une couleur bleuâtre: on nomme ce lieu la Stygie. Là il forme le formidable marais du Styx: & après avoir pris dans les eaux de ce marais des vertus & des qualitez horribles, il se plonge dans la terre, où il fait plusieurs tours; & dirigeant son cours vis-à-vis du Phyriphlégéton, il le rencontre enfin dans le marais de l'Achéron, où il ne mêle pas non plus ses eaux avec les eaux des autres Fleuves: mais après divers tours qu'il fait dans la terre, il se jette dans le Tartare comme le Phyriphlégéton, mais par le côté opposé; & le reste. Car j'ai tort de transcrire ici ce Dialogue que vous avez entre les mains, & dans lequel il vous est aisé, mes bien-aimez, de vous convaincre par vos propres yeux que Platon reconnoit dans l'autre Monde un Tribunal, où les morts qui n'ont commis que des péchez legers étant condamnez à des peines proportionnées, ceux qui ont souvent & griévement péché sont livrez à des maux sans réméde: article trop important pour ne pas rapporter encore les propres paroles de Platon.

Pour les Pécheurs, dit-il, *qui sont jugez incurables à cause de leurs crimes énormes, comme fréquens & horribles sacriléges, homicides réïtérez au mépris*

de toutes les Loix, & de tous les sentimens naturels, & pareils attentats ; un sort rigoureux & juste précipite tous ces scélérats dans le Tartare, d'où ils ne sortent jamais. Mais ceux qui ont commis d'autres péchez, qui quoique griefs ne les rendent pas pourtant incurables : ceux par exemple qui s'étant portez à quelque violence contre leur pére ou leur mére, dans un transport de colére, leur en ont ensuite marqué leur répentir par une conduite constamment soumise & respectueuse ; & ceux qui ont fait des meurtres dans de semblables emportements : ceux-là, dis-je, ne sçauroient éviter d'être jettez dans le Tartare ; mais après un an de souffrance ils en sortent les uns & les autres, le flot rejettant les Homicides par le canal du Cocyte, & ceux qui ont maltraité leur pére ou leur mére par celui du Pyriphlégéton. Il continüe par la vive peinture qu'il fait, & de la douleur de ces misérables qui crient merci à ceux qu'ils ont excédez, & de leur desespoir quand ils sont rentraînez dans le même abyme, & dans les mêmes supplices, autant de fois que leur pardon leur est réfusé.

Après cette description du lieu de supplices, Platon représente l'agréable séjour des gens de bien en cette maniére. *Ceux qui se sont glorieusement distinguez par la sainteté de leur vie, ne sont pas plûtôt sortis de ce Monde, qui étoit pour eux une prison, qu'on les fait passer plus haut dans un lieu où tout respire la pureté. C'est dans cette nouvelle Terre qu'on leur assigne leur demeure. Il y en a même, qui s'étant suffisamment purifiez par l'usage de la Philosophie pour n'avoir plus besoin de recommencer jamais à vivre dans la peine, sont receûs dans des demeures encore plus charmantes, mais dont il ne me seroit pas aisé de décrire les*

charmes, quand le peu de tems qui me reſte me permettroit de vous entretenir. Il ſuffit de ce que je viens de dire, mon cher Simmias, pour nous faire travailler ſans relâche à l'acquiſition de la vertu & de la ſageſſe : car vous voyez que le prix en eſt beau, & nous y avons des prétentions bien fondées.

Il dit quelque choſe d'approchant dans l'Entretien intitulé Gorgias. *Ecoutez* (ce ſont ſes paroles) *écoutez des veritez conſolantes, que vous traiterez peut-être de viſions : mais je ſçai bien que rien n'eſt plus indubitable que ce que je vais dire. Donnons donc pour vrai ce qui l'eſt en effet. Sçachez*, pourſuit-il un peu après, *qu'un homme qui a été juſte & ſaint pendant ſa vie, eſt tranſporté après ſa mort dans les Iſles des Bienheureux, où ayant une fois pris place, il jouït d'une pleine félicité à l'abri de toutes les diſgraces : & qu'au contraire l'impie & le pécheur eſt jetté dans la priſon de ceux qui ont été jugez & condamnez, nommée le Tartare.* Et de rechef, *ils ſe préſenteront donc au Jugement dépoüillez de toutes ces choſes, puiſque ce ſera après leur mort qu'ils ſeront jugez : leur Juge ſera dans le même dénuement, puiſque ce ſera un mort qui les jugera : & c'eſt ce qu'il faut, afin que ce Jugement ſoit équitable : il faut*, dis-je, *que le Juge avec ſa ſeule ame examine l'ame toute ſeule, auſſi-tôt que l'homme en ceſſant de vivre, aura été ſeparé de ſa famille, & dénué de tous ces ornemens extérieurs qui déguiſent le vice ſur la terre.*

Ces extraits font voir que Platon étoit fortement perſuadé qu'il y avoit dans les Enfers un Tribunal établi pour juger les morts : Les entretiens qu'il avoit eûs avec les Hébreux en

Egypte lui ayant certainement donné quelque connoissance de la Doctrine des Prophétes, & en particulier *de ce Fleuve de feu*, [a] montré au saint homme Daniel, & de ces paroles d'Isaïe sur les peines des Damnez, [b] *Leur Ver ne mourra point, & leur Feu ne s'éteindra point* : & ces autres : *Qui vous annoncera qu'il y a un Feu qui brûle ? qui vous annoncera qu'il y a un lieu où l'on demeure éternellement* ?. On peut trouver une grande quantité de choses semblables dans les Prophétes. Platon leur en ayant donc emprunté quelques-unes, & y ayant mêlé beaucoup de fables qui couroient en Grèce ; c'est de ce mêlange confus qu'il a tissu les récits qu'il vient de nous faire, & celui qu'il ajoute tout de suite.

Ce Rhadamanthe, dit-il, *le premier des Juges dont j'ai parlé, quand quelque scélérat lui tombe entre les mains, ne veut sçavoir ni quelle figure il faisoit dans le monde, ni quel sang lui couloit dans les veines ; il lui suffit de sçavoir que c'est un méchant homme. Il l'envoye au Tartare sur l'heure, avec une marque qui fasse connoître s'il est du nombre des malades guérissables ou de celui des incurables. Celui-ci y étant arrivé, subit les peines convénables à son état. Mais quand parfois ce Juge apperçoit une autre ame qui a pratiqué la vertu & aimé la vérité, soit que ce soit l'ame d'un simple particulier ou de quelque autre, principalement, comme je me le figure, mon cher Calliclès, celle d'un Philosophe, qui attentif sur lui même se sera peu mêlé des affaires du monde, il fait à cette ame l'accueil le plus caressant, & la fait passer aux Isles de Bienheureux.*

a Daniel 7. 10. b Isaïe 66. 24. & 33. 14.

Et quelques lignes plus bas : *Par toutes ces considérations je vous déclare, cher Calliclés, que mon parti est pris, & que je ne veux penser à autre chose qu'à présenter mon ame à son Juge dans le meilleur état où elle puisse être. Ainsi disant adieu aux honneurs & aux dignitez qui font la passion de la plûpart des gens, & uniquement appliqué à la recherche de la vérité, je ferai tout mon possible pour vivre dans la plus exacte probité, & pour y mourir quand il faudra mourir. J'exhorte tout le monde, & vous nommément, à entrer avec moi dans la lice de la vertu : persuadé que je suis qu'il n'est point d'autre combat où un si beau prix soit proposé aux mortels, & d'où ils doivent plus souhaitter de sortir victorieux. Il faut, Caliclés, que je vous gronde & vous querelle ici un peu là-dessus : car vous pourrez bien être embarrassé à vous défendre dans l'affaire que vous aurez en ce pays-là, & dans ce Jugement dont je viens de vous parler. Prenez garde que vous ne vous trouviez muet & bien étonné quand ce Juge, a le rédoutable fils d'Egine, viendra vous saisir pour vous traîner à son parquet. Le trouble où je suis ici pour vous, vous le ressentiriez là tout entier : & que sçait-on si vous en serez quitte pour la peur ? & si vous n'y recevrez pas des soufflets, & tels autres traitemens rigoureux & humilians ? Peut-être méprisez-vous tous ces récits des choses qui se passent dans l'autre monde, comme de vrais contes de vieilles. Je*

a Eaque fils de Jupiter & d'Egine, frére de Rhadamanthe, tous deux Collégues de Minos : tous trois Juges des Enfers. Eaque étoit celui que les Athéniens avoient à craindre ; car il étoit le Juge des Ames Européanes : comme Minos celui des Ames Asiatiques.

le ferois comme vous, ſi après y avoir bien penſé, nous trouvions quelque choſe de meilleur & de plus vrai à dire ſur ce ſujet. Mais vous voilà trois des plus beaux eſprits de toute la Gréce, vous dis-je, & Polus, & Gorgias, qui ne ſçauriez faire voir qu'il y ait d'autre parti à prendre dans cette vie, que celui de vivre ici comme nous jugerons en ce pays-là qu'il ſeroit utile d'avoir vécu. Telle eſt la doctrine de Platon dans ce Dialogue touchant les affaires de l'autre monde, & rien n'eſt plus ſenſé que l'avis qu'il nous donne d'avoir une conduite qui nous y mette à couvert de la condamnation & des ſupplices.

Voici encore comme il fait parler les Loix elles-mêmes à Socrate dans le Criton. *Croyez-nous, Socrate,* lui diſent-elles, *nous qui ſommes vos tendres Nourrices: ne préférez jamais ni vos enfans, ni votre vie, ni aucun autre intérêt à celui de la Juſtice: afin que quand vous paſſerez dans l'empire des morts, vous ayez de quoi vous juſtifier ſur ces articles devant ceux qui y ſont les Maîtres.* Et dans l'Apologie, voulant prouver que la mort eſt un bien, voici ſon raiſonnement. *Penſons encore ici,* dit-il, *qu'il y a grand ſujet d'eſpérer que la mort eſt un bien. Car elle eſt néceſſairement l'un des deux, ou une eſpéce d'anéantiſſement, ſi un mort eſt dans une inſenſibilité générale & entiére; ou bien, ſuivant ce que j'ai dit, un ſimple changement d'état, & un paſſage pour l'ame de ce triſte ſéjour dans quelque autre lieu.*

Il y a dans ces extraits de Platon des penſées qui lui font honneur, quoique mêlées toûjours de quelque choſe de profane; car ce Rhadamanthe, ce Minos, ces Iſles des Bienheûreux,

ce ſont là de pures viſions, [a] auſquelles on doit ajouter le ſentiment où il eſt, que les ames ſeules ſouffrent, & non pas leurs corps avec elles. Mais il eſt en quelque façon excuſable, n'ayant pû avoir le bonheur de profiter de l'inſtruction des Apôtres.

Mais gardez-vous ſur tout, mes bien-aimez, de donner dans les Métempſychoſes, qu'il avoit adoptées comme l'un des dogmes de Pythagore, & qui eſt certainement des plus ridicules. Or voici ce que Platon nous conte dans le Phédon touchant la circulation des ames par divers corps, prétendant qu'après la mort chacune d'elles fait tranſmigration (comme il eſt juſte) dans le corps qui eſt le plus propre à entretenir les inclinations qu'elle avoit eûës dans cette vie. *De quelles inclinations parlez-vous, Socrate? interrompt Cébés. Par exemple, reprend Socrate, l'ame d'un intempérant, ſujet à la crapule, juſqu'à en faire gloire au mépris de toutes les régles de la bienſéance, ne mérite-t-elle pas de paſſer dans un corps d'âne, ou de quelque autre bête des plus ſtupides? Vous avez raiſon, répond Cébés. Et celles des Tyrans, des hommes violens & injuſtes, de ceux qui auront vécu de vol & de rapine, ne les deſtineriez-vous pas à animer quelque loup, quelque faucon, ou quelque milan? Car quelle apparence de les loger autre part? Je les y deſtine, je les y loge, replique Cébes.* Je paſſe la ſuite pour abbréger : mais celui qui ſe donnera la peine de lire tout cet endroit de Platon, trou-

a L'aſſociation du corps à la gloire ou au ſupplice de l'Ame, dans l'autre vie, eſt preſque le ſeul de nos dogmes, dont on ne trouve aucune trace dans la Religion Payenne.

vera entre autres choſes que les ames des grands Politiques iront continuer d'exercer leur talent ſous la figure d'une abeille, d'une guêpe, ou d'une fourmi; ou dans un autre corps d'homme. Or c'eſt ce qui eſt non ſeulement riſible, mais encore directement oppoſé à ce que le même Auteur nous avoit dit auparavant. Car il avoit dit que la punition des ames conſiſtoit en ce qu'on les jettoit, les unes dans l'Achéron, ou dans le marais Achéruſiade, les autres dans le Styx, dans le Cocyte, & dans le Pyriphlégéton, qui entraînoit les incurables dans le Tartare; tandis que les curables, emportées par le courant du fleuve, demandoient miſéricorde aux gens qui en bordoient le rivage, & à qui elles avoient fait quelque tort; & en cas de refus elles étoient rentraînées dans le marais. Et il veut ici que les voluptueux ſe métamorphoſent en ânes, que les Tyrans, & les brigands, deviennent loups, ou faucons, ou milans: & que ceux qui auront eû les vertus politiques, en ſoient glorieuſement récompenſez par leur changement en guêpes, en fourmis, en abeilles: car tel eſt le prix qu'un Philoſophe deſtine à la vertu.

Et en cela, autre contradiction: car il avoit déja fait paſſer les ames vertueuſes dans les Iſles des Bienheûreux: ajoûtant que le quartier des Philoſophes y étoit d'une beauté au deſſus de toutes les expreſſions. Maintenant il trouve à propos que de vertueux défunts qui ne firent jamais aucun mal à perſonne, ſoient plus que ſatisfaits de la condition de petites bêtes nuiſibles & malfaiſantes. Car les abeilles & les guêpes ſont portées de leur naturel à nous faire ſentir leur aiguillon, & les fourmis ne ſont que des

voleuſes qui veulent partager le grain avec le laboureur qui n'a point partagé le travail avec elles : outre que les guêpes ſoutenues par les abeilles, font guerre ouverte à ceux qui cultivent nos verges, où elles entament le fruit le plus beau, & le gâtent. Toutes réflexions que ce ſage Philoſophe ne s'eſt pas donné la peine de faire, dominé par l'autorité de l'inventeur de la Métempſychoſe.

Ecoutons encore Platon qui continue de ſe donner carriére ſur des fictions. *Une ame*, dit-il, *ne ſçauroit revenir en moins de dix mille ans au lieu d'où elle eſt partie, puiſque ce n'eſt qu'après autant de tems que cela, qu'il lui vient des aîles pour voler : à moins que ce ne ſoit l'ame d'un homme qui ait été ſincérement Philoſophe, & qui ait aimé les beaux garçons, ſelon les régles de la Philoſophie. Car les ames de cet ordre n'ont que trois tournées à faire par divers corps, chacune d'environ trois cens ans, & l'on leur redonne leur liberté ſur la fin du dixiéme ſiécle. Ayant, dis-je, fourni ces trois périodes de vie, & trois fois de ſuite pris des aîles, elles s'en vont enfin après mille ans pour ne plus revenir. Toutes les autres au bout de leur premiere vie, ſubiſſent le Jugement : après lequel les unes vont recevoir leur chatiment dans certains cachots ſoûterrains, & les autres déchargées de ce qui les appeſentiſſoit, par leurs peines mêmes, montent dans un certain endroit du Ciel, où elles ſont traittées ſelon les mérites qu'elles ont acquis durant leur vie humaine.*

On voit bien que ce ne ſont là que des contes faits à plaiſir : car d'où a-t-il tiré cette révolution de dix mille ans, ni plus ni moins, après laquelle chaque ame regagne inceſſamment le lieu d'où

d'où elle étoit partie ? Mais ce qu'il a inséré dans cette fable, est une chose à faire horreur, je ne dis pas dans la bouche d'un Philosophe, mais dans celle du débauché le plus déclaré : car regardant sur le même pied ceux qui aiment sincérement la Philosophie, & ceux qui aiment deshonnêtement les garçons, il garentit aux uns & aux autres les mêmes récompenses.

Au reste ce qu'il dit ici des ames les plus méritantes, sçavoir, qu'elles montent au Ciel, il l'avoit oublié quand il disoit dans sa République que l'ame d'Orphée s'étoit revêtue d'un corps de Cygne, & quand il y faisoit d'Agamemnon un aigle, d'Ajax un lion, de l'Héroïne Atalante un gros athléte, & de Thersite un guenon. Pour moi je suis encore à comprendre ce qui l'a pu obliger de coudre à ses dialogues de telles impertinences : car quand il est sur les Métempsychoses, tout son sérieux l'abandonne, & l'on diroit qu'il ne veut que badiner. Mais parmi ce badinage il parle souvent des lieux des supplices & des Enfers : & c'est sur quoi je veux encore tourner le discours, & y ramener ce grand Philosophe, pour ne le pas laisser dans un endroit aussi ridicule pour lui, que celui des Transmigrations. Ecoutez donc cet autre récit qu'il nous va faire.

Ce ne sont point ici, lui dis-je, des aventures fabuleuses, comme celles dont Ulysse repaît la curiosité d'Alcinoüs : c'est un fait que l'on tient de la propre bouche d'un brave Guerrier, qui racontoit lui-même ce qui lui étoit arrivé : je parle de l'Arménien a Er, originaire de Pamphylie. Ce vaillant

a Liv. 10. de la Rép. Au lieu d'*Alcinoüs* comme lit Théodoret, quelques-uns lisent *Alcinus*, sans nous ap-

homme ayant été tué dans un combat, on le trouva dix jours après parmi les autres morts à demi pourris, on l'y trouva, dis-je, auſſi frais & vermeil que s'il eût été encore en vie, & il fut reporté chez lui. Lorſque l'on voulut faire ſes funerailles, & qu'on étoit prêt de le mettre ſur le bucher, il reſſuſcita dans ce même moment, douze jours après ſa mort, & ſe mit à racconter ce qu'il venoit de voir dans l'autre monde. Il dit donc que ſon ame étant ſortie du corps, étoit allée de compagnie avec pluſieurs autres dans un certain lieu où l'on voyoit des choſes qui donnoient beaucoup à penſer : deux ſoupiraux, ou deux eſpéces de puits l'un contre l'autre ; & deux pareilles ouvertures vers le Ciel, comme deux canons de cheminée qui répondoient aux deux puits ; & les ſiéges des Juges, placez entre ces quatre trous. Quand ils eûrent jugé toutes ces ames, ils commendérent à celles des juſtes, après leur avoir attaché leur ſentence ſur le devant de leurs robes, de prendre leur eſſor vers le Ciel par celui des deux tuyaux montans qu'elles avoient à leur droite ; & ordonnérent aux ames des méchans de ſe jetter en bas par celle de ces manières de trapes qu'elles avoient à leur gauche, après leur avoir couſu par derriére la liſte des crimes dont elles avoient été trouvé chargées. Pour lui, quand il ſe préſenta afin d'être jugé à ſon tour, on lui déclara qu'on l'avoit choiſi pour aller dire aux vivans des nouvelles de ce qui ſe paſſoit au pays des morts, & qu'il n'a-

prendre ce que c'eſt que cet *Alcinus*. Quelques-uns liſent *Hérus* au lieu d'*Er*, d'autres le font fils d'*Arménius* ou d'*Alcimus*, ſelon qu'ils conſtruiſent la phraſe un peu équivoque de Platon. Je croi que le ſens en eſt tel que je l'ai exprimé. S. Juſtin, S. Clément, Origéne, Euſébe, Plutarque, Valére Maxime, Macrobe, parlent de ce célébre Reſſuſcité.

voit qu'à bien ouvrir les yeux & les oreilles pour tout remarquer.

Ceci sent du moins un peu mieux son Philosophe : car Platon ne relégue plus les ames dans des corps de bête ; mais il envoye les innocentes au ciel, & les pécheresses dans les enfers : ce qui fait voir qu'il disoit le reste par jeu, & qu'il s'est remis ici sur son sérieux. Plutarque reconnoit aussi bien que Platon, un Juge des morts qui a sous lui des Ministres pour l'exécution des sentences émanées de son tribunal, comme cet Auteur le montre par ce récit qu'il a inséré dans son traité de a l'Ame.

J'étois présent, dit-il, *avec Sositéle, & Héracléon, lors qu'Antyllus nous conta son aventure. Car lors que ses Médecins croyoient qu'il eût expiré, il revint un peu à lui d'une assez profonde léthargie où il étoit, & il ne fit ni ne dit rien qui marquât qu'il fut en délire. Il racontoit qu'il étoit effectivement mort, mais qu'il venoit de ressusciter : & il est vrai qu'il guérit de cette maladie. Il asseûroit que certains Satellites qui l'avoient conduit aux Enfers, receûrent une verte réprimande de leur Maître, pour l'équivoque qu'ils avoient faite, en lui présentant Antyllus à la place de Nicandas qu'ils avoient eû ordre d'aller prendre, & de le lui amener. Ce Nicandas étoit un Cordonier.* Plutarque dit que ce bon Cordonier mourut peu après, & que ce fut pour cela qu'Antyllus recouvra sa santé.

a Le Traité de l'Ame cité par Eusébe sur cette même Résurrection, & par Origéne sur les Visions Prophétiques, ne se trouve plus. Il étoit en plusieurs Livres : car Eusébe tire ce récit du premier Livre. Voyez Eus. Liv. II. ch. 36. & Orig. Liv. 5. contre Celse.

Par tout ce qui a été dit jusqu'ici vous avez veû de quelle maniére les Philosophes ont raisonné sur la Fin & sur le Jugement : que pour le premier article, quelques-uns de vos Maitres ont mesuré la félicité au plaisir des sens, & que quelques autres en ont parlé d'une maniére un peu plus élevée : & que pour le second, les uns ayant creû que l'Homme meurt tout entier, & qu'il n'en passe rien au de-là du tombeau ; les autres ont imaginé diverses maniéres de lui faire trouver dans l'autre vie, ou la récompense, ou la punition qu'il auroit méritée dans celle-ci ; & que sur tout ils ont employé les couleurs les plus vives pour peindre comme la chose du monde la plus affreuse, le lieu destiné pour le supplice des ames criminelles : quoi qu'à cela près ils ayent entassé bien des fables dans cette description. Il est tems de vous faire admirer dans nos Evangiles le caractére sensible du Maître divin qui nous y instruit d'une maniére digne de lui.

Nos Auteurs sacrez établissent donc pour le premier principe de notre bonne conduite une crainte loüable & salutaire ; car [a] *la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse*, nous dit Salomon après David son Pére : & pour notre Fin, ils la font consister à vivre conformément à la Loi de Dieu. Car [b] *bienheûreux sont ceux qui sont innocens dans leurs démarches, marchant dans la Loi du Seigneur : bienheûreux ceux qui recherchent ses ordonnances. Ils le chercheront de tout leur cœur.*

Le Sauveur de tous les hommes nous a don-

a Ps. 110. 10. Ecclésiastique 1. 16. b Ps. 118. 1.

né la même idée de notre Fin & de notre félicité dans son Evangile. Car il y a appellé heûreux, non pas les riches, ni les voluptueux, ni ceux qui ont toutes choses à souhait ici bas; mais les pauvres d'esprit, les débonnaires, les miséricordieux, ceux qui sont affamez & altérez de Justice, ceux qui souffrent quelque chose pour un bon sujet: c'est à ceux-là qu'il a promis le Royaume des cieux, & à ceux qui auront pratiqué toutes sortes de bonnes œuvres. Mais je ne puis mieux faire que de rapporter ici ses divines Loix, comme il les a proposées, en forme de Béatitudes. a *Heûreux ceux qui sont pauvres d'esprit: car le Royaume des cieux leur appartient. Heûreux ceux qui ont de la douceur: car ils posséderont la terre. Heûreux ceux qui ont faim & soif de la justice: car ils seront rassasiez. Heûreux ceux qui ont l'esprit pacifique: car ils seront appellez enfans de Dieu. Heûreux ceux qui souffrent persecution pour la justice: parce que le Royaume des cieux leur appartient. Heûreux ceux qui usent de miséricorde: car ils obtiendront miséricorde. Heûreux ceux dont le cœur est pur: car ils verront Dieu.*

Tel est, mes bien-aimez, l'esprit de toutes nos Loix, & il me suffit de celles que je viens de rapporter, pour vous faire connoître le but de notre Législateur, & la Fin qu'il nous a proposée. Car il ne nous a pas ordonné, comme vous voyez, de faire notre félicité ou de nos richesses, ou de notre bonne mine, ou de notre bonne santé: mais de nos sueurs & de nos périls dans la poursuite de la vertu, & dans l'attente du bonheur inef-

a S. Matth. 5. 3.

fable qui en doit faire la récompense. Bonheur ineffable, dis-je ; car quelle éloquence pourroit suffire pour donner des idées assez majestueuses de ce Royaume des Cieux qu'on ne peut ni perdre ni voir finir ? De cette vie dont la félicité ne sera jamais troublée ni par la vieillesse, ni par la douleur, ni par les inquiétudes ? a *Toutes choses que ni l'œuil n'a veües, ni l'oreille entendües, ni l'esprit de l'homme conçûës*, dit l'admirable Paul en parlant *de ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment*. Que si cet Apôtre qui avoit été spectateur de cette gloire, s'est trouvé incapable de dire ce qu'il n'avoit pas été trouvé indigne de voir ; qui oseroit entreprendre de parler d'un sujet si ineffable ?

Au reste pour être persuadé qu'il ne propose pas d'autre Fin à l'homme de bien, que la vie éternelle, on n'a qu'à en juger par cet endroit de son Epitre aux Romains. b *Car lorsque vous étiez esclaves du péché, vous aviez secoüé le joug de la justice. Quel avantage avez-vous donc trouvé alors dans ces choses dont vous rougissez maintenant ? Car elles aboutissent à la mort. Or présentement étant affranchis du péché, & assujettis à Dieu ; l'avantage que vous y trouvez, va à votre sanctification, & aboutit à la vie éternelle. Car la solde du péché, c'est la mort : mais la grace qu'on reçoit de Dieu, c'est la vie éternelle en* Jesus-Christ *Nôtre-Seigneur*. C'est comme s'il disoit, Votre affranchissement de la Tyrannie du péché, étoit déja un assez grand avantage pour vous faire juger que la pieté n'est jamais infructueuse : mais le Seigneur est si libéral & si magnifique qu'il vous

a 1. Cor. 2. 9. b Rom. 7. 20.

donne encore par pure bonté la vie éternelle ; afin que vous conceviez la différence du péché, & de la justice : car le péché aboutit à la mort, & la justice à la vie éternelle.

Voici comme il relève l'excessive grandeur de la récompense dans la suite de la même Epitre. a *Car*, dit-il, *tous ceux que l'esprit de Dieu fait agir, ceux-là sont enfans de Dieu. Aussi n'avez-vous point reçeû l'esprit de servitude pour être tout de nouveau dans la crainte : mais vous avez reçeû l'esprit d'adoption des enfans de Dieu, par lequel nous crions Pére, Pére. Car cet Esprit même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfans de Dieu. Que si nous sommes enfans, nous sommes aussi héritiers ; je dis, héritiers de Dieu, & cohéritiers de* JESUS-CHRIST : *si toutefois nous avons part à ses souffrances, pour avoir aussi part à sa gloire.*

Il dit à peu près le même écrivant aux Galates. b *Aussi n'êtes vous plus esclave, mais fils. Que si on est fils, on est héritier de Dieu par* JESUS-CHRIST.

Il écrit dans le même sens à Timothée. c *C'est une chose indubitable : car si nous sommes morts avec lui, nous vivrons aussi avec lui : si nous souffrons, nous regnerons avec lui.* Et dans une d autre Lettre qu'il écrit à Timothée, il parle ainsi. *Car pour moi je vas être immolé, & le tems de ma mort est tout proche. J'ai combattu vaillamment : j'ai achevé ma course : j'ai été fidéle jusqu'au bout. Du reste la Couronne de justice se garde pour moi ; & le Seigneur me la donnera en ce jour-là, lui qui est*

a Rom. 8. 14. b Gala. 4. 7. c 2. Tim. 2. 11.
d 2. Tim. 4. 6. Il y a là une inadvertence de Théodoret dans la Citation : car ce passage, & le précédent sont de la même Lettre.

le juste Juge : & non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui ont souhaitté son avenement.

Pour le dogme de la Résurrection des corps, il l'établit dans diverses Lettres qu'il écrit aux Corinthiens, aux Thessaloniciens, aux Philippiens, & à plusieurs autres. a *Ce qu'on séme maintenant de corruptible*, dit il, *ressuscitera incorruptible : ce qu'on séme de vil & d'abjet, ressuscitera glorieux : ce qu'on séme de foible, ressuscitera plein de force. C'est un corps animal que l'on séme, & c'est un corps spirituel qui ressuscitera.* Et un peu après, b *Car la trompette sonnera, & les morts ressusciteront incorruptibles ; & nous autres nous serons changez. Car il faut que ce corps corruptible soit revêtu d'incorruptibilité, & que ce corps mortel soit revêtu d'immortalité.* Et ailleurs, c *Pour nous, notre commerce est au ciel, d'où aussi nous attendons le Sauveur notre Seigneur* JESUS-CHRIST ; *qui donnera à notre corps, si abjet de lui-même, une forme toute nouvelle, jusqu'à le rendre semblable à son corps glorieux.*

Ecoutez maintenant notre Seigneur lui même qui parle aux Juifs en cette maniére. d *Encore qu'il soit Fils de l'Homme, que cela ne vous surprenne point. Car le tems aproche que tous ceux qui sont dans le tombeau, entendront sa voix : & ceux qui auront fait de bonnes actions ressusciteront pour vivre ; au lieu que ceux qui en auront fait de mauvaises, ressusciteront pour être condamnez.*

a 1. Cor. 15. 42. b 1. Cor. 15. 52. c Philip. 3. 20.
d S. Jean 5. 27. La ponctuation de la Vulgate demande qu'on traduise, *Et il lui a donné le pouvoir de juger, parce qu'il est Fils de l'Homme. Que cela ne vous surprenne point. Car*, & le reste.

Et ailleurs il parle ainsi de ce qui doit arriver à la fin du Monde. a *Mais aussi-tôt après ces jours de tribulation, le soleil s'obscurcira; la lune n'éclairera point; & les Vertus célestes seront en desordre. Alors le signe du Fils de l'Homme paroîtra dans le Ciel; alors toutes les nations de la terre feront éclater leur douleur.* Par ces dernieres paroles il marque l'accablement de douleur, où se trouveront les infidéles. Ayant, à ce sujet, proposé deux paraboles; celle des Vierges dont les unes ayant leurs lampes garnies entrérent dans la sale de la nôce, tandis que les autres en furent exclues comme des filles qui avoient laissé éteindre leurs lampes: & celle des talens, où l'on voit des serviteurs soigneux & fidéles, & un serviteur négligent, lequel pour avoir caché le talent qui lui avoit été confié, fut jetté dehors dans les ténébres: après ces deux paraboles, dis-je, il ajoûta, b *Or quand le Fils de l'Homme viendra dans l'éclat de sa Majesté, & tous ses saints Anges avec lui, alors il s'assiera sur le thrône de sa gloire. Et toutes les Nations se rassembleront devant lui: & il séparera les uns d'avec les autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs. Il placera les brebis à sa droite, & les boucs à sa gauche. Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite, Venez, vous qui êtes benis de mon Pére; possédez le Royaume qui vous a été préparé dès la création du monde. Car j'ai eû faim, & vous m'avez donné à manger; j'ai eû soif, & vous m'avez donné à boire; je ne sçavois où loger, & vous m'avez recueilli chez vous; je manquois d'habit, & vous m'en avez donné; j'étois malade, & vous m'avez*

a S. Matt. 24. 29. b S. Matt. 25. 31.

visité ; j'étois en prison, & vous m'y êtes venu voir. Et eux ayant répliqué, qu'ils n'ont jamais été assez heûreux pour lui rendre ces services ; (car c'est le propre des gens de bien de se tenir toûjours dans la modestie, & de cacher leur vertu,) le Roi leur répondra. *Je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un des plus petits de mes fréres, que voilà qui croyent en moi, vous me les avez faites à moi-même.* Après avoir ainsi comblé d'éloges & de récompenses ceux qui seront à sa droite, il dira à ceux qui seront à sa gauche, *Allez, maudits, loin de moi dans le feu éternel, qui a été préparé pour le Démon, & pour ses Anges.* Il leur explique ensuite la cause de leur malheur : c'est que n'ayant imité en rien le procédé tout charitable des Justes, ils n'en imitent pas même la modestie singuliére : puisque ceux-là ne voulant pas avoüer le bien qu'ils ont fait, ceux-ci nient faussement les mauvaises actions qu'ils ont faites. Mais on les en convaincra, & on les livrera aux supplices.

Comparez, mes bien-aimez, cette doctrine avec certains articles de celle de Platon, qui ont mérité nos éloges ; (car pour ses puérilitez, & celles des autres sur cette matiére, elles ne sont dignes que de ces ténébres dont il a été parlé ci-dessus,) & vous trouverez que ces articles qui ont été trouvé raisonnables, ont quelque rapport avec les véritez que vous venez d'entendre. Car au fond il reconnoît qu'il y a dans l'autre vie & des supplices pour les pécheurs, & des récompenses pour les justes. ; ce qui est très-conforme à nos Ecritures anciennes & nouvelles : quoiqu'à cela près il introduise pour Juges, un Eacus, un Minos, un Rhadamanthe,

trois hommes dont toutes les actions n'ont pas été préconisées du public, & dont le second en particulier, je parle de Minos, auroit beaucoup mieux sa place entre les criminels a qu'entre les Juges, si l'on en croit un grand nombre d'Historiens.

Mais nous nous attendons à être jugez par celui qui nous a créez; & qui connoit le fond de notre nature, parce qu'elle est son ouvrage: de sorte qu'il ne peut manquer d'être pleinement informé non seulement de nos actions & de nos paroles, mais encore de tous les mouvemens intérieurs de notre ame. Il nous jugera sous sa forme humaine, parce que la nature Divine est invisible. C'est pourquoi notre Juge se nomme lui-même *Fils de l'Homme*, d'autant que ceux qui seront jugez le verront sous cette forme. C'est ce qui fait que l'Apôtre prêchant aux Athéniens, leur dit, b *Dieu regardant d'en-haut ces tems d'ignorance, annonce maintenant aux hommes qu'ils ayent à faire pénitence en tous lieux: parce qu'il a déterminé un jour où il jugera le monde dans les régles de la justice par l'Homme par lequel il a résolu de le faire: & il en a donné à tous un témoignage digne de foi, en le ressuscitant.*

Si quelqu'un de vous refuse de se rendre à nos preuves, traitant de bagatelles tous les discours des Apôtres, je vais lui suggérer ici un moien de se convaincre de la vérité de leurs paroles. Nôtre-Seigneur Jesus-Christ, & les

a Minos troubla la paix de la Gréce & de la Sicile pour de legers prétextes. Son intrigue avec la Princesse de Mégare Scylla, qui tua son pére pour livrer la Ville à son amant, ne fait pas beaucoup d'honneur à un Législateur si sevére. b Actes 17. 30.

Apôtres ont fait des prédictions de deux sortes, les unes regardent l'état de la vie future, telles sont celles que vous venez d'entendre: les autres ne concernent point du tout l'autre vie, mais la présente. Examinez donc ces dernières, mes bien-aimez: & si vous trouvez qu'elles ayent déja été vérifiées par les événemens, recevez aussi, sans contester davantage, celles dont on ne peut voir l'accomplissement que dans l'autre monde. Et voici comment vous pouvez vous prendre à cet examen.

JESUS-CHRIST a prédit le siége & la ruïne de la Ville de Jérusalem, que ce Temple si célébre seroit renversé de fond en comble, & que les Juifs par lesquels il devoit être lui-même sacrifié, seroient dispersez & vagabons par toute la terre. Voyons maintenant si cette prophétie n'a pas été accomplie à la lettre. Pour l'article de la dispersion des Juifs, je ne pense pas que vous vouliez le contester: car chassez de cette Ville, on les regarde par tout sur le pied d'étrangers. Quant à la solitude du Temple, & à sa démolition jusques aux fondemens; dites naturellement ce qui en est, vous qui avez été sur les lieux: & vous qui n'y avez pas été, rapportez-vous-en à ces témoins de vuë. Car je l'ai vuë de mes yeux, cette terrible désolation: j'en avois entendu la prédiction, & je voulus m'en donner le spectacle: à cet objet, je loüai & j'adorai le Dieu de vérité. C'est donc la puissante voix de l'évenement qui dépose en faveur de cette Prophétie.

En voici une autre: examinons si elle a été accomplie. Le Sauveur a prédit aux Apôtres les combats qu'ils auroient à soutenir, les dangers

auſquels ils ſe trouveroient expoſez en préchant l'Evangile aux Juifs & aux Gentils. a *Car voici*, leur diſoit-il, *que je vous envoye comme des brebis au milieu des loups.* Et quelques lignes après; b *Car ils vous livreront aux Tribunaux, & vous feront flageller dans leurs Synagoges. Vous ſerez menez aux Gouverneurs & aux Rois à cauſe de moi, pour me ſervir de témoins auprès d'eux & des Gentils.* Et dans la ſuite: c *Or le frére livrera ſon frére à la mort, & le pére ſon fils: les enfans mêmes ſe ſoûleveront contre leur Pére & contre leur mére, & les feront mourir. Et vous ſerez en haine à tout le monde à cauſe de mon nom: mais celui qui ſera conſtant juſqu'à la fin, celui là ſera ſauvé.* Et encore, d *S'ils ont appellé le Pére de famille Béelzébut, combien plus feront-ils le même à ceux de ſa maiſon?* Et enfin, e *Ne penſez pas que je ſois venu apporter la paix ſur la terre. Je ne ſuis pas venu apporter la paix, mais le glaive. Car je ſuis venu diviſer l'homme d'avec ſon pére, & la fille d'avec ſa mére, & la belle-fille d'avec ſa belle-mére: & les gens que l'homme a dans ſa maiſon ſeront ſes ennemis.*

Ne voyons-nous pas, mes bien-aimez, que tout cela eſt arrivé? N'eſt-ce pas en s'expoſant à tous ces dangers que les Apôtres ont éclairé toute la terre, & que leurs ſucceſſeurs y ont conſervé le prétieux dépot de la Foi? Témoin les tombeaux de tant de Martyrs: témoin les riches vaiſſeaux qui renferment leurs reliques, & d'où il ſort comme une lumiére qui ſe répand ſur la terre & ſur la mer, & comme une voix qui publie hautement la vérité de nos oracles divins. Car les

a S. Matt. 10. 16. b 10. 17. c S. Matt. 24. 13.
d S. Matt. 10. 25. e S. Matt. 10. 34.

triomphes n'avoient pas moins été prédits que les dangers & les combats a *Je bâtirai*, avoit-il dit, *mon Eglise sur cette pierre, & les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle.* Nous voyons encore aujourd'hui dans les familles la division qui avoit été prédite ; car ou les maris déja pris dans les filets de la Foi, sont en guerre avec leurs femmes encore incrédules : ou les femmes ayant déja plié sous le joug de la Religon, s'efforcent d'attirer leurs maris dans un piége salutaire : desunion inévitable qui aboutit à la plus loüable de toutes les unions.

Je supprime ici le reste des prédictions du Sauveur, pour vous en proposer une derniére. Une femme ayant porté aux pieds sacrez de Jesus un vase plein d'huile de parfum, & cette marque de sa Foi ayant été favorablement receûë, il dit à ses Disciples, b *Je vous le dis en vérité ; dans tout le monde, en quelque lieu que cet Evangile soit préché ce qu'elle a fait se publiera aussi en memoire d'elle* : & nous voyons aujourd'hui cette Prophétie exactement accomplie, le saint Evangile leû en tous lieux, la Foi de cette femme par tout publiée, & par tout applaudie.

Après cela, sçachant que tant les prédictions dont je viens de parler, que celles qui concernent l'état de la vie future, sont sorties les unes & les autres de la bouche du même Seigneur ; ne formons aucun doute sur l'accomplissement de ces derniéres, puisque le passé nous répond de l'avenir : tirons de ce qui est arrivé des asseûrances de ce qui doit arriver. Car c'est dans cette vuë que Jesus-Christ a fait de ces deux sortes

a S. Matt. 18. 16. b S. Matt. 26. 13.

de prédictions, afin que l'accompliſſement des unes nous garentit celui des autres. Il a fait plus : car il a donné libéralement à ceux qui ont creû en lui des choſes qu'il ne leur avoit pas promiſes; non ſeulement il les a fait honorer & révérer durant leur vie, mais il les a rendus l'objet de la vénération publique après leur glorieux trépas : & cela afin que ce qu'il a donné ſans s'y être engagé, ſoit un gage certain de ce qu'il a promis. Car il n'y a pas d'apparence que celui qui a donné au de-là de ſes conventions, que ce Seigneur, dis-je, dont les libéralitez ont paſſé les promeſſes, retranche quelque choſe de ce qu'il a fait eſpérer, & fruſtre ces généreux ſoldats des couronnes qu'il a fait briller à leurs yeux quand ils combattoient. Et certes ſi les Maîtres d'exercices qui préſident aux aſſauts des Athlétes, ſe piquent de droiture & de fidélité dans la diſtribution qu'ils font des prix aux victorieux; & ſi après avoir fait travailler des ouvriers, on ſeroit injuſte de retenir leur ſalaire : ce ſeroit penſer peu honorablement du Créateur du Monde, que de croire qu'après avoir donné l'être à ce qui n'étoit rien, qu'après avoir conſommé l'ouvrage de la Rédemption, & éclairé de connoiſſances toutes divines ceux qui ne voyent pas la lumiére; il ne voulût pas tenir les paroles qu'il a données, ni exécuter ſes promeſſes.

Que ſi l'exécution en eſt indubitable, parce que ce ſont les promeſſes d'un Dieu; avoüez, mes bien-aimez, qu'on ne perd pas ſon tems à étudier ſa divine Doctrine, puis qu'il fait attendre à ceux qui l'auront embraſſée, & la poſſeſſion du Royaume des Cieux, & une vie éternelle, & la joüiſſance d'une lumiére intellectuel-

le, & l'heûreuſe ſocieté des Puiſſances incorporelles : comme au contraire il menace les indociles & les incrédules d'un ſupplice éternel. C'eſt ce qu'il déclare dans l'interprétation de la Parabole de l'ivraïe en ces termes. a *De même en arrivera-t-il à la conſommation des ſiécles. Le Fils de l'homme envoyera ſes Anges, & ils enleveront de ſon Royaume tout ce qu'il y a de ſcandaleux, & de gens qui font des œuvres d'iniquité : & ils les jetteront dans la fournaiſe ardente. C'eſt là que l'on pleurera, & que l'on grincera les dens. Alors les juſtes luiront comme le ſoleil dans le Royaume de leur Pére* : à quoi il ajoûte pour concluſion, *Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende.* C'eſt ce que nous vous diſons auſſi de nôtre côté, par un ſentiment de charité & de zéle. Car nous n'entreprenons pas de vous faire accepter malgré vous les dons que Dieu vous préſente. Tout ce que nous pouvons faire c'eſt de vous y exhorter, de vous en conjurer, de vous faire conſidérer la grandeur des biens que vous perdez par vôtre réſiſtence, & de conclure toûjours par cet avis myſtérieux de nôtre divin Maître, *Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende.*

a S. Matt. 13. 41.

ANALYSE

ANALYSE
DU DISCOURS
DE LA VERTU PRATIQUE.

Théodoret entreprend d'humilier les Grecs par l'endroit qui les rendoit les plus vains. Car ils prétendoient que rien n'aprochoit de la vertu de leurs Philosophes : & il fait voir qu'ils se contentoient de connoître la vertu & de la louër : à cela près honteusement esclaves du vice & de la volupté. Tel est le but de ce Discours : & en voici l'œconomie en trois articles.

I. *Après quelques similitudes propres à faire juger que la théorie de la vertu est peu de chose sans la pratique, il dit que la vertu Pratique, pour s'en faire la plus noble idée, consiste à nous rendre semblables à Dieu ; & qu'être semblables à Dieu, en la manière que nous pouvons lui ressembler par l'imitation, c'est aimer ce qu'il aime, & haïr ce qu'il hait. La possibilité, la nécessité, la matière, & la manière de cette imitation, sont expliquées par des passages choisis de David, de S. Matthieu, & de S. Paul. Il y a non seulement de la vérité, mais aussi du tour, à faire voir que nos Ecritures ont réduit la Vertu Pratique à l'imitation de Dieu : car Platon l'ayant aussi reduite à cela, c'est enlever à ses admirateurs la vaine complaisance qu'ils avoient à se figurer que Platon fut ou le premier, ou le seul qui eût pensé si noblement sur cette matière.*

II. *Il rend à ce Philosophe la justice qu'il mérite pour avoir dit qu'après que par la théorie de la Sagesse, on a connu le néant de tout le sensible*, il faut, *comme il parle*, s'enfuir d'ici bas, & tout au plus vite; & que cette prompte rétraite consiste à se rendre aussi semblable à Dieu qu'il est possible. *J'ai remarqué que les Péres, aussi bien que les Philosophes postérieurs à Platon, ont presque tous parlé de cette* fuite *& de cette* ressemblance, *comme de la plus belle chose que Platon ait dite. Il fait sur cette idée le portrait du parfait Philosophe, comme d'un homme qui est tout-à-fait retiré du monde, qui n'en entend point les affaires, qui n'en connoit point les intrigues. Théodoret prouve que ce portrait ne convient à pas un des Philosophes, pas même à Socrate; & que c'est le portrait naturel de nos saints Solitaires, Philosophes parfaits, pour lesquels cet Evêque montre un vrai cœur de Pére, relevant leur profession, leur célibat, leurs occupations dignes des Anges, & faisant avec éclat leur Apologie contre leurs injustes calomniateurs qui répandoient sur tout le Corps des Solitaires l'aversion & le mépris que méritoient quelques Particuliers, lâches déserteurs de la Solitude.*

III. *Le reste du Discours est l'histoire scandaleuse des Philosophes, pour la nommer de la sorte, toute tirée de plumes non suspectes, d'Ecrivains de leur parti. L'intempérance & l'incontinence portées aux plus honteux excés en tous genres, & par profession, par principe: la Volupté associée à la Vertu, ou mise à la place de la Vertu pour faire la félicité du Sage: Socrate, Platon, Aristote, Antisthéne, Diogéne, Cratés, Aristippe, convaincus d'avoir démenti dans la pratique toute leur sagesse spéculative. Il y a de l'art & de l'ordre à*

commencer cette invective, comme fait Théodoret, par leur ôter le prétendu mérite d'avoir eû sur la Vertu & sur la justice de grandes maximes qu'ils n'ont pas suivies : pour les débiter ils n'ont eû besoin que du discernement du bien & du mal, imprimé par le Créateur dans le fonds de nôtre nature : impression qui a fait que les Barbares ont mis les régles de la justice & de la tempérance aussi haut tout au moins que les Grecs, comme Théodoret le justifie. Il répond enfin à la rétorsion, qui n'a été de tout tems que trop embarrassante, tirée de la mauvaise conduite de quelques Chrétiens si déréglez sous une Loi aussi pure que la nôtre. Il se joint lui même à ceux qui condamnent ces prévaricateurs : mais il démontre que ce n'est pas là une raison pour censurer la Loi même.

XII. DISCOURS.

DE LA VERTU PRATIQUE.

QUoique ce ſoit la racine qui affermit l'arbre, & qui lui diſpenſe ſa nourriture ; il faut pourtant avouër qu'il doit toute ſa beauté à ſes branches, & aux fruits qui y pendent gracieuſement entre les feüilles : de ſorte que qui le dépoüilleroit de ſa verdure en lui ôtant tout ſon bois, en feroit un tronc ſtérile & deſagréable inutilement enraciné dans la terre. Quoique les yeux ſoient d'un uſage eſſentiel dans le corps humain, puiſqu'ils éclairent & dirigent l'action du reſte des membres : notre corps ne ſçauroit néanmoins guéres mieux ſe paſſer, ni des pieds qui le portent & qui le font marcher, ni des mains qui s'appliquent au travail, & qui lui fourniſſent ſa ſubſiſtance avec les autres ſecours néceſſaires. Enfin quoique ce que l'Ouvrier en drap nomme ſa Chaine, formée de fils montez en long ſur ſon métier, lui ſoit d'une néceſſité abſoluë pour travailler les matiéres de nos tuniques & de nos robes : cependant il ne feroit rien s'il n'ajoutoit ſa Tréme à ſa Chaine, puiſqu'il faut néceſſairement que le fil porté en travers ſur ceux qui ſont mis de long, les ſerre & les entretienne.

Vous me demanderez, mes bien-aimez, ce que je veux dire par là : Certainement je n'aime pas à dire des inutilitez. Je cherche des ſimilitudes propres à vous rendre ſenſible une maxime de la plus parfaite Philoſophie : je prétends, dis-je, vous

donner à entendre par ces comparaisons, que bien que la connoissance des choses divines soit un don infiniment prétieux ; elle ne suffit pas néanmoins pour rendre parfait celui qui a le bonheur de la posséder, s'il ne soûtient de si belles lumiéres par la pratique des bonnes œuvres. Car je tombe d'accord que l'intelligence de la vérité, & la fermeté de la Foi, sont dans l'ame ce que la racine est dans l'arbre, l'œüil dans le corps, & la chaine du drapier dans son ouvrage : mais ce n'est pas assez d'avoir de saines pensées sur la Divinité, si l'on ne régle en même tems sa conduite sur la Loi de Dieu. Car de même que celui qui se met en apprentissage sous un Peintre, ou sous un Cordonnier, ou sous un autre maître de quelque vacation que ce soit, n'y est pas seulement pour la théorie, mais beaucoup plus pour la pratique qui le rend imitateur & copiste de ceux dont il prend leçon : ainsi ceux qui aspirent à être sçavans dans la Religion, ne doivent pas seulement se remplir l'esprit des plus pures lumiéres sur les choses divines & naturelles, mais s'instruire encore des régles de la Vertu Pratique, les mettre en usage aussi souvent & aussi parfaitement qu'il leur est possible, & former là-dessus leurs mœurs & leur caractére. Avoir donné ce trait & cette forme à son ame, c'est en avoir fait non seulement une table où toute la Loi est écrite, mais encore un portrait vivant & animé du Législateur.

C'est à quoi nous exhorte ce grand Prédicateur de la vérité qui nous dit, [a] *Soyez donc les imitateurs de Dieu* : avis qu'il nous donne après son Maître qui avoit tenu le même langage, *Soyez les imitateurs de votre Pére, qui est dans les cieux* :

a *Ephes.* 5. 1.

& dans un autre endroit, a *Soyez parfaits comme votre Pére céleſte eſt parfait.* Or imiter Dieu autant que nous en ſommes capables, c'eſt aimer ce qu'il aime, & haïr ce qu'il hait: & pour ſçavoir ce qui fait l'objet de ſes affections & de ſes averſions, c'eſt ſa Loi que nous devons conſulter.

Ecoutons d'abord la voix éclatante du divin Prophéte David. b *Car vous n'êtes pas un Dieu qui veüille l'iniquité. Le méchant n'habitera pas près de vous, & les injuſtes ne ſubſiſteront point en votre préſence. Vous avez pris en averſion tous ceux qui font des œuvres d'iniquité; vous perdrez tous ceux qui parlent contre leur penſée. Le Seigneur aura en abomination le meurtrier, & l'homme artificieux.*

Après avoir peint de la ſorte l'eſprit & le caractére du Legiſlateur, le même Prophéte fait parler en ces termes, dans un autre Pſeaume, un homme qui a tiré ſur lui-même une fidéle copie de ce divin original. c *Je marchois dans l'innocence de mon cœur au milieu de votre maiſon: je n'avois en vuë aucun injuſte projet: j'ai eû en averſion les prévaricateurs. Le cœur pervers ne s'eſt point attaché à moi: quand le méchant m'évitoit je n'y prenois pas garde. Je perſecutois celui qui détractoit ſecretement de ſon prochain. Je ne mangeois point avec celui qui étoit fier dans ſes regards, & inſatiable dans les deſirs de ſon cœur. J'attache mes yeux ſur le debonnaire quelque part qu'il ſoit, pour le faire aſſeoir avec moi. Celui qui marchoit dans la voye de l'innocence, c'étoit celui-là que je prenois à mon ſervice. Le ſuperbe ne logeoit point dans l'enceinte de ma maiſon.*

a S. Matt. 5. 48. b Pſ. 5. 5. c Pſ. 100. 2.

Celui qui parle autrement qu'il ne doit, ne s'eſt pas bien addreſſé quand il s'eſt préſenté devant moi.

Par ces paroles David nous apprend & qu'il eſt poſſible d'imiter Dieu quoiqu'il ſoit infiniment puiſſant, infiniment ſage; & en quoi il eſt poſſible de l'imiter: car le Prophéte ne nous dit pas de créer un nouveau ciel, un ſecond ſoleil, une autre lune, un autre monde, à l'exemple du Créateur: mais de régler notre haine & notre amour ſur ce que Dieu haït ou qu'il aime.

Parvenu à ce haut dégré de vertu, David a l'aſſeûrance de dire au Seigneur, a *Pour moi, mon Dieu, j'honnore vos amis avec quelque ſorte d'excès: je leur donne, pour ainſi dire, une ſouveraineté trop abſoluë ſur moi.* Et un peu après, b *Ne haïſſois-je pas, Seigneur, ceux qui vous haïſſoient? & n'avois-je pas le cœur flétri, en conſidérant que vous aviez des ennemis?* Et encore, c *Hommes ſanguinaires, évitez ma préſence.* Et ailleurs, d *Hommes vicieux, éloignez-vous de moi, & je m'appliquerai à examiner les Commandemens de mon Dieu.* Et de réchef, e *J'ai pris en averſion les hommes injuſtes, & j'ai aimé votre Loi.* Et encore, f *A quel point n'ai-je pas aimé votre Loi? J'en fais le ſujet de ma méditation tout le long de la journée.* Et enfin, g *Que je trouve de douceur à ruminer vos paroles! le miel n'eſt pas ſi doux à ma bouche.* On trouveroit aiſément dans ce Prophéte un plus grand nombre de paſſages qui tendent au même but, de nous apprendre à conformer nos ſentimens d'amour & de haine avec ceux de Dieu même: car c'eſt une doc-

a Pſ. 138. 17. b 138. 21. c 138. 19. d Pſ. 118. 115 e 118. 113. f 118. 97. g 118 53.

trine répanduë dans tous les Pseaumes. Moïse marque dans un plus grand détail ce qui plaît & ce qui déplaît au Seigneur, car c'est-là toute la matiére de la Loi de Moïse : & c'est sur cette importante distinction d'œuvres agréables & desagréables à Dieu, qu'Isaïe, Jérémie, Ezéchiél, Daniel, & généralement tous les Prophétes, font rouler les exhortations & les instructions qu'ils nous addressent.

Enfin le Seigneur qui les a inspirez, nous a dit lui-même dans l'Evangile, a *Ceux qui me disent*, Seigneur, Seigneur, *n'entreront pas tous dans le Royaume des cieux : mais ce sera celui qui fait la volonté de mon Pére céleste.* Et b *Celui qui aura pratiqué ce qu'il aura enseigné, celui là sera apellé grand dans le Royaume des Cieux.* Et c *Celui qui m'aime, gardera mes commandemens.*

Il a aussi déclaré dans la Parabole des Talens qu'il ne se contentera pas de nous redemander le capital qu'il nous a mis entre les mains : mais que de plus il en exigera l'interêt : & que celui qui ne sera pas en état de lui rendre le fonds avec la rente, il lui ôtera le fonds, & le fera jetter dans les ténébres après l'avoir fait lier. Il a laissé de même hors de la chambre de l'époux ces Vierges qui n'avoient pas assez d'huile dans leurs lampes, & il les a laissées dehors dans le tems même qu'il leur donnoit le beau nom de Vierges. Il a exclu de la noce & chassé du festin, celui qui s'y étoit presenté sans sa robe nuptiale. Cependant ce n'étoit point un intrus, il avoit été prié : mais de ne s'être pas mis en habit conforme à la cérémonie après la grace que l'époux lui avoit faite de l'inviter, c'en fut assez pour lui attirer cette confusion.

a S. Matt. 7. 21. b S. Matt. 5. 19. c S. Jean 14. 21.

Voici maintenant un Apôtre qui parle dans le même esprit. a *Car dès que nous péchons de propos d'libéré, après avoir reconnu la vérité, il ne reste plus desormais de victime pour le péché : mais une attente formidable du Jugement, & un feu jaloux qui doit consumer les ennemis.* Ce qu'il confirme par cet exemple. b *Celui*, dit-il, *qui viole la Loi de Moïse, est mis à mort sans miséricorde, sur le témoignage de deux ou trois personnes. Combien pensez vous que mérite de plus rigoureux supplices, celui qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu ; qui aura traité comme une chose immonde le sang de l'alliance par lequel il a été sanctifié ; & qui aura outragé l'esprit de la grace ? Car nous sçavons quel est celui qui a dit, C'est à moi qu'appartient la vengeance, & j'aurai mon retour, dit le Seigneur : & encore, Le Seigneur jugera son Peuple.* Après quoi il excite la paresse des négligeans par ces paroles si capables de les reveiller, c *C'est une chose effroyable que de tomber entre les mains du Dieu vivant.* Et ailleurs, d *Nous paroîtrons tous devant le tribunal de* Jesus Christ, *afin que chacun reçoive ce qui est deû à son corps, selon le bien ou le mal qu'il aura fait.*

Il est suffisamment prouvé par toutes ces autoritez qu'il faut ajouter à la connoissance de la Religion la Vertu Pratique. Ne laissons pas de voir ce que les Philosophes Grecs ont pensé sur cette matiére : & nous trouverons que Platon, & quelques-uns de ses Sectateurs, ont été pour la même maxime ; car voici comme Platon l'établit dans ses Loix. e

Il faut nécessairement que l'ami de Dieu, lui

a Hébr. 10. 26. b 10. 28. c 10. 30. d 2. Cor. 5. 10.
e Platon des Loix Dial. 4.

reſſemble, autant que la choſe eſt poſſible : s'il nous aime en qualité de gens de bien & d'hommes réglez, c'eſt qu'en cette qualité nous lui ſommes ſemblables. L'Homme déréglé ne lui reſſemble par aucun endroit. Platon ne dit ici rien de contraire à notre maxime : il reconnoit qu'il eſt en notre pouvoir d'imiter Dieu notre Créateur, en tournant nos inclinations du côté du bien. L'Homme réglé, comme il l'entend en cet endroit, n'eſt pas ſeulement celui qui s'eſt mis au-deſſus des attraits de la volupté, mais celui qui a conſervé ſaine & pure la Faculté raiſonnable de l'Ame.

Il ſe ſuit fort bien dans le Théététe, où il parle ainſi. *Il n'eſt pas poſſible, Théodore, de bannir abſolument du monde le mal : car le bien a néceſſairement ſon contraire. Mais comme le mal ne ſçauroit s'attacher aux Dieux qui n'en ſont pas ſuſceptibles : il tourne par néceſſité autour de notre nature mortelle dans ce terreſtre ſéjour. C'eſt pourquoi il faut tacher de s'enfuir d'ici tout au plus vîte. Cette fuite, c'eſt notre reſſemblance avec* a *Dieu, telle qu'elle peut être : & cette reſſemblance conſiſte à être juſte & ſaint conformément aux régles de la prudence.* Il n'auroit ſceû marquer ni avec plus de netteté, ni avec plus de ſageſſe la maniére dont on doit ſe prendre à imiter Dieu. Car il dit d'abord qu'il faut nous enfuir de ce monde, non pas en quittant la terre, mais en dégageant notre cœur de tout ce qui nous y attache : comme il l'explique en diſant que cette fuite eſt notre

a Platon, lors même qu'il parle allégoriquement comme ici, évite de confondre Dieu, avec les Dieux de nom. Il vient de parler des Dieux, & il nous propoſe de nous rendre ſemblables à Dieu.

reſſemblance avec Dieu, telle qu'elle peut être. La reſtriction énoncée dans ces derniéres paroles eſt très-ſenſée : car il ne nous ordonne pas d'aſpirer à une parfaite reſſemblance avec Dieu, mais de lui reſſembler autant que la choſe eſt poſſible à l'homme. Après quoi il donne une idée préciſe de cette reſſemblance poſſible, en diſant qu'elle conſiſte à être juſte & ſaint, conformément aux régles de la prudence ; & ces derniers mots ne ſont pas non plus une addition inutile ; car il y a des gens exacts à garder la juſtice, qui gâtent néanmoins tout le bien qu'ils font par leurs imprudences, & par des travers qu'ils ont dans l'eſprit.

Il s'arrête à peindre dans le même Dialogue un homme arrivé à la perfection de la vertu : & voici le portrait qu'il en fait. *Parlons*, dit-il, *des parfaits Philoſophes : car qui ſe met en peine des gens qui abandonnent les maximes de la Philoſophie ? ceux de qui je parle, ne ſçavent pas même le chemin du marché ; ils ſeroient en peine de dire dans quels quartiers de la Ville ſont les cours de Juſtice où ſe tient le conſeil de la police, où ſe font les autres aſſemblées publiques. Les nouvelles loix, les nouveaux réglemens de la Ville, on a beau les afficher, on a beau les crier dans les ruës ; ils ne ſe donnent la peine ni de les lire, ni de les entendre. Pour ce qui eſt ou des brigues qui agitent les compagnies pour l'élection de leurs principaux officiers, ou de leurs jours d'aſſemblée, ou de leurs feſtins, ou des repas qu'elles donnent à la populace au ſon des Hautbois ; ils n'y penſent pas même en dormant. De ſçavoir ſi la Ville eſt bien ou mal gouvernée, ſi tel & tel ont quelque tache dans leurs familles, & ſi c'eſt par les hommes ou par les femmes qu'elles ont dé-*

cheû ; ils ne s'en tourmentent non plus que de ſçavoir, comme on dit, le nombre des boiſſeaux de ſable qu'il y a dans la mer. Ils ne ſçavent pas même que ce ſoient là des choſes qu'ils ne ſçavent pas : car s'ils ne ſe mêlent de rien, ce n'eſt pas pour ſe donner aucune vanité la-deſſus ; mais c'eſt qu'un Philoſophe de ce caractére n'a à proprement parler que ſon corps dans la Ville, tandis que pour m'exprimer comme Pindare,

Son Ame parcourant le Monde
Sur les aîles de la raiſon,
Deſcend juſqu'où la nuit profonde
Tombe au deſſous de l'Horizon :
Suit dans leur brillante carriére
Ces vaſtes globes de lumiére
Au lambris du Ciel attachez :
Et par tout ſe fait ouverture
Dans les ſecrets que la nature
Croyoit nous avoir bien cachez.

Ce qu'on peut dire de cet endroit de Platon, c'eſt que Platon y a fait le portrait de nos Philoſophes Chrétiens, & non pas de ceux de ſon tems : car il n'en fut aucun parmi eux que l'on puiſſe reconnoître à cette peinture. On ſçait que Socrate leur coryphée trouvoit le chemin des ſales d'exercice, & même celui des manufactures où il alloit ſouvent diſputer de Philoſophie avec les ouvriers. Quand il étoit las de la Ville, il ſçavoit aller prendre le plaiſir des ſpectacles dans

le Pirée. Socrate voulut même tâter de la guerre, & se montra en équipage de a gend'arme dans Potidée & dans Délos. Il n'avoit pas renoncé aux festins, où il souffroit les plaisanteries comiques d'Aristophane, & les maniéres réjouïes & licentieuses d'Alcibiade : car c'est Platon qui nous l'apprend lui-même dans son Dialogue intitulé Le Festin. Enfin on le vit à la Comœdie, aussi curieux des jeux du théatre que le simple peuple. Il n'y a donc rien pour Socrate dans tout ce que Platon nous disoit du parfait Philosophe : & si Socrate n'est point ce Philosophe parfait, mal-aisément en produiriez-vous un autre à qui ce titre ait pû convenir.

C'est nous qui pouvons montrer de vrais Philosophes Evangéliques, lesquels loin du tumulte des Villes, retirez sur les pointes des montagnes, où au fond des déserts les plus solitaires, s'y sont dévouëz tout entiers à la contemplation des choses divines, & à la forme de vie la plus propre à ce sublime dessein : nulle distraction de celles qui sont inévitables à quiconque a une femme, des enfans, & des biens à gouverner : uniquement occupez à régler toutes leurs actions sur la Loi de Dieu, & à faire de leurs ames des images vivantes de la vertu. Ce n'est donc qu'à nos pieux Solitaires qu'on peut appliquer ce que Platon a dit du parfait Philosophe, & vous en jugerez encore mieux par ce qu'il ajoute dans un autre endroit du même Dialogue en ces termes. *Il faut*, dit-il, *que par l'usage de la retraite, un*

a Voyez dans sa Vie, par Laërce, sa campagne de Délos, où il sauva la vie à Xénophon, & son autre campagne de Potidée, où ayant beaucoup contribué à la victoire, il en céda l'honneur à Alcibiade.

homme de ce caractére ſe trouve auſſi neuf dans les affaires du monde, que l'eſt un ſimple berger : il faut qu'il ſoit dans la Ville comme l'autre dans ſa bergerie, & ſur ſa montagne : & que quand il entend parler d'un homme qui poſséde dix mille a *arpens ou davantage en fonds de terre, comme d'un homme fort riche par cet endroit ; il lui paroiſſe que ce n'eſt là qu'un lopin de terre, accoutumé qu'il eſt à regarder la terre entiére tout d'un coup d'œuïl.* Qu'aucun de vos Philoſophes ne ſe ſoit allé hutter ſur une montagne, c'eſt un fait conſtant par toute l'Hiſtoire Gréque : & vous en rendez vous-mémes un bon témoignage par le chagrin que vous marquez contre ceux qui ont embraſſé cette forme de vie à laquelle toutefois votre Platon a donné ſes éloges.

Mais écoutez-le encore qui parle du vrai homme de bien d'une maniére également élevée; c'eſt dans le ſecond Dialogue de ſa République. *Oppoſons*, dit-il, *à un homme fait comme celui dont je viens de parler, un homme droit & courageux, qui veuille, non pas, comme parle Eſchyle, paroître homme de bien, mais l'être de bonne foi. Car il faut ôter de là le mot de* paroître ; *par la raiſon que s'il paroît homme juſte, l'éclat de ſa vertu venant à lui attirer des applaudiſſemens, on pourra douter s'il eſt vertueux, ou à cauſe de ce qui lui en revient de gloire & d'utilité, ou ſeulement par ce qu'il chérit la vertu même. Dépouillons-le donc de tout, hormis de ſa ſeule droiture, pour faire l'oppoſition entiére de ſon caractere à celui des ſages du commun. Suppoſons encore qu'incapable de faire jamais aucune injuſtice, il paſſe néanmoins dans le public pour l'homme du monde le plus injuſte. On*

a Voyez la note b, page 28. de ce II. Tome.

verra par là que sa vertu est à toute épreuve, si malgré la perte de son honneur, & toutes les autres pertes qui suivent ordinairement celle-là, il se soûtient inébranlablement dans le parti d'être homme de bien jusqu'à la mort, sans en avoir jamais la réputation.

Voilà encore un trait auquel vous ne sçauriez reconnoître que nos humbles Solitaires. Car ce qui les engage à combatre avec tant de résolution sous les enseignes de la vertu, vous ne direz pas que ce soit la vaine gloire dont Antisthéne, Diogéne, & Cratés ont fait leur idole : il n'y a que le seul amour du Beau [a] qui puisse soutenir leur courage ; puisque s'étant bannis des Villes & des Bourgs pour enterrer leur vertu dans le désert, ils ne la laissent éclater à d'autres yeux qu'à ceux du Juge qui doit la couronner. Ils ne vous ont ni pour spectateurs de leurs combats, ni même pour approbateurs de leur forme de vie. Au contraire vous vous déchaînez contre eux par des médisances atroces, & il vous suffit pour cela d'en voir quelqu'un dont la conduite ne répond pas à la sainteté de cette profession : excusables en quelque sorte, si vous ne déchiriez si cruellement que les particuliers qui s'oublient : mais puisque vous répandez vos invectives sanglantes sur ceux qui ne leur ressemblent en rien, & qui professent de bonne foi une si sublime Philosophie ; cette injustice fait voir que vous en voulez à la profession même, & non pas à ceux qui s'en montrent indignes. En quoi vous êtes aussi déraisonnables que le seroit celui qui soûs prétexte que les Singes imitent quelques ac-

[a] Le Beau, terme familier à Platon, pour exprimer le bien desirable par lui-même, Dieu même.

tions humaines mépriſeroit les hommes comme des Singes. Mais il faut que ce ſoit Platon, & non pas moi, qui vous faſſe confuſſion d'un procédé ſi oppoſé à l'équité naturelle, voici comme il parle dans le Théétète.

Un homme voit un troupeau de chévres : il trouve que cet animal lui plait, & juge que c'eſt là un nourriſſage de bon rapport. Un autre voit ces chévres, qui en l'abſence du berger font beaucoup de ravage par la campagne, & il en entre en mauvaiſe humeur. Là-deſſus il ſe met à déclamer généralement contre toutes les nourritures qui ſe peuvent faire de beſtiaux ; parce qu'il peut arriver quelquefois, ou que les troupeaux en ſoient mal gardez, ou qu'ils ne le ſoient point du tout. Les gens qui ont le ſens commun, ne trouveront-ils pas que celui-ci en manque, de blâmer comme il fait, toutes ces ſortes de nourritures, quelque ſoin qu'on puiſſe prendre d'en prévenir les inconvéniens? Ce n'eſt pas moi qui l'ai parlé, c'eſt Platon qui vous a fait remarquer le ridicule de vos invectives générales contre les perſonnes retirées dans nos ſolitudes, par la ſuppoſition d'un homme aſſez dépourveû de raiſon pour blâmer ſans exception la ſage œconomie de nourrir des beſtiaux, ſoûs prétexte qu'il peut arriver ou qu'il n'y ait quelquefois perſonne pour les garder, ou que celui qui les garde ne s'en acquitte pas comme il faut.

Il vous ſuggére ailleurs une ſeconde réflexion qui ſeroit bonne à faire dans le cas dont il s'agit ici ; ſçavoir, que les Philoſophes parfaits ne ſeront jamais une choſe fort commune. *Beaucoup de gens portant le Thyrſe*, dit-il, *mais il y a peu de Bacchus* : proverbe qui revient en quelque

quelque maniére à cette sentence de notre Sauveur, a *Plusieurs sont apellez, & peu sont élûs.* Platon témoigne encore dans l'Epinomis que les vrais Philosophes sont rares. *Je pretends*, dit-il, *que les vrais heûreux sont en bien petit nombre: cela ne peut être autrement durant cette vie, & c'est ainsi que je l'entends: car on est bien fondé à espérer de jouïr de toutes sortes d'avantages après la mort.* D'où vient donc que vous êtes si surpris de voir quelques faux Solitaires, qui démentent par leur conduite la sainteté de leur profession? Ne devriez-vous pas regarder comme une plus grande merveille qu'il s'en trouve d'autres qui s'étant élevez au-dessus de la nature, imitent dans un corps mortel comme le nôtre, la vie des pures Intelligences? Ce qu'on pourroit attendre de vous, ce seroit beaucoup d'admiration pour ceux qui ont porté leur vertu au-dessus de l'homme, & beaucoup d'indulgence pour ceux qui ont succombé aux foiblesses humaines, entraînez par des passions dont la victoire n'est pas aisée: puisqu'un de vos Poëtes vous a dit si naivement,

De tous les hommes que je vois
Je n'en vois point qui soit de bois. b

Platon fait assez comprendre que c'est une rédoutable tyrannie que celle des passions: c'est dans le premier dialogue de sa République où

a S. Matt 20. 16. & 22. 14. La comparaison de cette Sentence avec ce Proverbe est de S. Clément Tap. 1. & 5. Le Thyrse étoit une espéce de Javelot qu'avoient à la main ceux qui célébroient les Orgies de Bacchus.

b *De bois*, Homére dit, *de chêne ou de sapin.* Il. 23. 328.

il introduit Céphale qui parle ainſi à Socrate. *Vous pouvez compter qu'à meſure que les plaiſirs de la ſenſualité s'éteignent en moi, je me mets en goût de raiſonner avec des gens qui raiſonnent.* Sur quoi Socrate lui ayant demandé s'il étoit vrai qu'il reſſentît encore les aſſauts de la volupté ; *Nayez pas ſi mauvaiſe opinion de moi*, repartit Céphale ; *car j'en ai ſecoüé le joug comme celui d'un Maître dur & emporté.* Il étoit là queſtion du plaiſir ſenſuel qu'il comparoit à un Tyran : & voici comme il parle dans le Gorgias au ſujet de la juſtice & de l'injuſtice.

C'eſt une choſe très-loüable, mais très-difficile, cher Calliclés, de garder toutes les régles de la juſtice quand on eſt dans des places aſſez éminentes pour pouvoir ſe mettre impunément au deſſus de ſes régles. Les exemples d'une telle droiture ne ſont pas fréquens. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait jamais eû ici par le paſſé, ni qu'il ne puiſſe jamais y avoir à l'avenir des hommes de ce mérite & de cette vertu, qui uſent ſelon la plus exacte équité d'un grand pouvoir qu'on leur aura mis entre les mains. Et encore, *Mais parmi tant de maximes, dont pluſieurs ont été déja attaquées, je n'en vois qu'une ſeule qu'on ait laiſſée en repos ; la voici. Il faut ſe donner plus de garde de faire du tort que d'en recevoir : & ce qu'un homme, véritablement homme, doit avoir plus à cœur, c'eſt, non pas de paroître homme de bien, mais de l'être effectivement, ſoit en public, ſoit en particulier.* Maxime que Socrate inculque en s'entretenant avec Criton. *Il ne faut donc jamais*, dit-il, *ni faire aucune injuſtice, ni même rendre injuſtice pour injuſtice, quoique je voie bien des gens qui le croyent permis. Mais après tout il n'eſt*

permis en nul cas d'être injuſte. Car dites moi, Criton, eſt-il permis de faire quelque tort que ce ſoit, ou ne l'eſt il pas? Il ne ſçauroit l'être, Socrate. Dites moi encore; faire tort à qui nous a fait tort, eſt-ce une action juſte ou une action injuſte? car pluſieurs le croyent juſte. Elle ne l'eſt point: car faire tort à quelqu'un, & commettre une injuſtice, c'eſt la même choſe. Vous dites fort bien. Il eſt donc également vrai, & qu'il ne faut jamais rendre injuſtice pour injuſtice, & qu'il ne faut jamais faire tort à qui ce ſoit, quelque tort qu'on ait pu nous faire.

Telle eſt la doctrine de Socrate & de Platon: ſur la matiére de la juſtice & de l'injuſtice: doctrine ſaine & loüable, conforme à la raiſon, & puiſée dans le fond même de la nature humaine: car la nature a enſeigné à tous les hommes les régles de la Morale, parce que le Créateur en formant l'homme imprima dans la nature de l'homme le diſcernement du bien & du mal. De là vient que non ſeulement Socrate, Platon, Ariſtide fils de Lyſimachus, & pluſieurs autres Grecs; mais encore un grand nombre de Barbares, ont eû en horreur l'injuſtice.

Hellanicus nous apprend que les Hyperborées, Peuple qui habitoit au de-là du mont Riphée, ne mangeant jamais de chair, & ne ſe nourriſſant que de fruit, étoient réguliers obſervateurs de la juſtice, auſſi bien que les Brachmanes, qui vivoient dans les bois, ſe faiſant leur ſorte d'habits de feüilles d'arbre, comme nous l'aprenons d'autres Hiſtoriens. On dit a qu'Anacharſis, tout Scythe qu'il étoit,

a S. Clem. Tapiſſ. 5. raporte la même choſe que Théodoret: & avec les mêmes réflexions.

ne laiſſa pas d'être un vrai Philoſophe, & qu'il ſe fit par-là un grand nom. Il avoit une attention ſi continuelle à réprimer les paſſions, que non content de leur faire la guerre en veillant, il donnoit des indices d'une double continence en dormant, tenant la main gauche ſur l'aine, & la droite ſur les lévres: enſeignant de plus par cette ſituation de mains, que la langue eſt la partie du corps la plus difficile à contenir, & celle qui a beſoin de la plus forte garde pour ſa ſeûreté. Le Centaure Chiron donnoit des leçons de juſtice, nous dit Hermippe de Béryte; auſſi eſt-il nommé *le plus juſte des Centaures* par Homére. a

Il n'y a donc pas lieu d'être ſurpris qu'Héſiode aît dit,

Le chemin qui conduit à l'auſtére vertu
Eſt long & difficile, étroit, & peu batu:

ni que Simonidés aît ajouté,

Sur la pointe d'un roc la Vertu s'eſt logée,
Inacceſſible aux uns, des autres négligée.

Il n'y a pas, dis-je, de quoi ſe tant récrier ſur de ſi belles Sentences de Poëtes ſi diſtinguez, & ſi cultivez: puis qu'un Centaure comme Chiron, & des Sauvages comme les b Hippémolges, ont eû de ſemblables principes de Mo-

a Iliade. II. 831.

b Homére tout au commencement du 13. Liv. de l'Il. nomme les Hippémolges Vénérables, & les plus juſtes des hommes.

rale au rapport d'Homére ; & puis qu'un Barbare comme Anacharsis les a si bien réduits en pratique.

Le Cynique & a le Socratique Antisthéne a bien pu dire sur les mêmes principes, *Qu'il vaudroit mieux être fou à courir les rues, qu'être homme de plaisir* : c'est pourquoi il conseilloit à ses Disciples *de ne pas se donner la peine de remuer le doigt pour tous les plaisirs du monde.* A quoi Diogéne de Sinope accommodoit assez sa Philosophie spéculative ; fastueux en paroles, & à cela près si esclave de la volupté qu'il ne cachoit pas même aux yeux des passants ses commerces avec des femmes perdues, & que par de fades plaisanteries il osoit soutenir que des actions de cette impudence étoient de belles & bonnes actions. Tant il étoit non seulement débauché, mais effronté.

Cratés de Thébes l'imita en tout, dissolu jusqu'à ne rougir de rien, & ne laissant pas de louër la Vertu, & de débiter des Sentences, car celle-ci est de lui.

Quiconque sur son cœur sçait prendre assez d'empire
Pour le rendre insensible au plaisir qui l'attire,
Du joug le plus honteux sauve sa liberté,
Et se fait un beau droit à l'immortalité.

C'étoit lui qui disoit encore, *Que pour se di-*

a J'ai remarqué que les Philosophes *Socratiques*, c'est-à-dire, *qui avoient vû & entretenu Socrate*, sont glorieusement distinguez des autres par les Historiens Grecs, Antisthéne Fondateur du Cynisme est des plus riches en Sentences comme on voit dans Laërce qui lui fait dire. *Puissé-je être plûtôt fou que voluptueux.*

livrer des révoltes de la ſenſualité, il faloit mater ſon corps par l'abſtinence, & ſi cela ne réüſſiſſoit pas, s'aller pendre. Et après tous ces beaux diſcours, quand il éprouvoit de telles révoltes, il étoit homme à ſe donner en pleine école une femme : car ce fut de la ſorte qu'il épouſa à la Cynique la Maronite Hipparchia dans le a Portique bigarré, diſant adieu aux fiéres maximes qu'il y avoit enſeignées. Pour le Cyrénaïque Ariſtippe, comme on lui réprochoit qu'il étoit trop à une certaine Corinthienne, il ne s'en défendit pas autrement qu'en diſant, *Je ne ſuis pas à Laïs, c'eſt Laïs qui eſt à moi.*

Les Péripatéticiens même n'étoient Philoſophes qu'en paroles, louëurs de la vertu, & amateurs des délices. Ce ne ſont pas leurs ennemis qui leur imputent ce caractére, ce ſont eux-mêmes qui l'attribuent à leur Fondateur. Car le Péripatéticien Ariſtocle nous fait dire par le Pythagoricien Lycon, qu'Ariſtote faiſoit telle dépenſe en eſſences, & en huiles exquiſes pour ſa perſonne, qu'afin de ſe refaire il en revendoit après s'en être ſervi : & que quand il paſſa en barque dans la Chalcide, les Doüaniers qui firent la viſite de ſes ballots, lui trouvérent une batterie de cuiſine, compoſée de ſoixante-qua-

a Cette Hipparchia, étoit une Thraciote de la Ville de Maronée. Laërce liv. 6. dit qu'elle prit le manteau Philoſophique ; auſſi guindée, & auſſi impudente que Cratés, en un mot une Cynique. Les Cyniques étoient une branche des Stoïciens : & l'on voit ici que le Portique étoit leur Ecole commune, où les Cyniques donnoient quelquefois des leçons & des ſpectacles d'incontinence. Les Cyrénaïques étoient un ambigu de Cyniques & d'Epicuriens. Il ſera parlé de ces Sectes, & de toutes les autres, dans le *Plan Philoſophique.*

torze piéces de métail seulement, selon quelques-uns, ou de trois cens piéces selon quelques autres. a Et je croi que ces gens-là n'ont pas tout-à-fait menti sur le compte d'Aristote : car on sçait qu'il faisoit consister la félicité Philosophique en ces sortes de choses ; asseûrant *que personne ne pouvoit être heûreux ni sans le bien-être du corps, ni sans l'affluence des biens extérieurs*, & ajoûtant, *que sans ces deux adminicules la vertu est un meuble fort inutile*. C'est ce qu'Atticus Philosophe Platonicien justifie textuellement en le réfutant. De sorte que voilà bien des témoins qui dépose nt contre Aristote.

Platon est directement opposé aux défenseurs de cette félicité extérieure & corporelle : quoiqu'il dise dans le troisiéme Dialogue de la République qu'*à cause de l'harmonie de l'ame* b *il faut prendre soin du corps, qui fait qu'il y a des maîtres vivans de la vérité dans le monde ; qui fait, dis-je, qu'ils vivent & qu'ils vivent bien.*

Le divin Apôtre régle dans la même vuë le soin qu'il est permis de prendre du corps en cette maniére. c *La nuit a duré jusqu'ici : le jour va paroître. Laissons donc là les œuvres de ténébres, & revêtons-nous des armes de lumiére. Marchons avec bienséance, comme on le fait pendant le jour : loin de la débauche & de l'ivrognerie,*

a Sur tous ces faits peu honorables à Aristote, voyez l'extrait de son Apologiste Aristocle dans la Pré. Ev. liv. 15. ch. 2. & l'extrait d'Atticus dans le même livre 15. ch. 4.

b Il est nécessaire qu'il y ait des hommes pour enseigner la vérité : leur corps y contribüe ainsi que leur ame : ils doivent le soigner dans cette vuë. C'est la pensée de Platon.

c Aux Rom. 13. 12.

des ſales plaiſirs & des impudicitez, des diſſentions & des jalouſies. Mais revêtez-vous de Notre Seigneur JESUS-CHRIST, *& n'ayez point ſoin de la chair en ce qui regarde ſes convoitiſes.* Car nous ne devons pas ſi bien traiter notre corps, que nous le mettions en état de ſe révolter contre l'ame. Il ſuffit de le ſoigner autant qu'il faut pour qu'il puiſſe agir de concert avec elle, & lui obéir au moindre ſigne qu'elle lui fait. Platon eſt donc d'accord avec nos Maîtres ſur le ſoin moderé que nous devons à notre corps, & qui ſe réduit préciſément à lui accorder ce qu'on ne peut pas lui réfuſer. Quant aux convoitiſes de la chair, ſur quoi il nous eſt défendu de la contenter, ce Philoſophe en fait connoître les commencemens & les progrés en ces termes. *Nous pourrions peut-être dire avec aſſez d'apparence que c'eſt la vuë qui fait naître l'amour, l'eſpérance qui le fortifie, la memoire qui le nourrit, l'habitude qui le ſoûtient & le conſerve.* Il dit le même des inclinations vertueuſes, auſquelles il eſt important de ſe tourner de bonne heure. *Car*, dit il, *le premier jet d'une plante étant bien dreſſé & bien ſoigné, à un ſi puiſſant aſcendant ſur ſa propre nature, qu'il peut venir à bien malgré elle.* Socrate expliquant les choſes plus en détail nous conſeille de nous abſtenir de tout ce qui nous excite à manger ou à boire au delà de la néceſſité; & en matiére de tendres paſſions, *d'éviter les regards & les familiaritez, qui ont*, dit-il, *un venin plus dangereux que celui du ſcorpion & de l'aragnée pour nous empoiſonner le cœur.*

Mais ce n'étoit là que des paroles jettées en l'air: il falloit voir comme Socrate y ajuſtoit ſa

conduite. Car il se rendoit fort assiduement dans les Sales d'exercices, & se répaissoit criminellement les yeux d'objets indécens. Je vous renvoye sur ce fait aux Dialogues de son Panégyriste intitulez *Philébe*, *Phédre*, *les Rivaux d'amour*, *Charmidés*, & à plusieurs autres. Pour ce qu'Alcibiade dit de Socrate dans *le Festin*, Platon a bien pu le coucher par écrit, mais je le suprimerai pour l'honneur de Socrate; si fou & si débauché Socrate y paroît, & si mauvais sont les effets que ce dangéreux Dialogue produit dans les Lecteurs qui ont quelque panchant au déréglement. Ce que l'honnêteté me permet d'en rapporter, c'est que quand une fois ce bon Philosophe s'étoit mis à table à l'entrée de la nuit, il en passoit tout le reste à boire, infatigable dans cet exercice, & inaccessible au sommeil lorsque les autres en étoient tous accablez, parlant sans fin tandis qu'il restoit du vin dans les bouteilles: sans qu'il lui échapât un seul mot qui sentît son homme de bien: tout ce qu'il disoit alors n'étant bon que pour Alcibiade, pour Aristophane, & pour tels autres fins débauchez ses convives.

Porphyre qui a écrit l'Histoire des Philosophes, dit en premier lieu au sujet de Socrate, qu'il étoit sujet à la colére, [a] & cite sur cela Aristoxéne qui a écrit la vie de Socrate, & qui dit

a On voit dans Laërce que dans l'emportement de la dispute il donnoit des coups de poing aux gens, & les prenoit aux cheveux: ce qui lui ayant attiré une fois quelques coups de pied dont il ne dit mot, il répondit à ceux qui en étoient surpris: *Est-ce que si un âne m'avoit détaché une ruade, je l'appellerois en Justice?*

qu'il n'avoit jamais veû d'homme qui eût dans un si haut dégré le talent de persuader : tant il avoit de douceur dans le son de la voix, de grace dans le tour de la bouche, de finesse dans les airs du visage, & d'agrément dans toute son action & dans toute sa personne : mais que pour le trouver si charmant, il falloit le prendre lorsqu'il n'étoit pas en colére ; car du moment qu'il y étoit, c'étoit l'homme du monde le plus desagréable, prêt à faire & à dire tout ce que sa bile lui suggéroit. Après ces traits de pinceau & quelques autres, Aristoxéne achéve le portrait de Socrate en disant, *que c'étoit un homme de plaisir, & furieusement ardent en amour ; en telle sorte pourtant que personne n'avoit à se plaindre de lui, parce qu'il se contentoit des femmes publiques & de ses propres femmes*, a *en ayant deux à la fois, Xantippé sa compatriote & la plus considérée, avec Myrto fille d'Aristide, & petite-fille de Lysimachus par sa mére. Il avoit aimé la premiére en qualité de maîtresse avant que d'en faire son épouse, & en avoit eû Lamprocle, comme il eût de Myrto Sophroniscus & Menexéne après un légitime mariage. Quand ces femmes étoient lasses de quereller ensemble, elles s'unissoient pour agacer leur mari, à cause que sans se mettre en peine de les pacifier, il ne faisoit jamais que rire de leur furie, soit entr'elles, soit contre lui. Il étoit querelleur lui-même dans l'entretien jusqu'à dire des brutalitez & des injures aux gens pour la moindre chose.*

a Laërce excuse la Polygamie de Socrate, comme permise par une Loi passagére que firent alors les Athéniens pour reparer la solitude de leur Ville après les guerres, & une grande mortalité. Il n'ômet pas les insultes que Socrate avoit à soûffrir de ses deux femmes.

Voici ce que Porphyre ajoute en second lieu à cet extrait de la vie de Socrate par Aristoxéne. *C'eſt une choſe connuë*, dit il, *que Socrate n'avoit ni ſagement ni honnêtement vêcu dans ſa jeuneſſe.* Car en premier lieu, on dit qu'il fut toûjours rébelle à ſon pére, *qui ne pouvoit venir à bout de lui faire mettre la main aux inſtrumens de ſon art, parce que ce faineant prenoit les champs pour peu qu'on le preſſât de travailler.* a On dit de plus, *qu'à l'âge de dix-ſept ans ayant fait rencontre d'Archélaüs diſciple d'Anaxagore, & Archélaüs lui ayant déclaré qu'il vouloit l'aimer, il s'en laiſſa aimer en effet plus qu'il ne falloit, qu'il lui demeura attaché pluſieurs années, & que ce fut ſous un tel Maître qu'il fit ſon apprentiſſage de Philoſophie.* Et un peu après, *On accuſoit Socrate, entre autres défauts, d'avoir la rage de la diſpute, ſe rendant incommode à table par cet endroit, & allant arrêter les gens dans les places & dans les coins des ruës pour des diſſertations Philoſophiques qui ne faiſoient pas leur affaire.*

C'eſt Porphyre qui nous certifie ces faits, avec quelques autres que je ſupprime ; j'ai mes b raiſons pour cela. Il ſuffit de ce que j'ai dit pour faire voir que ces grands panégyriſtes de la Vertu, étoient au fond de grands partiſans de la Volupté, & de vrais eſclaves de leurs paſſions. Car ſi Socrate étoit ſi deſordonné qu'il lui falloit des courtiſanes pour ſes plaiſirs, outre ſes deux femmes, comme on vient de nous le dire : ſi comme nous l'apprenons de Pla-

a Diog. Laërce.

b On trouve dans Laërce ce que la prudence de Théodoret lui fait ſupprimer

ton, il prenoit plaisir à aller voir dans les Académies les jeunes garçons qui y vaquoient nuds à leurs exercices : s'il étoit également prompt à se mettre en colére, & incapable de se commander quand il y étoit : s'il étoit enfin si peu maître de sa langue qu'il en venoit bien-tôt aux grosses injures : je voudrois bien sçavoir ce que c'étoit qu'une telle Philosophie, & ce que Socrate avoit de Philosophe.

Pour Platon, il soutenoit aussi assez mal ce même caractére, comme il en est accusé par quelques Ecrivains bien anciens. Je ne veux que cet endroit de la lettre [a] de Xénophon à Esquinés, où il est dit de Platon & de quelques autres Philosophes de ses amis ; *Il est vrai qu'ils eûrent envie de voir l'Egypte, & de tâter de la miraculeuse Philosophie de Pythagore. Mais ce qui prouve leur libertinage, qui se trouvoit trop gêné au tour de Socrate ; ce sont les liaisons qu'ils prirent avec un Tyran, & leur friandise qui les fit passer en Sicile, où au lieu d'une table frugale ils trouvoient la chére délicate qu'il falloit à des gens de si bon appétit.* C'est là une allusion bien marquée aux longues & fréquentes visites que Platon rendoit à Dénys le Tyran : car il

[a] Il y avoit de l'émulation entre Platon & Xénophon. Celui-ci composa son grand Ouvrage *de l'éducation de Cyrus*, pour l'opposer aux premiers Livres de la Rép. de Platon, dans lesquels il traite *de l'éducation de la jeunesse*. Platon de son côté parlant de Cyrus, dit que c'étoit un grand Prince, *quoiqu'il eût receû une assez méchante éducation*. Gell. liv. 14. ch. 3. D'ailleurs Eschinés, que sa pauvreté avoit fait passer en Sicile, n'avoit pas receû de Platon, alors puissant dans cette Cour, tous les bons offices qu'il en attendoit. *Laërce liv. 2.*

quittoit volontiers Athénes a pour aller joüir des délices Siciliennes dans la Cour de ce Prince, & après sa mort dans la Cour de son fils. Lequel néanmoins goûta si peu les leçons de Morale que Platon se méloit de lui donner, qu'il le condamna aux mines, après l'avoir tenu quelque tems dans les fers. Ensuite il fut traité comme un malheûreux sorti du fonds de la Barbarie; car il fut vendu pour servir : & son maître, qui avoit quelque négoce en Egypte, l'obligeoit à y porter des charges d'huile, ainsi que nous l'apprenons de Plutarque.

Quoique toutes ces choses que nous entendons dire de lui par des Ecrivains de votre parti, ne lui soient pas certainement glorieuses, nous ne laissons pas d'estimer ce qu'il a dit de bon, & nous souhaitons que vous vouliez bien en profiter. Car nous n'en voulons point à la Gréce qui a porté jusqu'à des femmes [b] de grande vertu. Telle fut Lysidice, qui étoit si délicate sur la pudeur, qu'elle prenoit le bain sans quitter jamais sa tunique : telle Philotére, qui rele-

a Tertulien Apologie ch. 47. *Plato Dyonisio ventris gratia venditatur.* Saint Gregoire de Naz. Invec. contre Julien. *Cela vaut mieux que la friandise Sicilienne de Platon pour laquelle il est vendu*, sans qu'il se présente *ni aucun de ses disciples, ni aucun Grec pour le racheter.*

S. Cyrille d'Alex. liv. 2. contre Julien, *Platon se fait connoître par ses courses d'Athénes en Sicile. Car on dit que Dénys fastidié de ses adulations, le fit vendre, lui faisant porter la peine des esclaves pour ses bassesses indignes d'un homme libre.*

Eusébe, & Théodoret ont prouvé *la friandise Sicilienne de* Platon par la lettre de Xénophon. Je n'oserois abandonner tant d'Auteurs pour nier avec M. Dacier que les délices de Syracuse ayent eû aucune part aux voiages & au séjour de Platon dans ce Païs-là.

voit décemment la ſienne, ou la laiſſoit tomber, à meſure que l'eau prêtoit ou réfuſoit ſon ſecours à l'honnêteté de cette Dame, lorſquelle entroit dans le bain ou qu'elle en ſortoit : telle eſt la a Pythagoricienne Théano, à qui quelqu'un ayant dit, *Je vois là une belle main : Le pubic n'y a rien à voir*, lui répliqua-t-elle : & étant priée de dire quel jour une femme pouvoit aſſiſter ſans ſcrupule aux cérémonies des Theſmophories depuis qu'elle auroit été avec un homme, elle répondit, *Le jour même, s'il s'agit du mari ; jamais, s'il s'agit d'un autre.*

Nous ſçavons louër tels & ſemblables traits de ſageſſe : nous avoüons qu'ils ſont honneur à la Philoſophie : nous ſommes pour Platon, lorſqu'il met l'état du mariage entre les conditions qui ſont bonnes & loüables en elles-mêmes ; lorſqu'il le nomme, *le ſecret de s'empêcher de mourir, & le ſoûtien du genre humain.* Nous condamnons comme une très-mauvaiſe doctrine, celle de Démocrite & d'Epicure, qui défendent de ſe marier & d'élever des enfans. Car meſurant le bonheur de l'homme par la volupté ; tout ce qui y pourroit mêler quelques ſoins & quelque dégoût, ils l'ont abſolument rejetté. Les Stoïciens ont pris le milieu en mettant le mariage au rang des choſes indifférentes.

Mais nos ſaintes Lettres donnent d'une part de grands Eloges à la Virginité, embraſſée par les veûës d'une ſublime & céleſte Philophie, comme à un état où déchargé de ſoins on trouve une liberté heûreuſe ; & elles établiſſent de l'autre

a Pour les Dames Philoſophes, voyez M. Ménage dans leur Hiſtoire, dédiée à la Sçavante Madame Dacier.

le saint Mariage comme nécessaire pour la conservation de notre espéce, & comme un préservatif contre l'incontinence, offert à ceux qui se proposent d'y vivre saintement : & quant à la fornication, & à toutes les autres sortes d'impudicitez, elles les condamnent comme des actions de bête. a *Qu'en toutes choses on se comporte avec honnêteté dans le mariage*, dit un saint Apôtre, *& que le lit nuptial soit sans tache. Car Dieu jugera les fornicateurs, & les adulténs.* Et ailleurs, b *A l'égard des personnes qui n'ont point été mariées, ou qui sont dans l'état de viduité, je leur dis qu'il leur est avantageux de demeurer dans leur état, comme moi-même je demeure dans le mien. Que s'ils ne peuvent pas garder la continence, qu'ils se marient.* Et ailleurs ; c *Qu'on n'entende pas même parmi vous le nom de fornication, ni de quelque autre impureté que ce soit ; comme il convient à des Saints.* Et ailleurs, d *Que pas un ne soit fornicateur, ou profane, comme le fut Esaü.*

Ainsi les Loix de nos Maîtres établissent une forme de vie, convénable à des hommes doüez de raison : au lieu que vos plus fameux Philosophes, vils esclaves de la volupté, ont publié des Loix qui ne sont que des leçons d'incontinence : témoin les Loix de Platon concernant le mariage, & le péché abominable.

Voyez encore en passant quelle idée ils nous donnent de l'Amitié ; & écoutons là-dessus le Pythagoricien Hippodamus. e *Ce qui la fait naître entre les Dieux*, dit-il, *c'est la Science ; entre les hommes, c'est le Bienfait ; entre les bêtes, c'est*

a S. Paul aux Hébr. 13. 4. b 1. C. 7. 8. c Ephés. 5. 3.
d Hébr. 12. 16. e Voyez S. Clement 2. Tapisserie.

la Volupté. Au lieu que selon Nôtre Seigneur JESUS-CHRIST qui nous le dit dans le saint Evangile, a *Il n'y a point de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis.* Et pour nous former à ce qu'il y a de plus parfait en cette matiére, il nous commande d'aimer nos ennemis. Mais un Philosophe qui sçait si bien b le Quaternaire de Pythagore, ne sçait point d'autre source d'amitié entre les hommes que le bienfait : décision absurde & insoûtenable, soit parce qu'on a vu plus d'une fois un commerce, & comme un combat de bienfaits, entre des ennemis ; soit parce qu'on voit tous les jours des ingrats qui en usent en ennemis avec leurs bienfacteurs. Il devoit donc dire, non pas que l'Amitié naît des bienfaits, mais que les bienfaits naissent de l'Amitié, & en sont les fruits ordinaires & naturels.

Comparez donc ensemble ces maximes de Morale, mes bien-aimez : & remarquant la différence des divines aux humaines, servez-vous de celles-là comme de seûres régles pour juger

a S. Jean 15. 13.

b Les nombres 1. 2. 3. 4. ou plûtôt ce qui en résulte par addition, sçavoir 10. c'est le Quaternaire de Pythagore. On y trouve l'expression des consonances parfaites, qui sont l'Octave, la Quinte, la Quarte ; & la génération des premiéres Grandeurs, la ligne, la surface, le solide. Tout ce que Dieu a fait, il l'a fait selon les régles de la plus parfaite harmonie, c'est à dire, qu'il s'y est réglé sur le Quaternaire. Tout ce qui est matiére de Science, est fondé sur les notions de l'étendue intelligible communes à tous les hommes, & se réduit par-là au Quaternaire. Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer tous ces mystéres. Sçavoir bien le Quaternaire, c'étoit sçavoir tout, pour les Pythagoriciens.

de

de la perfection de celles-ci. Et enfin [a] *n'employez plus d'excuſes à excuſer des péchez*, ſelon le langage du Saint Eſprit.

C'eſt pourtant ce que vous faites, lorſque forcez d'avoüer la ſupériorité de la Loi Evangélique ſur les maximes de la Philoſophie Gréque, & ne pouvant réfuſer vos éloges à une Loi ſi pure, vous ne rougiſſez pas de nous objecter contre elle les tranſgreſſions que vous en remarquez ; comme ſi elle devenoit cenſurable par le libertinage de ſes tranſgreſſeurs. C'eſt contre eux que vous devriez armer votre cenſure, & non pas contre elle : car on n'arrache pas toutes les vignes, parce qu'il y en a qui portent de mauvais raiſins, ni on ne coupe pas tous les amandiers, parce qu'il y en a qui produiſent des amandes amères ; ni on ne réfuſe pas toutes les piéces d'or, ſous prétexte qu'il s'en fabrique de fauſſes ; ni on ne ſe dégoûte pas de la vraie teinture d'écarlate, quoi qu'il y ait un art de la contrefaire. Les mauvais Peintres ne nous font pas mépriſer les excellens : les malhonnêtes gens ne nous rendent pas odieuſes les perſonnes qui ſçavent vivre ; & pour avoir eû le malheur de tomber entre les mains d'un Médecin ignorant, nous ne faiſons pas le procés à toute la Médecine. Mais d'entre les Peintres, les Médecins, les Cordonniers, les Graveurs, les Orfévres, nous loüons les habiles, & nous les admirons, comme nous mépriſons les malhabiles : ſans toutefois mépriſer jamais aucun art, quand même nous n'aurions jamais trouvé de bon artiſan en ce genre. Car ce ſeroit la choſe du monde la plus ridicule de dire qu'inutilement la Nature nous a fait des yeux, parce

[a] Pſeaume 140. 4.

que les aveugles en ont inutilement ; ou de trouver à redire à toute la structure des organes de la voix, parce qu'il y a des gens qui bégayent ; ou de trouver superflu le sens de l'ouïe, parce qu'il y en a qui ont l'oreille dure. Telle est précisément l'impertinence & l'injustice d'envelopper dans une même censure & la Loi, & ceux qui l'observent, & ceux qui la violent & qui prévariquent.

Car si un Charpentier qui veut équarrir une solive sur le trait qu'il y a marqué avec sa ligne à noircir, vient ensuite à se servir si mal de son hachereau, qu'ayant tout emporté le noir, il donne dans le vif de la piéce, ou qu'il ne lui fasse pas perdre autant de bois qu'il est nécessaire, cela ne vient pas du trait qui étoit tiré comme il falloit, mais de la main maladroite de l'ouvrier qui n'a pas sçû suivre son trait. Ainsi on doit regarder la Loi comme une régle, comme une ligne, comme un trait parfaitement bien tiré : ceux qui y conforment leur vie, donnent à leur conduite une exacte droiture : ceux qui préférent leur satisfaction à leur devoir, manquent, pour ainsi dire, de suivre leur trait, & gâtent l'ouvrage : mais c'est à eux qu'il faut s'en prendre, en loüant la Loi comme elle le mérite. Car après qu'un sage Médecin a ordonné à son malade l'usage de certaine nourriture, & l'abstinence de certaines viandes ; s'il arrive que celui-ci se mettant au dessus de l'ordonnance, & préférant son plaisir à sa guérison, vienne à se rendre beaucoup plus malade à force de manger & de boire de tout ce qu'il lui plaît ; nous ne dirons pas pour cela que celui qui l'a traité soit un assassin ; puisque nous voyons bien que le mal n'a empiré que par l'indiscrétion du malade à qui on avoit prescrit un très-bon régime.

Raisonnant sur telles & semblables similitudes, & remarquant d'une part qu'il n'est rien ni de plus saint, ni de plus salutaire que notre Loi, vous donnerez mille bénédictions à notre divin Législateur ; & vous constituant d'un autre côté pour juges de ceux qui combattent sous ses drapeaux, vous proclamerez volontiers la victoire de ceux qui la remportent de bonne guerre : & quant à ceux qui négligent d'observer les régles du combat, comme tous ne le font pas avec le même mépris, vous ne les condamnerez pas tous avec la même rigueur. Car nous faisons tous bien des fautes que nous ne voudrions pas faire, malheureux mortels que nous sommes : & les Loix distinguent elles-mêmes ces manquemens qu'elles nomment involontaires : comme quand quelqu'un jettant une pierre contre quelque chose, ou la jettant à un chien, le manque, & tuë un homme sans y penser. Hérodote rapporte des accidens de cette nature : & il arrive souvent que la coignée du bucheron se détache du manche, & blesse quelqu'un tout auprès. Ce sont, dis-je, des cas pour lesquels les Loix ont elles-mêmes de l'indulgence.

Il faut même distinguer divers degrez de malice dans les fautes volontaires. Car ce n'est pas un même crime ou de blesser un homme dans un emportement de colére, & de le tuer du coup sans le vouloir faire, sans en vouloir à sa vie ; ou de l'aller attendre au passage pour l'assassiner de sang froid. L'un est l'effet d'une colére précipitée, & l'autre celui d'une noire malice : dans ce dernier cas tout est volontaire, & dans l'autre tout ne l'est pas.

De même tous ne tombent pas d'une maniére également criminelle dans les péchez du plaisir

défendu ; car les uns sentent le trait de la tentation sans avoir porté la vûë sur aucun objet capable de les tenter ; ou quelquefois il s'offre inopinément un bel objet à leurs yeux ; & ils succombent à la passion qui usurpe l'empire sur la raison : les autres ne vivent, pour ainsi dire, que pour chercher à se repaître les yeux de ces objets dangereux. Ainsi en fait de tempérance, il y en a qui ne se mettent point à table sans quelque défiance d'eux-mêmes, & qui ne laissent pas d'être vaincus, parce qu'ils ne veulent pas combattre selon les régles : mais il y en a d'autres qui se livrent tout entiers au déréglement de leur appétit, qui l'irritent avec étude par tout ce qu'ils peuvent imaginer de plus friand, qui cherchent en même tems à reveiller en eux d'autres passions par mille artifices, & qui sont fâchez, quand le feu de ces passions s'amortit de lui-même.

Y ayant donc tant de différence de péché à péché, il ne seroit pas juste de concevoir une égale indignation contre tous les pécheurs : & si nous regardons avec raison comme des abominables ceux qui vivent en pourceaux, & cela par profession & par choix ; nous devons tendre charitablement la main aux autres pour les relever, & tâcher par nos avis & par nos exhortations salutaires de les guérir de leurs infirmitez. Quant aux premiers, s'ils s'obstinent toûjours à se dégrader jusqu'à la condition des plus sales animaux ; nous ne pouvons que les pleurer pendant leur vie ; mais après leur mort on pourra faire leur Epitaphe sur le modéle de celle qui fut gravée sur le tombeau de Sardanapale. a

a Aristote l. liv. de sa Morale ch. 3. dit que la plûpart

Je n'ai de tous les biens que ce que j'ai mangé,
Et les plaisirs honteux où je me suis plongé;
J'ai perdu tout le reste en perdant la luxure,
Successeur de Ninus je ne suis que poussiére.

Encore a-t-on mis là une menterie en faveur de celui pour qui l'Epitaphe a été faite : car un mort n'a plus ce qu'il a mangé ni ce qu'il a bû, tout cela se trouvant perdu dans ce tas de pourriture où il est réduit. Il ne lui reste que la mauvaise odeur d'une vie corrompuë par les délices, dont les remords & le souvenir font le supplice de son ame.

C'est pour vous, mes bien-aimez, que sont faits les douze Discours que je vous adresse : car j'y expose les sentimens de vos Philosophes sur divers sujets, comme sur la Divinité, sur la Matiére, sur le Monde, sur la Vertu & le Vice : à quoi j'ai opposé ce que nos saintes Lettres enseignent sur ces importantes matiéres. Je vous ai fait considérer que la doctrine de vos Maîtres est absolument tombée, & oubliée : & qu'au contraire nos saintes maximes reçoivent tous les jours un nouvel éclat, & prennent une nouvelle vigueur : que les auditeurs se présentent en foule & dans les Villes & dans les Provinces pour entendre des Docteurs qui n'ont pas besoin de l'éloquence de Platon pour faire goûter des vérités si salutaires : & qu'en un mot, la fausse croyance des faux Dieux est généralement proscrite, tandis que l'Evangile de notre Sauveur est prêché par tout. Car c'est un témoignage que Porphyre ne peut refuser à notre Religion dans les Ouvrage même qu'il a

des hommes ont les inclinations de Sardanapale. Saint Clément rapporte cette Epitaphe dans sa 2. Tapisserie.

compolez contre elle. [a] *Doit-on s'étonner*, dit-il, *que la maladie ravage cette Ville depuis tant d'années ; puiſque ni Eſculape, ni aucun autre des Dieux ne ſçauroit en approcher ? Car depuis le tems qu'on adore* JESUS, *perſonne ne peut dire que le public ait reçû aucune ſorte d'aſſiſtance de la part des Dieux.* C'eſt, dis-je, Porphyre, notre capital ennemi, qui confeſſe publiquement que JESUS-CHRIST a fait connoître à tout l'Univers l'impuiſſance de vos Divinitez, depuis qu'on a crû en lui. De ſorte, qu'après ſa Croix & ſa Paſſion ſalutaire, ni Eſculape, ni aucun autre de vos Dieux de nom, n'a oſé entreprendre de ſéduire les mortels : tous ces oiſeaux nocturnes, pour les nommer de la ſorte, ayant été contraints de chercher les ténébres dès le lever de ce Soleil. Je ſouhaite de tout mon cœur que vous participiez à ſa lumiére ; car c'eſt pour cela que j'ai entrepris ce travail, & que du ſuc de quelques plantes ramaſſées de tous côtez, je vous ai compoſé un remède ſpécifique contre vos maladies.

a L'Ouvrage de Porphyre contre les Chrétiens n'eſt pas venu juſqu'à nous. Euſébe nous en a conſervé ce précieux extrait dans la Prép. Evang. liv. 5. ch. 1.

Fin de la Thérapeutique de Théodoret.

TABLE
ET ORDRE
DES MATIERES
DES DOUZE DISCOURS
DE LA THERAPEUTIQUE
DE THEODORET.

PREMIER DISCOURS.
DE LA FOI.

Exorde. L'*Infidélité est une maladie qui demande une Thérapeutique particulière, c'est-à-dire, une méthode propre à guérir les esprits qui en sont atteints.* Page 14...16

I. Partie. *La foi que l'on doit avoir pour les Maîtres de la Religion n'est pas fondée sur leur politesse : donc la prétenduë barbarie de nos Prophétes & de nos Apôtres ne dispense pas les Grecs de se rendre dociles à leurs saintes instructions.* 16...29

Pour juger des bons Maîtres en tous les Arts, on ne regarde ni à leur pays ni à leur langage. 16. 17.

Les plus grands Philosophes ont été s'instruire hors

TOULOUSE

de la Gréce, & sur tout en Egypte, où on dit même que Pythagore reçût la Circoncision, suivant l'usage que les Egyptiens en avoient emprunté des Hébreux. 17...21

Tout ce que les Grecs sçavent en matiére d'Art, de Science, & de Religion, ils le tiennent de divers Peuples qu'ils traitent de Barbares. 21...22

Plusieurs Sages que les Grecs ont admirez, n'étoient pas de leurs compatriotes, ni ne parloient pas la Langue Gréque, ou ils la parloient assez mal: comme Socrate, qui étant fils d'un Tailleur de pierre, ne parloit pas plus poliment que son pére, & ne faisoit pas façon d'avoüer son impolitesse à cet égard. 22...25

Platon déprise tout ce qui est de la belle Litérature en comparaison de la connoissance de la Vérité & de la Religion. 26...29

Les Grecs déclarez très-ignorans sur ces deux articles & par Apollon, & par Porphyre le capital ennemi des Chrétiens, & par un Prêtre d'Egypte. 29...33

II. Partie. *Les Maîtres en toute sorte de profession ont droit d'exiger de la foi & de la docilité de la part de leurs Apprentifs: donc les Chrétiens ont raison d'en exiger de ceux qui reçoivent leurs premiéres instructions.* 33...55

Les Sectateurs de Pythagore avoient beaucoup de foi pour leur Maître, Platon en demande pour les Poëtes Mythologistes, chaque Philosophe en a trouvé beaucoup dans ceux qui ont épousé sa doctrine. 33...36

Les esprits dociles se font estimer, les indociles sont méprisez. 36...38

Les objets intelligibles sont tous de l'objet d'une espéce de foi entant que les sens n'y découvrent

rien : diverses autoritez pour éclaircir cette pensée, & pour la prouver. 35...43
Diverses définitions de la Foi. Elle précede naturellement l'Intelligence. Inconvéniens inévitables si l'on renversoit cet ordre dans l'apprentissage des Sciences, des Arts, & de la Religion. 43...49
Parmi les Grecs la multitude a une foi très-aveugle sur les honteux mystéres de sa Religion, suivant en cela les préceptes de Pindare, de Platon, & d'Orphée. 49...51
C'est par la Foi qu'on doit être initié aux mystéres. Malheur de quiconque n'y est pas initié, selon les Grecs mêmes, qui justifient par-là l'usage de l'Eglise d'initier ses enfans par leur docilité & par leur Foi à l'égard des Pasteurs. 52...55

I. DISCOURS.

DU PRINCIPE.

Exorde. Sur l'aveuglement volontaire d'un petit nombre de Grecs qui fermoient encore les yeux à la lumiére de l'Evangile. 58...60
I. Partie. Ceux d'entre les Grecs qui ont parlé du Principe ou des Principes sur leurs propres lumiéres, ont dit les choses du monde les plus incertaines, ne se sont accordez sur rien, se sont attiré des railleries par leurs contrarietez, par leur vanité, par leur ignorance. 60...66
Leurs opinions diverses sur le premier Principe de toutes choses. 60...61
Railleries & invectives de Socrate & de Timon sur cette diversité d'opinions. 61...66

II. Partie. *Ceux qui ont été s'instruire en Egypte des sentimens que Moïse & les Hébreux y avoient répandus touchant la Divinité, ont tenu un langage uniforme & noble sur l'Unité du Principe.* 66...79

Anaxagore, Pythagore, & Platon tenoient des Egyptiens & des Hébreux ce qu'ils ont dit sur cette matiére. 66...68

Grands sentimens d'Orphée. 69...70

Pensées élevées de Platon sur l'immutabilité de Dieu, sur sa présence en tous lieux, sur son unité, sur son ineffabilité. 71...74

L'ancienneté de Moïse sur tous les Maîtres du Paganisme : ses communications avec Dieu, sa doctrine très-expresse contre la pluralité des Dieux. 74...79

III. Partie. *Passages de l'ancienne Ecriture qui établissent l'Unité de la Nature divine, & la Trinité des Personnes.* 79...83

Pourquoi ce mystére fut proposé, & non toutefois développé aux Juifs. 79...80

Recueil, & interprétation des passages où il est suffisamment insinué. 80...83

IV. Partie. *La Trinité Platonienne.* 83...91

Critique de la Lettre de Platon à Corisque. 84...85

Réflexions sur trois extraits considérables, l'un de l'Epinomis, l'autre de la Lettre de Platon à Denys, le dernier du Timée. La timidité de Platon le fait parler par énigmes. 86...87

Numénius & Plotin reconnoissent trois Hypostases Archiques. 87...88

Amélius charmé du commencement de l'Evangile de Saint Jean. 88...91

Liste des Auteurs Payens que les Grecs peuvent consulter sur la matiére de ce Discours, là-même.

V. Partie. *Exposition de la doctrine de l'Eglise sur le Mystère de la Trinité. On y propose à croire des choses qui sont au dessus de la portée de l'esprit humain. Platon en propose d'aussi difficiles à comprendre.* 92... 96

Péroraison où *Théodoret exhorte les Grecs à la lecture de nos saintes Ecritures.* la même.

Platon plagiaire : Numénius dit que Platon est Moïse qui écrit en Grec. 97

III. DISCOURS.

Des Anges, des Dieux de nom, & des mauvais Démons.

Exorde. *Sur le caractère modéré de ceux qui reconnoissent un seul Dieu, par opposition au caractère outré & de ceux qui n'en reconnoissent point, & de ceux qui en reconnoissent plusieurs.* 103. 104

I. Partie. *Diverses Théopées, ou créations de Dieux parmi les Payens.* 104...134

La divinité des Astres & de la Terre. 104

Ces créatures faites pour servir l'homme, non pour en être servies & adorées. 105

Mélange de perfections & d'imperfections dans ces mêmes créatures. 105... 108

Par la considération des créatures on doit s'élever à l'adoration du Créateur. 108...110

Hommes déifiez : Saturne, Jupiter, Hercule, Esculape, Castor & Pollux, Bacchus, Vénus, Ganymède, Héléne, Néron, Domitien, Commode. 110...113

Les Dieux de la création des Poëtes, auxquels Pla-

TABLE
ton veut qu'on ajoute foi entiére & aveugle. 113. 114
Il ne laisse pas de critiquer sévérement les Prêtres Mythologistes. 115. 116
Tentative des Allégories pour couvrir la turpitude de la Mythologie. Les Romains ont rejetté & les Fables & leurs Allégories. 116...118
Les Passions déifiées sous divers noms, de Vénus, de Cupidon, de Bacchus, &c. Dangereuses suites de cette Théopée. 119
Antisthéne contre Vénus & Cupidon. 120
Platon reconnoît que la Théologie a besoin de réforme. Plutarque en retranche les contes des Titans, du Serpent Python, des exils de Bacchus, des courses de Cérés, les honteuses avantures d'Osiris & de Typhon, la fuite de Saturne après avoir tué trois Princes, adorez depuis sous le nom de Dieux durs. 120...122
L'adoration des Démons malfaisans attestée par Porphyre. 122...125
Ses difficultez sur les invocations des Démons. 125. 126.
Platon ne les croit pas immortels de leur nature. 127
L'adoration des Idoles. Railleries de Xénophane sur ce sujet. 126...129
Zénon & Platon contre les Idoles. Ce qu'en dit le Prophéte Isaïe. 129...131
L'horrible obscénité des figures adorées. 131...133
Les Bêtes ont eû des Autels & des Temples. 133. 134
II. Partie. *Exposition de la doctrine des Hébreux & des Chrétiens touchant les Anges & les Démons.* 134...143
Les Anges sont les ministres de Dieu, supérieurs à

l'Homme, Intelligences pures & saintes. Point de différence de sexe entr'elles. Objets de notre imitation, & non de notre adoration. 134...137
Comparaison de la pureté des Anges avec l'inconstance des Dieux & du Pére des Dieux. 137. 138.
Nos Démons : leur apostasie : devenus mauvais par l'abus de leur liberté, par leur orgueil, par leur envie, tentateurs, non par l'ordre de Dieu, mais par sa pérmission : réprimez par les Saints Anges. 139...141
Ni on admet un Démon mauvais par sa nature, & Principe du mal. 141...143

IV. DISCOURS.

DE LA MATIE'RE & DU MONDE.

Exorde. *SUr le mot de Démocrite, Que l'Instruction est semblable à la Nature. L'instruction mettra les Grecs dans de bons sentimens, comme s'ils y étoient nez.* 147. 148
I. Partie. *La diversité & la contrarieté d'opinions parmi les Philosophes sur tout ce qui concerne ce Monde sensible.* 148...158
Les Philosophes broüillez entr'eux sur les élemens ou premiers principes du Monde. 148...151
Sur la Matiére dont il est composé, sur le Vuide. 151. 152.
Sur la pluralité des Mondes, ou l'unité du Monde : sur sa figure, sur son animation, sur son commencement, sur sa durée. là même.
Sur la composition des Etoiles, sur leur figure. 153
Sur tout ce qui concerne le Soleil, & la Lune. 154

Difficulté & inutilité de semblables recherches au jugement d'Eschyle & de Socrate. 156. 158
II. Partie. *Ce que Platon a dit de raisonnable touchant le Monde, & touchant l'Ouvrier du Monde.* 159. 163
Que Dieu a fait le Monde par un mouvement de sa pure bonté, sans aucun besoin qu'il en eût, & qu'il l'a fait de rien. 159. 160
Qu'il l'a fait dans le tems. 160
Que c'est le Verbe ineffable de Dieu qui l'a fait. 161
Qu'il a fait les Astres pour nous rendre leur service, & non pas pour recevoir le nôtre en qualité de Dieux, ce qu'Euripide a très-bien fait remarquer. 161. 162
Que le Monde subira un changement considérable à la fin des siécles. 163
Erreur de Platon sur la cause de ce changement, qu'il faut dépendre du Destin. 164
Autre erreur sur la nature de la matiére qu'il croit mauvaise & malfaisante par elle-même. 165
III. Partie. *Exposition de notre saine doctrine touchant le Monde.* 166. 176
Dieu n'a pas travaillé sur une matiére préexistante, comme font tous les autres Ouvriers, sa volonté a été son action. 166. 168
L'Ether & le Ciel sont pour les pures Intelligences; la Terre & les espaces dont elle est environnée sont pour les animaux : les Intelligences qui se rendirent volontairement mauvaises y furent reléguées en punition de leur rébellion. 168. 169
Le péché de l'Homme justifie la révolte des animaux contre lui. là-même.
Merveilles de la disposition réguliére du Monde, dans la Mer, & dans la Terre. 170. 171

Dans le cours non interrompu des rivières. La-même.
Dans les Elémens. 172
Dans le mouvement réglé du Soleil & de la Lune : dans la succession des saisons. 173
Hymnes diverses en l'honneur des Divinitez du Paganisme. 173. 174
Nulle apparence d'attribuer la disposition du Monde au Hazard. 175
Il est également facile à Dieu de faire tout ce qu'il veut, ou de rien, ou de quelque chose. 175. 176

V. DISCOURS.

DE LA NATURE DE L'HOMME.

Exorde. *Sur la liberté où chacun est de profiter des saintes instructions, & sur ce qu'on risque à les négliger. Proprieté de l'Aimant : différence entre la vertu de cette pierre, & la force de l'instruction.* 185...187
Hésiode contre les délais de se tourner au bien. 187. 188
I. Partie. *Opinions bizarres, & diverses des Philosophes sur le sujet de l'Homme.* 188...205
Sur le tems & le lieu de sa première origine : s'il y a eu des hommes de tout tems, & partout, ou si l'Attique en a porté la première, ou si c'est l'Egypte. 188. 189
Sur sa condition heureuse ou malheureuse durant cette vie : beau mot d'Euripide & d'Hésiode. 189. 190
Le corps est le sépulcre de l'Ame. Les Maîtres qui enseignent la vérité sont par-là en droit de pren-

dre soin de leur corps. 190
Nations diverses de l'Ame. 191
Ses parties ou Facultez. 192. 193
Son siége principal, dans quelle partie du corps? 194
Sa durée. là-même.
Combien d'Ames nécessaires pour faire une plante, une bête, un homme? 195
Numénius & Longin contre ceux qui croyent que l'Ame se dissipe & périt. Pythagore, Platon, & Aristote ont crû que cette partie de l'Ame qu'on nomme l'Intelligence est quelque chose de divin: le dernier croit qu'à cela près l'Ame est mortelle. 195. 196
Beaux sentimens de Platon sur la liberté de l'Homme, & sur la récompense ou la punition du bon ou du mauvais usage qu'il fait de sa liberté. 196... 199
Selon ce Philosophe, Dieu est la cause du bien, & non pas du mal que nous faisons. 199...201
Il tient que l'Ame est faite à l'image & ressemblance de Dieu, & qu'elle est immortelle. 201... 203
Dans le Paganisme les Disciples se sont déclarez contre leurs Maîtres, Aristote contre Platon sur le sujet de la Providence, & de l'immortalité de l'Ame. 203... 205
II. Partie. Conformité de sentimens entre les Prophétes & les Apôtres sur le sujet de l'Homme. 205... 221
Ils enseignent que Dieu crée l'Ame au moment qu'elle est unie au corps. 206. 207
Que les Ames sont de même nature dans les peuples civilisez & dans les barbares, dans l'Homme & dans la Femme, dans les Nations qui parlent des

des langues différentes. 208. 209
Les Grecs eux-mêmes sont pleins d'estime pour Anacharsis, pour les Brachmanes de l'Inde, pour les Egyptiens, pour les Hippémolges, pour Cyrus, lesquels n'avoient rien de la politesse des Grecs. là-même.
Ce foible avantage n'a pas été nécessaire aux Apôtres pour faire oublier les noms des Fondateurs des trois anciennes Ecoles, l'Italique, l'Ionique, l'Eléatique. 210
Les noms des Sages étoient autrefois problématiques, ils sont maintenant inconnus. 211
Les solécismes des Pêcheurs ont triomphé des syllogismes des Philosophes. 212
Le langage des Prophétes & des Apôtres est devenu le langage de toute la Terre. 213
Les Artisans & les Laboureurs parlent plus sûrement de l'immortalité de l'Ame, & du libre arbitre, que n'ont fait les Philosophes. 214
Les Grecs sont eux-mêmes des Barbares pour les peuples qu'ils traitent de Barbares. S. Paul. 215
Les Persans, les Indiens, les Nomades Ismaëlites, les Egyptiens, les Romains, pensent & s'énoncent plus vivement & plus heureusement que les Grecs. 215...217
La solide simplicité des Pêcheurs est préférable à la vaine enflure des Philosophes. 218
La doctrine de nos Maîtres divins sur la nature de l'Homme. La formation du corps attribuée à Dieu : l'immortalité de l'Ame : l'empire de la Raison sur les Passions : l'utilité de celles-ci, réduites aux deux Appétits opposez, le Concupiscible, & l'Irascible : le libre arbitre. 218...220
Fonds inépuisable de merveilles dans l'Homme, & de sujets de glorifier le Créateur. 220. 221

VI. DISCOURS.

DE LA PROVIDENCE DIVINE.

Exorde. *Comme la Mer est le tombeau des Pilotes téméraires, ainsi le dogme de la Providence est l'écueil contre lequel les esprits chagrins vont briser leur vaisseau.* 224

I. Partie. *Les Philosophes qui ont tenu pour le Destin contre la Providence.* 225...236

Les Poëtes ont assujetti le Père des Dieux à la Parque. 225

Diagore & Protagore soupçonnez d'Athéisme. Les Dieux oisifs & indolens d'Epicure. La Providence surlunaire *d'Aristote.* 226

OEnomaüs contre ceux qui asservissent l'Homme à la nécessité du Destin. 227

Observations étymologiques de Chrysippe sur le Destin, les Parques, &c. 229

Pythagore, Parménide, Héraclite, & Zénon, ont confondu les termes de Nécessité & de Destin avec celui de Providence. 230

Notions Philosophiques de ce qu'on nomme la Fortune. 231

Philémon contre cette prétendue Divinité, & contre les observateurs des présages. 231.232

Ménandre contre ces vaines observations. 233

Railleries d'Antiphon, de Bion, & de Diogène sur les terreurs des esprits superstitieux. 233, 234

Epicharme, Diphile, & Pindare substituent à ces vaines terreurs la crainte de Dieu. 235.236

II. Partie. *Les Philosophes déclarez pour la divine Providence.* 237... 258

Déclarations très-expresses de Platon, qui font juger qu'il avoit eû quelque connoissance de nos Livres Saints. 237... 241

Selon lui, de tous les biens il n'y en a qu'un seul véritable; c'est la Vertu. 242

Les vrais & les faux Heureux. 243. 244

Dieu étend sa Providence jusqu'aux plus petites choses du monde, selon Platon. 245

Selon le même, Dieu régle le bon état des parties par rapport au bon état du Tout. 246

Justification de la Providence sur la diversité des conditions. 247... 249

La Vertu indépendante du Destin, inflexible dans les dernières disgraces. Isocrate, Platon. 249. 250

Nier la Providence, c'est prendre le chemin de l'iniquité. Atticus le Platonicien. là même.

Beaux Extraits de Plotin sur la Providence. Que Dieu ayant fait le Monde, il ne peut rien manquer à la perfection de cet Ouvrage. 251

Que les parties y doivent être pour le Tout, & non pas le Tout pour les parties. 252

Que la varieté, & la contrarieté même des parties, conspire à la beauté du Tout. 253

Que la Vertu & le Vice, étant des habitudes volontaires, les récompenses de l'une, & les châtimens de l'autre sont de l'ordre. 254

Que les misères humaines n'y sont pas opposées, parce qu'elles ne sont rien pour le Sage, outre qu'elles sont inévitables. 255

Que le mélange des méchans parmi les bons est utile à ces derniers. là-même.

Qu'il est même inévitable, n'étant pas permis d'exi-

ger de l'Homme une perfection exempte d'imperfection. 256
Que les méchans & les oisifs n'ont pas lieu de conclure qu'il n'y a point de Providence, de ce que leurs prières sont infructueuses. 256. 257
Plotin la justifie sur le sujet des animaux nuisibles, ou jugez inutiles. 258
Elle n'a jamais mieux éclaté que dans le moyen que Dieu a choisi pour sauver l'Homme, comme Théodoret le fait voir par diverses considérations, & par l'exposition de la doctrine de l'Eglise touchant l'Incarnation du Verbe. 259...266

VII. DISCOURS.

DES SACRIFICES.

Exorde. LE panchant de l'Homme au déréglement l'a disposé à se faire des Dieux propres à consacrer tous les excés. 273
I. Partie. Caractére des Dieux auſquels on sacrifioit dans le Paganisme. 273...277
Les crimes & les débauches horribles de ces Divinitez. 274
Les peintures infames de leurs aventures. 275
Leurs Fêtes, & la maniére licencieuse de les célébrer. 276
Ils aimoient mieux la senteur des chairs brûlées, que l'odeur d'une sainte vie. 277
II. Partie. Apologie des Sacrifices Judaïques. 278... 286
Dieu en permit l'usage à son peuple pour lui ôter tout prétexte de retour au culte impie des Dieux de l'Egypte. 278

La défense de manger du porc, le seul animal dont les Egyptiens osoient manger. 279
Recueil & interprétation de divers passages, où le Seigneur déclare son indifference pour les Sacrifices des Juifs. 280... 286
III. Partie. *Les Sacrifices du Paganisme condamnez par des Auteurs Payens.* 286... 291
Par Porphyre appuyé sur l'autorité de Théophraste. 286. 287
Victimes humaines. 288. 289
Sophocle contre les Simulacres, & contre les Sacrifices sanglans. 290
Platon sur l'inutilité des libations & des Sacrifices. 291

VIII. DISCOURS.

DES HONNEURS que l'on rend aux Martyrs.

Exorde. *SUr le Livre de la Bible répandu par toute la Terre.* 297
Quelques symboles de Pythagore. là-même.
Raisons de la simplicité de l'Evangile, & de celle de ses Ecrivains & premiers Prédicateurs. 298. 299
Ceux-ci plus utiles encore après leur mort que durant leur vie. là-même.
Tout le Monde les a crus, & les honore comme Martyrs. 300... 302
I. Partie. *Les Grecs qui condamnent les honneurs que nous rendons aux Martyrs, ont rendu des honneurs divins à de très-indignes Mortels.* 302... 326

Hercule fils d'Amphitryon, & non pas de Jupiter, a été déifié malgré ses débauches qui lui coûtèrent la vie. 302... 305
Esculape foudroyé par Jupiter, & toutefois tenu pour un Dieu. 305... 307
L'Apothéose d'un Athléte brutal, nommé Cléomède. 308
Celle d'Antinoüs, mignon d'Adrien. 309
Les Grecs n'ont pas crû polluer leurs Temples en y enterrant des morts. 310
Achille ramasse les oßemens de Patrocle. 311
Les Soldats tuez dans le combat, étoient honorez & ensevelis avec cérémonie. là-même.
Libations faites pour les morts. 312
Aristote sacrifia à sa femme décédée, comme on sacrifioit à Cérés. 313
Pindare loge dans le Ciel les saintes Ames, Empédocle y place les Devins & les Médecins après leur décés. 314
Selon Héraclite, les Dieux & les Hommes doivent des honneurs aux Guerriers qui ont péri par le fer. 315. 316
Platon sur la félicité des Ames des Saints. 317... 319
Héſiode sur le bonheur des Hommes d'Or. là-même.
Selon Platon, peu ou point de vrais heureux ici-bas : les justes y souffrent persécution. 320
Selon lui, les Ames bienheureuses portent leur attention sur nous & sur nos besoins. 321
Beaux sentimens de Socrate sur le mépris de la vie. 322
Fermeté d'Anaxarque dans les supplices. 323
Les honneurs rendus aux Sages, aux Guerriers, aux Rois, aux Empereurs, n'ont pû égaler ceux qu'on rend partout aux Martyrs. 324... 326

II. Partie. *La créance & la pratique des Chrétiens par rapport à la vénération des Saints, & de leurs sacrées Reliques.* 326...329
La magnificence des Eglises bâties en leur honneur, les prières qu'on leur adresse, non toutefois comme à des Dieux. 326. 327
Le pouvoir qu'ils ont de nous assister ne leur peut venir que de Dieu. 327. 328
La gloire des Martyrs a effacé celle des Dieux du Paganisme. 328. 329

IX. DISCOURS.

DES LOIX.

Exorde. *LA simplicité du stile de nos Ecritures est une marque qu'elles renferment des véritez précieuses.* 342
I. Partie. *Les Loix des Grecs & des Romains par rapport au réglement des mœurs, ont été abolies en peu de tems.* 343... 346
Celles de Minos, & celles de Charondas. 343
Celles de Zaleucus, & celles de Lycurgue. 344
Liste des Législateurs de divers pays. 345
Les Loix des Romains ayant prévalu sur celles de la plûpart des autres Nations, furent néanmoins rejettées par quelques peuples barbares. 346
II. Partie. *La Loi Evangélique a été reçûë par toute la Terre, malgré les efforts des persecuteurs.* 347...355
Enumération des Cours de la justice d'Athénes, dont notre Loi a fait oublier les fonctions. 348
Les Loix de Lycurgue n'ont pû tenir contre elle.

Liste des Persecuteurs ausquels elle a résisté. 351
Leur puissance & leur furie. 351. 352
L'établissement de la Loi Chrétienne ne peut pas être attribué à la puissance des Empereurs Chrétiens. 353
Elle s'est établie dans la Perse malgré la cruauté des ennemis du nom Chrétien. 354
Et parmi divers peuples barbares malgré leur férocité naturelle. 355
III. Partie. *Dérision & censure de diverses Loix de Platon.* 356. 363
Ses Loix indécentes & peu judicieuses pour la communauté des Exercices entre les jeunes personnes de l'un & de l'autre sexe, & pour l'examen de la nubilité. 356. 359
Celles pour la communauté des Femmes. 359. 360
Pour l'exposition des enfans en certains cas. 361
Pour la passion abominable. 362
L'indulgence de ses Loix sur l'Homicide & sur le Parricide. 363
IV. Partie. *Opposition entre la Loi Chrétienne & les Loix de Platon.* 364. 370
Les mauvaises pensées & les simples regards condamnez. 364
L'indissolubilité du mariage, & quelques régles de continence entre les personnes mariées. 364. 366
Le conseil du célibat. là même.
Les paroles offensantes. L'amour des ennemis. Le Jurement. Le Renoncement. 366. 367
La joye parmi les persécutions. 368
La vénération de tous les peuples pour les Reliques de ceux qui ont répandu leur sang en établissant des Loix si sévéres. 369
Celles des autres Législateurs n'ont trouvé personne qui voulut mourir pour elles : celles de J. C. ont

trouvé des milliers de Défenseurs & de Martyrs. 369. 370

X. DISCOURS.

DES VRAIS ET DES FAUX ORACLES.

Exorde. SUr la différence d'un Usurpateur, & un Roi légitime. 373

I. Partie. Le Démon pour usurper les honneurs divins, a employé la tromperie des Oracles, qui découvrent leur auteur par leurs mauvais caractéres. 373... 391

Les lieux autrefois célébres par l'endroit des Oracles. 374

Plutarque sur le silence des Oracles, qu'il attribuë aux Démons. 374... 377

Porphyre reconnoît que les Génies qui rendoient des Oracles, étoient sujets à mourir. 377. 278

Et qu'ils ne pouvoient être des Dieux, puisqu'ils exigeoient des sacrifices sanglans. 377... 379

Il dit que le Génie qui présidoit aux Oracles, étoit le Génie Tutelaire des Ames vicieuses. 379 380

Fautes qu'il avoit eû à corriger dans les Oracles qu'il avoit recueillis. là-même.

Selon Diogénien les Devins parloient au hazard. 380. 381

Porphyre fait voir que les hommes faisoient parler les Démons malgré eux. 381. 382

Les Oracles équivoques perdirent Aristomaque, Crœsus, & l'Empereur Julien. 382... 384

Perplexité de la Pythie de Delphes sur l'issuë de la

guerre des Athéniens contre toutes les forces de Xerxés. 384...386
Les Macédoniens, & les Cnidiens, trompez par un Oracle. là même.
Oracles en faveur de Lycurgue, des Lacédémoniennes, d'Archiloque, d'Homére, tous Oracles qui autorisoient le libertinage & l'incontinence. 386...389
Deux Oracles, dont l'un ordonne des Sacrifices pour un Athléte brutal tel que Cléomede, l'autre offre à l'adoration des Méthymniens l'objet le plus indécent. là-même.
Plainte & impuissance du Dieu des Devins contre la Parque. 389.390
Auteurs Payens qui ont recueilli les Oracles. 390. 391
II. Partie. Les vrais Oracles de nos Livres Saints. 391...413
Les Démons soûmis à JESUS-CHRIST, & à ses Apôtres. Les Oracles rendus muets par la prédication de l'Evangile. 391.392
Les Reliques du Saint Martyr Babylas attirent le feu du Ciel sur le Temple d'Apollon. là-même.
Nos saintes Prophéties sur l'abolition de l'Idolatrie, & sur la cessation des Oracles, avec les réflexions de Théodoret. 392...410
De l'aveu même des Payens, ces Oracles divins ont été vérifiez par l'évenement. 411...413

XI. DISCOURS.

DE LA FIN, ET DU JUGEMENT.

Exorde. *Pour porter les Grecs à la docilité par l'exemple d'Ariſtippe ſurnommé* Métrodidacte, *ou Diſciple de ſa Mére.* 417

I. Partie. *Ce que les Philoſophes ont crû que le Sage devoit ſe propoſer pour ſa Fin.* 417...423

Le ſouverain bien, ſelon Epicure, Démocrite, & Héraclite, eſt la volupté. 418

Selon Pythagore, la connoiſſance du Nombre, ſelon Ecatée l'indépendance, ſelon Antiſthéne la modération, ſelon Anaxagore la liberté, ſelon Platon la reſſemblance avec Dieu, auſſi parfaite qu'il eſt poſſible. 419

Selon Socrate le vrai Heureux eſt le Juſte : l'Utilité ne doit jamais être diſtinguée de la Juſtice. 420

Selon Ariſtote la Félicité conſiſte dans l'aſſemblage de quatre choſes, qui ſont la Vertu, la Santé, la Beauté, les Richeſſes. Les Poëtes Simonides & Théognis avoient été Philoſophes comme lui ſur ce point. 421

Selon les Stoïciens la Fin du Sage eſt de vivre conformément à la Nature, & d'égaler ſa vertu à celle de Dieu. Oppoſition de ce caractére à celui du Sage d'Epicure. 422

II. Partie. *Du Jugement, & de l'état des Ames après la mort, ſelon la doctrine du Paganiſme.* 433...436

Le supplice d'Aridée dans l'autre Monde : les fleuves bourbeux & brûlans des Enfers. 423
Le supplice éternel des Ames absolument incurables. 425
La Nouvelle Terre pour les Ames pures : les Isles des Bienheureux : les Morts devant leur Juge. 425. 426
Sa sévérité envers les méchans, & sa douceur envers les bons. 427. 428
Hypotypose des Loix qui parlent à Socrate de la Justice de l'autre Monde. 429
Illusion & contradictions de Platon au sujet des Métempsychoses. 430. 433
Un Ressuscité, qui parle du Jugement des Ames. 433. 434
Antillus, autre Ressuscité, dans Plutarque. 435
III. Partie. *La doctrine de nos divines Ecritures sur la Fin de l'Homme, & sur l'état des Ames après la mort.* 436. 443
La Fin de l'Homme est de vivre conformément à la Loi de Dieu, dans l'espérance de la vie éternelle. 436. 439
Le dogme de la Résurrection de la chair. 440
Du Jugement dernier. 441. 443
La vérité des prédictions de JESUS-CHRIST, *touchant ce qui doit nous arriver après la mort, est rendue indubitable par l'accomplissement qui se voit déja de trois de ses prédictions, qui sont celle de la ruine de Jérusalem, & de la dispersion des Juifs.* 444
Celle du soulevement de la Gentilité contre les Apôtres, & de sa soûmission ensuite à la Loi qu'ils avoient prêchée. 445
Et celle de la publication qui se feroit partout de l'action de cette femme qui avoit versé une huile

de parfum sur les pieds du Sauveur. 446
Ainſi s'accompliront ſes prédictions ſur le malheur des reprouvez, & ſur le bonheur des juſtes. 447. 448

XII. DISCOURS.

DE LA VERTU PRATIQUE.

Exorde. *Trois ſimilitudes propres à faire voir la néceſſité de joindre la pratique à la théorie en fait de Vertu.* 452
I. Partie. *Cette pratique conſiſte à ſe rendre auſſi ſemblable à Dieu qu'il eſt poſſible.* 453. 457
Imiter Dieu : haïr ce qu'il hait, aimer ce qu'il aime. 453
Ce que Dieu propoſe lui même à notre imitation : caractére de ſes fidéles imitateurs. 454. 455
Le Royaume des Cieux n'eſt pas pour ceux qui le demandent, mais pour ceux qui le méritent. Paraboles des Talens, & des Vierges. 456
Terribles menaces contre ceux qui inſtruits de la vérité, ne laiſſent pas de pécher. 457
II. Partie. *Spéculations ſublimes de Platon, & des autres Philoſophes, touchant la Vertu & la Sageſſe.* 457. 470
L'Ami de Dieu, la fuite du monde, la reſſemblance avec Dieu. 458
Portrait du parfait Philoſophe. 459. 460
Ce portrait ne convient pas même à Socrate. 461
Il convient parfaitement à nos ſaints Solitaires. 461. 462
La Vertu à l'épreuve de la vaine gloire, & de la perſécution, ſelon Platon : telle eſt celle de ces

mêmes Solitaires. 462. 463
Injustice de répandre sur leur profession le mépris qui est dû à quelques déserteurs. 463. 464
Platon dit que le nombre des parfaits est petit. 464. 465
Il n'est pas aisé de triompher des Passions. 466
Ne pas rendre injustice pour injustice. 466. 467
La vigilance d'Anacharsis contre les surprises de la sensualité, & contre la démangeaison de parler. 467. 468
Sentiment d'Hésiode & de Simonides sur les difficultez qui s'opposent à la Vertu. là-même.
III. Partie. *Le libertinage des Philosophes les plus connus.* 469... 486
Antisthéne, Diogéne, & Cratés condamnoient la Volupté: mais les deux derniers en donnérent des spectacles honteux. 469. 470
La Lays de Chrysippe. La batterie de cuisine d'Aristote. 470. 471
Platon ne permet qu'un soin modéré pour le corps, en quoi il est à peu près d'accord avec Saint Paul. là-même.
Platon & Socrate nous précautionnent par leurs paroles contre tout ce qui fait naître l'amour impur, & qui le nourrit. 472
Socrate cherche néanmoins ces sortes de tentations. Il s'oublie entiérement, lorsqu'il trouve des beuveurs pour lui tenir compagnie. 472. 473
Sujet à se mettre en colére: très-facheux quand il y est: hors de là l'homme du monde le plus charmant. 473. 474
Intempérant par rapport aux plaisirs honteux. là-même.
Fainéant, débauché, deshonoré même, durant sa jeunesse: après cela Disputeur incommode. 475

Platon avide des délices Siciliennes, jusqu'à s'être attiré par-là les traitemens les plus humilians. 476. 477

L'honnêteté de trois Dames Philosophes, Lysidice, Philotére, & Théano. 477. 478

Platon parle honorablement du mariage, qui est une servitude odieuse pour Démocrite & pour Epicure, une chose indifférente pour les Stoiciens, une societé nécessaire & toute sainte pour S. Paul, qui lui préfére pourtant la Virginité. Platon ne laisse pas d'ordonner la communauté des femmes, & d'approuver l'amour infame. 478. 479

Hippodamus donne une idée aussi basse de l'Amitié, que celle qu'en donne JESUS-CHRIST *est sublime.* 479. 480

Récrimination des Payens contre les Chrétiens, transgresseurs de la Loi Evangélique. Le blâme que ceux-ci méritent ne doit pas empêcher d'estimer la Loi. 480...483

Toutes les infractions n'en sont pas également criminelles. Ceux qui tombent de pure foiblesse, doivent être relevez sans être insultez. 483. 484

On doit des larmes de compassion aux débauchez déclarez, quoi qu'après leur mort on puisse leur appliquer l'Epitaphe de Sardanapale. 484. 485

Porphyre reconnoît le triomphe de JESUS-CHRIST *sur les Dieux du Paganisme.* 485. 486

Fin des Tables de la Thérapeutique.

I. LETTRE APOLOGÉTIQUE

POUR justifier le sentiment de Théodoret & des autres Péres de l'Egliſe ſur la fixation du Regne de Sémiramis au tems d'Abraham, contre Porphyre ſuivi depuis peu par M. Uſſer.

A MONSIEUR DE LALOUBERE de l'Académie Françoiſe.

MONSIEUR,

TOUTE l'Antiquité avoit placé le Regne de Sémiramis fort près du Déluge, lorſque

BIBLIOTHEQUE TOULOUSE

Porphyre, venu au monde un peu plus de vingt siécles après cette Reine, entreprit de la faire descendre jusqu'au tems des Avantures Troyennes. Cette entreprise n'eut pas de suite : car Eusébe Evêque de Césarée, & Théodoret Evêque de Cyr, qui écrivirent peu de tems après Porphyre, se contentérent de dire qu'il avoit fort bien prouvé par-là qu'il n'avoit aucune connoissance de l'Antiquité, & firent remonter cette Reine, l'un au-dessus du tems d'Abraham, & l'autre jusqu'au tems de ce Patriarche, en sorte que la naissance de Sémiramis ne dévançât que de onze ans celle *du Pére des Croyans*. Tout le monde s'en étoit tenu au sentiment de ces deux grandes Lumiéres de l'Eglise Orientale : mais Porphyre a eû le bonheur de trouver de nos jours un Apologiste plein d'érudition en la personne de Jaques Usser Archevêque Protestant & Primat d'Armach en Irlande, qui soûtient dans les pages 24. & 25. de ses Annales imprimées à Bremen en 1686. que Sémiramis a survécu Troye de onze ans, en ayant vécu soixante-deux, & en ayant déja cinquante-un quand cette Ville fut brûlée : de sorte que selon lui c'est Eusébe & Théodoret qui se trompent sur le tems de cette Princesse, & non pas Porphyre.

Vous voyez déja, MONSIEUR, que travaillant, comme vous sçavez que je fais, sur Théodoret, je ne pouvois me dispenser d'examiner lequel est le mieux fondé de lui ou

d'Uſſer. Mais faites-moi, s'il vous plait, la juſtice de croire que je ſuis pouſſé à cette recherche par quelque motif plus ſérieux que celui d'eſſayer ici un peu ma critique ſur le ſiécle de la premiére Reine, & de la premiére Héroïne dont on ait connoiſſance : car voici les véritables raiſons qui ont fait qu'Euſébe & Théodoret ont penſé à elle, & je n'y ſuis que pour eux.

Ceux des Péres qui ont eû affaire aux Payens, ont regardé comme un point important pour les controverſes de Religion, de les bien convaincre de la grande ancienneté de Moïſe ſur tous les Maîtres du Paganiſme, qui de l'aveu même des Gentils, n'ont paru & n'ont écrit qu'environ le fameux Siége de Troye, ou même aſſez long-tems après. Cette ancienneté de Moïſe étoit formellement réconnüe par Porphyre dans un endroit de ſon quatriéme Livre contre les Chrétiens ; & les Péres du quatriéme & du cinquiéme ſiécle en tiroient d'autant plus d'avantage, que ſes écrits, alors très-modernes, faiſoient toute la reſſource d'un petit nombre d'Obſtinez dans l'Idolâtrie, qui tenoient encore contre le zéle & contre l'autorité du Grand Conſtantin. Mais Porphyre avoit tout gâté cet endroit ſi favorable aux Chrétiens, par un anachroniſme palpable ; c'eſt ainſi qu'on le regardoit alors : car en avoüant que Moïſe avoit vécu avant la priſe de Troye, il plaçoit Sémiramis environ le tems de cette fameuſe avanture ; ce qui étant

contraire à tous les monumens de l'Antiquité, par lesquels on sçavoit sûrement qu'il n'y avoit pas même de Grecs au monde sous les premiers Regnes des Assyriens, c'est-à-dire, du tems de Sémiramis, les Péres qui profitoient d'une partie du passage de Porphyre, étoient obligez de faire remarquer que la Chronologie étoit maltraitée dans l'autre. C'est tout ce qu'il y a à vous dire maintenant de ce passage important, que je transcrirai & que j'éclaircirai peut-être avant que de fermer cette Lettre. Outre cette bevûë qui affoiblissoit le témoignage de Porphyre, concernant l'ancienneté de Moïse, voici une seconde considération qui aiguisoit la critique d'Eusébe en particulier. C'est que ce célébre Chronologiste qui s'étoit long-tems appliqué au grand dessein de lier l'Histoire sainte avec la profa*ne, avoit trouvé dans celle-ci*, comme un fait des plus constans, qu'au tems du malheur de Troye, Teutamus vingt-sixiéme ou vingt-septiéme Roi des Assyriens, suivant qu'on les compte depuis Bélus ou depuis Ninus, avoit envoyé du secours à Priam; & en remontant de ce Teutamus jusqu'aux premiers Fondateurs de la Monarchie Assyrienne la plus ancienne du monde, Eusébe trouvoit que le tems de Sémiramis concouroit juste avec celui d'Abraham : ce qui quadroit parfaitement avec les autres preuves que ses longues lectures lui avoient fournies de ce concours, lequel ne lui laissoit plus rien à souhaiter pour

la liaiſon d'une partie très - conſidérable de l'Hiſtoire des Hébreux avec celle des Aſſyriens: après quoi il n'y avoit aucune difficulté à conduire parallélement les avantures des Juifs avec celles des Médes & des Perſes dans des tems tout-à-fait connus à la faveur des Olympiades. De ſorte que Teutamus contemporain de Priam, c'étoit tout pour Euſébe, comme je le ferai voir plus particuliérement. Et cependant voilà que Porphyre lui renverſe tout ſon ſyſtéme en déplaçant bruſquement Teutamus, ſans ſe mettre en peine de ce qu'il pourra devenir; & en faiſant paroître au fort de la guerre de Troye la plus puiſſante & la plus belliqueuſe de toutes les Reines, pour ne rien faire en faveur de Priam ſon vaſſal. Jugez, MONSIEUR, ſi Euſébe pouvoit ſe diſpenſer d'examiner cette idée de Porphyre, qui n'étoit obligé de ſçavoir tout au plus que la Chronologie des Philoſophes dont il avoit fait les Vies, toutes renfermées dans les Olympiades, c'eſt-à-dire, dans les tems les plus lumineux de l'Hiſtoire.

ARTICLE I.

Le Paradoxe de Porphyre qui fait regner Sémiramis environ l'Epoque de Troye, n'a eû aucun Approbateur avant M. Uſſer, le ſentiment univerſel des Péres & des Chronologiſtes étant que cette Reine a vécu du tems d'Abraham, ou avant le tems de ce Patriarche.

J'OPPOSE d'abord à Porphyre ceux qui ont directement attaqué ſon Paradoxe, comme Euſébe qui employe une bonne partie du 9. chapitre du livre 10. de la Préparation Evangélique, à faire voir les incongruitez dans leſquelles ce Philoſophe eſt tombé en plaçant Sémiramis après Moïſe:

Théodoret qui dit à l'occaſion de ce paſſage, qu'il examine dans le ſecond livre de ſa Thérapeutique ; *Ce n'eſt point ici le lieu de faire voir l'ignorance de Porphyre ſur la Chronologie:*

Gérard Voſſius qui parle ainſi dans ſon premier livre des Hiſtoriens Grecs chapitre 1. *Porphyre s'étoit imaginé que Sémiramis avoit vêcu environ le tems de la guerre de Troye, ou peu de tems auparavant ; ce qui eſt viſiblement faux : car de la dixiéme année de Sémiramis juſqu'à la ruine de Troye, il y a un intervalle de huit cens ans :*

M. Bochart qui dans la deuxiéme partie de sa Géographie sacrée livre second, chapitre 17. parle de cette sorte. *La suite du passage de Porphyre est quelque chose de très-absurde, & qui prouve bien qu'il étoit parfaitement ignorant en Chronologie.* Sanchoniathon, *dit-il*, vivoit du tems de Sémiramis Reine des Assyriens, qu'on dit avoir regné durant la guerre de Troye, ou peu auparavant : *Cependant*, reprend M. Bochart, *Sémiramis a précédé cette guerre d'environ huit cens ans : mais ce que Porphyre a dit de son chef, je le compte pour rien :*

Joseph Scaliger, qui avec ses maniéres toûjours un peu vives, traite le pauvre Porphyre de *docte Sycophante*, au sujet de l'anachronisme dont nous parlons, dans lequel il lui relève deux fautes ; comme il le traite ailleurs d'*insigne Radoteur* à l'occasion d'une autre faute de Chronologie, sur un fait des plus connus & des plus modernes, qui est la victoire d'Auguste sur Cléopatre. *Observations sur Eusébe page onziéme. Additions aux notes page* 267.

Cependant, MONSIEUR, *ce docte Sycophante, cet insigne Radoteur*, devient tout à coup un Personnage très-intelligent dans l'Antiquité, *Vir Antiquitatis callentissimus* ; & il s'attire cet éloge de la part d'un célébre Partisan de M. Usser, pour avoir sçu rendre Sémiramis spectatrice indolente de l'incendie de Troye, c'est-à-dire, d'une Ville des plus considérables de son Empire d'Asie. *Canon Chronique imprimé à Londres en* 1672.

Mais je n'ai encore nommé que les Auteurs qui ont pris la peine de réfuter ce sentiment de Porphyre, & qui sont en petit nombre, en comparaison de ceux qui ont jugé que c'étoit desormais une peine inutile après la réfutation qu'en ont faite Théodoret & Eusébe. Car la plûpart des Chronographes se sont contentez de replacer Sémiramis au loin du Siége de Troye, comme s'ils eûssent ignoré la mépriſe de Porphyre, ou que l'ayant sçuë, elle n'eût fait sur eux aucune impression.

Pour vous faire mieux remarquer la singularité de son sentiment, trouvez bon, MONSIEUR, que je transcrive ici les passages des Péres qui ont fait Abraham contemporain de Ninus & de Sémiramis: car c'est-là une nuée de témoins de grand nom qui déposent contre Porphyre, puisque personne n'a parlé d'Abraham & de Troye, qui n'ait donné à ce Patriarche une antiquité très-constante & très-considérable sur tout ce qui paroit à ce fameux Siége; & c'est en éloigner Sémiramis de huit siécles tout au moins, que de mettre, pour ainsi dire, son Epoux Ninus à côté d'Abraham. Cette liste de citations étoit inutile avant Usser, c'est pourquoi elle n'avoit pas été faite: mais aujourd'hui on la peut juger nécessaire.

Voici les paroles d'Eusébe dans son premier livre ou Canon Chronologique: *Abraham naît dans la Chaldée lorsque Ninus regne chez les Assyriens*; & en voici de plus expresses à

la tête de son deuxiéme Canon : *Le premier Roi des Assyriens Ninus, fils de Bélus, a regné pendant cinquante-deux ans sur toute l'Asie, à l'exception du païs des Indiens ; & Abraham est né l'an quarante-trois du Regne de Ninus... Abraham n'étoit que dans sa onziéme année lorsque Sémiramis succéda à son mari Ninus : elle regna quarante-deux ans.* Mais ce qu'Eusébe dit dans la Préface de ce second Canon, est très-considérable ; c'est que par la comparaison qu'il a faite de l'Histoire des Hébreux avec les Histoires particuliéres de quinze différentes Nations qu'il nomme, il n'a pû trouver que deux ou trois points bien liez ensemble, dont l'un est, que *Sémiramis a été du tems d'Abraham.* Je vous prie, MONSIEUR, de considérer en passant, la fatigue qu'Eusébe s'est donnée pour établir ce point de Chronologie, & de juger si ceux qui l'abandonnent en ce point, ont aujourd'hui de meilleurs Memoires, ou s'ils en ont davantage. Après de si exactes recherches, il est en droit de dire, comme il fait dans la Préparation Evangélique livre 10. chapitre 9. *Abraham a été du tems de Ninus & de Sémiramis, comme nous l'avons prouvé démonstrativement dans nos Canons Chronologiques.* En effet il nommoit les Histoires qu'il avoit consultées, & qui pouvoient être alors entre les mains de tout le monde : en découvrant ses sources il y renvoyoit ses Lecteurs ; il leur fournissoit par-là une preuve de vûë ; c'est toute la démonstra-

tion qu'on peut avoir sur un point de Chronologie. Je vous dis ceci, MONSIEUR, pour justifier ces paroles de S. Jérôme dans la Traduction, à la vérité un peu libre, qu'il a faite de la Préface du second Canon d'Eusébe: *Il est manifeste que Sémiramis & Abraham ont été contemporains.* Joseph Scaliger dans ses Observations chicane S. Jérôme, contre lequel il est ordinairement en mauvaise humeur; il le chicane, dis-je, sur cette expression, *il est manifeste*, laquelle n'est pas effectivement dans le Grec d'Eusébe: mais toûjours la *contemporainité* de Sémiramis & d'Abraham y est (passez moi ce terme, que je ne fais que pour mon usage) & elle y est soûtenuë des preuves oculaires qu'il en donne: c'est ce qu'Eusébe appelle une démonstration, après quoi les paroles de S. Jérôme ne sont pas trop fortes. En tout cas ce sera S. Jérôme, si Scaliger le veut, qui dira de son chef, *il est manifeste que Sémiramis & Abraham ont été contemporains:* l'autorité de ce saint Docteur n'est pas assurément indifférente. Passons aux autres saints Péres.

S. Cyrille d'Alexandrie dans un Abrégé Chronologique qu'il a inséré dans son premier livre contre l'Empereur Julien, soûtient cette même contemporainité; & ils s'en explique dans le livre troisiéme, en ces termes, *Abraham, cet Homme divin, vivoit sous le Regne de Ninus Fondateur de la ville de Ninive, qui fut revêtüe de fortes murailles par son épouse Sémiramis.*

S. Epiphane contre les Héréſies livre premier, *En ce tems là*, dit-il, *regnoient en Aſie Ninus & Sémiramis contemporains d'Abraham.*

S. Auguſtin eſt du même ſentiment, & voici ſes paroles tirées du livre 18. de la Cité de Dieu chapitre ſecond : *Dans le tems qu'Abraham naquit, les Aſſyriens avoient pour leur ſecond Roi, Ninus fils de Bélus : & lors qu'Abraham ſortit des terres de Babylone, le fils de Ninus regnoit en Aſſyrie après ſa mére Sémiramis.*

Ajoûtez, MONSIEUR, à une autorité auſſi vénérable que celle de ces Maîtres de l'Egliſe, le conſentement général des Ecrivains poſtérieurs qui ont remanié la Chronologie en divers tems, comme S. Iſidore de Séville cette grande Lumiére du commencement du ſeptiéme ſiécle ; Béde qui n'a pas moins paru dans le commencement du huitiéme ; & ſur la fin du même ſiécle le célébre Moine George Syncelle, le grand Ariſtarque d'Euſébe, & toutefois d'accord avec lui ſur ce point ; Cédréne qui a eû ſon mérite dans le onziéme ; S. Antonin & Toſtat qui ont fait tant d'honneur au quinziéme ; & preſque de nos jours deux grands Jéſuites, le P. Petau & le P. Salien ; deux Evêques célébres, M. Sponde de Pamiers dans ſes Annales ſacrées, & M. Pontac de Bazas dans ſes amples & ſçavantes Notes ſur la Chronique d'Euſébe ; & un troiſiéme Prélat qui joint une prodigieuſe érudition à une

parfaite connoiſſance des langues, c'eſt l'illuſtre M. Huet ancien Evêque d'Avranches. Je vous avoüe, MONSIEUR, qu'en ce tems où les belles Annales d'Uſſer ont fait quelques Déſerteurs conſidérables de l'opinion de S. Auguſtin, de S. Jérôme, de S. Cyrille, d'Euſébe & des autres Grands-Hommes que je viens de citer, je vous avoüe encore une fois que les paroles ſuivantes de notre Euſébe François, ainſi nommé-je M. Huet, m'ont fait plaiſir à lire dans ſa Démonſtration Evangélique, propoſition 4. chapitre 10. *Nembrod qui fit de Babylone la Capitale de ſon Empire, c'eſt Bélus Fondateur de l'Empire de Babylone.* Car dès-là que Bélus n'eſt pas différent de Nembrod, il faut néceſſairement, ſuivant la Chronologie de la Vulgate, qu'Abraham & Sémiramis ſe trouvent à peu près à même diſtance de lui, & par conſéquent contemporains. Vous vous ſouviendrez, s'il vous plait, que Voſſius & M. Bochart ſe ſont déja déclarez ſur la même contemporainité dès le commencement de cet article.

J'ajoûterai ici que le Paradoxe d'Uſſer eſt encore plus oppoſé au ſentiment de Scaliger, qui fait naître Abraham ſous le neuviéme Roi des Aſſyriens, plus de deux ſiécles après Sémiramis, & à celui de Calviſius qui dit dans ſa premiere lettre à Scaliger: *J'ai retenu la fixation que vous avez faite de chaque Epoque, hormis dans le ſeul point qui regarde le commencement du regne de Conſtantin.* De ſorte que

Calvisius adopte la fixation du Regne de Sémiramis, telle qu'elle a été faite par Scaliger. Ces deux Sçavans, & généralement tous ceux qui entrérent d'abord dans ce système, coucourent encore à justifier ce qui est énoncé dans le titre de ce premier article, sçavoir, que *le sentiment universel des Chronologistes a été jusqu'à Usser, que Sémiramis avoit vécu ou du tems d'Abraham, ou avant le tems de ce Patriarche.*

ARTICLE II.

Preuves ou conjectures contre le même Paradoxe.

SUPPOSONS que Sémiramis ait été du tems de la guerre de Troye. Par quel bonheur cette Princesse a-t-elle échapé à Homére ? Je dis par quel bonheur ; car c'en est un assurément pour elle, que ses avantures n'ayent pas donné dans la visiére à quelque Poëte. Vous sçavez, MONSIEUR, ce qu'il en a coûté de réputation à Héléne & à Didon, d'être devenuës Héroïnes de Poëme. Didon, par exemple, a été le modéle des Veuves fidéles, à s'en tenir à l'Histoire ; car elle aima mieux se brûler toute vive, dit S. Jérôme, que de consentir à se marier en secondes nôces avec Iarbas Roi de Lybie : & voyez ce que la Poësie a fait de Didon. On peut donc demander comment Sémiramis a été assez heûreuse pour être oubliée

dans l'Iliade, elle qui par ſes galanteries & par quelque choſe de pis qu'on en raconte, & qui la fit tuer par ſon propre fils, fourniſſoit à Homére tant d'avantures poëtiques. M. Uſſer pourroit dire que le tems n'en étoit plus pour cette Princeſſe, qui avoit paſſé quarante ans, à ſon compte, lorſque Troye fut aſſiégée: mais cela n'auroit point arrêté Homére, puiſqu'il n'a point laiſſé de faire Héléne ſœur de Caſtor & de Pollux, leſquels furent de la fameuſe Expedition des Argonautes, quoique par les dates hiſtoriques de cette Expédition & de la fin de Troye, on puiſſe prouver, comme Euſébe le fait remarquer, qu'Héléne étoit déja une vieille décrépite, lorſque ce Poëte ſuppoſe que la beauté d'Héléne faiſoit un ſi terrible fracas. Dira-t-on que c'étoient des affaires trop étrangéres à l'égard des Grecs, que celles de Sémiramis? A cela on répliqueroit que la conſervation de Troye étoit l'affaire propre de cette Maîtreſſe de l'Empire d'Aſie, dont la Troade n'étoit qu'une Province ou une Principauté, & comme on parloit alors, une Dynaſtie. Où étoit donc cette Reine triomphante? où étoient ſes forces de terre & de mer, tandis que les Grecs entamoient ſes Etats par une Ville des plus conſidérables? Un ſiége de neuf à dix ans n'avoit-il pas été aſſez long pour qu'elle en eût pu apprendre la nouvelle?

Je ne veux pourtant pas prendre trop de droit de ce ſilence d'Homére contre Porphyre. Il ſe pourroit que ce Poëte eût bien voulu ou-

blier Sémiramis qui auroit fait ombre à Hélé-ne: il pourroit avoir affecté de ne pas parler d'une puiſſance auſſi ſupérieure à celle des Grecs, que l'étoit celle des Aſſyriens; ce paralléle n'auroit pas relevé la gloire de ſa Nation. Quand même cette puiſſante Reine auroit envoyé quelque ſecours conſidérable aux Aſſiégez, Homére pourroit s'être diſpenſé de faire paroître les Aſſyriens ſur le Théatre avec les Troyens, parce qu'il avoit aſſez d'Acteurs pour cette partie de la Piéce, qui n'en étoit pas la partie qui lui tenoit le plus au cœur. Le Roi Priam, Hector & ſes fréres, Enée & les autres Princes de la Maiſon Royale de Phrygie ſuffiſoient de reſte pour recueillir tout l'éclat des exploits d'une garniſon. Enfin Homére avoit tiré hautement la Poëſie de la ſervitude de l'Hiſtoire: puiſque Hérodote nous apprend dans ſon Euterpe qu'Héléne ne vit jamais la Ville de Troye; ce qu'il prouve par de bonnes régles de politique, qui n'auroient pas permis au bon Roi Priam de ſe laiſſer brûler avec ſa Capitale, plûtôt que de renvoyer ou de rendre à ſon mari Ménélas cette infidéle, dont la foibleſſe deshonoroit la Famille Royale aux yeux de la Gréce & de la Phrygie.

Mais, MONSIEUR, tout n'eſt pas pure Poëſie dans la malheûreuſe cataſtrophe des Troyens: il y a toûjours là quelque choſe de vrai, comme, que Troye a été, & que cette Ville a été ſaccagée par les Grecs: je n'en veux pas davantage. Laiſſons les Poëtes, & exami-

nons avec les Historiens si cela peut être arrivé sous le Regne de Sémiramis. Ou il faut brûler tous les monumens de l'Histoire ancienne, ou il faut tomber d'accord que ce regne-là & celui qui l'avoit précédé, ont été le vrai tems des vastes & rapides Conquêtes des Fondateurs de l'Empire des Assyriens. Les deux Atrides auroient-ils bien pris leurs tems pour s'aller montrer dans une Principauté qui relevoit de cet Empire comme la Troade, & pour attaquer un Prince qui étoit ce que nous appellerions Feudataire du Roi des Assyriens, dit Herodote, Πρίαμον βασιλεύοντα τῆ Τροάδος, ὑπήκοον δ' ὄντα τῷ βασιλεῖ τῷ Ἀσσυρίων ? Peut-on même penser qu'une Reine aussi guerriére & aussi entreprenante que Sémiramis, qui vivoit encore onze ans aprés le fameux siége, selon M. Usser, n'eût pas donné quelque signe de vie dans une occasion de si grand éclat ? Veuve de Ninus qui venoit de conquerir tout l'Orient, excepté l'Inde, où même elle conduisit ses armées après la mort de son Epoux, dit S. Augustin livre 18. chapitre 2. de la Cité de Dieu ; Maîtresse de l'Asie, c'est-à-dire, de la moitié de la terre connüe de son tems, selon le même Pére, il ne paroît ni qu'elle s'attire l'attention de la Gréce, ni qu'elle donne la sienne à la Phrygie qui est de ses Etats : elle y souffre un Roi indépendant d'elle, & qui se passe d'elle, assiégé par les Grecs, & prêt d'être brûlé avec sa Capitale, sans demander aucun secours à sa Souveraine, & sans qu'elle l'oblige à en recevoir, même

même malgré lui, supposé qu'il eût été ou assez présomptueux ou assez indolent pour n'en pas demander. Je dis, MONSIEUR, que tout cela est absolument incroyable.

Mais voici une preuve des plus positives contre Porphyre qui fait vivre Sémiramis du tems des malheurs de Troye, sans citer aucun garant d'un tel Paradoxe. Ctésias de Gnydie, un des plus anciens & des plus célébres Historiens, composa l'Histoire des Assyriens en six livres, comme nous l'apprenons de Photius, qui nous dit *dans sa Bibliothéque*, qu'il les a lûs. Il est dit dans le second livre de cette Histoire, que *Priam demanda* effectivement *du secours*, non pas à Sémiramis qui n'étoit plus, mais *à Teutamus vingtiéme Roi d'Assyrie depuis Ninyas fils & successeur de Sémiramis, & que Teutamus lui envoya un secours de dix mille Ethiopiens, & autant de Susiens sous la conduite de Memnon, outre deux cens chariots.* C'est ce que nous apprend Diodore de Sicile dans le second livre de sa *Bibliothéque universelle*, l'ayant transcrit de l'Histoire de Ctésias qui est perduë : c'est ce que Virgile n'a pas oublié dans son Enéïde, comme il paroît par ce vers du livre premier :

Æoásque acies, & nigri Memnonis arma.

C'est cette contemporainité de Priam & de Teutamus que vous verrez supposée dans la Chronique d'Eusebe, *comme un point sur lequel le consentement des Auteurs est presque univer-*

sel, dit Scaliger dans ses Observations. Théodoret a donc raison de dire que Porphyre n'y a pas pensé, quand il a placé le regne de Sémiramis environ l'Epoque de Troye; puisque c'étoit Teutamus qui regnoit alors en Assyrie.

Mais laissons Troye & Sémiramis, parlons de Ninus & de Ninive. Vous vous souviendrez, s'il vous plaît, MONSIEUR, de ces paroles déja citées de S. Cyrille d'Alexandrie; *Abraham, cet homme divin vivoit sous le regne de Ninus Fondateur de Ninive.* Joignez-y les suivantes de S. Augustin livre 16. de la Cité de Dieu, chapitre 3. *Ninus, fils de Bélus, est le Fondateur de la grande Ville de Ninive, qui en a pris son nom; puisque c'est de Ninus qu'on a fait Ninive.* Le second livre de Diodore commence par cette célébre fondation; & qui douteroit que Ninus eût fondé Ninive, pourroit douter que Romulus ait fondé Rome. Maintenant, si Sémiramis a été du tems de la guerre de Troye, Ninus & la fondation de Ninive n'ont devancé ce tems-là que de quelque trente ans; car il est à remarquer que ce Prince ne s'appliqua à cette fondation qu'après ses conquêtes, suivant le témoignage de Diodore de Sicile. Or Ninive étoit sûrement avant Moïse, qui en parle dans le chapitre 10. de la Genèse; & Porphyre reconnoit lui-même que Moïse a été long-tems avant les affaires de Troye. Donc le Fondateur de Ninive a été avant le Conducteur du peuple de Dieu; l'un & l'autre ont été long-tems avant la fin des

Troyens ; & puiſque ce Fondateur-là c'eſt Ninus époux de Sémiramis, le parachroniſme de Porphyre, ou plûtôt la contradiction dans laquelle il tombe, eſt viſible. Cette Ninive célébrée par Moïſe dans la Généſe me paroît quelque choſe de bien plus incommode pour M. Uſſer, que pour ce Philoſophe ; car Uſſer eſt plein de vénération pour l'Ecriture ; & obligé d'un côté à reconnoître l'antiquité de cette grande Ville au-deſſus du tems de Moïſe, & mettant de l'autre Ninus environ le tems de Troye, c'eſt-à-dire, pluſieurs ſiécles après Moïſe, il fait une Ville plus ancienne de ſept ou huit cens ans que ſon Fondateur. Je ſçai bien qu'il niera que Ninus, le fils de Bélus, & le mari de Sémiramis, ſoit le Fondateur de Ninive ; mais alors il aura affaire à S. Cyrille, à S. Auguſtin, à Ctéſias, à Diodore, à tous les Chronographes & Hiſtoriographes tant anciens que modernes.

De ſorte, MONSIEUR, que pour ſoutenir ſon parti, on eſt réduit à dire, comme a fait un de ſes plus illuſtres Défenſeurs, que tout ce qu'on raconte des premiers Fondateurs de l'Empire d'Aſſyrie, eſt faux depuis le premier mot juſqu'au dernier ; que la veritable raiſon du ſilence d'Homére ſur Sémiramis, eſt que ſon Empire naiſſant étoit encore très-obſcur, qu'elle n'auroit ſçu envoyer à Priam le moindre ſecours ; & qu'enfin la puiſſance, l'opulence, les conquêtes, les armées de cette Reine, ne ſont que des contes. Ainſi Homére ſe trou-

ve Hiſtorien lui ſeul, tous les Hiſtoriens deviennent Poëtes, & toute l'Hiſtoire ſe change en Fable.

J'ajoûte ſeulement ce mot aux preuves de cet Article, & je demande que deviendra cette idée ſi univerſelle de la grande ancienneté des Aſſyriens ſur les Grecs, ſuppoſée comme indubitable par S. Clément Alexandrin dans le premier livre de ſes *Varietez* ou *Tapiſſeries* τὰ Ἀσσυρίων πολλοῖς ἔτεσι πρεσβύτερα τῆς Ἑλληνικῆς, ſi dans la Chronologie d'Uſſer Bélus figure à peu près avec Atrée, Ninus avec Ménélas, & Sémiramis avec Héléne?

ARTICLE III.

Du tems de Sémiramis ſelon les differens Syſtémes de Chronologie.

SANS rétracter les preuves ou conjectures précédentes, je dois vous dire, MONSIEUR, que rien n'eſt plus beau que le projet du ſçavant Archevêque d'Armach dans l'adoption qu'il fait du Paradoxe de Porphyre. La Chronologie moderne ſe trouvoit étrangement intriguée à donner ſuffiſamment de place à l'Empire Babylonien entre la tête de celui de Perſe & le Déluge univerſel, ſans abandonner le calcul de la Vulgate pour les vies des Patriarches juſqu'à Abraham. Cet habile Homme entreprend de la tirer de cet embarras: & il faut convenir que ſi ſon Syſtéme n'a pas de plus grands inconveniens que les autres, dès-

là il mérite la préference. Pour nous mettre en état d'en juger, trouvez bon, MONSIEUR, que nous promenions durant quelque tems nos penſées dans les eſpaces Chronologiques; ce ſont les galeries des Gens de Lettres.

Dans l'Empire Babylonien, le premier & le plus ancien de tous les Empires, on compte quatre Races, celle des Rois Chaldéens, celle des Arabes, celle des Aſſyriens, & celle des Médes; ces quatre Nations ayant donné des Rois à Babylone, depuis la diſperſion du Peuple de Dieu cauſée par la confuſion des Langues, juſques à la fondation de l'Empire des Perſes par Cyrus, qui mit fin à celui des Babyloniens, l'ayant comme abſorbé dans une eſpéce de Monarchie univerſelle. Voici les paroles préciſes de George Syncelle que vous pourrez lire dans les pages 90. & 92. de l'impreſſion du Louvre. *Après la diſperſion des Peuples, l'Empire de ſept Rois Chaldéens fleurit durant . . . . . 225. ans.*

Après eux il fut gouverné par ſix Rois Arabes durant l'eſpace de . . . 215. ans.

Après ceux-ci par quarante-un Rois Aſſyriens depuis Bélus, qui fut le premier juſqu'à Sardanapale qui fut le dernier, durant l'eſpace de . . . . . 1460. ans.

Et dans la page 235. *les Rois Médes regnérent environ . . . . . 276. ans*

depuis Sardanapale juſqu'à la Monarchie univerſelle de *Cyrus* exprimée par ces paroles page 233. *Dieu* 2176. ans.

qui est le Maître du Ciel, m'a donné tous les Royaumes de la Terre; Esdr. I. c. 1.

De sorte, MONSIEUR, que toute la durée de l'Empire Babylonien comprend deux mille cent soixante-seize ans selon la Chronographie de Syncelle. Il est question de placer tout cela, s'il est possible, entre la dispersion des Nations & la premiere année du regne de Cyrus.

Heureusement cette année-là se trouve fixée avec toute la certitude & dans toute la précision qu'on pourroit souhaitter par ce passage que vous serez bien aise de lire, parce qu'il sert de boussole, pour ainsi dire, aux Chronologistes; il est de Jule Africain, & Eusébe nous l'a conservé dans le dixiéme livre de la Préparation Evangélique chapitre 10. *Cyrus devint maître de l'Empire de Perse en la 55. Olympiade, comme on le tire de la Bibliothéque de Diodore, des Histoires de Polybe & de Phlégon, ainsi que des autres Historiographes qui se sont réglez par les Olympiades. Car ils sont tous d'accord sur le tems de cet évenement.* Et tout de suite, *Cyrus la premiére année de son regne, qui fut aussi la premiére de la 55. Olympiade*, & le reste. On sçait qu'elle fut encore la cinq cens soixantiéme année avant J. C. car l'Epoque conjointe du commencement des Olympiades est en . . 776.
avant l'Ere Chrétienne; d'où ôtant 216. ans
qui font 54. Olympiades revolûes, ———
on a le commencement de la 55. en 560.

Nous sçavons donc sûrement que Cyrus a commencé de regner en 560. avant l'Ere Chrétienne. Ajoûtons donc à . . . . . 560.
la durée entiére de l'Empire de Babylone, c'est à dire . . . . . 2176. ans;
& nous aurons en tout . . . . 2736. ans entre l'Ere Chrétienne, & la dispersion des téméraires Entrepreneurs de la Tour de Babel.

Voici maintenant l'embarras qui a donné lieu à la fabrique de tant de différens Systémes de Chronologie. Vous voyez-là, MONSIEUR, vingt sept siécles & trente-six ans bien comptez, qu'il faudroit pouvoir placer entre la dispersion des Peuples & la naissance du Messie: cependant M. Usser, le P. Petau, & généralement tous ceux qui s'en tiennent à la Vulgate, ne trouvent qu'un peu moins de vingt-trois siécles & demi entre la naissance du Messie & le Déluge; il n'y a aucun moyen d'y en trouver considérablement davantage. De sorte que qui voudroit se livrer aveuglément à Syncelle, & demeurer toûjours dévoüé à la Vulgate, ce seroit le moyen de renvoyer au-delà du Déluge tous les Rois Chaldéens, & plus de la moitié des Arabes. Vous sçavez que Joseph Scaliger, cet Homme d'ailleurs si fourni de littérature, a été accusé d'avoir fait faire ce saut-là au bon Roi Bélus, pour lui avoir voulu donner, à lui & à sa postérité Assyrienne, quelque vingt-quatre ans de plus que ne leur en donne Syncelle; ayant d'ailleurs abregé l'intervalle entre le Déluge

& la venüe du Messie. Car suivant son calcul
Bélus regne en . . . . . 2357. avant J. C.
& le Déluge arrive en . . . 2293.
La différence de ces dates est 64.

Donc en bonne & facile Arithmétique Bélus a été 64. ans avant le Déluge; & il faut que son fils Ninus se soit sauvé de cette inondation générale sans le secours de l'Arche de Noë. Cette mépriſe de Scaliger a été découverte par le P. Petau, qui la fait toucher au doigt dans son neuviéme livre *de la Doctrine des tems* chap. 12.

Mais Syncelle lui-même, me demanderez-vous, comment plaçoit-il à la file ses cinquante quatre Rois des trois premiéres Races, puis les Médes, les Perſes, & tout ce qui a suivi jusqu'à l'Ere Chrétienne? comment pouvoit-il placer tout cela en de-çà du Déluge? Très à l'aise, MONSIEUR, & sans nul embarras. C'est que Syncelle, Moine Grec, suivoit le calcul du Texte Grec des Septante, comme faisoient aussi Africain, Eusébe, & les Péres plus anciens. Ce calcul-là permettoit à Syncelle de mettre plus de trente-deux siécles & demi entre Noë dans l'Arche, & le Sauveur du monde dans l'Etable de Bethléem. Or vous avez vû qu'il ne falloit à ce Chronographe que vingt-sept siécles & trente-six ans en tout pour la place de tout ce qui a pu regner en Babylone, & ailleurs, depuis la confusion des Langues. De sorte que Syncelle ne pouvoit jamais manquer d'espace, ayant encore près de

neuf siécles entre la tête du plus ancien Empire, & le Déluge, pour donner tout loisir aux Hommes de repeupler la terre depuis qu'elle avoit été noyée toute entiére.

Mais qu'y a-t-il à faire aujourd'hui pour tirer de la Chronologie un parti raisonnable? Je dirai ce qu'on a fait, & je croi que c'est à peu près tout ce qui s'y pouvoit faire. Les uns voyant qu'Eusébe avoit donné la premiére place aux Assyriens dans sa Chronique, sans y mettre ni Arabes ni Chaldéens à leur tête, ont crû pouvoir s'en tenir là comme a fait le P. Petau; & sans donner atteinte à la Vulgate, ils ont eû de la place de reste pour les Assyriens & toute leur suite; cette Edition si autentique ne leur permettant pas d'accorder autre chose aux Chaldéens & aux Arabes que quelques Dynasties latérales dans l'Empire de Babylone. M. Usser également religieux pour la Vulgate, mais ne pouvant consentir à laisser les Chaldéens & les Arabes sur le côté, leur a fait plus de place qu'il ne leur en falloit à la tête des Assyriens, en obligeant ceux-ci à se serrer extraordinairement dans un espace de cinq siécles, eux qui en occupoient quinze moins seize années, selon quelques fragmens d'Africain, & tout au moins tréze suivant l'opinion la plus commune. Enfin depuis peu un Auteur ferme & modeste, après avoir fait sa déclaration de respect pour la Vulgate, a exposé au Public les raisons & les exemples qui semblent le disculper de ne la pas suivre

sur la Chronologie des Patriarches, & de se conformer à la Version des soixante-dix Interprétes : ce qui lui donne un ample *Prochronisme* avant Abraham ; & il en profite pour y placer à son gré les Chaldéens & les Arabes au-dessus des Assyriens. Voilà trois Systémes Chronologiques qui méritent une explication un peu plus particuliére ; & j'ose dire, MONSIEUR, que ce n'est point ici l'endroit le plus inutile de ma Lettre. De ces trois Systémes il n'y a que le second qui soit bien nouveau : car le troisiéme n'est qu'un renouvellement de celui de Syncelle, & le prémier est très-peu différent de celui d'Eusébe, comme vous l'allez voir.

Systéme Chronologique d'Eusébe, qui est à peu près le même que celui du P. Petau.

TOUTE la Chronologie depuis Adam sortant des mains de Dieu, jusqu'à Noë sortant de l'Arche, depuis la Création du Monde jusqu'au Déluge, se réduit aux vies des Patriarches dont les années sont toutes marquées dans le Texte sacré : avec cette varieté pourtant, que le Grec des Septante donne à six des Patriarches six cens ans de plus que l'Hébreu suivi de la Vulgate, à chacun cent ans. Ainsi la durée de ce premier âge est de 2256. ans dans les Septante, & seulement de 1656. ans dans la Vulgate.

Même variation, à peu près, dans la supputation des années des Patriarches en deçà du Déluge, depuis Arphaxad Fils de Sem, & Petit-Fils de Noë, jusqu'à Tharé Pére d'Abraham, comme vous l'allez voir d'un coup d'œil dans la Tablette suivante. La Vulgate y supprime Caïnan dans la descendance de Sem, où Eusébe le supprime aussi, suivant à cela près les Septante.

LA VULGATE.	LES SEPTANTE.
Sem fils de Noë 2 ans après le Déluge devint Pére d'Arphaxad.	
Arphaxad âgé de 35 ans eut son fils Sela.	135 ans eût son fils Caïnan.
Caïnan âgé de . 00	130 ans eût son fils Sela.
Sela âgé de . . . 30 ans	130 ans eût son fils Heber.
Heber âgé de . . 34 ans	134 ans eût son fils Phaleg.
Phaleg âgé de . 30 ans	130 ans eût son fils Réhu.
Réhu âgé de . . 32 ans	132 ans eût son fils Sarug.
Sarug âgé de . . 30 ans	130 ans eût son fils Nachor.
Nachor âgé de . 29 ans	129 ans eût son fils Tharé.
Sommes 222.	1052. Différence 830.

Tharé âgé de 70. ou comme disent quelques-uns de 130. ans, devint Pére d'Abraham: & voilà toute la Chronologie des deux premiers âges du Monde. Eusébe la suppose, & l'on sçait qu'il y suit la supputation des Septante. Il commence sa Chronique à la nais-

ſance d'Abraham, & voici de quelle maniére il la conduit, & ſur quelles preuves.

S'étant propoſé, comme je l'ai dit, de lier l'Hiſtoire ſainte avec la profane, il ne trouva par une prodigieuſe lecture des Hiſtoires particuliéres de quinze Nations ou Royaumes, que deux contemporainitez bien marquées qui fiſſent à ſon deſſein par rapport aux Aſſyriens; (car c'eſt par cet endroit que j'examine ici ſon Syſtéme) celle d'Abraham & de Sémiramis, & celle de Priam & de Teutamus, ou Tautanus ou Tauranés vingt-ſixiéme Roi d'Aſſyrie depuis Ninus, & vingt-ſeptiéme depuis Bélus. Celle-ci eſt le vrai fondement de la ſuppreſſion de quatre Rois Aſſyriens qui fait la différence eſſentielle de ſon Syſtéme d'avec celui de Syncelle: outre qu'il y trouve une confirmation de ſa premiére découverte touchant Abraham & Sémiramis.

Cette découverte jointe à la néceſſité de placer la priſe de Troye ſous le vingt-ſeptiéme regne des Aſſyriens, ſans s'écarter de la durée que le célébre Jule Africain donne à chacun de ces vingt-ſept regnes; tout cela joint enſemble, dis-je, détermine Euſébe à fixer l'an de la naiſſance d'Abraham au quarante-troiſiéme du regne de Ninus. De-là il déſcend vers le tems du ſiége de Troye en ſuivant toûjours la liſte des Rois Aſſyriens qui lui eſt fournie par Affricain, juſqu'au regne de Teutamus, ſous lequel Tréſias l'avertit, par la plume de Diodore, de placer la mort de

Priam. Il trouve par cette liſte que l'intervalle entre la fin de Ninus & celle de Priam eſt de 834. ans ; par l'Hiſtoire des Sicyoniens, même intervalle entre la vingt-deuxiéme année de leur Roi Europs & la derniére de Priam ; par l'Hiſtoire des Egyptiens, même intervalle de 834. ans depuis leur ſeiziéme Dynaſtie correſpondante à Ninus & à Sémiramis, juſqu'à la vingtiéme ſous le regne de Thuoris qui étoit certainement ſur le trône au tems de la ruïne d'Ilion ; puiſqu'Homére qui le nomme Polybus, marque dans un grand détail au quatriéme livre de l'Odyſſée les magnifiques préſens qu'il fit à Ménélas, l'ayant reçu dans ſa Ville Royale de Thébes en Egypte après l'expédition de Troye, ſans oublier les galanteries que la Reine Alcandre offrit de ſon côté à Heléne, qui conſiſtoient en une quenoüille d'or, & une corbeille d'argent à tenir ſes laines & ſes fuſeaux.

Φυλὼ δ' ἀργύρεον τάλαρον φέρε, τὸν οἱ ἔδωκε
Ἀλκάνδρη Πολύβοιο δάμαρ, ὃς ἔναι' ἐνὶ Θήβῃς
Αἰγυπτίῃς, ὅθι πλεῖστα δόμοις ἐνὶ κτήματα κεῖται.

Enfin Euſébe trouve encore le même intervalle de 834 ans entre la naiſſance d'Abraham, & la judicature de Labdon & de Samſon qui gouvernoient les Juifs au tems de l'infortune des Troyens. Ce que j'ai trouvé à propos de tranſcrire ici, preſque mot à mot, de la Préface du ſecond Canon d'Euſébe, & du corps de ce même Canon dans l'endroit de la priſe de Troye, afin de donner une idée des régles

qu'il fuit pour fixer judicieusement ces Epoques liantes, qui lui sont nécessaires pour son dessein ; & afin que vous voyiez, MONSIEUR, qu'il faut bien examiner si ceux qui abandonnent la contemporainité d'Abraham avec Sémiramis, & celle de Priam avec Teutamus, comme font bien des gens aujourd'hui, substituent à cela quelque chose de mieux prouvé & de plus raisonnable pour faire la liaison de l'Histoire des Hébreux avec celle des Assyriens, pour ne pas parler des autres.

Fidéle jusqu'ici à Jule Africain, Eusébe se trouve obligé d'abandonner pour un peu de tems un si bon guide, en supprimant quatre Rois Assyriens qui suivoient Teutamus dans la liste Africaine ; & vous serez peut-être bien aise, MONSIEUR, de voir ici en peu de mots ce qui a fait commettre à Eusébe ce grand crime d'état que Syncelle ne lui pardonne point, & que Scaliger ne cesse de lui reprocher à propos & hors de propos. A suivre le calcul d'Africain, il restoit encore deux cens cinq ans à courir, depuis la mort de Teutamus jusqu'à celle de Priam, c'est-à-dire, jusqu'à la prise de Troye, comme Scaliger le reconnoît dans ses Observations. Que fait Eusébe ? Il abandonne Africain en cet endroit parce qu'Africain y abandonne lui-même *presque tous les Ecrivains qui mettent l'Epoque de Troye sous le regne de Teutamus* ; ce sont encore les paroles de Scaliger. Eusébe remarque d'ailleurs deux choses dans Diodore, l'une

qu'il compte seulement trente-quatre regnes depuis Ninus jusqu'à Sardanapale, au lieu qu'Africain en compte quarante; ce qui fait voir que tous les regnes marquez dans la liste d'Africain ne sont pas très-sûrs : la seconde chose qu'Eusébe remarque, c'est que de tant de successeurs de Ninyas fils de Sémiramis, Diodore ne nomme que Teutamus à cause du secours qu'il envoya à Priam ; ajoûtant *qu'il n'est pas nécessaire de conserver les noms des autres à la postérité, puisqu'ils n'ont rien fait qui mérite son souvenir*, διὰ τὸ μηδὲν ὑπ' αὐτῶν πεπράχθαι μνήμης ἄξιον. Sur ces deux réflexions Eusébe prend son parti, qui est d'abréger la liste des regnes Assyriens produite par Africain, en supprimant quatre de ces Rois obscurs & inutiles qui éloignoient Teutamus de l'Epoque de Troye contre le témoignage de *presque tous les Ecrivains*, & qui mettoient entre cette Epoque & la naissance d'Abraham, non pas 834. ans, mais beaucoup plus de mille ans, contre ce que vous avez vû ci-dessus qu'il avoit si bien établi. Vous trouverez, MONSIEUR, qu'Eusébe a fait en habile homme & en homme de sens ; parce que d'un côté la suppression qu'il fait de quatre Rois Assyriens est encore plus modérée que celle de Diodore qui en supprime six, & que de l'autre elle fait disparoître cette distance insoûtenable de 205. années entre Teutamus & Priam qui reçut de lui un secours considérable de troupes durant la guerre de Troye

ſelon Ctéſias, Diodore, & *preſque tous les Ecrivains*: outre que par-là la durée de l'Empire des Aſſyriens depuis Bélus juſqu'à Sardanapale, ſe trouve réduite à environ trézé ſiécles, qui eſt autant qu'on lui en puiſſe donner, en fixant la naiſſance d'Abraham aux dernières années de Ninus, & autant que lui en donne Juſtin ſur la foi de Trogue Pompée, dont il ſe déclare l'Abbréviateur.

Du reſte Euſébe fait aſſez connoître qu'il n'a mutilé la liſte d'Africain que par pure néceſſité, puiſqu'il la reprend en main après avoir fait éclipſer ces quatre Rois poſtiches & ſurnumeraires ſi mal placez entre Teutamus & la priſe de Troye; & que ſans faire aucun changement conſidérable dans les regnes poſtérieurs, il ſuit cette même liſte juſqu'à la fin tragique de Sardanapale, qui fut auſſi celle de l'Empire des Aſſyriens, quarante-quatre ans avant la premiére Olympiade, c'eſt-à-dire, 820. ans avant JESUS-CHRIST. Là il place la tête de l'Empire des Médes ſous leur premier Roi Arbace qui avoit obligé Sardanapale à ſe brûler: & comptant la durée de cet Empire, regne par regne, depuis Arbace juſqu'au huitiéme & dernier Roi Aſtyage détrôné par Cyrus, il l'a trouve de 259. ans, en ſorte que l'année ſuivante fut la premiére de l'Empire des Perſes, 560. ans avant l'Ere Chrétienne.

Tel eſt le Syſtéme Chronoliqúe d'Euſébe par rapport aux Médes & aux Aſſyriens: & vous y voyez, MONSIEUR, la place de Sémiramis

ramis beaucoup supérieure à celle que lui donnent Porphyre & Usser : car Usser la fait survivre aux Troyens sur la foi de Porphyre ; & Eusébe la fait naître plûtôt qu'Abraham, environ huit siécles & demi avant les derniers malheurs des Troyens, & plus de six siécles & demi avant qu'il y eût des Troyens au monde ; puisque le Roi Tros, qui donna son nom aux Troyens, ne commença de regner que six cens quarante-huit ans après la naissance d'Abraham.

J'ajoûte, MONSIEUR, que le Systéme d'Eusébe, si bien dévelopé & si solidement justifié par le P. Petau, est devenu le Systéme commun ; presque tous les Chronologistes depuis Eusébe n'ayant donné que treze siécles de durée à l'Empire des Assyriens sous trente-sept regnes depuis Bélus jusqu'à Sardanapale, & ayant fait Abraham contemporain de Ninus & de Sémiramis. Comme Eusébe n'a point placé ni les Chaldéens ni les Arabes dans son Canon Chronologique, lui qui suivant le calcul des Septante avoit une place si commode à leur donner au-dessus de Bélus entre la naissance de Phaleg & celle d'Abraham, cela a fait juger qu'il regardoit ce commencement de l'Empire Babylonien comme quelque chose d'assez incertain : & les Ecrivains postérieurs ne se sont pas crû obligez d'y avoir plus d'égard qu'Eusébe ; eux qui s'étant adstrains à la supputation de la Vulgate, n'auroient sçû placer ces deux premiéres Races Babyloniens

HOSPICES CIVILS ARCHIVES DE TOULOUSE

nes, ſi je puis les nommer de la ſorte, entre Abraham & Phaleg. Ils ſe ſont contentez de dire qu'elles pouvoient être miſes, comme Dynaſties ſi l'on vouloit, à côté des Aſſyriens, mais non pas à leur tête : car Bélus qui regna cinquante-cinq ans avant Ninus, ou même ſoixante-cinq ſelon S. Auguſtin, ſe trouve ſi proche de Phaleg & de la Tour de Babel, qu'il n'y a pas moyen de le diſtinguer de Nembrod premier fondateur de l'Empire de Babylone, à s'en tenir comme je dis au calcul de la Généſe ſuivant notre Vulgate. Cependant, MONSIEUR, je *dois* vous dire qu'une choſe qui paroît ſi inconteſtable dans ce Syſtéme, je veux dire pour abréger mon expreſſion, cette *mêmeté* de Bélus & de Nembrod, je ne ſçache pas qu'aucun Auteur un peu ancien l'ait hazardée : & j'aurois curioſité de ſçavoir qui a avancé le premier une conjecture ſi judicieuſe, & qui a été ſi généralement approuvée. On regarde comme une difficulté dans ce Syſtéme le peu d'apparence qu'il y a que le monde ait pû ſe peupler aſſez, depuis le Déluge juſqu'à Ninus, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace d'environ 215 ans, pour former quelque choſe qui ait pû s'appeller un Empire, & pour fournir des armées innombrables comme celles de ce Conquerant : mais c'eſt ſeulement quand on regarde la choſe à vûë de pays, qu'elle paroît incroyable : car le P. Petau s'eſt donné la peine de calculer que d'un ſeul des enfans de Noë, par exemple de Sem, il pouvoit être

provenu du tems de Ninus plus de mille deux cens dix neuf millions d'hommes, c'eſt à-dire, MONSIEUR, plus que ce qu'il en faudroit pour peupler mille deux cens dix neuf Villes comme Paris? & cela en ſuppoſant qu'à l'âge de vingt-quatre ans chacun ſe ſoit trouvé Pére de huit Fils, ſuppoſition qui ne lui paroît pas exorbitante, à cauſe de la pluralité des Femmes, de la primitive fécondité des Mariages, & que tout le monde vivoit alors, à moins d'accident, vie de Patriarche, ce qui alloit beaucoup plus loin que depuis le Déluge juſqu'à Ninus.

TABLE CHRONOLOGIQUE

Des Epoques examinées dans cette Lettre, par rapport à l'Ere Chrétienne, selon les Systêmes anciens & modernes.

Epoques	Eusebe	Syncelle	Le Pere Petau.	Usser	Dom Pezron
Déluge universel.	2957.	3264.	2328.	2349.	3617.
Bélus regne en	2123. ou 2113.	2286.	2175.	1322.	2346.
Ninus regne en	2057.	2231.	2110.	1267.	2291.
Abraham est né en	2015.	2190.	2036.	1996.	2435.
Semiramis regne en	2004.	2179.	2058.	1215.	2239.
Moïse sort d'Egypte en	1574.	1685.	1531.	1491.	1930.
Gédéon Juge en	1283.	1387.	1254.	1245.	1477.
Prise de Troye en	1182.	1173.	1184.	1184.	1209.
Mort de Sardanapale en	820.	826.	876.	748.	886.
Premiere Olympiade en	776.	776.	776.	776.	776.
Cyrus regne en	560.	550.	556.	536.	538.
Jesus né l'an du monde	5199.	5501.	3983.	4004.	5872.

Afin que vous puiſſiez, quand vous voudrez, comparer le Syſtéme d'Euſébe avec ceux dont j'ai encore à parler, j'ai calculé dans cette Table Chronologique les Epoques dont je puis avoir affaire ; y marquant ſeulement le nombre d'années dont elles ont dévancé l'Ere Chrétienne, ou la naiſſance de JESUS-CHRIST.

Syſtéme Chronologique de M. Uſſer.

SANS allonger de ſept à huit ſiécles la vie des Ayeuls d'Abraham, comme ont fait les 70. Interprétes Grecs ; & ſans reculer d'autant le Déluge, le ſçavant Uſſer littéralement attaché à la Vulgate, & déterminé à la ſuppreſſion de Caïnan entre Arphaxad & Séla, entreprend néanmoins de placer ſur une même ligne entre Nembrod & Cyrus, c'eſt-à-dire, entre le premier Fondateur & le Deſtructeur de l'Empire Babylonien, tout ce qui peut avoir ſucceſſivement regné dans cet Empire, Chaldéens, Arabes, Aſſyriens & Médes : ce que perſonne n'avoit ſçû faire avant lui.

L'expédient qu'il prend, eſt d'abréger tout d'un coup de huit à neuf ſiécles l'Empire des Aſſyriens, ne lui en laiſſant qu'un peu plus de cinq, au lieu de tréze qu'il en avoit, ſuivant l'opinion la plus commune, ou de près de quinze que lui en donnoient Africain, Syncelle, & Scaliger. Par-là il met plus de neuf ſiécles entre Nembrod & Bélus, afin d'avoir de la place pour les Chaldéens & les Arabes

qui n'en demandent pas tout-à-fait quatre & demi. Jugez, MONSIEUR, s'ils peuvent se trouver à l'étroit dans deux fois plus d'espace qu'il ne leur en faut. M. Usser n'étoit pas homme à innover si considérablement sans sujet : il a ses preuves ; mais avant que de les rapporter vous serez bien-aise de voir tout de suite, comment il range ses Chaldéens & ses Arabes avant les Assyriens & les Médes, pour former de tout cela l'Empire Babylonien entre Nembrod & Cyrus.

L'Epoque de Cyrus ou du commencement de l'Empire de Perse en 560. avant JESUS-CHRIST, est peut-être la plus sûre que nous ayions, comme je l'ai déja fait voir : il l'abaisse pourtant de six Olympiades, & la met en 536 ; mais vingt-quatre ans ne sont pas une affaire, & il n'est pas seul dans ce sentiment.

Il fait commencer l'Empire des Médes en 748, & il en borne la durée à 212. années depuis Arbace jusqu'à Astiage, quoique la plus-part la comptent d'environ trois siécles, comme vous pouvez le remarquer dans la Table Chronologique. Elle vous fera connoître aussi qu'il place la mort de Sardanapale vers le milieu du huitiéme siécle avant JESUS-CHRIST, & un peu au-dessous de la premiére Olympiade, quoique tous les autres la marquent beaucoup au-dessus, & quelques-uns bien avant dans le neuviéme siécle.

De la mort de ce dernier Roi des Assyriens jusqu'à la premiére année du regne de Ninus

il compte 520. ans, qui étant ajoutez à son Epoque précédente 748. forment celle du commencement de cet Empire par Ninus, en 1267. ou par Bélus, cinquante-cinq ans plus haut, en 1322. Quant à Sémiramis elle paroît sur le Trône après les cinquante-deux ans de regne de son Epoux Ninus, c'est-à-dire, en 1215. & sa mort doit être arrivée quarante-deux ans après, puisqu'elle en a regné autant, c'est-à-dire, en 1173. onze ans après la célébre Epoque de Troye qu'il a fixée après le P. Petau, en 1184. & par-là Usser donne gain de cause à Porphyre contre Eusébe & contre Théodoret.

Au-dessus de Bélus il met les Arabes, dont le premier commence à regner en 1538. & au dessus de ceux-ci, les Chaldéens dont les regnes montent jusqu'à l'an 1762. avant l'Ere Chrétienne : en sorte que ces deux successions se partagent ensemble la durée de 440. années, dont 216. sont pour celle des Arabes, & 224. pour celle des Chaldéens. Nembrod est au dessus de tout cela ; & pour trouver son Epoque, Usser a encore recours à Porphyre qui dit au rapport de Simplicius, que lorsqu'Alexandre se rendit maître de Babylone, Callisthéne envoya de cette Ville-là en Gréce des Observations Astronomiques de dix-neuf siécles & trois ans, Aristote lui ayant témoigné sa curiosité pour l'Astronomie des Babyloniens. On sçait le tems auquel Alexandre fit cette conquête qui mit fin à l'Empire des Perses ; ce

fut en 323. ſelon Uſſer, qui ajoute à cela le nombre d'années compris dans ces Obſervations, ſçavoir 1903. & encore 8. ans, parce qu'il juge qu'il falloit que le gouvernement Monarchique eût pris quelque forme conſtante parmi les Babyloniens avant qu'on y employât des gens à dreſſer des tables d'obſervations céleſtes. De ces trois nombres additionnez il compoſe ce qu'il nomme l'Epoque de Calliſthéne, par laquelle il fixe le tems de la premiere fondation de l'Empire de Babylone par Nembrod en 2234. cent & quinze ans après le Déluge univerſel, & quatre cens ſoixante-douze ans avant les Chaldéens.

Voilà ce qu'on peut appeller des nouveautez importantes, & je ne doute pas que vous ne ſoyiez bien aiſe, MONSIEUR, de voir ici en peu de mots ſur quel fondement un ſi célébre Annaliſte les a établies. C'eſt ſur ce paſſage très-exprés du livre premier d'Hérodote, *Les Aſſyriens avoient regné cinq cens vingt ans dans l'Aſie ſupérieure, lorſque les Médes commencérent de ſe révolter contre eux.* A l'autorité conſidérable d'Hérodote il a joint ce que dit Porphyre au ſujet de Sémiramis, *qu'il y en a qui ont écrit que cette Reine avoit vêcu avant la priſe de Troye, ou environ ce tems là,* πρὸ τῆς Ἰλιακῶν, ἢ κατὰ αὐτόν γε τὸν χρόνον. Il tire auſſi avantage d'un paſſage d'Erranius cité par Etienne de Bizance, qui dit *que Babylone eſt plus ancienne que Sémiramis de mille & deux ans*, ou *de deux mille ans*, ou *de dix-huit cens*

ans. L'ambiguité de ce passage dont je dirai un mot dans la suite, fait qu'on peut le compter pour très-peu de chose. Vous avez vû dans le premier article de cette Lettre que les plus célébres Ecrivains n'ont pas fait plus de cas de l'autorité de Porphyre en fait de Chronologie. Mais il reste toûjours au docte Primat d'Irlande deux preuves capables de faire impression, sçavoir, la durée de l'Empire des Assyriens bornée à un peu plus de cinq siécles par Hérodote, & la commodité qu'on a par là de placer les Chaldéens & les Arabes devant les Assyriens, sans intéresser la Chronologie de la Vulgate. C'est cette commodité qui a fait si fort goûter le Systéme d'Usser, & qui lui a donné d'abord tant de Partisans: quoique, pour penser juste, la commodité d'un Systéme n'en soit pas une preuve, mais seulement ce qui en peut faire goûter la preuve; car il s'agit de trouver le vrai Systéme, & non pas le Systéme commode. Ainsi toute la preuve d'Usser se réduit à l'autorité d'Hérodote. Mais voyons si toute considérable qu'elle est, elle ne peut pas être balancée par celle d'une foule d'Auteurs qui n'y ont eû aucun égard en ce point.

Hérodote ne donne que 520. ans aux Assyriens: mais Ctésias leur en donne 1360. dans le second livre de la Bibliothéque de Diodore de Sicile, ou plûtôt 1306. suivant la correction de ce passage faite par Agathias & par Syncelle; Diodore de son chef leur en donne plus de

1400. dans le même livre de sa Bibliothéque: Trogue & Justin avec lui 1300. dans son premier livre ; Africain jusqu'à 1484. ce que Joseph Scaliger a suivi ; Eusébe 1240. depuis Ninus, ce qui revient à 1305. depuis Bélus ; S. Augustin autant précisément dans le chapitre 21. du livre 18. de la Cité de Dieu, comptant 65. ans pour le regne de Bélus, suivant ce qu'il en avoit dit dans le livre 16. chapitre 17. Castor 1280. Syncelle 1460. & le torrent des Modernes, soit Chronographes, ou Historiographes, ou Interprétes de l'Ecriture, environ 1300. le sentiment presque uniforme, de Ctésias corrigé par Agathias & par Syncelle, de Trogue Pompée, de Justin, d'Eusébe, & de S. Augustin, ayant entraîné tout le reste.

Vous m'avoüerez, MONSIEUR, que c'est une chose très-singuliére qu'Hérodote n'ait pû trouver jusqu'à Usser un seul Sectateur: de sorte que c'est ici à la lettre *Un contre tous, & tous contre un.* On ne peut pas répliquer que ses adversaires ne sont pas d'accord entr'eux : car outre que c'est une marque qu'ils ne se sont pas copiez les uns les autres, il seroit aisé de nommer une douzaine d'Auteurs considérables qui conviennent ensemble dans la fixation de la durée de l'Empire des Assyriens à tréze cens ans ; & que ceux qui passent ce nombre comme Diodore, Africain, Syncelle, Scaliger & l'Auteur de l'*Antiquité des tems*, s'éloignent toûjours de plus en plus d'Hérodote, jusqu'à tripler, peu s'en faut, la

durée qu'il accorde à cet Empire. C'eſt pourquoi M. Marsham, un des plus illuſtres approbateurs de ce nouveau Syſtéme, reconnoit de bonne foi *que le ſentiment de Ctéſias eſt depuis ſi long-tems établi dans les eſprits, & qu'il y a jetté de ſi profondes racines qu'il n'eſt pas aiſé de l'en arracher. Laiſſons à chacun*, ajoûte-t-il, *la liberté de prendre le parti qu'il voudra ſur ce différend.* Tant il eſt éloigné de ſuppoſer, comme d'autres le publient fiérement, que les eſprits ſont revenus aujourd'hui *des erreurs de Diodore*, ou de dire de S. Auguſtin, *qu'il a ſuivi l'opinion qui eſt aujourd'hui la moins commune touchant l'Empire des Aſſyriens*, ou d'inſulter à la crédulité ſervile de ceux qui ſe ſont laiſſé mener les uns par Ctéſias & par Diodore, les autres par Africain & par Euſébe. Vous diriez que Diodore & Trogue Pompée n'étoient bons qu'à faire le métier de Copiſtes, & que depuis le troiſiéme ſiécle de l'Egliſe juſqu'au milieu du dix-ſeptiéme, ni l'Orient, ni l'Occident n'ont porté une ſeule tête capable d'examiner un point de Chronologie.

Au bout de tout cela, tandis qu'on ſe flate qu'Uſſer a deſſillé les yeux aux admirateurs d'Euſébe qui avoit trop étendu, dit-on, l'Empire des Aſſyriens, il paroît un habile Homme qui renouvelle contre lui la plainte d'avoir mutilé cet Empire, laquelle paſſoit déja pour une plainte uſée & faite mal-à-propos par Joſeph Scaliger. C'eſt une choſe tout-à-fait à l'honneur d'Euſébe, ſi je ne me trompe, que

les Uſſériens l'accuſant d'avoir excédé, & les Scaligériens d'avoir abregé, ils s'accordent tous à dire que c'eſt lui qui a gâté l'eſprit à tout ce qui n'eſt pas de leur ſentiment. Cela veut dire en bon François qu'Euſébe eſt un Chronologiſte à ſe faire ſuivre, parce qu'il a ſçû prendre le parti le plus raiſonnable, qui eſt toûjours le plus éloigné des opinions extrémes.

Mais revenons au paralléle d'Hérodote avec Ctéſias, & examinons lequel des deux mérite mieux d'être crû. Hérodote eſt appellé avec juſtice par Ciceron au 1. livre des Lois, *le Pére de l'Hiſtoire* : ſes neuf Muſes ſont un enchantement. C'eſt le plus ancien Hiſtorien Grec dont les écrits ſoient venus juſqu'à nous. Etant né quatre ans avant le fameux paſſage de Xerxés en Europe, c'eſt-à-dire, quatre cens quatre-vingt-quatre ans avant JESUS-CHRIST, il fut en état de publier ſon Hiſtoire à l'âge de trente-huit ans ſous Artaxerxés *à la longue main*. Il eſt vrai que ſon Hiſtoire ſe ſent un peu des jeunes années de ſon Auteur : car, dit Strabon dans le dernier livre de ſa Géographie, *Il ſe réjouit à dire des choſes extraordinaires de la maniére la plus agréable, & ſur le ton de la Poëſie.* Vous avez lû, MONSIEUR, l'Opuſcule de Plutarque intitulé *De la malignité d'Hérodote*, où l'on voit qu'il cherchoit à mordre ſur les grands Hommes. Joſéphe dit que Manéthon qui écrivoit ſur de bons Memoires, a été par-là en état de relever ſou-

vent Hérodote qui en manquoit, & qui parloit par oüi dire : & Suidas nous apprend que le Sophiſte Harpocration ſurnommé Elius, avoit fait un livre pour prouver que l'Hiſtoire d'Hérodote n'étoit que ce que nous appellerions un Roman. Mais cela étoit outré : & ce qui rend le témoignage d'Hérodote conſidérable ſur le ſujet en queſtion, c'eſt qu'il fait connoître par deux fois dans ſon premier livre en parlant des Aſſyriens, qu'il a travaillé ou qu'il doit travailler ſur leur Hiſtoire. Son travail ne s'eſt point conſervé, & l'on ne ſçait pas même qu'il ait jamais été publié ; à moins d'en tirer une conjecture de ce que dit Ariſtote dans le huitiéme livre de ſon Hiſtoire des Animaux en ces termes : *Les oiſeaux qui ont des ſerres ne boivent pas : & c'eſt à quoi Hérodote n'a pas pris garde, quand il a feint que durant le ſiege de Ninive, un Aigle qui préſidoit à la Divination ſe mit à boire* : πεποίηκε γὰρ τὸν τῆς μαντικῆς προεδρον Ἀετὸν πίνοντα. Comme le conte de cet Aigle qui avoit la préſidence des Augures, ne ſe trouve point dans ce que nous avons de cet Hiſtorien, Gérard Voſſius croit qu'on peut conjecturer qu'Hérodote l'avoit inſéré dans l'Hiſtoire des Aſſyriens, où le ſiége de Ninive avoit ſa place naturelle.

Un mot de Ctéſias. Il eſt certain que celui-ci avoit effectivement compoſé & rendu public l'Hiſtoire des Aſſyriens en ſix livres, comme nous l'apprenons de Photius qui nous dit *dans ſa Bibliotheque* qu'il les avoit lus.

D'ailleurs Ctéſias, contemporain de Xénophon, parut ſous Artaxerxés Mnémon, quelque trente ou quarante ans après Hérodote, qui n'a par conſéquent aucun avantage ſur lui du côté de l'ancienneté. En troiſiéme lieu Ctéſias n'a pas fabriqué à plaiſir une Hiſtoire ſur des diſcours en l'air & ſur des bruits incertains. Il a travaillé *ſur les piéces autentiques qui ſe conſervoient dans les Archives Royales, où les Perſes étoient obligez par une loi expreſſe de recueillir les monumens de l'antiquité: & c'eſt là-dedans qu'il a vérifié chaque fait qu'il rapporte, n'ayant eû autre choſe à faire qu'à donner à ces memoires l'ordre & la liaiſon de l'Hiſtoire, & qu'à les mettre en Grec.* C'eſt ſa déclaration que vous avez lûe dans le ſecond livre de Diodore: après laquelle, s'il avoit oſé faire quelque altération importante, il en auroit été convaincu avec ignominie par la production des Actes qu'il avoit lui-même indiquez. Vous avez lû dans le même endroit qu'il avoit eû le bonheur de guérir Artaxerxés d'une bleſſure reçûë dans un combat; que le Roi touché de ce ſervice avoit voulu avoir auprès de ſa perſonne un Medecin ſi habile; que Ctéſias avoit été dix-ſept ans dans cette Cour, & qu'il n'étoit pas ſurprenant que les Archives de la Couronne lui eûſſent été ouvertes. Vous voyez, MONSIEUR, toute la commodité qu'il avoit par-là de faire une exacte réviſion de l'Hiſtoire d'Hérodote laquelle venoit alors de paroître, en l'exami-

nant point par point ſur les régîtres des Perſes qui avoient eû tant d'affaires avec les Aſſyriens ; & que cela même, qu'il ait écrit un peu après Hérodote, c'eſt une raiſon de juger qu'il ne l'a abandonné que ſur de bonnes preuves. Ainſi on ne doit pas être ſurpris que Diodore de Sicile qui vivoit encore à ce qu'on croit du tems d'Auguſte, que Trogue Pompée qui écrivoit certainement ſous ce même regne, & que Juſtin qui a abregé Trogue vers le commencement du ſecond ſiécle, ſe ſoient attachez à Ctéſias plûtôt qu'à Hérodote : & je voudrois bien ſçavoir ſi nous ſommes maintenant plus propres à régler la préférence entre deux Hiſtoriens ſi anciens, qu'on ne l'étoit au ſiécle d'Auguſte. Je ſçai bien qu'Ariſtote qui a reproché à Hérodote d'avoir fait boire les Aigles, n'a pas fait plus de quartier à Ctéſias ſur ce qu'il avoit avancé qu'il n'y avoit dans toute l'Inde ni Sanglier ni Pourceau : mais apparemment Ctéſias n'avoit pas tiré cette belle particularité des Archives de la Cour de Perſe. On peut dire le même de quelques erreurs en fait de Géographie, qui mettent Strabon en mauvaiſe humeur contre lui, auſſi-bien que contre Hérodote, juſqu'à lui faire dire dans ſon livre onziéme, qu'il n'y a pas plus de fonds à faire ſur Ctéſias, ſur Hérodote, ſur Hellanicus, & ſur leurs ſemblables, que ſur Héſiode & ſur Homére : que ces gens-là quand ils parlent des pays éloignez, ſçavent bien profiter de l'impoſſibilité

où l'on eſt de les convaincre de faux : car ajoûte-il, τὸ πόῤῥω ἀνατίλεγκτον, ce qui revient à notre Proverbe, *A beau mentir qui vient de loin.* Mais quand ces vieux Hiſtoriens qui parlent de loin, ſeroient tous un peu conteurs, il ſemble que le *premier Medecin d'Artaxerxés*, c'eſt ainſi que Strabon nomme Ctéſias, mérite toûjours d'être honoré d'un peu plus de créance que les autres ſur les affaires des Aſſyriens, qu'il a eû tout loiſir & toute commodité de lire dans les monumens du monde les moins ſuſpects. Telle eſt la déciſion de Tzetzés dans ſa neuviéme Chiliade d'Hiſtoires, Hiſtoire 275. où après avoir dit que ce fut Sémiramis qui fit bâtir Babylone, *Il me paroît*, ajoûte-t-il, *que Ctéſias parle d'une maniére plus raiſonnable que les autres Hiſtoriens, au moins ſur l'article de Babylone* : ou en deux vers proſaïques, comme ſont tous ceux de ſa façon,

Ctéſias eſt plus ſûr, ſelon moi, que perſonne,
Du moins dans ſes récits concernant Babylone.

φαίνεται δὲ Κτησίας
Τῷ Τζέτζῃ ἀληθέστερα συγγεγραφὼς τῶν ἑτέρων,
Τέως εἰς ὧν ἔγραψε περὶ τῆς Βαβυλῶνος.

A l'occaſion de ce que ce docte Verſificateur vient de nous dire de la Ville de Babylone, qu'elle avoit été bâtie ſous le regne & par les ſoins de Sémiramis, comme de meilleurs Poëtes l'avoient dit avant lui,

Perſarum ſtruxit Babylona Semiramis urbem,
Ut ſolidum cocto tolleret aggere opus.
Propert. l. 3.

Creditur

Creditur & centum portis Babylona superbam
Fœmineus struxisse labor. Claudianus in Ruffi.

A cette occasion, dis-je, on peut examiner en passant un passage dans lequel M. Usser prend une confirmation de son Systéme, afin qu'on ne nous accuse pas d'avoir dissimulé ses preuves. Etienne de Bizance sur le mot Βαβυλών, dit que *Babylone a été bâtie par un sage nommé Babylon, fils de Bélus homme très-sage, & non pas, comme dit Hérodote, par Sémiramis; car cette Ville est plus ancienne que Sémiramis de mille & deux ans.* Erranius est le garant d'Etienne pour une chose si extraordinaire. Usser conclut de-là que Sémiramis est beaucoup plus moderne qu'on ne l'avoit cru, & il ajoute que si dans le passage d'Erranius il y avoit *mille vingt & deux ans*, au lieu de *mille & deux*, cela feroit assez bien son compte pour fortifier l'Epoque de Callisthéne. Mais que seroit-ce, MONSIEUR, s'il y avoit effectivement dans le passage *deux mille ans*, & non pas *mille-deux ans?* Voilà Babylone, & le sage Babylon au de-là du Déluge, qui ne seroit arrivé que plus de huit cens ans après la Fondation de cette Ville; ce qui seroit bien pis. Vous jugerez vous-même, MONSIEUR, par la connoissance que vous avez du Grec, qui a raison, ou d'Usser qui trouve *mille & deux ans* dans le texte d'Erranius, ou de Bochart qui y en trouve *deux mille*. Voici comme parle ce dernier dans la seconde Partie de sa Géo-

graphie ſacrée livre 4. chap. 14 *La gloire d'avoir bâti Babylone eſt attribuée à Sémiramis par Ctéſias, Théocrite, Diodore de Sicile, Strabon, Denys Périégéte, Trogue, Méla, Ovide, Hygin, Céphaléon, Solin, Caſſiodore, Lucius Ampélius, & par d'autres ſans nombre.* Il ajoute que la ſotte vanité des Tyriens les a aveuglez juſqu'à vouloir faire honneur de cette fondation à Bélus de Tyr, ſans prendre garde que Tyr n'a été que long-tems après Babylone ; *& telle a été*, ajoute-t-il, *l'erreur de Dorothée vieux Poëte Sidonien qui dit :*

Du Tyrien Bélus Babylone eſt l'ouvrage.

Ἀρχαίη Βαβυλὼν Τυρίῳ Βήλοιο πέλισμα.

Urbs Babylon vetus, à Tyrio quæ condita Belo eſt.

Tel eſt le mécompte d'Herennius qui dit dans Etienne, Βαβυλὼν κτίσμα Βαβυλωνίου ἀνδρὸς σοφοῦ, παιδὸς Βήλου σοφωτάτου, ἢ ὡς Ἡρόδοτος ὑπὸ Σεμιράμιδος : παύτης γὰρ ἦν ἀρχαιοτέρα ἔτεσι χιλίοις δύο : Voilà le paſſage d'Hérennius, c'eſt-à-dire, d'Erranius ; car c'eſt ainſi que les Copiſtes d'Etienne ont défiguré ce nom-là ; & en voici la traduction par Bochart, *Babylon opus Babylonis viri ſapientis, filii Beli ſapientiſſimi, non ut Herodotus à Semiramide condita : quippe Babylon Semiramide antiquior fuit duobus annorum millibus.* Vous voyez, MONSIEUR, que cet habile homme qui poſſédoit parfaitement les langues, entend *deux mille ans*, & non pas *mille & deux ans* par cette expreſſion, ἔτεσι χιλίοις δύο, *duobus annorum millibus*, quoique ce-

la s'exprime plus ordinairement par ἔτη δυσχιλίοις. C'eſt auſſi de la ſorte que l'a entendu Cœlius de Rovigo, ce ſçavant Antiquaire qui dit dans le chapitre onziéme du Livre huitiéme des *Anciennes Leçons*... *Quando duobus annorum millibus Semiramidem Babylonis inædificatio anteceſſiſſe videtur.* J'ajoûte qu'Euſtathius ſur Dénis lit ſeulement dans Hérennius, *dix-huit cens ans*, ἔτεσι χιλίοις ὀκτακοσίοις, *annis mille octingentis*, & non pas, *annis bis mille*: mais l'un eſt auſſi faux que l'autre, comme le dit fort bien M. Bochart, *utrumque falſiſſimum.* Saumaiſe ſur Solin eſt pour la leçon d'Euſtathius, & pour dix-huit cens ans; *Hérennius Philo*, dit-il (car il prétend que cet Hérennius eſt Hérennius Philon de Biblos, dont je parlerai à la fin de cette Lettre) *Babylonem, Beli filium, mille & octingentis annis antiquiorem Semiramide ſtatuit.* Il prétend que de mauvais Copiſtes qui avoient trouvé dans Philon ἔτεσι αω, c'eſt-à-dire, *dix-huit cens*, ou *mille huit cens ans*, ont lû de travers ἔτεσι αβ, c'eſt-à-dire, *mille & deux ans*, ἔτεσι χιλίοις δύο: & je ferois tort à Uſſer ſi je n'avertiſſois que Saumaiſe rend comme lui cette façon d'écrire χιλίοις δύο par *mille ac duobus*; mais il la trouve mauvaiſe, & Uſſer eſt le premier qui l'ait priſe pour argent comptant en cette ſignification. On voit bien que *deux ans* ſeroient une minutie ſur un nombre de mille, & qu'en ſtile d'Hiſtorien on ne s'aviſeroit pas de dire que Babylone eſt plus ancienne que Sémiramis

de mille & deux ans : on diroit rondement *de mille ans*, ou *d'un peu plus de mille ans* : le tems précis auquel Babylone a été bâtie n'ayant jamais servi d'Epoque dans l'Hiſtoire. Je vous prie encore de remarquer, MONSIEUR, qu'Etienne de Byzance, ou plûtôt Hérennius qu'il cite, ſuppoſe qu'Hérodote fait Sémiramis la premiere Fondatrice de Babylone, puis qu'Hérennius donne là-deſſus à Hérodote un beau démenti de plus de mille ans, ἐχ' ὡς Ἡρόδοτος τὸν Σεμιραμίδος. Donc Hérodote doit être mis à la tête de la précédente liſte *des Auteurs ſans nombre* qui ſelon Bochart attribuent cette fondation à Sémiramis. Or cette Reine ne peut manquer d'être auſſi ancienne qu'une Ville qu'elle a fondée : & puiſque perſonne n'a jamais douté que Babylone n'ait été bâtie pluſieurs ſiécles avant la ruine de Troye, il s'enſuit contre Uſſer que le tems de Semiramis eſt également antérieur à celui des malheurs de Troye par le témoignage d'*Auteurs ſans nombre*, & même par celui d'Hérodote, ſi l'on en croit Hérennius. De ſorte que ce paſſage d'Etienne de Byſance ôte à Uſſer le plus fort, ou même l'unique appui de ſon Syſtéme, je veux dire, Hérodote. Je pouſſe la choſe plus loin, & je mets en fait que s'il étoit bien vrai, comme Saumaiſe le croit, & comme Hérennius le dit dans ce paſſage, qu'Hérodote eût attribué la fondation de Babylone à Sémiramis, ce ſeroit-là une preuve certaine que la Clio d'Hérodote a été toute gâtée par les Copiſtes

en ce qui concerne la durée de l'Empire des Assyriens. Car ce *Pére de l'Histoire* si voisin d'Arbace premier Roi des Médes, ne pouvoit pas ignorer le tems auquel l'Empire des Assyriens avoit été transporté aux Médes : il voyoit bien que de ce tems-là jusqu'à celui de la fondation de Babylone, il y avoit assurément beaucoup plus de cinq siécles, puis qu'autrement cette fondation auroit été faite environ les derniers tems de Troye, ce que personne n'a jamais pensé. Donc s'il a crû Semiramis fondatrice de Babylone, il est indubitable qu'il n'a jamais voulu borner la durée de l'Empire des Assyriens à un peu plus de cinq siécles ; & la conjecture de Marsham qui a jugé durant quelque tems que cette fixation étoit une faute d'écriture, se trouve la plus raisonnable du monde. Comme le Systéme d'Usser feroit perdre à deux célébres Ecrivains du Christianisme, tels que Théodoret & Eusébe, le procés qu'ils ont avec un ennemi déchaîné des Chrétiens, tel que Porphyre, vous ne serez pas surpris, MONSIEUR, que j'aye fait remarquer que ce Systéme a de très-grandes difficultez. Il est déja un peu moins à la mode qu'il n'y étoit il y a vingt ans, & beaucoup de gens reviennent à celui d'Eusébe, restraint par le P. Petau dans les respectables bornes de la Vulgate. Ce qui n'empêche pas que la curiosité des Sçavans ne se tourne aujourd'hui sur le troisiéme Systéme dont il me reste à parler.

Syſtéme Chronologique de l'Auteur de l'Antiquité des tems rétablie.

ICI nous allons voir notre Reine Aſſyrienne le plus loin de Troye qu'il ſe puiſſe, & le Pythagoricien qui la fit contemporaine d'Héléne, convaincu d'un Parachroniſme de plus de mille ans, tel que Théodoret le lui reproche par ces paroles du ſecond Livre de ſa Thérapeutique, *Que Sémiramis ait vêcu plus de mille ans avant la priſe de Troye, c'eſt ce que font voir nettement ceux qui ont comparé enſemble ces deux époques. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de montrer que Porphyre eſt parfaitement ignorant en Chronologie.*

L'Auteur de l'*Antiquité des tems rétablie* entreprend de juſtifier par des preuves poſitives une antiquité de plus de trois mille ans avant l'Ere chrétienne pour trois grands Empires d'Orient, celui de Babylone, celui d'Egypte, & celui de la Chine : ce qui étant bien prouvé rendroit abſolument inſoûtenable le calcul de la Vulgate, pour laquelle, à cela près, il déclare ſa profonde vénération ; puiſque ſuivant ce calcul on ne peut compter qu'un peu plus de deux mille & trois cens ans depuis l'Ere chrétienne juſqu'au Déluge univerſel, comme vous pouvez le voir dans la troiſiéme & dans la quatriéme colomne de la Table Chronologique : la cinquiéme colomne vous fera voir qu'il trouve entre ces deux épo-

ques un intervalle de trois mille six cens dix-sept ans. Il faut avoüer de bonne foi que ce projet a quelque chose qui frape : le voici dans un peu plus de détail.

Au regard de l'Empire de Babylone, rien n'empéchant cet Auteur, qui suit la supputation des Septante, de le composer de quatre successions suivies, celle des Chaldéens, celle des Arabes, celle des Assyriens, & celle des Médes, ni de donner à chacune d'elles sa plus grande durée, il prend

Pour les Chaldéens	225. ans.
Pour les Arabes	215.
Pour les Assyriens	1460.
Pour les Médes	350.
Ce qui fait en tout	2250. ans.
Il compte encore les Chaldéens & Nembrod ;	300. ans entre
& enfin Médes & l'Ere Chrétienne.	538. entre les
La somme entiére est de	3088. ans ; &

telle est l'antiquité de l'Empire Babylonien par rapport à l'Ere Chrétienne. L'Epoque de Nembrod est fixée à la naissance de Phaleg, c'est-à-dire, à 531. ans après le Déluge suivant le calcul des Septante adopté par l'Auteur.

Pour l'Empire d'Egypte, qui est celui des Pharaons, fondé par Ménés, & divisé après lui en diverses Principautez ou Dynasties au nombre de trente, l'Auteur ayant le champ libre pour rendre consécutives la plûpart de ces Dynasties qu'on seroit obligé de supposer

latérales en ſuivant la Vulgate, nous produit d'abord trois ſucceſſions continües, celle de quinze Rois ou Pharaons d'Héliopolis, celle de huit Rois de Tanis, & celle de ſept Rois Paſteurs, Arabes ou Phœniciens, dont le dernier fut le Pharaon de Moïſe au bout de la dix-ſeptiéme Dynaſtie. La durée de tous ces regnes enſemble avoit été de 1039. ans lorſque le Légiſlateur du peuple de Dieu ſortit d'Egypte. Celle des regnes ſuivans fut de 1580. ans dans les tréze derniéres Dynaſties qui terminérent cet Empire 19. ans avant le commencement de la Monarchie d'Alexandre, c'eſt-à-dire, 350. ans avant l'Ere Chrétienne. Joignant enſemble les deux premiers nombres

1039. ans.
1580.

il a 2619. ans pour la durée entiére de l'Empire d'Egypte. Et ſuppoſant avant Ménés une Anarchie de 200. ans, parce qu'il faut toûjours qu'un pays ſoit habité & peuplé long-tems avant qu'il s'y forme un Empire; & ajoûtant enfin à cette Anarchie, & à la durée du même Empire, la diſtance entre ſa fin & l'Ere Chrétienne, ſçavoir, 350. ans, il conclut en aſſemblant ces trois nombres,

200. ans
2619.
350.

3169.

que l'antiquité des Egyptiens eſt de trois mille cent ſoixante-neuf ans avant la venüe du Meſſie, & que les premiéres Colonies d'Hébreux qui paſſérent en Egypte, s'y établirent 448. ans après le Déluge, qui arriva ſelon cet Auteur 3617. ans avant JESUS-CHRIST. Je vois pourtant là un inconvénient; car la confuſion des Langues & la diſperſion des Peuples n'arrivérent ſelon lui que 531. ans après le Déluge; c'eſt-à-dire, que l'Egypte étoit repeuplée, ou du moins habitée environ un ſiécle plûtôt que la diſperſion n'arrivât. L'Auteur ne craint pas cette conſéquence, & il dit en termes exprés dans la page 234. que ſon calcul *montre aſſez clairement qu'environ* 3200. *ans avant le Meſſie, l'Egypte étoit habitée par les fils de Cham.*

Enfin pour ce qui regarde l'Empire de la Chine, on fait voir que depuis qu'il eût été fondé par *Fohy*, il fut d'abord gouverné par huit Rois électifs l'eſpace de 745. ans, ſuivant les recherches très-exactes du P. Martini Jéſuite; & qu'étant devenu enſuite héréditaire, il s'eſt maintenu ſans interruption dans cinq Familles Impériales juſqu'à la venüe du Meſſie,

441. ans dans la premiére Famille *Hiaa*,
644. ans dans la ſeconde *Xanga*,
876. dans la troiſiéme *Chéva*,
40. dans la quatriéme *Cyna*,
206. dans la cinquiéme *Hana*, dont le douziéme Empereur, nommé *Negay* regnoit au tems de la naiſſance de JESUS-CHRIST.

De ſorte qu'en additionnant tous ces nombres

on trouve la durée de cet Empire depuis *Fohi* jusqu'à *Négay* de 2952. ans : & parce que la raison veut qu'on suppose des peuples dans ces contrées-là avant qu'ils se soient donné un Maître, on voit que l'antiquité de la nation Chinoise est de plus de trois mille ans avant l'Ere Chrétienne.

Quelque charmé que je sois du travail d'un si habile homme, je ne laisserai pas de vous demander, MONSIEUR, ce que vous jugez de l'option qu'on est obligé de faire de la Chronologie des Septante sur celle de la Vulgate pour embrasser ce Systéme : & si vous ne trouvez pas que suivant cette Chronologie le retardement des mariages entre les ancêtres d'Abraham, & un retardement si considérable & si réglé, est quelque chose de surprenant. Car les époux avoient toûjours cent trente ans, & il en étoit de même des épouses qui devoient porter toutes leurs graces beaucoup au-delà d'un siécle de vie. On ne voit point de ces nubilitez surannées dans la Vulgate, on s'y marie dans le tems qu'on est le plus mariable, depuis vingt-huit ans jusqu'à trente-quatre. Que penserez-vous encore de ce qui me vient maintenant dans l'esprit ? Les Fondateurs des trois anciens Empires ont devancé considérablement la naissance d'Abraham, comme vous l'avez vû : le premier Pharaon Ménés, par exemple, monte selon l'Auteur de ce Systéme jusqu'au tems de Phaleg, ayant après lui Réhu, Sarug, Nachor, & Tharé,

c'eſt-à-dire, le triſayeul, le biſayeul, le grand-pére, & le pére d'Abraham. D'où vient qu'il ne paroît pas que ni Ménés, ni les Pharaons ſes ſucceſſeurs, ayent attendu cent trente ans à ſe donner des héritiers, ni qu'ils ayent vêcu vie de Patriarches; & qu'on voit au contraire que trois de leurs regnes, & même les trois premiers, paſſent à peine les années d'une ſeule nubilité de ce tems-là? Dans l'Empire Babylonien, tel que l'Auteur le compoſe, le premier Roi Chaldéen Evéchoüs monte, pour m'expliquer de la ſorte, à niveau de Sarug, cependant Evéchoüs, & ſes ſix ſucceſſeurs ſe trouvent devenus Péres, devenus Rois, & enfin enſevelis tous ſept dans l'eſpace de 225. ans, & avant que Sarug pût eſpérer d'avoir un petit-fils. Je ne ſçai s'il faut dire que c'étoit par miracle que les Patriarches du Peuple de Dieu vivoient ſi long-tems: mais à moins de cela, l'objection paroît embarraſſante pour ceux qui ſuivroient la Chronologie des Septante. Il eſt vrai qu'en revanche cette Chronologie ſeroit merveilleuſe pour les Empereurs Chinois, & que les trois long regnes de *Fohy* & de ſes deux ſucceſſeurs pourroient faire honneur aux ſiécles des Patriarches: car *Fohy* qu'on met ſur le trône ſix ans plûtôt que Réhu ne fut au monde, regne 115. ans, *Xinnung* 140, & *Hoangt* cent. Mais ce n'eſt pas là encore ce qu'on appelle vie de Patriarche; & puis les regnes ſuivans ſe réduiſent aſſez au cours ordinaire de la vie humaine. Ne ſe pour-

roit-il pas, MONSIEUR, qu'un exemplaire Hébreu de la Généſe, fait comme ceux qu'ont ſuivi les ſoixante-dix Interprétes, eût paſſé à la Chine; & que ſur cet exemplaire un ancien Chronologiſte Chinois ayant déja une ſucceſſion de regnes ordinaires qui montoit juſqu'à aſſez près du tems de la Diſperſion du premier Peuple par toute la terre, eût un peu étendu les trois premiers régnes pour achever d'atteindre à ce tems-là, afin d'ajuſter l'hiſtoire de ſa nation à cette hiſtoire étrangére qui lui auroit plû? Mais s'il faut que ces premiers Chinois ayent pouſſé la vie ſi loin, d'où vient que les premiers Pharaons leurs contemporains mouroient après une vie auſſi courte que la nôtre?

Pour vous découvrir ma penſée touchant ces têtes de trois Empires, qui débordent du calcul de la Vulgate, je panche fort à croire que c'étoient diverſes petites Principautez ou Dynaſties collatérales, & de peu de durée, qui ont ſervi comme de matériaux pour bâtir les trois grands Empires d'Orient. Il eſt mal-aiſé de concevoir qu'un Empire ſe compoſe autrement; les grandes piéces en doivent être toutes faites ſéparément, afin qu'on n'ait qu'à les unir pour en faire une puiſſante Monarchie. Ces premiers Empereurs Chinois, électifs & répandus en diverſes familles, peuvent avoir regné tous en même-tems à peu près chacun dans ſon canton, juſqu'à ce que les Rois de la premiére famille Impériale nommée *Hia*

prirent le deſſus,& rendirent la Royauté Héréditaire comme elle l'eſt encore dans la Chine. Ainſi on eſt obligé d'avoüer que pluſieurs des Dynaſties Egyptiennes ont été collatérales : & je ne vois pas qu'il y ait dans l'Hiſtoire rien de bien certain qui empêche que ces prétendus Rois de Babylone, Chaldéens, & Arabes, n'ayent eſté de ſimples Dynaſtes, regnans de compagnie, dont les Principautez ſe ſoient fonduës dans l'Empire Aſſyrien. Il eſt aiſé de faire une ſuite de tout ce qu'on trouve qui a regné en une même contrée & dans des temps obſcurs ; ſur tout quand on a du tems de reſte pour y bien eſpacer tous ces regnes, comme a fait Syncelle, qui eſtant Grec s'eſt conformé à la Bible Gréque. Mais ceux qui ſont adſtraints à la Vulgate, ne diront rien que de ſuivi & de judicieux, quand ils ſoûtiendront que tous ces Rois qui ſortent hors des bornes de ſon calcul, & dont on ne dit autre choſe ſinon qu'ils ont regné, peuvent avoir eſté de fort petits Rois, & par cette même raiſon avoir regné pluſieurs à la fois dans une grande contrée, & ne s'eſtre pas ſoûtenus long-tems contre le plus fort d'entre eux qui ſera devenu le maître des autres, & aura par-là fondé un Empire. Quand on ſuppoſeroit même que ces Puiſſances partagées, établies peu de tems avant les grands Empires, ne ſe ſont pas ſoumiſes auſſi-tôt qu'il a parû un Empereur, & qu'elles ſe ſont maintenuës, comme elles ont pû, durant quelques ſiécles, ayant perdu

le réel de la Royauté ſans en avoir abandonné le titre, la ſuppoſition ne ſeroit pas chimérique ; & je vous aſſure, MONSIEUR, qu'alors la Vulgate n'auroit rien à craindre ni des Chaldéens & Arabes de Babylone, ni des Pharaons d'Egypte ; & fort peu même des Empereurs Chinois Electifs : car on pourroit les ranger à côté des Héréditaires, qui ne commencent ſelon le Pére Martini qu'en 2207. avant l'Ere Chrétienne, c'eſt-à-dire, 121. ou 142. ans aprés le Déluge ſuivant le P. Petau & Uſſer, & toûjours après la naiſſance de Phaleg, dont le nom marquoit la diviſion qui s'alloit faire de la terre entre les diverſes Colonies du peuple Hébreu.

Chaque Syſtéme a ſes difficultez : mais j'aurois tort de groſſir celles de ce dernier le plus favorable de tous à Théodoret contre Porphyre, puiſque le ſiége de Troye y commence préciſément à la fin du douziéme ſiécle avant J. C. & que Sémiramis n'y paroît que bien avant dans le vingt-troiſiéme. Le Paradoxe qui place ce ſiége ſous le regne de cette Héroïne n'eſt ſoutenable que dans le ſeul Syſtéme d'Uſſer, tous les autres y ſont contraires ; j'en ai donné la preuve la plus ſenſible & la plus facile par la confrontation des dates : c'eſt ce que je m'étois propoſé dans cet article.

ARTICLE IV.

Eclairciſſement de quelques autres difficultez du paſſage de Porphyre.

PHilon de Byblos en Phœnicie qui écrivoit ſous Adrien ſelon Suidas, & qu'il ne faut pas confondre avec Philon le Juif plus ancien que lui d'environ un ſiécle, avoit traduit en Grec une Hiſtoire écrite en langue Phœnicienne par Sanchoniathon : * Et l'on voit par divers morceaux de la Préface du Traducteur inſérez par Euſébe dans le chapitre neuviéme de la Préparation Evangélique, que c'eſtoit une Hiſtoire univerſelle, ſoit pour les tems, car l'Auteur la prenoit à la création du Monde ſur *la Coſmogonie de Taautus* ; ſoit pour les Peuples d'Orient : car il s'eſtoit engagé à ce prodigieux travail, dit Philon, par le deſir ardent qu'il avoit de connoître les mœurs & la religion de toutes les Nations, & il s'eſtoit attaché en particulier à tout ce qu'on pouvoit ſçavoir des Phœniciens & des Egyptiens, les premiers & les maîtres de tous les Barbares. C'eſtoit le nom que les Grecs avoient la vanité de donner

*. Quand l'Hiſtoire de Sanchoniathon ſeroit un ouvrage fabriqué par les Philoſophes Grecs, comme M. Dodvel le prétend, il eſt toûjours conſtant que Porphyre l'a reconnuë pour véritable. Or c'eſt ſur cette reconnoiſſance, & non pas ſur la vérité de cette piéce, qu'Euſébe & Théodoret ont pris droit contre lui.

à toutes les Nations plus anciennes que la Gréque.

Porphyre dans ſon quatriéme livre contre les Chrétiens parloit de cette Hiſtoire en ces termes rapportez par Théodoret dans le ſecond de ces Diſcours contre les Grecs, *Sanchoniathon de Béryte ne dit rien que de très-conforme à la vérité en traitant des Juifs, comme il paroît par la convenance des noms & des lieux: car il avoit profité des mémoires qui lui avoient eſté communiquez par Jérombal Prêtre du Dieu Jao. Il dédia ſon Hiſtoire à Abelbal Roi de Béryte qui l'approuva, comme firent après lui les Reviſeurs en titre ou Inquiſiteurs de la vérité: & les faits qui y ſont racontez ſont antérieurs aux avantures de Troye, & vont preſque juſqu'au tems de Moïſe, comme on le juſtifie par la ſucceſſion des Rois de Phœnicie. Quant à Sanchoniathon, dont le nom ſignifie en langue Phœnicienne, Dépoſitaire de la vérité, il a vécu du tems de Sémiramis Reine des Aſſyriens, & il a écrit toute l'ancienne Hiſtoire ſur ce qu'il en avoit tiré & des Archives de chaque Ville en particulier, & des Ecritures qui ſe gardoient dans les Temples.* Porphyre ajoute en parlant de Sémiramis *qu'elle a été du tems de Troye ou peu auparavant*, comme on le voit dans le premier livre de la Préparation Evangélique d'Euſébe chapitre neuviéme: mais Théodoret a ſupprimé ces derniéres paroles, *parce que ce n'étoit point là le lieu de faire voir que Porphyre eſtoit fort ignorant en fait de Chronologie.* Il m'a

parû,

parû, MONSIEUR, qu'il y avoit deux observations assez curieuses à faire sur ce passage, qui pourroient être de votre goût : car vous estimez tout ce qui sert à faire connoître les anciens Auteurs. Or Sanchoniathon peut bien avoir jusqu'à deux siécles & demi d'ancienneté sur Homére, ayant vêcu non pas du tems des derniers Troyens, comme Porphyre se l'étoit imaginé, & beaucoup moins du tems de Sémiramis, mais du tems de Gédéon ; c'est-à-dire, un peu moins de cent ans avant la prise de Troye, comme vous pouvez le voir dans la Table Chronologique.

Je dis donc premiérement que ce *Jérombal Prêtre du Dieu Jao* qui fournît des memoires à l'Historien de Phœnicie, c'est Gédéon : & je prouverai ensuite que les memoires qu'il lui fournît, c'estoient les livres de Moïse.

Je trouve dans le *6.* chapitre du livre des Juges, que Gédéon renversa un autel de Baal, & que *de ce jour-là Gédéon fut nommé Jérobaal.* Suidas écrit *Hiérobaal*, parce qu'il croit qu'il fut ainsi nommé *à cause du Temple de Baal* dont il avoit abattu la figure, διὰ τὸ ἱερὸν τοῦ Βάαλ : mais il n'y a pas de gens plus sujets à donner de fausses étymologies, comme vous me l'avez fait souvent remarquer, que ceux qui se laissent ébloüir par la convenance de quelque mot étranger avec quelque autre de la Langue qu'ils parlent. Le docte M. Bochart trouve littéralement dans les paroles originales que Joas Pére de Gédéon proféra

au ſujet de cette action de zéle de ſon Fils (leſquelles contiennent un défi ironique du reſſentiment de ce Dieu outragé, comme qui diroit *Que Baal ſe faſſe juſtice* s'il peut) il y trouve, dis-je, *Jérubbaal* tout du long, d'où on a fait *Jérombaal* ou *Jérombal* par des changemens tout ordinaires aux Grammairiens, entre autres celui du double *b* en *mb*, dont il fournit des exemples.

Mais quel Dieu eſt-ce que *le Dieu Jao* que Jérombal adoroit? C'eſt le Dieu que Gédéon adoroit, ſelon la conjecture des Péres, ſoit qu'on liſe *Jao* dans Théodoret, ou *Jaü* dans S. Clément Alexandrin, ou *Jévo* dans Euſébe, ou *Jaho* dans les anciennes éditions de S. Jérôme, ou *Jéhova* dans les éditions modernes; c'eſt toûjours, ce ſemble, le nom du Dieu des Hébreux; nom duquel les Latins ont fait celui de leur *Jovis*, comme ils diſoient anciennement dans leur premier cas, au lieu de *Jupiter* qui n'eſt qu'une abbreviation de *Jovis-pater* ſelon Varron; & que les Italiens ont mieux conſervé que nous qui diſons toûjours *Jupiter*, au lieu qu'ils diſent *Giove*. Je remarque que de tant de maniéres d'écrire ce nom auguſte, les Payens s'en tenoient à *Iao*: car outre Porphyre qui écrit *Iao* ſelon Théodoret, vous pouvez avoir obſervé cet endroit important de Diodore de Sicile ſur la fin de ſon premier livre, où faiſant le dénombrement des Légiſlateurs qui pour s'autoriſer auprès du Peuple, ont publié que leurs lois leur avoient été dic-

tées par quelque Divinité, il dit que parmi les Juifs Moïse faisoit auteur de ses lois, *le Dieu nommé Iao*, Φησὶ δὲ καὶ ὁ Ἰουδαῖος Μωσῆν τὸν Ἰάω ἐπικαλούμενον Θεόν. Macrobe dans ses Saturnales livre 1. chap. 18. produit cette réponse de l'Oracle de Claros auquel on avoit demandé ce que c'estoit que le Dieu *Iao*.

Iao de tous les Dieux est le souverain Maître.

Φράζεο τὸν πάντων ὕπατον Θεὸν ἔμμεν' Ἰάω.

Apollon, ou celui qui parle pour lui, ajoute que *Iao* est le Soleil : mais il n'avoit pas consulté là-dessus les Hébreux, si ce que dit Tzetzés dans sa septiéme Chiliade historique, Histoire 126 est vrai.

Iao chez les Hébreux signifie invisible,

Ἑβραϊκῶς τὸ Ἰάω ἀόρατον σημαίνει.

Vous n'ignorez pas, MONSIEUR, le mystére que les Juifs ont toûjours fait du divin *Tétragramme* ou du *nom aux quatre lettres*, *Jaho*, ou *Jévo*, ou *Jabé*, comme disoient les Samaritains au rapport de Théodoret. Philon le Juif qui devoit sçavoir sa religion, ne parle du Tétragramme que par conjecture : mais si ces quatre lettres n'étoient autre chose que les quatre premiers caractéres d'Arithmétique 1.2.3.4. suivant la conjecture de Philon, de qui on peut bien dire qu'il *Platonise* en cet endroit; nous sçaurions, vous & moi, assez de Mathématique & assez de Musique pour concevoir par-là, aussi-bien que cet Auteur, une idée très-majestueuse de l'Essence Divine, comme contenant éminemment toutes choses, & for-

mant la sorte d'Harmonie la plus capable de faire plaisir à l'esprit. Car *un* marque *le Point*, *deux* détermine la plus courte des lignes qui est *la droite*, *trois* la premiére surface qui est *le Triangle*, & *quatre* le premier Corps ou solide qui est *la Pyramide Triangulaire*; & ce sont-là, dit Philon, les mesures de toutes choses. Nous trouverions d'ailleurs dans ce même Quaternaire les plus beaux accords de la Musique, nommez *Consonnances parfaites*: puisque *quatre & trois* font *la Quarte*, *trois* & *deux* la Quinte, *deux* & *un* l'Octave, ainsi que *quatre & deux*; & encore *quatre* & *un* l'Octave répliquée ou *la double Octave*. Et comme nous sçavons d'ailleurs que le mystérieux *Quaternaire* de Pythagore dont ce premier Philosophe avoit fait la Dévise de son Ecole, consistoit dans les mêmes caractéres d'Arithmetique, rapportez aux trois dimensions de la Quantité, & aux trois proportions les plus exquises de l'Harmonie, plusieurs ont pensé que c'étoit là un des plus considérables larcins que ce Philosophe eût fait de la doctrine de Moïse lorsqu'il étoit en Egypte; car il y en fit beaucoup, comme les Péres le lui reprochent; qu'en un mot son *Quaternaire* n'est autre chose que le *Tétragramme* qui forme l'auguste nom de Dieu, suivant l'explication qui s'en étoit conservée par tradition parmi les sçavans de ce pays-là; & que pour apprendre d'eux des choses si relevées il lui en avoit coûté, comme dit Théodoret, après S. Clément, de se laisser

circonscire. Nous sçavons bien, MONSIEUR, vous & moi, que quatre chiffres avec tout ce qu'on y peut attacher de Géométrie & d'Harmonie, ne disent rien à la plûpart des beaux esprits du tems. Les plus grands Génies de l'Antiquité, un Pythagore, un Platon, voyoient là-dedans le tout, l'infini, le beau, le bon, le parfait, l'infiniment desirable, l'infiniment capable d'occuper nos pensées & d'échauffer nos souhaits. On ne veut voir aujourd'hui de la Philosophie que ce qu'elle presente aux yeux du corps, rien que ce qu'on en peut rendre sensible aux esprits ordinaires dans un entretien familier, comme si le projet de se rendre Philosophe étoit un projet qui regardât les autres. La méditation est bannie, & l'occupation de délier les idées d'avec les matiéres, & de comparer ensemble ces idées pures & dégagées, est si peu connuë, qu'on ne veut pas croire que les vrais Esprits en ayent fait les délices de leur solitude. Mais il me suffit, MONSIEUR, que vous ne doutez pas que Philon qui étoit le Platon de son siécle, n'ait crû donner par-là une idée très-majestueuse, à sa mode, du nom Divin; nom dont l'usage étoit interdit aux bouches & aux oreilles profanes, reservé pour ce qu'il y avoit de plus saint & de plus sacré entre les fonctions & parmi les Ministres de la Religion, comme cet Auteur nous l'apprend dans le troisiéme livre de la vie de Moïse. S. Clément Alexandrin dans le cinquiéme livre de

ſes *Tapiſſeries* dit que les lettres qui formoient ce nom auguſte & rédoutable ſignifioient, *Celui qui eſt & qui ſera.* Théodoret ſemble être dans le même ſentiment : car dans ſa quinziéme queſtion ſur l'Exode au ſujet de ces paroles du chapitre ſixiéme, *Je ne leur ai point découvert mon nom, qui eſt le Seigneur*, il dit que cette faveur réfuſée aux Patriarches, fut accordée à Moïſe lorſque le Seigneur lui dit, *Je ſuis celui qui ſuis.* Quel nom que celui-là, *Je ſuis celui qui ſuis* ! & qu'il eſt bien vrai qu'il n'appartenoit qu'à Dieu de ſe nommer ! La foible lumiére de toute la raiſon humaine auroit voulu qualifier cet Etre ; & en diſant *Je ſuis celui qui ſuis tout bon*, ou *tout ſage*, ou *tout parfait*, ou quelque choſe de ſemblable, elle auroit crû faire merveilles : mais en qualifiant l'Etre, elle l'auroit déterminé, elle l'auroit reſſerré, elle l'auroit borné. L'idée de l'Etre illimité énoncée par ces paroles, *Je ſuis celui qui ſuis*, relevé la Nature Divine infiniment au-deſſus de toute idée humaine, énoncée ou exprimable, de grandeur, de puiſſance, de bonté, de beauté & de perfection quelconque : de ſorte que l'eſprit ne ſçauroit conſidérer la Divine Eſſence ſous l'idée de l'Etre indéterminé, à moins d'être élevé par une lumiére céleſte à une maniére d'extaſe, où il ne pourroit ſe rendre diſtinctement aucun compte de ſes penſées, ni qualifier en aucune ſorte ce qui en feroit l'objet ; telle eſt la ſublimité incompréhenſible de ce nom, *Je ſuis celui qui ſuis*, dont vous

pouvez avoir remarqué, MONSIEUR, que Platon avoit eû connoissance, & combien il en paroît frapé dans le Parménide & ailleurs. Mais reservons ces matiéres pour nos entretiens, & reprenons l'explication du passage de Porphyre.

Il y a ici une petite difficulté, car Jérombal est qualifié Prêtre du Dieu Jao: & nous sçavons cependant que Gédéon n'étoit pas de la Tribu Sacerdotale. Mais un Ecrivain peu exact, comme Porphyre, a pû s'imaginer que celui qui avoit eû en sa disposition les Ecritures secretes du Dieu Jao, étoit son Prêtre.

Voici une seconde difficulté mieux fondée, que je tire de la subtile critique que fait Joseph Scaliger, & après lui Gérard Vossius de ce passage de Porphyre. Car ces deux sçavans Hommes remarquent que dans un extrait considérable qu'Eusébe nous a conservé de la Théologie Phœnicienne par Sanchoniathon, il est parlé de la fondation de Tyr comme d'une ancienne fondation: or, ajoutent-ils, cette fondation-là s'est faite, non pas à la vérité un an précisément avant la prise de Troye comme Justin l'a crû, mais, comme dit Eusébe, du tems de Gédéon, soixante seize, ou comme il devroit dire selon eux, quatre vingt onze ans avant le malheur d'Ilion. D'où ils concluent qu'il y a là deux bevües de Porphyre, l'une sur le tems de Sémiramis, & l'autre sur celui de Sanchoniathon qui ne peut être venu au monde, disent-ils, que long-

tems après les Troyens ; puiſque quand il écrivoit ſon Hiſtoire, Tyr étoit déja de vieille fondation. Et de là on pourroit conclure contre moi que ce Jérombal qui fournit à Sanchoniathon des piéces importantes pour ſon Hiſtoire, ayant été ſon contemporain, ne ſçauroit être Gédéon qui jugeoit le peuple de Dieu près d'un ſiécle avant la ruine de Troye. Mais ces deux habiles Critiques n'ont pas pris garde que dans l'extrait de Sanchoniathon il eſt parlé de Tyr ſur le Continent, & non pas de Tyr dans l'Iſle de même nom, où étoit effectivement bâtie la fameuſe Ville de Tyr qu'Alexandre joignit au Continent par des moles ou chauſſées d'un prodigieux travail, comme vous l'avez vu dans Quinte-Curce. Or ce n'eſt point du tout de cette Ville-là, je veux dire, de Tyr dans l'Iſle, que Sanchoniaton a parlé quand il a dit, *Qu'Uſous ſortit de Tyr ſur une barque, ayant été le premier qui eût eû l'eſprit d'en faire une, & le courage d'y hazarder ſa vie en courant la mer.* Car vous m'avoüerez, MONSIEUR, que quiconque ſort d'une Iſle, n'eſt pas le premier qui ait eû barque, ou qui s'en ſoit ſervi pour courir la mer : eſtant très-certain qu'il a fallu avoir auparavant une barque pour paſſer dans l'Iſle. Ainſi on peut avancer ſûrement que le premier Marin & le premier Conſtructeur de Navire ne peut avoir démaré pour la premiére fois que d'un Continent. Il y avoit donc une Ville de Tyr ſur la côte, fort différente de celle

qui étoit en mer: c'eſt de celle-là, & non pas de celle-ci que Tibulle doit avoir parlé dans la huitiéme Elégie du livre premier, puiſqu'il lui attribüe l'invention de la Navigation auſſi-bien que Sanchoniathon,

Prima ratem ventis credere docta Tyrus.

En effet M. Baudran marque *Palétiro*, c'eſt-à-dire, *le vieux Tyr* ſur le Continent. M. Bochart à déterré juſqu'à quatre Villes du même nom de Tyr, toutes quatre en Phœnicie; & la bonne raiſon pour laquelle elles y étoient ſi multipliées, il la prend d'un mot tout ſemblable, c'eſt-à-dire de *Tſur*, ou *Tur*, qui ſignifie *roche* en langue Phœnicienne: car outre que toute la côte y eſt pleine de roches, ce ſont ces lieux ainſi eſcarpez que l'on cherche pour y faire des Places fortes par leur ſituation. Et j'oſerois penſer que le mot de *Turris* qui ne paroît allié ni de près ni de loin avec aucun autre mot Latin, ni avec aucun mot Grec dont il ait tiré ſon origine, pourroit bien la *devoir* au terme Phœnicien *Tur*, ſi je ne craignois, MONSIEUR, que vous ne me fiſſiez ſouvenir de ce que j'ai dit un peu auparavant à l'occaſion d'une fauſſe étymologie de Suidas. Mais revenons au vieux *Tyr*. Nous avons un paſſage très-exprés dans le livre de Joſüé chapitre 19. verſet 29. où nous voyons que *la très forte Ville de Tyr* a borné d'un certain côté le partage de terres échû à la Tribu d'Aſer environ deux cens ans, dit Bochart, avant la fondation du *neuf Tyr* dans l'Iſle. Le

P. Petau en compte deux cens trente quatre ; & de là encore ſoixante huit juſqu'à la mort de Priam : ce qui fait trois cens deux ans d'antiquité conſtante pour la Ville de *Tyr* avant le ſaccagement de Troye. Sans compter que cette Ville-là étant déja *très-forte*, comme dit l'Ecriture, du tems de Joſüé, il lui avoit fallu du tems depuis ſa fondation pour parvenir à cet état de force qui la diſtinguoit dès-lors de *Sidon* & des autres Villes du partage d'Aſer. C'eſt pour toutes ces raiſons que M. Bochart ſoutient dans la ſeconde Partie de ſa Géographie ſacrée livre 2. chapitre 17. que Sanchoniathon ayant parlé de la même Ville de *Tyr* que l'Auteur ſacré du Livre de Joſüé, il a pû en parler comme d'une fondation ancienne, lui qui n'a vêcu qu'environ deux cens ans après Joſüé, c'eſt-à-dire, du tems de Jérombal qui eſt le même que Gédéon.

Il ne me reſte plus, MONSIEUR, qu'à faire voir en finiſſant, que les memoires que l'Hiſtorien de Phœnicie emprunta de Gédéon, étoient les livres de Moïſe. Je trouve dans le 1. livre de la Préparation Evangélique ch. 10. que le premier ſoin de Sanchoniathon fut de bien lire *la Coſmogonie de Taautus*. Je prétens que cette *Coſmogonie* ou *Création du monde*, c'eſt la Généſe ; & que *Taautus*, c'eſt Moïſe. Voici mes preuves ou mes conjectures.

Philon le Traducteur de l'Hiſtoire Phœnicienne nous dit expreſſément que le *Taautus* des Phœniciens eſt le même que le *Thoyth* des

Egyptiens, le *Thoth* des Alexandrins, & l'*Hermés* des Grecs : car ces quatre termes signifient *l'Interpréte*, *l'Ambassadeur*, *le Messager*, tel que *Mercure* qui est sûrement l'Hermés de la Grece, & dont le nom Latin exprime à peu près les mêmes fonctions selon S. Augustin, *Mercurius quasi medius currens dicitur appellatus* (l. 7. c. 14. de la Cité) un Médiateur, un Entremetteur, un Porteur de paroles : & Ciceron dit nettement dans le liv. 3. de la Nat. des Dieux, que *Thoyth* est le nom que les Alexandrins donnent à Mercure. Vous me direz que je devois faire voir que Taautus est Moïse, & qu'en faisant le Dieu Mercure de Thoyth ou de Taautus, je l'éloigne de plus en plus de Moïse. Pardonnez-moi, MONSIEUR, je les rapproche ; car nous sçavons d'ailleurs que Moïse a été adoré des Payens sous le nom de Mercure en des tems où il ne falloit qu'avoir été Grand-Homme, pour cesser d'être Homme & pour devenir un Dieu. Artapan qui avoit fait l'Histoire des Juifs, comme nous l'apprend S. Clément dans le 1. livre des Tapisseries, dit que Moïse tant par ses grandes actions, que par les importantes découvertes qu'il avoit faites pour les commoditez & pour le réglement de la vie, s'attira l'amour des peuples, & les honneurs divins de la part des Prêtres qui le nommérent *Mercure*, *ou l'Interpréte*, *à cause qu'il interpretoit les saintes Ecritures*, Διὰ ταῦτα τὸν Μώυσον ὑπὸ τῶν ὄχλων ἀγαπηθῆναι, καὶ ὑπὸ τῶν Ἱερέων ἰσοθέου τιμῆς καταξιωθέντα,

παρασχεθῆναι Ἑρμῆν, διὰ τὴν τῶν Ἱερῶν γραμμάτων ἑρμηνείαν. Vous pouvez lire ce paſſage conſidérable d'Artapan dans le chap. 17. du neuviéme livre de la Préparation Evangélique, où il eſt dit encore que la Princeſſe Egyptienne *Merrhis* étant ſtérile, adopta cet enfant né d'une Mére Juïve, & qu'elle le nomma *Moïſe*, comme ſauvé de l'eau, parce que l'eau ſe dit *Moy* en Egyptien. Voilà donc déja ma propoſition aſſez bien établie par ce raiſonnement, Taautus eſt le même que Mercure, & Mercure le même que Moïſe; donc Taautus eſt le même que Moïſe; & par une ſeconde conſéquence la Coſmogonie de Taautus à laquelle Sanchoniathon s'étoit ſi fort attaché, c'eſt la Généſe de Moïſe. Cependant comme Ciceron compte juſqu'à cinq Mercures, on pourroit douter ſi Taautus & Moïſe n'en font qu'un: mais pour diſſiper entiérement ce doute & pour les bien voir l'un dans l'autre, on n'a qu'à comparer ce que Philon de Byblos dit de Taautus dans le premier livre de la Préparation Evangélique avec ce qu'Eupoléme dit de Moïſe dans le neuviéme. *Sanchoniathon ſçavoit très-bien*, dit Philon, *que le monde étoit redevable à Taautus de l'invention des lettres, & qu'il étoit le premier qui eût fait des livres. Moïſe*, dit Eupoléme, *eſt le premier des Sages: il donna l'invention des lettres aux Juifs, de qui les Phœniciens les apprirent, & les Grecs des Phœniciens.* Au reſte toute l'Antiquité Payenne fait, comme vous ſçavez, le

Dieu Mercure l'inventeur des lettres & de la Grammaire. Mais je ne dois pas oublier ici ce que Cœlius a remarqué dans le 22. livre des *Anciennes Leçons* chap. 9. qu'entre les autres inventions de Mercure on lui attribuë celle du sacré *Quaternaire* dont j'ai parlé : car si ce Quaternaire étoit le divin *Tétragramme*, comme l'a crû Philon le Juif, je veux dire ce nom ineffable que Dieu découvrit à Moïse, quoiqu'il l'eût caché aux plus anciens Patriarches, suivant la remarque de Théodoret, ce seroit une nouvelle preuve que les Payens ont fait leur Mercure de notre Moïse.

Mais donnons-nous le plaisir, MONSIEUR, de comparer la fable de ce Dieu imaginaire avec l'histoire de ce saint Législateur. Mercure est né du Nil, dit Ciceron ; & n'est-ce pas Moïse enfant que le Nil a porté & conservé dans son berceau, & dont il est ainsi devenu le Pére ? Mercure a été appellé *Nomius* ou *le Legislateur*, dit encore Ciceron, parce qu'il avoit donné des lois à l'Egypte : Moïse avoit fait connoître la loi de Dieu à l'Egypte quand il l'expliqua en détail aux Juifs trop souvent mêlez avec les Egyptiens. Mercure étoit le Messager chargé des ordres du Ciel ; c'étoit un habile Enchanteur, un grand Maître en fait de prestiges, qui faisoit tout ce qu'il vouloit avec son Caducée, c'est-à-dire, avec une certaine baguette, terrible par l'ornement mystérieux de deux serpens qu'on y voyoit entortillez ; c'est en un mot un grand tueur de

ſerpens que Mercure, dans la bouche de tous les Poëtes. Ne voit-on pas là Moïſe qui intime à Pharaon les ordres du Seigneur ? N'y apperçoit-on pas ſa baguette formidable, ouvriére de tant de merveilles, laquelle changée en ſerpent dévore les ſerpens des Enchanteurs Egyptiens ? N'y entrevoit-on pas l'expoſition du ſurpent d'airain dont la vuë rend inutile le venin des vrais ſerpens ? Mercure eſt le Dieu des voleurs & de la volerie, en ayant fait le métier lui-même lorſqu'il enleva les vaches du Roi Admète, & lorſqu'il eſſaya de dérober à Jupiter ſon tonnerre. Eſt-il mal-aiſé de comprendre que c'eſt ainſi qu'on a tourné l'apparente injuſtice de Moïſe qui trompa en quelque ſorte les Egyptiens & leur Roi, ſous prétexte de paſſer au deſert pour y ſacrifier des bœufs & des moutons, après avoir emprunté aux Dames du pays leurs bijoux, qu'on n'avoit pas deſſein de leur rendre ? N'a-t-on pas voulu figurer par la tentative de voler à Jupiter ſa foudre, que Moïſe avoit paru avoir en ſa diſpoſition le tonnere ſur la montagne de Sinaï ? Si Mercure a des aîles à ſa chauſſure, s'il en a à ſon chapeau, n'en falloit-il pas en quelque ſorte à Moïſe pour voler d'un rivage de la mer rouge à l'autre ? ne lui en falloit-il pas pour s'en voiler le viſage ayant à parler à un peuple qui ne pouvoit en ſoûtenir l'éclat ? Les figures de Mercure miſes anciennement ſur les portes des maiſons, miſes ſur les grands chemins, & lui regardé comme un guide pour

les Voyageurs, & comme une sauvegarde pour la sureté des familles, n'est-ce pas là assez visiblement le Conducteur du peuple de Dieu dans le desert, & peut-on ne se pas souvenir de la marque mise par son ordre sur les portes des maisons pour garantir ceux qui les habitoient du glaive de l'Ange Exterminateur ? Tant de rapports si marquez ne prouvent-ils pas que Mercure n'est au fond autre chose que Moïse habillé à la Gréque, ou plûtôt ridiculement travesti par des faiseurs de fables, après son Apothéose que nous apprenons d'Artapan ? Ajoutez à cela ce que dit S. Augustin dans le livre 18. de la Cité de Dieu chap. 8. qu'on fait Mercure contemporain de Moïse. Cet ingénieux paralléle est principalement dû au célébre M. Huet qui nous apprend dans la quatriéme Proposition, & dans le second chapitre de cette quatriéme Proposition de sa Démonstration Evangélique, livre tout composé de découvertes rares & précieuses, qu'au lieu de ces paroles de Lactance au sujet de Mercure, *les Egyptiens le nomment Thoth*, un Manuscrit de la Bibliothéque de S. Paul de Leipsic porte, *les Egyptiens le nomment Moïse* : & comme Lactance dans le même endroit, c'est-à-dire, dans le chapitre sixiéme du premier livre de ses Institutions, ajoute tout de suite, *Qui a donné son nom à leur premier mois* ; ce seroit-là une preuve littérale de ce que je m'étois proposé de faire voir, sçavoir, que Moïse est le *Thoth* des Egyptiens, qui nommoient

certainement *Thoth* leur mois de Septembre.

Je croi, MONSIEUR, avoir prouvé, autant que la choſe le mérite, que Jérombal dont parle Porphyre eſt Gédéon, que le Dieu Jao eſt le Dieu que Gédéon adoroit, & que les Memoires Hiſtoriques dont Gédéon donna communication à Sanchoniathon, ſont la Généſe & les autres livres de Moïſe, connu & adoré des Payens ſous le nom de Taautus & de Mercure. De-là il faut conclure que Sanchoniathon vivoit du tems de Gédéon, près de cent ans avant la priſe de Troye: & c'eſt une nouvelle preuve du mécompte de Porphyre qui le fait vivre environ ce tems-là ſous le regne de Sémiramis: d'où il s'enſuivroit qu'il en faudroit déplacer Teutamus qui ſecourut Priam ſelon Diodore; ſupprimer les quatre Rois Aſſyriens d'Africain, ce qui ne ſeroit pas une grande affaire; éclipſer & anéantir preſque tous les Rois d'Aſſyrie, ce qui eſt beaucoup plus conſidérable; ſuppoſer que Cteſias s'eſt diverti à en fabriquer une longue liſte toute imaginaire, & traiter de pure fable tout ce que l'Antiquité publie de l'ancienneté & de la puiſſance des Aſſyriens, des conquêtes de Ninus, des exploits de Sémiramis, & des ſuperbes ouvrages dont elle embellit Babylone. J'aimerois autant dire tout d'un coup que Sémiramis n'a jamais été. Cette complication de Parodoxes eſt une choſe qu'il faut admettre dans le Syſtéme de M. Uſſer, & la juſte réputation de cet Auteur qui prend parti en ce point

point pour Porphyre contre Eusébe & contre Théodoret, m'a obligé à tenter leur apologie, qui ne paroissoit pas si néceſſaire tandis qu'ils n'avoient que Porphyre pour contretenant. Je veux vous dire en finiſſant une étymologie assez singuliére du nom de Sémiramis que j'ai luë dans l'Abbregé Hiſtorique d'Hornius, ou dans son *Arche de Noë*, page 66. de l'édition de Leyden en 1666. L'Auteur de cet Abregé compoſe sans autre façon le nom de *Sémiramis* de celui de *Sem* fils de Noë, & de celui *d'Aram* fils de Sem : & s'il étoit vrai, comme il le prétend, qu'on eût eû deſſein de faire revivre dans cette Reine le nom des premiers Patriarches, cela prouveroit pour moi qu'elle n'en étoit pas beaucoup éloignée : car il ne perſuadera pas aiſément que du tems de Troye *Sem* & *Aram* occupaſſent extrémement la Cour Aſſyrienne. Cependant il ſe déclare pour Uſſer dans le même tems qu'il hazarde une étymologie ſi peu ſoûtenable dans ce Syſtéme. Je ſuis, &c. MOURGUES, J.

A Toulouſe, ce 5. de Mars 1705.



II. LETTRE APOLOGÉTIQUE

POUR justifier le sentiment des Péres de l'Eglise sur les Oracles du Paganisme, contre deux Dissertations de M. Van-Dale Docteur en Médecine.

A MONSIEUR DE LALOUBERE de l'Académie Françoise.

MONSIEUR,

THE'ODORET a dans sa Thérapeutique, que jai traduite en notre Langue, un Discours contre les Oracles, qui est un des plus médi-

tez que nous ayions sur cette matiére. Il y fait considérer les Oracles du Paganisme comme l'ouvrage du Démon, & leur cessation comme le triomphe de JESUS-CHRIST.

Là-dessus M. Van-Dale Docteur en Médecine s'est figuré que ce Pére, & que tous les autres Péres qui ont effectivement parlé comme Théodoret, ont crû bonnement deux choses, l'une que le Démon avoit opéré d'une maniére surnaturelle & miraculeuse dans tous ces Oracles, ou dans la plûpart; l'autre que leur cessation par toute la Terre étoit arrivée tout d'un coup à la naissance de JESUS-CHRIST, ou environ le tems de sa naissance.

Suivant trop legérement son idée, sans s'être donné la peine de l'examiner, le Docteur Anabaptiste a traité tous les Péres de *crédules & d'esprits foibles* dans deux Dissertations indiscrétes, où il a prétendu prouver qu'en cela, & en bien d'autres points importans, les Péres ont très-mal servi la Religion en l'établissant sur des fondemens ruineux.

Après cela il leur impute divers entêtemens, comme *de Platonisme & de Sibyllisme*: & pour nous donner idée de son Christianisme, il se propose, dit-il, de faire voir incidemment par des preuves claires comme le jour, que le Gentilisme a fort long-tems dominé, quoiqu'indirectement, dans le Christianisme: & que de fort grandes superstitions, transportées de la Gentilité dans l'Eglise primitive, y ont jetté de profondes racines parmi les premiers Chré-

ciens, non de la lie du peuple, mais du rang des Evêques distinguez, & de ceux même qui étoient alors les colomnes de l'Eglise. [a] *Et ut eluceſcat simul hac occaſione quamdiu Ethnicismus, indirectè licèt, inter Chriſtianos ſit dominatus, & quàm magnæ ſuperſtitiones ab Ethnicis tranſlatæ (licèt aliquo modo transformatæ) inter primos Chriſtianos, eóſque minimè ex fœce vulgi, ſed præcipuis etiam Antiſtitibus, imò tunc temporis Eccleſiæ columnis, locum habuerint, altéque admodùm fuerint infixæ.* Quoique pour faire connoître le but de ce Docteur, je me trouve néceſſité de tranſcrire ces paroles, il me ſemble, MONSIEUR, que je dois vous en demander pardon, tant elles révoltent la raiſon, la ſageſſe, & la pieté.

Très-certainement il s'eſt mépris (car je ne veux rien dire de plus fort) ſur les deux ſentimens qu'il impute aux Péres au ſujet du ſurnaturel des Oracles, & de la *ſoudaineté* de leur ceſſation. Car les Péres n'ont jamais dit ni que leur ceſſation univerſelle ait été plus ſubite que l'abolition de l'Idolâtrie, ni qu'il y ait eû du ſurnaturel dans tous les Oracles du Paganiſme, ainſi que les Idolâtres le prétendoient, ni même dans la plûpart : au contraire les Péres ont paru être perſuadez que ce n'étoit là pour l'ordinaire que des illuſions & des fourberies toutes humaines. Il eſt vrai qu'ils ont dit, & ſouvent répété, en diſputant contre les Payens,

[a] Van-Dale 11. Diſſ. p. 342. de l'édition d'Amſterdam en 1683.

Quand nous vous passerions tout ce surnaturel que vous demandez ; vous ne prouveriez pas par là que votre Religion fût divine : au contraire nous aurions par là deux moyens de vous convaincre qu'elle est diabolique ; le premier, parce que les Génies qui auroient rendu des Oracles aussi abominables que ceux que vous nous étalez ne sçauroient avoir été que de l'ordre des Démons malfaisans & ennemis de l'Homme, qui sont selon votre propre Théologie des Génies dignes de votre exécration, & non pas de l'adoration que vous leur prostituez ; le second, que ces Génies impuissans, que vous supposez qui rendoient tant d'Oracles, sont maintenant, comme vous le voyez, réduits au silence : ainsi en vous accordant autant de surnaturel que vous en voulez, nous le tournons contre vous. M. Van-Dale n'ayant pas démêlé ces choses, comme il lui auroit été aisé, a pris tout de travers la doctrine des Péres.

La méthode de *Concession* qu'ils ont employée dans cette dispute, fait à mon avis la vraie décision de toutes les difficultez. Il y a long-tems, MONSIEUR, que j'eus l'honneur de vous le mander à Paris dans la minute de cette Lettre en date du 20. Janvier 1705. Vous voulûtes bien, à ma priére, remettre cette minute avec celle de ma Lettre *du tems de Sémiramis* entre les mains du feu P. le Gobien, qui a donné au public des Lettres si bien écrites & si édifiantes. Il m'envoya le 19.

du mois d'Août de la même année son jugement sur mes Dissertations, comme il nommoit ces minutes, avec celui du sçavant P. de Tournemine à qui il les avoit communiquées sans lui dire ni mon nom ni ma profession, afin qu'il fût plus libre à juger, comme je l'avois souhaité. Je ne mettrai ici que deux mots de ce jugement que vous avez lû, MONSIEUR; je parle de celui du R. P. de Tournemine, Auteur estimé depuis long-tems, & Connoisseur journellement applaudi. *Le sentiment de Porphyre sur le tems où a vêcu Sémiramis, est insoûtenable; & l'Auteur a eû raison de le combattre dans sa premiére Dissertation... Pour la Dissertation des Oracles, elle est plus curieuse encore que la premiére: Van-Dale est parfaitement bien réfuté.*

J'ai passé, MONSIEUR, sur la peine de vous faire souvenir moi-même de ce Jugement trop favorable pour moi, afin de soûtenir dans ceux qui le liront une curiosité que je n'ai pas lieu d'attendre fort vive pour une matiére aussi rebattuë que celle des Oracles. On peut neanmoins juger que j'ai quelque chose de particulier à dire sur cette question, puis qu'après les divers Ecrits qu'elle a enfantez, je crois pouvoir publier les choses que j'avois pensées avant tout ce qui s'est dit sur les deux Dissertations de Monsieur Van-Dale, & sur *l'Histoire des Oracles*, dans laquelle un Auteur délicat & plein d'agrément a poli tout-à-fait, & considérablement adouci le Docteur.

C'eſt tout ce qui s'y pouvoit faire :

Si Pergama dextrâ
Defendi poſſent, etiam hac defenſa fuiſſent.

ARTICLE I.

Les Péres ont uſé de Conceſſion *touchant le ſurnaturel des Oracles du Paganiſme.*

LA *Conceſſion*, comme tout le monde ſçait, eſt une figure uſitée dans les Diſputes, par laquelle on accorde à ſon Adverſaire quelque choſe dont on peut prendre avantage ſur lui pour la déciſion du point principal de la *queſtion*, en évitant les incidens inutiles.

Les Payens prétendoient que leur Religion étoit ſainte & divine. Les Péres prétendoient qu'elle étoit impie & diabolique : c'étoit-là le point capital de la diſpute. Pour le décider les Payens ſe ſervoient de cet argument.

La ſainteté ou la divinité de notre Religion eſt prouvée, ſi le fait de notre Divination eſt prouvé.

Or eſt-il que ce fait eſt indubitable.

Donc il n'eſt pas permis de douter que notre Religion ne ſoit ſainte & divine. Car rien n'eſt plus religieux que d'adorer comme des Dieux les Auteurs de nos Oracles bien avérez, tels que nous vous les produiſons en grand

nombre ; & c'est-là notre Religion.

Que répondoient à cela les Péres ? La premiére proposition de votre raisonnement est si fausse selon les Sçavans de votre parti, que nous n'avons que faire de nous amuser à en contester la seconde. Nous vous la passons, & nous tenons pour bien avérez les Oracles que vous nous produisez, en vous avertissant néanmoins qu'il nous seroit aisé de faire voir que ce n'étoit là ordinairement que pures fourberies d'adroits Imposteurs. Nous supposons donc avec vous qu'il vous a été rendu d'enhaut des Oracles.

Après cela, la déclaration que vous faites d'en adorer les Auteurs, est l'aveu public de votre idolâtrie : car c'est déclarer que vous adressez votre culte religieux à des Génies impurs & ennemis de l'Homme, auxquels vos Docteurs donnent le nom de Démons malfaisans ; n'y ayant que des Génies de cet ordre qui puissent avoir été les Auteurs de vos Oracles tels que vous nous les produisez vous-mêmes : Oracles qui soufflent les passions les plus dangereuses, l'incontinence, l'impudence, la violence, l'injustice, la dissention entre les peuples, & le feu de la guerre : Oracles, pour tout dire en un mot, qui détournent du bien & qui portent au mal : de sorte qu'en adorer les Auteurs, comme vous faites, c'est prostituer votre adoration, sans y penser, à des Esprits malins, dignes de l'horreur & de l'exécration de tous les gens de bien, & de

toutes les personnes raisonnables. Que si c'est là votre religion, comme vous le dites, votre religion n'est qu'une impieté manifesté : tant il est faux que la saintеté ou la divinité de votre religion soit prouvée si le fait de la divination est prouvé. Je trouve, MONSIEUR, que dans la dispute touchant les Oracles du Paganisme, les Péres ont pris la chose de ce côté-là, & je ne sçai dire que ce que je trouve dans leurs Ecrits. Ils ont passé aux Payens le surnaturel de leur Divination en déclarant qu'ils pourroient n'en pas convenir : & cette *Concession* de la part des premiers Chrétiens les a si peu fait passer pour des crédules, qu'au contraire elle les a fait prendre pour des incrédules & pour des esprits forts au jugement des Payens. Ce sont là des faits que je vai établir.

Ecoutons d'abord [a] Origéne. *Celse dit que nous ne comptons pour rien ni les Oracles de la Pythie, ni ceux de Dodone, ni ceux de Claros, ni ceux des Branchides, ni ceux d'Ammon, ni une infinité d'autres par lesquels presque tous les endroits de la terre ont été peuplez d'habitans que ces Oracles y ont attirez.* Voilà Celse qui peint les premiers Chrétiens qu'il a devant ses yeux, comme des incrédules sur tout le surnaturel des Oracles : & M. Van-Dale qui les a si loin derriére lui, en fait des crédules : mais Origéne qui les connoit, les représente comme

[a] Origéne contre Celse liv. 7.

des esprits droits & modérez, ni foibles ni obstinez. Voici comme il [a] répond pour eux : *Nous pourrions*, dit-il, *nous prévaloir de l'autorité d'Aristote & des Péripateticiens, pour rendre la Pythie suspecte : nous pourrions tirer des Ecrits d'Epicure & de ses Sectateurs bien des choses qui décréditeroient les Oracles : & nous ferions voir aisément que les Grecs eux-mêmes ne donnent pas tous dans les visions du reste de la Gréce, charmée de la Divination. Mais je consens qu'on vous donne ce que vous voulez, sçavoir, que vos Oracles ne sont pas des illusions, ni vos Devins des fourbes qui contrefont les inspirez, ni votre Pythie une charlatane, ni toute votre Divination une jongleríe. Voyons si après qu'on vous a accordé des Oracles, vous êtes en état de faire voir à ceux qui cherchent la vérité, que les Auteurs de ces Oracles sont nécessairement des Dieux, & non pas plûtôt des Démons malfaisans, & des Esprits ennemis de l'Homme.* C'est ce qu'Origéne examine tout de suite : & il ne fut jamais de *Concession* plus marquée. Cette même figure qu'il employe dans le septiéme livre au sujet de la Divination en général, avoit déja été mise en usage dans le quatriéme par rapport à la Divination Augurale en particulier. *Voyez ici*, dit-il, *combien Celse prend & suppose de choses comme accordées, concernant la Divination par les Oiseaux & par d'autres animaux, dont on pré-*

[a] Livre 7. contre Celse.

tend que les hommes tirent quelque connoiſſance de l'avenir, ſoit qu'ils ayent inventé eux-mêmes cet art, ou qu'ils l'ayent appris des Démons: toutes choſes néanmoins concertées par des Philoſophes tant Grecs qu'Etrangers... Selon Celſe, les Oiſeaux devineurs tirent bien plus de connoiſſances de la Divinité, que ne firent jamais Phérécyde, Pythagore, Socrate, & Platon: & nous ferions bien de laiſſer là les Philoſophes, & d'aller à l'école des Oiſeaux. Et quelques lignes après, *Il faudroit donc commencer par examiner ſi c'eſt quelque choſe de réel, ou ſi ce n'eſt rien que la Divination par les Oiſeaux & par les autres animaux qui ſont en réputation d'annoncer l'avenir... a Mais pour cette heure, qu'on donne à Celſe ce qu'il demande, qu'on lui accorde qu'il y a une ſcience augurale.* Dans un extrait d'Origéne ſur la Généſe & dans une ſeule page de cet extrait rapporté par Euſébe, Origéne répéte juſqu'à trois fois la formule de la *Conceſſion*, en parlant de la Divination des Augures, de celle des Haruſpices, & de celle des Dreſſeurs de Nativitez. *Pour leur accorder par grace*, dit-il, *qu'on connoit par là l'avenir... Paſſons leur que le théme céleſte décide de quelque choſe... Nous diſons ceci par une pure ſuppoſition, voulant bien leur accorder que les hommes puiſſent tirer de-là quelque connoiſſance.* Euſébe [b] termine ſon troiſiéme & dernier livre *des Oracles*,

a L. 4. contre Celſe.
b Voyez Euſ. Prép. liv. 6. ch. dernier.

qui eſt le ſixiéme de la Préparation Evangélique, il le termine, dis-je, par cet extrait d'Origéne ; dont il parle comme d'un Ecrivain dont on ne peut ni ignorer le mérite, ni faire ſemblant de l'ignorer, *ſans ſe déclarer jaloux des plus grands mérites* ; comme d'un homme *qui n'étoit pas inconnu aux gens de dehors* (aux Payens) *à cauſe de la pénétration avec laquelle il s'étoit attaché à entrer dans le fond de leur doctrine*. Euſébe, qui ſçavoit qu'Origéne par la profonde connoiſſance qu'il avoit de la doctrine des Payens ſur les Oracles, s'étoit déterminé à la méthode de *Conceſſion*, n'a eû garde d'abandonner un ſi excellent Guide qui marchoit devant lui à une très-médiocre diſtance.

Voyons, dit [a] Euſébe, *ce que c'étoit que les Oracles de ces gens-là, afin que nous ſçachions à quelle ſorte de Puiſſances* (de Génies) *il falloit les attribuer* . . . On [b] fait grand bruit des prédictions de ces Dieux & de leurs Oracles : on prétend qu'ils guériſſent de toutes ſortes de maladies : on dit le ſçavoir par expérience. Un autre que moi traiteroit peut-être de contes toutes ces merveilles, & ſoutiendroit que tout n'eſt là que ſupercherie, & tours d'adreſſe de fins Charlatans. Par là il ruineroit tout d'un coup les Oracles, n'y laiſſant ni Dieu, ni Démon, ni bon ni mauvais. Il diroit que ceux qui ont fabriqué les réponſes des Dieux ſur

[a] Livre 4. ch. 6.
[b] Liv. 4. ch. 1.

l'avenir, n'étoient pas des fots, comme il paroit par les expreſſions louches & équivoques qu'ils leur ont prêtées, dans leſquelles l'Oüi & le Non ſe trouvoient également. Pour les remédes que les Devins preſcrivoient aux malades, il diroit qu'ils pouvoient être très-naturels, quelques ſurnaturels qu'ils paruſſent au peuple, qui ne ſçait ni la Medécine, ni la Botanique, ni la Phyſique. (Je tranche le plus court que je puis tous ces articles plus étendus dans Euſébe.) Quant aux ſpectacles qui ſembloient tenir le plus du prodige, il diroit que ces Impoſteurs avoient dans leur magaſin les inſtrumens les plus rares, les machines les plus ingénieuſes, & au de-là de cet attirail, le tour de main. Il prétendroit que leurs réponſes pouvoient être prêtes avant l'arrivée des dupes qui venoient les conſulter, par le grand nombre de Correſpondans & d'Emiſſaires qu'ils avoient en divers lieux pour être avertis & du caractére, & des affaires des perſonnes qui devoient aller à l'Oracle. Il feroit obſerver qu'il étoit eſſentiel pour les Temples à Oracles, d'être fort ſombres, du moins dans l'endroit le plus ſaint: que ce n'étoit pas les Dieux qui parloient, mais leurs Miniſtres; & que de bonnes gens nourris dans la ſuperſtition auroient crû offenſer les Dieux de ne pas croire aveuglément leurs Miniſtres; que la populace eſt tout-à-fait ſans eſprit; & que les perſonnes qui en ont le plus, ont de la peine à ſe défendre des Fourbes adroits & exercez. Il feroit conſidé-

rer que les Fourbes dont eſt queſtion ; au lieu de ſatisfaire les gens par des prédictions nettes & préciſes, avoient l'adreſſe de les dépaïſer par de la belle Poëſie, dont il ne s'agiſſoit pas ; de leur remuer les eſprits, & de leur troubler la raiſon, par des cris de ſauvage, par des invocations conçûës en termes d'un langage barbare & inintelligible, & par des grimaces de poſſédez ; preuves convainquantes pour la multitude, & ſignes ſenſibles de la préſence du Dieu qui les agitoit.

Après qu'Euſébe a fait faire ces réflexions par un autre que lui dans le premier chapitre, il fait lui-même les ſiennes dans le ſecond, & il ſemble certainement y parler de ſon chef. Voici le titre du chapitre. *Qu'il eſt aiſé à quiconque voudra l'entreprendre, de montrer que tout ce qu'on conte des Oracles, n'étoit qu'illuſions, & impoſtures humaines de Charlatans.* En effet, reprend Euſébe, celles de leurs prédictions qui n'avoient pas l'évaſion des équivoques, étoient toutes hazardées ſur de pures conjectures, & non ſur aucune connoiſſance ſûre qu'ils eûſſent de l'avenir. Entre mille qui étoient notoirement fauſſes, à peine s'en trouvoit-il une de vraye : & encore étoit-ce un hazard. Elle étoit néanmoins prônée par tout à l'honneur de l'Oracle, & gravée ſur des colomnes, où l'on n'avoit garde de mettre celles dont le contraire étoit arrivé. Après avoir ridiculiſé les crédules qui donnoient dans une duperie ſi manifeſte, il ajoute que les per-

ſonnes de bons ſens devoient bien plûtôt faire reflexion aux guerres, aux diſſenſions, à la perte d'une infinité de gens que ces prétendus Devins avoient cauſée : (toutes choſes connues par l'Hiſtoire.) Je ferai voir en ſon lieu, continue-t-il, qu'ils ont trompé par leurs réponſes ambigues leurs Cliens les plus dévoüez, & les ont fait périr malheûreuſement. Rappellez dans votre ſouvenir combien de fois, après avoir vendu à grand prix les promeſſes d'une meilleure ſanté & d'autres grands avantages aux crédules qui les prenoient pour des Dieux, ils ont à la fin été reconnus pour de francs impoſteurs. Décréditez par là dans leurs pays, ils ne trompoient plus que des étrangers qui ne ſe défioient pas de leurs artifices. *De ſorte qu'il n'y avoit rien de ſurnaturel dans tout ce manége, rien qui paſsât l'adreſſe humaine.* Je vous prie, MONSIEUR, de voir le texte d'Euſébe & de le comparer avec ma traduction, & avec ces paroles du Traducteur Latin, *Quare totum iſtud profectò, nec divini quicquam, nec humanâ induſtriâ majus habuit.* Voilà l'original des crédules ſur le ſurnaturel des Oracles du Paganiſme, ſelon M. Van-Dale.

Encore ce mot du même chapitre, dont je laiſſe le reſte. Voici un fait, dit Euſébe, qui eſt la juſtification abrégée & complète de toutes les preuves précédentes. C'eſt qu'un grand nombre de ceux qui avoient joüé avec éclat le perſonnage d'Inſpirez, les uns il y a déja du tems, & les autres preſque de nos jours ; les uns

uns de l'ordre des Jerophantes, les autres de celui de Théologiens, les autres de celui des Prophétes, titres de singuliére distinction entre les Miniſtres qui ſe partageoient les fonctions de la Divination; Perſonnes d'ailleurs illuſtrées ou par la ſingularité du manteau Philoſophique dont on les avoit vû revétus, ou par les premiéres charges de la Magiſtrature qu'ils avoient exercées dans Antioche, & par la vivacité de leur zéle à perſécuter cruellement les Chrétiens: quand à leur tour ils ont été traînez devant les Tribunaux des Romains & mis à la queſtion, alors ils ont revelé eux-mêmes tout le myſtére de leurs fourberies, & confeſſé que ce n'étoient en tout que de pures impoſtures ſubtilement concertées. Les régîtres publics, continuë Euſébe, ſont demeurez chargez de leurs déclarations dans les mêmes termes qu'ils les ont faites; dans leſquelles on voit en détail tous les reſſorts qu'ils faiſoient jouër pour leurs Oracles, & toutes les régles de leur jonglerie. J'interpelle ici la bonne foi de M. Van-Dale. A-t-il pû dire ſérieuſement qu'Euſébe inſtruit du fait de ces déclarations couchées ſur les regîtres publics, a été aſſez bon pour croire Porphyre ſur tout ce qu'il contoit du ſurnaturel des Oracles? Ecoutons la concluſion de l'Evêque de Céſarée. Qui joindroit enſemble ces indications & pluſieurs autres, en auroit plus qu'il n'en faut pour juger que ni les Dieux ni les Démons n'ont été Auteurs des Oracles dont chaque Ville ſe faiſoit hon-

neur ; & que ce n'étoit-là qu'une vraie fascination du peuple joüé par des Imposteurs.

Je passe le reste de ce chapitre & tout le suivant employé à fortifier les indices de fourberie dans les Oracles, pour venir enfin à la concession aussi expresse dans Eusébe que vous l'avez vûë dans Origéne. *Mais*, dit Eusébe en terminant ce troisiéme chapitre, *nous ne prendrons pas la chose de ce côté-là dans cette dispute, resolus de nous en tenir à la méthode à laquelle nous nous sommes déterminez dès le commencement de cet Ouvrage. Nous accorderons que les Défenseurs du surnaturel des Oracles disent vrai, afin de tirer l'exposition la plus exacte de cette doctrine de la bouche même de ceux qui soutiennent que les Devins étoient divinement inspirez; & que les Oracles dont on nous parle étoient véritablement émanez du Pythien*, c'est-à-dire, d'Apollon. Ce qu'on accorde dans la dispute, on ne l'affirme point: on n'épouse point une doctrine qu'on expose, sur tout après qu'on a déclaré qu'on pourroit en prouver la fausseté, & qu'on a indiqué ses moyens de preuve. Un Plaideur entendroit assez mal le procés, si voyant dans la production de ses Parties un acte faux qui lui donne gain de cause, il impugnoit cet acte de faux. Eusébe se trouvoit en ces termes. Il voyoit dans une partie de la production de Porphyre, c'est-à-dire, dans *la recherche de la Philosophie par les Oracles*, il y voyoit, dis-je, un grand nombre d'Oracles attribuez aux Divinitez du premier ordre;

Oracles neanmoins si indécens, si scandaleux, si pernicieux, que par la seconde partie de la production de ce Platonicien, c'est-à-dire, par son Traité *de l'Abstinence*, ils ne pouvoient être émanez que des Démons pervers & ennemis de l'Homme. Eusébe étoit trop habile pour ne pas admettre toutes ces piéces qui se détruisoient les unes par les autres : il dresse sur elles sa procédure ; il les y étale, il les met dans le plus beau jour, il oppose sans cesse *l'Abstinence à la Recherche* dans ses trois livres des Oracles ; il accable son Adversaire qui étoit la langue de tout le Parti, par cette sorte d'argument qu'on appelle dans l'école *l'argument à l'Homme* : & en finissant sur cette matiére par la récapitulation des points principaux qu'il s'étoit proposé de prouver contre les Payens par la doctrine des Payens mêmes qui ne s'appercevoient pas des contradictions dans lesquelles leur doctrine les engageoit, il conclut ainsi, *Tout ce que j'ai dit se réduit à deux articles capitaux par rapport aux prétendus Auteurs de ces Oracles si communs autrefois dans toutes les Villes : l'un que ce n'étoient pas des Dieux : l'autre que ce n'étoient pas mêmes de bons Démons ; mais tout au contraire des Génies prestigiateurs, fourbes, & séducteurs des Hommes, qui entre les autres erreurs dont ils leur avoient rempli l'esprit à la ruine de la véritable Religion, les avoient infatuez de la nécessité inévitable du Destin.* Ces derniéres paroles sont rélatives à une vision des Gentils qui établissoient le

TOULOUSE

Deſtin par les Oracles ; Euſébe venoit de la réfuter dans tout le ſixiéme livre, dont les paroles que j'ai rapportées ſont la concluſion.

Ici je dois faire remarquer une mépriſe capitale de ſon Cenſeur. Il s'eſt imaginé que du moment qu'on avoit accordé du ſurnaturel aux Payens, ils avoient gagné leur procés, & que dés-là on convenoit que leur Religion étoit divine. Plutarque, Apulée, Celſe, Plotin, Porphyre, Julien l'Apoſtat, & Jamblique ont parlé avec tant d'horreur des Démons qu'ils nommoient *nuiſibles & ennemis de l'Homme*, qu'ils auroient crû la divinité de leur Religion bien mal établie par tout le ſurnaturel qui leur pouvoit venir de ce côté-là. Il leur en falloit d'un autre qui fût tout divin : c'étoit la qualité du ſurnaturel qui devoit décider, & non pas le ſurnaturel. Selon leur Syſtéme les Oracles étoient ruinez ſans reſſource ſi le ſurnaturel n'en étoit que diabolique, pour expliquer leur penſée par ce terme de notre langage. Euſébe & les autres Péres inſtruits de ce Syſtéme leur ont donné libéralement de ce ſurnaturel ruineux. Ainſi Théodoret, ſuivant pas à pas Euſébe qu'il cite, & dont il copie des morceaux remarquables, étale comme lui, les Oracles attribuez par Porphyre à des Dieux diſtinguez, & prouve enſuite par les principes Platoniques de Porphyre que ces Dieux prétendus ne pouvoient être que des Démons nuiſibles, puiſqu'ils avoient rendu des Oracles contraires à toutes les régles de

l'humanité, de la juſtice, de la pudeur, & du ſens commun.

Saint Auguſtin n'eſt pas plus embarraſſé qu'Origéne, Euſébe, & Théodoret, de tout le ſurnaturel dont les Payens veulent ſe faire honneur, & nommément en fait de prédictions. *C'eſt à eux à voir*, dit-il, *s'ils conjecturent à faux, ou s'ils prédiſent juſte par l'inſpiration des Génies auſquels il appartient d'envelopper dans les filets d'une curioſité nuiſible l'eſprit des Hommes qui méritent ce châtiment; ou ſi en diſant beaucoup de choſes, ils en diſent par fois quelqu'une de véritable... Les Payens nous propoſent leur ſurnaturel dans la vûë de nous embarraſſer. Car ſi nous répondons que cela ne mérite aucune créance, nous infirmerons les miracles contenus dans nos Ecritures: & ſi nous diſons qu'il faut croire le ſurnaturel des Payens, nous accréditerons leurs Divinitez. Mais, comme je l'ai déja dit dans le dix-huitiéme livre de cet Ouvrage, rien ne nous oblige à croire tous les faits contenus dans l'Hiſtoire Payenne, nous en croyons, s'il nous plait, ceux qui n'ont rien de contraire à nos Ecritures.*

Ce Pére parle très-ſouvent des Oracles & des prodiges du Paganiſme dans ſon grand Ouvrage de la Cité de Dieu: & voici, MONSIEUR, ſes correctifs continuels qui reviennent ſous une autre formule à la *Conceſſion* d'Origéne, & d'Euſébe. Si les Démons font quelque prodige de cette nature... il me ſemble que la choſe eſt arrivée en cette

maniére, ſi toutefois elle eſt arrivée... Porphyre prétend que les Théürges (*les Inſpirez*) voyent quelques figures admirablement belles, ſoit d'Anges, ſoit de Dieux: ſi toutefois ils voyent quelque choſe de cette nature... Mais nous ne ſommes pas tenus de croire les faits contenus dans l'Hiſtoire des Gentils: nous en croyons, s'il nous plait, ce qui n'eſt pas oppoſé à nos ſaintes Lettres... C'eſt à ceux qui font le métier de deviner à voir s'ils prédiſent à faux, ou ſi parmi tant de prédictions hazardées il s'en rencontre quelqu'une de véritable. [a] *Sed viderint Conjectores quomodò ſive fallantur, ſive multa dicendo, aliquando in aliquid veritatis incurrant...* [b] *Dæmones, ſi aliquid tale faciunt... Mihi videtur ita factum eſſe ſi tamen factum eſt...* [c] *Qui has ſordidas purgationes Theürgicas ſacrilegis ritibus operantur, quaſdam mirabiliter pulchras, ſicut iſte (Porphyrius) memorat, vel Angelorum imagines vel Deorum, tanquam purgato ſpiritu vident. Si tamen vel tale aliquid vident..* [d] *Sed nos non habemus neceſſe omnia credere quæ continet Hiſtoria Gentium... Credimus ſi volumus...* C'eſt comme Arnobe avoit dit environ cent ans auparavant.. [e] *Si verum loquuntur Hiſtoriæ, neque ullas inſerunt rerum conſcriptionibus falſitates.*

[a] Liv. 21. ch. 8.
[b] Liv. 18. ch 18.
[c] Liv. 10. ch. 10.
[d] Liv. 21. ch. 6.
[e] Arnobe liv. 7.

On ne reçoit pas pour vrai ce qu'on reçoit sous la conjonction dubitative *si* : on l'accorde, on le passe, on veut bien le supposer.

Quand dans la dispute on dit à ses Adversaires, Puisque vous étés dans cette créance... puisque cela fait foi parmi vous...puisque c'est vous qui croyez cela & qui le dites... quand, dis-je, on rejette ainsi sur les Adversaires ce qu'ils avancent ou qu'ils supposent, ne fait-on pas voir qu'on ne veut pas s'en charger ? & la *Concession* n'est-elle pas expresse sous de semblables formules ? Ecoutons S. Justin dans l'Exhortation aux Gentils : *Puis donc*, leur dit-il, *que vous croyez pouvoir apprendre la vérité par le moyen de vos Oracles... laissez-vous persuader par des témoignages qui font foi parmi vous... rendez-vous à l'autorité de la très-ancienne Sibylle.*

S. Clément dans l'Avertissement aux Gentils, *Je m'en va vous donner la Maîtresse qu'il vous faut pour vous instruire : ce sera une Prophétesse, ce sera la Sibylle.. Est-ce quelque Prophétesse Juive qui a enseigné une si belle chose au fils de Gryllus* (à Xénophon ?) *Voici la Sibylle prophétique & poëtique qui parle pour vous.*

L'Empereur Constantin dans son *Discours à l'assemblée des Saints*, rapporté dans l'Histoire d'Eusébe, chapitre 18. *Si ceux qui éclatent si injurieusement contre la Divinité de* JESUS-CHRIST, *veulent bien s'en rapporter à des témoignages tirez de livres qui sont à eux en propre, ils pourront y apprendre qu'il*

eſt Dieu, & Fils de Dieu. Car la Sibylle Erythrée, & le reſte.

Arnobe [a] contre les Gentils. *Si dans le tems que la Sibylle, remplie, comme vous le dites, de l'Inſpiration d'Apollon* (vi, ut dicitis, Apollinis plena) *faiſoit ſes prédictions, & rendoit ſes Oracles*, & le reſte.

Lactance [b] au ſujet d'Hermés & des Sibylles. *Puiſque nous ſoutenons la cauſe de la vérité devant des gens qui ſe ſont égarez de la vérité en ſuivant une fauſſe Religion, quelle autre ſorte de preuves pouvons-nous employer plus efficacement contre eux, que celles que nous tirons du témoignage de leurs Dieux?* Les Payens étoient perſuadez que leurs Dieux avoient parlé par la bouche d'Hermés, & des Sibylles. Et ailleurs, *Il eſt vrai, cher Donat*, dit Lactance, *que tous nos Prophétes pleins de l'Eſprit ſaint, ne parlent que de la bonté de Dieu pour les juſtes, & de ſa colére contre les Impies; & leur témoignage eſt plus que ſuffiſant pour nous* (Remarquez, s'il vous plait, MONSIEUR, ces derniéres paroles qui font voir que les Chrétiens, pour ce qui les regardoit, ſe paſſoient bien des Sibylles: les paroles, ſuivantes marquent qu'on avoit beſoin des Sibylles contre leurs Vénérateurs, s'il eſt permis d'uſer de ce terme) *Mais laiſſons tout cela*, reprend Lactance, *parce que nous ne gagnerions rien ſur eux par cet endroit. Il faut chercher des témoignages auſquels ils*

[a] Arn. liv. 1.
[b] Lact. Inſt. liv. 1. ch. 6.

puissent se rendre, ou contre lesquels ils n'ayent rien à dire. Et aussi-tôt Lactance fait chanter la Sibylle pour l'amour d'eux, s'il m'est permis de m'expliquer de la sorte.

S. Augustin après avoir ramassé au bout d'un chapitre du 18. livre de la Cité de Dieu, tous les Oracles Sibyllins concernant JESUS-CHRIST, qui sont mis en œuvre dans divers endroits des livres de Lactance, s'en laisse si peu éblouïr, & entre si bien dans la pensée de Lactance, qu'il ne veut pas que tout cela soit d'aucune autorité entre les Fidéles, ni d'aucun autre usage que pour rabattre la vanité des Payens; comme il s'en déclare par ces paroles [a] qui doivent être regardées comme le jugement doctrinal de S. Augustin sur notre matiére. *Au reste si la Sibylle, ou les Sibylles, & Orphée, & je ne sçai quel Hermés, & d'autres Devins, ou Théologiens, ou Sages, ou Philosophes des Gentils, en cas qu'il y en ait d'autres, ont ou prédit ou dit quelque chose de vrai touchant le Fils de Dieu, ou touchant Dieu le Pére, comme on le raconte; cela est à la vérité de quelque usage pour rabatre la vanité des Payens; mais il n'est pourtant d'aucune considération pour faire embrasser l'autorité de celles ou de ceux que je viens de nommer.* Voilà les crédules & les Sibyllistes de M. Van-Dale.

Les Doctes n'ignorent pas que la Sibylle, & Hermés ou Mercure Trismégiste étoient re-

[a] Aug. contre Fauste le Manichéen liv. 13. ch. 15.

gardez par les Payens comme les deux piliers de leur divination : de sorte qu'une *Conceſſion* ſi déclarée de la part du Chriſtianiſme par rapport à leurs Oracles (peut-être aſſez différens de ce que nous en avons dans les livres qui portent ces deux noms) envelope tous les Oracles de la Gentilité.

[a] Minucius Félix a un article des Oracles à la tête duquel il place ſa *Conceſſion*, & la tourne en ironie pour la rendre plus piquante. *Que de merveilles ne vai-je pas vous dire des Oracles ? Amphiaraüs a répondu ſur l'avenir après ſa mort, lui qui ne ſçut pas prévoir la trahiſon que ſa femme lui alloit faire pour un collier. L'aveugle Tirésias voyoit les choſes à venir, lui qui ne voyoit pas les préſentes. Ennius fournit à Apollon le Pythien une réponſe en vers pour Pyrrhus, lorſqu'Apollon eût ceſſé de faire des vers ; & l'Oracle amphibologique de ce Dieu n'eſt tombé que depuis que les Hommes ont commencé d'avoir plus d'eſprit & moins de crédulité. Démoſthéne, qui ſçavoit que les Oracles étoient des Artifices, ſe plaignoit de la Sibylle qui Philippiſoit. Mais, dira-t-on, quelquefois les Auſpices ou les Oracles ont rencontré la vérité. Quoique parmi tant de menſonges quelques véritez ſemblent bien plûtôt dites par hazard qu'avec connoiſſance*, & le reſte.

La *Conceſſion* eſt plus ironique & plus inſultante dans une demi-page de S. Clément Alexandrin, qui eſt le ſeul endroit où il parle

[a] Minucius dans ſon Octavius.

directement de cette matiére [a] *Vente-nous*, dit-il, *si tu veux, ces Oracles pleins de folie & d'impertinence : ceux d'Apollon le Clarien, le Pythien, le Didymée : ceux d'Amphiaraüs, & ceux d'Amphilochus. Tu peux encore consacrer avec eux, s'il t'en prend envie, les Augures, & les Interprétes des songes & des prodiges. Tu n'as qu'à mettre à côté d'Apollon Pythien ces gens qui dévinoient par la farine & par l'orge, & ceux dont on conserve encore un glorieux souvenir, parce que les paroles leur sortoient du milieu du ventre. Laissons dans leur obscurité les Temples ténébreux des Egyptiens, & la noire Nécromantie des Etrusques. Toutes ces choses ne sont certainement que des inventions extravagantes des Infidéles* (ou de gens qui ne méritent aucune foi ἀνθρώπων ἀπίστων συρισμάτα) *Je mets parmi le bagage des Charlatans les chévres dressées à la Divination, & les corbeaux instruits par les Hommes à rendre des Oracles aux Hommes.*

S. Cyrille d'Alexandrie dans le sixiéme de ses dix livres contre Julien l'Apostat, restraint la *Concession* à très-peu d'Oracles. *Julien*, dit-il, *appelle Inspiration venuë des Dieux, celle des faux Devins. Car c'étoit leur coutume de contrefaire l'enthousiasme pour faire accroire qu'ils étoient possédez de quelque Esprit qui les faisoit parler sur l'avenir, afin d'accréditer leur fourberie par cette feinte. Ces Charlatans étoient en grand nombre, mais ils en faisoient le métier*

[a] S. Clem. Avertissement aux Gentils.

en diverſes maniéres : car les uns obſervoient le vol des oiſeaux , les autres devinoient par le feu , les autres par la farine ; d'autres par l'inſpection des entrailles , & quelques-uns par la maniére dont la fumée des ſacrifices montoit. Il y en avoit qui ſe vantoient d'évoquer les manes , d'autres qui parloient du ventre , & d'autres prêts à dire ce que pouvoit pronoſtiquer tout ce qui arrivoit d'extraordinaire. Julien dit donc , continue S. Cyrille , *que l'inſpiration diabolique qui étoit dans ces gens-là , a ceſſé. Je trouve qu'il a raiſon. Mais il n'a pas connu la cauſe qui a fait ceſſer la fourberie , & qui a fait taire les Oracles propres & naturels , comme il les nomme* , & le reſte.

Il me ſemble , MONSIEUR , que ceci paſſe la *Conceſſion* , & va juſqu'à une eſpéce d'incrédulité touchant le ſurnaturel des Oracles. Tant M. Van-Dale en a impoſé aux Péres en leur imputant une exceſſive [a] crédulité : tant il a compté ſur celle de ſes Lecteurs, en ſuppoſant qu'ils l'en croiroient tous ſur ſa parole.

[a] Differt. p. 59. *Non ſufficiunt hujuſmodi figmenta nimis credulis Patribus.*

ARTICLE II.

Justification de la Méthode de Concession *employée par les Péres dans la dispute touchant les Oracles du Paganisme.*

POurquoi les Péres n'ont-ils pas pris le parti de nier rondement tout le surnaturel ou le miraculeux des Oracles de la Gentilité ? Pour trois raisons que je lis dans S. Augustin : premiérement, parce qu'ils auroient *infirmé* par là les miracles contenus dans nos saintes Ecritures : secondement, parce qu'ils auroient contredit la vérité de ces mêmes Ecritures, qui sont la régle de notre foi ; car elles reconnoissent du miraculeux dans quelques Oracles de la Gentilité : troisiémement, parce qu'ils se seroient engagez par là dans la desagréable nécessité de démentir les gens, en quelque sorte, sur leurs expériences personnelles, vrayes ou imaginaires ; puisqu'il se trouvoit des gens qui disoient, j'ai moi-même éprouvé du surnaturel en question, & j'en ai appris par des récits que je ne puis pas douter qui ne soient très-fidéles. Il est nécessaire, MONSIEUR, que je fasse parler ici S. Augustin lui-même.

Il [a] se peut, dit-il, que les Payens nous « ayent proposé du surnaturel dans la vûë de « nous embarrasser. Car si nous répondons «

[a] S. Aug. De la cité liv. 21. ch. 6.

„ que cela ne mérite aucune créance, *nous in-*
„ *firmerons les miracles contenus dans nos Ecri-*
„ *tures :* & ſi nous convenons qu'il faut le
„ croire, nous accréditerons les Divinitez des
„ Payens. Mais, comme je l'ai déja dit dans le
„ 18. livre de cet Ouvrage, rien ne nous obli-
„ ge de croire tous les faits que contient l'Hiſ-
„ toire des Gentils .. *Quod propterea potuerunt*
dicere, ut reſpondendi nobis anguſtias ingerant :
quia ſi dixerimus non eſſe credendum, ſcripta illa
miraculorum infirmabimus. Ces derniéres paro-
les ſont celles que je voulois, MONSIEUR,
vous faire remarquer, parce qu'elles compren-
nent la premiére raiſon de la Méthode. La
deuxiéme eſt compriſe dans l'extrait qui ſuit.
„ En nous parlant, par exemple, d'une lam-
„ pe inextinguible dans un certain Temple de
„ Vénus, on s'imagine nous avoir arrêtez
„ comme dans un défilé : & toutefois nous
„ avons devant nous un grand pays libre &
„ découvert. Car nous joignons cette lampe
„ à tant d'autres miracles, ou de l'art pure-
„ ment humain, ou de l'art magique dans le-
„ quel l'Homme & le Démon agiſſent enſemble
„ ou de la ſeule opération du Démon : *mira-*
„ *cles que nous ne ſçaurions nier ſans contredire*
„ *la vérité de cette même Ecriture qui eſt la ré-*
„ *gle de notre foi.* Ainſi, ou la Mécanique humai-
„ ne avoit fait entrer dans cette lampe quelque
„ peu d'Asbeſte, qui eſt une pierre qui brûle ſans
„ ſe conſumer, ou la merveille qu'on admiroit
„ dans ce Temple étoit l'effet de la Magie, ou

quelque Démon ſous le nom de Vénus y « montroit ſon pouvoir par ce prodige viſible « & durable . . . *Quæ ſi negare voluerimus, eidem ipſi cui credimus, ſacrarum Literarum adverſabimur veritati.* Voilà nettement exprimée la ſeconde raiſon de la Méthode. La troiſiéme ne l'eſt pas moins dans le paſſage ſuivant.

Nos [a] Lecteurs, dit S. Auguſtin, peuvent « attendre que nous expliquions notre penſée « ſur tout ce jeu de Démons, & ſur le parti « que les Chrétiens doivent prendre quand « on leur ſoutient qu'il ſe fait des miracles « au tour des Idoles des Gentils . . . *Car ſi nous* « *diſons qu'il n'en faut rien croire, il ſe trouve* « *encore aujourd'hui des gens qui aſſurent qu'il y* « *a quelques merveilles de ce genre qui ſont très-* « *certaines, dont on leur a parlé, ou qu'ils ont* « *éprouvées eux-mêmes* . . . Il s'en débite de « fauſſes, & d'autres ſi inuſitées, qu'on a raiſon « de ne les pas croire . . . Si les Démons font « quelque prodige de cette nature, c'eſt en « changeant quant aux apparences ce que le « vrai Dieu a créé, en ſorte que les choſes « ſemblent être ce qu'elles ne ſont pas . . . Il « me paroît que la choſe eſt arrivée en cette « maniére, ſi toutefois elle eſt arrivée. *Mihi* « *videtur ita factum eſſe, ſi tamen factum eſt.* Voilà la *Conceſſion* énoncée par la *particule dubitative*, comme parlent les Grammairiens : mais les paroles qui en énoncent la troiſiéme raiſon, ſont celles-ci, *Si enim dixerimus non*

[a] De la Cité liv. 18. ch. 18.

esse credenda, non desunt etiam nunc qui ejusmodi quædam vel certissima audisse, vel etiam expertos se esse asseverent.

Maintenant pour faire comprendre toute la solidité de ces trois raisons qui justifient la Méthode des Péres, je crois devoir faire remarquer, comme ils l'ont fait eux-mêmes, que les Payens prétendoient avoir du surnaturel indubitable de tous les genres en confirmation du surnaturel de leurs Oracles. Voici quelques-uns de leur prétendus miracles qui font plaisir à lire dans Tite-Live, dans Pline, dans Plutarque : je ne sçai si c'est eux que Lactance veut indiquer, quand il dit que ces merveilles sont rapportées par des Ecrivains non suspects: *quæ à multis & non dubiis traduntur Autoribus.* Il les expose dans son chapitre des Oracles qui est le huitiéme du second livre de ses Institutions dédiées à Constantin. S. Augustin appelle ces récits les merveilles des Dieux des Gentils célébrées par l'Histoire, *miranda Deorum Gentilium quæ commendat Historia* : plusieurs autres Péres en parlent. Voici ce que c'étoit que ces merveilles, afin que M. Van-Dale voye s'il étoit aisé de leur ôter un air de prodige, en rejettant le tout, comme il voudroit que les Péres eûssent fait, sur les sarbatanes & autres machines, sur les ténébres des autres, ou sur les collusions.

Tarquin le vieux [a] eut envie d'humilier en public un homme incommode qui se mêloit

[a] Tite-Live liv. 1.

d'augurer

d'augures par sa profession, & qui vouloit se mêler du gouvernement, c'étoit Accius Navius. Voudriez-vous bien aller consulter vos oiseaux, lui dit le Roi, pour sçavoir d'eux si ce que je pense tout présentement est possible ou impossible ? Très-possible, Seigneur, lui répondit l'Augure, après s'en être assûré par ses régles. [a] Voilà un rasoir, lui dit le Roi, & voilà une pierre de rasoir. Faites-nous voir tout à l'heure qu'avec ce rasoir vous pouvez couper cette pierre. Car lorsque je vous ai parlé, je pensois en moi-même si vous seriez homme à le faire. Le Devin le fit sur le champ devant tout le monde.

Quelques vers d'une Sibylle [b] firent naître aux Romains la pensée de faire transporter dans leur Ville *la Mére Idée*, c'est-à-dire, la Déesse Cybéle qui étoit honorée à Pessinonte en Phrygie : mais le navire qui portoit la statuë toucha en entrant de la mer dans le Tybre, & les efforts de tout l'équipage étoient inutiles pour remettre le navire à flot. Dans cet embarras, Claudia, qui étoit une des Dames distinguées envoyées pour recevoir la Déesse à son entrée dans la riviére, & qui étant toûjours fort parée avoit donné par-là quelque matiére aux langues médisantes de Rome, se mit à genoux sur le rivage, & fit tout haut cette priére : Si je suis honnête femme, accor-

[a] Lact. Inst. liv. 2. ch. 8. *Cape igitur hanc, inquit, cotem, eamque novaculâ dissecta. At ille incunctanter accepit, ac secuit.*

[b] Tite-Live liv. 29. Pline des hommes illustres ch. 46.

dez-moi, grande Déesse, de faire moi seule avec ma ceinture, ce que tous ces gens-là ne peuvent faire avec leurs cables; & elle releva le navire échoüé.

Le mal contagieux faisant beaucoup de ravage dans Rome, on y appella d'Epidaure le grand Médecin, c'est à dire, Esculape; qui s'embarqua aussi-tôt, n'ayant pas osé, dit[a] Arnobe, faire le trajet à la nage, & alla au secours des pestiférez sous sa forme favorite de gros serpent, *magni agminis coluber.*

Lactance & S. Augustin disent qu'on ne doutoit point dans Rome que la Fortune Féminine, *Fortuna Muliebris*, n'eût parlé au moins deux fois, pour remercier les Dames Romaines; qui après l'affaire de Coriolan, à laquelle elles avoient eû tant de part, avoient demandé un Temple pour la Fortune, & qu'on la mît en femme dans le nouveau Temple pour l'amour d'elles: car elle étoit déja en homme avec beaucoup de barbe dans un autre quartier de la Ville. Aussi l'appelloit-on[b] la Fortune à la grand'barbe, *Fortunam barbatam*: ce qui paroît assez plaisant à S. Augustin pour lui faire dire en riant, qu'il auroit mieux valu l'appeller le Bonheur à la grand'barbe.... *Vel certè, non Fortunam, sed quia barbas habet, Fortunium nominarent.* A quoi il ajoute que si la Fortune devoit parler, il eût été mieux que la

a Arn. liv. 7. Lact. & S. Augustin dans les lieux citez. Tite-Live liv. 10. Val. Max. liv. 1. ch. des Miracles. Plut. dans les Problémes.

b De la Cité liv. 4. ch. 11.

Fortune Virile eût parlé, que la Féminine ; de peur qu'on ne dît que les Dames qui avoient fait la consécration de ce simulacre, lui avoient aussi supposé un miracle conforme à la démangeaison qu'elles ont de parler : [a] *Et certè, si Fortuna loquitur, non saltem Muliebris, sed Virilis potiùs loqueretur : ut non ipsæ, quæ simulachrum dedicaverunt, putarentur tantum miraculum muliebri loquacitate finxisse.* Vous voyez, MONSIEUR, qu'il est permis de railler quelquefois sur les Oracles & sur les Miracles du Paganisme.

Les Romains se flatoient d'avoir d'autres statuës parlantes : témoin la Junon *de Véyes* (ou *de Véyana* comme on nomme cette Ville aujourd'hui :) témoin, dis-je, cette fameuse Statuë, qui répondit par un *Oüi*, à certain jeune fou, lequel ayant eû ordre de l'enlever, lui avoit demandé en riant, si elle étoit bien aise d'aller voir Rome. [b] Tite-Live croit neanmoins que la Statuë ne dit pas cet *Oüi* de parole, mais seulement d'un signe de tête : toutefois la Statuë n'ayant pas la tête plus pliante que la langue, Tite-Live pouvoit croire aussi-tôt l'un que l'autre ; & ce qu'il en dit, c'est pour s'en moquer.

S. Augustin n'oublie pas [c] un autre miracle que Valére-Maxime, & les autres Historiographes Italiens font fort valoir. C'est celui

a Ch. 19.
b Tite-Live liv. 5.
c S. Aug. liv. 10. ch. 16. Lact. Inst. liv. 2. ch. 8.

des Pénates Troyens qu'Enée avoit mis dans Lavinium, & que son Fils Ascagne vouloit avoir dans Albe : car toutes les fois qu'il les fit porter & reporter dans sa nouvelle Ville, ils s'en retournerent d'eux-mêmes.

Enfin, pour supprimer une infinité d'autres merveilles dont le Paganisme s'étoit composé une tradition de surnaturel qu'il regardoit comme constante & sacrée, Plutarque nous produit une espéce de Prophéte de son parti qui avoit prédit qu'on verroit sortir un jour tout d'un coup une Isle, avec quantité de feux, du fond de la mer ; & qui avoit fait cette prédiction long-tems avant que l'on eût vû naître l'Isle de Théra, aujourd'hui *l'Isle de Gozi*, du sein des eaux, avec les feux & les autres circonstances marquées dans l'Oracle, & qu'on peut lire dans le curieux Dialogue de Plutarque sous ce titre important, *D'où vient que la Pythie de Delphes ne rend plus ses Oracles en vers comme au tems passé.*

Sur ces divers faits, dont il n'est pas si aisé de rejetter le surnaturel apparent ni sur la colusion des Imposteurs, ni sur la Physique inconnuë au peuple, ni sur les sarbatanes, & les autres machines cachées dans le fond des antres noirs ; éprouvons la Méthode négative de M. Van-Dale par un petit Entretien que nous feindrons entre Eusébe & Porphyre, son contemporain selon quelques Auteurs, mais qui devoit être bien vieux quand il a pû s'entretenir avec Eusébe suivant ma supposition :

ſur laquelle vous ne me ferez pas, s'il vous plait, MONSIEUR, un procés de Chronologie avec le docte Scaliger, contre qui j'aurois pour moi le célébre Evêque de Baſas[a] M. de Pontac qui a fait de ſi ſçavantes Notes ſur la Chronique d'Euſébe, & S. Jérôme qui a traduit & continué cette Chronique. Ici Euſébe parlera comme M. Van-Dale voudroit qu'il eût parlé, c'eſt-à-dire, fort mal, à mon avis. Mais dans un ſecond eſſai d'Entretien vous l'entendrez parler comme il a effectivement parlé dans ſes Ouvrages.

Premier Entretien entre Euſébe & Porphyre.

PORPHYRE. J'ai de la joye, ſur mes vieux ans, qu'un homme comme vous, qui peut devenir Auteur, & qui médite un grand Ouvrage, y veuille mettre en œuvre, comme on le dit, quelque choſe que j'ai ramaſſé avec aſſez de ſoin & de peine ſur nos Oracles dans mon livre de la Recherche de la Philoſophie. Je me ſuis bien attendu que les Chrétiens, avec qui j'ai eû des affaires, pourroient plier un peu du côté du Pétipatétiſme & de l'Epicuriſme, pour rendre problématique l'inſpiration divine de mes Théürges & de mes Pythies. Mais je n'ai aucune raiſon de penſer que vous vouliez aller plus loin que mon grand

[a] Pontac ſur ces paroles de la continuation de la Chron. d'Euſébe par S. Jer. *Porphyrius miſſo ad Conſtantinum inſigni volumine, exilio liberatur.*

ami de jeuneſſe Origéne, qui s'éprouvant contre Celſe, nous a paſſé par grace tout notre ſurnaturel, en nous déclarant qu'il pourroit nous le conteſter. *Euſébe.* S'il a pû vous le conteſter, il n'eſt pas impoſſible que quelque autre vous le conteſte : ſur tout ſi ne ſe ſentant pas auſſi fort qu'Origéne, il n'oſoit rien relâcher de ſes droits, ni rien accorder par grace à un Adverſaire plus rédoutable que Celſe. *Porphyre.* Auriez-vous bien réſolu de le prendre ſur ce ton-là avec moi, & de jouër le perſonnage d'habile incrédule ſur nos Oracles & ſur nos prodiges ? Aurois-je trouvé en vous un Diogénien, ou un Oenomaüs, ou un Sceptique de bonne foi ? *Euſébe.* Mais un habile Platonicien comme Porphyre, eſt-il lui-même d'aſſez bonne-foi ſur tant de fables amuſantes, débitées pour des prodiges au bon vieux tems? Prétend-il s'en rendre le garant quand il les rapporte ? Ne lui ſuffit-il pas de les donner pour ce qu'elles valent ? Et ne voulez-vous pas bien que je mette une extréme différence entre vous & le peuple qui ſe repaît de chimétes ? Votre charmante Lettre au Prophéte Egyptien Anébon, me raſſûre contre votre *Recherche de la Philoſophie par les Oracles.* La Divination avec toutes ſes appartenances eſt finement ſatiriſée dans cette Lettre ; & il n'y a perſonne qui ne voye en comparant cette piéce avec la Recherche, qu'en homme d'eſprit, vous ſçavez comment il faut parler aux Doctes, & ce qu'il faut dire pour la multitude ſuperſti-

tieuſe. *Porphyre.* Puiſque je parle à une perſonne aſſez raiſonnable pour ſe mettre fort au-deſſus de la crédulité qu'on reproche au commun des Galiléens, je ne refuſe pas le parti de nous dépréjuger ici l'un l'autre ſur nos chimères réciproques. Votre deſſein eſt donc d'anéantir tout le ſurnaturel de mes Oracles ? *Euſébe.* Mon deſſein eſt de nier qu'il y ait jamais eû du ſurnaturel dans les Oracles que vous rapportez en Hiſtorien : de nier abſolument que les Démons, ou les Dieux ſi vous voulez, ayent jamais rien fait d'extraordinaire ni pour ni contre leurs Adorateurs. *Porphyre.* Me répondez-vous de toute la fermeté que je vous ſouhaite ſur une négative ſi générale ? *Euſébe.* Je ne vois rien qui puiſſe m'obliger d'en démordre. *Porphyre.* La ſoutiendriez-vous dans toute ſa généralité, quand je vous aſſûrerois ici que j'ai, moi qui vous parle, des expériences perſonnelles de ce ſurnaturel que vous niez ; qu'en particulier, un jour que je roulois dans mon eſprit la plus fole de toutes les penſées, c'étoit celle de me tuer, Plotin devina ma penſée dont il ne pouvoit avoir eû humainement aucun indice ? Qu'enfin je ſçai qu'il s'eſt paſſé quelquefois du vrai ſurnaturel des Dieux à moi immédiatement, ſans intervention d'aucun tiers ? *Euſébe.* A des choſes comme celles-là, je n'aurois rien à dire. *Porphyre.* Pardonnez-moi ; vous auriez à dire que je ſuis ou

[a] Porphyre raconte lui-même ce fait dans la Vie de Plotin.

menteur ou visionnaire, si cela se disoit aux gens en face : & je me le tiens pour dit. Car je ne veux pas que pour quelque scrupule sur les régles de l'honnêteté la plus ordinaire, vous rélâchiez rien de votre inflexibilité sur une négative sans exception. *Eusébe.* Il y aura toûjours ici une exception pour votre surnaturel personnel. C'est un cas privilégié : on n'est jamais contredit ni sur le surnaturel, ni sur les autres loüanges qu'on se donne. *Porphyre.* Quelque esprit que vous ayiez, on ne se loüe pas quand on se donne quelque chose en ce genre : mais on loüe les Dieux bienfaisans & secourables : & vous trouveriez peu de personnes parmi nous qui n'ayent à les loüer, sans pourtant se louër eux-mêmes, l'un d'avoir été guéri d'un mal jugé incurable, l'autre d'avoir été retiré d'un danger où il devoit périr. Le cas privilegié mettroit trop de surnaturel à couvert. Croyez-moi, niez toûjours, & le trouve mauvais qui voudra. *Eusébe.* En vérité, je croyois, Porphyre, qu'il s'agissoit ici entre nous d'une question de religion, & non pas de politesse. *Porphyre.* Venons donc au fait. Je vous rappellerai quelques-uns de nos prodiges : & je n'aime pas mieux, je vous le redis, que de vous trouver parfaitement incrédule. Que dites-vous d'abord de nos vénérables Statues parlantes, & de leurs Oracles qui font un si beau monument de notre surnaturel ? *Eusébe.* Je dis que cela est fort beau : mais que je ne souhaite pas à ceux qui ont recueilli leurs

Oracles, de parler comme elles, ni de devenir semblables en tout à leurs Dieux. *Porphyre.* Je vous entens: & toutefois je suis assez discret pour ne pas vous dire [a] que ceux qui ont eû l'esprit de faire parler une Anesse, mériteroient bien ... Mais, au reste, vous qui devez nous donner, dit-on, une Chronique universelle, il n'est pas que vous n'ayiez lû l'Histoire Romaine: que faites-vous donc, s'il vous plaît, d'un certain navire échoüé, auquel une Dame attache par un bout sa ceinture qu'elle tient négligemment par l'autre bout; & marchant sur le rivage, voit le navire se relever & suivre sa main? Que pensez-vous des allées & venues des Pénates Troyens, & de l'embarquement du serpent d'Epidaure? *Eusébe.* Je fais de tout cela un présent aüx Poëtes Latins: J'y joins la queux & le rasoir de l'Augure, avec la nouvelle Isle de Théra pour y aller composer leurs Poëmes. *Porphyre.* Si j'étois aussi cavalier que vous sur les matiéres de Religion, je trouverois dans vos livres, que vous sçavez bien qui me sont connus, j'y trouverois dis-je bien de semblables présens à faire aux Poëtes Hébreux, & je pourrois leur marquer un desert bien commode pour y travailler à leurs Poësies. Mais j'ai assez de lumiére pour comprendre que les plus grands miracles ne coutent rien, ni au Dieu supréme, ni à nos Dieux inférieurs quand il leur permet d'en fai-

a Van-Dale 1. Dissert. page 11 *Dubito quoque an aliqui sani cerebri, lectâ Prophetiâ Balaam, videre aut judicare possit, &c.*

re. Je croirois avoir mérité tout le mépris que les Chrétiens ont pour moi, si j'avois laissé entrevoir qu'en attaquant le surnaturel de leur Religion, je mesurois le pouvoir de Dieu à celui de l'Homme. Mais vous, qui sur ce principe, raillez si spirituellement de la nôtre, ne voulez-vous pas aussi traiter de fable & de chimères les Oracles du Dieu d'Accaron, toute la Divination des Pythonisses qui sont nos Pythies, & toutes les opérations surnaturelles ou surhumaines que votre Ecriture attribuë à l'Esprit de Python & aux Démons, c'est-à-dire, à nos Dieux, suivant son stile particulier? Est-ce à moi à vous dessiller les yeux sur les conséquences de votre négative audacieuse? Allez, jeune homme, & aprenez à ne vous pas jouër à un Philosophe, instruit sur sa Religion & mieux que vous sur la vôtre.

JE reviens à vous, MONSIEUR, nous sçavons bien tous certainement que quand nous nierions tout le surnaturel des Payens, ils ne seroient pas pour cela en droit de nier le nôtre, après que nous l'aurions réduit aux preuves primitives, fondamentales, & démonstratives de la vérité de notre Religion, & de l'autorité divine de nos Ecritures. Mais, à moins de cette réduction qui demande de grandes discussions, & qui n'est pas nécessaire quand on peut battre le surnaturel des Payens par des argumens propres, tirez du fond de ce surnaturel même, ils prétendront toûjours

avoir raiſon de nier le nôtre, ſi nous nions le leur, comme S. Auguſtin l'a fort ſagement dit, *ſi dixerimus non eſſe credendum, ſcripta illa miraculorum infirmabimus.* Vous pouvez avoir remarqué, MONSIEUR, que l'entretien précédent eſt tourné ſur les trois réflexions de S. Auguſtin, qui font une réfutation complète de la Méthode *d'Inſcription en faux*, propoſée par M. Van-Dale. Je vous prie de vouloir bien lire un autre échantillon de Dialogue pour la juſtification de celle que les Péres ont employée, qui eſt la Méthode de *Conceſſion.* Appellons le vrai Euſébe au ſecours du ſuppoſé qui s'eſt laiſſé battre : & vous verrez, MONSIEUR, comme il menera Porphyre.

Second Entretien entre Euſébe & Porphyre.

Euſébe. J'ai toûjours ſouhaité, Porphyre, quelques momens d'entretien avec un homme de votre capacité, ſur la matiére de vos Oracles : & pour ne rien perdre de ces momens précieux que vous voulez bien m'accorder, je vous dirai d'abord que ma peine n'eſt pas ſur la ſuppoſition des Génies Inſpirateurs, attachez à vos Devins, & liez ſi l'on veut à vos ſimulacres; mais ſur les qualitez & le caractére de ces Génies. Car je ne vois pas clairement comment on pourroit fonder un interêt de Religion ſur l'inſpiration de ces Génies, s'ils étoient tels que je me les figure. *Porphyre.* Je remarque, Euſébe, votre politeſſe, qui

vous fait éviter pour l'amour de moi le nom de Démons en parlant de ces Génies, que vous ne voulez pas non plus appeller des Dieux : & quand vous faites tant que de n'en pas parler comme les Chrétiens, je n'exige pas que vous en parliez comme nous. Mais ai-je bien pris le sens de vos paroles ? il me semble que vous convenez de l'Inspiration. *Eusébe.* En convenir seroit quelque chose de plus que de ne m'en pas mettre en peine, & de vous la passer comme j'ai déja fait. Agréez que je m'en tienne à la pure *Concession*. *Porphyre.* Si l'on nous accorde que nos Dieux rendent des Oracles, ou ce qui revient au même, qu'ils inspirent surnaturellement nos Devins, je m'étonne que vous ne voyiez pas que nous avons là un titre à produire pour la divinité de notre Religion. *Eusébe.* Permettez-moi d'examiner cette production avec vous qui en connoissez l'importance. Le surnaturel de vos Oracles & de tous les prodiges qui les accompagnent, vous rend sensible la puissance & la présence de vos Dieux, & vous les fait juger dignes de vos adorations & de votre culte religieux : & dès-là que votre culte a les Dieux pour objet, votre Religion est divine. N'est-ce pas là à peu près la force & l'esprit du titre que nous examinons. *Porphyre.* Vous y êtes fort bien entré, Eusébe, & c'est comme nous raisonnons. *Eusébe.* Ce surnaturel que l'on vous accorde, prouveroit-il quelque chose pour vous, au cas que les Dieux n'y eûssent aucune part ? *Porphyre.*

Non assurément. *Eusébe.* Si c'étoit, par exemple, un surnaturel de la façon de certains Génies ennemis de l'Homme, établiroit-il que votre Religion est divine ? *Porphyre.* Il établiroit qu'elle est diabolique, car je veux bien parler votre langage avec vous. *Eusébe.* J'ai lû & relû avec attention votre sçavant Traité *de l'Abstinence des choses animées.* Je me suis d'autant plus appliqué à cette lecture, que tout le monde sçait que vous avez la parole de tout votre parti : & vous méritez de l'avoir. Vous établissez dans le second livre l'importante distinction des Génies, ou Démons, en bons & mauvais, mieux que personne n'avoit fait encore. Les mauvais Démons, que nous nommerons Démons tout court, si vous le trouvez à propos, les Démons, dis-je, de la maniére dont vous en parlez très-sçavamment, sont capables d'une infinité de choses qui passent les connoissances & les forces humaines : & si c'étoit à prix de surnaturel que le peuple voulût bien leur vendre la présidence des Oracles avec son adoration, ils seroient toûjours en état de lui donner du surnaturel en quelque quantité qu'il en demandât. *Porphyre.* Le peuple n'est pas aussi peuple dans notre parti qu'il l'est dans le vôtre, & il ne feroit jamais ce marché. Tout ce surnaturel de Démon, s'il faut suivre votre plaisanterie, ne feroit jamais notre compte ; & un Homme qui se donne de l'esprit, devroit comprendre que les Démons étant beaucoup plus corrompus que les Hom-

mes ſuivant la peinture que j'en ai faite dans le Livre que vous citez, ne ſçauroient jamais devenir l'objet de l'adoration de l'Homme, quelques prédictions & quelques miracles qu'ils puſſent faire ; puiſque l'adoration eſt le plus haut ſentiment d'eſtime pour ce qu'on adore, & la plus vive conviction de ſon excellence, ainſi que de ſa ſupériorité légitime & inconteſtable ſur l'Homme. Or ma principale vûë dans cet Ouvrage, ſi vous m'avez entendu, a été de mettre l'Homme en garde contre les entrepriſes tyranniques de ſi indignes maîtres. *Euſébe.* J'ai entendu tout cela, ſans avoir de l'eſprit : & je ſuis charmé de vous entendre encore ſi bien diſtinguer le ſurnaturel utile & affairant pour la Religion, de celui qui ne l'eſt pas. Nous-mêmes qui ſommes d'une Religion que vous n'eſtimez pas, nous ſommes pourtant là-deſſus dans vos principes ; & reconnoiſſant du ſurnaturel de Démon, comme vous l'avez fort bien nommé, dans les Poſſeſſions & dans la Magie, nous n'avons garde d'adorer le Démon. Il ne reſte plus qu'à examiner ſi le ſurnaturel des Oracles eſt de celui qu'il vous faut pour en tirer des inductions ſi favorables à votre Religion. Faites-moi la grace de m'apprendre ce qui vous régle pour en juger. *Porphyre.* Avez-vous lû un des premiers eſſais de ma plume ſous le titre de *Recherche de la Philoſophie par les Oracles* ? Vous y aurez pû voir ce qui me régle pour juger que nous avons du ſurnaturel utile. *Euſébe.* Mais quelle eſt

votre régle ? Je vous ſupplie de me le dire. Car il eſt vrai que j'ai lû cet Ouvrage qui eſt des plus curieux : & c'eſt ſans doute par mon peu de lumiére que je n'y ai pas vû cette régle eſſentielle. *Porphyre.* Vous y avez vû que tous les Oracles que je rapporte ont été rendus par Jupiter, ou par Junon, ou par Hécaté, ou par Apollon, ou par Minerve, par nos Dieux indubitables, pour abréger. Donc le ſurnaturel de mes Oracles eſt tout divin. Voilà ma régle. *Euſébe.* Mais prenez garde, s'il vous plaît, qu'il vous en faut une pour vous aſſûrer que ce ſont ces Dieux que vous tenez pour indubitables, ou d'autres Dieux quelconques, qui ont rendu ces Oracles ; & non pas des Démons. C'eſt celle que je demande. *Porphyre.* Les Dieux qui les ont rendus ne ſe ſont-ils pas nommez ? & en faut-il davantage ? *Euſébe.* Pardonnez-moi, Porphyre : ce que vous dites là, n'eſt pas d'un homme de votre pénétration. Les Démons ne ſçavent ils pas contrefaire les Dieux ? Vous avez remarqué vous-même dans le Traité *de l'Abſtinence*, que c'eſt là leur manie, que ce ſont de vrais ſinges de la Divinité, qu'ils font tout au monde pour faire accroire au peuple qu'ils ſont de l'ordre des Dieux céleſtes ; & qu'en fait de fourberie, les fourbes les plus habiles de notre eſpéce n'y entendent rien au prix des Démons. De ſorte qu'au cas qu'ils ſe fuſſent intriguez dans vos Oracles, ils n'auroient pas manqué de dire par la bouche des Prêtres & des Prêtreſſes, & peut-être même par l'or-

gane des Statues parlantes, l'un, Je suis Jupiter Ammon ; l'autre, Je suis Apollon Pythien, ou Clarien, & ainsi des autres : & la découverte de la régle pour distinguer les Dieux des Démons, & le surnaturel utile de l'inutile, seroit encore à faire, si vous n'y sçaviez autre chose que ce que vous venez de dire. Mais je vous fais plus de justice. *Porphyre.* Le public équitable m'a fait justice sur tous mes Ouvrages, & je n'en ai jamais attendu des Galiléens comme vous. *Eusébe.* Vous avez tort : car je vous fais celle d'avouër que vous avez donné dans votre Ouvrage *de l'Abstinence* la plus sûre de toutes les régles pour la décision dont il s'agit, en y marquant, comme vous avez fait dans tout le détail possible, les mauvais caractéres des Démons ennemis de l'Homme. *Porphyre.* Que font, je vous prie, ces caractéres à l'affaire dont nous parlons? *Eusébe.* Ils y font tout certainement : & homme sincére autant qu'habile homme, vous devez avouër que quand vous avez travaillé sur l'Abstinence, vous ne vous souveniez guéres de votre premier essai sur la Recherche de la Philosophie, ou que vous aviez dessein d'y rectifier quelque chose, & de détromper, par exemple, votre sçavant ami [a] Firmus, & vos Prophétes expérimentez, comme l'Egyptien Anébon, au cas qu'ils eûssent crû que vous

[a] *Porphyre avoit dédié ou adressé à Firmus son Traité de l'Abstinence, & avoit proposé de grandes difficultez sur la pratique de la Divination & de la Théurgie au Prophéte Egyptien Anébon.*

attribuyez

attribuyez ſans votre diſcernement ordinaire, tous les Oracles Philoſophiques aux Dieux du premier ordre, qui s'en étoient dit les Auteurs. Car ſi on vous faiſoit voir maintenant que ce Jupiter & cet Apollon qui les ont rendus, y paroiſſent viſiblement plus corrompus qu'il n'eſt permis aux derniers des Hommes de l'être; ſi l'on vous faiſoit remarquer dans leurs Oracles des baſſeſſes indignes, & des noirceurs horribles; de la duplicité, de la fourberie, de l'ignorance, de l'injuſtice, de la cruauté, de la turpitude de toutes les maniéres... *Porphyre.* Avez-vous fini la déclamation impie qui vous échauffe la tête? Mais qui eſt-ce qui fera voir dans nos Oracles toutes ces horreurs qui vous troublent, à moins que ce ne ſoit quelque Galiléen plus viſionnaire que le commun de ces entêtez? *Euſébe.* Vous-même, Porphyre, & vous ſeul les ferez voir. Car je ne veux pas me prévaloir de l'autorité d'Oenomaüs & de Diogénien, qui étant tout auſſi peu Galiléens que vous, n'ont pas laiſſé de cenſurer les Oracles: je vous mets au-deſſus de ces deux Philoſophes modernes qui ſont eſtimez & qui méritent de l'être: vous m'êtes toutes choſes ſur la matiére des Oracles. J'en ai fait mon petit recüeil ſur le vôtre, incomparablement plus ample; je le ſoumettrai à votre examen avec mes réflexions très-ſuccintes, & je vous ſupplierai de me dire ce que vous penſez de ce morceau que j'ai deſſein d'inſérer dans mon Ouvrage *de la Préparation Evangélique.* Ma maniére avec

vous pleine de confiance & de candeur, me fait eſpérer que vous voudrez bien le lire avec la diſpoſition d'eſprit dans laquelle vous avez écrit à Anébon une Lettre preſque chrétienne ſur la Théürgie. *Porphyre.* J'admire que vous reſſouvenant ſi bien de cette Lettre, & de mes Traitez de l'Abſtinence & de la Récherche, vous ayiez tout-à-fait oublié mes quinze livres contre les Chrétiens. *Euſébe.* Tel eſt l'eſprit du Chriſtianiſme ; nous n'oublions que les injures.

TEl eſt, MONSIEUR, l'avantage ſûr que les Péres avoient entre les mains, tandis qu'ils s'en tenoient à leur ancienne méthode. La moderne qu'on voudroit leur conſeiller aujourd'hui après coup, avoit des inconvéniens comme j'ai râché de le faire voir dans le premier entretien. Celle des Péres eſt donc juſtifiée, & c'eſt ce que je m'étois propoſé. Venons à leur Pythagoriſme, & à leur Platoniſme, [a] dont M. Van-Dale les veut faire rougir.

[a] Préface. *Primitivæ Eccleſiæ Scriptores ex mera hypotheſi (quòd ſequerentur in hac re Platonicorum & Pythagoreorum opiniones) vulgarem opinionem de Dæmonibus, quantum ad Oracula ſpectat, defenderunt.* Et 1. Diſſert. p. 7. *Sed quis hic non ſtupeat ſtupendam verè credulitatem iſtorum hominum; cùm in hac re, atque huic ſimilibus, apparet eos plane cæcutiiſſe?*

ARTICLE III.

Du Pythagorisme, ou Platonisme des Péres de l'Eglise.

VOICI la chimére brillante d'un très-petit nombre d'agresseurs téméraires des Péres de l'Eglise, & l'épouventail de quelques-uns des justes Admirateurs de ces Grands-Hommes. Ils voyent les uns & les autres, ils voyent, dis-je, dans un grand éloignement quelque chose d'extraordinaire, qu'ils s'accordent à nommer le Platonisme des Péres, sans sçavoir ce que c'est. Les premiers disent, Voilà ce qui les a infectez, car ils étoient tout Platoniciens. Les seconds s'écrient, A Dieu ne plaise qu'ils ayent été Platoniciens en aucune maniére; car si cela étoit, tout seroit perdu. Mais s'il se trouve, comme il est exactement vrai, que les Péres ayent admis le Platonisme, à toutes ses erreurs près, fausse attaque d'un côté, fausse allarme de l'autre. Pour rassurer les uns, & pour humilier les autres, il faut approcher le phantôme, le conduire à leurs pieds, le leur faire considérer par tous ses endroits, par celui de la Philosophie, par celui de la Religion en général, par celui de la Divination en particulier.

Pythagore est le Fondateur de l'ancienne Philosophie, exposée par Socrate & par Platon. Tout ce que les sectes postérieures n'en ont

pas rejetté par une déclaration expreſſe & formelle, elles ſont cenſées le retenir. Ainſi dire que les Péres de l'Egliſe ont été Pythagoriciens, ſi l'on ſçait bien ce que l'on dit, c'eſt dire qu'ils ont été Philoſophes, ſans nier la Providence & l'immortalité de l'ame comme les Péripatéticiens, ſans croire Dieu corporel comme les Stoïciens, ſans renoncer à tout ſentiment de Religion comme les Epicuriens: & parce que le Pythagoriſme le plus pur avoit encore ſes erreurs que les Péres ont unanimement rejettées, (comme l'éternité & la néceſſité de la matiére, l'animation & la divinité des Aſtres, l'animation de toute la nature corporelle, l'exiſtence des Ames avant l'animation, & la métempſychoſe) dire qu'ils ont été Pythagoriciens de la maniére qu'ils l'ont été, c'eſt dire qu'ils ont été Philoſophes autant qu'il leur a été permis de l'être ſans ceſſer d'être Chrêtiens. Quel tort prétend-on leur faire par là? voudroit-on qu'ils n'eûſſent rien ſçû en matiére de Philoſophie? ou qu'ils eûſſent entrepris de réfuter les Philoſophes ſans connoître à fond les ſentimens de leurs Adverſaires? Le Pythagoriſme, comme je le ferai voir dans le *Plan Philoſophique*, eſt un projet de ſcience univerſelle qui embraſſe tout le corps du vrai en tout genre; en matiére de raiſonnement, en matiére de mœurs, en matiére de connoiſſances naturelles; un projet de Philoſophie élevée au-deſſus du ſenſible, toute renfermée dans l'intelligible; parce que dans le ſenſible

tout n'eſt qu'apparent, que variable, ſingulier, & perſonnel; objet purement opinable, inacceſſible à la démonſtration; matiére de conjecture, & non de ſcience; matiére abandonnée au peuple qui ſe repaît de vrai-ſemblances, & vit d'opinions : au lieu que dans l'intelligible tout eſt univerſel, immobile, invariable, éternel, & néceſſaire, tel que doit être l'objet de la ſcience & de la démonſtration; tout y eſt principe ou concluſion tirée de principes, tout y eſt régle, tout y eſt vérité : la vérité s'y montre elle-même à tout homme précautionné contre la ſéduction des ſens, elle ſe montre d'une ſeule & même maniére dans tous les lieux & dans tous les tems à ſes Contemplateurs attentifs : elle établit ainſi parmi les Hommes ſages des maximes ſûres & uniformes de conduite, de doctrine, & de raiſonnement : cette lumiére qui éclaire tous les Hommes ne peut être que divine, ce Maître unique préſent dans tous les lieux, inſtruiſant dans tous les tems, ne peut être que Dieu même. Tel eſt le Maître auquel Pythagore adreſſe *l'Amateur de la Sageſſe*, c'eſt-à-dire, le Philoſophe; ou plûtôt tel eſt le Maître auquel il le conduit par la main, le faiſant ſortir du Monde ſenſible qui eſt le pays de l'illuſion, & l'introduiſant dans le Monde intelligible qui eſt l'école dans laquelle ce divin Maître fait ſes leçons. Je puis aſſûrer qu'il n'y a pas là un mot qui n'ait été dit par Platon, & répété par Philon & par S. Auguſtin;

& j'oſe ajoûter que ces termes qui paroiſſent myſtérieux portent un ſens net & juſte, capable de ſatisfaire les gens d'eſprit, s'ils aiment la méditation des choſes abſtraites, qui eſt une belle occupation reſervée pour eux ſeuls. Le Plan Philoſophique fera voir ſi je me ſuis laiſſé abuſer par l'eſpérance que j'ai conçûë de faire entendre & approuver ce langage. Voici comme une Bouche reſpectable l'a parlé : & qu'on ſe ſouvienne que Platon n'eſt que l'Expoſiteur de Pythagore. *Platon perſuadoit à ſes Diſciples*, dit S. Auguſtin [a], *que la Vérité ne ſe voyoit pas des yeux corporels, mais de ceux d'une ame pure : que l'ame qui s'attachoit à la Vérité en devenoit heureuſe & parfaite : que rien n'empêchoit davantage de voir la Vérité que la vie voluptueuſe, & les fauſſes images des choſes ſenſibles ; images infidéles que ce Monde viſible nous imprime dans l'ame par le miniſtére du corps, & qui produiſent la diverſité d'opinions, & les erreurs : que par cette raiſon il faut purifier & guérir l'ame, afin qu'elle contemple la forme immuable des choſes, & la beauté toûjours la même, & ſemblable à elle-même par tous ſes endroits ; qui ne ſe diviſe pas ſelon les lieux, qui ne varie pas ſelon les tems, toûjours une, & la même en tous ſens ; poſſédant véritablement & ſouverainement l'Etre, quoique les Hommes ne le croyent pas : que toutes les autres choſes naiſſent & meurent, coulent & paſſent ; & que néanmoins en tant qu'elles ont l'Etre, elles ont auſſi leur conſiſ-*

[a] De la vraie Religion, ch. 3.

tence, la tenant de ce Dieu éternel, qui les a produites par sa Vérité: que de toutes ces choses il n'est que l'ame raisonnable & intelligente à laquelle il ait été donné de jouïr de la contemplation de l'éternité de Dieu, d'être touchée de cette contemplation, d'en tirer sa beauté, & le pouvoir de mériter une vie éternelle: & que cependant, tandis que l'ame malade, tantôt d'amour, tantôt de regret, pour ces choses qui s'évanouïssent en naissant, se livre aux soins ordinaires de cette vie, & s'amuse après ces inutiles peintures que les sens corporels lui présentent, elle se moque de ceux qui disent qu'il y a quelque objet qu'on ne sçauroit ni voir des yeux du corps, ni se peindre dans l'imagination, & qui ne peut être vû que par la pensée & par l'intelligence. Voilà le sommaire de cette Philosophie qui fait peur à certains esprits ombrageux.

Après cela j'oserois demander à S. Augustin, s'il vivoit encore, & s'il souffroit ma liberté (pour me servir ici du tour qu'il employe dans le même endroit: *Si Plato ipse viveret, & me interrogantem non aspernaretur*) je demanderois, dis-je, à ce Platon Chrétien si nous avons à rougir aujourd'hui pour les Péres de l'Eglise de la préférence qu'ils ont donnée unanimement au Pythagorisme sur les sectes postérieures qui n'avoient rien de bon que ce qu'elles avoient retenu du Pythagorisme. Je ferois hardiment la même demande à quelques Sçavans assez modernes qui étoient au fait de cet ancien Systême, au fameux Cardi-

nal Beſſarion, à Auguſtin Steuchus de Gubio, à Marſile Ficin, à Jean de Serres, à Jaques Charpentier, à François Patrizzio, à François Vallés. C'eſt par leurs doctes Ouvrages, par ceux des anciens Philoſophes, & par ceux des Péres, qu'il faut connoître le Pythagoriſme : après ces lectures, & après avoir examiné l'Hiſtoire des Sectes Philoſophiques au nombre d'une quinzaine, leurs caractéres particuliers, les ſentimens qui les ont diſtinguées, & les ſujets de leur ſéparation d'avec l'ancienne Académie, qui étoit comme la ſouche généalogique des Philoſophes, dont les Sectes ne ſont que diverſes branches ou deſcendances, toutes choſes dont je rendrai compte dans le Plan Philoſophique, on peut avancer deux choſes ſans crainte de rien hazarder : l'une, que tous les articles recevables & importans de la doctrine des Sectes, elles les avoient tirez de cette ancienne Académie toute Pythagorique ; leur mérite étant de les avoir éclaircis davantage, & leur décri d'y avoir mêlé de nouvelles erreurs : l'autre, qu'il étoit impoſſible que les Péres ſe déclaraſſent pour la préférence d'aucune Secte particuliére ſur l'Académie Socratique & Pythagorique, ſans paroître favoriſer l'impieté & le libertinage. Tant il eſt ridicule de s'étonner qu'entant que Philoſophes ils ayent été Platoniciens ou Pythagoriciens ; de la maniére pourtant que le Chriſtianiſme leur pouvoit permettre de l'être.

Après avoir fait conſidérer le Pythagoriſme

par l'endroit de la Philoſophie à ceux qui menacent ; & à ceux qui s'effrayent, faiſons-le leur enviſager par le côté de la Religion. La théſe générale de tous les Péres, ſans exception, qui la prouvent par une nuée de Témoins Payens, Hiſtoriens & Philoſophes ; Témoins non ſuſpects, comme les Péres le font remarquer à tout coup, leur théſe, dis-je, victorieuſement prouvée, eſt que Platon & Pythagore ont été les voleurs de nos Ecritures (c'eſt leur terme) les Plagiaires & les Copiſtes, quoiqu'ordinairement infidéles, de Moïſe & des autres Prophétes. Les Péres en ont découvert les larcins ſans nombre par la confrontation des paſſages : larcins ſur des matiéres capitales & fondamentales qui font tout l'éclat de la Religion de ces deux Philoſophes ; comme l'Unité de Dieu avec la diſtinction de trois Hypoſtaſes divines ſous les noms de Pére, de Verbe, & d'Ame univerſelle, ébauche quoique très-informe du plus ſublime myſtére de la Foi des Juifs les plus éclairez d'en-haut, & de tous les Chrétiens ; le Monde créé, ou fait dans le tems par le Verbe ; la diſtinction des Puiſſances inviſibles, ou des Anges en bons & mauvais ; le dogme de la Providence divine, étenduë juſqu'aux plus petites choſes qui ſe paſſent ici-bas ; l'immortalité de l'ame ; le jugement des ames après la mort ; les ſupplices & les récompenſes de l'autre vie ; la fin de l'Homme, établie dans ſa reſſemblance avec Dieu, autant qu'il eſt poſſible à l'Homme

de reſſembler à Dieu par la vertu & par la juſtice. Le fait du mêlange de quelques véritez Prophétiques dans la Religion de Pythagore, étant un fait notoire parmi les Doctes, ſans qu'il ſoit beſoin que j'en déplace ici les preuves, miſes en leur lieu dans toutes mes Lettres; ne voit-on pas ce qui a tourné ſur le Pythagoriſme l'attention particuliére des Péres?

Dans le Péripatétiſme, comme ils l'ont fait voir, l'Ame étoit mortelle, le Monde éternel, la Providence releguée au de-là de la Lune; la fin de l'Homme, c'eſt-à-dire, ſa félicité ſuprême, biſarrement compoſée de richeſſes, de plaiſirs, & de vertu. Dans le Stoïſme les Ames ordinaires mouroient les unes plûtôt & les autres plus tard, après leur ſortie du corps; les plus vigoureuſes ſe ſoûtenoient ſeulement juſqu'au renouveau de la *Palingénéſie*, une des chiméres de ce parti-là: Dieu étoit tout corps: ſa Providence très-attentive au bien commun de ſon propre corps, qui étoit ce Monde ſenſible, étoit pour les Hommes un Deſtin aveugle & inflexible, contre lequel il falloit roidir ſa vertu, & mettre ſon bonheur à l'épreuve de tout ce que Dieu, & les Dieux, ſi l'on vouloit nommer ainſi les Génies, pourroient faire pour le troubler: de Dieu à l'Homme, & de l'Homme à Dieu, indépendance égale, indifférence réciproque. Dans l'Epicuriſme, dans l'Ecole de ces honnêtes Gens, de ces Philoſophes ſi éclairez & ſi judicieux, que quelques-uns, & en particulier M. Van-Dale,

aiment à préconiſer aujourd'hui, dans l'Epicuriſme, dis-je, point de Religion, & la Volupté à la place de la Vertu. Pareilles impietez, & pareille licence, ſoûtenuës par principes dans les autres Sectes dont je ne parle pas en ce lieu. Les Péres qui y voyoient ou éclipſé ou obſcurci, ce peu de vrai qui jettoit encore quelque lueur parmi beaucoup de faux dans le Pythagoriſme, ne devoient-ils pas le faire remarquer au commun des Idolâtres de leur tems, qui n'ayant guéres plus de Religion qu'Epicure, avoient infiniment plus de ſuperſtition que Pythagore?

Mais dans quel deſſein le leur faiſoient-ils remarquer? Qu'on liſe leurs Ouvrages Polémiques contre les Payens : qu'on voye leur Méthode expoſée dans ma Lettre préliminaire, & juſtifiée dans les ſuivantes par des preuves de fait. La voilà en deux mots, comme s'ils l'avoient concertée enſemble. Premiérement nous convaincrons ce Peuple idolâtre que ſa créance & ſon culte ſont contraires aux régles des plus fameux Philoſophes ſes Maîtres, pour leſquels il a une vénération vague & aveugle ſans les entendre. Secondement nous lui ferons voir à l'œuil que les plus ſaines régles de leurs Maîtres ne ſont que des échantillons des véritez divines contenuës dans nos anciennes Ecritures, & tranſmiſes ſelon toute leur étenduë & dans toute leur pureté au Chriſtianiſme. On voit que leur Méthode ne pouvoit avoir qu'un grand ſuccés : mais on voit auſſi qu'elle

tournoit directement leur vûë sur l'Ecole qui avoit le plus profité de nos saintes Lettres, c'est-à-dire, sur celle de Platon, & de Pythagore. En preuve de cette Méthode, j'interpelle la sincérité de quiconque a lû les Péres si presque toutes les fois qu'ils produisent quelque maxime importante de ces Philosophes en matiére de Réligion, ils ne font pas remarquer en même-tems qu'elle est tirée de nos Ecrivains sacrez, antérieurs à tous les Philosophes. On peut s'en être convaincu pleinement par la lecture de la Thérapeutique de Théodoret.

Voici donc à quoi se réduit le Pythagorisme des Péres, très-honorable à leur memoire; à avoir entendu parfaitement le Pythagorisme; à l'avoir préféré avec justice à toutes les Sectes; à en avoir approuvé les principes de Religion qu'il tenoit des Juifs; à avoir fait remarquer que ces principes mêmes y étoient considérablement altérez; à y avoir relevé, à cela près, quantité d'erreurs capitales, & à avoir jugé néanmoins que la Religion des anciens Pythagoriciens étoit moins corrompuë que celle du Peuple Payen: en un mot à avoir regardé ce parti comme un Paganisme reformé par quelque teinture de Judaïsme. Si M. Van-Dale trouve qu'ils ayent eû tort, il sera seul de son sentiment, comme il fait [a] vanité de

[a] 2. Diss. p. 222. *Neminem inter Scriptores hujus præteritique ævi invenio, qui, &c.*
P. 225. *Neminem huc usque inveni, qui id quod ego, &c.*
J'ai suivi les pages de l'édition d'Amsterdam en 1683.

l'être sur les Paradoxes de ses Dissertations.

Mais, nous dit-il, il est toûjours vrai que les Péres ont été prendre dans le Pythagorisme les Démons qu'ils ont mêlez dans les Oracles : car n'est-ce pas ce qu'il veut dire par ce Latin. [a] *Ea opinio, Diabolum ipsum Oracula fudisse, quam omnes ferè Christiani à primis ferè Christianismi incunabulis amplectuntur, Ethnicismo suam originem debet, atque in illo præcipuè Platonicorum ac Pythagoreorum doctrinæ* : Et [b] ailleurs, *Jam sapiùs nominati primitivæ Ecclesiæ Scriptores, ex mera hypothesi (quod sequerentur in hac re Platonicorum & Pythagoreorum opiniones) vulgarem opinionem de Dæmonibus, quantùm ad Oracula spectat, defenderunt.* Qui pourra jamais comprendre le fin de cette pensée ? Les Ecrivains de l'Eglise primitive n'avoient-ils pas devant les yeux les Démons dans l'une & dans l'autre Ecriture ? N'y avoient-ils pas les Démons à Oracles, l'Esprit de Python, le Dieu d'Accaron ? N'en trouvoient-ils pas dans toutes les Sectes Payennes, & en particulier dans celle des Stoïciens [c] lesquels s'étant montrez pour la Divination plus que tous les autres Philosophes, devoient d'abord donner dans la vûë à M. Van-Dale qui cherchoit dans le Paganisme des Pédagogues pour les Chrétiens encore dans l'enfance, *à primis Christianismi incunabulis ?* Je soûtiens

[a] Page 185.
[b] Dans la Préface.
[c] Laërce liv. 7. dans Zénon.

que s'il avoit eû dessein de prouver qu'ils étoient absolument incrédules là-dessus, il n'auroit pû mieux faire que d'en faire de bons Pythagoriciens, & c'est ce qui m'oblige à lui faire considérer encore un moment le Pythagorisme par une troisiéme face, je veux dire, par l'endroit de la Divination.

Pythagore estimoit la Divination philosophique, & il se moquoit des Oracles populaires : j'en dis autant de Socrate & de Platon, autant du Pére des Stoïciens Zénon de Cittie, autant de tous les vrais Philosophes. Car la Divination Philosophique, & les Oracles populaires sont deux choses. M. Van-Dale a donné là-dessus dans une équivoque humiliante, j'ose le dire ; & je vois qu'il fait encore équivoquer bien des gens, qui s'appuyent des Philosophes pour ou contre les Oracles, dont il n'a pas été question dans les Ecoles. On y parloit de la Divination propre du vrai Philosophe, du Pythagoricien parfait, du Stoïcien accompli, du Sage consommé, & de ce seul Sage ; Divination dont les exemples étoient aussi rares, qu'il étoit rare de voir un Philosophe parvenu au sommet de la perfection de son état. Mais on ne s'y amusoit pas à parler de ces *Femmes vulgaires, idiotes, & nullement Philosophes* (comme [a] Origéne parle des Pythies de Delphes) ni de ces Devins par office qui mettoient l'enseigne de la Divination,

[a] Orig. contre Celse liv. 7.

pour uſer de l'expreſſion de Pythagore, qui [a] *n'approuvoit pas qu'on tint cabaret de Philoſophie pour tous allans & venans.* Qu'eſt-ce qu'un Devin ou un Prophéte Philoſophique; car Platon lui donne ces deux noms. [b] *C'eſt*, dit-il, *un Homme divin*, [c] *gouverné par la tempérance : un Homme dont l'ame n'agit que par ſon intelligible, qu'elle nourrit d'une profuſion de bonnes penſées* (comme s'exprime Cicéron pour rendre en ſa langue la penſée de Platon ſur le ſujet des ſonges prophétiques) *tandis qu'elle ne donne à ſon concupiſcible qu'auſſi peu d'aliment qu'il en faut pour l'empêcher de mourir de faim, & qu'elle amortit tout le feu de ſon iraſcible... Un vrai Sage* (diſent les Pythagoriciens par la bouche d'Hiéroclés ſur le premier des vers d'or de Pythagore) *eſt un eſprit raſſis juſques dans le fort de l'inſpiration divine ; ſeul Prêtre, Temple le plus digne de Dieu, qui ne ſçauroit recevoir d'offrande que celle que cette ame pure lui fait d'elle-même. Car les dons & les victimes des Inſenſez ne ſont que la pâture des flammes, & leurs offrandes n'enrichiſſent que des ſacriléges.* Qu'on remarque bien cette maxime Pythagorique, ce trait lancé contre les Prêtres communs, qui doivent céder leur miniſtére au Sage, ſeul Prêtre, & eux des ſacriléges. Ecoûtons le Fondateur des Stoïciens qui eſt tout Pythagoricien ſur cet article.

a Jamblique Vie de Pythagore ch. 34.
b Plat. dans le Timée.
c Platon dans le Ménon.

Point [a] de Temples, dit-il, dans toute l'étenduë de nos Etats. Tout ce qu'un Maçon peut faire pour les Dieux, c'eſt-à-dire, des murailles pour leur logement, & des cheminées pour leurs ſacrifices, n'eſt pas trop propre à les honorer. C'eſt le Sage qui ſçait leur ſacrifier comme il faut : car il a l'ame innocente, & il déteſte le péché qui offenſe les Dieux : il eſt lui ſeul [b] leur Prêtre, leur Sacrificateur, leur Temple : c'eſt un Homme divin. Ajoûtons à cela cette mémorable déciſion [c] de Platon, *Il n'y a de Divination, à proprement parler, que celle des Hommes divins.* Tels étoient les Devins dont il s'agiſſoit dans les Ecoles, fort différens de ceux qui faiſoient leurs fonctions dans les Temples ou Bocages à Oracles.

Je m'arrête à la premiére différence qui ſe préſente. Ces derniers étoient des Devins établis en titre d'office, des Devins entretenus pour former dans Claros, dans Colophone, dans Orope, en Acarnanie, en Cilicie, en Egypte, diverſes ſucceſſions non interrompuës ; des Dévinereſſes, qui devoient faire ſuite dans Delphes & dans Dodone, & réſigner la Divination ; des Devins & des Devinereſſes de fondation à perpétuité dans certains lieux. C'eſt ce qui faiſoit un Oracle. Or la Stoïcité parfaite n'eſt pas une affaire qui ſe réſigne ; le Pythagoriſme le plus épuré ne ſe tranſmet pas

a S. Clem. 5. Tapiſſerie.
b Laërce liv. 7.
c Platon à Dénys 2. Lettre.

En

en succession non interrompuë. Laissez-moi, MONSIEUR, expliquer ma pensée, sans prétendre confondre les choses sacrées avec les profanes; à Dieu ne plaise! Que seroit-ce parmi nous qu'un véritable Saint, un vrai Dévot, un Homme de Dieu, un Homme à prédictions & à miracles, entretenu & fondé à perpétuité dans une certaine Ville? A ces noms respectables répondoient, selon les idées Payennes, le vrai Sage, l'Homme divin, le Philosophe consommé, dont il étoit question dans Métapont, dans Samos, & dans Athénes; où, pour le dire en passant, les Pythies ne s'alloient pas exposer à la curiosité indiscréte des Philosophes. Ces Philosophes, sans songer à elles, examinoient dans leurs leçons si leur Sage pouvoit parvenir à avoir des *aliénations* qui le missent en commerce avec les Dieux pour la connoissance des choses futures: & concluoient entre eux que les *aliénations*, non pas celles de toutes sortes de gens, mais celles de leur Sage, pouvoient lui produire de la Divination, & que c'étoit la Divination la plus proprement dite. Il étoit aisé qu'un Devin ou une Devineresse en titre, eûssent ou se procurassent des *aliénations*: mais au de-là de *l'aliénation*, il falloit sçavoir si leurs ames s'étoient disposées à s'entretenir avec les Dieux par la théorie & par la pratique de la plus exacte Philosophie. Les Pythagoriciens & les Stoïciens ne contestoient pas qu'il ne se pût trouver quelque Sibylle ou quelque Pythie qui fût une Philoso-

phe parfaite ; & ainſi des Pythiens : mais toutes leurs écoles dans toute la durée du tems Philoſophique (je nomme ainſi les trois ſiécles compris entre la naiſſance de Pythagore & la mort de Zénon) n'auroient pas eû dequoi fournir une ſeule fois des Hommes divins & des Femmes divines à tous les Oracles de la Gréce. Et puis ces Sages inſpirez ou inſpirées, auroient débuté par faire raſer les Temples, & détruire les Bocages : auroient traité de fous ceux qui leur auroient amené des Victimes pour les Sacrifices qui devoient précéder réguliérement l'exercice de l'Inſpiration, ſelon les régles du faux Pythagoricien Jamblique : & auroient enfin rejetté les dons qu'on auroit voulu faire aux Dieux, de peur de s'enrichir ſacrilégement de ces Offrandes pour honorer les Dieux. Ils auroient dit au premier Donneur ignorant qui ſe ſeroit préſenté, *Tu n'honores pas Dieu en lui donnant quelque choſe, mais en te rendant digne de recevoir de lui : & comme diſent les Pythagoriciens*, Tu honoreras Dieu parfaitement, ſi tu fais en ſorte que ton ame ſoit ſon image. *Tout Homme qui honore Dieu par ſes dons, ſuppoſe que c'eſt un Etre qui en a beſoin, & tombe ſans y penſer dans cette erreur de ſe croire plus puiſſant & plus grand que Dieu.* Voilà le premier & le ſeul Oracle que le Devin Philoſophe auroit rendu à la multitude, ſelon le commentaire d'Hiéroclés ſur les vers d'or de Pythagore.

Pour convaincre enfin tout le monde, que

cette penſée de M. Van-Dale (les Péres ont été trop crédules ſur les Oracles, parce qu'ils étoient Pythagoriciens) eſt une penſée qui fait auſſi peu d'honneur à ſon ſçavoir qu'à ſa religion ; je n'ai qu'à indiquer ces faits des plus notoires parmi les Sçavans, & prouvez dans mes Lettres précédentes : Que les Oracles étoient la fonction la plus ſpécieuſe de la Religion populaire ou civile : Que la Religion Philoſophique étoit directement oppoſée à la Religion civile : Que les Pythagoriciens en particulier ne vouloient ni de Temples à Oracles, ni d'aucune ſorte, ni d'Idoles, ou de Figures quelconques des Dieux : Que Numa conſidérablement plus ancien que Pythagore, les ayant bannies des Temples, cela le fit paſſer pour Pythagoricien long-tems après dans l'eſprit de ceux qui ſe connoiſſoient mieux en Pythagoriſme qu'en Chronologie: & qu'enfin les Péres de l'Egliſe battent continuellement l'Idolâtrie Payenne (dont les Oracles étoient l'endroit brillant) par les Ecrits des Pythagoriciens & des Platoniciens.

Quand par une mépriſe impardonnable à un ſçavant Homme, M. Van-Dale n'auroit pas diſtingué un Philoſophe de la Cour de l'Empereur Julien comme Jamblique, un Pythagoricien auſſi [a] Idolien que Julien ſon Maître, des Pythagoriciens du premier âge, & de l'ancienne Académie, cela ne feroit pas encore le compte de ce Docteur : car Jamblique en

[a] Les Chrétiens nommoient *Idolien* l'Empereur Julien.

deçà du milieu du quatriéme siécle ne sçauroit avoir gâté l'esprit ni à Athénagore, ni à Tertullien, ni à Minucius Félix, ni à Origéne, ni à Eusébe, ni à Firmicus, traitez de crédules par M. Van-Dale : & les Péres postérieurs ont si peu donné dans les visions de Jamblique, qu'ils semblent s'être accordez à trouver sensée la Lettre de Porphyre qui ruïne la Théürgie Jamblicienne, sur tout par rapport aux Oracles.

J'ai fait voir en quoi consistoit le loüable Pythagorisme des Péres : j'ai prouvé que les Pythagoriciens auroient été les plus propres à les rendre aussi incrédules sur les Oracles que M. Van-Dale se les est figuré crédules, *parce*, dit-il, *qu'ils suivoient en cela les opinions des Pythagoriciens* : j'ai fait remarquer que ce que les Philosophes disoient en faveur de la Divination, ne tiroit point à conséquence pour les Oracles, & que Pythagore & Zénon étoient en un sens aussi opposez aux Oracles que les Péres mêmes, quoique par des motifs différens. Je pourrois ajoûter une longue liste de passages des Péres qui justifient que Pythagore & Platon ont mêlé dans leur sorte de religion quantité de points importans de la Théologie des Hébreux, contre ceux qui osent dire que *les Péres se sont mépris en croyant voir par cet endroit plus de convénance avec nos véritez saintes dans le Pythagorisme que dans les autres Systémes Philosophiques*. Quand on dit que *les Péres se sont mépris*, il semble que l'on veuille

dire le corps des Péres : & il n'eſt pas permis d'en parler de la ſorte. Il ne me ſeroit pas également aiſé de ramaſſer tout ce que les Péres ont dit contre Platon & contre Pythagore : car cela feroit un gros vulume : le ſeul Euſébe me fourniroit huit grands chapitres des erreurs de Platon. De ſorte que je ſuis encore à comprendre comment on a cû ſeulement la penſée de pouvoir jetter ſur les Péres un ſoupçon deſavantageux de Platoniſme & de Pythagoriſme. Voyons ce que c'eſt que leur Sibylliſme, autre chimére née de nos jours en pays d'héréſie.

ARTICLE IV.

Du prétendu Sibylliſme des Péres.

JE remarque avec plaiſir que dans le pays dont je viens de parler, il ſe trouve bien des Sçavans, & des Ecrivains judicieux, diſpoſez à rendre bonne juſtice aux eſprits libertins qui enfantent de telles chimére. En voici un exemple ſur notre ſujet. S. Clément Alexandrin à fait obſerver dans le ſixiéme livre de ſes Stromates ou Tapiſſeries que S. Pierre & S. Paul ont renvoyé quelquefois les Gentils à la lecture de leurs Philoſophes : & ce Pére a rapporté un paſſage conſidérable de l'Apôtre des Gentils qui leur dit de lire la Sibylle & Hyſtaſpe. Il eſt vrai que ce paſſage n'eſt pas de l'Ecriture Canonique : & là-deſſus procés de cré-

dulité & de Sibyllisme contre S. Clément. Que dit à cela le célébre Isaac Vossius dans son Traité des Oracles des Sibylles ? *C'est là une pauvre raison pour censurer Clement Alexandrin : & mal à propos on lui demande où c'est que S. Paul a parlé de la sorte ; comme si cet Apôtre n'avoit ni rien dit, ni rien écrit, que ce qu'il plaît à des Ignorans. Qu'il nous suffise*, continuë Vossius, *que nous tenons ce fait de Clément, homme saint, qui nous dit plus d'une fois qu'il avoit conversé avec beaucoup de personnes Apostoliques. Je sçai*, ajoûte t-il, *qu'il y a des gens qui forment des difficultez là dessus, & qui traduisent la crédulité des Péres jusqu'à vouloir les faire passer pour des esprits foibles. Mais ces gens-là méritent bien mieux d'être tournez eux-mêmes en ridicules. Car n'étant incrédules que parce qu'ils sont ignorans, ils voudroient néanmoins qu'on les en crût plus sensez & plus habiles.* Vossius dit dans la suite de cet extrait les choses du monde les plus raisonnables au sujet des livres qu'on nomme Apocriphes, de ceux des Sibylles, de ceux d'Hermés, & de ceux d'Hystaspe : & pour toute réfutation M. Van-Dale répond dédaigneusement à un homme tel que Vossius : Mais je m'ennuye de telles bagatelles ; elles me font honte, elles me font mal au cœur : *Sed tædet, piget, ac pudet me talium nugarum.* Car je n'appelle pas réfutation la priére peu sérieuse qu'il fait à Vossius de lui dire si c'étoit le bon ou le mauvais Esprit qui faisoit parler la Sibylle.

L'obſervation de S. Clément me méne droit à l'éclairciſſement du prétendu Sibylliſme. L'Apôtre des Gentils a renvoyé les Gentils à la Sibylle, & les Péres les ont renvoyez à elle en ces termes, ou en des termes de quelque formule équivalente : *Puiſque vous tenez la Sibylle pour une Prophéteſſe, & que vous avez foi à ſes Oracles ; voilà ce qu'elle dit contre votre Religion, ou en faveur de la nôtre* : c'eſt-à-dire, que les Péres ne s'étoient pas entêtez des Oracles Sibyllins, comme on a oſé le dire ; mais qu'ils ont profité de l'entêtement des Payens qui avoient adopté ces Oracles. C'eſt un fait prouvé par avance dans le 1. article de cette Lettre, où ſur le ſujet de la Sibylle j'ai mis de ſuite les paſſages de S. Juſtin, de S. Clément, de l'Empereur Conſtantin, d'Arnobe, de Lactance, & de S. Auguſtin ; tous paſſages en forme purement *conceſſive* par rapport à l'inſpiration de la Sibylle.

Mais après tout, nous dit M. Van-Dale, les Chrétiens du tems d'Origéne tenoient la Sibylle pour une Prophéteſſe; aux enſeignes, qu'ils en furent nommez *Sibylliſtes* par les Payens qui ſe moquoient de leur crédulité. M. Van-Dale s'eſt mépris certainement ſur ce fait, s'il a crû que c'étoient les Payens qui pour ſe moquer des Chrétiens les avoient appellez *Sibylliſtes* : puiſqu'il eſt très-conſtant que les Payens eſtimoient les Oracles Sibyllins. Ecoutons Origéne. *Celſe dit qu'il y a parmi les Chrétiens des Pſychiques, des Pneumati-*

ques , des Gnoſtiques . . Il a dit encore qu'il y avoit quelques Sibylliſtes : ayant peut-être oüi dire que quelques-uns avoient blâmé ceux qui croyoient que la Sibylle avoit été une Prophéteſſe, & qu'ils leur avoient donné le nom de Sibylliſtes. M. Van-Dale produit ce fait pour un exemple clair & manifeſte des crimes par leſquels les Chrétiens ont expoſé la Religion Chrétienne à la dériſion des Payens : voici de ſon Latin... [a] *Quòd per talium talia flagitia Religio Chriſtiana etiam Ethnicis ludibrio fuerit : cujus rei* [e] *exempla non deſunt ; ut inter alia apud Originem lib. 5. contra Celſum manifeſtè patet ex nomine* Sibylliſtarum , *ab Ethnicis , etiam inter Chriſtianos objecto iis qui Sibyllarum ſcriptis patrocinabantur.* Si cette phraſe veut dire que le Corps des Chrétiens traitoit de Sibylliſtes ceux d'entre eux qui étoient entêtez des livres Sibyllins , cela renverſe la prétention de M. Van-Dale ; car il paroît bien par-là que le Corps des Chrétiens n'étoit pas dans cet entêtement. Si cela veut dire ou que les Payens pour ſe moquer des Chrétiens leur avoient donné le nom de Sibylliſtes , ou que Celſe leur objectoit ce nom pour tourner en ridicules ceux d'entre eux qui prenoient ſous leur protection les livres des Sibylles, M. Van-Dale n'y a pas bien penſé : car tout au contraire ce nom & cette protection auroient néceſſairement attiré quelque conſidération aux Chrétiens de la part des Payens , qui faiſoient gloi-

[a] 1. Diſſ. p. 5.

re de leur Sibylliſme. Et quant à Celſe, il eſt aſſez fou de la Sibylle, pour oſer dire aux Chrétiens [a] *qu'ils auroient bien mieux fait de lui donner le nom de Fille de Dieu, qu'à* JESUS-CHRIST *celui de Fils de Dieu.* Il prétend qu'Hercule, Eſculape, Orphée, Anaxarque, Epictéte, & la Sibylle, *pour laquelle quelques uns des Chrétiens tenoient encore*, dit-il, méritoient la préférence ſur le Fils de Dieu que nous adorons. Les propres paroles de cet Epicurien inſenſé ſont rapportées par Origéne dans le ſeptiéme livre, juſques auquel M. Van-Dale ne ſemble pas avoir pouſſé ſa lecture. Il faut même qu'il ait lû avec beaucoup de précipitation l'endroit du cinquiéme, où il eſt parlé des Sibylliſtes: car Celſe n'y nomme les Sibylliſtes, que comme il y nomme les Simoniſtes, les Héléniſtes, les Marcelliniſtes, les Mariamniſtes, & les Marthiſtes, toutes Sectes imaginaires, qu'il joint à d'autres plus réelles, à deſſein de groſſir la liſte des Sectes qui s'étoient formées dans le Chriſtianiſme. A quoi Origéne oppoſe, pour fermer la bouche à ce Philoſophe, les diverſes Sectes qui s'étoient formées dans la Philoſophie: ajoûtant pour réponſe finale: *Quel interêt prenons nous pour tous ces partis, nous qui ſommes du Corps de l'Egliſe?* L'Egliſe ne prenoit donc aucun interêt pour les Sibylliſtes. De ſorte que le Sibylliſme des premiers Chrétiens & des Péres n'eſt pas mieux prouvé que leur Marthiſme, leur

[a] Orig. contre Celſe liv. 7.

Mariamnisme & leur Hélénisme par l'énumération impertinente de Celse. Et voilà neanmoins le premier & le seul Auteur ancien qui ait parlé de *Sibyllistes*.

Je veux, en finissant sur cette matiére, prendre M. Van - Dale pour juge de l'entêtement des Péres pour la Sibylle, & le faire conjecturer, autant par la maniére dont les uns ont parlé d'elle, que par le silence que les autres ont gardé sur son chapitre, s'ils ont prétendu en faire un grand pilier du Christianisme, comme M. Van-Dale se l'est figuré. Eusébe dans tout son grand Ouvrage de la Préparation Evangélique ne la cite que comme ayant parlé de la Tour de Babel. Théodoret l'a oubliée dans son long Discours des Oracles, & dans sa Thérapeutique entiére, qui est son grand Ouvrage, contre les Payens. Saint Augustin dit après Cicéron, qu'on n'a pas accoûtumé de la croire, mais plûtôt ses Interprétes, lesquels sur des conjectures incertaines, tirent de ses Oracles, ou façons d'Oracles, ce qu'ils peuvent ou ce qu'il leur plait : [a] *Aditum est ad libros Sibyllinos : in quo genere Oraculorum, sicut Cicero in libris de Divinatione commemorat, magis Interpretibus, ut possunt, sive volunt, dubia conjectantibus, credi solet.*

Les Sibylles ont été au nombre de dix, quoiqu'on en parle ordinairement en singulier. Quand [b] S. Clément nous dit de la Sibyl-

a S. Aug. de la Cité liv. 3. ch. 17.
b 1. Tapisserie.

le Delphique, sur la Foi de Sérapion, que sa mére Lamia la fit élever par les Muses sur le mont Hélicon, & que son talent pour la prédiction ne finit point avec elle ; puisque ce que son corps exhala de plus subtil lorsqu'elle mourut, c'est ce qui instruit encore aujourd'hui les oiseaux sur l'avenir, & ce qui fait réüssir la Divination par les sorts : que la partie de son corps qui se changea en terre, fit de l'herbe, & que tous les animaux qui broutent dans les endroits où il repousse toûjours de cette herbe, deviennent des animaux prophétiques ; [a] d'où il arrive encore que quand on leur ouvre le ventre, on trouve des prédictions très-bien marquées dans leurs entrailles : que pour l'ame de la Sibylle, elle alla se loger dans la Lune, où nous voyons une espéce de visage de femme, sous lequel cette ame paroît assez imparfaitement : quand, dis-je, ce Pére se donne la peine de nous apprendre toutes ces particularitez de la Sibylle Delphique, l'une des plus importantes ; ce n'est pas, je croi, pour nous marquer, ou pour nous inspirer, une créance sans reserve pour elle.

[b] Lactance qui a plus profité des Oracles Sibyllins contre les Payens, qu'aucun autre, nous répréſente la Sibylle Cumée comme une espéce de marchande de celles qui se piquent de n'avoir qu'un mot, qui est leur premier &

[a] Voyez Plutarque sur la question, *Pourquoi la Pythie ne répond plus en vers.*

[b] Institutions liv. 1. ch. 6. De la fausse Religion.

leur dernier mot. Car elle voulut vendre à Tarquin toutes ſes Poëſies en neuf livres à un prix ſi exorbitant que le Roi jugea par cette demande, que la Poëſie avoit tourné la tête à la bonne Sibylle, & ſe moqua d'elle. Sur quoi elle jetta au feu ſon premier cahier de vers qui en contenoit trois livres, & demanda audacieuſement la même ſomme des ſix reſtans. Tarquin la jugea encore plus folle, & rejetta ſa ſeconde demande avec encore plus de mépris. Elle en brûla de dépit ſon ſecond cahier ſur le champ, & ne laiſſa pas de propoſer au Roi le même marché pour le tiers qui reſtoit de l'Ouvrage. Le Roi eût enfin pitié d'elle, & lui fit compter l'argent qu'elle demandoit avec lequel elle s'en alla, & ne parut plus. Lactance avoit ſes garans ſur ce fait, par exemple, [a] Solin qui dit, *Sibylla priores duos libros, Tarquinio ſuperbo parcius pretium offerente, ipſa exuſſerat.*

Au bout de tout cela, Lactance croit avec aſſez de fondement, & S. Jérôme après lui, que ces merveilleuſes Sibylles n'ont été ni des Vierges ſolitaires, comme on le diſoit, ni des Filles tombées du Ciel, comme l'aſſuroit Héraclite: mais dix livres d'un même Poëme, comme les Muſes d'Hérodote ſont les neuf livres de ſon Hiſtoire: que ce Poëme eſt de piéces rapportées, trouvées en divers pays; ce qui a fait la Sibylle Delphique, la Cumée, & ainſi des autres, & que le Poëme entier rou-

[a] Solin ch. 8.

lant sur des matiéres sacrées, & contenant des espéces de Prophéties divines, a été intitulé *la Sibylle*, c'est-à-dire, *le Decret de Dieu, les volontez des Dieux, l'ordre & le conseil divin*, par un mot composé de deux termes d'un Grec Provincial, & Eolique; de *Sios* qui veut dire, *Dieu*, & de *bylé* qui signifie *volonté, décret*: Σιὸς *enim Deos, non* Θεὸς; *& consilium* Βυλὴν *non* Βυλὴν *appellabant, Æolico genere sermonis.* Ce qu'il y a de vrai, c'est que les Péres n'ont jamais établi la Religion sur les Oracles Sibyllins, ni *embrassé leur autorité*, comme parle S. Augustin, pour la faire valoir quand ils traitoient d'affaires de Religion entre eux, & avec les Chrétiens...*non tamen valent ad istorum authoritatem amplectendam*: que les Péres n'ont été rien moins que *Sibyllistes* quoiqu'ils ayent cité la Sibylle aux vrais Sibylliftes, c'est-à-dire, aux Payens, qui l'étoient pour la plûpart à un point qu'il n'y avoit qu'elle qui pût leur faire entendre raison, comme nous l'a dit Lactance: qu'enfin l'opinion très-commune des Péres est, que si les Sibylles ont été inspirées, elles l'ont été par le Démon; ce qui n'est nullement opposé à ce que quelques-uns d'eux ont dit que Dieu avoit fait parler les Sibylles, puisque nous sçavons que JESUS-CHRIST a fait parler les Démons, & les a fait taire à son gré.

Le Sibyllisme des Péres est donc une chimére: leur Pythagorisme en est une autre: leur crédulité outrée pour le surnaturel des Oracles,

en eſt une troiſiéme. Ce n'eſt pas à dire qu'ils n'y en ayent admis quelquefois, comme il eſt néceſſaire que je le faſſe entendre dans l'article ſuivant.

ARTICLE V.

Les Péres ont crû avec raiſon qu'il y avoit quelquefois du ſurnaturel dans les Oracles du Paganiſme.

MOnſieur Van-Dale prétend que quand ils n'auroient crû que cela, ils l'auroient crû ſans raiſon; & que quand ils ſe ſeroient bornez à reconnoître l'opération des Démons dans les ſeuls cas où l'Ecriture ſemble la réconnoître, ils auroient été trop crédules. Là-deſſus il débite une doctrine très-ſcandaleuſe, ſçavoir, que le ſurnaturel des Oracles quelconques eſt chimérique, que les Démons ne s'en ſont jamais mêlez, qu'ils n'y ont jamais opéré extraordinairement *ni parmi les Juifs, ni dans les contrées de la Gentilité Orientale*; que l'Ecriture ne nous enſeigne rien de tel, [a] *ſacra Scriptura nihil tale quid nos de Ethnicorum Oraculis docet*; & que comme elle ne dit rien de tel, rien ne nous oblige à le dire. Mais que dira-t-il lui-même aux récits ſuivans?

Dans les Actes 16. 16. *Or il arriva que comme nous allions à la priére* (c'étoit dans la Ville

[a] Dans la Préface.

de Philippes en Macédoine pays de Gentilité) *nous rencontrâmes une certaine Fille qui étoit possédée de l'Esprit de Python, & qui faisoit beaucoup gagner ses Maîtres par ses divinations. Cette Fille nous suivant Paul & nous, crioit & disoit : Ces Hommes-là sont serviteurs du Dieu Très-haut, lesquels vous annoncent la voye du salut ; & elle continua pendant plusieurs jours. Comme cela faisoit de la peine à Paul, se retournant il dit à l'Esprit : Je te commande, au nom de* JESUS-CHRIST, *de sortir du corps de cette Fille ; & l'Esprit sortit à l'heure même. Cependant les Maîtres de la Fille qui voyoient l'espérance de leur gain perduë, prenant Paul & Silas, les menérent aux Principaux de la Ville dans le lieu où l'on rendoit la justice.*

Dans le 1. livre des Rois chap. 28. une Femme *possédée de l'Esprit de Python*, connuë dans sa contrée par ses divinations & par ses évocations, est visitée par Saül travesti, parce qu'il ne veut pas qu'elle sçache qui il est. Elle ne laisse pas de le deviner, ou de l'apprendre de Samuel qu'elle ressuscite, comme Saül l'avoit desiré. Dans le même livre & dans le même chapitre on voit *Saül* qui *extermine les Magiciens & Devins, & fait mourir ceux qui avoient l'Esprit de Python dans le ventre.*

Dans le 4. livre des Rois ch. 1. Ochosias dangéreusement malade, envoye consulter le Dieu d'Accaron Belzébut pour sçavoir de luï quelle sera l'issuë de cette maladie. Là - dessus l'Ange du Seigneur parle à Elie, & lui ordon-

ne d'aller dire à ceux que le Roi envoyoit à Accaron : *N'y a-t il point de Dieu en Israël, que vous alliez consulter Belzébut le Dieu d'Accaron ? Puisqu'on en use ainsi, voici ce que dit le Seigneur : Tu ne descendras pas du lit où tu és monté ; mais tu y mourras.*

Dans le 3. livre des Rois ch. 22. *Il sort un Esprit qui se présente devant le Seigneur, & lui dit, Je m'en va tromper Achab. Comment le tromperas-tu ? lui demande le Seigneur. C'est que je serai l'Esprit de mensonge dans la bouche de tous ses Prophétes. Le Seigneur lui dit, Tes tromperies réüssiront. Va, & fai comme tu l'as dit.*

Dans le livre des Nombres ch. 22. on voit un Devin établi en Mésopotamie pays de Gentilité, où il avoit des Augures pour ses associez. Il y avoit aussi son Dieu qui lui répondoit à paroles distinctes & articulées : car Balaam, qui étoit ce Devin, ne marque aucune surprise d'entendre une voix qui lui répond. C'étoit la voix du vrai Dieu qui lui répondoit cette fois là, à la place de son Dieu ordinaire qu'il croyoit entendre. Ce qui prouve que son Dieu lui avoit parlé quelquefois.

Les quatre cens cinquante Prophétes de Baal dont il est fait main-basse dans le troisiéme livre des Rois ch. 18. avoient leurs Dieux, lesquels avoient fait quelquefois pour eux des choses qui tenoient du surnaturel. Car autrement ces Prophétes n'auroient eû garde d'accepter au péril d'être mis en piéces,

comme

comme il arriva, le défi que leur donne Elie de faire brûler du bois sans y mettre le feu.

Enfin les Devins & Enchanteurs de Pharaon avoient en main du surnaturel, quand ils entreprirent de copier Moïse, lui répondant, pour ainsi dire, coup pour coup; lui rendant serpens pour serpens; faisant naître des grenouilles par tout dès qu'il en eut fait naître, & changeant en sang l'eau de la mer quand il eut changé en sang toutes les eaux des fontaines & des rivières.

Les Péres n'ont pas été des incrédules, mais des fidéles: *Noli esse incredulus, sed fidelis*: ce qui fut dit à un Apôtre, ils se le sont tenu pour dit. Pleins de religion ils ont tous reconnu la Divination des Esprits de Python, celle du Dieu d'Accaron, celle de Balaam & de ses Augures, & celle qui rendit si présomptueux les Prophétes de Baal: ils ont crû que l'Esprit qui demanda permission d'abuser Achab par les mensonges de ses Prophétes, s'étoit offert au Seigneur pour quelque chose de plus que pour faire continuer de mentir tout naturellement de simples imposteurs: ils ont reçû avec une foi respectueuse tout le surnaturel que l'Ecriture attribuë aux Démons: fondez en Ecriture, ils ont reconnu des Oracles gouvernez par des Démons en pays de Gentils, parmi les Orientaux, & parmi les Juifs.

Contre cette doctrine des Péres & de tout le monde Chrétien, en voici une qui fait horreur. *Il n'est donc pas clair qu'il y ait eû ni dans la*

Gentilité d'Orient, ni entre les Juifs, aucun Oracle servi par le Démon, si ce n'est en la maniere que je crois l'avoir déja enseigné. Quelques lignes auparavant il avoit enseigné dans l'exemple de la Pythonisse de Saül, exemple qu'il étend à l'Oracle de Belzébut le Dieu d'Accaron, & ensuite à tous les Oracles indiquez dans l'Ecriture, il avoit déja enseigné comme une chose assez constante, dit-il, & assez claire selon son jugement, *qu'aucun prestige du Démon n'y avoit été nécessaire, qu'aucun prestige n'y avoit eû lieu : qu'il n'y avoit eû en tout là-dessous que des fourberies humaines : qu'il n'y avoit été opéré quoique ce soit qui fût ou au-dessus, ou au-de-là du naturel.* Il est bon qu'on l'entende parler lui-même. [a] *Non igitur patet fuisse etiam apud Gentes Orientales, aut inter Judæos, ulla Oracula per Diabolum administrata, nisi tali modo, ut jam puto me docuisse . . . Satis clare, meo judicio constat, neque opus fuisse hîc ullis Diaboli præstigiis, neque omnino locum habuisse : sed meras subfuisse fraudes humanas : neque aliquid præter-aut super-naturale hic patratum.* Il avoit enseigné ailleurs que [b] *l'Ecriture sainte attribue à ce perdu*, c'est ainsi qu'il appelle le Démon, *d'autres choses bien éloignées des Oracles & de leur surnaturel, par lesquelles il nous dresse finement des embûches, lorsqu'il tourne au tour de nous comme un lion rugissant,*

a 2. Diss. p. 204. & 205.

b Pag. 184. *Ille perditus . . . Certè alia longè ipse adorbit sacra Scriptura, quibus subdolè nobis insidiatur : dum ut leo rugiens obambulat, quærens quem devoret.*

cherchant quelqu'un à dévorer. Voilà toutes les opérations des Esprits de Python bornées à tourner au tour des Charlatans pour les tenter de mentir : voilà toute la Divination de ceux & de celles qui avoient un Esprit de Python, changée en impostures humaines ; toutes les Pythonisses reconnues pour fines fourbes, comme celle de Saül : & l'exemple de celle des Actes montre, ajoûte-t-il, que le Démon n'avoit pas besoin de s'aider de la Divination, & des Oracles [a] *Non patet fuisse etiam inter Judæos ulla Oracula per Diabolum administrata, nisi tali modo, ut jam puto me docuisse, neque (uti ex Actorum 16. 16. ostensum est) talibus indigebat adjumentis.* Il n'est pas mal aisé de comprendre ce que c'étoit, selon sa pensée, que chasser l'Esprit de Python, & le faire taire. Si ce miracle eût été opéré en la personne de la Pythonisse de Saül, ce miracle auroit consisté en ce qu'on auroit ôté toute créance à cette Charlatane auprès du public, ou en ce que le Démon auroit reçû défense de la plus tenter de faire un si honteux métier. Je ne sçai si M. Van-Dale oseroit dire tout haut que tel fut le miracle de S. Paul.

Ainsi sous une plume entreprenante, tous les récits de ce genre deviendront un langage populaire, impropre, & abusif dans nos livres saints : ainsi les fourberies humaines feront des Esprits de Python & des Pythonisses allégoriques, donneront un Dieu métaphorique à la

[a] 1. Diss. p. 205.

Mésopotamie, & un autre aux Accaronites : ainsi toutes les opérations des malins Esprits pour la Divination, pour les enchantemens, pour les maléfices, pour la magie, seront tournées en métaphore, en allégorie. Quelle porte pour donner le même tour au saint ministére des Anges, & à tout le surnaturel contenu dans les saintes Lettres ! Pour anéantir tout ce surnaturel, on ne rejettera aucun trait des Ecritures canoniques, comme S. Augustin le disoit des Priscillianistes ; mais on y allégorisera tout à sa fantaisie, on y renversera tout ce qui renverse cette erreur : a *Nihil Scripturarum Canonicarum repudiant . . . legentes omnia . . . sed in suos sensus allegorizando, vertentes quidquid in sanctis libris est, quod eorum evertat errorem.* Ce Pére tolére en quelque sorte la tentative des Philosophes Allégoristes pour essayer de couvrir les turpitudes de la Religion Poëtique : mais qu'auroit-il dit de l'attentat d'un Allégoriste qui encourage les Libertins à regarder comme un Poëme (ce qu'on ne peut dire sans horreur) un livre divin pour lequel les plus grands Philosophes ont eu une vénération & une avidité remarquées par tous les Péres ? La suppression du surnaturel de la Divination des Esprits de Python, cette suppression, dis-je, projettée par M. Van-Dale attaque l'Ecriture : c'est l'intérêt de tout le nom Chrétien.

a S. Aug. dans le livre des Hérésies à *Quodvult Deus* ; nombre 70.

Continuons. Les Péres qui voyoient ce surnaturel établi dans l'Ecriture, de la même maniére que celui des possessions, par exemple, & des miracles en tout genre, l'ont admis dans les Oracles des tems postérieurs à J. C. avec les mêmes régles de sagesse & de précaution qu'ils ont observées par rapport au surnaturel des miracles & des possessions : uniformes à affirmer le surnaturel de toutes ces choses en général, & appliquez à l'examiner dans les cas particuliers avec toute la diligence humainement possible : également fermes sur la thése, & difficiles sur l'hypothése : recevant sans peine pour vrais Oracles ceux qui étoient attestez par des preuves auſquelles tout esprit raisonnable devoit se rendre ; rejettant ceux que la notorieté & l'évidence ne les forçoient pas de recevoir : & comptant toûjours que sur les choses qui sortent de l'ordre naturel, qui donnent du relief, & qui peuvent être contrefaites en mille maniéres, la présomption est pour l'artifice jusqu'au moment de la conviction complete de la vérité. Quand dans le cours de la monoye on a découvert un grand mélange de piéces fausses, on n'en reçoit pas une sans la peser. Sur quelques vraies possessions, combien de fausses ? Il en pouvoit être ainsi des Oracles, & l'on devoit même s'en défier davantage; parce que la Possession humilie, & la Divination fait considérer. Ce n'est pas faire des conjectures en faveur des Péres, que de les supposer dans les principes de la prudence ordinaire,

Outre les Oracles dont le surnaturel est attesté par les saintes Lettres, il faudroit n'avoir jamais lû les Péres (même ceux qui ont usé de la *Concession* la plus expresse dans le cas de la dispute avec les Payens sur le sujet de leurs Oracles) il faudroit, dis-je, ne les avoir jamais lûs, pour douter qu'il n'y ait eû d'autres Oracles qu'ils ont attribuez au Démon; comme en particulier ceux que les corps des Martyrs inhumez dans le voisinage des Temples des faux Dieux, rendoient muets tout d'un coup; & ceux ausquels les premiers Fidéles imposoient silence devant tout le monde, en prononçant le sacré Nom de JESUS-CHRIST, ou en formant de la main le signe de sa Croix salutaire: tous faits qui nous sont attestez comme notoires par les Péres, & par les Payens mêmes: faits justificatifs & vérificatifs (si ce mot se pouvoit dire) de ces Oracles Evangéliques, [b] *Ayant assemblé ses douze Apôtres, il leur donna un pouvoir absolu sur les Démons...* [c] *Jesus menaça l'Esprit immonde en lui disant, Tais toi, & sors du corps de cet Homme...* [d] *Il chassa plusieurs Démons, & il ne leur permettoit pas de parler...* [e] *En vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi, fera les œuvres que je fais: il en fera même de plus*

a Arnobe liv. 1. *Christi nomen audium fugat noxios, Spiritus imponit silentium Vatibus, Haruspices inconsultos reddit, &c.*
b S. Luc 9. 1.
c S. Marc 1. 25.
d S. Marc 1. 34.
e S. Jean 14. 12.

grandes. Voilà du surnaturel ; & de celui des Oracles, prophétisé en quelque sorte ; des Démons qui seront chassez au nom de JESUS-CHRIST, & auxquels ceux qui croiront, imposeront silence. Les Péres n'ont pas certainement manqué de foi pour cette prédiction : ainsi l'énoncé de mon cinquiéme Article est suffisamment justifié.

ARTICLE VI.

Les Péres ont crû que les Oracles avoient cessé, non pas tout d'un coup à la venuë de JESUS-CHRIST, *mais successivement, à mesure que l'Evangile avoit été reçû dans toutes les parties du monde.*

J'EN ai quatre preuves qui sont sans réplique : la premiére est que les Péres l'ont dit en termes formels & souvent répetez : la seconde qu'ils rapportent eux-mêmes des Oracles rendus long-tems après la venuë de JESUS-CHRIST : la troisiéme, que la publication de l'Evangile & sa réception parmi les Payens est l'époque marquée dans les anciennes Prophéties pour la cessation des Oracles, comme les Péres le font remarquer : la quatriéme, que l'argument victorieux qu'ils tirent en faveur du Christianisme, de la cessation des Oracles, dépend absolument de cette époque.

Avant que d'éclaircir ces preuves, je vous remets ici, MONSIEUR, la supposition que je réfute, dans les propres termes de Mr. Van-Dale. [a] *Eusébe, & les autres ont entrepris, aussi témérairement qu'Eusébe, de montrer que la cessation des Oracles est arrivée environ la naissance de notre Sauveur, & à cause de cette naissance:* ET *circa Servatoris nostri nativitatem, & ob nativitatem istam Oraculorum defectum accidisse.* Observez que c'est selon lui une témérité de dire que la cessation des Oracles soit arrivée à cause de la naissance de notre Sauveur. Il dit en finissant sa premiére Dissertation, qu'il examinera dans la seconde si les Oracles ont cessé pour cette cause, [b] *an ex tali causa cessaverint:* il veut dire qu'il réfutera ce sentiment, qui est, selon lui, téméraire: & il ne le réfute point autrement dans sa seconde Dissertation, qu'en y établissant, comme il tâche de faire, qu'il n'y avoit rien de surnaturel dans les Oracles du Paganisme. Ce qui fait voir que son raisonnement est tel: Il n'y avoit rien de surnaturel dans les Oracles: donc c'est un sentiment téméraire de croire que leur cessation soit arrivée à cause de la naissance de notre Sauveur. Faisons-lui faire une autre démarche avec ce raisonnement: Il n'y avoit rien de surnaturel dans toute la Religion ou l'Idolâtrie Payenne (sur-tout les Oracles n'ayant eû rien de surnaturel, comme il croit le prouver)

[a] 1. Diss. p. 23.
[b] Page 181.

donc selon ses principes c'est un sentiment téméraire de croire que l'abolition de la Religion Payenne soit arrivée à cause de la naissance de notre Sauveur : Qui ne boucheroit les oreilles à cette impieté ? Car tout le Christianisme a regardé cette abolition comme le plus étonnant de tous les miracles opéré par la naissance & par l'avenement de notre Sauveur. Ce Docteur s'est ôté lui-même l'évasion puérile de distinguer *la naissance* de *l'avenement* : tant parce qu'il dit de l'avenement, ce qu'il avoit dit de la naissance [a] *Nulla doctioribus restant rationes & causæ, cur existiment Ethnicorum Oracula cum Servatoris nostri adventu fuisse extincta* ; que parce que [b] la proposition contradictoire de celle qu'il nomme téméraire, est celle-ci ; *La cessation des Oracles n'est arrivée ni environ la naissance de notre Sauveur, ni à cause de cette naissance* : où il est visible que le terme *d'avenement* substitué à celui de *naissance*, feroit tout le même sens ; cet Ecrivain faisant une distinction méditée de cette naissance sous deux regards, sous celui d'une fausse époque, & sous celui d'une fausse cause de la cessation des Oracles. De sorte qu'outre la fausseté de l'époque, il prétend de plus, qu'il est faux que la naissance ou la venuë du Fils de Dieu ait contribué mi-

a Page 181.

b Page 23. Proposition attribuée aux Péres. *Oraculorum defectus & circa Servatoris nostri nativitatem, & ob nativitatem istam accidit.* La contradictoire : *Oraculorum defectus nec circa Servatoris nostri nativitatem, nec ob nativitatem istam accidit.*

raculeuſement à l'extinction des Oracles ; parce que n'étant que des fourberies humaines, ils ſont tombez d'eux-mêmes : & par une induction tirée de ce raiſonnement, tout le reſte de l'Idolâtrie Payenne ; qui ne conſiſtoit qu'en erreurs, en ſuperſtitions, en diſſolutions très-humaines, eſt tombé de lui-même, ſans que la venuë du Meſſie promis y ait contribué d'une maniére miraculeuſe. Il paroît qu'il avoueroit le tout ſans aucune peine : mais qu'il l'avouë ou non : c'eſt toûjours une conſéquence très-ſcandaleuſe de ſa doctrine ; & j'ai dû le faire remarquer. Venons maintenant à l'éclairciſſement de mes preuves ſur le fait énoncé dans le titre de l'Article : car il n'eſt pas néceſſaire que je m'arrête ici à dire à M. Van-Dale que les opinions & les pratiques les plus humaines, paſſées en Religion dans tout le monde Payen, c'eſt-à-dire, preſque dans le monde entier, ne demandoient pas moins qu'un miracle de la toute-puiſſance divine pour être extirpées, quand même il auroit prouvé qu'il n'y eût jamais rien de ſurnaturel dans les Oracles. Je pourrai lui faire voir ſon illuſion ſur ce point avant que de finir ma Lettre.

Ce que j'ai à prouver à cette heure, c'eſt que les Péres ont crû que les Oracles du Paganiſme avoient ceſſé à meſure que l'Evangile avoit été reçû des Payens. S. Cyrille d'Alexandrie fait conſidérer à Julien l'Athée (nous diſons l'Apoſtat) *que les Oracles ſe ſont*

a S. Cyr. liv. 6. contre Julien.

tûs, non pas à la venuë de JESUS-CHRIST, *mais lorsque* JESUS-CHRIST *ayant fait briller sa lumiére au monde, toute la tyrannie des Démons a été renversée.*

Ecoûtez, dit Eusébe, *les Auteurs Payens, qui avoüent eux-mêmes que leurs Oracles ont cessé, à mesure que la doctrine salutaire & évangélique du seul Dieu, & de notre Sauveur* JESUS-CHRIST, *s'étendoit sur la terre, brillant comme une lumiére aux yeux de tous les Hommes.* Ces paroles précises d'Eusébe se lisent dans le premier chapitre de son cinquiéme livre de la Préparation Evangélique. Il y fait ressouvenir son Lecteur qu'il a été déja montré que les *Anthropothysies*, c'est à-dire, *les Sacrifices de victimes humaines*, avoient cessé dans le même tems, & de la même maniére que les Oracles, c'est-à-dire, par la prédication de l'Evangile, & à mesure qu'il a été reçû parmi les Gentils : & sans craindre la redite, tant il a envie de se faire entendre, il ajoûte que *tous les Oracles sont morts*, c'est son expression, *& que personne n'a plus la rage de verser du sang humain dans les sacrifices, depuis que la divine puissance de notre Sauveur a fait briller son Evangile, comme la lumiére du jour, aux yeux de tous les Hommes.* Eusébe dit positivement dans le quatriéme livre de la Préparation Evangélique chapitre dix-septiéme, que *l'usage des Anthropothysies fut aboli, comme on l'apprend par l'Histoire, sous le regne d'Adrien*, qui mourut en cent trente-neuf

selon sa Chronique. *Et c'est justement le tems*, continuë-t-il, *environ lequel la doctrine du Sauveur eut assez de force pour pénétrer parmi tous les peuples.* Nous dire que les Oracles ont cessé avec les Anthropothysies, & que celles-ci n'ont été abolies que sous Adrien, c'est dire bien nettement que les Oracles ont poussé du moins jusqu'à Adrien, & se sont maintenus près d'un siécle & demi après la venuë de JESUS-CHRIST. Ce n'est pas à dire pourtant qu'Eusébe borne au regne d'Adrien la durée des Oracles en général, mais seulement de ceux qui demandoient des victimes humaines ou pour les sacrifices. Car dans le seiziéme chapitre de son cinquiéme livre il passe sans peine à Porphyre un Oracle d'Apollon par lequel Apollon avertit lui-même son Prêtre de ne plus compter sur divers Oracles qu'il lui nomme; mais il lui apprend en même-tems que les eaux Prophétiques de Mycale & celles de Claros font encore leur devoir, & qu'on peut s'y fier, ainsi qu'à l'Oracle du mont Parnasse. Il accorde de même à Plutarque que les Oracles des Fontaines étant tous taris à la reserve d'un ou deux dans son pays de Bœotie, jadis le plus abondant en eaux parlantes, les sources de Lébadie continuent de faire des Devins à leur ordinaire: & parce que Plutarque croit que l'Oracle de Delphes n'est nullement problématique, Eusébe le laisse croire. C'est que suivant la créance d'Eusébe & de tous les Péres, le déclin des Oracles suivant le cours de

l'Evangile, ils tomboient successivement tantôt en un lieu, tantôt en un autre : leur décadence ayant commencé depuis qu'il y avoit eû des Chrétiens au monde, & continuant toûjours à proportion que les Chrétiens se multiplioient.

Demandons à Théodoret depuis quand l'eau Castalienne a perdu sa vertu divinatrice, aussi-bien que le canal de Colophone ; depuis quand tous les autres Oracles de réputation ont cessé ou, ce qui revient au même dans son stile figuré, depuis quand les Démons qui y étoient en embuscade pour nous perdre, ont pris la fuite, & déserté ces coupe-gorges. Il répondra d'abord que [a] *c'est depuis la manifestation de notre Sauveur, dont ces malins Esprits n'ont pû soûtenir la lumiére* : & là-dessus M. Van-Dale s'imaginera que par le mot de *manifestation* Théodoret entend la naissance du Fils de Dieu : mais plus bas dans le même Discours des Oracles cet Evêque s'expliquera, & dira que les Démons se sont dissipez *quand ils ont vû que la Prédication de la Vérité*, ou les Prédicateurs de l'Evangile *parcouroient toute la terre.*

S. Athanase trompera de même un lecteur peu apliqué par ces paroles : *Quand est-ce que les Oracles ont cessé & ont été anéantis dans la Gréce & dans le reste du monde ? si ce n'est lorsque le Sauveur s'est manifesté à la terre* : Mais il fera connoître quelques lignes après, de

[a] Théod. Térapeut. 10. Discours des Oracles.

quelle sorte de manifestation il s'agit, par ces autres paroles qui n'ont rien d'équivoque. * *Anciennement tout étoit plein de prestiges magiques ; & les Oracles de Delphes, de Dodone, de Bœotie, de Lycie, de Lybie, d'Egypte ; ceux des Cabires, & la Pythie étoient d'agréables illusions dont tous les hommes se repaissoient. Maintenant, depuis que* JESUS-CHRIST *est annoncé par tout, on est revenu de ces manies, & il n'est plus personne qui se mêle de rendre des Oracles.*

Si M. Van-Dale lit les Péres, comment se console-t-il de les entendre qui lui disent sans cesse : *Vous nous en avez imposé* ? Que doit-il dire en lui-même, quand il lit dans S. Justin cette question, qui est la quatre-vingt-neuviéme des cent quarante-six qui lui sont proposées par les Orthodoxes ; *Si toute erreur & toute séduction a cessé par l'avenement de* JESUS-CHRIST, *d'où vient que les Démons parlent encore par les Devins qu'on nomme Engastrimythes* ? Car voilà des Chrétiens de l'Eglise primitive, & les Chrétiens Orthodoxes qui ne croyent pas, comme l'a dit M. Van-Dale, que le Sauveur ait imposé silence aux Démons au tems ou environ le tems de son avenement ; puisqu'ils disent qu'il y a encore des Démons qui parlent par des Devins. Et que dit-il de la réponse de S. Justin en ces termes ? *Puisque j'ai dit ailleurs que tout n'est point encore assujetti à J. C. jusqu'à tant qu'il ait détruit toute*

* S. Athan. De l'Incarnation du Verbe.

principauté & toute puissance, il est clair que toute séduction de la part des Démons n'a pas encore cessé. Il est vrai qu'elle a cessé dans ceux qui croyent en JESUS-CHRIST : *mais les Démons opérent encore la séduction dans ceux qui ne croyent point en lui.* Par ces paroles, *Puisque j'ai dit ailleurs*, S. Justin renvoye à la solution de la question trente-neuviéme, au sujet de ces paroles du Sauveur [a] *Et moi, quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi*, ou comme lit S. Justin, *j'attirerai à moi tous les hommes.* D'où vient donc demandoit-on, que tous les peuples n'ont pas encore embrassé la Foi? *On juge*, répond-il, *de toute proposition par sa propre fin. Ici la fin est, attirer tous les hommes, quand il aura détruit toute principauté, toute puissance, toute force. Il ne faut pas attendre avant la fin ce qui est de la fin.* Par ce renvoi S. Justin enseigne que la cessation entiére des Oracles ne peut arriver qu'avec l'extinction entiére de l'Idolâtrie ; que ces deux évenemens sont liez ensemble, ou plûtôt n'en font qu'un ; qu'il doit être nécessairement précédé de la destruction de toute puissance opposée à JESUS-CHRIST, conformément aux paroles du Texte entier ; *C'est à cette heure qu'on va faire justice au monde : le Prince du monde va être chassé : & moi quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi* : & qu'enfin être surpris de ce qu'il y avoit encore des Oracles, c'est être surpris de ce qu'il y avoit

[a] S. Jean 12. 32.

encore de l'Idolatrie en ce tems-là. De sorte que selon la doctrine de ce Pere, non-seulement tous les Oracles n'avoient pas cessé environ le tems de la naissance du Fils de Dieu, non-seulement il y en avoit encore ; mais on ne pouvoit pas même en être surpris si l'on entroit dans le vrai sens de l'Ecriture. Qui pourra donc jamais comprendre l'aveuglement de M. Van-Dale, ou son *ablepsie*, ou son *incogitance*? Car il semble que ces termes étrangers lui paroissent beaux, & qu'il se réjouit à les jetter sur les Peres.

Est-il nécessaire de lui faire voir que les Peres postérieurs à S. Justin, à Eusébe même, ont reconnu des Oracles rendus à Julien l'Apostat? tant ils étoient éloignez de croire qu'ils eussent tous cessé à la venuë de JESUS-CHRIST. Théodoret dans son Histoire Ecclesiastique livre 3. ch. 18. raconte que cet Empereur envoya consulter les Oracles de Delphes, de Dodone, de Délos, & d'autres lieux : & rapporte cette réponse, ou *cette menterie d'Apollon, par laquelle*, dit ce Pere, *le miserable Julien fut trompé* sur le succés de la guerre de Perse.

Nous voicy, tous les Dieux prêts à marcher en corps,
Prêts à rougir de sang, prêts à couvrir de morts,
Le rivage des eaux de la cruelle bête :
Je suis Mars, moi qui parle ; & je suis à leur tête.

Dans

Dans ce galimathias, *les eaux de la cruelle bête*, veulent dire, *les eaux du Tygre* qui se décharge dans le Golphe Persique. *Abusé par de semblables promesses*, dit S. Chrysostome, le Maître de Théodoret, Julien s'alla faire tuer miserablement dans la Perse. Ces deux saints & sçavans Evêques font célébre mention d'un autre Oracle rendu par l'Apollon de Daphné, dans le voisinage d'Antioche, par lequel ce Dieu dit à Julien qu'il n'avoit rien à lui dire, jusqu'à ce qu'il eût fait ôter d'autour de son Temple quelques morts qui l'incommodoient: il vouloit dire les Réliques de S. Babylas & celles de quelques jeunes Chrétiens martyrisez avec lui. Julien les fit ôter de là, & elles furent portées en triomphe dans Antioche. La nuit suivante le Temple Daphnitique, & la Statuë d'Apollon, tout fut brûlé par le feu du Ciel. *Et ce fut*, dit S. Chrysostome, *ce que le Démon gagna à faire ôter de sa place le Martyr qui reposoit auprès de ce Temple: car le Démon avoit déclaré à l'Empereur qu'il ne sçauroit parler, tandis qu'il avoit à ses côtez la chasse de ce mort.* Voilà un Oracle rendu par le Démon, & nettement reconnu par S. Chrysostome, aussi-bien que par Théodoret; qui dit à ce sujet dans son Discours des Oracles: *L'Apollon de Daphné, qui avoit fait déplacer d'auprès de son Temple les ossemens de notre glorieux Martyr, a été frapé de la foudre: Ce généreux témoin du Crucifié ne permettoit pas à Apollon de faire la moindre prédiction,*

ni d'attirer les hommes dans ſes piéges ordinaires. Mais de même que le grand Apôtre Paul parla autrefois d'un ton de Maître à l'Eſprit de Python, ainſi les cendres de notre Saint avoient, pour ainſi dire, bouché le paſſage de la parole dans la bouche du Devin impoſteur. Voilà une extinction de parole & d'oracle dans la bouche du Pythien comparé avec l'Eſprit de Python dont il eſt parlé dans les Actes 16. 16. Et cependant, dit M. Van-Dale, les premiers Chrétiens croyoient bonnement qu'il n'étoit plus queſtion d'Oracles depuis que notre Sauveur, dans le tems de ſon avenement ou environ, avoit impoſé ſilence aux Démons.

Mais ſur quoi fondé, le dit-il ? Sur rien, en vérité : ſur ce qu'il a bien voulu ſe le perſuader avant que d'examiner s'il en avoit des preuves : ſur ce qu'Euſébe dans le même endroit où il a dit que les Oracles avoient ceſſé par la prédication de l'Evangile, a dit auſſi qu'on peut prouver par le témoignage de Porphyre *que depuis l'avenement du Sauveur les Démons miſibles n'ont ni pouvoir ni force* ; ce qui eſt très-vrai à l'égard des peuples où l'Evangile a été reçû, ſelon l'expreſſion d'Euſébe, ou à l'égard de ceux qui ont crû en JESUS-CHRIST, ſelon l'expreſſion de S. Juſtin : ſur ce qu'Euſébe dans le fort de ſes *Conceſſions*, pour m'exprimer de la ſorte, paſſe à Plutarque le récit de la mort d'un Démon, & ajoûte qu'il eſt bon d'obſerver que ſuivant le récit de Plutarque ce Démon-là mourut ſous le regne de Tibére

dans le tems que notre Sauveur chassant toutes sortes de Démons, comme il est écrit, les empêchoit de vivre de la vie des hommes. C'étoit une chose à faire observer sur-tout à ceux qui croyoient la mort de ce Démon : mais comment cette observation prouve-t-elle que les premiers Chrétiens fixoient la cessation des Oracles à la venuë du Sauveur? Est-ce qu'Eusèbe a voulu dire que les Chrétiens croyoient que tous les Démons étoient morts sous Tibère? Sur quoi encore M. Van-Dale est-il fondé? Sur ce que Suidas, Nicéphore & Cédrène font mention d'un Oracle rendu à Auguste, dans lequel un Démon lui déclare qu'il est réduit au silence par le Sauveur nouveau-né. Cela veut dire que c'est un Oracle de moins.

Par un Enfant Hébreu qui regne sur les Dieux,
L'ordre m'est intimé d'abandonner ces lieux.
Je rentre dans l'Enfer où cet ordre m'exile.
Ne porte plus ici de demande inutile.

Supposons que tous les Chrétiens ayent crû qu'un Démon avoit effectivement parlé de la sorte, comme ils croyoient avec infiniment plus de certitude que deux Démons avoient dit, *Qu'avons-nous à faire avec vous, JESUS Fils de Dieu? Etes-vous venu ici nous tourmenter avant le tems. . . Si vous nous chassez d'ici, laissez-nous entrer dans ce troupeau de pour-*

a Liv. 5. ch. 17.
b S. Matth. 8. 29.

ceaux. De ce dernier miracle, qui eſt indubitable, & crû comme une vérité de la Foi par les premiers Chrétiens ; de ce fait ſi certain, & de cet autre qui l'eſt également, a *Il chaſſa pluſieurs Démons, mais il ne leur permettoit pas de parler*, s'enſuit-il que les premiers Chrétiens dûſſent croire que dès-lors tous les Démons avoient été chaſſez & réduits au ſilence ? Et que fait donc la réponſe renduë à Auguſte, que fait-elle, dis-je, pour M. Van-Dale, qui n'a bâti ſon paradoxe que ſur les foibles appuis que je viens de dire, & ſur neuf vers du Poëte Prudence, dans leſquels il eſt dit que les Oracles ont ceſſé depuis l'Incarnation du Verbe ? ce qui eſt très-vrai : mais Prudence ne dit pas qu'ils ayent ceſſé tout d'un coup, parce qu'il ſçait bien qu'ils ne l'ont fait que ſucceſſivement, à meſure que l'Evangile a été préché & reçû. A qui perſuadera-t-on une fauſſeté par de telles preuves ? De ſi foibles preuves feroient douter d'une vérité.

Mais voici, MONSIEUR, la preuve ſans réplique de ce que je ſoûtiens dans cet Article : Les Péres ont crû que les Oracles avoient ceſſé au tems & en la maniére que les anciennes Prophéties portoient qu'ils devoient ceſſer. Or elles portoient qu'ils ceſſeroient avec l'Idolâtrie à meſure que *la Loi ſortie de Sion* (ou la doctrine *du Verbe ſorti de Jéruſalem*, ou enfin la Religion de JESUS-CHRIST) ſeroit préchée & embraſſée. Donc ils ont crû que

a S. Marc c. 1. 24.

les Oracles avoient ceſſé à meſure que la Loi Evangélique a été préchée & embraſſée. Il n'y a rien de conteſtable dans tout ce raiſonnement. Les Péres font extrémement valoir nos vrais Oracles, c'eſt-à-dire, nos Prophéties, contre les faux Oracles des Payens, ainſi nomment-ils les Oracles des Dieux & des Charlatans du Paganiſme. Ils font voir que la décadence & la ruïne entiére de ceux-ci a été nettement prédite. Quelles Prophéties produiſent-ils pour cela ? Toutes celles qui annoncent l'extinction de l'Idolâtrie. Il faut entrer dans les penſées & dans les vûës des Péres ſur une matiére, quand on veut décider quel a été là-deſſus leur ſentiment ; beaucoup plus quand on prend la liberté de le deſapprouver : car le moins que l'on doive à de ſi grands Hommes, eſt de ne leur rien prêter, ſur-tout en mal. L'Idolâtrie dans leur idée dit trois choſes liées enſemble ; quantité d'Idoles ou de Dieux, quantité de Sacrifices, & quantité d'Oracles. On voit qu'ils combattent ces trois choſes, & ordinairement ſuivant cet ordre, dans leurs Ouvrages Polémiques. La Préparation Evangélique d'Euſébe, & la Thérapeutique de Théodoret en ſont des preuves. Les Oracles pris ſelon leur notion ordinaire, pour tout le ſurnaturel & le ſurhumain du Paganiſme, font la principale partie de ce tout : parce que la divination & les prodiges étoient ce qui faiſoit tenir les Idoles pour des Dieux, & qui leur attiroit les Sacrifices. Ainſi les Péres ont expli-

que du silence des Oracles, quand il en a été question, les Prophéties qui annonçoient la ruïne de l'Idolâtrie.[a] S. Augustin après avoir rapporté les plus expresses, & montré que le renversement de l'Idolâtrie y est non-seulement prédit, mais encore commandé: *Deus Israël, omnia, quæ isti colere volunt, abominanda atque evertenda, in libris Prophetarum præcepisse invenitur*, ajoûte que ce commandement & cette prédiction a été accomplie par JESUS-CHRIST: & en preuve notoire de cet accomplissement, il demande que sont devenus les Dieux des Payens, & où sont maintenant les Oracles de toute espéce: *Ubi sunt Dii eorum? ubi vaticinia Phanaticorum, & divinationes Pythonum? ubi auguria, vel auspicia, vel haruspicia, vel oracula Dæmonum?* Ce que j'ai cité des Questions de S. Justin, & toute la contexture du Discours de Théodoret sur les Oracles, sont des preuves de cette observation essentielle; sçavoir, que la cessation des Oracles & l'abolition de l'Idolâtrie ont été prédites pour le même tems, & de la même maniére, & par les mêmes Prophéties: & que par conséquent ces deux événemens ont eû le même cours & les mêmes progrés suivant le cours & les progrés de la prédication Evangélique. De sorte qu'il est un peu sérieux de penser que les premiers Fidéles ayent crû que les Oracles avoient cessé tout d'un coup environ le tems de la venuë de

[a] S. Aug. De l'Accord des Evangélistes liv. 2. ch. 30.

JESUS-CHRIST, ou à sa venuë, qu'il le seroit de penser qu'ils ayent crû le même de l'Idolâtrie.

Ce qui n'empêche pas que la Foi des premiers Chrétiens, l'invocation du Saint nom de Dieu & de JESUS-CHRIST, le signe de notre salut, & les Reliques des Saints Martyrs, n'ayent opéré quelquefois, ou même souvent dans les premiers tems, le silence subit des Démons qui rendoient des Oracles: & que ces prodiges n'ayent été de vrayes démonstrations de la divinité de notre Religion, ainsi que les autres miracles. Mais la démonstration la plus évidente, la plus incontestable, la plus générale, la plus employée par les Péres, est celle que S. Augustin renferme dans cette courte énonciation, Le Dieu d'Israël ayant commandé, prédit, & executé la ruïne des Simulacres des Dieux & l'abolition de leur culte, a montré avec assez d'évidence, que ces Dieux étoient faux & trompeurs, & qu'il étoit le vrai Dieu dont les Oracles ne sçauroient tromper personne: a *Cùm Deus Israël Deorum simulachris & sacris eversionem praceperit, prædixerit, & fecerit; satis ostendit illos falsos atque fallaces, & se esse verum ac veracem Deum.* Qu'on remarque le terme de Trompeurs, *fallaces*, terme rélatif aux Oracles spécifiez, comme on l'a vû, dans la suite de ce livre, qui est le premier *De l'accord des Evangélistes*, dans lequel ce Pére pousse cette

a De l'Accord des Evang. liv. 1. ch. 25.

démonstration avec une force digne de Saint Augustin. Eusébe l'a employée dans son second livre de la Démonstration Evangélique, & Théodoret dans toute la seconde partie de son Discours des Oracles.

Examinons enfin si les Péres auroient pû tirer quelque grand avantage de la cessation des Oracles fixée à peu près à la venuë de JESUS-CHRIST : car [a] *comme ils étoient hommes, sujets aux erreurs & aux préjugez, & qu'ont erré en des choses qui ne sont pas de petite conséquence,* (j'ose écrire une plume téméraire) *ils auront pû se laisser éblouïr par l'éclat d'un faux avantage.* Comment plaît-il à cet Ecrivain de les faire raisonner contre les Payens? N'est-ce pas de cette maniére? *Tous vos Oracles sont devenus muets à la venuë de* JESUS-CHRIST: *donc c'est lui qui les a fait taire.* D'abord on auroit nié le fait, comme tout notoirement faux. Mais combien de répliques contre une conséquence si brusque? Voici pourquoi tous les Oracles cessérent dès-lors, si vous le voulez (auroient dit ceux qui se moquoient de tous les Oracles; car le Paganisme avoit ses Vanini: je ne veux dire autre chose, si ce n'est ses esprits forts) c'est que les esprits s'étant raffinez, nous ne trouvâmes plus à propos de payer des fourbes, ni de nous faire tromper

[a] Pages 17. & 18. *Fuerunt Patres, ut & ipsi fatentur homines; & erroribus, præjudiciis subjecti.* Pag. 183. *Patres circa tam multa fuêre erroribus subjecti, sæpiùsque, & circa ea quæ non minimi ponderis erant, erraverunt.*

pour notre argent. Il se peut qu'ils ayent cessé dès-lors (auroient dit les Physiologues de ce tems-là) à cause que la terre, par les tremblemens continuels que le tems amène, avoit fait rentrer dans son sein toutes les fontaines & toutes les exhalaisons qui causoient des alienations extraordinaires, & qui inspiroient des fureurs divines. Je ne fais rien dire ici aux Payens qu'ils n'ayent dit. Voulez-vous sçavoir pourquoi nos Oracles cessèrent dès-lors? auroient dit les zélez du Paganisme; C'est que la mesure de nos péchez étant remplie, les Dieux offensez de notre desobéissance à leurs ordres, & en particulier de notre mépris pour leurs respectables Oracles, se lassèrent de parler inutilement à des Scélérats & à des Impies. Tous les Oracles peuvent avoir cessé dès-lors comme avoit fait long-tems avant la venuë de votre Messie l'Oracle le plus ancien & le plus renommé de toute la Gréce; parce que personne ne prenant plus la peine de l'aller consulter, rien n'étoit si solitaire que l'Oracle de Delphes; & non pas, comme le disent les bonnes gens, parce qu'il y avoit alors un Dragon dans cette solitude: car ainsi que l'a fort plaisamment dit notre Plutarque, [b] *Ce fut la solitude de l'Oracle qui y attira le Dragon, & non pas le Dragon qui y causa la solitude.* Les Porphyres de ce tems là, c'est-à-dire, les plus

[a] S. Aug. De l'Accord des Evang. liv. 1. ch. 32. *Offendimus, inquiunt, Deos nostros, & deseruerunt nos.*

[b] Voyez l'Histoire des Oracles.

emportez du Paganisme, & les plus envénimez contre les Chrétiens auroient dit : Il n'est que trop vrai que la naissance du Crucifié que vous adorez, a chassé nos Dieux, qui ont prévû qu'il vous rendroit phanatiques, & qu'il se feroit adorer en leur place : c'est pourquoi ils nous font porter la peine que mérite notre tolérance pour de si profanes Adorateurs. *Car* (& ce sont les propres paroles de Porphyre rapportées par Eusébe & par Théodoret) *personne ne doit être surpris que la maladie contagieuse désole depuis tant d'années nos Villes & nos Provinces ; puisque Esculape & le reste des Dieux, ont si bien rompu commerce avec tous les mortels, qu'il est inouï qu'ils ayent parû s'intéresser une seule fois au bon état des affaires publiques, depuis que* JESUS *a commencé d'être adoré.* Paroles blasphématoires dans la bouche de cet Impie, mais malgré son impieté très-glorieuses à la puissance de JESUS-CHRIST, selon la réflexion de[a] S. Augustin *Christianorum temporibus defectum rerum secundarum quibus (Gentes) in turpia & noxia defluebant, blasphemando imputare desistant, ne magis nos, unde amplius Christi potestas laudetur, admoneant... Si Dii ipsi irati ista minuunt, utilius irascuntur quàm placantur.* Paroles toutefois que[b] M. Van-Dale prétend avoir été dites en l'air ? & sans aucun fondement par Porphyre, & desquelles il prend droit de traduire Eusébe

[a] De l'Accord des Evang. liv. 1. ch. 33.
[b] 1. Dissertation depuis la page 18. jusqu'à la 24.

qui les a conservées à la postérité, de le traduire, dis-je, comme un homme inconsidéré qui croyoit les Payens, & les ennemis déclarez des Chrétiens, sur les affaires du Christianisme; tant il est vrai que tout ce qui passe par une plume peu Chrétienne, y prend un tour desavantageux à la Religion.

Toutes les précédentes élusions des Payens, & toutes leurs mauvaises réponses étoient inutiles contre la démonstration que les Péres tiroient du silence des Oracles fixé à l'époque de l'extinction de l'Idolâtrie: ce silence & cette extinction ne composoient qu'un même événement, *prédit par le Dieu d'Israël, & exécuté par* JESUS-CHRIST; comme le dit tant de fois S. Augustin: [a] *Deus Israël hoc per Prophetas futurum prædixit, hoc per Christum congrua tempora implevit: congruo tempore*, dans le tems convenable, c'est à dire, dans le tems que l'Evangile a été publié & reçû parmi des Gentils, dans le tems que JESUS-CHRIST a été annoncé par les Evangélistes à ceux à qui il n'avoit pas été annoncé par les Prophétes: *Christo annunciato per Evangelistas eis quibus non est annunciatus per Prophetas.*

Pour subjuguer les Payens par cette démonstration victorieuse, les Péres ne leur demandoient que des yeux pour lire d'un côté les anciennes Prophéties & pour voir de l'autre la révolution qui étoit arrivée. Car on faisoit considérer à un reste d'Idolâtres obstinez, que ja-

[a] S. Aug. De l'Accord des Evang. liv. 1. ch. 31.

dis dans un petit coin de la terre toute pleine d'Idoles, & toute bruyante d'Oracles, si je puis m'expliquer de la sorte, un peuple presque obscur & sans forces, mais qui étant sous la main du Dieu d'Israël pouvoit se passer de se faire des bras de chair, avoit menacé fiérement par la bouche de ses Prophétes tous les grands Empires dont il étoit environné, & dont il s'attiroit à peine l'attention, du renversement général de leurs Temples, & du silence éternel de leurs Dieux, dans le tems que [a] *la Loi sortiroit de Sion, & que le Verbe du Seigneur sorti de Jérusalem*, verifieroit par la publication de sa nouvelle Loi parmi les Payens ces majestueuses paroles : [b] *Je viendrai sur eux : je perdrai tous les Dieux de la terre, & l'on m'adorera : chaque peuple dans sa contrée, & toutes les Isles de la Gentilité me rendront ce devoir . . .* [c] *Je me manifesterai, & je mettrai tout à sec : je rendrai désertes les montagnes & les collines : je changerai les fleuves en isles, & je dessécherai les marais.* Ce qui me fait citer ces derniéres paroles d'Isaïe, c'est que Théodoret dit qu'elles regardent directement tant de fontaines de divination, & tant de bocages sacrez qui étoient ou auprés de ces belles sources, ou sur d'agréables côteaux. Ces eaux parlantes ou inspirantes seront mises à sec : les montagnes & les collines seront rendues dé-

a Isaïe 2. 3.
b Sophonie 2. 11.
c Isaïe 42. 15.

ſertes : c'eſt-à-dire, ſelon l'expoſition de ce ſçavant Interprête de l'Ecriture, les Oracles les plus fameux ſeront déſertez à meſure que je me manifeſterai aux Gentils. Après les Prophéties, on venoit à leur accompliſſement dont on prenoit à témoin les Payens mêmes, en leur faiſant conſidérer les progrés étonnans de la Religion Chrétienne, ſans aucun ſecours humain d'armes ou d'éloquence, & malgré les plus violens efforts de toutes les Puiſſances de la terre, ſoulevées & armées en faveur de l'Idolâtrie, dont la chûte avoit entraîné les Sacrifices & les Oracles.

Vous voyez, MONSIEUR, que les Péres ſont bien éloignez de fixer la ceſſation des Oracles à la venuë du Sauveur : vous avez vû auparavant qu'obligez par l'autorité de l'Ecriture, & par des inductions tirées de l'Ecriture, à reconnoître du ſurnaturel dans quelques Oracles du Paganiſme, ils ont déclaré que la plûpart de ces Oracles n'étoient que des fourberies humaines : & je ſuis perſuadé, MONSIEUR, qu'avant la lecture de ma Lettre, votre religion, vos grandes lumiéres, & votre vénération pour les Péres de l'Egliſe, vous avoient déja fait juger que les deux faits ſur leſquels on leur imputoit de la foibleſſe d'eſprit & de la crédulité, devoient être auſſi faux que je viens de le prouver.

ARTICLE VII.

Récapitulation des Points qui ont été réfutez.

I. MOnsieur Van-Dale a nié absolument le surnaturel des Oracles & des Prodiges dans le Paganisme, ce qu'on ne peut faire sans attaquer l'autorité de l'Ecriture. J'ai exposé après S. Augustin les autres inconvéniens de cette négative universelle.

II. Il a fait une distinction marquée & expresse des Oracles qui ont pû être parmi la Gentilité Orientale & parmi les Juifs; & il y a étendu sa négative universelle sur ces Oracles en particulier: ce qui est attaquer plus directement l'Ecriture.

III. Ayant spécifié la Divination des Pythonisses & des Esprits de Python, il l'a réduite à de pures fourberies humaines: ce qui est encore plus censurable.

IV. Il a écrit que les Péres avoient adopté sans discernement tout le surnaturel que les Payens leur présentoient: & j'ai démontré la fausseté de ce fait par les propres textes des Péres.

V. Il s'est abusé sur cette imaginaire facilité des Péres par l'ignorance dans laquelle il paroît avoir été par rapport à leur Méthode de simple *Concession*, & à l'usage qu'ils ont fait des formules conditionnelles & de l'argument à

l'homme : toutes choſes que j'ai éclaircies & juſtifiées par un grand nombre de textes formels.

VI. Il s'eſt imaginé que les Péres avoient embraſſé le ſurnaturel des Oracles, parce qu'ils étoient Platoniciens & Pythagoriciens : quoique les Philoſophes de cette Ecole, tout idolâtres qu'ils étoient touchant le Monde & les Aſtres qu'ils croyoient animez & qu'ils tenoient pour des Dieux, combattiſſent à cela près, par principe, toute l'Idolâtrie populaire, dont les Oracles étoient la plus forte amorce & la principale fonction : toutes choſes notoires parmi les Sçavans.

VII. Il a jugé de l'eſprit de cette premiére Ecole par les derniers Platoniciens, déſerteurs de la doctrine de Platon, comme les Péres le leur reprochent.

VIII. Il a ignoré ou diſſimulé un fait dont les preuves ſe trouvent, pour ainſi dire, à l'ouverture des Ouvrages Polémiques des Péres ; ſçavoir, que tout ce que Pythagore & Platon ont de raiſonnable ſur les matiéres de Religion, ils l'ont volé à Moïſe & aux autres Prophétes, comme parlent les Péres, dont tout le Pythagoriſme ſe réduit à avoir établi ſur ces larcins la préférence qu'ils donnent à cette Secte ſur toutes les autres.

IX. Il a penſé peu ſérieuſement quand il s'eſt figuré que le Pythagoriſme avoit fourni aux Péres ou des Démons, ou de l'emploi pour les Démons, qui étoient également connus, &

plus employez dans les autres Sectes à une près qui n'avoit point de religion.

x. En faisant aux Péres, en tant que Philosophes, une foiblesse d'esprit, & une tache de la préference, qu'ils ont donnée aux sentimens de Pythagore & de Platon sur la doctrine particuliére des autres Sectes, il a fait voir son inadvertence sur ces trois faits : le premier que les Sectes qui se formérent du tems de Platon, & aprés Platon ayant retenu le corps de la doctrine Pythagorienne ou Platonienne qui s'enseignoit toute pure dans l'ancienne Académie, n'en étoient distinguées & séparées sur le sujet de la Religion & de la Morale, que par de grossiéres erreurs, comme les Péres l'ont fait remarquer : le second, que le Pythagorisme ou le Platonisme pur, tel qu'il étoit enseigné dans l'Académie fondée par Platon, ayant lui même ses erreurs capitales & en grand nombre, comme le dit [b] S. Augustin, *cùm errores in Pythagorica doctrina sint plures, iidémque capitales*, erreurs que j'ai indiquées dans cette Lettre; les Péres Grecs & Latins les ont rejettées & réfutées, comme je l'ai fait voir dans les Lettres précédentes : le troisiéme, que les Philosophes qui parurent en corps de Secte, du tems des Péres, sous le nom très-moderne de *Platoni-*

[a] S. Aug. de la Cité liv. 10. ch. 1. *Eleximus Platonicos, omnium Philosophorum merito nobilissimos.* Arnobe liv. 2. *Vos, vos appello qui Mercurium, qui Platonem, Pythagoramque sectamini . . . Nec mihi cum his sermo est, qui per varia sectarum diverticula dissipati, &c.* Min. Fél. *Pythagoras primus, & præcipuus Plato . . .*

[b] Retract. liv. 1. ch. 2.

etens inconnu jusqu'alors, s'étant tournez par politique, par adulation, & par l'envie de contrefaire les véritables miracles qu'opéroient les Chrétiens, s'étant, dis-je, tournez sur les infames opérations de la Theurgie, des Enchantemens, & de la Magie, contre les principes du pur Platonisme, comme les Péres l'ont fait remarquer; il est non seulement notoirement faux & calomnieux, mais encore tout à fait ridicule de donner à entendre que les Péres ayent adopté quoique ce soit de ce faux Platonisme qu'ils battent sans relache par les principes de Platon & de Pythagore.

XI. Ce Docteur suppose que les Péres ont fait grand fond sur la Sibylle: & les Péres déclarent tous qu'elle n'est d'aucune autorité dans le Christianisme, comme je l'ai montré par leurs textes exprés, & qu'on ne doit employer son témoignage que contre les Payens.

XII. Il insinuë que l'entêtement des premiers Chrétiens pour la Sibylle leur attira de la dérision de la part des Payens avec le sobriquet ridicule de *Sibylliſtes*: & il est notoire que les Payens avoient une vénération religieuse pour la Sibylle; outre que la lecture attentive du seul passage du monde où il ait été parlé anciennement de *Sibylliſtes*, prouve que ce fut le corps des Chrétiens, & nullement la Gentilité, qui donna à quelques Chrétiens qui avoient cet entêtement, le nom de *Sibylliſtes*; comme il donna à quelques Chrétiens qui avoient d'autres entêtemens, les noms de Valentiniens, de

Gnoſtiques, & d'Ebioniens, qui ſont joints à celui de *Sibylliſtes* dans ce même & unique paſſage.

XIII. Au ſujet de la ceſſation des Oracles, il a avancé ſans ombre de preuve, que les Péres ont crû que les Oracles avoient ceſſé tout d'un coup à la venuë de JESUS-CHRIST, ou environ le tems de ſa venuë; quoique les Péres diſent tout d'une voix qu'ils ont ceſſé à meſure que l'Evangile a été prêché & reçû.

XIV. Il croit que la ceſſation des Oracles n'eſt pas arrivée à cauſe de l'avenement du Sauveur, & qu'elle n'a pas été miraculeuſe: c'eſt un ſentiment des plus cenſurables.

Je crois devoir faire remarquer deux de ces mépriſes, qui ont été les deux ſources de toutes les autres, l'une touchant le ſurnaturel des Oracles, l'autre touchant leur ceſſation. Premiérement il s'eſt figuré qu'en reconnoiſſant du ſurnaturel dans les Oracles du Paganiſme, on donnoit gain de cauſe aux Payens: c'eſt pourquoi il auroit ſouhaité de trouver les Péres fermes & inflexibles ſur la négative générale & abſoluë. Secondement il s'eſt mis dans l'eſprit, je ne ſçai comment, que la ceſſation ſubite, & comme *inſtantanée*, de ces Oracles auroit été d'une grande déciſion pour le Chriſtianiſme au jugement des Péres, qui ont fait tout ce qu'ils ont pû, à ce qu'il croit, pour perſuader que les Oracles avoient ceſſé tout d'un coup. Je ne crains pas d'allonger inutile-

ment cette Lettre en faisant observer combien ces deux vûës sont fausses.

Contre sa premiére vûë voici une thèse d'Origéne, pour la nommer de la sorte : Le surnaturel des Oracles est une chose indifférente dans cette question ; *Divinatoria ars indifferens* : c'est certainement le vrai sens de ces paroles dans lesquelles les *très sçavans* Auteurs de la riche Table sur Origéne (comme Genébrard les nomme, *Doctissimorum Virorum studio, &c.*) ont ramassé l'esprit de la réponse d'Origéne à Celse, livre septiéme.

Celse s'étoit plaint du mépris que les Chrétiens faisoient des Oracles les plus célébres du Paganisme : Origéne lui répond au nom des Chrétiens, *La Divination est indifférente*. Il s'agissoit de la Divination par inspiration : Origéne venoit de lui en passer le surnaturel. Ce n'est pas par leur surnaturel que nous attaquons vos Oracles : *la Divination est indifférente*, (dit équivalemment Origéne) *mais*, dit-il en termes exprés, *les Genies qui en abusent pour tromper les hommes, & pour les éloigner de Dieu & de son culte très-pur, ne peuvent passer que pour des Démons nuisibles, au jugement de la raison même . . . C'est pour cela que nous ne comptons pour rien ni les Oracles Pythiens, ni les Dodonées, ni les Clariens, ni ceux des Branchides, ni ceux d'Ammon, ni tous les autres dont vous parlez, & que nous n'estimons que ceux des Juifs.* On voit là qu'Origéne reprouve les Oracles du Paganis-

mie à cause de leurs suites, qui sont l'éloignement de Dieu & de la vraye Religion, non pas à cause de leur surnaturel, car *la Divination est une chose indifferente.*

Qu'on prenne bien l'état de la question, dit Arnobe. Il ne s'agit pas de sçavoir si vous avez des Génies inspirateurs, mais si ces Génies sont dignes de votre adoration ou de votre horreur. *Quæstionis a in hoc summa est, utrumne hi Dii sint . . an sint longè aliud.* Il est question de nous montrer que votre Religion est divine : vous nous produisez pour cela vos Oracles : & vos Oracles qui sont des leçons de débauche, d'injustice, d'impieté, prouvent „ qu'elle est diabolique. Les Adorateurs d'une „ foule de Dieux, dit *b* S. Augustin, croyent „ que leurs Dieux (quels qu'ils soient dans „ leur idée) ont fait des miracles ; & ils le „ croyent sur l'autorité ou de l'Histoire politique, ou des Livres de Magie, ou de *Théurgie*, nom qui leur paroît plus honnête. . . . „ *c* Ces Fourbes pleins d'arrogance exigent „ pour eux-mêmes le sacrifice, uniquement „ parce qu'il est dû au vrai Dieu. Car ils „ n'aiment pas la senteur des cadavres, ainsi „ que Porphyre le dit & que quelques-uns le „ pensent, mais les honneurs divins. Si nous „ voulons honorer ainsi nos Anges, ils s'y „ oppolent ouvertement ; nous en avons des

a Arnobe liv. 7.
b De la Cité liv. 10. ch. 19.
c Chap. 19.

exemples dans nos saintes Lettres. . . . « Y « ayant donc des Anges qui opérent des mira- « cles pour s'attirer le culte de Latrie (. . . *ad* « *se ipsos latriâ colendos* . . .) & d'autres Anges « qui le renvoyent au seul Dieu Créateur, je « demande, lesquels de ces Anges méritent « mieux d'être écoutez ? Que les Platoniciens « répondent, que tout ce qu'il y a de Philo- « sophes réponde, que les *Théurges*, ou plû- « tôt *Périurges*, répondent ; que tous les « hommes répondent enfin, s'il vit en eux « quelque sentiment naturel qui les fasse sou- « venir qu'ils ont été créez raisonnables . . . . « Ces Génies qui veulent l'honneur du sacri- « fice pour eux, & non pour le seul Dieu su- « préme, marquent bien par leur fourberie « & par leur superbe, qu'ils ne sont ni bons, « ni messagers des bons Dieux, mais des Dé- « mons & des Esprits malins. Tant de Magie, « tant de Théurgie, tant de miracles, tant de surnaturel qu'on voudra, tout cela ne fait rien au fait. Les Adorateurs d'une foule de Dieux le disent, laissons les dire : les Théurges ou plûtôt les Périurges le disent, soit. (*Théurges*, c'est-à-dire, *Prêtres* des Génies habitans de la supérieure région de l'air auxquels les Plato- niciens avoient affecté le nom de *Dieux* : *Pé- riurges*, c'est-à-dire, *Prêtres des Génies* habi- tans de la basse région de l'air *à l'entour de nous*

« Chap. 16.

b *Theurgus*, *qui in sacris operatur*. *Tusan*. Prêtre, Sa- crificateur.

étoient les Démons malfaisans & pervers. C'est à mon avis l'explication de ce mot de la façon de S. Augustin : son sçavant Commentateur Louis Vivès, en est un peu en peine : *Perimgi à perurgendo, an Perurgi à perurendo ?* dit-il. On ne voit pas trop la régularité de ces deux étymologies. Je soumets la mienne, MONSIEUR, à votre discernement.) Mais après cette parenthèse peu nécessaire, revenons au point. Quand des Esprits auroient parlé de l'avenir par toutes les bouches de bois & de pierre, & par la bouche de tous les Devins qui révéroient ces Idoles ; s'ils leur avoient fait cent fois le tour de l'Oracle, selon la coûtume : Nous voulons pour récompense de la prédiction une génisse blanche ou noire en sacrifice ; une impiété si marquée, un tel outrage fait au Dieu suprême, seul digne du sacrifice, prouveroit que le culte rendu à ces Esprits, est une vraye religion, tant la Divination est indifférente. M. Van-Dale s'est donc trompé quand il a cru que dans la dispute des Oracles, agitée entre les Pères & les Payens ils s'agissoit capitalement du surnaturel ou du naturel des Oracles, & que d'en reconnoître le surnaturel, c'étoit donner gain de cause aux Payens. Cette méprise est le fondement de la première Dissertation. Voyons si la seconde n'est pas fondée sur une autre méprise.

Les Pères, dit-il, (du moins en termes équivalens, car je supprime les expressions indiscretes) *ont prouvé la vérité de la Religion &*

la divinité de JESUS-CHRIST, *par la cessation des Oracles arrivée à cause de son avenement, & environ le tems de son avenement: or cette preuve est défectueuse, les Oracles étant tombez d'eux-mêmes à cause que les esprits se sont rafinez, outre qu'il y avoit encore quelques Oracles en deçà du regne de Théodose.*

La mépriſe de cet Auteur eſt en ce qu'il n'a pas pris garde que dans la preuve employée par les Péres, *la ceſſation des Oracles* veut dire *l'abolition de l'Idolâtrie*, comme je l'ai déja montré, & comme je le ferai encore mieux voir tout à l'heure. Suppoſons-le pour un moment, & formons une propoſition toute ſemblable à celle de M. Van-Dale.

Les Péres ont prouvé la vérité de la Religion & la Divinité de JESUS-CHRIST, par l'abolition de l'Idolâtrie, abolition *arrivée à cauſe de ſon avenement, & environ le tems de ſon avenement: or cette preuve eſt défectueuſe*, l'Idolâtrie *étant tombée d'elle-même à cauſe que les eſprits ſe ſont rafinez, outre qu'il y avoit encore quelque reſte* d'Idolâtrie *en deçà du regne de Théodoſe.*

Le premier membre de cette propoſition eſt vrai, mais le ſecond fait horreur. C'eſt pourtant à cette propoſition que ſe réduit celle de M. Van-Dale; car les Péres, dont il prétend rapporter fidélement la démonſtration, ont entendu *l'abolition de l'Idolâtrie* par *la ceſſation des Oracles*, comme je l'ai fait voir dans le VI. Article de cette Lettre, comme on le

BIBLIOTECA TOULOUSE

voit par le VII. Livre d'Origène contre Celse, & comme je vais le confirmer par l'analyse d'un Discours estimé de tous les Sçavans, & divisé en deux parties, dont la premiére expose un recueil d'Oracles sans parler autrement de leur surnaturel, & la seconde rapporte au sujet de la *cessation des Oracles* nos anciennes Prophéties touchant *l'abolition de l'Idolâtrie* : ce qui fait voir que l'un revient à l'autre.

Certainement le plus fort & le plus grave Discours que nous ayions sur cette matiére, c'est celui de Théodoret qui en a parlé le dernier des Péres Grecs, ayant recueilli tout l'esprit de ceux qui l'avoient précédé dans cette dispute : & puisque c'est directement l'interêt de Théodoret qui m'a engagé dans cette Apologie, c'est en proposant briévement le plan de son beau discours que je prétends faire connoître le plan de l'attaque des Péres, dressée contre le Paganisme par son côté le plus fort, qui étoit celui des Oracles.

Théodoret commence par exposer le projet du Prince de ce monde & de tout l'enfer, tendant à substituer à la Religion pure, sévére, & salutaire du vrai Dieu, un phantôme de Religion qui flatte par tous les endroits la molleſſe & la cupidité humaine, qui tourne en actes de pieté les abominations de la chair, qui rende les plus grands crimes permis & honnêtes par l'exemple des Divinitez qu'on doit adorer. Pour l'exécution de ce dessein de perdre l'homme, le malin Esprit profite de la

cet vains curiosité qu'il lui connoît sur la découverte de l'avenir, il ouvroit dans Delphes, dans Claros, dans Dodone, dans mille autres lieux, des boutiques d'imposture, & des écoles de magie en tout genre, d'Alectromantie, de Stenomantie, de Necromantie : & par des Oracles faux, équivoques, infames, extravagans, il souffle aux hommes toutes les passions, leur demande des victimes, & quelquefois des victimes humaines, & établit l'Idolâtrie avec ses appartenances, Fêtes & Sacrifices ; Sacrifices faits à des Créatures, & dans lesquels on versoit souvent le sang humain ; Fêtes qui étoient des jours où la licence la plus outrée affectoit la publicité & l'éclat. Les Oracles que Théodoret met en œuvre, ce sont les Payens qui les lui fournissent ; & le fait des excès des Devins, des Sacrificateurs, & du Peuple Idolâtre, est un fait notoire. Cet Evêque l'expose à ceux d'entre les Payens qui pouvoient avoir quelque reste de pudeur & de bon sens, & il les fait juger par là de leurs Oracles & de leurs Auteurs. S'amuse-t-il, comme M. Van-Dale l'auroit voulu faire en sa place, s'amuse-t-il à disputer sur les artifices des Charlatans ; ou donne-t-il aucun indice qu'il fasse son capital du surnaturel des Oracles ? Prouve-t-il par leur surnaturel qu'ils ne pouvoient être que l'ouvrage des Démons ? car c'est là capitalement ce qu'il veut prouver. Il le prouve par la turpitude même des Oracles, par les crimes qu'ils autorisoient & qu'ils conseilloient : il re-

garde cette fonction particuliére de l'Idolâtrie dans le total de l'Idolâtrie, qui étoit sûrement l'ouvrage de l'Enfer : & en regardant les Oracles sous ce point de vûë, il fait voir qu'il les regarde comme les Prophétes les ont regardez. Car dans la seconde partie de son Discours, comme s'il avoit tout d'un coup perdu de vûë les Oracles confondus dans l'Idolâtrie, il ramasse d'abord toutes les Prophéties qui avoient prédit l'extinction de l'Idolâtrie par l'avenement & par la puissance du Sauveur promis ; il fait ensuite considérer l'accomplissement ponctuel & public de ces Prophéties : il exalte & démontre par un si grand évenement, annoncé si long-tems auparavant contre toutes les apparences humaines, & arrivé en son tems malgré l'opposition de toutes les Puissances de la terre & des enfers ; il exalte, dis-je, & démontre par l'extinction de l'Idolâtrie le pouvoir divin de JESUS-CHRIST sur les Démons, & la divinité de sa Religion. On diroit que pour lier les deux parties de son Discours, il devoit produire des Prophéties concernant directement *la cessation des Oracles*, & effectivement il en produit quelques-unes : mais il sçait que toutes celles qui parlent de la ruïne de l'Idolâtrie, parlent de la ruïne des Oracles, que les Chrétiens le conçoivent ainsi, que les Payens l'entendent ainsi eux-mêmes. Tant il est vrai que les Péres & les Prophétes ont considéré les Oracles par rapport au total de l'Idolâtrie dont les Oracles

faisoient la partie la plus brillante & la plus attirante ; qu'ils ont établi une espéce de synonymie entre ces deux locutions, *la cessation des Oracles, & la ruine de l'Idolâtrie* ; & qu'ils n'ont fixé le tems de la cessation des Oracles, que comme ils ont fixé celui de la ruine de l'Idolâtrie.

Revenons à l'Auteur des Dissertations ; & pour la derniére fois. Réduire des Démons au silence, c'est quelque chose de plus que de faire taire des Imposteurs. Cela a fait venir à cet Auteur une pensée peu sérieuse qu'il a hazardée. Il s'est imaginé que les Péres, pour faire un beau triomphe à JESUS-CHRIST, avoient mis des Démons dans les Oracles, & lui en avoient attribué la suppression. Voilà la plus vaine de toutes les pensées, pour ne rien dire de l'indécence & de l'irréligion de cette pensée. Quand les Oracles n'auroient été que des fourberies humaines, comme il le voudroit, la suppression des Oracles liez avec l'Idolâtrie, la soûtenant après l'avoir introduite, établie, & en étant réciproquement soûtenus ; leur suppression qui devoit entraîner celle d'une religion, ou plûtôt d'une superstition si ancienne, si répanduë, si opiniâtre, si intéressante par l'endroit des plaisirs & de la licence, si dominante, si triomphante parmi les Nations cultivées & parmi les Peuples Barbares ; cette suppression, dis-je, auroit demandé & marqué un pouvoir surhumain, un pouvoir divin. Et celui qui dit que parce

que les Oracles du Paganisme n'étoient que des fourberies humaines, ils sont tombez d'eux-mêmes quand les esprits se sont rafinez, ne paroit pas éloigné de penser que le Paganisme tout entier n'étant qu'un assemblage d'erreurs & de dissolutions très-humaines du moment qu'il en a ôté les Démons, le Paganisme est tombé de lui-même quand les esprits sont devenus plus éclairez & plus moderez, sans que le Législateur promis & envoyé y ait été autrement nécessaire. La raison ne guérit pas les extravagances passées en religion, & toute la sagesse humaine est foible contre une licence consacrée. Dans la fausse supposition dont parle M. Van-Dale, la fourberie n'auroit jamais tari; la plus grossiére auroit réussi par la crédulité superstitieuse des Peuples: aux Imposteurs malins auroient succédé les Visionnaires qui se seroient crûs Devins, & dont on auroit reçû les Oracles à bon compte; si personne ne s'étoit présenté pour faire cette fonction, on auroit jetté les yeux sur ceux qu'on y auroit jugé les plus propres, & on les auroit forcez à prédire. Ciceron avoit-il laissé quelque chose à dire, pour Monsieur Van-Dale, sur le Systéme des fourberies en fait de Divination? Si la Divination se soûtint contre cette attaque, fut-ce parce qu'il y avoit un point marqué de rafinement auquel les esprits ne touchoient point encore du tems de Ciceron? « Eusébe nous dit

« Euſ. Prép. Ev. liv. 4. ch. 2.

qu'avant lui mille Auteurs avoient publié de longues Dissertations pour prouver que les Oracles n'étoient que des artifices d'Imposteurs : & l'Auteur des deux Dissertations, qui seront peut-être les dernières en faveur d'un paradoxe si usé, nous certifie que l'imposture mille fois découverte continuoit d'aller son train long-tems après Eusébe. Que M. Van-Dale, & ceux qui voudront encore parler pour lui, n'accoûtument pas les Chrétiens à penser humainement de l'établissement du Christianisme sur les ruïnes du Paganisme. Puisqu'ils sont Chrétiens, qu'ils se fassent un scrupule d'honneur & de religion d'infirmer la démonstration évidente & palpable que les Péres ont tirée, en faveur des Chrétiens, de la conformité de la révolution arrivée par la prédication des Apôtres, avec les prédictions des Prophétes. Qu'ils voyent par la lecture attentive des Péres, qu'ils ont exprimé cette révolution, la plus étonnante qui soit arrivée depuis la naissance du monde, tantôt par l'établissement de l'Eglise, tantôt par la ruïne de l'Idolâtrie, tantôt par la cessation des Oracles, trois expressions synonymes, faisant un seul moyen de preuve dans leur démonstration ; & qu'ils ont nommé tout cela le triomphe éclatant de JESUS-CHRIST sur les Démons.

Je finis. Il se présentoit à l'esprit trois maniéres de défendre les Péres, accusez de s'être montrez trop crédules touchant le surnaturel des Oracles du Paganisme, & touchant leur

cessation subite : la premiére en disant, *Les Péres ont nié absolument tout cela* : la seconde en disant, *Il est vrai qu'ils ont crû tout cela à peu près, mais il ne s'ensuit pas qu'ils se soient montrez trop crédules* : la troisiéme en disant, *Ils ont passé aux Payens le surnaturel de leurs Oracles, & ils n'en ont pas crû la cessation plus subite que l'extinction de l'Idolatrie ; donc il est faux qu'ils se soient montrez trop crédules.* La premiére étant insoûtenable, j'ai preferé la troisiéme à la seconde pour plusieurs raisons, dont la plus essentielle est que les Péres m'ont fourni eux-mêmes cette défense. Veuille le Ciel que le procés de crédulité, intenté au Corps des Péres de l'Eglise, n'ait pas eû pour motif quelque secrete incrédulité ! Le procédé de l'Incredule est suspect de mauvaise foi : *Qui incredulus est, infideliter agit.* Je suis, &c. MOURGUES, J.

A Toulouse, ce 16. de Mars 1709.

* Isaïe 21. 2.

TABLE ET ORDRE DES MATIERES de la premiére Lettre Apologétique sur le tems de Sémiramis.

IL s'agit d'examiner si Sémiramis a vécu du tems d'Abraham, ou du tems du Siége de Troye. Considérations qui font juger important cet examen. pages i... v.

ARTICLE I. *Le Paradoxe de Porphyre qui fait regner Sémiramis environ l'époque de Troye, n'a eû aucun approbateur avant M. Uſſer, le ſentiment unanime des Péres & des Chronologiſtes étant que cette Reine a vêcu du tems d'Abraham ou avant le tems de ce Patriarche.* vi.

Le ſentiment de Porphyre a été réfuté expreſſément par Euſébe, Théodoret, Gérard Voſſius, Boschart, & Joſeph Scaliger. vi... viii.

Ceux qui ont crû Abraham contemporain de Ninus & de Sémiramis, ſont S. Jérôme après Euſébe, S. Cyrille d'Alexandrie, S. Epiphane, S. Auguſtin, S. Iſidore, Bede, Syn-

celle, Cedrene, S. Antonin, Toſtat, les PP. Petau & Salien, MM. Sponde, Pontac, Huet, Scaliger, Calviſius, Voſſius, Bochart. VIII. . . XIII.

ARTICLE II. *Preuves ou conjectures contre le même paradoxe.* XIII.

Homére auroit fait quelque mention de Sémiramis ſi elle avoit regné au tems du Siége de Troye. Les Grecs ne ſe ſeroient pas trouvez aſſez puiſſans pour attaquer le Roi de Phrygie, feudataire de cette Reine Aſſyrienne. Elle, ou Ninus, ou Bélus auroit ſecouru Priam. XIII. . . XVII.

Ce Prince reçût un ſecours de vingt-mille hommes qui lui fut envoyé, non pas par Sémiramis, mais par Teutamus vingtiéme Roi d'Aſſyrie depuis Ninyas, fils & ſucceſſeur de Sémiramis. XVII.

Ninus fondateur de Ninive a vêcu avant Moïſe qui fait mention de cette Ville, & Moïſe a vêcu long-tems avant Priam. Donc l'épouſe de Ninus, Sémiramis, a vêcu très-long-tems avant le Siége de Troye. XVII. . . XIX.

La grande ancienneté des Aſſyriens ſur les Grecs, prouve la même choſe. XX.

ARTICLE III. *Du tems de Sémiramis ſelon les différens Syſtémes de Chronologie.* XX. . . XXVI.

Expoſition du Syſtéme Chronologique d'Euſébe, qui eſt à peu près le même que celui du P. Petau. XXVI. . . XXXVII.

Expoſition du Syſtéme Chronologique de M. Uſſer.

Uſſer. XXXVII... XL.
Le principal fondement de ce Syſtéme eſt un paſſage d'Hérodote. XL.... XLI.
Paralléle d'Hérodote avec Ctéſias, dont le premier ne donne que 520. ans de durée à l'empire des Aſſyriens, & le dernier lui en donne un peu plus de 1300. XLI... XLVIII.
Contre le torrent des Chronologiſtes qui attribuent à Sémiramis la fondation de Babylone, Etienne de Bizance après Erranius ou Hérennius, l'attribue à un ſage nommé Babylon, plus ancien que Sémiramis : ce que M. Uſſer prend pour une confirmation de ſon Syſtéme. Critique du paſſage d'Etienne. Uſſer, en le prenant pour lui, met contre lui Hérodote. XLVIII... LIII.
Expoſition du Syſtéme Chronologique de Dom Pezron, Auteur de l'Antiquité des tems rétablie. LIV... LVIII.
Quelques objections contre ce Syſtéme. LVIII.... LXII.
ARTICLE IV. *Eclairciſſement de quelques autres difficultez du paſſage de Porphyre,* pages LXIII. & ſuivantes.
Jérombal eſt Gédéon. LXV... LXVI.
Par le Dieu Jao on peut entendre dans ce paſſage le Dieu que Gédéon adoroit. LXVI... LXXI.
Difficulté contre les deux conjectures précédentes, avec la réponſe. LXXI... LXXIV.
Taautus eſt Moïſe, & la Coſmogonie de Taautus eſt la Généſe. LXXIV... LXXX.
Réſomption des preuves contre le Syſtéme de

TABLE DE LA I. LETTRE.

Porphyre & d'Usser. Etymologie du nom de Sémiramis, qui favoriseroit le Système d'Eusèbe, si elle étoit recevable. LXXX. . . LXXXI.

TABLE
ET ORDRE
DES MATIERES
de la seconde Lettre Apologétique. Des Oracles.

MOnsieur Van-Dale impute aux Péres de l'Egliſe deux penſées frivoles & fauſſes touchant le ſurnaturel des Oracles du Paganiſme, & touchant leur ceſſation. On indique les vrais ſentimens des Péres ſur ces deux Points. pages LXXXIII. . . LXXXVIII.

ARTICLE I. *Les Péres ont uſé de* Conceſſion *touchant le ſurnaturel des Oracles du Paganiſme.* là même.

Argument des Payens pour prouver la divinité de leur Religion par leurs Oracles. Pour répondre à cet argument il n'a pas été néceſſaire de leur conteſter le ſurnaturel des Oracles. En le leur accordant on a abbrégé la réponſe, & on a tourné leur argument contre eux-mêmes. LXXXVIII. . . XC.

Origéne a uſé de Conceſſion *à cet égard.* XC. . . XCIII.

Euſébe en a uſé à ſon exemple. XCIII. . . C.

Mépriſe de M. Van-Dale au ſujet du ſurnaturel

TABLE DE LA II. LETTRE.
que les Payens pouvoient mettre en preuve de la divinité de leur Religion. là-même.
La Concession *sous diverses formules dans S. Augustin.* CI.
Celle de S. Justin, de S. Clément Alexandrin, de l'Empereur Constantin, d'Arnobe, & de Lactance CIII. . . CV.
Jugement doctrinal de S. Augustin sur la matiére des Oracles du Paganisme. là-même.
La Concession *tournée en ironie par Minucius Félix & par S. Clément, restrainte à très-peu d'Oracles par S. Cyrille d'Alexandrie.* CVI. . . . CVIII.
ARTICLE II. *Justification de la Méthode de* Concession, *employée par les Péres dans la dispute touchant les Oracles du Paganisme.* CIX.
Trois raisons de S. Augustin pour justifier cette Méthode. CIX. . . CXII.
Sept prodiges que les Payens tenoient pour indubitables. CXII. . . CXVI.
Epreuve de la Méthode négative de M. Van-Dale par un feint Entretien entre Eusébe & Porphyre. CXVI. . . CXXII.
Epreuve de la Méthode de Concession *par un second Entretien d'Eusébe avec Porphyre.* CXXIII. . . CXXX.
ARTICLE III. *Du Pythagorisme ou Platonisme des Péres de l'Eglise.* CXXXI.
Pythagore & Platon préférables au reste des Philosophes. Leur Systéme de Philosophie est sublime : l'idée qu'en donne Saint Augustin. CXXXI. . . CXXXVI.

Leur Système de Religion préférable à celui de toutes les autres Sectes. CXXXVI. . . CXLI.

Leur Système par rapport à la Divination Philosophique décréditoit les Oracles populaires. CXLI. . . . CXLIX.

ARTICLE IV. *Du prétendu Sibyllisme des Péres.* CXLIX.

Les Payens renvoyez par S. Paul à la lecture des Livres de la Sibylle. S. Clément, garant de ce fait, est défendu contre les Critiques par Isaac Vossius. CXLIX. CL.

M. Van-Dale s'est mépris quand il s'est figuré que c'étoient les Payens qui pour se moquer des Chrétiens leur avoient donné le nom de Sibyllistes. CL. . . CLIV.

La maniére dont les Péres ont parlé de la Sibylle étoit plus propre à la décréditer qu'à l'autoriser, sur-tout parmi les Chrétiens. CLIV. . . CLVIII.

ARTICLE V. *Les Péres ont crû avec raison qu'il y avoit eû quelquefois du surnaturel dans les Oracles du Paganisme.* là-même.

Sept récits de l'Ecriture qui justifient cette créance des Péres. CLVIII. . . CLXI.

L'incrédulité touchant le surnaturel de tous ces récits ouvre la porte à l'incrédulité touchant tout le surnaturel rapporté dans l'Ecriture sainte. CLXI. . . CLXIV.

Les Péres n'ont pû se dispenser d'admettre du surnaturel dans quelques Oracles postérieurs à ceux dont il est fait mention dans l'Ecriture. Régles de sagesse qu'ils ont observées dans l'examen de ce surnaturel. CLXV. . . CLXVII.

TABLE DE LA II. LETTRE.

ARTICLE VI. *Les Péres ont crû que les Oracles avoient ceſſé, non pas tout d'un coup à la venuë de* JESUS-CHRIST, *mais ſucceſſivement à meſure que l'Evangile avoit été reçû dans toutes les parties du monde.* là-même.

Sentiment hazardé & périlleux de M. Van-Dale touchant la cauſe & le tems de la ceſſation des Oracles. CLXVIII... CLXX.

S. Cyrille, Euſébe, Théodoret, S. Athanaſe, & S. Juſtin ont déclaré que les Oracles avoient ceſſé à meſure que l'Evangile avoit été reçû. CLXX... CLXXVI.

Quelques Péres ont rapporté des Oracles rendus long-tems après la naiſſance de JESUS-CHRIST. CLXXVI... CLXXVIII.

Foibleſſe des preuves ſur leſquelles M. Van-Dale ſe fonde pour imputer aux Péres qu'ils ont crû les Oracles ceſſez tout d'un coup environ la naiſſance de JESUS-CHRIST. CLXXVIII... CLXXX.

Les Prophétes ayant prédit que les Oracles ceſſeroient à meſure que l'Evangile ſeroit préché, les Péres n'ont ni crû ni pû croire qu'ils ayent ceſſé tout d'un coup. CLXXX... CLXXXIV.

La démonſtration tirée de la ceſſation des Oracles, pour établir la divinité de la Religion Chrétienne, ne dépend pas de leur ceſſation ſubite & fixée à la naiſſance de JESUS-CHRIST. CLXXXIV... CLXXXIX.

ARTICLE VII. *Récapitulation des points qui ont été réfutez.* CXC... CXCIV.

TABLE DE LA II. LETTRE.

Deux mépriſes conſidérables de M. Van-Dale, qui ont été les ſources de ſes autres mépriſes ſur la matiére du ſurnaturel & de la ceſſation des Oracles. CXCIV. . . CCVI.

Fin du Tome ſecond.